Bibliothèque
des
IDÉES

D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIIe siècle

par

PIERRE NAVILLE

Nouvelle édition
revue et augmentée

nrf
Éditions Gallimard

X PARTE

RSITY



BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES

PIERRE NAVILLE

D'Holbach

et la philosophie scientifique au XVIIIe siècle

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE



GALLIMARD

PRÉFACE A LA NOUVELLE ÉDITION

J'ai écrit et publié cet ouvrage en un temps qui explique à la fois son allure quelque peu polémique et ses limites : 1942-1943. *L'occupation nazie, la domination cléricale et nationaliste de Pétain, jetaient l'opprobre sur les idées qui proviennent de la Révolution française et l'interdit sur tout ce qui dérivait du marxisme, ou l'exprimait. Il n'en fallait pas plus pour m'inciter à produire quelque chose qui pût passer pour une attaque contre le régime que nous subissions. J'estimai qu'une philosophie matérialiste comme celle du* XVIIIe *siècle recelait bon nombre des vertus requises. Elle s'élabora dans la clandestinité, comme nos propres conceptions de cette époque ; elle battait en brèche les aïeux de nos ennemis du jour ; elle introduisait un débat dont les premiers communistes, à l'orée du* XIXe *siècle, avaient fait leur terre nourricière. De plus, la bourgeoisie la plus déiste avait elle-même étouffé de son mieux ces voix interdites dans les universités, Diderot tout autant que d'Holbach. On pouvait lui en échauffer les oreilles.*

A vrai dire, des raisons plus immédiates m'entraînaient à cette investigation. Revenu de captivité, j'avais repris une étude sur la psychologie de comportement, telle qu'on l'avait produite en Amérique sous le nom de behaviorism. *J'y trouvais des conceptions déjà entrevues chez Cabanis, chez Diderot. Mais d'Holbach? C'était presque un inconnu, bien qu'il fût, on le savait, le maître à penser philosophique de Sade, le commensal de Diderot. J'en vins à rechercher ses livres, puis ceux de ses prédécesseurs, de son entourage. En fin de compte, je poursuivis simultanément un exposé de la psychologie nouvelle et une étude historique sur le singulier baron. Ces pierres d'angle étaient solides.*

Le hasard des déplacements me servit. Un réduit à Poitiers, où je découpai *un exemplaire neuf de la première édition du* Système de la Nature, *enseveli dans la bibliothèque départementale ; une chambre à Parthenay où je l'analysai ; une autre encore, à Agen, où je débarrassai de leur poussière maints volumes ;*

quelques stations à l'indispensable Bibliothèque Nationale de Paris ; des séjours ici et là, au cours desquels grossissait un paquet de feuilles. Des entretiens avec plus érudit que moi me manquèrent. J'y suppléai par un redoublement du contrôle des textes et des idées. Ce que je compris bien vite, c'est que ces matérialistes du XVIIIe *siècle (désignés en leur temps comme* philosophes *ou* encyclopédistes*) étaient l'objet d'un véritable détournement de sens dont les métaphysiciens du* XIXe *siècle, et tout particulièrement Hegel et ses séquelles, étaient parmi les principaux responsables. Les autres, c'étaient l'Église chrétienne et cette église industrielle et commerçante que fut la bourgeoisie européenne du* XIXe *siècle, coiffée par les universités rebâties à son image. Le mécanisme tant honni était, je m'en aperçus, plutôt un naturalisme, un monisme varié ; la nature n'était pas un froid colosse insensible aux misères et à l'espérance, mais une puissante et féconde énergie ; le rationalisme méprisé s'ouvrait pourtant sur tout ce dont l'homme est capable, imagination comprise ; l'athéisme pourchassé, sanctionné, ouvrait aux savants, aux poètes et même aux philosophes une porte qu'ils avaient refermée peureusement sur lui. L'anticléricalisme, loin de se borner aux nasardes provinciales des petits-bourgeois de la suite, ébranlait le trône avec l'autel ; quant aux droits de l'homme, ce n'était pas la licence accordée au crime ou au vice, mais les exigences d'une société sans garant divin, qui se veut maîtresse de ses destins, quitte à en pâtir. L'histoire, enfin, se présentait pour la première fois comme une théorie du transformisme et de l'évolution, et non comme la répétition cyclique de mécanismes statiques, contrairement à ce qu'enseignent la plupart des manuels. C'en était assez pour justifier une enquête soigneuse, une restitution exemplaire si possible, et une publication sans tarder.*

Pourtant, les circonstances m'interdirent de traiter le sujet comme je l'aurais voulu. La censure ne tolérait pas d'incursions dans le domaine du marxisme. Je ne pouvais joindre à l'exposé la controverse toujours nécessaire entre la philosophie hégélienne et la philosophie des Lumières. Il fallut me contenter de quelques allusions et même de quelques supercheries, en restituant à Lénine et à Plekhanov leurs vrais noms moins connus, Iliitch et Beltov, par exemple, ou en glissant dans le texte quelques phrases d'Engels que personne ne reconnut ; et en écourtant les pages consacrées à Sade. C'est ce qui explique la brièveté du chapitre intitulé Influences.

Il me reste donc aujourd'hui, sinon à compléter un ouvrage dont la facture ne saurait plus être modifiée, du moins à indiquer en peu de mots ce qui pourrait s'y ajouter pour satisfaire un lecteur d'aujourd'hui.

D'abord, il me faut constater qu'aucune découverte majeure relative à d'Holbach n'a été faite depuis vingt-cinq ans. C'est à M. John Lough, professeur à l'université de Cambridge, que l'on doit presque toutes les informations nouvelles dont nous pouvons disposer. M. Lough, qui avait entrepris avant la guerre une investigation minutieuse des sources disponibles, a fait l'inventaire de ses trouvailles dans un article publié par la Revue d'Histoire littéraire de la France, *répertorié au supplément bibliographique ajouté à cette nouvelle édition. En outre, M. Lough m'a facilité la rectification de quelques erreurs de fait et m'a autorisé, de façon très obligeante, à publier quelques extraits de documents qu'il n'a pu reproduire tout au long. On trouvera ceux-ci aux nouvelles annexes. Les précisions qu'il apporte concernent les origines de la fortune et du nom de François-Adam d'Holbach, l'oncle bienfaiteur du jeune philosophe; les vicissitudes de cette fortune, d'après des archives notariales, et les relations du baron avec des Anglais d'importance, comme Adam Smith, Hume et Wilkes, et des Italiens d'égal intérêt, comme Verri, Beccaria et Galiani. M. Venturi a également publié quelques billets de d'Holbach et étudié Nicolas-Antoine Boulanger. M. Georges Roth a précisé bien des détails sur l'entourage et le train de vie du baron dans les notes et commentaires si minutieux dont il accompagne sa riche édition de la* Correspondance *de Diderot (treize volumes parus à ce jour). Quant aux archives du Château d'Orquevaux, elles ont enfin restitué le fonds Vandeul, c'est-à-dire les pièces réunies par la fille de Diderot, dont l'inventaire a été publié par M. Dickmann. A notre grande déception, rien ne s'y est trouvé concernant les rapports de Diderot et de d'Holbach.*

Tout cela, en définitive, n'a pu m'entraîner à modifier les opinions émises dans cet ouvrage. Il ne faut guère s'attendre maintenant à des nouveautés révélatrices, et c'est l'examen des ouvrages de d'Holbach lui-même, de ses prédécesseurs et de ses amis, qui restera la matière de tout ce qu'on pourra dire d'intéressant à leur sujet. C'est d'ailleurs ainsi que j'avais envisagé mon travail dès l'origine. D'où l'examen très attentif de la substance de ces ouvrages, et des controverses auxquelles ils ont donné lieu, qui ne sont pas éteintes.

Je ne pouvais espérer, en 1943, *que la critique pût s'exprimer librement sur d'Holbach et l'athéisme. Plusieurs analyses de ce livre parurent cependant, et j'en retiendrai deux pour m'y attarder quelque peu, car je n'ai rien trouvé depuis qui allât au-delà, malgré les réserves imposées par le temps. La première est due à François Cuzin, un esprit aigu et courageux, disparu bien jeune; elle fut publiée dans la revue* Confluences *en décembre* 1943. *Cuzin y exprime fort nettement ce que j'avais voulu faire, et je ne puis*

mieux lui rendre hommage qu'en citant ses termes : « C'est ce matérialisme souple, écrit-il, et déjà dialectique par sa possibilité d'évoluer avec l'homme lui-même, que M. Naville, dans son analyse du Système de la Nature, a voulu nous faire reconnaître : matérialisme qui est une méthode avant d'être un corps de doctrines. On a faussement l'habitude de montrer la philosophie de d'Holbach tournée vers le passé, ranimant en quelque sorte les matérialismes antiques — matérialisme de l'atome et des éléments — dans le langage de la science de son temps. Mais justement le matérialisme de d'Holbach est peut-être le premier matérialisme dynamique : un matérialisme de l'action (et des conditions de l'action), non plus un matérialisme de la substance. D'Holbach est mécaniste... mais ce mécanisme n'est plus, comme chez les cartésiens, géométrique : il est naturaliste ... Le point de départ n'est plus l'étendue abstraite, mais la matière animée, sensible, définie par le mouvement, le corps humain en action et réaction avec son milieu : c'est-à-dire point de vue sur un monde dont il est aussi une partie. C'est la conciliation de ces deux aspects antithétiques ... que d'Holbach a recherchée dans ses analyses du système nerveux, de l'instinct, de l'habitude... »

Après cette appréciation si juste, Cuzin ajoute ceci : « On aimerait voir en d'Holbach le précurseur d'un autre matérialisme, auquel M. Naville pense aussi, et pour lequel ne lui aurait manqué, cette fois, qu'une conception dialectique de l'histoire. Mais on est déçu de voir d'Holbach se ranger au côté des physiocrates, critiquer le mercantilisme, prédire que le développement du commerce et de l'industrie sera pour le monde humain une cause d'appauvrissement et de dépopulation... M. Naville explique les erreurs du baron : il en voit assez justement, pensera-t-on, la cause dans ce principe de la conservation propre et de la recherche de l'intérêt personnel dont il fait la loi du monde moral, et qui doit nécessairement conduire l'homme à poursuivre, de préférence à la richesse ou à la domination de la nature par le travail, le bonheur dans l'autarcie. »

Je cite un peu longuement ces analyses, car elles me paraissent bien mettre en lumière deux faits importants : d'une part, la philosophie matérialiste et athée d'un d'Holbach nous introduit de vive force dans le monde moderne des sciences de l'homme, à beaucoup plus juste titre que les métaphysiciens ultérieurs ; et de l'autre, les limitations de sa pensée historique proviennent, sans compter les caractéristiques individualistes de l'utilitarisme bourgeois, de son hésitation à transposer dans la société ce qu'il accorde si généreusement à la nature. Enfin, si le « matérialisme dialectique » connut plus tard la fortune que l'on sait, il le doit au moins autant, sinon plus, aux philosophes radicaux des Lumières qu'aux

vastes synthèses idéalistes qui pour un temps éclipsèrent les vigoureuses traditions de ceux-ci.

Mais tout le monde ne l'entendait pas de cette oreille. Dans une étude publiée par le Journal des Débats *(27 novembre 1943), Maurice Blanchot fit valoir, avec l'application perspicace et soutenue qu'on lui connaît, une opinion qui résume assez bien ce qui s'est répété à satiété depuis vingt-cinq ans, et qui se disait auparavant, depuis Gœthe, Hegel et Chateaubriand. Il reconnaît — et je lui en sus gré — qu'il s'agit « d'un livre résolu qui prend parti pour ce qu'il étudie et qui combat, avec une certaine violence, des adversaires qui lui semblent dangereux », mais ajoute que l'auteur « montre à bien des pages l'ingénuité de sa préférence », car « il oublie volontiers que les affirmations antichrétiennes les plus fortes du* XXe *siècle sont aussi les plus sévèrement antimatérialistes, que ce n'est pas seulement la métaphysique du* XIX ^e^ *qui a « repoussé au néant » le système de d'Holbach et que les conclusions par lesquelles notre temps rejoint parfois les critiques religieuses de* l'Encyclopédie *supposent un contenu de pensée et des postulats tout différents ». Ainsi posé, le problème admet en effet une autre solution, celle qui fut si largement admise au lendemain de la guerre : l'athéisme existentialiste et idéaliste, fondé sur la déréliction du* cogito *cartésien, dont on s'en fut puiser les sources chez Nietzsche ou chez Husserl et Heidegger pour les plus exigeants, et chez Hegel pour les moins exaltés.*

C'est évidemment la solution qui a les préférences de M. Blanchot, comme on l'a vu par la suite. Il en trace ici les grandes lignes en la situant, par rapport au projet encyclopédiste tel qu'il le conçoit, comme une restitution du rapport entre sujet et objet, perverti par le naturalisme matérialiste. En effet, poursuit-il, « l'homme ne peut dominer le monde que si le monde est une collection d'objets. On ne possède jamais que des choses. C'est donc sur un monde de choses que l'homme régnera. Mais l'homme lui-même? Quel est-il? Quelle est sa vérité? Eh bien, répond résolument d'Holbach, lui aussi est une chose ; il est de la même nature que ce qu'il possède ; il dépend des mêmes lois, il fait partie du même empire, l'empire des sciences qui donne droit de propriété sur toutes choses. Tel est le sens du monisme. »

On peut ajouter, estime M. Blanchot, que ces choses qui constituent l'univers, relèvent d'un dynamisme organique plutôt que d'une géométrie cartésienne. Ce n'en sont pas moins des choses. Or, tout ce qui est chose, objet pur, tombe sous la coupe de l'utilité. C'est pourquoi l'objectivité « chosiste », étendue à l'homme, justifie en fin de compte l'utilitarisme, et pourquoi pas, l'exploitation, l'oppression et tout ce qui s'ensuit d'outrageant pour la conscience humaine — ce qui répugne à M. Blanchot autant qu'à moi. « Le

baron, explique-t-il, de cette nouvelle acquisition qu'est l'homme, veut tout de suite s'emparer pour en disposer selon des desseins utilitaires. Son système..., dit M. Naville, est une éthique autant qu'un système du monde... Il est évident que si l'homme n'est rien d'autre qu'une chose, on peut le modifier scientifiquement — par l'éducation et la culture des habitudes — comme on modifie les objets en les adaptant aux besoins et aux désirs humains. Seulement, cette prise de possession de l'homme, cette appropriation d'un être devenu chose, a une conséquence qui heurte profondément les Encyclopédistes : du moment qu'il n'est plus une existence mais une chose, du moment qu'il n'est plus un sujet, mais un objet, il devient possible et légitime de se servir de lui comme d'une chose, de faire de son travail une valeur entièrement exprimée par un prix, une marchandise identique à toutes les autres. L'encyclopédie matérialiste a fait de l'homme le propriétaire absolu du monde, mais il a soumis le propriétaire aux lois communes de la propriété. »

La note hégélienne est encore plus frappante dans les lignes suivantes, thème si souvent développé depuis : « Si l'être humain est réintégré dans le monde des choses, il est comme il a toujours été, il vit au présent comme au passé, il est tout à fait privé d'un avenir libre qui lui permette d'échapper à ses déterminations. Un objet est toujours ce qu'il est. Il est éternellement sa propre répétition. S'il est modifié, s'il devient autre, il devient un autre objet et commence à nouveau, au passé, un éternel présent. Entre ses instants homogènes que relie un simple rapport extérieur, il n'y a nulle continuité véritable, nul mouvement vers l'avenir. Par conséquent, pour l'homme qui est soumis à la durée des choses, il n'y a non plus nulle possibilité de progrès ... »

M. Blanchot admet d'ailleurs, en mettant les choses au mieux, que les Encyclopédistes matérialistes sont tombés dans cette contradiction essentielle en raison même de l'effort qu'ils ont fait pour dépasser le mécanisme géométrique et cartésien. D'Holbach, dit-il, « a mis dans la conception de la nature qui n'est plus une mécanique mathématiquement construite, mais un centre de forces organiques, une sorte de spontanéité qui ne lui rend pas inconcevable un mouvement indéterminé vers l'avenir. L'intellectualisme de l'Encyclopédie est associé à l'énergie et à la puissance. Il maintient au centre de la raison une part prépondérante d'irrationalité. Il est passion et enthousiasme ... Néanmoins, on voit bien quelle difficulté fondamentale subsiste au sein du système et comme elle pèse lourdement sur les revendications libérales. Faire de l'homme une chose qu'on peut étudier comme une chose, c'est assurer aussi qu'on peut se servir de lui comme d'une chose et l'exploiter comme une chose. Toutes les contradictions sociales du libéralisme sont

déjà dans cette affirmation. Et le point de départ en est l'Encyclopédie. »

J'ai cité un peu longuement ces textes fort explicites parce qu'on n'a guère fait depuis vingt-cinq ans que les répéter jusqu'à la caricature, contre les philosophes du XVIII e *siècle. Les uns en ont repris la substance pour gaver d'hégélianisme la pensée finale de Marx : les Marie-Madeleine du stalinisme d'Etat, servantes du traitement des hommes comme machines-objets par la bureaucratie omnipotente, retrouvaient leur vertu dans cette substitution. D'autres exorcisaient à longueur de volume la « réification », forme pédante de l'objectivité, suspecte d'être le support de « l'aliénation », elle-même expression de l'exploitation de l'homme par l'homme. D'autres encore plongeaient dans les profondeurs de la psychanalyse sociologique pour en rapporter, tels des hommes-grenouilles qui veulent se faire aussi gros que le bœuf, le Graal de la « totalité », talisman contre les souillures de la chose inerte, parcellaire, objective et stérile. Quant aux existentialistes proprement dits, ils s'en remettaient tout bonnement à l'extase du projet surgi des pures intentions de la conscience, antidote à tout ce bric-à-brac universel des choses qui répugne à l'humanisme bien compris. De façon plus ordinaire, on vitupéra le scientisme, le positivisme, le matérialisme vulgaire, etc. Les malheureux Encyclopédistes se virent ainsi remis en posture d'accusés, littéralement responsables, comme l'établit M. Blanchot, d'une philosophie qui justifierait l'exploitation du travailleur et l'oppression du citoyen, par la simple mécanique du libéralisme utilitariste. Les équations (ou plutôt le syllogisme) : objet = utilité, utilité = exploitation, servent ainsi depuis quelques dizaines d'années à justifier une offensive philosophique dont Marx fait maintenant les frais.*

Je ne crois pas, en dépit de cette orchestration, que la philosophie des Lumières tombe si facilement sous le coup d'un pareil mépris. Comme toute philosophie (car c'en est une), elle est justiciable d'une évolution historique et d'une interprétation critique. La philosophie qui lui a succédé, du moins en Occident, subit les mêmes contraintes. Aussi bien, ce qui nous importe aujourd'hui, c'est plutôt de savoir, une fois les déterminations historiques de l'Encyclopédisme admises, ce que celui-ci représente dans le cours des efforts d'émancipation humaine, et en particulier quels liens existent entre lui et cet ensemble de conceptions, d'actions et de prévisions que nous appelons marxisme — ensemble qui constitue indiscutablement (me semble-t-il) le monument capital de la civilisation dans laquelle nous nous débattons aujourd'hui.

A en croire M. Blanchot et ceux qui lui ont emboîté le pas, le matérialisme encyclopédiste a une signification et des effets tout contraires à ceux qu'implique un mode de pensée libérateur. S'il a

bien cherché à interpréter de la façon la plus favorable les acquis scientifiques de son temps, son matérialisme athée l'a conduit à considérer le monde, êtres humains compris, comme une « collection d'objets », inertes, discontinus, extérieurs les uns aux autres, et par suite affectés du stigmate propre aux objets, qui est d'être indifférents à la conscience, de n'exister que sous forme statistique, et de se prêter, par une sorte de prédilection méthodologique, à l'oppression réciproque, et même pis, à une exploitation unilatérale où l'intérêt des puissants l'emporte sur les besoins des faibles. En somme, une philosophie de la démission et de la soumission. On comprend, de ce point de vue, que le marxisme doive être lavé de péchés aussi rédhibitoires : il aurait restitué à la conscience humaine toute sa primauté sur le monde des choses, sous la forme du sujet historique que se proclament être les classes exploitées ; il aurait fondé une anthropologie de l'homme total engagé dans des projets sans déterminations, prenant un risque total pour un enjeu total. A l'intérêt des individus, foyer de rapports d'échange entre choses équivalentes sous le signe de l'extériorité, il substitue l'intérêt social orienté par un groupement de volontés humaines, dont la liberté ne saurait être entamée par les effets d'une puissance qui subjugue les objets de l'univers.

*Comment ne pas être séduit, sinon convaincu, par une perspective de ce genre? Le malheur, c'est qu'elle ne se dégage avec évidence ni de ce que fut, en son temps, le matérialisme encyclopédiste, ni de ce que sont aujourd'hui cette science et cette action sociales baptisées du nom de Marx. Faisons justice d'une première ambiguïté : il est vrai que les aspirations sociales et morales de l'athéisme d'un d'Holbach et d'un Diderot furent tributaires, sans bien s'en rendre compte, des aspirations de classes vouées au principe de propriété et à la mainmise sur le travail d'autrui qui en découle ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils érigeaient ce principe en rempart de l'homme contre le despotisme clérical et monarchique alors régnant, contre les privilèges du sang, contre les cruautés sociales aveugles. Et si Marx fit un reproche au libéralisme allemand de sa jeunesse, c'est précisément de n'avoir su en passer par cette opposition radicale au féodalisme des castes où Hegel allait puiser l'inspiration d'un Etat dont la bureaucratie, caste suprême, serait l'armature. Était-il justifié de lier l'aspiration libérale à une philosophie d'ensemble, à un « système de la nature »? On peut en douter. Mais ce péché, si c'en est un, que pèse-t-il devant la redoutable construction de l'idéalisme absolu, objectif tant qu'on voudra, mais qui impose à l'univers sa marche triomphale, véritable procession en Dieu vers une hypostase de l'Etat? Hegel se débattit longtemps contre les prestiges de l'*Aufklärung, *avant d'en arriver là, mais c'est justement cette conclu-*

sion qui dressa contre lui une jeune « gauche » à qui Saint-Simon venait de restituer l'inspiration des Lumières.

Si le matérialisme athée et encyclopédiste du XVIII e *siècle fut en effet inspiré pour une large part, comme tout autre courant d'idées, par les complexions sociales du temps, ce n'est pas du tout à la façon dont M. Blanchot l'imagine. Cet univers fait d'une « collection d'objets », ce n'est nullement la nature du* Système *holbachien ; cette manipulation utilitaire des objets les uns par les autres, ce n'est pas le systèmc social des encyclopédistes. Il suffit, pour s'en convaincre, de recourir aux textes. Il est tout aussi simple d'aller voir d'un peu près ce que Marx et Engels eux-mêmes en ont dit, car la nécessité d'une critique de l'utilitarisme ne leur avait pas échappé, dès leur jeunesse. Dans* l'Idéologie allemande, *Engels procède à cet examen à propos des invectives philosophiques de Stirner, auxquelles répondent exactement les analyses de M. Blanchot* [1]. *Engels rappelle que Stirner avait repris au développement de Hegel sur la philosophie des Lumières sa théorie de l'utilité mutuelle, justifiée par des rapports d'extériorité entre objets. Son tort était de faire de l'utilité et du rapport d'extériorité des abstractions métaphysiques. Chez Helvétius et d'Holbach, dit Engels, l'utilité mutuelle est conçue tout différemment, comme rapports personnels d'altruisme et d'amour du prochain. Mais dans la réalité ce rapport d'utilité servait de paravent au rapport d'exploitation, seul pris au sérieux par les bourgeois. «La théorie de d'Holbach est donc l'illusion philosophique, historiquement fondée, au sujet de la bourgeoisie qui naissait en France et dont le désir d'exploitation peut encore être expliqué comme le désir caressé par les individus de se développer pleinement dans un commerce réciproque libéré des anciennes entraves féodales. » Cette proclamation théorique, Engels la considère comme un progrès. Encore estime-t-il que les physiocrates ont fait œuvre plus importante en développant le contenu économique de l'utilitarisme. Cette présentation dialectique montre que si les encyclopédistes n'ont pas dépassé l'abstraction de l'utilité mutuelle comme moyen d'association, c'est parce qu'ils ne se sont pas attaqués à l'élucidation des formes d'application de l'utilité, c'est-à-dire des formes de l'exploitation, dans le régime bourgeois et capitaliste. Cette tâche revint aux premicrs socialistes, à Marx et Engels en particulier.*

Aujourd'hui Marx et Engels appartiennent au passé, comme d'Holbach ; mais leur œuvrc apparaît bicn plus une reprise de l'esprit des grands maîtres du XVIII e *siècle, que la poursuite des intuitions de Hegel, en dépit d'une filiation que la chronologie,*

1. J'ai commenté cette position d'Engels dans *De l'Aliénation à la Jouissance* (1956), p. 271-274.

plutôt que l'histoire elle-même, a consacrée. Au reste, il suffit de consulter l'histoire de l'U.R.S.S. ou de la Chine communiste pour se rendre à l'évidence : le marxisme lui aussi, malgré sa vertu critique et la dialectique qui en est l'âme, a fini par couvrir d'un dogme léthargique une société pleine de contradictions réelles, parce qu'on a voulu l'y convertir en une philosophie aussi totale que celle de Hegel. Le mépris des choses y a souvent conduit au discrédit des hommes. Et si nous voyons renaître aujourd'hui, au-delà des formules traditionnelles du marxisme, une forme de pensée et une méthode d'investigation scientifique pleines de promesses, c'est parce qu'une nouvelle génération a renoué à la fois avec l'inspiration première des fondateurs du matérialisme moderne et avec ceux de la sociologie et de l'économie d'aujourd'hui. Les philosophies du passé, sources de réflexions, ne peuvent jamais être les garantes des investigations nouvelles. Mais c'est déjà beaucoup si elles conservent, dans le lointain où elles brillent encore, un éclat qui nous rappelle à des vérités oubliées. A bien des égards, le matérialisme naturaliste de Diderot et de d'Holbach appartient à ces puissants mouvements de pensée dont l'effacement définitif signerait la disparition de la révolution elle-même. Peut-être le regain d'intérêt qu'on lui manifeste, en France et ailleurs, annonce-t-il un retour aux sources vivifiantes surgies en un siècle dont les audaces demeurent jusqu'à présent sans exemple.

Pierre Naville.

15 octobre 1966.

PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION

Exposer les idées du baron d'Holbach, c'était sortir de l'oubli quelques-unes des conceptions qui ont fait l'importance du XVIIIe *siècle. Oubli? Ou bien systématique effacement de doctrines que le* XIXe *siècle préférait, dans ses idéologies officielles, rayer de l'histoire?*

J'ai dû me borner à l'essentiel. Il aurait fallu un ouvrage plus étendu pour épuiser la question, et les circonstances ne s'y prêtaient pas. Tel quel, ce travail apporte au lecteur tout ce qu'il est suffisant de connaître de la pensée réelle du baron d'Holbach et de sa vie, dont un pâle reflet seul nous était connu jusqu'à présent, grâce au voisinage glorieux de Diderot.

Pour faciliter la lecture, j'ai divisé le texte en assez nombreux paragraphes. L'ensemble est groupé en cinq parties essentielles.

Dans la première, j'ai retracé la biographie du baron, sans m'astreindre à un défilé chronologique rigoureux, en esquissant çà et là quelques-unes de ses principales affirmations philosophiques, morales et sociales.

Dans la seconde, j'ai présenté avec quelques détails les conceptions et les ouvrages qui ont joué un rôle décisif dans l'élaboration du Système de la Nature. *On connaissait l'influence de Spinoza, de Locke. On savait moins ce que le baron doit à Meslier, à Fréret, à Boulanger, à Leibniz, à Stahl, à Toland, à Collins. Ce n'est pas d'Holbach seul, d'ailleurs, qui est leur obligé. Toute l'équipe encyclopédiste leur doit quelque chose.*

La troisième partie présente une analyse du Système de la Nature, *qui est l'ouvrage capital du baron d'Holbach.*

Dans la quatrième partie j'ai esquissé les répercussions de la philosophie holbachienne sur quelques auteurs, connus et inconnus : Gœthe et Deschamps entre autres.

La cinquième partie est consacrée (sous une forme plus concentrée) au système moral et politique du baron. Sa critique religieuse, son éthocratie, *ses idées économiques, sont passées en revue.*

Enfin j'ai cru devoir rassembler, dans une sixième et une septième partie, des documents peu accessibles, qui me serviront en partie de caution. Il s'agit d'abord d'un essai d'une bibliographie des œuvres écrites, traduites ou éditées par d'Holbach, qui peut constituer l'ossature d'un travail plus complet. Avis aux chercheurs ! J'ai groupé ensuite une série de textes contemporains souvent cités en dépit du bon sens, et qu'on sera sans doute satisfait de trouver là. Quelques notes, qui n'ont pu trouver place en renvoi, y ont été jointes.

Les citations de d'Holbach sont assez nombreuses. C'est qu'en bien des cas j'ai préféré la référence directe au résumé d'un auteur dont les ouvrages ne se trouvent pas facilement à portée de la main.

Les insuffisances de ce travail me sont plus apparentes qu'à quiconque. Elles étaient obligées, pour une large part. Il resterait beaucoup à dire, si l'on voulait examiner de près notre évolution scientifique et politique en regard des idéaux du XVIIIe *siècle. Les contradictions qui prirent naissance à cette époque sont loin d'être épuisées ; l'on peut même dire que c'est au* XXe *siècle qu'elles ont acquis leur insupportable acuité, leur intolérable gravité. D'Holbach et Diderot nous introduisent au cœur de bien des problèmes modernes. Cela m'a paru un argument suffisant pour que cet essai fût mis sous les yeux du public.*

25 *octobre* 1942.

Depuis le matin Bidaire s'occupait à apprendre, à peu près par cœur, les noms des principaux auteurs qu'il venait d'acquérir ; il en donna le catalogue, en commençant par les noms de Diderot et du baron d'Holbach, qu'il prononçait d'Holbache.

Dites d'Holbach ! s'écria le pair de France avec toute l'importance d'une science récemment acquise.

L'on parlait avec assez de mépris de cet homme de lettres *au nom barbare, lorsque Delangle laissa tomber négligemment que ce d'Holbach était fils d'un fournisseur et possédait plusieurs millions. Ce mot sembla donner à penser à la riche assemblée et l'on reparla encore quelques instants de Diderot et de d'Holbach. Comme la conversation allait cesser sur ce sujet, Mme Boisseaux osa élever la voix pour demander timidement si Diderot et d'Holbach n'avaient pas été pendus avec Cartouche et Mandrin. L'éclat de rire fut vif et général.*

Stendhal, *Féder*.

PREMIÈRE PARTIE

La vie du baron d'Holbach

D'Holbach inconnu.

Paul-Henri Thiry d'Holbach a joué un rôle de premier plan dans la philosophie française du XVIIIe siècle. Mais c'est un rôle difficile à préciser, et même à établir, car il s'ajuste à un travail collectif, divers, réparti entre des dizaines de personnes. Le philosophe avait un salon, des relations nombreuses et brillantes dans la société; mais il fut aussi l'éditeur clandestin de dizaines de livres maudits. Il fut l'ami de Diderot et l'un des piliers de l'*Encyclopédie*. Sa philosophie fut attaquée par le fer et par le feu — sans parler des sarcasmes; mais ses adversaires respectèrent toujours l'homme; Voltaire le ménagea, et Diderot lui fut fidèle jusqu'à sa mort. Hegel même, et Gœthe, lui rendirent hommage à leur manière. Il était moralisant et vertueux, mais ses livres étaient au chevet des héros de Sade. Cet écrivain prolixe doit se contraindre devant le monde, sinon devant tout le monde. Il tient un rang dans la petite noblesse récente, mais travaille aux plus minces besognes de l'édition : il traduit, vérifie, résume, commente, annote, recopie avec soin, avec patience, inlassablement. Tous ses amis le peignent d'une humeur alerte, capricieuse même, bienveillant, passionné — et non point ce mélancolique lourdaud que représentent les Jésuites. On ne s'étonne pas de le trouver toujours de compagnie lorsqu'on étudie Diderot, d'Alembert, Marmontel ou Galiani : ce n'est pas par hasard qu'il est toujours présent, partout où s'affirme le progrès scientifique. Sa présence n'est pas seulement celle d'un témoin clairvoyant. C'est celle d'un combattant de premier rang, mais qui assume une tâche spéciale : tout en produisant la plus extraordinaire masse d'ouvrages censurés, condamnés et brûlés par le Parlement du roi, d'Holbach réussit à servir à ses amis de « couverture », de protection, d'alibi. Un sang-froid absolu, une clairvoyance sans

défaut le servent tout autant que leur discrétion. De d'Holbach, pas de lettres secrètes, d'archives, pas de révélations posthumes. Il accomplissait sa tâche en réaliste et non en littérateur ou en dilettante. La postérité ne signifiait rien pour *lui-même*. Il n'aspirait aux faveurs auprès des générations futures que pour ses idées, et non pour son travail ou pour sa personne. Autour de lui, on devait être et on savait être discret. La communauté des idées et de l'action suffisait.

Si l'on ouvre un dictionnaire, un manuel de philosophie, d'Holbach n'apparaît que pour quelques lignes, en général grossières et plates. Si nous cherchons dans notre langue un livre consacré au premier philosophe qui fut pleinement matérialiste — ce sera vainement : il n'en existe pas. On continue à « nier » d'Holbach. Pour lire ses livres, il faut fouiller de rares bibliothèques, et ramener au jour d'anciennes éditions. Et pourtant, comme nous le verrons, n'est-il pas plus vivant aujourd'hui que cent « classiques » dont on gave les écoliers? Reconnaissons-le : la lecture de d'Holbach est bienfaisante. Sa pensée respire l'honnêteté, l'énergie, l'intelligence, la générosité, le refus de toute hypocrisie, l'intransigeance, et même l'humour. En elle transparaissent les mêmes qualités qui font aussi Diderot si grand, et leurs adversaires si mesquins, si définitivement compromis. Je ne désire qu'aider à une meilleure connaissance de cet homme, de ses travaux, de sa vie — une vie toute dévouée à la société, et pourtant si réservée, si modeste, qu'on ne découvre pour la faire revivre que de brefs récits, quelques paragraphes de lettres, des apostrophes chaleureuses, émanant du cercle de ses amis, et qu'on verra presque tous réunis dans ces pages.

Naissance à Edesheim.

D'où venait d'Holbach lorsqu'il parut sur la scène parisienne, jeune homme de vingt-cinq ans, et qu'il se lia avec Diderot à propos de ces querelles musicales dont on se régalait à la Cour? On connaît le mot de Rousseau : un « fils de parvenu » (dans les *Confessions*). Rousseau inquiète encore souvent les directeurs de conscience; mais on lui tient compte de sa lutte passionnée contre la « coterie holbachique »; son jugement a toujours cours. *Parvenu* semble d'ailleurs avoir été un qualificatif de choix au XVIIIe siècle : mais Jean-Jacques, lui-même un parvenu à sa manière, n'en cherchait pas la raison. *Parvenir* pouvait s'entendre de diverses façons. Le mot était ambigu. Marivaux lui fit un sort dans le titre d'un roman; l'on pouvait

admettre qu'il qualifiait un intrigant, mais aussi un homme doué de qualités particulières. Le « parvenu », de toute façon, battait en brèche les privilèges de la haute noblesse. La classe bourgeoise, libérale et commerçante tout entière « parvenait ». En son sein on trouvait des aigrefins, des ambitieux, des brouillons, comme d'honnêtes gens, bien doués et énergiques. On trouvait même beaucoup mieux : Arouet, Diderot, le fils du coutelier de Langres, et d'Holbach, le fils du rhénan Johann Jacobus Thiry...

Il est assez curieux que les critiques de d'Holbach — et ils ne manquent pas — ne se soient jamais préoccupés de son enfance, de sa famille, de sa première jeunesse. Il est vrai que ce désintérêt particulièrement grave atteint la plupart des philosophes et des savants : chaque écolier apprend à connaître la fameuse biographie de Villon, de Molière, de Rousseau, de dix autres, et l'on s'efforce même de retrouver dans leur œuvre les traces de cette vie et de ses péripéties; tandis qu'on présente l'œuvre d'un savant ou d'un philosophe comme une pure illumination raisonnable ou divine, soustraite aux conditions de temps et de lieu.

L'Université ne sait même pas quand est né d'Holbach. Un manuel le fait naître à Heidelsheim en 1723, l'autre à Edesheim en 1725...

En fait, Paul-Henri Thiry est né à Edesheim le 8 décembre 1723. Il y fut baptisé selon les rites de l'Église catholique romaine. Edesheim est une petite bourgade située au nord de Landau, dans la principauté épiscopale de Spire, en plein Palatinat. C'est donc hors de France que d'Holbach a vu le jour, en pays allemand, et cependant dans les limites de l'influence directe de la France.

Tout au long du XVIIe siècle, Louis XIV avait combattu pour conquérir à la monarchie la frontière du Rhin. Il en avait été repoussé à diverses reprises, de telle sorte que la vieille Lotharingie apparaissait tantôt comme une « marche » orientale de la France, transmettant à l'Europe du Nord la civilisation qui dominait alors le monde et tantôt comme le rempart occidental du Saint Empire Romain, qui ne devait se raffermir que plus tard, sous la direction prussienne de Bismarck.

Comme l'Alsace, le Palatinat bénéficiait des progrès (et des crises) de deux cultures. Outre les patois locaux, les langues française et allemande étaient parlées dans beaucoup de localités. Mais en Alsace Louis XIV avait réussi à s'implanter, tandis que le Palatinat restait indépendant et morcelé. Landau représentait exactement la limite de ses conquêtes : bien que restée hors des frontières de la France, le roi obtint le droit

d'occuper et de fortifier la cité, à titre de « ville d'Alsace »; les fortifications de Vauban marquèrent l'extrême avancée d'une domination qui ne cessa de s'exercer qu'après la chute de Napoléon. Comme l'a écrit Michelet, c'est une des grandeurs de la France « que sur toutes ses frontières elle ait des provinces qui mêlent au génie national quelque chose du génie étranger »; et il ajoute que si l'Alsace est une Allemagne, moins ce qui fait la gloire de l'Allemagne : l'omniscience, la profondeur philosophique, la naïveté poétique — c'est qu'elle est plutôt « pratique et poétique ». Gœthe, fidèle à ce génie allemand, vint à Strasbourg respirer l'air vivifiant qui soufflait de ce côté du Rhin, mais n'alla pas plus loin, tandis que d'Holbach, conquis dès la jeunesse à la philosophie pratique, avait abordé finalement à Paris pour y demeurer toute sa vie.

La famille d'Holbach dans le Palatinat.

Ce Haut-Palatinat, partagé entre des influences épiscopales, adossé à la Lorraine, côtoie en même temps le monde luthérien. La région de Spire fait partie de ce glacis de cailloutis couvert de lœss, qui borde le Rhin à l'Ouest, au pied des montagnes et des solitudes forestières de la Hardt. De l'autre côté du fleuve s'élève l'Odenwald. Cette vaste dépression est découpée de vallées au fond humide, semée de prairies et de bois. De petites crêtes de grès, des coteaux calcaires les séparent.

C'est un pays de peuplement et de développement économique très anciens. Les villages sont entourés de riches labours. On y plantait du blé, de la vigne, du tabac. Les fruits, cerises et pêches, y abondaient. C'était un marché vinicole et forestier important; charrois et roulage, doublant la voie fluviale du Rhin, lui procuraient un important courant commercial, souvent interrompu, et parfois vivifié par les expéditions militaires. La guerre de Trente ans l'avait dévasté.

L'empreinte de ce milieu sur Thiry ne s'effaça jamais : l'amour des prairies et des bois, du vin, des cailloux et des roches, l'intérêt pour les problèmes économiques, la haine des guerres ruineuses... La famille du philosophe ne s'éleva d'ailleurs qu'en cherchant fortune hors de ce milieu, et c'est à Paris que l'oncle, puis le neveu — notre d'Holbach — trouvèrent leur voie.

L'oncle, Franciscus Adam d'Holbach, était le fils du premier lit d'un collecteur des taxes épiscopales de Spire, mort à Edesheim en 1723 (les actes le qualifient de *civis* et *telonearius* — bischhoeflicher Zoller), nommé Johannes Jacobus Holbach. Cet oncle était venu faire fortune à Paris à la fin du siècle de

Louis XIV, y avait réussi, et s'était même fait anoblir en 1722, sous la Régence. C'est de lui que le philosophe tiendra son *D'* et l'essentiel de sa fortune : si Rousseau avait été mieux informé, il aurait écrit que l'animateur de la « coterie » était *le neveu*, et non le fils, d'un parvenu [1].

En même temps qu'une particule et un titre de baron, Franciscus Adam acquit la nationalité française, comme l'acquerra son neveu [2]. Il avait possédé un manoir à Edesheim, qu'il abandonna à deux demi-sœurs, lesquelles le vendirent tout de suite. Le reste de sa fortune passa à sa mort (survenue le 5 septembre 1753) à sa nièce, Suzanne d'Aine, née Westerberg — la fameuse Mme d'Aine dont Diderot rapporte si souvent les coq-à-l'âne dans ses lettres à Sophie Volland — et à son neveu, Paul Thiry, l'encyclopédiste. L'oncle ne fit pas que transmettre à son neveu sa fortune et son titre en France. Il lui légua aussi ses propriétés de Heesen et de Léandre (près de Maestricht, dans la principauté de Liège, cercle impérial de Westphalie) dont il était le seigneur. Mais les libres Pays-Bas et les Provinces-Unies ne devaient pas jouer qu'un rôle d'apparat dans l'armorial de d'Holbach : c'est aussi à Leyde que l'oncle envoya le jeune homme étudier en 1744, alors qu'il avait vingt et un ans.

L'oncle, Franciscus Adam, fut très probablement le premier éducateur réel en même temps que le bienfaiteur de Paul Thiry. Il l'emmena à Paris, à l'âge de douze ans, et lui fit faire des connaissances dans la meilleure société. Plus tard, pendant la guerre de succession d'Autriche, le jeune Thiry vécut à Heesen, d'où il se rendait à l'Université hollandaise de Leyde. Pourquoi ne pas supposer que cet oncle, parvenu par son industrie, né et éduqué sur les marches du royaume, parlant deux ou trois langues, a jeté dans la tête de son neveu quelques-unes des idées qui y germeront plus tard? L'extrême liberté des jeunes

1. Les sources d'informations sur la famille d'Holbach sont tout à fait minces. Des recherches spéciales dans les archives publiques et privées (en particulier dans le fonds *Diderot* du château d'Orquevaux) pourraient certainement les multiplier. On dispose des mss des *Archives nationales*, V2, 43, 44 et 23 (dont le premier contient des témoignages d'Arclais de Montamy, « le plus vieil ami du baron », comme Diderot l'écrivit à S. Volland lors de sa mort), relevés par M. Wickwar; des actes divers — mariages, naissances, morts — copiés par Charles Nauroy (*Révolutionnaires*, Paris, 1893); de l'article du docteur L. Gruenenwald dans le *Pfaelzisches Museum* (Speyer, 1900); de documents cités dans le *Dictionnaire critique* de A. Jal (1872), et des *Lettres de l'abbé Galiani*, de E. Asse (éd. 1881, tome Ier, 9, 46).

2. Cela ne suffit pas pour qu'on dise de d'Holbach : « Il est donc d'origine aristocratique », comme le fait un biographe de Diderot (I. Luppol, *Diderot*, p. 54). — Un commentateur de *Matérialisme et Empiriocriticisme*, de V. Ilich, prétend aussi que Paul Thiry « était originaire d'une famille de barons hongrois » (p. 383), mais n'en apporte pas de preuves.

d'Aine, qui appartenaient au même milieu, montre assez que l'oncle avait eu une influence analogue sur toute la jeunesse qu'il aida.

Mais le père de Paul? Mais sa mère? On en sait peu de chose. La mère, Jacobæa Holbach, était le troisième enfant du vieux Johannes Jacobus. Elle était née à Edesheim en 1684, et mourut vers l'âge de quarante-six ans (en 1730 environ), alors que Paul avait sept ans. Elle avait épousé Johannes Jacobus Thiry (ou Thierry, ou Dietrich, forme palatine de Theodoric), qui est désigné tantôt comme *civis* et tantôt comme *nobilis imperii*. J.-J. Thiry, né à Edesheim en 1672, y mourut en 1756. Nous ignorons quel homme il fut. Mais il suffit de mentionner qu'il abandonna l'éducation de son fils à son beau-frère, pour admettre qu'il ne sut pas ou ne voulut pas jouer un rôle de premier plan dans sa formation intellectuelle et sociale.

Études à Leyde. Premières amitiés anglaises.

C'est à l'Université de Leyde que le jeune Thiry acheva ses études. Le séjour dans cette vieille Université fut certainement très fécond pour lui. C'était l'un des lieux les plus éclairés où pouvait s'instruire la jeunesse européenne. En pays hollandais, dans l'atmosphère érudite et tolérante du protestantisme, se retrouvaient des jeunes hommes venus de France, des Pays-Bas, d'Angleterre, des Pays Rhénans, de Scandinavie. C'est à Leyde que le futur baron d'Holbach noua quelques amitiés, auxquelles il fut fidèle plus tard, et qu'il reçut l'influence de l'Angleterre, par l'intermédiaire du groupe de jeunes gens avec lesquels il vécut amicalement. A Leyde avait étudié le chevalier de Jaucourt, vieux huguenot qui devint l'une des chevilles ouvrières de l'*Encyclopédie*, un travailleur acharné sous l'impulsion duquel gémissaient ensemble vingt secrétaires. Condisciples de d'Holbach avaient été Akenside, le poète dont il devait traduire les *Plaisirs de l'Imagination*, qui y fut fait docteur en 1744; Dowdeswell, l'opposant perpétuel à la Cour de Saint-James, tory sous les whigs, et whig sous les tories; et surtout John Wilkes, auquel il rappelait vingt ans plus tard, au moment de la proscription de l'agitateur libéral, « l'amitié que je vous ai vouée pour la vie » (22 mai 1766). C'est à Wilkes qu'il écrivait en 1746, à la fin de l'année scolaire, en regrettant « les délicieuses promenades de l'après-midi à Leyde » : « Je n'ai pas besoin de vous dire quelle peine m'a faite votre départ. En vain la philosophie se plaint-elle; la nature est la plus forte, et le philosophe est obligé de céder devant l'ami. Même aujour-

d'hui la blessure n'est pas guérie. N'en parlons donc plus. L'espoir est ma devise [1]. »

Le jeune Thiry retourna à Heesen passer l'automne. De là il écrivait à Wilkes : « ...J'y restai quelques semaines (à Leyde). Puis je me rendis en Allemagne, où je pensai passer tout l'hiver; mais la mort soudaine de l'intendant de mon oncle me força à revenir ici [à Heesen] pour mettre en ordre les affaires du domaine. Je ne sais pas combien de temps je serai obligé d'y rester. En attendant, je mène tout à fait la vie d'un gentilhomme campagnard, c'est-à-dire que je chasse, je tire, je pêche et je me promène toute la journée, sans oublier la conversation toujours captivante d'Horace, de Virgile, d'Homère et de tous nos nobles amis des Champs-Élysées. Ils me sont toujours fidèles. Avec leur aide, je parviens à employer très bien mon temps. Mais j'aurais besoin ici d'un véritable ami de cœur eomme mon cher Wilkes pour converser » (3 décembre 1746) [2]. John Wilkes était de quatre ans plus jeune que Paul Thiry, étant né en 1727. Après avoir étudié à Hertford, il avait été envoyé à Leyde. D'Holbach ne devait cesser de s'intéresser à lui, en particulier lorsque le héros de la réforme parlementaire passa trois ans sur le continent après sa fuite d'Angleterre, en 1764.

Guerre aux Pays-Bas.

C'est donc entre Heesen et Leyde, dans les Pays-Bas, et pendant la guerre de Succession d'Autriche, que le jeune Thiry se forme intellectuellement. Les événements de la gucrre durent aussi faire beaucoup discuter les jeunes étudiants de Leyde. Dans ce pays commerçant, ils en ressentaient directement les effets. Les jeunes Anglais, avec leurs livres, introduisaient les doctrines libérales à l'abri desquelles s'opérait la grande offensive coloniale de l'Angleterre. L'influence protestante et déiste fit germer les graines semées par l'oncle d'Holbach chez son neveu, au cours des voyages entre Paris, Edesheim et Heesen. L'absence de toute pression familiale, de tout traditionalisme bigot, se combina dans ces années avec une forte culture acquise à l'Université la plus avancée et la plus libre de l'Europe d'alors.

1. Lettre du 9 août 1746. M. Wickwar a retrouvé cette lettre dans les manuscrits de Wilkes (*Wilkes' Papers; Brit. Mus.*, Add. mss. 30.869. f. 39 et 30.867. f. 20 (n. d.) et f. 14). Il resterait encore beaucoup à trouver dans ces archives, comme dans les archives françaises. Espérons qu'un chercheur patient y consacrera le temps nécessaire.

2. *Brit. Mus.* Add. mss. 30. 267. f. 18. Cette lettre, comme les précédentes, est écrite en anglais — un anglais défectueux.

Les événements de la guerre de Succession d'Autriche, entre 1740 et 1748, durent hâter singulièrement l'évolution morale et intellectuelle du jeune étudiant. Dans cette guerre, la France est l'alliée de Frédéric II contre l'Autriche de Marie-Thérèse. Mais elle est l'ennemie de l'Angleterre, qui lui dispute ses possessions du Canada, des Antilles et de l'Inde. Les Pays-Bas autrichiens (c'est-à-dire la Flandre et les Ardennes belges) sont l'enjeu continental de la lutte, à l'Ouest, tandis que la Silésie l'est à l'Est, et Nice et le Piémont au Sud. Sur l'axe Leyde-Heesen, Paul Thiry se trouve juste sur le front de combat des armées impériales, anglaises et françaises. En 1743, la Hollande, où il vit, devient l'alliée directe de l'Autriche et de l'Angleterre; destiné à vivre en France, il se trouve momentanément dans le camp ennemi et fréquente la jeunesse anglaise. Mais le nationalisme n'existe pas alors, sous la forme sectaire qu'il devait prendre au XIXe siècle. En Hollande, Paul Thiry observe de près les conséquences de la guerre. Ne vit-il pas juste sur les arrières des armées anglo-impériales? Les troubles que la guerre provoque dans le commerce, dans la vie citadine, dans l'existence campagnarde, sont la matière constante des préoccupations. Des contradictions qu'elle engendre naissent pour les uns la richesse, l'autorité, et pour les autres l'aventure, le déclassement, la misère, la ruine. Tout cela ne sera pas perdu pour le philosophe, chez qui le naturalisme et le matérialisme naissants vont déjà de pair avec la revendication idéale et poétique du bonheur pour le genre humain.

En 1748, Maurice de Saxe s'empara de Maestricht, ville impériale dont dépendait la terre de Heesen, et la paix fut signée à Aix-la-Chapelle : Louis XV rendait les Flandres, avec la Savoie et le comté de Nice. L'année suivante, Paul Thiry rentre en France[1]. Et jusqu'à la guerre de Sept ans, qui éclatera après le renversement des alliances, en 1756, Paris va devenir le centre de la puissante offensive philosophique concentrée autour de l'*Encyclopédie*.

1. Les familles d'Aine et Holbach ont dû faire des vœux pour la victoire du roi de France. La Bibliothèque Mazarine possède un manuscrit (2365-1986) qui semble bien le prouver. Il est intitulé : « *Discours sur la convalescence du Roy et les heureux succès de la guerre,* prononcé en latin, le 3 décembre 1744, par M. Lebeau, professeur d'éloquence aux Grassins, traduit par M. d'Aine, logicien, âgé de 14 ans, dédié à M. de Holbach... Au château d'Heezen ». (110 pages; relié en maroquin rouge). Le jeune d'Aine, cousin de Paul Thiry, s'adressait à son oncle Franciscus Adam.

Le château de Heesen et la famille d'Aine.

Au château de Heesen vivaient aussi les jeunes d'Aine, qui étaient petites-cousines de Paul Thiry. En effet, la demi-sœur de l'oncle Franciscus Adam, Margarita, avait épousé en 1705 un certain Christianus Westerberg, de Limbourg (?); elle resta veuve avec une fille, la cousine de l'encyclopédiste, Suzanne, qui épousa J.-B.-Nicolas d'Aine. Celui-ci mourut en 1755. Il avait été Inspecteur général de l'Habillement, Drapeaux et Étendards des Troupes du Roy, puis syndic de la Compagnie des Conseillers-secrétaires du roi, charge qu'il avait achetée en 1728 et qui l'avait anobli, et que Paul Thiry d'Holbach racheta après sa mort. Il était associé externe de l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres de Prusse. Cette famille d'Aine, qui se lia aux Holbach, appartenait à l'ancienne bourgeoisie de Champagne. Nicolas Daine, né à Mézières en 1625, avait été inspecteur de la Marine et du Commerce à Dunkerque. C'est son fils, né en 1660, qui épousa Suzanne Westerberg.

Suzanne d'Aine, née Westerberg, eut trois enfants : un fils et deux filles. L'aîné était le garçon, Marius-Jean-Baptiste-Nicolas d'Aine, né en 1730. Il fut Maître des requêtes en 1757, et Intendant à Pau (1767), Limoges (1774) et Tours (1783-90). Basile-Geneviève-Suzanne, l'aînée des filles, devint la première femme de Paul Thiry, et après sa mort, qui survint en 1754, sa sœur, Charlotte-Suzanne, lui succéda. Celle que tout le monde appelait Baronne, et qui servit avec tant de dévouement son mari, était née en 1734; elle avait donc dix ans de moins que son « oncle », qui fut son mari. Nous parlerons en son temps de sa postérité.

Les d'Aine et les d'Holbach étaient donc proches parents, et encore plus étroitement unis par les bienfaits de l'oncle Franciscus Adam. C'est lors de son retour à Paris, après la guerre, en 1749, que Paul Thiry d'Holbach retrouva sa cousine, et un an plus tard, il épousa l'aînée de ses deux filles, Basile-Geneviève. Ainsi, à l'age de vingt-sept ans, le futur philosophe commence à vivre, comme il le fera toute sa vie, dans le milieu familial des d'Aine — c'est-à-dire dans sa propre famille — entre Paris, où il acheta bientôt un hôtel rue Saint-Roch, et le Grandval, propriété proche de Sucy, qui appartenait à Mme d'Aine. Ici et là, il commencera à réunir les esprits les plus représentatifs du siècle, et bientôt entrera lui-même dans la carrière singulière d'écrivain clandestin, de philosophe de coulisses, et n'en mettra pas moins debout l'œuvre la plus profonde et la plus significative.

C'est le 3 février 1750, à la moitié du siècle, que Paul-Thiry d'Holbach épousa Basile-Geneviève-Suzanne d'Aine, qu'il aimait tendrement et dont tous ceux qui l'ont connue — Diderot, Grimm, Rousseau entre autres — ont dépeint le charme et la gentillesse. Le conjoint avait dû obtenir une bulle papale « sur l'empêchement qui était entre eux, étant parents aux second et troisième degrés de consanguinité, leur permettant de s'épouser [1] ». Le mariage se fit à Paris en présence de François Adam, baron d'Holbach, l'oncle généreux, et probablement l'introducteur dans ce milieu de la « libre pensée », et d'Antoine de Masparault, « demeurant au palais du Luxembourg, ami des père et mère de l'épouse ».

En 1753, il hérita des biens de son oncle (de pair avec sa belle-mère) et de son titre. L'année suivante, son beau-père mourut, et d'Holbach racheta pour 110 000 livres tournois sa succession comme *Conseiller-secrétaire du Roi.* Cette sinécure lui procurait l'accession à la noblesse et à la cour, un revenu d'environ 5 500 livres par an, et le risque de subir des emprunts forcés en cas de crise du crédit royal, ce qui lui arriva d'ailleurs en 1759 [2]. Finalement, d'après Morellet, il disposa d'un revenu global de 60 000 livres [3].

D'Holbach et Diderot; première rencontre.

Comment d'Holbach fit-il la connaissance de Diderot, puis celle de Grimm et de Jean-Jacques Rousseau? Comment fut-il amené à tenir table ouverte et à grouper tout le noyau vivant de l'*Encyclopédie*? Il ne reste là-dessus que bien peu de témoignages. Les lettres de Diderot à d'Holbach sont perdues, ou ont été détruites — et les plus précieuses devaient être les plus anciennes [4].

1. ROUSSEAU, si susceptible, la dit « douce et aimable » (*Confessions,* l. VIII). — Voyez le texte de l'acte de mariage aux *Annexes.*

2. Le 3 novembre 1759, Diderot écrit du Grandval à Sophie Volland : « Les dernières nouvelles qu'on nous a apportées de Paris ont rendu le baron soucieux. Il a des sommes considérables placées dans les papiers royaux... Il disait à sa femme : « Écoutez, ma femme, « si cela continue, je mets bas l'équipage, je vous achète une belle « capote avec un beau parasol, et nous bénirons toute notre vie « M. de Silhouette (Contrôleur général des finances) qui nous a « délivré des chevaux, des laquais, des cochers, des femmes de chambre, « des cuisiniers, des grands dîners, des faux amis, des ennuyeux et « de tous les autres privilèges de l'opulence... » (*Lettres à S. Volland,* t. I, p. 143). — Cf. Arch. B. nationale, V2, 43 et 23.

3. Cf. l'extrait des *Mémoires* de l'abbé MORELLET, *infra,* p. 37.

4. Louis Barbier possédait une note, écrite par son père, au sortir d'une entrevue que Mme Dufour de Villeneuve, sœur de Naigeon, avait sollicitée de Mme de Vandeul, la fille de Diderot, relative aux manuscrits de Diderot;

Il est probable que c'est la musique qui servit tout d'abord à rapprocher les jeunes hommes. D'Holbach, peu de mois après son retour à Paris, se marie, retrouve de vieux amis d'enfance (Montamy, Le Roy), donne à souper, fréquente le monde, et particulièrement le spectacle, les boutiques du Palais-Royal, les Tuileries et les libraires. Diderot et Rousseau se connaissent déjà depuis 1742. « Diderot, écrivit plus tard Jean-Jacques dans ses *Confessions* (livre VII), était à peu près de mon âge. Il aimait la musique; il en savait la théorie; nous en parlions ensemble; il me parlait aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes. »

A la fin de 1748, Grimm débarque à Paris, et Rousseau, qui fait sa connaissance chez le baron de Thun l'année suivante, découvre en lui aussi un amateur de musique : « je fus transporté d'aise, en apprenant qu'il accompagnait du clavecin... Ainsi commença cette amitié qui me fut d'abord si douce... » Grimm avait, en effet, un clavecin qui leur servait « de point de réunion ». C'est Rousseau qui fit connaître Diderot à Grimm et qui conduisit ce dernier chez d'Holbach [1]. Grimm, tout en marquant ses distances avec d'Holbach, le ménagea toujours et lui fut fidèle. Nous verrons quel rôle il joua auprès de la jeune Baronne.

Quant à Rousseau, à peine introduit chez d'Holbach, en 1751, il s'y sentira mal à l'aise et déjà persécuté, mais ce n'est que huit à dix ans plus tard que la rupture deviendra publique et définitive. Pour Diderot, de beaucoup le principal génie du groupe, son amitié pour d'Holbach ne fera que croître avec le temps, bien que leurs humeurs, leurs habitudes et leur genre de vie, fussent parfois très dissemblables.

« Notre principal point de réunion (avec Grimm), dit Rousseau, avant qu'il fût aussi lié avec Mme d'Épinay qu'il le fut dans la suite, était la maison du baron d'Holbach. Ce dit baron était un fils de parvenu, qui jouissait d'une assez grande fortune, dont il usait noblement, recevant chez lui des gens de lettres et de mérite, et, par son savoir et ses lumières, tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis longtemps avec Diderot, il m'avait recherché par son entremise, même avant

cette note indique qu'un paquet de lettres de Diderot à d'Holbach avait été « perdu » (Cf. DIDEROT, *Œuvres*, éd. Assézat et Tourneux, t. I, p. 103). Il est possible d'ailleurs que les archives d'Orquevaux n'aient pas encore livré tous leurs secrets.

1. «Diderot avait des connaissances sans nombre; mais Grimm, étranger et nouveau venu, avait besoin d'en faire. Je ne demandais pas mieux que de lui en procurer. Je lui avais donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mme de Chenonceaux, chez Mme d'Épinay, chez le baron d'Holbach, avec lequel je me trouvai lié presque malgré moi... » (*Confessions*, l. VIII).

que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha longtemps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina et vainquit enfin » (livre VIII).

La liaison de d'Holbach avec Diderot est certainement l'élément capital de la consolidation du noyau encyclopédiste. Rousseau nous apprend que Diderot jouissait déjà en 1750-51 « de connaissances sans nombre » et qu'il était « lié depuis longtemps avec le baron ». En réalité, leur union devait être assez récente. En effet, c'est en 1749, après la paix d'Aix-la-Chapelle, que le jeune d'Holbach rentre à Paris pour s'y installer et s'y marier[1]. Le 1er juillet 1751, paraît le premier tome de l'*Encyclopédie*, auquel le baron n'a pas collaboré; or, c'est précisément entre 1748 et 1750 que se rédige ce premier tome, et d'Holbach n'en est pas, alors qu'il sera du second, paru en 1752.

C'est qu'en 1750 et 51, d'Holbach s'était mis à la tâche, dès qu'il eut connu Diderot et son entreprise. Dans ce tome II de l'*Encyclopédie*, Diderot présente son collaborateur encore anonyme comme on fait pour une recrue appréciée : « Nous devons surtout beaucoup à une personne, dont l'allemand est la langue maternelle et qui est très versée dans les matières de Minéralogie, de Métallurgie et de Physique; elle nous a donné sur ces différents objets une multitude prodigieuse d'articles, dont on trouvera déjà une quantité considérable dans ce second volume. Ces articles sont extraits des meilleurs ouvrages allemands sur la chimie, que la Personne dont nous parlons a bien voulu nous communiquer. On sait combien l'Allemagne est riche en ce genre; et nous osons en conséquence assurer que notre ouvrage contiendra sur une si vaste matière grand nombre de choses intéressantes et nouvelles, qu'on chercherait en vain dans nos livres français. »

La philosophie de Diderot en 1749.

Il semble donc assez clairement établi que c'est à la fin de 1749 que d'Holbach rencontra Diderot. Dans quelles circonstances précises? Résignons-nous pour le moment à l'ignorer. En tout cas, il est certain que le jeune baron n'arrivait pas les mains vides. L'Université de Leyde n'avait pas fait de lui qu'un esprit libre, mais aussi un esprit instruit, et bien instruit. A peine de retour à Paris, le voilà en mesure d'apporter à l'*Encyclopédie* une collaboration importante, dans un domaine où

1. Ses lettres de naturalité française seraient du 10 septembre 1749 (Arch. Nat. P. 2593. Année 1749, fol. 80).

l'on n'improvise pas. Il rédigera sur la Métallurgie, la Minéralogie et la Géologie des centaines d'articles techniques, dont la substance est puisée dans des ouvrages allemands et certaincment aussi dans une expérience concrète acquise dans le Palatinat. On ne s'étonnera plus, dans la suite, de le voir se faire l'éditeur de Boulanger et des plus célèbres chimistes et géologues allemands.

A ses connaissances, d'Holbach liait probablement une philosophie déjà orientée, du moins dans ses grandes lignes. L'ancien étudiant de Leyde nc devait pas être loin du matérialisme et de l'athéisme. Ses discussions avec Diderot durent vite prendre un ton passionné, et nous voyons — d'Holbach a tout juste vingt-sept ans — que l'athéisme est déjà lié chez lui à l'utilitarisme social et à l'exaltation de la vertu. Il est fort possible qu'il ait servi de modèle à Diderot écrivant à Voltaire (le 11 juin 1749) : « Je crois en Dieu, quoique je vive très bien avec les athées. Je me suis aperçu que les charmes de l'ordre les captivaient malgré qu'ils en eussent; qu'ils étaient enthousiastes du beau et du bien, et qu'ils ne pouvaient, quand ils avaient du goût, ni supporter un mauvais livre, ni entendre paticmment un mauvais concert, ni souffrir dans leur cabinet un mauvais tableau, ni faire une mauvaise action : en voilà tout autant qu'il m'en faut! Ils disent que tout cst nécessité. Selon eux, un homme qui les offense ne les offense pas plus librement que ne les blesse la tuile qui se détache et qui leur tombe sur la tête : mais ils ne confondcnt point ces causes, et jamais ils ne s'indignent contre la tuile, autrc conséquence qui me rassure. Il est donc très important de ne pas prendre de la ciguë pour du persil, mais nullement de croire ou dc ne pas croire en Dieu : « Le monde, disait Montaigne, est un « esteuf qu'il a abandonné à peloter aux philosophes », et j'en dis presque autant de Dieu même [1]. »

D'ailleurs, au cours des dix années précédentes, lorsqu'il courait les libraires, les concerts, les tavernes et les cafés de Paris, dans cette ambiancc qu'il a si prestigieusement rendue dans *Le Neveu de Rameau*, Diderot avait dû rencontrer bien d'autres athées — des hommes vivants, et des manuscrits, — de ccux qu'on appelait cncore des esprits forts, ou des Libertins. La Régence avait favorisé leur floraison. On peut même supposer que c'est par réaction contre eux que, dans ses premières œuvres, le jeune Denis s'affirme Théistc, puis Déiste.

Dans l'adaptation de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu* de

1. Cette lettre fut écrite peu après la publication de la *Lettre sur les Aveugles*, que Diderot avait envoyée à Voltaire.

SHAFTESBURY, puis dans les *Pensées philosophiques*, en 1746, Diderot évolue vers un naturalisme conséquent. Avec la *Lettre sur les Aveugles*, il est prêt à s'accorder avec le matérialisme athée, d'abord sur un terrain pratique, et ensuite en théorie. C'est justement cette année-là qu'il rencontre d'Holbach. Les deux hommes durent rapidement s'estimer, se convaincre mutuellement, mettre en commun leurs acquisitions et leurs projets. Dès cette époque, Diderot insiste sur l'enthousiasme de l'athéisme pour « le beau et le bien ». Trait fort notable! Pour beaucoup, le matérialisme reste synonyme de débauche, de vice. C'est d'ailleurs le sens que l'Église s'efforçait d'accréditer dans le public. Les « libertins », libérés de Dieu, se libéraient des mœurs : tel était l'engrenage antisocial auquel il fallait échapper. De ce côté, Diderot était encore mal assis [1]. Le moraliste, chez lui, se frayait la voie à travers la littérature galante (*Les Bijoux indiscrets* sont de 1748), après s'être éprouvé dans l'adaptation du livre de Shaftesbury. La réputation de La Mettrie allait dans le même sens. Au début, le déisme de Diderot n'est peut-être, sans compter les influences familiales, et la prudence, qu'une défense personnelle contre l'entraînement purement libertin. Or, d'Holbach paraît avoir envisagé dès son plus jeune âge la question d'un autre œil. Le matérialisme athée se marie incontinent chez lui avec certaines préoccupations morales idéalisées, telles qu'on pouvait les développer dans la bourgeoisie rhénane, flamande et hollandaise. L'inconstance, chez lui, sera toute d'humeurs, et non de mœurs. Cela dut plaire à Diderot, encore au fort de sa liaison avec Mme de Puisieux, et bouillonnant de paraître sur la scène des lettres avec une réputation solide. On peut admettre que la rencontre de d'Holbach eut pour Diderot cette influence bienfaisante : dès ce moment, il devient pour tous ses amis « le philosophe » — et dans le langage des initiés, cela signifiait le *philosophe matérialiste;* en même temps, il tourne délibérément sa philosophie vers l'utilitarisme, et vers la recherche du bien social, c'est-à-dire de la vertu (note 1) [2]. Certes, chez lui, comme chez d'Holbach, rien de puritain, ni de bigot, aucune moinerie. Mais son principe est affiché : la débauche nuit à la société et doit pour cela être écartée. D'où l'horreur — nous en reparlerons — de Diderot et d'Holbach pour La Mettrie, et, ajoutons-le, le préjugé favorable dont Rousseau jouit encore longtemps auprès de Diderot (sinon du baron), bien qu'il se fût ouvertement déclaré l'adversaire des philosophes. Rousseau, d'ailleurs, tout en malmenant

1. Cf. sur ce point P. HERMAND, *les Idées morales de Diderot*, Paris, 1923.
2. Les notes indiquées (note 1, 2, etc.) sont groupées à la fin du volume.

le baron dans les *Confessions*, ne manque pas de louer le train de sa vie et celui de toute sa maison.

Communautés.

En devenant l'ami de d'Holbach, Diderot charriait aussi vers lui ce flot de suggestions, de réactions, de projets, dont le baron devait largement profiter. Mais on aurait tort d'envisager l'influence de l'un sur l'autre comme l'effet d'une pédanterie mutuelle. Il ne s'agit pas, dans cette société, de deux littérateurs épiant leurs effets, mais d'une étroite amitié personnelle au sein d'un mouvement, d'un parti, dont ils furent tous les deux les chevilles ouvrières. Savoir ce que l'un eût été sans l'autre n'a guère de sens. Ce qu'ils furent ensemble, voilà l'important exemple. Leur amitié fut traversée de difficultés, de demi-brouilleries, de relâchements; mais ce fut une longue amitié, fidèle, profonde, assurée en raison autant qu'en sentiment. Diderot se plaindra parfois de ne pas trouver chez le baron l'ami du cœur dont il a besoin — mais est-il sûr que Denis avait raison en faisant de Grimm le véritable confident de ce cœur? Avec Diderot, nous avons affaire à la plus forte tête du siècle. Avec d'Holbach nous avons affaire à l'un des dix grands auteurs de la même époque. D'abord, Diderot est maître d'un style qui est probablement le plus beau de la langue française. Le style ne sera pas la qualité maîtresse du baron, encore qu'il soit fort au-dessus de sa réputation [1]. Diderot est décousu, imprévu. Le baron est systématique. Mais ce ne sont encore là que des qualités de forme, et chez eux le fond l'emportait de beaucoup sur le reste. Or, c'est dans ce domaine que se manifeste la profonde identité de leurs vues.

L'un et l'autre sont naturalistes et matérialistes, l'un et l'autre sont utilitaristes, l'un et l'autre n'ont en vue que le bonheur des citoyens par la pratique de la vertu. Le baron ira même plus loin que Diderot, en publiant son *Système social* et sa *Politique naturelle.* A dire vrai, Diderot serait incomplet sans d'Holbach. D'Holbach exposa et affirma bien des idées que Diderot ne fit qu'effleurer. Grâce à d'Holbach, le maté-

1. D'Holbach n'a pas utilisé la langue en ignorant. Dans son *Histoire de la langue française des origines à* 1900, F. Brunot note (t. VI et VII, Le XVIIIe Siècle, Paris, 1930) le goût de d'Holbach pour les définitions claires et précises, l'influence dans ses écrits des termes, locutions et images tirés de la science, de l'économie, de la technique, de la mécanique, de l'industrie, de l'agriculture. C'est d'Holbach qui a inventé plusieurs termes aujourd'hui passés dans l'usage; ainsi « minéralogiste », « coordonner », « éduction », « s'animaliser », « anthropomorphiste » (devenu anthropomorphique).

rialisme scientifique au XVIII[e] siècle ne demeure point diffus, virtuel, intuitif, mais devient réellement une orientation cohérente, une puissante synthèse. Diderot l'écrira sans détours, dans les dix dernières années de sa vie, au cours desquelles l'amitié des deux encyclopédistes alla en s'épanouissant toujours.

La plupart des biographes ne se sont guère préoccupés de cette première liaison de Diderot avec le jeune philosophe rhénan. Les contemporains, ceux de la jeune génération, comme Naigeon et M[me] de Vandeul, n'en parlent pas — peut-être parce qu'ils en savaient peu de chose, et probablement par discrétion envers la veuve du baron, qui vécut jusqu'en 1814. Sans doute aussi parce que ses épisodes leur paraissaient de faible intérêt dans un temps où la stratégie commerciale n'avait pas encore ravagé les sciences et les arts. Les critiques modernes, d'autre part, ont manifesté un souci différent. Pour eux, il est admis que d'Holbach ne fit guère que ramasser les miettes des conversations de Diderot, en les systématisant pesamment. Cette interprétation ne préjugeait d'ailleurs pas du contenu de ces conversations. Mais il était impossible de refuser à Diderot le génie d'écrivain qu'on pouvait contester à d'Holbach. En abaissant d'Holbach, on pensait effacer du même coup la philosophie de Diderot, tout en respectant son prestige littéraire. Tel fut le point de vue de Sainte-Beuve, après Damiron. La plupart des dictionnaires et manuels contemporains le lui empruntent. Mais l'étude historique commence à nous montrer que la vérité est bien différente [1].

Dans ses *Mémoires* sur Suard, GARAT avait écrit que c'est

1. Voyez l'article des *Portraits du* XVIII[e] *siècle* de SAINTE-BEUVE consacré à Diderot. MM. HUBERT *(D'Holbach et ses amis)* et MORNET *(les Origines intellectuelles de la Révolution française)* inclinent dans le même sens. Paul ALBERT écrit dans son Introduction aux *Œuvres* de Diderot : « ...Le meilleur de Diderot, ce n'est pas son athéisme », et félicite Meister d'avoir préféré Diderot causeur « au dogmatisme parfois lourd, sec et même grossier du philosophe ». Il accuse Diderot de « se complaire dans une physiologie sale, lubrique, qui écœure. Il raille lourdement, platement, à la d'Holbach, les âmes délicates qui se trouvent mal à l'aise dans cette fange qu'il étale, remue, organise, divinise; il savoure les immondices de la machine humaine, etc. ». C'est le point de vue exposé par TAINE dans ses *Origines de la France contemporaine.*

D'après Sainte- Beuve, Diderot ne développe d'ailleurs qu'un pseudo-matérialisme, car « ce n'est pas un mécanisme géométrique et aride, mais un vitalisme confus, fécond et puissant, une fermentation spontanée, incessante, évolutive, où, jusque dans le moindre atome, la sensibilité latente ou dégagée subsiste, toujours présente. C'était l'opinion de Bordeu et des physiologistes, la même que Cabanis a, depuis, si éloquemment exprimée » (*Portraits littéraires,* DIDEROT). Comme tant d'autres, Sainte-Beuve confond matérialisme et mécanisme géométrique. Mais que d'Holbach soit tout à fait d'accord avec Diderot sur ces questions capitales, c'est ce que l'on verra assez dans la suite.

Diderot, athée, qui avait converti d'Holbach, encore déiste. Ce témoignage est controuvé par la lettre de Diderot à Voltaire, du mois de mai 1759, et par les autres écrits antérieurs à la *Lettre sur les Aveugles*. Tout prouve au contraire que d'Holbach était déjà, en 1750, matérialiste. Plus intuitivement que de science, peut-être. Mais il s'est déjà formé une opinion d'ensemble. Il trouve Diderot prêt à l'entendre, à l'accepter. Et c'est la raison pour laquelle leur union fut aussitôt très étroite, très féconde et très durable. Chez le baron, Diderot trouva le partenaire dont il avait besoin, l'homme qui accepta de ne point paraître, pour mieux aider à l'œuvre commune, le travailleur infatigable, avide de s'instruire et d'instruire, le centre autour duquel allait s'organiser une société qui reste le pôle intellectuel de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Il est significatif que ce soit peu de mois après leur rencontre que la « synagogue » de la rue Royale se constitue, de pair avec l'élaboration et la publication de l'*Encyclopédie.*

Quant au jeune d'Holbach, il trouvait un maître et le savait bien. Son effacement public devant Diderot n'est pas seulement dû à l'organisation différente de sa vie publique et privée. Il est aussi l'hommage à l'aîné génial, à l'animateur prodigieux et infatigable, au philosophe profond. Qu'on y songe : pendant trente ans ces deux tempéraments énergiques devaient vivre côte à côte, dans un commerce intellectuel et personnel très actif, et dans toutes les occasions capitales de leur existence on les trouve étroitement unis, face aux mêmes adversaires. La vie de tels hommes doit être appréciée dans toute son amplitude, et aux points saillants — non sur les mouvements d'humeur passagers, sur les oppositions mineures, qui ne manquèrent pas, nous le verrons. N'avaient-ils pas tous deux leurs inquiétudes, leurs dépressions, leurs enthousiasmes, leurs faiblesses? Mais que l'*Encyclopédie* soit interdite ou trahie, que d'Holbach perde sa femme, que Diderot soit persécuté, qu'une traverse grave vienne compromettre l'action commune, nous voyons les deux amis d'accord, s'obligeant, et faisant front du même côté. Ils rompirent ensemble avec Rousseau, ils éditèrent ensemble Hobbes et Sénèque; Diderot publia qu'il aimait le *Système de la Nature* et la *Morale universelle*, et le baron, de son côté, se manifesta en toutes ses œuvres comme l'étroit compagnon d'idées de Denis [1]. Que cette union nous plaît, au sein de cette société trop portée à la clabauderie! Elle sera faite de travail commun, d'épreuves, de discussions

1. Dans l'*Éthocratie*, en particulier, d'Holbach proteste contre les persécutions dont l'œuvre de Diderot était l'objet.

chaleureuses, d'une vie dévouée au meilleur des possibilités humaines, où chacun, au-delà des talents particuliers, travaille à l'entreprise collective. Ne perdons pas cela de vue, si nous voulons comprendre le prestige dont jouit alors, aux yeux de l'intelligence européenne, le cercle de Diderot et de d'Holbach.

Querelles musicales : Rousseau et Grimm.

La musique, surtout celle de l'Opéra, agitait fort en ce temps-là le monde et la ville. La politique et la philosophie y trouvaient leur compte, et ce fut l'occasion pour d'Holbach de faire ses premières armes littéraires. Lulli, Destouches, Mondonville, Rameau, lassaient les oreilles des nouvelles générations. On s'engoua pour la musique italienne. Les Bouffons italiens furent même invités à jouer sur la scène de l'Opéra, et leur succès fut tel qu'on dut passer leurs pièces à la fin du spectacle, pour que le parterre consentît à écouter la musique française qui précédait. Les encyclopédistes, qui débutaient, prirent une grande part à cette « querelle des Bouffons » et, selon, leur méthode, ils lui donnèrent un sens général et large, Diderot et Rousseau en tête.

Rousseau était personnellement intéressé au débat. Pour l'heure, il se découvrait compositeur, et de talent. Son *Devin du Village*, assez plate bergerie en somme, lui parut tenir la balance entre le sublime français et l'impétuosité italienne, entre Noblesse et Charme. Le succès réel qu'il obtint lui tourna quelque peu la tête : « ...Tous mes chants, écrit-il naïvement dans les *Confessions* (livre VIII), se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'ai créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seraient sortis qu'en lambeaux. » Grimm prit aussi parti dans cette querelle *des Deux Coins* [1], avec sa brochure intitulée *Vision du Petit Prophète de Boehmischbroda* où le « coin du Roi » se trouve assez aigrement persiflé et la musique italienne portée aux nues. Mais c'est la *Lettre* de Rousseau *sur la Musique française* qui, par son aspect plus technique et son ton raide, donna du mordant

1. « Tout Paris, dit Rousseau, se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'État ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talent, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'Opéra, sous la loge de la Reine, l'autre parti remplissait tout le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal était sous la loge du Roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du Roi* et de *Coin de la Reine* » (*Confessions*, l. VIII, p. 249, éd. classiques Plon).

à la dispute. Jean-Jacques reprend à Diderot sa réflexion initiale sur les rapports de la langue et de la musique. La musique vocale, estime-t-il, dépend des qualités de la langue; elle surpasse la musique instrumentale comme la musique elle-même dépasse la voix parlée. Or, le français est une langue trop plate et sèche pour se prêter à l'expression musicale. Il ne fournit qu'un « plain-chant modulé », un récitatif, qui tient le milieu entre la déclamation et le chant. Pergolèse, Galuppi, Métastase, Terradeglias, sont, au contraire, ses modèles : la langue italienne les sert autant que le français et ses conventions logiques desservent les Lulli et les Rameau.

Dans sa *Lettre sur les Sourds et les Muets*, Diderot avait posé les fondements de cette critique avec plus de philosophie encore. Les lois de la musique lui servent à approfondir quelques points de psychologie et de linguistique. Le langage lui-même, en effet, d'où vient-il? Il est d'abord une expression par gestes, qui suit l'ordre logique et syncrétique des perceptions et des actions, lequel ne comporte pas toutes les inversions, incidentes et tournures qui embrouilleront ensuite la syntaxe naturelle; ce langage gestuel dérive donc à l'origine de l'ordre naturel des idées. La langue claire fournit un instrument typique de science, de littérature didactique; mais elle ne convient point pour l'expression artistique, pour le *sublime de situation*, auquel s'adapte mieux le langage par geste, et le chant ou mélodie qui l'exprime. Le français est le langage de la raison, et non celui de la passion [1].

Rousseau, féru comme Diderot de la mélodie italienne, se prononce assez férocement contre la Symphonie, ce qui explique en partie l'écart où sont restés les deux hommes de Haydn, de Mozart, de Gluck, et de la musique allemande. Rousseau n'est pas loin de considérer qu'une symphonie est exclusive de tout dessein mélodique. Dans sa *Lettre* il écrit : « Je ne dis pas qu'il soit tout à fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans

1. « ...La communication de la pensée étant l'objet principal du langage, notre langue est, de toutes les langues, la plus châtiée, la plus exacte et la plus estimable; celle en un mot qui a retenu le moins de ces négligences que j'appellerais volontiers des restes de la balbutie des premiers âges. Ou, pour continuer le parallèle sans partialité, je dirai que nous avons gagné à n'avoir point d'inversion, de la netteté, de la clarté, de la précision, qualités essentielles au discours, et que nous y avons perdu de la chaleur, de l'éloquence et de l'énergie. J'ajouterai volontiers que la marche didactique et réglée, à laquelle notre langue est assujettie, la rend plus propre aux sciences, et que par les tours et les inversions que le grec, le latin, l'italien, l'anglais, se permettent, ces langues sont plus avantageuses pour les lettres. Que nous pouvons mieux qu'aucun autre peuple faire parler l'esprit et que le bon sens choisirait la langue française; mais que l'imagination et les passions donneraient la préférence aux langues anciennes et à celles de nos voisins » (*Lettre sur les Sourds et Muets*, éd. de 1772, p. 69).

une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe, mais ce travail est si pénible que presque personne n'y réussit... A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renversées, basses contraintes, et autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie et de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire. »

Rameau leur paraît, à juste titre d'ailleurs, représentatif de cette tendance française. Dix années plus tard, Diderot en trace un portrait fort sévère, que l'avenir ne ratifia d'ailleurs pas (dans *le Neveu de Rameau*, au début) : Rameau est « ce musicien célèbre qui nous a délivrés du plain-chant de Lulli que nous psalmodiions depuis plus de cent ans, qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui, ni personne, n'entendit jamais rien et de qui nous avons un certain nombre d'opéras où il y a de l'harmonie, des bouts de chant, des idées décousues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires à perdre haleine, des airs de danse qui dureront éternellement et qui, après avoir enterré *le Florentin* (Lulli), sera enterré par les virtuoses italiens »... Diderot n'est même pas sûr « qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans ». Il développe l'argumentation esquissée dans la *Lettre sur les Sourds* : le chant ne doit pas imiter la logique de la raison, mais reproduire les accents de la passion. La symphonie *construit* trop, tandis que la mélodie propulse le torrent des émotions, coule, précipite l'âme vers le plaisir pur d'être charmé. Autant de jugements que l'évolution ultérieure de la création musicale a rendus bien chancelants!

Les premières brochures du jeune baron.

A côté des interventions de Diderot et de Rousseau, les feuilles des jeunes Grimm et d'Holbach paraissent à n'en pas douter assez pauvres. Ils voient, dans la discussion, occasion à polémique légère, plutôt qu'à philosophie.

Dans sa brochure intitulée *Vision du Petit Prophète de Boehmischbroda*, Grimm s'était limité à faire une description burlesque de la représentation d'un opéra de Rameau. A l'entendre, les familiers du « coin de la Reine » s'y montraient d'ailleurs assez tapageurs : « On s'y ennuie rarement, parce qu'on n'écoute guère, et l'on y parle beaucoup, encore que la sentinelle dise : *Messieurs, ayez la bonté de baisser la voix, Messieurs, ayez la*

bonté de baisser la voix ! Et l'on n'y fait aucun compte de ce que dit la sentinelle, car on aime mieux converser que d'entendre ce qu'ils appellent chanter... » Il persifle Lulli qui, « dans la pauvreté de ses idées..., a fait comme il a pu » en utilisant le plain-chant religieux; Rameau, comme inventeur de l'Harmonie, n'est guère mieux traité, tandis que l'auteur du *Devin du Village* est porté aux nues; et le *Merveilleux*, celui de l'illusion scénique, des foudres et des gloires de toile et de carton, est raillé sans trop d'esprit. Au total, une brochure de pure actualité, anecdotique, ne reflétant que l'enthousiasme juvénile pour la musique italienne. Rien de comparable, ici, à la *Lettre* de Rousseau ni aux pages sagaces de Diderot!

On répondit à Grimm. Parmi ces pamphlets vivement écrits pour soutenir le crédit de l'Opéra français, figure une *Réponse du coin du Roi au coin de la Reine*, fort brève, mais assez supérieure de ton. L'auteur soutient que « la musique italienne est une coquette qui croit faire des mines, et qui, souvent, ne fait que grimacer des mots », tandis que la musique française « est une femme tendre qui peint des sentiments ». Il défend Rousseau contre le *Petit Prophète* et pique deux ou trois traits sur les abbés philosophes à qui la sentinelle répète : *Mais, monsieur l'Abbé, ne parlez donc pas tant, vous vous croyez dans une église* — alors qu'ils sont occupés à juger les jambes des danseuses [1]. Il décoche en terminant un trait à Grimm et à d'Holbach, sous forme d'un *Avis au Public* : « Vous êtes avertis que le Goût a été perdu sur la place du Palais-Royal; il a été trouvé par deux Allemands; ils sont prêts à le rendre, lorsqu'on leur aura demandé compte de ce qu'ils ont cru trouver. »

C'est à cette feuille de quelques pages que d'Holbach répond dans son *Arrêt.* Il y parodie le style des Tribunaux, pour condamner l'auteur de la *Réponse du coin du Roi*, auquel il fait quelques querelles burlesques. Il défend très chaleureusement le *Petit Prophète* de son ami Grimm. Néanmoins, sa propre façon de penser transparaît sur quelques points. Par exemple, il ne rejette point le *Merveilleux*, mais seulement certaines de ses expressions : « ... l'arrivée d'un rival redoutable par sa puissance et par sa jalousie aurait produit le même effet sans éclairs et sans tonnerre, et épargné en outre à la pauvre Académie de Musique les journées du Manœuvre qui le fait gronder. Enjoignons aux quidams qui osent proscrire le *Merveilleux*, de quelque coin qu'ils soient, de plaider leur cause en forme et d'alléguer leurs griefs contre ledit *Merveilleux*... » Il reconnaît à *Titan et l'Aurore* quelques beautés. Pour finir, après avoir

1. Il s'agit de l'abbé de la Mare, nous apprend d'Holbach dans sa réponse.

prodigué l'éloge à Francœur, directeur de l'Opéra, où il avait appelé les Bouffons, il conclut... « Leur enjoignons (aux deux Coins) de se tenir tranquilles, chacun de son côté, d'applaudir et de siffler suivant que bon leur semblera; et ordonnons au Père de *Titan et l'Aurore* de se cacher moins visiblement, afin que le tout se passc dorénavant sans cabales, sans bruit et sans poussière » (Note 2).

L'année précédente, d'Holbach avait imprimé une *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'Opéra.*

Dans ces quelques pages ironiques, un vieil habitué de l'Opéra français se lamente sur l'intrusion des « orphées italiens », et met dans la bouche d'un interlocuteur une enthousiaste apostrophe en faveur de la jeunesse et de la gaieté : « ... Ils venaient pour s'amuscr ici, les bonnes gens, et ils s'y ennuyaient. Ils s'écriaient en bâillant : Ah! que cela est beau! et nous aurions continué comme eux à prendre l'Ennui pour de la *Dignité*, si ces Italiens, si opposés à notre pompeuse et léthargique harmonie, n'étaient venus nous arracher le bandeau, et nous apprendre que la musique est susceptible de variété, de caractère, d'expression et d'enjouement; qu'elle peut être tendre sans fadeur, naturelle sans monotonie, gaye sans trivialité, nombreuse sans confusion... Quels *duos* que les nôtres! et quels *duos* que ceux du *Joueur* et de la *Serva Padrona!* Il y a plus de génie dans un seul de ces morceaux que dans nos immenses compilations de notes... » (p. 6).

Conclusion de la Querelle des Bouffons.

D'Alembert fut le plus pondéré et sans doute le meilleur juge de Rameau, qui n'était pas seulement un compositeur fécond, mais avant tout un théoricien. Le géomètre vint à son secours. En 1752, il publia des *Éléments de Musique théorique et pratique suivant les principes de M. Rameau*, qui ne contribua pas peu à la réputation de l'Opéra français. Chez lui les préoccupations du géomètre ct de l'acousticien rejoignaient celles de l'amateur de musique. En 1752, il écrit des *Fragments sur l'Opéra*, où l'avenir des principcs harmoniques développés par Rameau est solidement apprécié. Là où ses amis ne voient que le bon ou le mauvais goût, d'Alembert voit la méthode et ses applications possibles.

Tous les encyclopédistes vécurent assez pour voir leurs prophéties renversées. Car la musique italienne, si elle contribua à rénover l'art du chant, si elle reste encore le prototype de l'Opéra bouffe et de l'Opéra-comique, ne fraya pas directement la voie

aux nouvelles formes musicales. Par contre, la Symphonie et l'Harmonie triomphèrent complètement des formes purement mélodiques et vocales de la musique. Dans le dernier quart du siècle, Mozart et Gluck écrivirent des chefs-d'œuvre qui doivent plus à Rameau et même à Lulli qu'à la *Serva Padrona*, bien qu'on puisse trouver chez ces deux puissants musiciens — surtout chez Mozart — comme une synthèse des meilleurs éléments de leurs devanciers latins. De fait, les théories encyclopédistes de la Musique ne laissèrent pas de trace profonde. Leur contribution la plus positive resta la revendication d'une réforme de la technique du chant, du jeu des acteurs, et de l'exécution musicale, liée à celle des poèmes d'opéra, d'ordinaire si faibles [1].

Le salon du baron d'Holbach.

C'est d'une façon assez délibérée que d'Holbach ouvrit les portes de son hôtel. La fortune lui facilitait cette tâche de trait d'union, qu'il se mit à remplir sans tarder. La rue Saint-Roch et le Grandval devinrent vite des centres de réunion de l'élément actif de l'*Encyclopédie*, et la jeune M[me] d'Holbach y joua fort bien son rôle d'hôtesse.

Le 26 juin 1753, elle accoucha d'un fils, baptisé sous le nom de François-Paul-Nicolas à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois [2]. Avec la naissance du fils et la mort de l'oncle, la même année, la maison d'Holbach s'organise sur le plan qui sera le sien jusqu'à la veille de la Révolution. A Paris, le baron reçoit à dîner deux jours de la semaine, le jeudi et le dimanche [3]. Cela ne l'empêche pas de recevoir un cercle plus étroit d'amis tous les autres jours de la semaine. En général, comme Diderot, il travaille le matin. Après dîner, c'est la promenade, le spectacle, les visites obligées, souvent de petites courses à la campagne, c'est-à-dire en banlieue.

1. Voyez sur ces différents points : Louisette Richebourg, *Contribution à l'étude de la « querelle des Bouffons »* (Nizet et Bastard, 1937) (Thèse). — Eugen Hirschberg, *Die Enzyklopädisten und die französische Oper im 18° Jahrhundert* (Breitkopf, 1903). — La plupart des historiens français de la musique ne font même pas mention des brochures du jeune d'Holbach. Le *Dictionnaire* de Lavignac en attribue la paternité à Diderot. — R. Rolland, dans son livre *Musiciens d'autrefois* (p. 207 à 225), discute l'opinion musicale des encyclopédistes, mais y voit trop facilement l'annonce des réformes de Gluck.

2. Cf. aux *Annexes* les actes de naissance et de décès.

3. « Le jeudi appartient de toute éternité le matin à M[lle] Volland, l'après-midi au baron. Le samedi fut pris par le susdit baron pour discuter certains points de la philosophie sur lesquels nous n'étions pas d'accord, tel que celui, par exemple, si l'idée et la croyance d'un Dieu même bon et bienfaisant n'était pas une source de corruption dans la morale » (Diderot, *Corr. inédite*, I, 281).

Ses réeeptions deviennent bien vite dc véritables réunions où les meilleurs esprits du temps confrontaient leurs idées. Si tous les participants étaient « philosophes », tous n'étaient pas matérialistes et athées, loin de là. S'y trouvaient des déistes à la Voltaire, comme Morellet, Marmontcl; et même des sceptiques comme l'abbé Galiani qui passait pour trop spirituel dans ee milieu très spirituel, ou d'Alembcrt, plus morose; la soeiété du baron comprenait ainsi plusieurs zones, depuis des eonnaissances de passage, d'illustres étrangers, à tout le moins ennemis de la cagoterie, sinon philosophes, eomme Carraeioli, l'ambassadeur de Naples, ou Lord Shelburne, ou Walpole; des artistes comme le grand Garriek, des gloires comme Buffon ou Hume — jusqu'aux amis les plus proches, les savants Rouelle, Roux, Venel et les beaux esprits comme Saint-Lambert, comme Grimm. Au eentre de ce mouvement se tenait la « eoterie », le noyau fondamental, fait d'hommes dont les idées communes étaient éprouvées, et qui eollaboraient pratiquement, élaborant, organisant, conecrtant la propagande encyclopédiste et matérialiste, et se chargeant de la répandre. Ce sont d'abord Diderot et d'Holbaeh, avec Boulanger, Damilaville, puis Naigeon, La Grange et bien d'autres plus obscurs. Chose notable, les femmes, qui gouvernent presque tous les autres salons, ne dominent pas celui-ci. C'est sa singularité, et peut-être son mérite. Les femmes sont d'ailleurs loin d'y être effaeées, et les deux épouses du baron laisseront à tous leurs hôtes les souvenirs les plus émouvants[1]. D'ailleurs, Mme Geoffrin, Mme d'Épinay, Mme Helvétius, plus tard Mme Neeker, se eonsidéreront eomme très honorées d'être reçues ehez le baron. C'est que rue Royale et au Granval il ne s'agit point de cabales spectaeulaires, d'intrigues académiciennes ou amoureuses; ce n'est point là une annexe de la Cour ou de l'Opéra. On y est loin du pouvoir, loin des eonventions mesquines. Les timides peuvent se contenter d'y jouir d'une société éclairée, polie, prodigue d'idées et de projets réformateurs; les plus hardis sentent qu'ils participent à la grande œuvre intelleetuelle du siècle, et pour peu qu'ils se sentent convaincus, ils y peuvent collaborer.

Cinq fois, dix fois, viendront sous la plume de Diderot des descriptions touchantes de eette soeiété. En 1765, dans le *Salon* qu'il éerivait pour Grimm, le voilà qui rêve, à propos d'un tableau de Leprince, évoquant à ses yeux le mal du pays : « Ah! si

1. L'abbé Morellet a signalé ce fait : « C'étaient presque les mêmes personnes qui se rencontraient chez Helvétius et chez d'Holbach... tandis que Mme Helvétius conduisait mal les discussions philosophiques, malgré sa beauté éclatante... » MORELLET, *Mémoires sur le* XVIIIe *siècle et sur la Révolution* (1821), p. 136.

je voyais de Moscou une carte de Paris, je me dirais : « ... Voilà la rue Royale Saint-Roch; c'est là que se rassemble tout ce que la capitale renferme d'honnêtes et d'habiles gens. Ce n'est pas assez pour trouver cette porte ouverte que d'être titré ou savant, il faut encore être bon. C'est là que le commerce est sûr; c'est là qu'on parle histoire, politique, finance, belles-lettres, philosophie; c'est là qu'on s'estime assez pour se contredire; c'est là qu'on trouve le vrai cosmopolite, l'homme qui sait user de sa fortune, le bon père, le bon ami, le bon époux; c'est là que tout étranger, de quelque nom et de quelque mérite, veut avoir accès et peut compter sur l'accueil le plus doux et le plus poli. Et cette méchante baronne, vit-elle encore? sa santé était si frêle! Se moque-t-elle toujours de beaucoup de gens qui ne l'en aiment pas moins? »

La calomnie s'est souvent essayée, surtout après la Révolution, à transformer le salon d'Holbach en un lieu de mesquine conspiration politique. Mme de Genlis, La Harpe, ont aboyé dans ce sens. Mais c'est réduire son rôle à peu de chose. La conspiration y joua un rôle, cela est certain, comme dans presque toute la société avancée de l'époque : comment pouvait-on parvenir d'autre manière à correspondre librement, à faire imprimer? Mais la conspiration ne concernait que l'aspect technique, si l'on veut, de la propagande. Les idées elles-mêmes s'élaborent au grand jour, à différents degrés, du reste, selon les convives, le moment, l'occasion.

Mémoires de Morellet.

Les contemporains nous ont laissé quelques mémoires fort vivants et fort nets, quoique discrets. Feuilletons-les... Voici d'abord l'abbé MORELLET (*Mémoires*, ch. VI), qui écrit après la Révolution, péniblement traversée, mais dont le témoignage nuancé est très digne de foi :

« Le baron d'Holbach, que ses amis appelaient baron parce qu'il était Allemand d'origine et qu'il avait possédé en Westphalie une petite terre, avait environ soixante mille livres de rente, fortune que jamais personne n'a employée plus noblement que lui, ni surtout plus utilement pour le bien des sciences et des lettres.

« Sa maison rassemblait dès lors les plus marquants des hommes de lettres français, Diderot, J.-J. Rousseau, Helvétius, Barthès, Venelle, Rouelle et ses disciples, Roux et Darcet, Duclos, Saurin, Raynal, Suard, Boullanger, Marmontel, Saint-Lambert, La Condamine, le Chevalier de Chastellux, etc.

« Le baron lui-même était un des hommes de son temps les plus instruits, sachant plusieurs des langues de l'Europe, et même un peu des langues anciennes, ayant une excellente et nombreuse bibliothèque, une riche collection des dessins des meilleurs maîtres, d'excellents tableaux dont il était bon juge, un cabinet d'histoire naturelle, contenant des morceaux précieux, etc. A ces avantages, il joignait une grande politesse, une égalc simplicité, un commerce facile, et une bonté visible au premier abord. On comprend comment une société de ce genre devait être recherchée. Aussi y voyait-on, outre les hommes que je viens de nommer, tous les étrangers de quelque mérite et de quelque talent qui venaient à Paris, à Paris qui était alors, comme l'appelait Galiani, *le café de l'Europe*. Je ne finirais pas si je disais tout ce que j'y ai vu d'étrangers de distinction qui se faisaient honneur d'y être admis, Hume, Wilkes, Sterne, Galiani, Beccaria, Caraccioli, le lord Shelburnc, le comte de Creutze, Véri, Frizi, Garrick, le prince héréditaire de Brunswick, Franklin, Priestley, le colonel Barré, le baron d'Alberg, depuis électeur de Mayence, etc.

« Le baron d'Holbach avait régulièrement deux dîners par semaine, le dimanche et le jeudi : là se rassemblaient, sans préjudice de quelques autres jours, dix, douze et jusqu'à quinze et vingt hommes de lettres et gens du monde ou étrangers, qui aimaient et cultivaient même les arts de l'esprit. Une grosse chère, mais bonne, d'excellent vin, d'excellent café, beaucoup de disputes, jamais de querelles; la simplicité des manières, qui sied à des hommes raisonnables et instruits, mais qui ne dégénérait point cn grossièreté; une gaîté vraie, sans être folle : enfin une société vraiment attachante, ce qu'on pouvait reconnaître à ce seul symptôme, qu'arrivés à 2 heures, c'était l'usage de ce temps-là, nous y étions souvent encore tous à 7 et 8 heures du soir.

« Or, c'est là qu'il fallait entendre la conversation la plus libre, la plus animée et la plus instructive qui fût jamais : quand je dis libre, j'entends en matière de philosophie, de religion, de gouvernement, car les plaisanteries libres dans un autre genre en étaient bannies.

« Cicéron a dit cn quelque endroit [1] qu'il n'y a point d'opinion si extravagante qui n'ait été avancée par quelque philosophe. Je dirai de même qu'il n'y a point de hardiesse politique et religieuse qui ne fût là mise en avant et disputée *pro et contra*, presque toujours avec beaucoup de subtilité et de profondeur.

« Souvent un seul y prenait la parole, et proposait sa théorie

1. *De Divinat.*, II, 58.

paisiblement et sans être interrompu. D'autres fois, c'était un combat singulier en forme, dont tout le reste de la société était tranquille spectateur : manière d'écouter que je n'ai trouvée ailleurs que bien rarement.

« C'est là que j'ai entendu Roux et Darcet exposer leur théorie de la terre; Marmontel, les excellents principes qu'il a ramassés dans ses *Éléments de Littérature;* Raynal, nous dire à livres, sous et deniers le commerce des Espagnols aux Philippines et à la Vera Cruz, et celui de l'Angleterre dans ses colonies; l'ambassadeur de Naples et l'abbé Galiani, nous faire de ces longs contes à la manière italienne, espèces de drames qu'on écoutait jusqu'au bout : Diderot, traiter une question de philosophie, d'art ou de littérature, et, par son abondance, sa faconde, son air inspiré, captiver longtemps l'attention.

« C'est là, s'il m'est permis de me citer à côté de tant d'autres hommes si supérieurs à moi, c'est là que moi-même j'ai développé plus d'une fois mes principes sur l'économie publique.

« C'est là aussi, puisqu'il faut le dire, que Diderot, le docteur Roux et le bon baron lui-même établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, celui du *Système de la Nature*, avec une persuasion, une bonne foi, une probité édifiantes, même pour ceux d'entre nous qui, comme moi, ne croyaient pas à leur enseignement.

« Car il ne faut pas croire, que, dans cette société, toute philosophique qu'elle était, au sens défavorable qu'on donne quelquefois à ce mot, ces opinions libres outre mesure fussent celles de tous. Nous étions là bon nombre de théistes, et point honteux, qui nous défendions vigoureusement, mais en aimant toujours des athées de si bonne compagnie.

« Je n'oublierai jamais une fort bonne scène, qui justifiera ce que je dis de cet esprit de tolérance.

« On avait causé toute une après-dînée sur cette matière, et Diderot et Roux avaient argumenté à qui mieux mieux, et dit des choses à faire tomber cent fois le tonnerre sur la maison, s'il tombait pour cela. L'abbé Galiani, secrétaire de l'ambassade de Naples, avait écouté patiemment toute cette dissertation; enfin, il prend la parole et dit : « Messieurs, messieurs les « philosophes, vous allez bien vite.

« Je commence par vous dire que, si j'étais Pape, je vous « ferais mettre à l'inquisition, et, si j'étais roi de France, à la « Bastille; mais comme j'ai le bonheur de n'être ni l'un ni « l'autre, je reviendrai dîner jeudi prochain, et vous m'enten- « drez comme j'ai eu la patience de vous entendre. » « Très « bien, mon cher abbé », disons-nous tous et nos athées les « premiers, « à jeudi. »

« Jeudi arrive. Après le dîner et le café pris, l'abbé s'assied dans un fauteuil, ses jambes croisées en tailleur, c'était sa manière; et, comme il faisait chaud, il prend sa perruque d'une main, et gesticulant de l'autre, il commence à peu près ainsi :

« Je suppose, messieurs, celui d'entre vous qui est le plus « convaincu que le monde est l'ouvrage du hasard, jouant aux « trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure « maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux « fois, trois fois, quatre fois, enfin constamment rafle de six.

« Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait « ainsi son argent, dira sans hésiter, sans en douter un seul « moment : Les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge. »

« Ah, philosophe! comment? parce que dix ou douze coups « de dés sont sortis d'un cornet de manière à vous faire perdre « six francs, vous croyez fermement que c'est en conséquence « d'une manœuvre adroite, d'une combinaison artificieuse, « d'une friponnerie bien tissue; et en voyant dans cet univers « un nombre si prodigieux de combinaisons mille et mille fois « plus difficiles et plus compliquées et plus soutenues et plus « utiles, etc., vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature « sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se « fait un jeu de vous attraper [1], etc. »

« Je ne me rappelle pas le reste du développement donné par l'abbé; mais c'était la plus piquante chose du monde, et cela valait le meilleur des spectacles et le plus vif des amusements.

« Je défendais aussi la même cause à ma manière; et je me rappelle à ce sujet une discussion si vive avec un homme de lettres de notre société, dont je tairai le nom, que, pour terminer une dispute dans laquelle je voyais qu'il divaguait, je lui proposai de mettre chacun nos raisons par écrit. Il accepta la proposition. Le surlendemain, je lui adressai un petit papier qu'on trouvera dans mes portefeuilles, et qui commence par ces mots : Monsieur et cher athée [2], etc.

« J'y pousse l'argument de l'ordre du monde, en faveur de l'existence de Dieu, d'une manière que je crois neuve. Mais mon antagoniste ne voulut pas me répondre, ainsi qu'il s'y était engagé, alléguant pour excuse qu'un pareil écrit le compromettrait; ce qui était ridicule à me dire, à moi qui m'étais bien compromis par le papier que je lui avais confié, et dont de vrais théologiens auraient regardé l'auteur comme aussi brû-

1. Dans le *Système de la Nature,* d'Holbach a très pertinemment répondu à cette nouvelle édition du pari de Pascal. Cf. Note 12.

2. Il reste, en effet, le témoignage écrit de ce désaccord. C'est un manuscrit signalé par Tourneux : « Morellet au baron d'Holbach, *sur l'existence de Dieu,* 12 p., petit in-4° avec la réponse autographe de Naigeon écrite au nom du baron d'Holbach et annotée par Diderot, 43 p., in-4°, le tout inédit. »

lable que Vanini ou Spinosa. Mais ce petit fait montre assez l'esprit de tolérance qui régnait dans notre société.

« Un mérite de cette société, non moindre que celui de cette parfaite tolérance, est la discrétion qui a voilé pendant vingt ans un secret connu de dix personnes, et qu'il importait beaucoup à l'un de nous de tenir caché. Le baron d'Holbach, ainsi que le public l'a su depuis, était l'auteur du *Système de la Nature*, et de la *Politique naturelle*, et du *Christianisme dévoilé*, et l'éditeur des ouvrages de Boullanger et de la plupart des écrits imprimés chez Marc-Michel Rey, libraire d'Amsterdam. Le *Système de la Nature*, surtout, est un catéchisme d'athéisme complet, où, chemin faisant, les gouvernements et les rois sont fort mal traités.

« Un bon nombre d'entre nous savaient, à n'en pas douter, que ces ouvrages étaient du baron, dont nous retrouvions les principes et la conversation dans ce livre. Je puis dire au moins, comme nous l'avons reconnu longtemps depuis, que nous en avions l'intime conviction, Marmontel, Saint-Lambert, Suard, le chevalier de Chastellux, Roux, Darcet, Raynal, Helvétius et moi. Nous vivions constamment ensemble; et, avant la mort du baron, aucun de nous n'avait confié à l'autre ses connaissances sur ce point, quoique chacun de nous pensât bien que les autres en savaient autant que lui.

« L'idée du danger qu'eût couru notre ami par une indiscrétion imposait silence à l'amitié la plus confiante; et j'ai cru qu'un secret si religieusement gardé est un fait qui, honorant la philosophie et les lettres, méritait d'être conservé.

« Si quelqu'un trouvait étrange de m'entendre faire un mérite à notre société d'une discrétion qui cachait ce que beaucoup de personnes pourront regarder comme un véritable délit, cet homme ne saurait pas combien nous semblait innocente alors la philosophie qui demeure contenue dans l'enceinte des spéculations et ne cherche, dans ses plus grandes hardiesses, qu'un exercice paisible de l'esprit.

« Tel était manifestement le caractère de la philosophie du baron et de ceux de ses amis qui allaient le plus loin, comme Diderot et les autres. Certainement aucun d'eux n'était capable d'entrer dans une conspiration, ni dans le moindre projet de troubler le gouvernement et la paix publique; aucun d'eux n'eût suscité une persécution religieuse, ni insulté à un moine ou à un curé. Leur liberté de dire et de penser pouvait donc sembler innocente, et le crime eût été de la dénoncer [1]. »

1. MORELLET, *Mémoires sur le* XVIIIe *siècle et sur la Révolution* (1821), p. 127 et suiv.

Témoignages : Diderot, Garat, Marmontel.

Revenons encore au témoignage de Diderot, pour nous peindre ses amis. Vers la fin de sa vie, en 1782, agacé par quelques insinuations sur la « confédération philosophiquc » (faite par l'abbé Grosier, dans le *Journal de Littérature*, et par l'abbé de Crillon dans ses *Mémoires philosophiques du baron de* ***) — et par les attaques brutales de Rousseau dans la deuxièmc partie des *Confessions*, dont celui-ci faisait alors des lectures en société — Diderot répondit publiquement, en citant Marmontel :

« Nous ne savons ce que c'est que cette confédération, et nous sommes portés à croire que, loin d'être réelle, elle n'existe pas même dans la tête des critiques. Réelle, on serait trop honoré d'y être admis. Réelle ou chimérique, qu'importerait à celui qui vivrait isolé, qui ne fréquenterait guère que dans sa famille ou chez quelques amis dont il s'appliquerait depuis trente ans à cultiver l'estime, en profitant de leurs conseils, et pour qui la grande ville serait circonscrite dans un espace assez étroit à la vérité, mais où il verrait circuler ceux d'entre ses concitoyens, ou d'entre les étrangers, illustres par leur naissance, leurs dignités, l'étendue et la variété de leurs connaissances... Et *j'ajouterai*, continue Diderot, que l'homme rare [d'Holbach] à qui l'on s'empresse de rendre cet hommage aurait obtenu depuis longtemps les trois sortes de lauriers dont on couronne les talents, s'il les avait ambitionnés, et que c'est la moindre partie de l'éloge qu'il mérite [1]. »

Il faudrait encore citer Garat et Marmontel qui laissèrent des Mémoires.

« Un homme, écrit Garat, dont le nom n'était jamais lu sur le frontispice d'aucun livre, et rarement prononcé hors de sa société intime, tenait alors dans Paris, avec une fortune et un titre originaires de l'Allemagne, une maison qui ressemblait à un *Institut*, lorsqu'il n'y avait encore que des Académies. Les membres les plus distingués de toutes les Académies de la capitale composaient sa société, et, suivant que les langues, l'antiquité ou les sciences physiques étaient les sujets des entretiens, on pouvait le croire lui-même de toutes les Académies, quoiqu'il ne fût ou ne voulût être d'aucune [2] . »

1. Ce passage a paru dans la 2e édition de l'*Essai sur le règne de Claude et de Néron*, avec la mercuriale en réponse à Rousseau. Cf. DIDEROT, *Œuvres* (éd. Assezat, t. III, p. 385).

2. Garat écrivit ses *Mémoires sur Suard* à l'âge de 70 ans. Il avait été ministre de la Justice lors de l'exécution de Louis XVI, puis membre de l'Institut, sénateur de l'Empire et professeur de logique à l'École Normale.

Le témoignage de Garat est judicieux. Celui de Marmontel le sera un peu moins, mais lui aussi soulignera la différence profonde qui existait entre la société du baron et les autres salons.

« ...La maison du baron d'Holbach, et depuis quelque temps, celle d'Helvétius, étaient le rendez-vous de cette société, composée en partie de la fleur des convives de Mme Geoffrin, et en partie de quelques têtes que Mme Geoffrin avait trouvées trop hardies et trop hasardeuses pour être admises à ses dîners. Elle estimait le baron d'Holbach, elle aimait Diderot, mais à la sourdine, et sans se commettre pour eux. Il est vrai qu'elle avait admis et comme adopté Helvétius, mais jeune encore, avant qu'il eût fait des folies.

« Je n'ai jamais bien su pourquoi d'Alembert se tint éloigné de la société dont je parle. Lui et Diderot, associés de travaux et de gloire dans l'entreprise de l'*Encyclopédie*, avaient été d'abord cordialement unis; mais ils ne l'étaient plus; ils parlaient l'un de l'autre avec beaucoup d'estime, mais ils ne vivaient point ensemble et ne se voyaient presque plus. Je n'ai jamais osé leur en demander la raison.

« Jean-Jacques Rousseau et Buffon furent d'abord quelque temps de cette société philosophique. Mais l'un rompit ouvertement; l'autre, avec plus de ménagement et d'adresse, se retira et se tint à l'écart.

« ...Cependant, leur société consolée de cette perte, et peu sensible à l'ingratitude dont Rousseau faisait profession, trouvait en elle-même les plaisirs les plus doux que puissent procurer la liberté de la pensée et le commerce des esprits. Nous n'étions plus menés et retenus à la lisière, comme chez Mme Geoffrin. Mais cette liberté n'était pas la licence, et il est des objets révérés et inviolables qui, jamais, n'y étaient soumis au débat des opinions.

« Dieu, la vertu, les saines lois de la morale naturelle n'y furent jamais mis en doute, du moins en ma présence; c'est ce que je puis attester. La carrière ne laissait pas d'être encore assez vaste; et à l'essor qu'y prenaient les esprits, je croyais quelquefois entendre les disciples de Pythagore ou de Platon. C'était là que Galiani était quelquefois étonnant par l'originalité de ses idées et par le tour adroit, singulier, imprévu, dont il en amenait le développement; c'était là que le chimiste Roux nous révélait, en homme de génie, les mystères de la nature; c'était là que le baron d'Holbach, qui avait tout lu et n'avait jamais rien oublié d'intéressant, versait abondamment les

— Cf. GARAT, D. J., *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le* XVIIIe *siècle* (1820), P. 206.

richesses de sa mémoire; c'était là surtout qu'avec sa douce et persuasive éloquence, et son visage étincelant du feu de l'inspiration, Diderot répandait sa lumière dans tous les esprits, sa chaleur dans toutes les âmes. Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits, ne l'a point connu. »

Évidemment, Marmontel a perdu la mémoire lorsqu'il dit qu'on ne mettait jamais l'existence de Dieu en doute à la table du baron.

Ce qui saute aux yeux dans ces témoignages contemporains, tous dignes de foi à quelque titre, c'est l'affirmation de l'importance du salon d'Holbach. On y peut être en désaccord, mais on y prend tout au sérieux. Le ton frivole ou superficiel qui régnait chez d'autres dames ne convient pas aux dirigeants de l'*Encyclopédie*. Grimm, Marmontel ou Suard y représentent l'élément le plus « mondain » et le moins philosophique, l'élément commun aux divers salons qui tiennent le haut du pavé. C'est, du reste, de leur fait que la société d'Holbach sera quelquefois traversée d'intrigues, dont ailleurs on vit, et qu'ici on éloigne. Mais les dirigeants ont trop conscience de leur mission, sont trop intéressés par leurs travaux, pour que leur activité sociale puisse se rabaisser au niveau cultivé par les nouvellistes, critiques, beaux-esprits, « hommes de lettres » ou musiciens. Déjà, dans la société de Diderot et de d'Holbach *on légifère pour le genre humain*. La mode est bien loin de régler leur activité (alors qu'elle conserve encore un grand pouvoir sur Voltaire).

Au contraire, ils affirment des valeurs durables, celles de l'avenir. Point de caprices, mais de la ténacité et de la hardiesse. Tout se lie puissamment dans ce groupe : la solidarité des idées domine de haut les différences d'humeurs personnelles ou les goûts passagers. Et notez encore ceci : tous les dissentiments de d'Holbach auront une profonde racine — avec d'Alembert, avec Rousseau, avec Voltaire — un sens philosophique, comme nous le verrons [1]. Dans le salon du baron, on confronte les idées pour une œuvre commune; on n'y cherche pas carrière, comme chez Mme Geoffrin, ou chez Mme du Deffand, et plus tard chez Helvétius et Mme Necker.

1. C'est ce que ne comprennent pas en général les commentateurs modernes, habitués aux platitudes sceptiques et hypocrites de la petite bourgeoisie. Par exemple, M. Cazes écrit : « Athées ou déistes, ils se disputent violemment chez d'Holbach et dénigrent mutuellement leur talent. » Plus tard, après 1755, « l'esprit de clique et de cabale les réunit en partie. » Ainsi, *clique* lorsqu'ils sont unis, et *dénigrement* lorsqu'ils sont en désaccord : voilà comment un « historien » présente l'extraordinaire collaboration du noyau fondamental de l'*Encyclopédie!* Quand on pense aux sales marécages de la littérature moderne! (Cf. Cazes, *Grimm et l'Encyclopédie*, p. 92.)

Décès de la première femme de d'Holbach.

Les premières années de maturation et de travail de d'Holbach furent traversées par un malheur profond : le 27 août 1754, sa femme Basile-Geneviève mourut, à 8 heures du soir, dans sa maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. « Elle avait vingt-cinq ans environ », dit l'acte de décès [1]. Bien vite, elle avait conquis l'amitié de tous ses hôtes. Grimm lui était fort attaché, comme il eut toujours de l'inclination pour sa sœur, et Rousseau de même. Jean-Jacques a parlé de sa douceur et de son affabilité, dans les *Confessions*, et Grimm, moins sec qu'il ne deviendra plus tard : « Cette femme, par son caractère, n'avait jamais besoin des autres pour être satisfaite et heureuse, mais elle ne négligeait rien de ce qu'elle croyait utile ou agréable à son mari. C'était pour lui qu'elle caressait ses amis. Elle étudiait leurs goûts, elle était remplie de ces soins, de ces recherches qui font la douceur de la vie, mais ce n'était pas pour leur plaisir qu'elle en agissait ainsi. »

D'Holbach fut profondément affligé par la mort de cette épouse. Tous ceux qui furent témoins de sa douleur le constatèrent. Diderot exhorta son ami à la sagesse, dans des termes qu'il nous a lui-même transmis : « A quelque heure du jour ou de la nuit qu'Ariste [d'Holbach] lise ces lignes (la *Consolation à Marcia* de Sénèque), écrivit-il dans l'*Essai sur le règne de Claude et de Néron* (Assézat, III, p. 277), il se rappellera ce que Pithias [Diderot] lui disait, lorsque après la perte d'une épouse chérie, il s'écriait en versant un torrent de larmes : « Il n'y a plus de bonheur pour vous dans ce monde! et vous êtes opulent, et il existe autour de vous tant de malheureux à soulager! » La vie d'Ariste a bien prouvé, jusqu'à ce jour, qu'entre toutes les consolations qu'on pouvait lui proposer, Pithias avait rencontré celle qui convenait à son ami : le temps lui en offrit d'autres qui n'étaient pas moins solides [2]. »

Grimm aussi a laissé le tableau de cette douleur : « Nous sommes inconsolables, écrit-il à Gottsched le 10 septembre... Jamais je n'ai été plus affligé. Nous allons faire un voyage pour nous éloigner de cet endroit où nous venons d'être foudroyés. » C'est lui qui se chargera de distraire le jeune baron, et de le faire voyager. Ils visitèrent Lyon, Marseille, Montpellier. « Ils seront trois mois absents », dit Mme d'Épinay [3]. Mais le voyage

1. Cf. *Annexes*. De Sartine, qui devait être lieutenant général de police, fut témoin. L'acte le qualifie d' « ami de la défunte », ce qui explique en partie ses rapports avec Diderot.
2. C'est-à-dire son second mariage et son œuvre d'écrivain.
3. *Mémoires* (éd. Boiteau, II, 2).

dura moins longtemps. D'Holbach fut de retour à Paris à la fin de l'année, et se remit au travail.

Deux ans plus tard, il épousait sa belle-sœur, la seconde fille de Mme d'Aine, Charlotte-Suzanne, qui lui donna trois fils, et mourut elle-même à l'âge de quatre-vingt-un ans, survivant de vingt-six ans à son mari.

Grimm semble avoir aidé à ce nouveau mariage, et Diderot fera état de ce rôle un peu plus tard, lorsque Grimm excitera la jalousie de Mme d'Épinay et la mauvaise humeur du baron par ses assiduités auprès de Mme d'Holbach (en 1762). C'est Diderot, cette fois encore, qui nous renseigne dans ses lettres à Sophie Volland. Lc baron, écrit-il, a tort « de mettre à tout ce tripotage une importance ridicule, d'oublier les services que Grimm lui a rendus, d'en venir au moment d'une rupture avec un homme à qui il doit la femme qu'il a et qui, après lui avoir donné cctte femme, la lui a conservée par l'intérêt qu'il a pris à sa santé » (*Lettres à S. Volland*, II, p. 86). « J'ai fait entendre à la baronne que, si Grimm disparaissait d'entre nous, avant quinze jours on dirait dans tout le monde que le baron l'avait surpris avec elle sur un même canapé; au baron qu'il ne lui convenait pas d'oublier les services importants que Grimm lui avait rendus. Je lui ai parlé d'un ton si véhément et si pathétiquc que je lui ai arraché les larmes des yeux et qu'il a consenti à recevoir Mme d'Épinay, mais en me jurant qu'il était impossible que ni lui, ni sa femme cessassent jamais de la mépriser » (*Ibid.*, p. 89[1]).

Charlotte-Suzanne d'Aine.

Mme d'Épinay a tracé de Charlotte-Suzanne d'Aine, la baronne, un portrait flatteur et sans trop d'envie. Et Diderot n'en écrivait que du bien à Sophie Volland, non sans malice

1. Ce qui n'empêchera pas Mme d'Épinay d'exiger des réparations du baron, « d'un homme qui croit avoir raison, qui a raison de le croire et qui n'a jamais reconnu ses torts, quand il en a » (25 juillet 62; *ibid.*, II, 90).
En 1759, Diderot avait écrit à Sophie Volland une phrase qui reste assez inquiétante : « Les goûts de ces hommes sont passagers : ils n'ont que des jouissances d'un moment. Il lui en a coûté soixante mille francs pour avoir sa femme. Je gagerais bien qu'il n'achetait que la première nuit » (*Lettres à Sophie Volland*, I, 98). Il rapporte plus tard une anecdote similaire (5 août 62) : « Il y a quelques jours que le baron disait à sa nonchalante moitié, qu'il tracassait et qui ne s'en émouvait pas davantage : « Madame, vous ne savez ni vous défendre, ni crier; vous êtes, dc toutes les femmes que je connaisse, la plus propre pour un viol et la moins propre pour une jouissance » (*Ibid.*, II, 110). L'indiscret Denis rapporte à plusieurs autres endroits que la baronne aurait été *froide*. En tout cas, elle donna trois enfants au baron, et celui-ci cn demeura toujours fort jaloux.

quelquefois : « Mme d'Holbach, écrit-il en 1760 à son amie, est déjà très bien, mais de jour en jour elle est mieux. Si elle continue à ajouter quelques qualités acquises à ses qualités naturelles, comme elle en a le projet, elle ne sera plus une femme ordinaire. Elle parle peu, mais bien. Elle a le discernement des caractères au plus haut point. Les ridicules les plus petits ne lui échappent point. Elle ferait à son mari une bien mauvaise compagnie de ses mauvaises qualités, et cela sans se compromettre, mais elle n'a garde. Elle a son échelle d'estime, et je suis sûr que chacun y est à son vrai point. Elle lit, elle fait de la musique. Personne n'est plus sensible qu'elle à l'harmonie. Tranquille, elle est d'une figure agréable; écoutant de la bonne musique, c'est la physionomie la plus intéressante. L'âme la plus belle et la plus douce a passé sur son visage. Le soir nous perdons notre temps au jeu; elle emploie le sien à s'instruire. La broderie et les béguins et les autres petits chiffons d'enfants, remplissent la journée. La fureur du travail ne lui permet pas un moment d'oisiveté. Ce mari, qui lui a déjà fait passer tant de fâcheuses journées, ne l'a pas encore surprise sans douceur et sans indulgence. Elle a, avec sa sœur que nous regretterons longtemps, une qualité commune, c'est de couvrir de sa robe tous les domestiques et de leur épargner à eux, autant qu'il est en elle, du chagrin, à son mari de la colère et de l'humeur [1].»

Quelques années plus tard, notre philosophe en parle avec plus de chaleur encore : « Après dîner, je causai beaucoup avec elle. Nous parlâmes de la foule de ses adorateurs. Je ne pus lui cacher que les sentiments qu'ils avaient pour elle n'accroissaient point du tout mon estime pour eux, qu'ils savaient écrire de belles sentences, bien morales, bien honnêtes, mais qu'ils se dispensaient de s'y conformer... « Est-ce que cela « dépend d'eux? (répond-elle). — Je n'en sais rien, mais je sais « qu'il n'y en a aucun qui vous connaisse autant et qui vous « trouve aussi aimable que vous me le paraissez, cependant... » Cette femme ne sait pas combien je suis gardé. Elle est sans doute pleine d'esprit; le serpent n'est pas plus adroit et plus insinuant qu'elle. Elle a de la gaîté, de la légèreté, de la douceur des yeux, du teint, de la fraîcheur, de la jeunesse [2]... »

Mme d'Épinay, qui put croire à cette époque que Grimm s'y attachait avec une pointe de tendresse, la trouve cependant « douce et honnête ». « Je lui crois même beaucoup de finesse », ajoute-t-elle [3].

1. *Lettres à Sophie Volland*, t. I, p. 287 (1er nov. 1760).
2. *Ibid.*, t. II, p. 263 (28 juillet 1765).
3. *Mémoires*, éd. Boiteau, t. II, p. 203-4. Diderot, non plus, n'était pas toujours insensible. « J'ai fait par hasard, écrit-il en décembre 1765 à Sophie

Humeurs du baron. Critiques de Diderot.

Le baron d'Holbach n'eut jamais bon caractère dans le privé, nous commençons à le voir. Il était parfois chagrin — par excès de philosophie, estime Diderot, — emporté, et fort brusque. Il ne changeait pas facilement d'opinion, et perdait impatiemment au jeu. Il semble d'ailleurs que ses mouvements d'humeur étaient réservés à ses intimes, car tous ses hôtes de moindre amitié parlent plutôt de l'égalité et de la douceur de ses procédés. Il était bon peut-être plus par raison que de cœur; mais il avait la parole vive. Dans ses *Confessions*, Rousseau prétend que d'Holbach l'appelait *ce petit cuistre.* Mais de graves raisons motivaient leur ressentiment mutuel. C'est Diderot, écrivant sans fard à Mlle Volland, bien souvent de la maison même du baron, qui nous a laissé le tableau le plus nuancé de ce caractère inégal. Lui-même, impétueux, partial et moralisateur, n'est pas toujours exempt du goût des querelles de ménage et de famille, et ses vifs croquis du baron s'en ressentent. Parcourons cependant ses jugements, assez largement espacés dans le temps, pour nous éclairer sur leurs rapports.

Les voici en promenade à Marly, en 1759, au moment de l'interdiction de l'*Encyclopédie*, avec tous leurs amis : « Notre baron, le nôtre, fut d'une folie sans égale. Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates. Tel il était entre nous ... Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour ... C'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre baron se faisait toujours distinguer [1]. » Bien qu'il fût souvent aussi plein de verve, le baron prenait le jeu au sérieux, et le jeu était à l'époque inséparable des soirées du monde : « Le baron soutient qu'il ne faut jamais plaisanter au jeu : qu'en pensez-vous? Autre paradoxe : qu'on ne corrige les hommes de rien. Je vois à cela deux choses : l'une qu'il se fâche aisément quand il perd, et qu'il voudrait bien

Volland, l'essai du péril de sa toilette; et ma foi, c'en est un pour un homme dont l'âme n'est pas aussi bien gardée que la mienne. Je ne saurais vous expliquer ce que c'est; toute une coquetterie si déliée, si aisée, si naturelle; c'est un art si imperceptible d'engager, de se montrer, de se cacher, se faire valoir; ce sont des propos qui ne sont pas doux mais qui touchent de si près à la douceur, à la tendresse; c'est une manière de regarder, de parler, de s'incliner; elle est si fort de vos amis; elle inspire tant de confiance; c'est un mélange si extraordinaire de familiarité et de décences. Ses yeux prennent tant d'intérêt à ce que vous dites, que je ne suis point étonné qu'on s'y dérange la tête. » (*Lettres à S. Volland,* II, 335.) Suard tomba amoureux d'elle en 1762.

1. *Lettres à S. Volland,* I, 38.

s'excuser le peu de succès de l'éducation de ses enfants [1] ... » Parfois il est morose : « Le baron continue de se croire indisposé, La gaîté des autres l'afflige, et nous avons la complaisance d'être tristes [2]. » Ou narquois : « Le baron, qui voit que je perds mon temps, et qui en est enragé, me disait hier au soir : « Savez-vous « ce que c'est qu'une torpille? — Pas trop. — C'est un poisson « engourdi et qui porte son engourdissement à tout ce qu'il « touche. Voilà l'emblème de tous vos collègues [3], » — et finalement, Diderot trace de l'inconstance du baron un petit portrait digne des *Caractères* : « Concevez-vous, mon amie, comment celui qui a le cœur excellent, l'esprit bon, à qui on ne peut sans injustice refuser aucune des qualités essentielles et dont on remarque la bienfaisance et la générosité dans toutes les grandes occasions, se détermine de but en blanc à rendre la vie fâcheuse à sa belle-mère, à sa femme, à ses amis, à ses domestiques, à tout ce qui l'environne? Comment se fait-il qu'on ait alternativement le procédé délicat et grossier? Qu'on déteste l'homme et qu'on éprouve du plaisir à soulager sa misère? Qu'on paraisse n'avoir dans la tête aucun principe arrêté, et qu'on montre quelquefois le discernement le plus fin et le plus sûr dans les choses de goût, et le tact le plus exquis dans celles de sentiment? Qu'un propos dur et révoltant soit immédiatement précédé ou suivi d'un discours honnête et doux? Qu'on fasse dans un moment le charme de la société par de la gaîté et de l'originalité et que dans un autre on en soit le fléau par une humeur insupportable? Tel est notre pauvre baron. Je le crois perdu sans ressources. Ses mauvais moments étaient à peu près compensés par les bons; mais les premiers commencent à l'emporter de beaucoup. Je crains qu'incessamment tout le monde ne s'éloigne de lui et qu'il ne reste seul; avec moi, s'entend. J'y ai pensé et mon parti est pris. J'aimerais mieux souffrir que de m'exposer au soupçon d'ingratitude. Les ruptures font toujours un mauvais effet dans le monde; et puis l'inconvénient des services acceptés, c'est qu'avec une âme bien née, on ne sait jamais quand on est quitte à quitte.

« Que faire de cet homme-là? Il y a huit jours qu'il n'est plus malade et qu'il s'amuse à en exercer les privilèges, c'est-à-dire qu'il se plaint sans avoir le mal, qu'il brusque, qu'il boude, qu'il

1. Mais il apprend à se corriger : « Notre piquet est fait. Le baron peut essuyer deux quatre-vingt-dix de suite sans se fâcher. Cela est bon » (*Ibid.*, I, 234). Et un autre jour : « O, l'étrange homme que notre baron! Hier, il faisait la martingale avec les autres, et il se fâche ce soir qu'on la fasse avec lui. Je n'entends rien à ces manques de mémoire-là » (*Ibid.*, I, 304, 6 nov. 1760). Quand à l'éducation des enfants, Diderot modifiera plus tard son jugement.

2. *Ibid.*, I, 271.

3. *Ibid.*, I, 275.

veut et ne veut pas manger, être et n'être pas seul, qu'il rebute si on le prévient, et qu'il gronde si on ne le prévient pas [1] ... »

Et, poussant son analyse : « Le baron se tue de lire l'histoire qui ne sert qu'à lui gâter l'esprit et à lui aigrir le cœur. Il n'en retient que les atrocités de l'homme et de la nature. Il y apprend à mépriser et à haïr de plus en plus ses semblables. Y rencontre-t-il quelques pages noires à faire trembler? Il a une joie secrète de m'en régaler. Il est sûr que si tout ressemblait à ce qu'il m'en montre, on n'y tiendrait pas [2]. »

Pourtant, quittant le Grandval quelques jours après, Denis note : « Nous avons eu, le baron et moi, deux moments fort doux: l'un en nous retrouvant quand j'arrivais au Grandval, l'autre en nous séparant aujourd'hui. Il avait, ces deux jours-là, l'air touché : la première fois de plaisir, la seconde fois de peine. C'est qu'on n'entend rien à ce maudit homme-là. C'est qu'il faut le garder et le plaindre. Il est la première victime de ses défauts [3]. »

Dissentiments personnels entre d'Holbach et Diderot.

L'ami de cœur de Diderot, ce sera toujours Grimm. Avec Grimm, il peut être tendre et n'a pas de secrets. En 1759, alors que Grimm est à Genève avec Mme d'Épinay, il lui écrit : « Je ne suis point du tout content du baron. O, mon ami, il est impossible que son âme et la mienne se touchent jamais d'une certaine intimité. Je ne puis vous expliquer cela; ce n'est rien pour les autres. C'est tout pour nous. Il y a des minuties qui me répugnent plus que des atrocités. Surtout, silence là-dessus. Nous irons incessamment à la campagne. Il faudra voir comment nous vivrons trois ou quatre mois de suite ensemble [4]. »

1. 1er novembre 1760 : *Lettres à S. Volland*, I, 285. D'ailleurs, ces humeurs elles-mêmes sont toujours matière à discussion. Par exemple : « Le baron, qui est malade, en dépit de la médecine qui s'est emparée de lui, trouva fort mauvais que Shy-Wang-Ti eût épargné les livres de médecine. Il disait qu'on ne connaissait pas le corps humain, qu'on ne connaissait pas les fonctions des parties, qu'on ne connaissait point la nature des substances qu'on donne en remèdes, qu'on ne connaissait rien, et qu'il ne comprenait pas comment on pouvait faire une science de tant de choses ignorées et inconnues » (*Ibid.*, I, 308). — « Le baron malade a de l'humeur comme un dogue. Le temps affreux nous tient assiégés », écrit Diderot à Damilaville au même moment (*Corresp. inédites*, I, 258).

2. *Ibid.*, I, 289. — D'ailleurs, il écrira l'année suivante (1761, 28 sept.) : « J'ai lu en même temps un peu d'histoire. Je ne suis plus surpris de l'impression que l'histoire fait sur le baron; elle a produit le même effet sur moi. Il n'y a pas un homme de bien sur mille scélérats, et l'homme de bien est presque toujours victime... Je crois que le fruit de l'histoire bien lue est d'inspirer la haine, le mépris et la méfiance avec la cruauté » (*Ibid.*, II, 39).

3. *Ibid.*, I, 291 (3 nov. 1760).

4. *Corresp. inédite*, t. I. Et deux mois plus tard : « Vous avez vu le baron au Palais-Royal, — écrit-il d'Isle, chez Mme Volland la mère, à la fille, — il

A cette époque, il « encyclopédise comme un forçat » : « Je suis comme anéanti. Le seul bonheur que je sente un peu, c'est de n'être pas tourmenté par le baron ... »

En 1762, nouvelles plaintes du bonhomme Denis, nouveaux caprices du baron. Grimm est en froid avec le Grandval, du fait de la jalousie de Mme d'Épinay, semble-t-il; et Sophie Volland, la confidente infatigable, lit :

« Il est sûr que le baron ne sent pas la valeur d'un ami. Je prédis qu'un jour cet homme sera seul. Quelle vieillesse, quelle triste vieillesse l'attend!... Le baron pèche par quelque endroit du fond. Son cœur n'a pas assez de tenue. Je ne sais si la richesse ne l'a pas un peu gâté. Il n'a de la bonté que dans la tête. Pour faire le bien, il faut qu'il s'argumente. Il n'est pas besoin qu'il sente [1]. » (25 juillet 1762).

En 1765, en 1767, presque à chaque séjour au Grandval, le baron se plaint de l'indifférence de son ami [2]. Il n'a d'ailleurs pas toujours tort : « Premièrement, une scène violente entre le baron et moi; scène dans laquelle le tort était de mon côté ... », écrit Diderot en septembre 1770 [3]. D'Holbach devait se plaindre du temps que Diderot passait à travailler pour Grimm absent, au lieu d'être avec lui; il craignait aussi ses relations avec Mme d'Épinay, tout comme Diderot craignait la liaison des d'Holbach avec elle. Et tout cela provoque des froissements, des difficultés, dont Diderot souffre. Car si Grimm est son plus cher ami, sa fidélité à d'Holbach reste inaltérable. En 1767, il se plaint de ces conflits à Mme d'Épinay, qui a pour lui le mérite d'être l'amie de Grimm. Tout le monde le réclame, et personne ne fait de sacrifice pour lui. « J'ignore, lui écrit-il pendant une des absences de Grimm, si l'on n'aime pas ses amis, quand on ne sent pas le besoin de les voir; mais je suis sûr que quand on s'en défait pour des motifs frivoles, c'est qu'on ne s'en soucie guère. Cette phrase de *sentir le besoin de voir ses amis* a été inventée par

est donc à Paris! Cet homme se ballotte; il est mal avec lui; c'est comme cela qu'on n'est bien nulle part. Je me reproche de ne lui avoir écrit ni mon départ, ni mon séjour, ni mes arrangements, ni ma vie, ni mon retour. Grimm et ma Sophie ont tout pris. Mais peut-être ne s'en est-il pas aperçu? De temps en temps, je me tracasse sur des choses que je sens et que j'aperçois tout seul. »

1. *Ibid.*, II, 94.

2. « Me voilà donc revenu du Grandval, bien malgré le baron, la baronne, les petits garçons, les petites filles, Mme d'Aine et les domestiques. Je les abandonne tous à la mauvaise humeur du maître qui s'amuse à faire le désespoir de sa famille, quand il manque d'un ami qui fasse son bonheur » (*Ibid.*, III, 107).

3. *Ibid.*, III, 236. Et l'année précédente : « Je reviens du Grandval. Ah! l'étrange mortel que notre cher baron! Peu s'en faut que nous ne nous soyons brouillés. Si cela n'est pas arrivé, c'est de ma faute et non pas de la sienne » (*Corresp. inédite*, t. I, 2 nov. 1769).

le baron, adoptée par tous les autres et adressée au philosophe qui les voit tous de temps en temps chez eux, très souvent chez le baron, et qui n'en voit jamais aucun chez lui » (*Corresp. inédite*, I, 202).

« Imaginez, lui dit-il une autre fois, qu'en moins d'un mois, le baron m'écrive : vous n'aimez pas vos amis, puisque vous ne sentez pas le besoin de les voir, etc. Et comment peut-on savoir si je suis ou ne suis pas chez moi, où l'on ne vient point? Il fut un temps où le baron m'y trouvait sept fois par semaine, mais je n'exige ni qu'on m'écrive ni qu'on vienne; pourvu qu'on n'en tire pas de mes absences une maxime qui est fausse ... » (*Corresp. inédite*, I, 205).

Avec Grimm lui-même, qui le surcharge de besogne, il est parfois prêt à se brouiller. « Je voudrais bien qu'il se rappelât la scène qui se passa entre le baron et moi ... à l'occasion du *Discours sur l'inégalité des conditions*, et l'impression qu'elle fit sur lui. » (Le baron avait reproché à Diderot d'avoir collaboré au *Discours*.) « Est-ce qu'il a dû y avoir jamais rien de commun entre la manière d'agir de ces deux hommes-là? Il y a cette différence que l'un est sans caractère et que Grimm en a un ... Il a été témoin de tout ce que m'a fait souffrir le baron qui ne fut jamais fait pour me causer ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes peines que lui [1] ... » Trop tendre Diderot!

Plus tard, ces tempêtes s'apaiseront. Les voyages des uns et des autres deviendront plus longs, les rapports se relâcheront un peu. Avec le temps, les frottements s'oublieront. Diderot émergera comme la tête de tout le mouvement, glorieuse et fière. Mais près de lui, la renommée de d'Holbach percera. Après sa mort seulement, longtemps après, le public réalisera l'importance de son œuvre. De Grimm ne resteront que de maigres pages de critique d'art.

J'ai cité fort au long quelques paragraphes de Diderot, car rien ne supplée à leur verve, à leur émotion, à leur finesse d'analyse, Mais ce grand homme lui-même n'était pas exempt de défauts. Encore plus réconfortant est-il que de si fortes personnalités aient su trouver le chemin de l'œuvre commune, qui devait dominer l'histoire de plusieurs siècles, au-delà des contradictions inévitables des personnes, du moment, du lieu.

1. *Corresp. inédite*, I, 210.

La vie au Grandval.

Le Grandval, sur la commune de Sucy, proche de la Marne, appartenait à Mme d'Aine [1]. La famille y habitait la moitié de l'année, y faisant de fréquents séjours. Les enfants étaient élevés à Chennevières, tout proche. Au Grandval, le baron travaillait, et Diderot aussi, lorsqu'il y venait. Là se trouvait la « boutique infernale »; d'Holbach traduisait, compilait, rédigeait, élaborait. Il se faisait parfois corriger par Diderot. Celui-ci est resté très discret sur ce point, comme on le conçoit; car il semble que la collaboration *littéraire*, écrite, avec le baron, ne l'ait jamais enchanté, alors qu'il était toujours prêt à rédiger pour Grimm, dont les *Correspondances* conservaient le ton improvisé et décousu qui lui convenait. « J'irai donc au Grandval vous attendre, écrit-il à Grimm le 2 septembre 1759. Je travaillerai là tant que je pourrai, à l'*Encyclopédie* s'entend ... » Et plus tard, quand d'Holbach sera en pleine production littéraire : « Je me hâte d'expédier le reste des manuscrits du baron pour me mettre à la besogne de Grimm, dont j'ai apporté tous les matériaux ... » (27 septembre 1767). « ... Ajoutez à cela que tout mon temps au Grandval s'en va à blanchir les chiffons sales du baron » (2 novembre 1769); et « ... quelques jours après la Saint-Denis, je suis parti pour le Grandval, où j'ai apporté une besogne immense et où j'en ai trouvé de la bien plus difficile à faire. J'ai commencé par celle sur laquelle je ne comptais pas [2] » (2 novembre 1770).

Cela suffit à montrer que le baron devait soumettre à Diderot le plus grand nombre de ses manuscrits, et que celui-ci dut en revoir plus d'un. On s'est parfois posé à ce propos une question assez saugrenue : quelle est « la part de Diderot » dans les œuvres du baron? Si l'on veut demander par là quel nombre de lignes dans son œuvre ont été rédigées par Diderot, la question est sans intérêt. Il ne faut pas perdre de vue que les Encyclopédistes *collaborent*. Il s'agit d'un parti plus encore que d'un Salon ou d'une Académie. Les amis d'idée coopèrent à la façon d'une rédaction collective de journal ou de revue. Ce ne sont point des rivaux, des littérateurs attachés à leur maigre « moi », et faisant argent de tout jet de plume. En fait, ils disposent d'un fond

1. Son mari, seigneur de Sucy, l'avait acheté à un certain M. Charon.
2. *Lettres à S. Volland*, t. II. — Entre-temps, le bon Diderot, qui n'aime rien tant que cela, s'affaire à calmer les querelles de famille : « Je suis arrivé tout à temps pour calmer un orage épouvantable qui s'était élevé entre la femme, le mari, la belle-mère, le gendre, le père, les enfants, le musicien Cohault. Je reste, de peur que mon ouvrage ne se réduise à rien. Je calme l'époux. J'égaie la mère et la belle-mère. J'épargne des scènes fâcheuses aux enfants. Il est impossible que l'on ne soit heureux où l'on fait le bien » (*Ibid.*, p. 234).

d'idées commun, constamment passé au feu de la critique mutuelle, en science, en histoire, en morale. Ils se partagent la tâche, en fonction de leurs préférences, de leurs aptitudes, de leurs possibilités matérielles. Diderot est l'éditeur public de l'*Encyclopédie;* mais, comme philosophe, il reste clandestin, anonyme. Certains de ses écrits les plus merveilleux, comme *Le Rêve de d'Alembert*, restent manuscrits. D'Holbach sera toute sa vie anonyme comme philosophe; officiellement, il ne sera que le noble baron, hôte des Encyclopédistes, et collaborateur lui-même pour les questions de chimie, de minéralogie et de géologie; par ses relations, par son crédit, il s'efforcera de couvrir, de protéger l'action de ses amis, et y réussira. Mais cela ne l'empêchera pas de tenter à son tour, avec la plus grande modestie et dans l'anonymat absolu, d'écrire. Il ne lui coûte nullement de demander parfois à Diderot le secours de sa plume, ou ses conseils, comme il en demandera à Naigeon, à Damilaville, à Le Roy, à Suard, à Helvétius. C'est cette collaboration constante qui fait la force, l'unité, la puissance, de la philosophie matérialiste du XVIIIe siècle, bien malaisée à comprendre aujourd'hui que les querelles de priorité et de préséance sont presque toute la stratégie intellectuelle.

La vie au Grandval (suite).

Les matinées du Grandval, réservées au travail, à la méditation, à la discussion, on en parle peu, par prudence. Par contre, Diderot nous a laissé quelques tableaux piquants et déjà célèbres, des après-midi et des soirées.

Feuilletons ces pages, longtemps réservées à Sophie Volland... Elles s'échelonnent entre 1759 et 1773, pendant la décennie la plus active de l'offensive matérialiste, pendant la bataille pour l'*Encyclopédie;* période de remous, de tentatives, de luttes où ne manquèrent pas les difficultés entre les personnes, mais où l'intérêt commun l'emportera toujours.

« ... On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là qu'entre Horace et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer. C'est mon occupation depuis 6 heures du matin jusqu'à 1 heure. A 1 heure ½ je suis habillé et je descends dans le salon, où je trouve tout le monde rassemblé. J'ai quelquefois la visite du baron; il en use à merveille. S'il me voit occupé, il me salue de la main et s'en va. S'il me trouve désœuvré, il s'assied et nous causons. La maîtresse de

maison ne rend point de devoirs et n'en exige aucun. On est chez soi, et non chez elle.

« ... Nous dînons bien et longtemps. La table est servie ici comme à la ville, et peut-être plus somptueusement encore. Il est impossible de n'être pas sobre et de se bien porter. Après dîner, les dames cousent; le baron s'assoupit sur un canapé; et moi je deviens ce qu'il me plaît. Entre 3 et 4, nous prenons nos bâtons et nous allons nous promener, les femmes de leur côté, le baron et moi du nôtre. Nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux. Chemin faisant nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique, ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guère avant 7 heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur une table. Nous nous reposons un moment; ensuite nous commençons un piquet. Le baron nous fait la chouette. Il est maladroit, mais il est heureux. Ordinairement le souper interrompt notre jeu. Nous soupons. Au sortir de table, nous achevons notre partie. Il est 10 heures et demie. Nous causons jusqu'à 11. A 11 heures et demie nous sommes tous endormis ou nous devons l'être. Le lendemain nous recommençons [1]. »

Le goût de la nature commence à se répandre, mais il est encore assez nouveau dans le monde qui roule carrosse. Nos philosophes sont grands marcheurs : « Il fit dimanche une très belle journée; nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne; nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny. Le village couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs isles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent. Les paysans y ont établi des pêcheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond; Chennevière et Champigny, de l'autre, sur les sommets; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. L'imagination aurait peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là [2] ... » (30 octobre 1759).

Mais les jours de pluie, il faut rester à la maison. « ... Mme d'Holbach s'use la vue à broder; Mme d'Aine digère étalée sur les oreillers; le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la

1. 1er oct. 1759, *Lettres à S. Volland,* I, 93.
2. *Ibid.*, I. 121.

tête fichée sur ses deux épaules, et les mains collées sur ses deux genoux, rêve, je crois, à la fin du monde. Le baron lit, enveloppé dans une robe de chambre et renforcé dans un bonnet de nuit; moi je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait et je crois que le ciel fond en eau, et je me désespère [1] ... »

On n'est d'ailleurs pas toujours en si petite société. Les visites sont fréquentes, tout comme à Paris, et l'on couche souvent chez l'hôte, sauf Mme Geoffrin « qui ne découche jamais ». Voici Le Roy, grand ami de la baronne, fort galant, lieutenant des chasses royales, qui écrivit un livre sur l'âme des animaux; Grimm et l'abbé Galiani; M. et Mme Rodier, « vêtue d'un rouge foncé qui lui sied mal », et à qui le baron dit : « Comment, chère sœur, vous voilà belle comme un œuf de Pâques »; d'Alainville, Mme Geoffrin, « presque point ennuyée, chose rare »; Mme de Charmoi, « toujours avec ses beaux yeux et sa mine intéressante. Mon fils d'Aine le monotone » — c'est le beau-frère et le petit-cousin du baron —; « M. et Mme Schistre. M. Schistre avec sa mandore et son tympanon, et puis deux ou trois inconnus brochant sur le tout [2]. »

A la même époque vient aussi Mme d'Épinay — plus rarement, — le ménage Helvétius, Mlle d'Ette, Margency, le Marquis de Croismare. Et toujours le Montamy, l'ami d'enfance du baron, et l'inséparable « père Hoop », prêtre écossais, grand pessimiste, inépuisable en dialogues cocasses avec Mme d'Aine. Mme d'Aine elle-même est l'enfant terrible de cette société, verte de langage et de pensée, ignorante et pleine de bon sens, au reste accommodante et sans besoins, dont Diderot a rapporté avec plaisir quelques sorties [3].

1. 15 oct. 1760. *Ibid.*, I, 225.
2. 10 oct. 1760, I, 247.
3. En voici quelques- unes dans sa lettre du 20 octobre 1760 à Sophie : « ...Le soir nous étions tous retirés. On avait beaucoup parlé de l'incendie de M. de Baqueville, et voilà Mme d'Aine qui se ressouvient, dans son lit, qu'elle a laissé une énorme souche embrasée sous la cheminée du salon; peut-être qu'on n'aura pas mis le garde-feu, et puis la souche roulera sur le parquet, comme il est déjà arrivé une fois. La peur la prend; et, comme elle ne commande rien de ce qu'elle peut faire, elle se lève, met ses pieds nus dans ses pantoufles, et sort de sa chambre en corset de nuit et en chemise, une petite lampe de nuit à la main. Elle descendait l'escalier lorsque M. Le Roy qui veille d'habitude, et qui s'était amusé à lire dans le salon, remontait; ils s'aperçoivent. Mme d'Aine se sauve, M. Le Roy la poursuit, l'atteint, et le voilà qui la saisit par le milieu du corps, et qui la baise; et elle qui crie : *A moi! A mon secours!* et les baisers de son ravisseur l'empêchaient de parler distinctement. Cependant, on entendait à peu près : *A moi, mes gendres! s'il me fait un enfant, tant pis pour vous!* Les portes s'ouvrent, on passe sur le corridor, et l'on n'y trouve que Mme d'Aine fort en désordre, cherchant sa cornette et ses pantoufles dans les ténèbres; car sa lampe s'était éteinte et renversée, et notre ami s'était renfermé chez lui... Cette aventure a fait la plaisanterie du jour. Les uns prétendent que Mme d'Aine

Publications du baron d'Holbach.

Jetons maintenant quelques autres repères dans cette vie d'apparence oisive, mais si laborieuse... Les mémoires du temps, y compris la correspondance de Diderot, sont à peu près muets sur le travail du baron. Nous connaissons bien la raison de ce silence : c'est la prudence, la crainte de compromettre un ami ou un maître. Cependant, une partie de ce travail était avoué : c'est la collaboration à l'*Encyclopédie* et la traduction d'ouvrages scientifiques allemands. Le reste n'était d'abord connu que d'un très petit cercle d'amis, qui gardèrent toujours entre eux le secret.

Jusqu'en 1760, c'est-à-dire pendant huit ans, le baron est tout à la besogne de traduction et d'élaboration. Il rédige près de 400 articles pour l'*Encyclopédie*. Dans ce laps de temps il ne publie pas moins de 13 volumes de Mémoires et ouvrages scientifiques allemands (Wallerius, Henckel, Gellert, Lehmann, Orschall, etc.). D'autres verront le jour plus tard (Stahl). Mais en même temps le désir lui vient de doubler l'action publique de l'*Encyclopédie*, assez mesurée, et même souvent détournée de son vrai sens, par une offensive plus radicale sur le plan de l'histoire, de la critique des religions et de la philosophie. Il amasse les matériaux, prend connaissance des manuscrits déistes et matérialistes français, approfondit les travaux de Boulanger, de Fréret, de Du Marsais, confronte ses idées avec celles de Diderot, dans ces longues discussions dont celui-ci nous a parlé. Finalement, après la rupture avec Rousseau, les années 60 verront une exposition littéraire sans précédent. De 1760 à 1770, plus de *trente-cinq* volumes paraîtront successi-

a appelé trop tôt, d'autres qu'elle n'a appelé qu'après s'être bien assurée qu'il n'y avait rien à craindre et qu'elle eût tout autant aimé se taire pour son plaisir que de crier pour son honneur, et que sais-je quoi encore?... »

L'après-midi, on prend le thé. Et puis voilà le baron, à qui la colique n'a pas ôté son ton original et polisson : « *Maman, connaissez-vous le grand* « *Lama?* — Je ne connais ni le grand ni le petit. — *C'est un prêtre du Thibet.* « — Du Thibet ou d'ailleurs, si c'est un bon prêtre, je le respecte. — Un « jour de l'année qu'il a dîné, il passe dans sa garde-robe. — Grand bien lui « fasse. — *Et là...* — Voici quelques cochonnerie. — *Qu'appelez-vous une* « *cochonnerie, s'il vous plaît?* Un besoin, ce me semble assez simple, assez « naturel, et assez général, et que, malgré votre spiritualisme, vous satis- « faites comme votre meunière. Mais puisque cochonnerie il y a, quand « le grand Lama a fait sa cochonnerie, on la prend comme une chose sacrée, « on la met en poudre, et on l'envoie par petits paquets à tous les princes « souverains, qui la prennent en thé les jours de dévotion. — Quelle folie! « — Folie ou non, c'est un fait. Mais vous croyez donc que si l'on vous faisait « présent d'une crotte de Jésus-Christ, vous n'en seriez pas bien fière? « et vous croyez que si l'on faisait présent à un janséniste d'une crotte du « bienheureux diacre, il ne la ferait pas enchâsser dans l'or, et qu'elle tarde- « rait beaucoup à opérer un miracle? » (*Ibid.*, I, 259.) (Note 3.)

vement : outre les siennes, les œuvres de Boulanger (*Origines du Despotisme oriental* et *L'Antiquité dévoilée*), celles des déistes anglais, celles des matérialistes français du début du siècle; et des traductions (Swift, Lucrèce). En 1770, paraîtra *Le Système de la Nature*, écrit dans les deux ou trois années précédentes; livre qui fait époque et marque le point culminant de l'œuvre du baron. Le retentissement en sera profond. Après 1770, ce sont les ouvrages de la maturité, livres de politique, d'économie, de morale (*La Politique naturelle*, *Le Système social*, *L'Ethocratie*, et *La Morale universelle* — pas moins de dix volumes sans parler d'un résumé du *Système de la Nature*, intitulé *Le Bon Sens, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, paru en 1772.

Après 1780, la vieillesse viendra. La fécondité de l'écrivain est épuisée. Les problèmes politiques et sociaux viennent au premier plan de l'actualité. Diderot meurt bientôt, et le baron lui-même s'en ira en 1789, à la veille des États Généraux. Après sa mort, Naigeon publie les *Éléments de la Morale universelle ou Catéchisme de la Nature*, résumé de son éthique, dernier legs à la postérité.

Les journées du Grandval et de la rue Saint-Roch auront donc été loin d'être oisives. Peu à peu se révélait chez d'Holbach un tempérament vigoureux de polémiste, de critique, un vaste savoir, un esprit de synthèse, qui parut lourdeur à nombre de lecteurs friands de « pensées » détachées, d'épigrammes, de traits d'esprit — et qui pourtant s'apprêtaient à aborder les massives constructions de Kant, puis de Schelling, de Hegel et de bien d'autres.

Les tendances morales chez d'Holbach et Diderot.

Les fâcheries entre Diderot et d'Holbach n'avaient point que l'humeur pour excuse. Voilà l'occasion pour nous d'apprécier plus profondément les rapports entre les deux hommes. Tous deux, à partir de 1754-55, font profession de la même philosophie. Mais cette philosophie répond chez eux à des tempéraments différents, à des préoccupations personnelles souvent très distinctes. Chez d'Holbach, l'enthousiasme l'emporte. La vertu est pour le baron un besoin viril, roide, une nécessité sociale; pour Denis, c'est un penchant plus tendre, une disposition du cœur au bien, presque un sentiment familial. L'interprétation des faits de l'histoire les oppose souvent : d'Holbach y trouve le plus souvent matière à pessimisme; la perfectibilité de l'homme lui paraît plutôt procéder d'un effort

de la raison que de la nécessité elle-même; le monde offre d'abord le tableau de la corruption générale plutôt que celui de la vertu. En somme, c'est le mal qui, dans l'Univers, est primitif. D'où la colère du libre penseur, du réformateur contre l'empire clérical, contre les dogmes désespérants, derrière lesquels il n'est pas difficile de reconnaître le jeu des intérêts des Puissants. D'où les dissentiments profonds avec Rousseau...

Diderot est au contraire un optimiste impénitent; les méchancetés et les bassesses lui paraissent toujours extraordinaires. Il est bon, parce qu'il croit l'homme bon; il est athée, il est matérialiste parce que la raison, l'étude, la réflexion, lui prescrivent de l'être. Mais il s'en faut que son penchant naturel l'y porte sans heurts ni contradictions. Chez le jeune Thiry, la philosophie naturaliste s'était vite cristallisée, dès ses études à Leyde probablement, en un athéisme conséquent. Chez Diderot, elle est une lente conquête sur un tempérament porté à l'enthousiasme, à la religiosité naturelle, et sur une éducation familiale pieuse et même sur une éducation théologique reçue chez les Jésuites. L'invocation reste l'un de ses procédés littéraires les plus constants. La libération de la pensée une fois acquise, il songe plutôt à s'enfoncer dans de nouveaux domaines — tandis que la propagande antireligieuse restera toujours une préoccupation dominante chez le baron. D'Holbach, comme Naigeon, est en état d'insurrection permanente contre l'Église (Diderot appelait cela le « tic » de Naigeon), et c'est d'ailleurs de là que provient son goût pour la recherche historique, archéologique, chronologique. D'Holbach a fait beaucoup plus que Diderot pour le progrès des sciences historiques, et il n'y est parvenu que par sa passion pour élucider le mystère des origines de toute religion. Diderot, au contraire, n'était pas loin de considérer comme secondaires tous les livres accumulés entre 1760 et 1770 contre « l'infâme »[1]. Par exemple, il écrit une fois à Sophie Volland, à propos des paradoxes économiques de Galiani : « J'aime encore mieux ces folies-là qui marquent du génie, des lumières, un penseur, que de plates et fastidieuses rabâcheries sur J.-C. et ses apôtres. Le baron fit pourtant une observation qui m'était venue longtemps avant lui : c'est par quel tour bizarre la religion d'un homme qui avait

1. Naigeon a noté que Diderot était peu enthousiaste des discussions sur Dieu, et qu'il était peu prosélyte de l'athéisme. Il lui suffisait d'avoir tranché la question pour son propre compte (Cf. Naigeon, *Mémoires pour servir...*, pp. 389-390). — Écrivant à Voltaire le 29 sept. 1763, Diderot exprime très bien cette nuance : « Ce qui me plaît des frères, c'est de les voir presque tous moins unis encore par la haine et le mépris de celle que vous avez appelée *l'infâme* que par l'amour de la vérité, par le sentiment de la bienfaisance, et par le goût du vrai, du bon et du beau... »

passé sa vie et qui l'avait perdue pour avoir péché contre les temples et les prêtres, était pleine de temples et de prêtres » (12 novembre 1768, III, 176).

Et une autre fois, embrassant sincèrement toute l'ampleur de la question, avec sa bonne foi et son enthousiasme habituels, il lui écrit : « Votre question sur la comète m'a fait faire une réflexion singulière; c'est que l'athéisme est tout voisin d'une espèce de superstition presque aussi puérile que l'autre. Rien n'est indifférent dans un ordre de choses qu'une loi générale lie et entraîne; il semble que tout soit également important. Il n'y a point de grands ni de petits phénomènes. La constitution *Unigenitus* est aussi nécessaire que le lever et le coucher du soleil. Il est dur de s'abandonner aveuglément au torrent universel; il est impossible de lui résister. Les efforts impuissants ou victorieux sont aussi dans l'ordre. Si je crois que je vous aime librement, je me trompe. Il n'en est rien. O le beau système pour les ingrats! J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver, et mon cœur de démentir » (*Fragment à S. Volland,* sans date, III, p. 283).

Et ce sont aussi cent objets de la conversation courante qui opposent les deux moralistes : « A propos d'emplettes et de meubles, le baron a dit qu'il voyait la corruption de nos mœurs et le goût dominant de la nation jusque dans cette multitude de meubles à secret de toute espèce. J'ai dit que je n'y voyais qu'une chose : c'est que l'on s'aimait autant que jadis, et qu'on se l'écrivait un peu davantage... » (15 octobre 1760, I, 230). N'y a-t-il pas du vrai chez tous les deux?

Nous verrons plus tard comment ces tendances se fondirent après 1770, et comment Diderot et le baron pensèrent finalement à l'unisson, dans ces grands fragments d'éthique, que sont l'*Essai sur le règne de Claude et de Néron* et *La Morale universelle.*

Les enfants du baron.

Le baron d'Holbach eut quatre enfants : un fils de sa première femme; un fils et deux filles de la seconde [1].

L'aîné, François-Paul-Nicolas, était né le 26 juin 1753. Il mourut en 1797, célibataire. Charles-Marius, le second fils, naquit le 22 août 1757. Il fut fiancé et marié le même jour, le 15 janvier 1791, avec Charlotte-Louise-Sophie de Dompierre

1. Voir aux *Annexes* les actes de naissance et diverses pièces les concernant.

d'Hornoy. Il était à cette époque capitaine au régiment de Schomberg-Dragons. Sa femme mourut en 1815, à l'âge de quarante et un ans, et lui-même vécut jusqu'en 1832. L'acte de décès le qualifie de « propriétaire ». Il avait publié en 1800 une traduction de l'*Obéron* de Wieland. Il avait eu un fils, Charles-Ernest d'Holbach, dernier du nom, qui mourut en 1861. Aucun des deux frères ne semble s'être préoccupé de la succession littéraire du père.

La baronne eut ensuite deux filles en 1759. La première le 13 janvier; c'est Amélie-Suzanne, qui épousa Charles-Léopold Le Preudhomme, marquis de Fontenay-Chatenoy, lequel vécut jusqu'en 1830. Elle en avait eu une fille, Anne-Charlotte-Pauline, en 1781.

La seconde, Louise-Pauline, née le 19 décembre 1759, eut pour marraine Mme d'Épinay. Elle épousa, le 27 mai 1781, Pierre, marquis de Nolivos, capitaine de Dragons, coseigneur de Sauveterre. C'est à Sauveterre, dans les Basses-Pyrénées, qu'elle mourut en 1830. Elle avait eu cinq enfants, dont les descendants vivent encore dans le Sud-Ouest.

Diderot nous a laissé un croquis des deux filles dans leur très jeune âge. « On nourrit à Chennevière, écrit-il à son amie, les deux filles de Mme d'Holbach. L'aînée est belle comme un chérubin; c'est un visage rond, de grands yeux bleus, des lèvres fines, une bouche riante, la peau la plus blanehe et la plus animée, des cheveux châtains qui ceignent un très joli front. La cadette est un peloton d'embonpoint et l'on ne distingue encore que du blanc et du vermillon » (25 septembre 1760, I, 188).

La petite famille poussa sans accrocs. En octobre 1776, Diderot écrit à Grimm, toujours en voyage : « Je vous écris ce petit mot du Grandval, où nous sommes nombreuse compagnie. Mme d'Holbach se porte à merveille, heureuse, avec raison, dans ses enfants qui sont on ne saurait plus aimables. Son fils est un cavalier très bien fait, d'un ton et d'un maintien excellents, vous le verrez. Le plus tôt serait le mieux. C'est notre vœu commun. La santé du baron éprouve des bourrasques bien fréquentes et bien longues. La goutte fait le diable, sous toutes sortes de formes. Elle s'est avisée de prendre de temps en temps une physionomie néphrétique tout à fait effrayante » (*Corr. inéd.*, t. I, p. 164).

Bons époux, bons pères — Denis et le baron communiaient en tout cas sur ce point. Et cela ne faisait pas peu pour leur confiance mutuelle, et pour leurs communs soucis de pédagogie et d'éducation. Les enfants acquirent de leurs parents une grande qualité, la modestie. Qui sait, d'ailleurs, si les événe-

ments de la Révolution ne les déconcertèrent pas quelque peu, et si — jeunes membres de la noblesse, héritage aussi du père, devenu la marque de l'opprobre autant que la soutane — les idées du *Système de la Nature*, ayant conquis la célébrité, ne leur apparurent pas à leur tour comme dangereuses ou périmées?

L'Encyclopédie. Collaboration du baron.

Le plan de l'*Encyclopédie* était déjà fait, et l'exécution commencée, lorsque d'Holbach s'attacha à l'œuvre commune. Mais il y fut acquis d'emblée. Pendant les quinze années où Diderot va consacrer toute son activité au dictionnaire, d'Holbach sera à ses côtés. C'est que l'*Encyclopédie* n'est pas un dictionnaire parmi d'autres. C'est vraiment une œuvre scientifique, littéraire et technique collective d'un ton absolument nouveau. Tout sera mis en œuvre par le Clergé et par la Cour — malgré la protection à éclipses de la Pompadour et de Malhesherbes — pour dissocier l'équipe, pour intimider les rédacteurs et les imprimeurs, pour faire échouer l'entreprise. Une première suspension — formelle — intervint en 1752. La seconde, en 1759, fut effective. Il fallut attendre 1767 pour faire paraître à l'improviste, d'un coup, les volumes restants. Cette œuvre considérable est due à la ténacité extraordinaire de Diderot, et à sa compréhension de la grandeur des intérêts intellectuels et matériels engagés, ainsi qu'au soutien sans défaillances de d'Holbach. Les désertions (Rousseau, Buffon, puis d'Alembert) n'ébranlèrent pas les deux amis, bien au contraire.

Le départ de l'*Encyclopédie*, au milieu du siècle, avec Privilège du Roi, fut une véritable manifestation. La philosophie rejetait sa souquenille de servante de la théologie, avec la prudence et la retenue publique, d'ailleurs, que s'impose une jeune émancipée. Elle s'adressait aux êtres humains en leur montrant *ce qu'ils pouvaient faire*, et *comment ils pouvaient le faire.* Le métier, la technique, s'unissent à l'art, à la science, à la spéculation : ainsi se forge l'unité pratique des connaissances humaines. La tradition cléricale et féodale ne s'y trompa d'ailleurs pas, malgré l'orthodoxie superficielle d'un grand nombre de ses articles. Le désordre des points de vue manifestés n'était au fond que l'expression des courants multiples qui circulaient dans la bourgeoisie, dans le Tiers, dans les confréries corporatives et artisanales, et qui cherchaient leur point de convergence. La grande industrie des manufactures royales, des travaux publics d'État, des fabrications militaires

et défensives, y étaient également intéressées. *L'Encyclopédie* marque la fin des entreprises purement individuelles, et l'inauguration d'une époque de labeur collectif, de division du travail, de succès pratique. La pensée savante et la technique professionnelle découvrent leurs liens à travers la psychologie sensualiste. Les dogmes religieux, soumis au feu incessant de la critique rationnelle, historique et scientifique, abandonnent de leur efficace. Cent auteurs s'expriment où quelques-uns, isolés, s'étaient fait entendre, et pas toujours bien entendre. Bayle, Montesquieu, Voltaire, Fontenelle, Newton, avaient jeté dans la circulation autant d'œuvres imposantes, d'idées nouvelles. *L'Esprit des lois* avait montré dans l'analyse comparée des législations la méthode de recherche d'un équilibre social stable. *L'Histoire naturelle* de Buffon venait de proposer une théorie presque évolutionniste des révolutions du globe et du développement des espèces animales, plutôt fondée sur les faits observés que sur la tradition biblique. Voltaire avait montré à la France le meilleur aspect de l'Angleterre, Newton et Locke, le Parlement et le *free trade*. Et Diderot lui-même, dans la *Lettre sur les Aveugles*, enseignait que la morale et la métaphysique dérivaient de la connaissance sensorielle, de l'interaction entre le milieu et l'organisme. (Note 5.)

Sous le manteau de ces œuvres de grande audience circulent souterrainement beaucoup d'écrits plus hardis, dont l'heure n'est pas encore venue d'affronter le grand jour. Les laboratoires se multiplient : cabinets du noble savant, du robin studieux, du médecin, du naturaliste; ateliers de l'artisan — horloger, céramiste, teinturier, droguiste, chimiste, apothicaire; arsenaux militaires... L'artiste lui-même pense au public et pas seulement à son protecteur. A l'ombre du génie de quelques-uns, le talent d'un grand nombre réclame ses droits, d'autant plus impérieusement que les affaires publiques accumulent les crises, les impasses, les erreurs, les crimes.

C'est tout cela que cristallisera l'*Encyclopédie*, véritable colonne vertébrale du mouvement philosophique dans la deuxième moitié du siècle. D'Holbach comprit sans retard l'envergure de la tâche, et ne cessa d'approuver Diderot chaque fois que les difficultés menaçaient. C'est ensemble qu'ils répondent à ceux qui fléchissent, en montrant l'importance de la cause, en donnant l'exemple de la fermeté et de l'audace — qui leur assura finalement la victoire.

Collaboration du baron (suite).

Dès 1750, dans le Prospectus de l'*Encyclopédie* — au moment où il se lie à d'Holbach — Diderot avait calmement proposé son plan : une Encyclopédie est une synthèse des sciences; son but est d'expliquer, et non de controverser dogmatiquement; chaque science doit être réduite à quelques principes simples; les sciences ainsi comprises s'étayent mutuellement, révèlent les relations causales, proches ou lointaines, qui existent entre les différentes branches de la nature et de la connaissance, et nécessitent une investigation complète. Si l'on y joint le tableau des efforts de l'humanité pour *connaître* et pour *agir* en tous temps et en tous lieux, on obtiendra une œuvre qui exaucera le vœu de Bacon, « ce génie extraordinaire qui traça le plan d'un dictionnaire universel des arts et des sciences à une époque où les arts et les sciences étaient à peine nés ».

Comme éditeur, Diderot se réservait le rôle de conciliateur, non dans la théorie, mais dans l'exposé pratique des méthodes et des œuvres des arts et des sciences. C'est à lui que revient la tâche de montrer la liaison de disciplines et de techniques qui, jusque-là, avaient toujours été présentées et isolées et irréductibles. La multiplicité des collaborateurs et de leurs nuances d'opinion — catholiques, protestants, déistes, théistes, épicuriens, utilitaristes, etc. — rendait ce travail ardu. Les contradictions ne pouvaient pas toujours être surmontées. Mais ces contradictions mêmes devenaient le véhicule de la pensée critique. Elles introduisaient la réticence, l'ambiguïté, l'artifice — qui sont les prémisses du doute. Elles obligeaient les auteurs à se justifier devant le tribunal de leurs associés et du public, en se référant aux sources, en comparant les opinions, en pesant le pour et le contre, en soulevant des objections sans y répondre, en omettant les idées officielles et en soulignant celles qui l'étaient moins, en multipliant les observations, les faits, les relevés d'expériences, en groupant innocemment les témoignages, — déterminant ainsi une irrésistible pression en faveur de la liberté de pensée, de la critique de l'Autorité et de la Tradition, et de la réorganisation de l'univers humain selon des critères rationnels.

Le succès de l'*Encyclopédie* tint pour une bonne part à ce plan. Le public souscrivit avec enthousiasme. Car ce plan répondait précisément aux aspirations des classes les plus actives de la nation. Que la connaissance est action, voilà ce que le génie des encyclopédistes apprenait aux Français et à

l'Europe. La civilisation occidentale tout entière ne marchait pas dans une autre voie, en dépit de Moïse, de Mahomet et de saint Paul. Et l'action dont il s'agit n'est pas le Verbe creux de la tradition : c'est le labeur humain, soumis aux lois naturelles des organismes biologiques et des sociétés; c'est le travail de l'industrie; c'est l'énergie des végétaux et des animaux, c'est l'organisation professionnelle et économique — en bref, c'est la civilisation moderne. La critique devient action positive. Et la première victime de ce grand bouleversement, c'est la religion. Esprit critique, intérêts pratiques, aspirations populaires se fondent dans la revendication de classes qui sont en train de devenir l'axe de la société; et cette revendication elle-même reflète toute la puissance créatrice d'une civilisation. Voilà ce que signifie, juste au milieu du siècle, l'apparition de l'*Encyclopédie*.

Dès 1751 — il a vingt-huit ans — le jeune d'Holbach assume sa part dans le travail commun. Nous avons déjà signalé sous quelle forme Diderot le présenta au public. En 1753, le troisième volume de l'*Encyclopédie* précise : « Le baron d'Holbach, qui s'occupe de faire connaître en France les œuvres des meilleurs chimistes allemands, nous a donné les articles signés (- - -). » Entre 1751 et 1765, il en rédigea près de 400 [1]. Beaucoup d'entre eux ne sont que de simples notices de dictionnaire, des références techniques. Mais certains autres sont des exposés de plus grande importance, car ils touchent à des questions capitales des sciences naturelles, particulièrement à la géologie, qui lance à l'époque le premier défi de la science aux traditions de la Genèse. D'Holbach rédige les articles sur les *fossiles*, les *glaciers*, la *mer*, les *montagnes*, les *couches* et les *tremblements de terre*, sur les *mines*, etc. Il parle de tous les minéraux, des métaux, des pierres précieuses. Dans tout cela, point de recherches ou de découvertes personnelles, certes. Mais l'écrivain se familiarise avec un secteur capital des sciences naturelles, qu'il avait déjà dû aborder à Edesheim et en Hollande, et dont l'importance avait déjà été mise en relief en Allemagne, par Leibniz, au siècle précédent [2]. D'Holbach apprend à se documenter, à travailler, à exposer. Ces qualités solides lui resteront. Son style est simple et clair. Il ne se préoccupe pas, dans ces notices ou ces essais, de philosophie ni de critique religieuse. Mais, chez lui comme chez les autres collaborateurs, s'exprime calmement le souci du progrès économique, de l'exploitation rationnelle des ressources du sol, de l'utilisation généralisée des combus-

1. Le seul métal qui sera traité par un autre que lui, *acier*, avait paru dans le premier volume.
2. Cf. p. 186, l'examen de cette question.

tibles, des métaux, des composés chimiques. Point d'hypothèses générales, mais un tableau fidèle des connaissances du temps, liées à l'intérêt public. De cela, il avait aussi une expérience plus directe que ses amis parisiens, sauf Boulanger, Rouelle ou Darcet; car les industries extractives étaient l'objet des soins des princes allemands depuis plus d'un siècle.

Traduction d'Auteurs de Chimie.

Tout en rédigeant ses articles pour l'*Encyclopédie*, le goût vint à d'Holbach de faire connaître plus complètement les auteurs allemands de chimie et de minéralogie. Il se met à la traduction d'une série d'ouvrages qui verront le jour jusqu'en 1760, et même après. Il s'efforce par là de faire connaître des procédés techniques utilisés en Allemagne, traduisant un *Art de la Verrerie* pour diffuser les procédés secrets des verriers saxons; le *Traité du Soufre* de Stahl, alors célèbre; Lehmann, parfois plus profond et plus précis que Buffon dans son interprétation de l'histoire géologique; traduisant Henkel (*Introduction à la Minéralogie* et *Pyritologie*), qui discute l'emplacement de toutes les ressources minières de l'Allemagne — et quelques autres Mémoires scientifiques des Académies d'Allemagne et de Suède. Il est possible que d'Holbach se soit fait aider dans cette besogne par « quelque Tartare », comme disait son ami. Encore n'est-ce pas sûr. Mais le mérite lui reste de l'initiative et de l'exécution. D'ailleurs, il se lie aussi avec les chimistes français, avec Rouelle, dont Diderot avait suivi les cours, et Darcet; et l'on sait que Montamy était un céramiste averti. Le baron avait fait emplette d'un « cabinet » d'histoire naturelle, c'est-à-dire de collections de pièces, roches, minéraux, fossiles, bois, animaux, etc. — qui, à en croire Diderot, resta longtemps à l'écurie : « le Montamy et le baron, écrit-il le 9 octobre 1759, prennent des arrangements pour la distribution d'un cabinet d'histoire naturelle qui est resté enfermé dans les caisses depuis dix ans... » (I, 97). Buffon le visita.

Ces travaux valurent à d'Holbach son admission — non sollicitée — aux Académies impériales de Saint-Pétersbourg et de Mannheim. Ils lui valurent l'estime de tous les savants de son temps. Daubenton, le collaborateur trop négligé de Buffon, lui demanda même de fixer la nomenclature scientifique des minéraux — ce qu'il fit en publiant la *Minéralogie* de Wallerius [1]. Au lendemain de sa mort, Meister, utilisant l'article nécrologique

1. Cf. *Encyclopédie*, t. IV, p. 245.

de Naigeon, put écrire : « On doit en grande partie au baron d'Holbach les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont faits parmi nous il y a environ trente ans; c'est lui qui traduisit les meilleurs ouvrages que les Allemands avaient publiés sur ces sciences, presque inconnues alors en France, ou du moins fort négligées; ces traductions sont enrichies d'excellentes notes, on en profita dans le temps sans savoir à qui l'on en était redevable; à peine le sait-on aujourd'hui[1]. »

Dissentiments avec d'Alembert.

Le conflit avec Rousseau, puis avec d'Alembert, qui se développa surtout à partir de 1755, donna bien des soucis à Diderot et à d'Holbach. Mais il faut en saisir tout le sens.

D'Alembert n'abandonna pas l'*Encyclopédie* sans lutte. Les persécutions le décourageaient, et sa philosophie évolua de plus en plus vers une certaine forme du scepticisme. Comme géomètre, sa réputation établie trop tôt ne grandissait plus. L'écrivain n'était pas chez lui de l'envergure du savant; il semble que le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* ait épuisé toute sa philosophie d'un coup. Il était séduit par le parfum d'agnosticisme qui enrobait chez Voltaire à la fois le matérialisme et le déisme. De mœurs fort simples et dignes, il avait l'affection de Diderot et l'amitié du baron. Mais l'atmosphère de la rue Saint-Roch le déroutait, et peut-être aussi le dominait. Peu enthousiaste, peu sujet au renouvellement, entraîné aux études abstraites, il n'avait peut-être pas embrassé dans toute son ampleur la signification et la fécondité de la lutte encyclopédique. Marmontel dit de lui qu'il ne sut jamais bien « pourquoi il se tint éloigné de la société »; et de fait, il cessa assez tôt de fréquenter régulièrement les réunions de la « synagogue ». Cependant, ce n'était point là retraite d'anachorète. D'Alembert était fort assidu chez Mme Geoffrin, dont il illustrait à la fois les dîners savants et les dîners d'hommes de lettres, qui, chez elle, étaient distincts; il devint aussi le centre des réceptions de Mlle de Lespinasse, et Diderot, dans ses célèbres dialogues, a montré le genre d'objections que le géomètre y accumulait devant le naturaliste et le médecin. Il fréquentait aussi Buffon, qui ne donna qu'un article à l'*Encyclopédie* (Nature), et qui, outre la prudence, « était quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous, écrit

1. *Correspondance littéraire,* mars 1789. — Dans le *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie,* Diderot cite comme auteurs à étudier « une foule de minéralogistes qui ont écrit en allemand ou qui ont été traduits de cette langue en français. La *Minéralogie* de Wallerius, etc. ».

Marmontel, moins de révérence et de docilité »; Turgot, que sa fonction de magistrat éloigna aussi du dictionnaire; Quesnay, qui y collabora, le plus souvent sous le nom de son fils, car il était médecin de la Reine — c'est-à-dire des hommes éminents dont toute l'œuvre corroborait l'entreprise de Diderot, mais qui ne s'y jetèrent point comme lui corps et biens. N'oublions pas non plus qu'il était membre de l'Académie française.

Ce n'était certes pas l'antichristianisme du baron qui pouvait effaroucher d'Alembert, correspondant régulier de Voltaire, et auteur lui-même d'un livre contre les Jésuites. Il y avait une raison plus profonde, nous allons le voir.

En 1758-59, les rigueurs ecclésiastiques et royales se précipitent à la suite du scandale soulevé par le livre d'Helvétius, *L'Esprit* : le privilège de l'*Encyclopédie* fut révoqué au début de 1759. Que fallait-il faire? C'était une tactique de première importance.

La crise de l'Encyclopédie.

Le premier réflexe de d'Alembert, résumant ses hésitations antérieures, fut d'abandonner l'entreprise jusqu'à des temps meilleurs. Son opinion, comme coéditeur, était de poids. Voltaire le confirma dans cette opinion; il écrivit même à Diderot pour l'inviter à se solidariser avec d'Alembert et à proclamer publiquement que l'œuvre qui honorait la France et l'humanité ne serait reprise que lorsque le gouvernement serait, pour sa courte honte, revenu à de meilleures raisons. Perspective plus plaisante de Ferney que de Paris!

Diderot, d'Holbach et le chevalier de Jaucourt s'indignèrent de cette dérobade. Ils avaient déjà fait front en 1752 et en 1756; il fallait encore faire front maintenant. La révocation du privilège n'était qu'un épisode de la lutte, et il fallait poursuivre la lutte. D'ailleurs, Diderot n'a-t-il pas engagé tout son avenir personnel dans cet ouvrage? Sa réputation n'aura-t-elle pas à souffrir de l'interruption? A la dérobade maussade de d'Alembert (qui s'abrite derrière les tracasseries des libraires), à la réaction hautaine du lointain Voltaire, il oppose la tactique de l'audace. Il faut poursuivre le travail, et pour cela, deux possibilités existent : ou bien continuer la publication à l'étranger, ou bien préparer les manuscrits en silence, et, à la première occasion favorable, lancer à la tête des adversaires la totalité des volumes restants.

D'Holbach était outré des atermoiements de d'Alembert; il soutint Diderot de toute sa force, et tenta avec lui d'arracher

à d'Alembert une collaboration pure et simple, sans plus de responsabilité. En février 1759, eut lieu chez le libraire Le Breton une réunion pour décider de la conduite à suivre. Diderot nous en a laissé le récit dans une lettre à Grimm : « Rappelez-vous que nous avions un dîner arrangé chez Le Breton, le baron, le chevalier de Jaucourt, d'Alembert, les libraires associés et moi. D'Alembert en avait fixé le jour ... Le point était de l'amener à fournir sa partie en deux ans, et il s'y engagea, mais ce ne fut pas sans peine ... » D'Alembert s'excusait à peine, manifestait quelque mauvaise humeur, donnait de mauvaises raisons ... « Et notre ami le baron, me direz-vous, quelle contenance faisait-il au milieu de cette discussion-là? Il se tourmentait sur sa chaise. Je tremblais à tout moment que les sots propos de d'Alembert ne le missent hors des gonds et qu'il ne lui rompît en visière. Cependant il se contint, et je fus tout à fait content de sa discrétion ... Le baron fut enchanté des libraires ... » On arriva finalement à une entente, et Diderot nous montre aussitôt « le baron feuilletant ses livres; les copistes multipliés gémissant sous le chevalier (de Jaucourt), etc. » La ténacité l'emportera. Malgré d'Alembert, qui ne fit plus grand-chose, malgré Le Breton, qui mutila et falsifia impudemment quantité d'articles, l'esprit de la « synagogue » triompha. Voltaire lui-même se considéra jusqu'au bout comme très honoré de collaborer au dictionnaire. D'Alembert ne fut pas rehaussé par son abstention. Quant à d'Holbach, lorsque se termina sa tâche de collaborateur scientifique, l'école acquise avait élargi ses vues, et c'est alors qu'il ambitionna d'écrire et de philosopher pour son propre compte.

On avait aussi envisagé la possibilité d'imprimer l'*Encyclopédie* à l'étranger, soit en Hollande, soit en Suisse. Voltaire proposait les presses genevoises des Cramer et invitait Diderot à se mettre en sûreté près de lui. D'Holbach, laissant Diderot juge de la décision, lui offrait son appui financier au cas ou il voudrait continuer à l'étranger son travail. « Le baron persiste dans ses offres, écrit Diderot à Grimm, mais je n'oserai me hasarder avec un homme aussi despote et aussi changeant » (*Corr. inéd.*). Diderot refuse. Il met en avant l'impossibilité de transplanter sa famille, l'intérêt des souscripteurs et celui des libraires, qui étaient propriétaires des manuscrits; enfin le souci de ne pas se reconnaître coupable. Plusieurs fois, comme il l'a écrit, il n'a évité le décret de prise de corps que parce qu'il manifestait aux yeux de tous sa calme résolution de rester à son poste, de continuer son travail honnête, de ne point fuir les persécutions qu'il ne méritait pas. Il fit sur ce point montre d'un courage tranquille, tout comme d'Holbach lorsqu'il se décida à livrer aux

presses des livres toujours traqués, brûlés, et faisant courir à leur auteur les plus graves risques.

En répondant à Voltaire, Diderot qualifie l'attitude de d'Alembert d'un mot rude mais justifié : c'est une *désertion*. Et dans un aperçu fulgurant, il nous donne la clef historique de cet abandon : « ... Si le dessein de s'expatrier n'y est pas à côté de celui de quitter l'*Encyclopédie*, il a fait une sottise : le règne des mathématiques n'est plus. Le goût a changé. C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas, à l'âge qu'il a, dans l'étude de l'histoire naturelle, et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de littérature qui réponde à la célébrité de son nom ... » Telle est la vue du génie : par-delà les divergences tactiques et les contingences personnelles, Diderot touche du doigt l'essence même du différend, met à nu sa profondeur théorique et historique. Si d'Alembert s'éloigne, ce n'est pas seulement prudence, paresse ou dégoût — c'est incompréhension des besoins de l'époque : et comment remédier à cela?

D'Alembert n'en cessa pas moins de rencontrer ses amis. Plusieurs témoins parleront de ses bons rapports avec d'Holbach. Il reprit même parfois le chemin de l'hôtel Saint-Roch. Mais il n'aimait pas la campagne; il ne se rendit jamais au Grandval. « D'Alembert était avec d'Holbach dans la société la plus intime », écrivit plus tard l'astronome Lalande [1]. « Avait été » serait plus exact.

Premiers froissements avec Rousseau.

Avec Rousseau la rupture devait être beaucoup plus dramatique et faire scandale : Jean-Jacques y mit tous ses soins. Crise profonde, et qui porte loin, bien que les mémorialistes se soient trop souvent efforcés de la réduire à quelques anecdotes mesquines. On rappelle que Rousseau avait dit au baron : « Vous êtes trop riche », et que le baron appelait Rousseau « ce petit cuistre »; on invoque l'amitié brouillonne de Diderot, les intrigues de Grimm et de Mme d'Épinay, la duplicité de Hume, etc.

Les faits sont à la fois plus simples et plus sérieux, car la discussion avec Rousseau prit une tournure philosophique, politique et tactique tout à fait large. L'aile marchante de l'*Encyclopédie*, constituée par les matérialistes, fut contrainte de rompre avec le déiste Rousseau, contempteur de la civilisation : voilà la

1. Dans le Supplément au *Dictionnaire des Athées*, de Sylvain MARÉCHAL (2e éd., Bruxelles, 1833).

péripétie capitale, sur laquelle Jean-Jacques s'est d'ailleurs expliqué lui-même assez clairement. Doctrine et sentiment, tout éloignera de la « coterie » le citoyen de Genève.

Dès 1751 et 1752 la susceptibilité de Rousseau est éveillée. Et par quoi? Il se croit jalousé pour le succès du *Devin du village :* « Dès que je paraissais chez le baron, la conversation cessait d'être générale, on se rassemblait par petits pelotons, on se chuchotait à l'oreille ... », devait-il écrire dans les *Confessions.* Néanmoins, il « supporta les grossièretés » du baron « tant qu'elles furent supportables », Mais on lui tend des traquenards, croit-il : c'est ainsi que d'Holbach lui aurait prêté quelqucs mélodies pour lui contester ensuite la paternité des motifs du *Devin* [1] ...

Les froissements dépassèrent bien vite la sphère des questions musicales. Jean-Jacques se plaint aussi qu'on prétende que Diderot lui ait fourni le canevas du *Discours sur l'inégalité.* Il s'indigne de plus en plus des conversations de table du baron. Il observait déjà, dit Marmontel, « la triste maxime dc vivre avec ses amis comme s'ils devaient être un jour ses ennemis ». C'est l'époque de sa grande *réforme :* il renonce à la poudre, aux dentelles, aux perruques, porte la barbe et commence à s'habiller en Arménien. Il aspire à la nature. Sa débordante sensibilité côtoyant si souvent l'instabilité et l'hypocrisie, l'écarte de plus en plus de la philosophie encyclopédiste. Il s'indigne du persiflage, de la moquerie qu'il distingue mal de la critique : il est décidé à prendre la vie gravement. On a raconté comment, un jour, le curé de Mont-Chauvet vint lire chez d'Holbach une assez ridicule tragédie [2]; comment Rousseau, éclatant soudain devant les froides plaisanteries qui accueillaient la lecture, s'écrie : « Votre pièce ne vaut rien, votre discours est une extravagancc, tous ces messieurs se moquent de vous ... »; et comment le curé se dresse à son tour contre Rousseau, en l'injuriant. C'est d'Holbach qui raconte la fin de la scène : « Le curé vomit toutes les injures possiblcs contre son trop sincère avertisseur, et des

1. « Je visitai un jour dans le cabinet du baron d'Holbach sa musique; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit, en me montrant un recueil de pièces de clavecin : « Voilà des pièces qui ont été composées « pour moi; elles sont pleines de goût, bien chantantes; personne ne les « connaît ni les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une « pour l'insérer dans votre divertissement. » Ce que fait Rousseau. « Quelques mois après, et tandis qu'on représentait *Le Devin,* entrant un jour chez Grimm, je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'Holbach, ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avait pressé de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortirait jamais de ses mains » (*Confessions,* l. VIII).

2. Cf. Cerutti, *Lettre sur quelques pages des Confessions,* dans le *Journal de Paris* du 2 déc. 1789, et Meister (*Correspondance littéraire* de Grimm, XV, p. 575). Voir aussi R. Hubert, *les Sciences sociales dans l'Encyclopédie.*

injures il aurait passé aux coups et au meurtre tragique, si nous ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, mais qui n'a pas fini, et qui n'a fait que croître depuis. Diderot, Grimm et moi, nous avons tenté vainement de le ramener, il fuyait devant nous ... »

Rousseau s'éloigna, se fit quelque peu copiste, et se mit à redresser dans son cœur les autels que la philosophie y avait renversés. « La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avait affermie par mon aversion naturelle pour la dispute et pour les partis ... La philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avait détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée, écrivit-il plus tard » (*Confessions*, livre VIII). Néanmoins, en rompant avec la coterie, Jean-Jacques conserva quelque temps des rapports de bienséance avec ses anciens amis. En 1755 il retourna chez d'Holbach, à l'occasion de la mort de sa femme [1].

Contre-attaque de Jean-Jacques.

C'est son séjour à l'Ermitage, chez Mme d'Épinay, et la publication de la *Julie* — puis de l'*Émile* — qui consommeront la séparation. A l'Ermitage, Rousseau s'apaise d'abord. Il s'y installe dans l'hiver 1756, pensant par là jeter un défi à la « coterie ». Mais l'Ermitage n'est pas si loin de Paris qu'on n'y puisse recueillir l'écho des rumeurs de la rue Royale-Saint-Roch; d'ailleurs, le salon de Mme d'Épinay à la Chevrette — où Jean-Jacques se rend sans déplaisir — prolonge Paris. Parti pour vivre en ermite avec ses gouverneuses, la rêverie le ramène aux Lettres. Il commence à jeter sur le papier, au hasard, les épîtres de la *Julie;* peu à peu s'organise en lui le roman qu'il aurait voulu vivre, et qui, tout naturellement, vient s'enchâsser dans le cadre de ses préoccupations intellectuelles. Ce sera l'occasion de se prononcer sur la *philosophie* et sur la religion, d'entremêler le développement de l'amour de considérations sur la société qu'il vient d'abandonner, de montrer à tous son vrai caractère et de se justifier. Mieux encore : il espère par son livre jeter dans la bataille philosophique un symbole d'apaisement, de tolérance, et fonder sur une « morale sensitive [2] » une religion de la nature

1. Cf. *Confessions*, l. VIII : « Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettais vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivais sur ce sujet à M. d'Holbach... » La rupture avec le baron, dit-il, « ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison, tandis qu'il ne s'exprimait jamais sur mon compte qu'en termes outrageants, méprisants, sans me désigner autrement que par *ce petit cuistre...* »

2. C'est le titre d'un livre qu'il pensa écrire, mais qu'il n'écrivit point.

qui apaisât les esprits. Les *Confessions* s'expliquent sur ce point avec beaucoup de simplicité et de sincérité : « L'orage excité par l'*Encyclopédie*, loin de se calmer, était alors dans sa plus grande force. Les deux partis, déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressemblaient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens et à des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, et se ramener dans la voie de la vérité ... Ennemi-né de tout esprit de parti, j'avais dit franchement aux uns et aux autres des vérités dures qu'ils n'avaient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui, dans ma simplicité, me parut admirable : c'était d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, et de montrer à chaque parti le mérite et la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique et du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposait de la bonne foi dans les hommes ..., eut le succès qu'il devait avoir; il ne rapprocha pas les partis, et ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspirait, et je dessinai les deux caractères de Wolmar et de Julie, dans un ravissement qui me faisait espérer de parvenir à les rendre aimables tous les deux, et, qui plus est, l'un par l'autre [1]. »

La puissance ecclésiastique ne se déchaîna qu'un peu plus tard, lors de la publication de l'*Émile.* Quant aux philosophes, ils ne virent dans le personnage de Wolmar qu'un persiflage de leurs opinions; ils y trouvèrent même autre chose : une dénonciation. L'autorité ne badinait pas toujours avec l'athéisme affiché; or, Rousseau dénonçait ses amis comme athées, et l'on prétendit voir dans Wolmar — non sans raison — un portrait psychologique du baron d'Holbach. Le spectacle de la nature, avoue Julie, « si vivant et si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, et dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel [2] ». L'amante, bonne démagogue, raffine ensuite : « Ce système, écrit-elle, est naturellement désolant; s'il trouve des partisans chez les grands et les riches qu'il favorise, il est partout en horreur au peuple opprimé et misérable, qui, voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever dans l'espoir d'une autre vie la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci ... » D'ailleurs, Wolmar ne dogmatise pas, n'avoue pas sa philosophie publiquement; il est généreux et

1. « Julie dévote est une leçon pour les philosophes, et Wolmar athée en est une pour les intolérants. Voilà le vrai but du livre », écrit Rousseau à Vernes, le 24 juin 1761.
2. *La Nouvelle Héloïse,* éd. D. Mornet, Hachette, 1925, t. IV, p. 110.

bienfaisant; mais Saint-Preux craint qu'on ne puisse l'amender : « Il est trop froid et n'est point méchant, il ne s'agit pas de le toueher; la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, et eelle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres. »

Les initiés surent lire entre les lignes, et les amis du baron partagèrent son ressentiment, bien que celui-ci ne le manifestât que très rarement. « Le baron, raconte Marmontel, avait lui-même aecueilli et ehoyé Rousseau; sa maison était le rendez-vous de ee qu'on appelait alors les philosophes; et, dans la pleine séeurité qu'inspire à des âmes honnêtes la sainteté inviolable de l'asile qui les rassemble, d'Holbaeh et ses amis avaient admis Rousseau dans leur commeree le plus intime. Or, on peut voir dans son *Émile* eomment il les avait notés. Certes, quand l'étiquette d'Athéisme qu'il avait attaehée à leur soeiété n'aurait été qu'une révélation, elle aurait été odieuse : mais à l'égard du plus grand nombre, c'était une délation calomnieuse, et il le savait bien ... » En effet, dans son *Émile,* éerit aussi à la Chevrette, Rousseau mit la dernière main à son aeeusation, à sa dénonciation. Le Vieaire savoyard tourne toute son énergie eontre le matérialisme et l'athéisme, et l'on sait qu'après la première rédaction, Rousseau remania le morceau et l'aeeentua, au point d'en faire un véritable réquisitoire. Et pourtant, eomme le dit Marmontel, « il savait bien que son Vicaire avait ses prosélytes et ses zélateurs parmi eux. Le baron avait donc appris à ses dépens à le connaître .» En tout cas, il est vrai que la profession de foi du Vieaire touehait le eœur du sujet, le fond philosophique des idées de d'Holbaeh et de Diderot. Qu'on s'y reporte.

La profession de foi contre les philosophes.

A 15 ans, Émile ne savait pas s'il avait une âme, « et peut-être à 18 ans n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne : ear s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais ... ». Mais ce temps arrive ... Le Vicaire parle alors, et tout d'abord, il rejette « les philosophes », très cavalièrement : « Je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ee point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. » Mais ce n'est pas assez que ee dénigrement assez plat : « Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres : mais il le soutient paree qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à con-

naître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la découverte par un autre. *Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain?* » Après avoir ainsi disqualifié moralement ses adversaires, Rousseau élabore son assez faible système. J'existe, j'ai des sens. « Tout ce que je sens hors de moi et qui agit sur les sens, je l'appelle matière ... Ainsi, toutes les disputes des idéalistes et des matérialistes ne signifient rien pour moi : leurs distinctions sur l'apparence et la réalité des corps sont des chimères ... » Nos sens sont actifs; notre moi apprécie, compare, juge ... « J'ose prétendre à l'honneur de penser ... » La matière existe, en repos ou en mouvement. Le mouvement peut lui être communiqué de l'extérieur, ou être spontané, mais dans les deux cas, il faut remonter à une cause volontaire : et « comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit » — cela suffit. Cette volonté est aussi intelligence, et intelligence ordonnatrice en vue de certaines fins. Cette volonté est un Être, qui veut et qui peut, qui meut l'Univers et ordonne toutes choses : « Je l'appelle Dieu » ... Dieu nous est sensible par le cœur et par l'âme. C'est l'âme, c'est l'esprit, qui font l'homme distinct de n'importe quelle machine et de n'importe quel organisme animal, même « sensitif ». En outre, l'homme est « libre dans ses actions, et comme tel animé d'une substance immatérielle ». Comme tel aussi, responsable du mal : « Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien ... » L'âme survit au corps, et la Providence est justifiée. L'homme est bon naturellement. Voilà tout ce que *sa conscience* doit apprendre à Émile ... Voilà la religion naturelle, qui s'oppose à la religion révélée.

S'ils ne l'avaient pas déjà su, le morceau aurait manifesté clairement aux Encyclopédistes que Rousseau était passé dans le camp de leurs adversaires, tout en s'offrant aux coups de l'Église catholique et calviniste. Diderot en écrivait à Sophie Volland : « Ce Rousseau, dont vous me parlez encore, fait un beau vacarme à Genève. Les peuples, irrités de la présomption de l'auteur et de ses ouvrages, se sont assemblés en tumulte, et ont déclaré unanimement au Consistoire des Ministres que la Profession de Foi du Vicaire savoyard était la leur ... C'est précisément parce que cette Profession de Foi est une espèce de galimatias, que les têtes du peuple en sont tournées. La raison, qui ne présente aucune étrangeté, n'étonne pas assez, et la populace veut être étonnée.

« Je vois ce Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelqu'un de ces matins. Rien ne tient dans ses

idées : c'est un homme excessif qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera [1]? »

Un peu après, dans une note ajoutée à son texte célèbre, Rousseau a clairement indiqué quel était pour lui l'ennemi : le fanatisme peut être « une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme ... » au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, « attache à la vie, efféмine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société ... Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ... L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'État sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même ... Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire .» Apostrophe qui veut être cruelle, et même outrageante! En tout cas elle creuse un fossé qui ne sera plus comblé. Et, remarquons-le, dix ans plus tard, Voltaire sera bien près de dire la même chose contre le *Système de la Nature.*

La brouille.

Ce débat public avec Rousseau fut d'ailleurs précédé par la brouille personnelle. Les livres VIII et IX des *Confessions* sont entièrement consacrés à ces froissements, traversés par la passion de Jean-Jacques pour Mme d'Houdetot, qui vint échauffer la création de *Julie.* Rousseau venait d'être installé à l'Ermitage par Mme d'Épinay, et c'est précisément l'époque où celle-ci se lie aux d'Holbach et à Diderot.

Mme d'Épinay avait souhaité connaître le baron et, surtout, Diderot. Un jour, elle les rencontra au chevet de Gauffecourt, vieil ami commun, qui venait de subir une attaque d'apoplexie (en janvier 1757). « Celui-ci [Diderot], narre-t-elle, voulut sortir dès qu'il me vit : je l'arrêtai par le bras ... » La dame est charmée de cette nouvelle compagnie :

« J'ai vu presque tous les jours chez Gauffecourt le baron d'Holbach; je me suis trouvée plus à mon aise avec lui que je ne

1. *Lettres à S. Volland,* II, 96 (26 juill. 1762). Cela ne l'empêche pas de louer les mérites de l'ouvrage, qui sont réels. Il écrit à Sophie le 18 juillet : « A propos de la petite querelle littéraire que j'avais avec le baron sur Rousseau, Grimm s'est avisé d'examiner son ouvrage de plus près, et il m'a dit que j'avais complètement raison et qu'il l'avait trouvé bon, partout où il était réellement beau. » Bel exemple de jugement élevé!

l'aurais cru et que je ne le suis ordinairement avec ceux que je sais être prévenus contre moi; car je ne puis me flatter que Duclos m'ait mieux traitée auprès de celui-ci que tant d'autres. Le baron m'a marqué beaucoup d'égards, il m'a même envoyé un panier de vingt-cinq bouteilles de vin de Bordeaux, ayant appris qu'il m'était ordonné, et sachant que je n'en pourrais trouver de bon. A tout autre j'aurais écrit un remerciement, mais M. Grimm m'a conseillé de ne rien faire qui marquât le désir de me lier avec lui, et il s'est chargé de lui témoigner comme il l'entendrait ma gratitude. Il prétend que le baron, avec d'excellentes qualités, a le défaut d'être fort inconstant dans ses goûts et est en même temps sujet à l'humeur; M. Grimm veut qu'il fasse les avances les plus décidées avant que je me prête à faire connaissance avec sa femme et lui, pour éviter par la suite ce qu'il appelle ses *turlus.* Le baron a demandé s'il n'était pas convenable qu'il vînt savoir si j'avais trouvé son vin bon. « Rien n'est moins nécessaire, lui a répondu Grimm; d'ailleurs, « vous la voyez tous les jours chez Gauffecourt; vous pouvez le « lui demander lorsque vous la rencontrerez. — Ah! lui dit « encore le baron, c'est que je ne serais pas fâché que ma femme « fît connaissance avec elle, et c'est une occasion d'avoir accès « dans sa société. — Je n'ai rien à vous dire là-dessus », lui répondit Grimm; et la conversation changea d'objet [1]. »

On le voit, Grimm interposait son humeur jalouse entre sa maîtresse et le baron. Il est d'ailleurs peu probable que le baron fût si pressé d'avoir « accès dans sa société », qui était surtout celle de Grimm. Mais ses craintes furent vaines. Mme d'Épinay se montra enchantée de ses nouveaux amis, et sans doute assez fière, avec une pointe d'inquiétude. « J'ai dîné aujourd'hui pour la première fois chez le baron d'Holbach, écrit-elle. Le ton et la conversation de cette maison me plaisent infiniment. » Là, elle apprend à connaître les amis de Grimm, ce qui lui tient à cœur; on lui présente notamment Margency, que Gauffecourt appelle le syndic des Galantins. D'Holbach et la baronne, à leur tour, fréquentent les dîners de Mme d'Épinay; on se visite à la Chevrette et au Grandval : Grimm, éloigné à ce moment — il accompagnait à l'armée le duc de Saxe-Gotha, — s'efforce alors de limiter cette amitié [2].

1. *Mémoires,* éd. Boiteau, t. II, p. 201.

2. « La société du baron est bien composée, lui écrit Grimm, vous y êtes recherchée, et, puisqu'on sait vous y apprécier, je ne vois nul inconvénient pour vous à en jouir; vous ne pouvez tous que gagner à vous connaître davantage, surtout si ma tendre amie veut bien se dire qu'une confiance sans borne n'est pas due à tous les amis. Un peu de prudence sur ce point peut être recommandée à une âme aussi droite, aussi franche que la vôtre, sans la blesser. » Que de prudence! Et sa maîtresse répond : « Vous voulez donc savoir mon idée sur la société du baron? Jusqu'à présent, elle me

Mme d'Holbach attend son premier enfant, et Mme d'Épinay s'offre à l'aider à cette occasion. Le baron pensa même à louer la Chevrette, qui lui plaisait fort; mais il y renonça finalement, sous l'influence de Diderot, suppose la propriétaire, qui nous a conté tout au long cet épisode [1]. Si vraiment Diderot joua ce rôle, l'attitude du baron montre au moins qu'il était très attentif à l'opinion de ses amis.

Mais l'amour compliqua comme à plaisir ces nouvelles liaisons. Mme d'Épinay était en butte aux attentions de Duclos, ami de Diderot et du baron; elle le repoussa et s'en fit un ennemi. Grimm, son amant, ne se souciait guère de voir ses amis faire tache d'huile à la Chevrette, et peut-être craignait-il un rival possible en d'Holbach; il put, en tout cas, en craindre un dans Jean-Jacques, qui s'en défendit en invoquant la passion que lui inspira, vers la même époque, la comtesse d'Houdetot. Pour sa part, Mme d'Houdetot était fidèlement attachée à Saint-Lambert; mais elle encouragea quelque temps Jean-Jacques par des visites répétées et des rendez-vous sylvestres, qui furent sans conséquences sinon sans péril, à en croire les *Confessions*. Les vicissitudes amoureuses de Rousseau déterminèrent une crise générale. L'Ermite accusa Mme d'Épinay d'intriguer auprès de Saint-Lambert et de le donner en spectacle au baron; il accusa Grimm de le desservir auprès de sa maîtresse; il reprocha à Diderot de l'accabler dans le même moment; il découvrit une conspiration générale qui corroborait ses inquiétudes morales et philosophiques. Voilà d'Holbach en visite à la Chevrette : « ...Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir, selon la coutume, il me lâchait cent propos goguenards, auxquels je ne comprenais rien... A travers la railleuse gaîté du baron l'on voyait briller dans ses yeux une maligne joie, qui m'aurait peut-être inquiété si je l'eusse aussi bien remarquée alors que je me la rappelai dans la suite. »

Quant à Diderot, il venait d'écrire dans *le Fils naturel* : « *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* » Rousseau se crut visé, et se plaignit. Une fois encore, Diderot tenta de le raisonner; il le ramena une fois chez le baron, à Paris [2]. Mais ce fut une dernière

paraît fort agréable; mais, mon ami, je n'aurai pas grande peine à la juger par moi-même, et ce que vous m'en dites n'aidera pas beaucoup à ma sagacité, car, excepté le marquis de Croismare, je ne crois pas que vous m'ayez parlé d'aucun d'eux en particulier... » (*Mémoires*, éd. Boiteau, t. II, pp. 214 et 217).

1. Cf. aux *Annexes*, les Extraits des *Mémoires* de Mme d'Épinay.

2. « [Diderot] me jura que M. d'Holbach m'aimait de tout son cœur; qu'il fallait lui pardonner un ton qu'il prenait avec tout le monde, et dont ses amis avaient plus à souffrir que personne... « Je vois d'Holbach tous

tentative. Lorsque Mme d'Épinay partit pour Genève accoucher des œuvres de Grimm, et que Diderot insista — sans trop de tact, semble-t-il — pour que Jean-Jacques l'accompagnât, la colère de l'ermite éclate; il rompt, et quitte la Chevrette pour Montmorency. Désormais, la séparation est définitive. Elle deviendra publique avec la parution de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, et surtout avec l'*Émile*.

L'affaire Hume.

En 1765, Rousseau quitte Berne, acceptant l'hospitalité de Hume en Angleterre, que d'Holbach venait de visiter. Diderot, apprenant le passage de Rousseau à Paris, regretta de ne point le rencontrer : « Je ne m'attends pas à sa visite, écrit-il à Sophie; mais je ne vous cèlerai pas qu'elle me ferait grand plaisir, et que je serais bien aise de voir comment il justifierait sa conduite à mon égard... » Cependant, d'Holbach avertit Hume du caractère chagrin de son protégé. « Mais le bon David Hume, raconte Marmontel (*Mémoires d'un père...*), croyait voir plus de passion que de vérité dans l'avis que le baron lui donnait. Il ne laissa donc pas d'emmener Rousseau avec lui, et de lui rendre dans sa patrie tous les bons offices de l'amitié. Il croyait et il devait croire avoir rendu heureux le plus sensible et le meilleur des hommes; il s'en félicitait dans toutes les lettres qu'il écrivait au baron d'Holbach, et il ne cessait de combattre la mauvaise opinion que le baron avait de Rousseau. Il lui faisait l'éloge de la bonté, de la candeur, de l'ingénuité de son ami. « Il m'est pénible, lui disait-il, de penser que vous « soyez injuste à son égard. Croyez-moi, Rousseau n'est rien « moins qu'un méchant homme. Plus je le vois, et plus je l'estime « et je l'aime. » Tous les courriers, les lettres de Hume à d'Holbach répétaient les mêmes louanges et celui-ci, en nous les lisant, disait toujours : *Il ne le connaît pas encore; patience, il le connaîtra.* En effet, peu de temps après, il reçoit une lettre dans laquelle Hume débute ainsi : *Vous aviez bien raison, monsieur le baron, Rousseau est un monstre!* Ah, nous dit le baron, froidement et sans s'étonner : *il le connaît enfin*[1]. »

« les jours, ajouta-t-il; je connais mieux que vous l'état de son âme. Si « vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable « de vous conseiller une bassesse? » Bref, avec ma faiblesse ordinaire, je me laissai subjuguer, et nous allâmes souper chez le baron, qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, et presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquait avoir pour moi tant de bienveillance étant fille » (*Confessions*, l. IX).

1. Le 15 juillet 1766. Cf. J. H. Burton, *Life and Correspondence of David Hume* (1846), II, 345.

De fait, dans l'indignation du moment, au reçu de la lettre de Rousseau l'accusant de traîtrise (parce qu'il l'aurait amené dans le Yorkshire pour le ruiner et le déshonorer!), alors qu'il venait de lui obtenir une pension, Hume avait écrit : *Mon cher baron, Jean-Jacques est un scélérat.* D'Holbach répandit bien vite la nouvelle des déboires de Hume, connu pour son affabilité diplomatique [1]. Hume fut obligé, pour se justifier aux yeux de la comtesse de Boufflers, qui lui avait recommandé Rousseau et se plaignait de n'avoir pas été étroitement tenue au courant de la situation, et aux yeux du public français en général, de publier un recueil de documents relatifs à cette nouvelle querelle. Il lui écrivit à cette occasion : « Il est vrai que j'ai écrit au baron d'Olbach *(sic)* sans lui recommander ou le prier de garder le secret; mais je pensais que cette affaire, comme d'autres, ne viendrait aux oreilles que de huit ou dix personnes; qu'en une semaine ou deux, vingt ou trente personnes l'auraient entendue, et qu'il aurait fallu trois mois avant qu'elle vous atteigne à Pougues. J'étais loin d'imaginer qu'une histoire personnelle contée à une personne privée pourrait traverser tout un royaume en un instant : si le roi d'Angleterre avait déclaré la guerre au roi de France, le fait n'en serait pas venu plus rapidement le sujet de toutes les conversations [2]. »

Devant Rousseau, même au plus fort de la persécution et de la gloire, d'Holbach ne désarma jamais, malgré l'estime qu'il devait à l'écrivain. Diderot, cependant, enclin à la conciliation, et parfois choqué de l'intransigeance du baron, dut se résoudre, lui aussi, après que la seconde partie des *Confessions* commença à circuler en manuscrit, à répondre à l'ancien ami. Il le fit, durement, dans la seconde édition de l'*Essai sur le règne de Claude et de Néron*, sous l'invocation de Sénèque : les relations personnelles et courtoises n'avaient pas survécu à l'antagonisme fondamental des idées.

Helvétius et d'Holbach.

En juillet 1758 était paru le livre d'Helvétius, *De l'Esprit.* L'année suivante, Boulanger mourait, et avant de mourir il

1. Cf. WICKWAR, *Baron d'Holbach*, p. 35, et dans BURTON, *ibid.* : à Adam Smith (6 juillet), p. 350; à Turgot (7 sept.), p. 392; à Suard (2 nov.), p. 357. — *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole* (éd. P. Toynbee, 1912), I, 86. — HUME, *Exposé succinct de la contestation...* (trad. Suard, 1766).

2. D. HUME, *Private Correspondence* (1820), p. 205 (lettre du 12 août 1766).

Voyez la note 4, relative à cette affaire.

avait écrit à Helvétius une lettre dans laquelle il soulignait que les idées nouvelles seraient bien plus aisémcnt admises si l'on ouvrait d'abord les yeux des hommes par la méthode historique, ou, comme nous dirions mieux aujourd'hui, génétique[1]. C'est aussi en 1759 que la publication de l'*Encyclopédie* est suspendue. C'est alors que d'Holbach, tout en préparant pour l'édition les travaux de Boulanger, écrivit sa première œuvre, *Le Christianisme dévoilé.*

Claude Helvétius appartenait, comme d'Holbach, à une famille du Palatinat, calviniste, qui avait quitté l'Allemagne pour des raisons religieuses, et s'était fixée en Hollande. La famille comptait d'éminents médecins et alchimistes. Son grand-père avait introduit à Versailles l'usage de l'Ipecacuanha et son père, médecin de Marie Leckzinska, s'était allié à une famille de financiers. Il fut tout jeune pourvu d'une charge de fermier général. D'abord jeune mécène, l'ambition littéraire lui vint après la lecture du manuscrit de *L'Esprit des Lois* que Montesquieu vieillissant lui avait soumis. En 1751, il avait renoncé à sa charge de fermier général — fait sans précédent, qui fut très commenté — et vécut de ses rentes et de ses terres. Il recevait assez fastueusement rue Saint-Anne et au château de Voré[2] en poursuivant la rédaction de son livre, qui parut en 1758 et fut, dit-on, vingt fois réimprimé dans la même année. S'inspirant de Locke et de Montesquieu, il y développait une géométrie de l'esprit humain — identique à lui-même en tous temps et en tous lieux — avec l'intérêt pour mobile et l'éducation pour instrument. Son mécanisme était essentiellement celui de l'association des impressions sensorielles, et son but, le bonheur, résultat d'une bonne administration. Le tout, d'un style épigrammatique, un peu froid mais net, parfois brillant, et sans difficultés.

Le livre eut un succès considérable, peut-être parce qu'il simplifiait et condensait la doctrine utilitariste et le sensualisme, sous l'égide de la pure raison. Mais sa réduction des facultés intellectuelles à la mécanique associationniste pouvait paraître trop simple; mais son incompréhension du rôle des circonstances climatériques et historiques était incroyable. C'est surtout par là qu'il suscita les réserves de Diderot et de d'Holbach. Par contre, son éthique et sa politique, basées sur le jeu de l'intérêt personnel — attraction et répulsion — provoquèrent la colère de l'Église. Helvétius fut accusé d'assimiler la vertu à la conformité du plaisir physique aux règles de l'État :

1. Cette lettre est reproduite en préface au *Despotisme oriental.*
2. Le château de Voré est situé sur la commune de Remalard, dans l'Orne.

la Morale s'identifie à la Politique et à la Législation. Par conséquent, les philosophes seront les meilleurs législateurs.

Le livre fut aussitôt supprimé par le Conseil d'État, puis condamné par le Parlement. Helvétius, qui n'avait pas fait mystère d'en être l'auteur (bien que son nom ne figurât pas sur la page de titre), fut contraint à plusieurs rétractations successives, et ne dut son salut qu'à sa haute position et à la protection de Choiseul et de la Reine. Le livre avait été imprimé à Paris et le censeur qui avait délivré le privilège et l'approbation eut sa part d'ennuis.

Helvétius fut soutenu par tout le parti encyclopédique. La tempête contre *L'Esprit* présageait une nouvelle offensive contre le Dictionnaire raisonné. Pour le moment, les divergences théoriques passèrent au second plan. Tous les philosophes étaient plus ou moins acquis à la psychologie sensualiste de Locke — mais la plupart d'entre eux, Diderot et d'Holbach en tête, considéraient comme une erreur la proclamation de l'égalité naturelle des hommes, dans laquelle Helvétius rejoignait Jean-Jacques. D'autre part, s'ils étaient en général d'accord pour donner comme fondement à la morale l'intérêt de la société, ils n'étaient pas disposés à reconnaître à cet intérêt la forme d'une *raison d'État*. Quant au pouvoir de l'éducation et du gouvernement, on pouvait difficilement admettre qu'il fût aussi total que le croyait Helvétius. En fait, le livre fut très critiqué chez d'Holbach. Mais la persécution que subissait son auteur commandait le silence et le soutien le plus chaleureux.

La suppression de l'*Encyclopédie* suivit celle de *L'Esprit* et nous avons vu quelle répercussion elle eut sur l'un des éditeurs, d'Alembert. Quant à Helvétius, il se jura, une fois la tempête calmée, de ne plus rien imprimer de son vivant. Il rédigea tranquillement son traité *De l'Homme*, que des amis publièrent après sa mort, et qui accentue ses défauts. Diderot en rédigea une importante réfutation. Il voyageait, et son salon, illustré par la grande beauté de sa femme, devint l'un des plus courus par la philosophie. D'Holbach lui lisait parfois ses travaux. « Je suis seul à Paris, écrit Diderot à Sophie en 1762; le baron, enchanté, lit ses œuvres à Vorrey... ». « Le baron a fait une belle tournée. Il a été à Vorrey voir M. Helvétius; de là à Caen embrasser notre cher Marquis [1]... »

Mais la persécution de *L'Esprit* avait porté d'Holbach à de

1. *Lettres à S. Volland*, II, 190 (3 et 6 oct. 1762). — Sur Helvétius, consulter le livre d'Albert Keim, *Helvétius, sa vie et son œuvre*, Paris, 1917, ouvrage très nourri de faits, mais fort plat. L'auteur n'a guère idée des conflits idéologiques qui secouent le camp encylopédiste.

tout autres conclusions. Les clameurs du parti dévot, les rigueurs de la Cour et du Parlement avaient révélé aux Encyclopédistes la puissance de leur propre action, la charge révolutionnaire qu'elle comportait, d'autant plus redoutable qu'elle était maintenant collective et concertée. Cependant, l'heure des publications avouées n'était pas encore venue. Chez tous se manifeste la tendance à mesurer la publicité des entreprises à la réceptivité de l'opinion et du pouvoir, à la résistance de l'adversaire. L'*Encyclopédie*, c'était le plus audacieux de ce qui pouvait voir officiellement le jour. Il ne restait pour le reste que la vieille méthode : l'impression clandestine, qui déroutât et embarrassât l'adversaire. De plus, on pouvait compliquer la situation en imputant les livres à des auteurs défunts. C'est à quoi se résolut d'Holbach [1]. Dès 1761, *Le Christianisme dévoilé* paraîtra sous le nom de Boulanger, et après 1765, les dizaines de livres de critique historique et religieuse, qui préludent au *Système de la Nature*, publié sous le nom de Mirabaud.

D'Holbach et ses amis anglais.

Les relations de d'Holbach avec l'Angleterre ne furent pas épisodiques, mais durables. Ses premiers amis de jeunesse, à Leyde, étaient Anglais, et durant toute sa vie des Anglais fréquentèrent sa maison. Venant d'un pays qui passait alors — il était d'ailleurs en guerre perpétuelle avec la monarchie française — pour le créateur des libertés constitutionnelles; où la presse était libre; où les discussions religieuses se faisaient sur la place publique; où la bourgeoisie, l'industrie, le commerce, balançaient le pouvoir des Lords; où les partis organisés se disputaient légalement le pouvoir; du pays qui avait mûri Voltaire et inspiré Montesquieu; qui avait donné Bacon, Hobbes, Locke et Newton, les hôtes anglais de la rue Saint-Roch étaient bien étonnés de trouver dans la compagnie du baron plus de liberté, plus de hardiesse, plus d'humour et plus de profondeur encore qu'on n'en trouvait alors sur les bords de la Tamise. Mais tous ne s'en rendaient pas compte.

Wilkes, l'ami de jeunesse, restait celui de l'âge mûr et de la vieillesse. Libertin, libre penseur, et quelque peu impie (il

1. Le 19 septembre 1772, Galiani écrivait à Mme d'Épinay : « Je n'aime pas trop que cet usage d'attribuer des ouvrages nouveaux aux morts se répande; cela intriguera furieusement la postérité, au moins il devrait y avoir un archive du secret qui rendit les ouvrages aux véritables auteurs lorsque ceux-ci seront morts à leur tour » (Abbé GALIANI, *Correspondance*, 1881).

avait très activement participé à la fraternité secrète des « Medmenham Monks » qui bafouait la liturgie romaine et pratiquait des messes noires), il était entré dans la politique en 1757 sous le drapeau des whigs. Député, il affronta la Cour sans ménagements; décrété d'accusation pour une parodie de l'*Essay on Man* de Pope intitulée *Essay on Woman*, blessé en duel, il s'enfuit en France, où d'Holbach l'accueillit. Il resta trois ans sur le continent, partagé entre l'Italie et la France, l'amour, la politique et les lettres; sa fille devint l'amie préférée des filles d'Helvétius. En 1765, lorsque les whigs revinrent au pouvoir, il tenta de rentrer en grâce, et d'Holbach dut plaider pour lui, lors de son voyage à Londres cette année; sans succès. Rentré à Londres, trois ans plus tard, en 1768, Wilkes fut quatre fois exclu des Communes; son nom devenait le symbole de la lutte pour la réforme du Parlement, la suppression des bourgs pourris et l'affranchissement des ordres inférieurs. Sa renommée grandit avec son pouvoir. Mais en 1780, il se retourna contre les émeutes populaires, qu'il fit écraser. Ce fut sa fin.

Il est curieux de constater que son adversaire, Horace Walpole, fut aussi le commensal du baron. Mais, peut-être par antipathie pour Wilkes, et sûrement par morgue et dilettantisme, Walpole — l'ami de Mme du Deffand — ne tint que des propos désabusés sur la célèbre « synagogue » : « J'ai oublié de vous dire, écrit-il à un ami, que je vais quelquefois chez le baron d'Olbach, mais j'ai abandonné ses dîners, car il faut y supporter trop d'auteurs, de philosophes et de savants, dont il a une volière pleine [1]. » Et neuf ans plus tard : « L'abbé Raynal est la créature la plus ennuyeuse du monde, bien qu'il ait écrit ce beau livre sur le *Commerce des Deux Indes*. La première fois que je l'ai rencontré, c'était chez ce sot baron d'Olbach : nous étions douze à table. Je n'osais pas ouvrir la bouche en français, devant tant de gens et tant de domestiques; il commença à me questionner à travers la table, au sujet des colonies, et je ne le compris pas plus que je n'entends le copte. Je lui faisais signe que j'étais sourd. Il découvrit après le dîner que je ne l'étais pas, et ne me pardonna jamais [2]. »

On pouvait rencontrer chez d'Holbach des hommes de plus d'originalité et de plus d'intérêt, comme lord Shelburne et le colonel Barré, qui ne dédaignaient pas d'y venir discuter les questions coloniales (Morellet entretenait d'ailleurs une correspondance régulière avec le premier); comme le célèbre chimiste

1. A. G. Selwyn, 1765 (H. Walpole, *Letters*, 1904, t. VI, 370).
2. A. H. W. Conway (12 nov. 1774), *Ibid.*, IX, 92.

Priestley, anglican hors série, à peine moins connu comme hérétique que comme expérimentateur, qui accompagna son patron, Shelburne, à Paris, en 1774 [1]; enfin comme Garrick, l'interprète illustre de Shakespeare, et le philosophe diplomate Hume — sans parler de moindres personnalités, tels ce pessimiste « Père Hoop [2] », familier du Grandval, ou le docteur James.

David Garrick fit un séjour à Paris en 1764-65. Il apporta chez le baron des livres anglais et fut reçu par Helvétius, d'Alembert, Grimm, Marmontel, Diderot et bien d'autres. Sa conversation fut pour Diderot l'occasion d'écrire — plus tard — son célèbre *Paradoxe sur le Comédien* (1773), et les *Observations sur Garrick* insérées dans la *Correspondance* de Grimm en 1770. Garrick n'était pas seulement acteur. Il était aussi directeur de Drury Lane, et l'auteur d'une quarantaine de drames; son ascendance maternelle était d'ailleurs française (son nom originel était Garrigue). Il enchanta ses amis français, et lorsqu'il regagna Londres, en avril 1765, on lui offrit maints cadeaux. D'Holbach lui fit parvenir un volume de *Pièces de Voltaire*, et un parapluie, objet tout nouveau à l'époque, avec un billet très aimable. L'utilitarisme et le progrès technique s'alliaient ainsi à la philosophie. D'Holbach rendit sa visite à Garrick à Londres, dès la fin de l'année [3].

Hume, comme nous l'avons vu, était en relations étroites avec le baron. Au moment de sa nomination comme secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Paris en 1763, lorsque la guerre de Sept ans fut terminée, il jouissait déjà d'une renommée considérable. Ses *Essais sur l'Entendement humain* avaient paru en 1748, son *Histoire d'Angleterre* était terminée en 1761. Fêté et reçu par tout ce que Paris comptait d'illustre et de distingué, il vit de plus près les Encyclopédistes. On connaît la tentative qu'il fit en 1765 pour sortir Rousseau de l'embarras.

Quelques jours après son arrivée à Paris, il écrivait à Adam Smith : « Le baron d'Holbach... m'a dit qu'il surveillait la traduction de votre *Théorie des sentiments moraux*, et m'a prié de

1. Priestly, chrétien non conformiste, allait jusqu'à prêcher la matérialité de Dieu. Assez naïvement, il écrivait : « Certains d'entre eux [des amis de d'Holbach] m'ont dit que j'étais la seule personne dont ils parvenaient à comprendre la profession de foi chrétienne. » *Memoirs of Dr J. Priestley* (1806), p. 72, et *Letters addressed to the Philosophers and Politicians of France* (1795), lettre VI.

2. Ce « Père Hoop » aurait été identifié comme un certain Dr John Hope d'Edimbourg, par R. L. G. Ritchie (Cf. *Kasiner Miscellaneous*, 1932). Cf. Wickwar, p. 224.

3. Cf. *D'Holbach et Garrick (Revue de Littérature comparée*, 1925) et D. Garrick, *Private Correspondence* (1832), et Hedgcock, *Garrick and his french friends* (1924). — Nous reproduisons le billet de d'Holbach aux *Annexes*.

vous en informer [1]. » Et à son ami le docteur Blair : « Les hommes de lettres ici sont réellement très agréables; tous hommes du monde, vivant en complète ou parfaite harmonie entre eux, et moralement tout à fait irréprochables. Vous serez très satisfait... de savoir qu'il n'y a pas un seul déiste parmi eux... Mais, bien que je sache que vous rirez de moi, je dois avouer que je suis plus éloigné de leur société que je ne devrais l'être, par de grandes dames, dont j'ai fait la connaissance lors de ma réception à la Cour, et que mes rapports avec l'Ambassadeur d'Angleterre ne me permettent pas d'éviter [2]. »

Qu'il n'y eût pas un seul déiste chez le baron, c'était une exagération, mais plausible. On connaît l'anecdote rapportée par Diderot à son amie : « La religion chrétienne est presque éteinte dans toute l'Angleterre. Les déistes y sont sans nombre; il n'y a presque point d'athées; ceux qui le sont s'en cachent. Un athée et un scélérat sont presque des noms synonymes pour eux. La première fois que M. Hume se trouva à la table du baron, il était assis à côté de lui. Je ne sais à quel propos le philosophe anglais s'avisa de dire au baron qu'il ne croyait pas aux athées, qu'il n'en avait jamais vu. Le baron lui dit : « Comptez combien « nous sommes ici ». Nous étions dix-huit. Le baron ajouta : « Il n'est pas malheureux de pouvoir vous en montrer quinze du « premier coup : les trois autres ne savent qu'en penser [3]. »

Cependant, le matérialisme français ne modifia pas la pensée de Hume; et inversement, la critique de Hume ne parut pas influencer les philosophes plus radicaux.

Voyage en Angleterre.

Le baron d'Holbach se décida à la mi-année 1765 à faire un séjour en Angleterre, presque en même temps que son ami Helvétius. Les whigs venaient de reprendre de l'influence au cours de la lutte violente des éléments populaires et libéraux contre George III qui suivit la guerre de Sept ans. D'Holbach fut-il examiner le terrain pour Wilkes, alors réfugié sur le continent, mais resté un héros populaire dans sa patrie? On peut le supposer. Quelques années devaient passer encore avant que Wilkes

1. Selon M. Wickwar, il s'agit ou bien de la traduction de Eidous — qui était un ami de Diderot (1764), — ou de celle de Blanet (1774) à laquelle GARAT semble se référer (Voyez *Suard*, II, 47). Voyez *Burton, Life and Correspondence of D. Hume*, p. 171.

2. BURTON, *ibid.*, p. 181.

3. *Lettres à Sophie Volland*, II, p. 298 (6 oct. 1765). — L'histoire a été rapportée plus tard presque dans les mêmes termes par S. ROMILLY, *Mémoires* (1840), I, 179 (son récit avait été écrit le 16 nov. 1781).

triomphât, devînt alderman, puis *lord-maire* de Londres, et fût finalement imposé au Roi comme député. Mais tout ce mouvement devait resserrer le contrôle de l'opinion publique, et aboutir à l'insurrection américaine, pendant que le gouvernement continuait à disputer à la France l'empire des colonies et des mers.

Tout cela dut attirer d'Holbach, qui se proposa une véritable enquête outre-Manche, sans compter l'intérêt plus direct de se renseigner sur les publications nouvelles — interdites en France —, et de s'occuper de l'impression de ses propres ouvrages et de leur circulation via Londres ou Amsterdam.

« A propos, écrit Diderot le 20 juillet, mais la belle baronne va devenir veuve pendant six semaines au moins. Son mari part lundi prochain pour l'Angleterre qu'il se propose de parcourir du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest... » Il partit en effet à la fin du mois, et Diderot, toujours moralisateur et mentor et d'ailleurs assez casanier de nature, écrit à Sophie : « Je viens donc de mettre de hors de Paris le cher baron qui se sépare de sa femme, de ses enfants, de ses amis, pour deux mois, sans savoir pourquoi. Je soupçonne cet homme de s'ennuyer au milieu de toute la richesse du bonheur. C'est que tout cela n'est rien sans une âme sensible et un bon esprit. Cours, cours, mon ami; cours tant que tu voudras : tu ne t'échapperas pas à toi-même... Je trouvai rue Royale toute la foule de ses connaissances rassemblées. On soupa. La baronne me parut prendre fort bien l'absence prochaine de son époux, et je pardonnai de voyager à un homme qui n'affligeait pas sa femme. Cependant, moi, j'avais l'air soucieux. Il me semblait que je l'aurais été moins si ma vue et mes bras avaient été assez longs pour l'atteindre, pour l'avertir, le secourir jusqu'au fond de l'Angleterre. Le sort nous menace également partout; il semble pourtant qu'on le craigne moins dans l'endroit où il ne vous a point fait de mal; on ne sait pas ce qu'il nous prépare ailleurs » (1er août 1765).

N'empêche que Diderot fut enchanté, au retour du baron, d'apprendre de sa bouche comment il avait trouvé le paradis de la Constitution et du Parlement. Il en écrivit assez longuement à Sophie, et ce qu'il nous rapporte est assez à l'honneur du baron, chez qui les amitiés anglaises n'avaient en rien obscurci le coup d'œil critique.

« Le baron est de retour d'Angleterre, écrit-il le 20 septembre : il est parti pour ce pays, prévenu; il y a reçu l'accueil le plus agréable, il y a joui de la plus belle santé, cependant il en est revenu mécontent; mécontent de la contrée qu'il ne trouve ni aussi peuplée, ni aussi bien cultivée qu'on le disait; mécontent

des bâtiments, qui sont presque tous bizarres et gothiques; mécontent des jardins où l'affectation d'imiter la nature est pire que la monotonie symétrique de l'art...; mécontent des amusements qui ont l'air de cérémonies religieuses; mécontent des hommes, sur le visage desquels on ne voit jamais la confiance, l'amitié, la gaîté, la sociabilité, mais qui portent tous cette inscription : qu'est-ce qu'il y a de commun entre vous et moi; mécontent des grands qui sont tristes, froids, hauts, dédaigneux et vains, et des petits qui sont durs, insolents et barbares; mécontent des repas d'amis où chacun se place selon son rang et où la formalité et la cérémonie sont à côté de chaque convive; mécontent des repas d'auberge où l'on est bien et promptement servi, mais sans aucune affabilité. Je ne lui ai entendu louer que la facilité de voyager; il dit qu'il n'y a aucun village, même sur une route de traverse, où l'on ne trouve quatre ou cinq chaises de poste et vingt chevaux prêts à partir. Il a traversé toute la province de Kent, une des plus fertiles de l'Angleterre; il prétend qu'elle n'est pas à comparer à notre Flandre [1]... »

Réflexions du baron sur l'Angleterre.

D'Holbach rendit sa visite à Garrick, et à beaucoup d'autres encore, sans doute; et il ne s'était pas privé, chemin faisant, de s'informer des conditions politiques et sociales de l'Angleterre. Chose remarquable : il en ramène une vive critique. L'anglomanie ne sera jamais son fait; toute sa sympathie est acquise aux Insurgents d'Amérique, et sur ses vieux jours, Franklin deviendra son ami [2]. Trente ans se sont écoulés depuis les *Lettres* enthousiastes de Voltaire [3]! En 1765, ce n'est plus le régime anglais — corrompu et corrupteur — qui peut servir de modèle à la monarchie française décrépite. Du coup, les réflexions du baron prendront un tour plus révolutionnaire — et plus utopique — qui le conduiront à *L'Éthocratie* et à *La Politique naturelle.*

Diderot rapporte aussi ces réflexions du baron : « Ne croyez pas que le partage de la richesse ne soit inégal qu'en France. Il y a deux cents seigneurs anglais qui ont chacun six, sept, huit, neuf, jusqu'à dix-huit cent mille livres de rente; un clergé

1. *Ibid.*, II, 291 (20 sept. 1765).
2. Cf. B. FAY, *Franklin en France* (*Revue de Paris*, 1930).
3. Dans son édition des *Lettres*, M. Naves estime que Voltaire ne présente pas l'Angleterre comme l'Eldorado de Candide, et « ne manque pas une occasion de critiquer sur des points précis le modèle dont il révèle l'intérêt général ». Mais c'était encore le modèle... (Cf. *Lettres philosophiques*, Garnier, 1939, Introduction, p. III).

nombreux qui possède, comme le nôtre, un quart des biens de l'État, mais qui fournit proportionnellement aux charges publiques, ce que le nôtre ne fait pas; des commerçants d'une opulence exorbitante; jugez du peu qui reste aux autres citoyens. Le monarque paraît avoir les mains libres pour le bien et liées pour le mal; mais il est autant et plus maître de tout qu'aucun autre souverain. Ailleurs la Cour commande et se fait obéir. Là, elle corrompt et fait ce qui lui plaît, et la corruption des sujets est peut-être pire à la longue que la tyrannie. Il n'y a point d'éducation publique. Les collèges, somptueux bâtiments, palais comparables à notre château des Tuileries, sont occupés par de riches fainéants qui dorment et s'enivrent une partie du jour, dont ils emploient l'autre à façonner grossièrement quelques maussades apprentis ministres. L'or qui afflue dans la capitale et des provinces et de toutes les contrées de la terre porte la main-d'œuvre à un prix exorbitant, encourage la contrebande et fait tomber les manufactures. » Et l'on reconnaît dans cette critique vigoureuse l'ami de John Wilkes : « Ne croyez pas sur cette merveilleuse balance des trois états de la nation que ces gens-là soient mieux gouvernés que nous... » La corruption s'étale aux Communes : « Les Corps sont sans foi, sans loi, sans probité... » Les élections sont vénales. « Il y a ici deux puissances. Là, il y en a trois, les Communes, les Grands et le Monarque, et des disputes perpétuelles sur les limites de ces trois puissances... Nos ministres ne sont peut-être pas trop bons; mais tâchons de nous en contenter, puisqu'ils ne sont pas meilleurs ailleurs... Il est certain que toute puissance qui n'est pas dirigée au bonheur général est illégitime. Il faut en convenir; mais qu'on me nomme sur la terre une seule puissance légitime en ce sens... » Et voilà, conclut-il, « cet admirable gouvernement anglais, dont le président de Montesquieu a tant dit de bien sans le connaître [1] ».

Le baron avait d'ailleurs aussi remarqué le *spleen*, cette « mélancolie nationale », maladie anglaise qui ne devait pas tarder à franchir le détroit :

« L'ennui les saisit au milieu des délices et les conduit dans la Tamise, à moins qu'ils ne préfèrent de prendre le bout d'un pistolet entre leurs dents. » D'ailleurs, les Anglais ont aussi la fureur de convertir. « Leurs missionnaires vont dans le fond des forêts pour porter notre catéchisme aux sauvages [2]... »

Helvétius, qui avait aussi visité Londres à cette époque, en était revenu « fou à lier des Anglais », et d'Holbach disait : « Ce

1. Toutes ces critiques seront reprises par d'Holbach dans le chap. IX du *Système social* et dans sa *Morale universelle*, en particulier, IV, chap. XI.
2. *Ibid.*, p. 294 (6 oct. 1765).

pauvre Helvétius, il n'a vu en Angleterre que les persécutions que son livre lui a attirées en France. » C'était à peine une exagération [1].

Critique antireligieuse.

La grande offensive littéraire de d'Holbach, après son retour d'Angleterre, avait été précédée par la publication, en 1761, du *Christianisme dévoilé*, imprimé sous le nom de Boulanger. Le manuscrit avait été transporté à Nancy par Saint-Lambert, qui y était en garnison. Il y fut imprimé et antidaté (Londres, 1756), et pénétra à Paris dans les poches et les bagages des officiers. Mais une indiscrétion de l'imprimeur Leclerc faillit entraîner une catastrophe [2]. D'Holbach ne possédait pas encore de liens établis avec les imprimeurs de la Hollande. C'est à Londres qu'il les noua.

Dans *Le Christianisme dévoilé*, on trouve déjà tous les thèmes antichrétiens que d'Holbach développera plus tard. Mais la philosophie ni la politique n'y sont encore mûres. Son but est tout moral : ce n'est point le prêtre, « c'est le souverain qui peut établir les mœurs dans l'État... Il faut donc bien distinguer la morale *religieuse* de la morale *politique*... » La *laïcisation* de l'État, la séparation de l'Église et de l'État, voilà le but qu'il poursuit en montrant que la religion chrétienne est nuisible au Citoyen et au Prince. Après avoir été une religion des déshérités, le Christianisme, renouant avec ses origines judaïques, empruntées aux mythologies orientales, s'est haussé jusqu'au trône. Il n'a pensé alors qu'à dominer, en flattant les craintes et les passions humaines et en aveuglant la raison par une série

1. Helvétius n'avait cependant pas manqué de faire quelques remarques perspicaces sur le paradis du Parlement. Il écrivait par exemple à sa femme, de Londres : « Je ne vous dirai rien encore du caractère des Anglais, sinon qu'ils aiment l'argent autant que tous les autres hommes, et que c'est le ressort général qui me paraît mouvoir toute cette nation où les patriotes sont très rares. Cependant, la forme du gouvernement les contient jusqu'à un certain point, et ils sont forcés d'en jouer le rôle et c'est déjà l'être un peu » (HELVÉTIUS, *Les plus belles pages*, Paris, 1909, 291).

2. BARBIER, qui tenait l'histoire de Naigeon, raconte (*Dict. des ouvrages anonymes*) : « Les deux premiers exemplaires de l'imprimerie furent adressés par Voltaire à Damilaville; et c'est un fait également certain et connu d'un grand nombre de gens de lettres, que tous les exemplaires arrivés à Paris à cette époque y avaient été apportés et introduits par plusieurs officiers du régiment du Roi, alors en garnison à Nancy. Nous citerons, entre plusieurs autres officiers de ce régiment, M. de Villevieille, ami de Voltaire, de Condorcet, etc. Damilaville n'en a jamais vendu un seul, et il a même eu beaucoup de peine à en procurer un exemplaire au baron d'Holbach qui l'a attendu longtemps. »

de dogmes et de rites fantastiques. Il jette le trouble dans les États et la guerre entre les nations. Si le souverain, éclairé, rend aux esprits la liberté de penser, « la superstition tombera d'elle-même. La tolérance et la liberté de penser sont les véritables contrepoisons du fanatisme religieux. » Une politique vertueuse doit « l'affaiblir et l'anéantir peu à peu ». Alors on verra régner dans la nature « les mœurs, l'activité, la grandeur d'âme, l'industrie, la sociabilité, le repos... ». Tout d'Holbach n'est pas encore là [1]. Mais on voit déjà se rassembler les traits qu'accentueront l'étude comparée de l'origine des religions, l'appréciation historique et psychologique de leur développement et la revendication de la séparation de la religion d'avec la morale dans l'État.

En 1765, le moment paraît mûr d'une nouvelle offensive. Les œuvres de Boulanger sont imprimées, l'*Encyclopédie* se termine. Les rigueurs gouvernementales se relâchent un peu sous Choiseul. Les Jésuites perdent du crédit, au moins hors de France; ce sont les Parlements qui ont mauvaise presse, et c'est Voltaire qui les attaque le plus âprement. La guerre de Sept Ans n'a laissé dans la nation que des souvenirs méprisants pour la Cour. C'est dans ces conditions que d'Holbach fait imprimer coup sur coup des manuscrits français déistes ou matérialistes, rédigés dès le début du siècle, des ouvrages anglais, et enfin ses propres écrits. Quelle avalanche!

« On nous a envoyé de Paris, écrit Diderot (*Lettres...*, 24 sept. 1767), une bibliothèque nouvelle autrichienne : c'est *L'Esprit du Clergé*, *Les Prêtres démasqués*, *Le Militaire philosophe*, *L'Imposture sacerdotale*, des *Doutes sur la Religion*, *La Théologie portative*. Je n'ai lu que ce dernier. C'est un assez bon nombre de bonnes plaisanteries noyées dans un beaucoup plus grand nombre de mauvaises. Voilà, Mesdames, de la pâture qui vous attend à votre retour. Je ne sais ce que deviendra cette pauvre Église de Jésus-Christ, ni la prophétie qui dit que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle. Il serait bien plaisant qu'on élevât des temples chrétiens à Tunis ou Alger, lorsqu'ils tomberont en ruine à Paris. Ainsi soit-il, pourvu qu'on ne vienne pas nous couper le prépuce lorsque les musulmans se feront baptiser. J'aime encore mieux le baptême que la circoncision; cela fait moins de mal. »

L'importance de ces manuscrits français pour la philosophie de d'Holbach est considérable, et nous lui consacrerons un cha-

1. L'abbé Bergier dit, dans l'*Apologie...*, que l'auteur de ce livre « pourrait tout aussi bien être un athée, un sceptique, un matérialiste, un fataliste ou un cynique; car la seule chose qui lui importe, c'est que le christianisme périsse ».

pitre particulier plus loin : ce sont la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, *Le Militaire philosophe*, *Le Philosophe ;* puis les livres de Collins, de Trenchard, de Gordon, de Woolston, de Tindall, de Davisson, et les *Lettres à Séréna* de John Toland — une trentaine de volumes en dix ans. D'Holbach écrivit lui-même les *Lettres à Eugénie*, la *Théologie portative*, et peut-être une partie de l'*Essai sur les Préjugés* attribué à Dumarsais. Il est, en tout cas, l'auteur de l'*Histoire critique de Jésus-Christ*, qui, avec *L'Esprit du judaïsme*, l'*Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul* et le *Tableau des Saints* (tout cela en 1769 et 1770), forme un cycle complet de critique des origines du christianisme.

« ... Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur, écrit encore Diderot en novembre 1768; je tremble toujours que quelqu'un de ces téméraires artilleurs-là ne s'en trouve mal. Ce sont des lettres philosophiques traduites ou supposées traduites de l'anglais de Toland; ce sont des *Lettres à Eugénie ;* c'est *La Contagion sacrée ;* c'est l'*Examen des prophéties ;* c'est la *Vie de David ou l'Homme selon le cœur de Dieu :* ce sont mille diables déchaînés. Ah! madame de Blacy, je crains bien que le Fils de l'Homme ne soit à la porte; que la venue d'Élie ne soit proche, et que nous ne touchions au règne de l'Antéchrist [1]. »

Et notre d'Holbach, tout plein d'enthousiasme, confie à un correspondant italien, dans un style convenu : « Nous sommes inondés plus que jamais de livres impies qui tendent évidemment à saper les fondements de la religion. On est surtout choqué de l'audace de *La Contagion sacrée*, des *Lettres à Eugénie*, et de huit ou dix autres ouvrages de la même trempe, que la vigilance des magistrats rend très rares en ce pays [2]... »

Peut-être Diderot trouvait-il tout ce tapage exagéré, ou inopportun? En tout cas, il faut prendre d'Holbach comme il est, avec son activité critique tempétueuse, et l'allure polémique qui convient parfaitement à ses buts tout pratiques, à une époque où la libre pensée est comme ivre d'elle-même, où le progrès économique est libérateur, où se prépare un grandiose tournant de la civilisation [3]...

1. *Lettres à S. Volland*, III, 187 (22 nov. 1768).
2. Lettre du 6 mars 1769. Conservée à Milan. Cf. aux *Annexes*.
3. Diderot s'est quelquefois montré agacé par les répétitions du baron. En 1762, il écrit par exemple à sa correspondante : « Le texte courant de nos causeries de la rue Royale, c'est tantôt la politique, tantôt la religion; nous rabâchons notre catéchisme. Le plaisant de cela, c'est que Gros-Jean remonte à son curé; il lui prêche ses propres sermons. Qu'il aille, qu'il aille; n'est-on pas trop flatté de retrouver ses opinions dans l'âme de ses amis? » (*Ibid.*, II, 97, 25 juillet 1762.)

Naigeon.

Comme on le pense, toute cette besogne n'allait pas sans une division et une organisation du travail assez délicates. Le principal artisan en fut, à partir de 1765, Jacques-André Naigeon, qui devint plus tard membre de l'Institut [1].

Naigeon avait débuté par des ambitions artistiques et dramatiques ; il fréquentait les peintres, et travailla même sous la direction de Van Loo, qui fit son portrait. Tout jeune, la philosophie l'attira, et sans doute se spécialisa-t-il assez vite dans la recherche des manuscrits et des éditions d'auteurs prohibés. Cette réputation vint jusqu'aux oreilles de Diderot. C'est Damilaville qui lui signala pour la première fois « un certain Naigeon », entre les mains de qui se trouvait une pièce manuscrite de Marmontel [2]. Le jeune homme fut rapidement conquis par le père de l'*Encyclopédie.* Diderot présenta ensuite Naigeon à d'Holbach. Une liaison très étroite s'ensuivit, si confiante et si intime que Naigeon fut dès lors l'éditeur constant du baron, tandis que Diderot lui légua ses papiers en lui abandonnant le soin d'en publier ce qu'il jugerait nécessaire après sa mort. Il vécut chez d'Holbach, « jouissant de sa pleine confiance et de son amitié la plus intime, la plus tendre, et la plus constante [3] ».

Il était un collaborateur scrupuleux, corrigeant, recopiant, adaptant, vérifiant, compilant, et finalement assurant l'impression des ouvrages de ses aînés. Lui-même avait une éducation assez étroitement classique, et son enthousiasme pour la cause de la raison et de l'athéisme était comme confit dans la tradition d'Épicure, de Lucrèce et de Sénèque. Les sciences naturelles ne l'attiraient point, ni la géométrie. Il ne semble pas non plus s'être intéressé à l'économie politique, ni à l'histoire, sauf à l'histoire de la philosophie antique, qu'il connaissait bien. Il aimait évidemment les livres rares et sut en pourvoir la bibliothèque du baron, bien qu'à la mort de celui-ci le catalogue dressé de ses livres ne mentionne aucun ouvrage clandestin ou manuscrit; elle avait évidemment été préalablement épurée par des mains amies. Il était d'ailleurs érudit, et Diderot eut plus d'une fois recours à lui dans l'élaboration de ses articles de philosophie pour l'*Encyclopédie.*

Chez le baron, il collaborait avec La Grange, précepteur des

1. Sur Naigeon (1738-1810), voyez P. Damiron, *La Philosophie au* XVIII[e] *siècle* (t. II).
2. 21 juillet 1765. Diderot, *Corresp. inédite,* II, 252.
3. Cf. Naigeon, *Lettre sur la mort de M. le baron d'Holbach,* in *Journal de Paris* (9 févr. 1789), reproduit par Meister, avec des additions, dans la *Correspondance littéraire.*

jeunes d'Holbach, et comme lui passionné pour la littérature antique, et adversaire des Jésuites et de la Théologie. C'est Naigeon qui termina et annota la Traduction des *Œuvres* de Sénèque entreprise par La Grange, que le baron fit éditer luxueusement.

Naigeon ne se mettait jamais en avant; son caractère répugnait à l'affirmation personnelle. Mais une certaine étroitesse dans l'expression de ses vues et dans ses propos irritait parfois certains familiers du baron, comme Morellet. Cette réserve dura même après la mort de son protecteur, sans doute par respect pour sa veuve, et s'il rédigea des *Mémoires* sur la vie et les œuvres de Diderot, qui furent les premières pages à restituer le vrai visage du philosophe, il n'écrivit rien, sauf un court article nécrologique, sur d'Holbach, dont il avait pourtant connu et suivi l'œuvre dans ses détails. N'oublions pas toutefois que c'est grâce à ses indications verbales que Meister, Barbier et Walckenaer purent dresser la première liste authentique de ses ouvrages.

Les rares critiques qui se sont occupés de Naigeon l'ont à l'envi dénigré, et même ridiculisé. Certes, chez l'ami Naigeon, l'anticléricalisme était presque devenu un « tic », comme disait Diderot. Mais en somme, les croyances religieuses, chez bien des gens, ne sont guère autre chose, elles aussi, que des tics. Il reste à l'actif de Naigeon une œuvre d'érudition non dépourvue d'intérêt. De son article pour l'*Encyclopédie* sur les *Unitaires*, Voltaire disait : « Je ne sais pas qui a écrit cet article, mais je sais que je l'aime extraordinairement »; car l'auteur avait habilement fait ressortir que le moindre pas hors du giron de l'orthodoxie catholique risquait de mener par voie logique au matérialisme. Ses articles d'histoire de la philosophie réunis dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke peuvent être relus avec fruit. Ils sont en tout cas autrement substantiels et plus instructifs que ceux de Damiron ou de Cousin, et remplaceraient avantageusement bien des pages des Manuels aujourd'hui courants. Son passage chez d'Holbach, puis dans les rangs des membres de l'Institut, ne lui apporta pas la fortune, loin de là. Déjà âgé, il dut vendre sa bibliothèque (à Didot) pour payer ses médecins.

C'est dans son article sur Toland qu'on trouve quelques lignes décrivant l'activité de d'Holbach, « autre philosophe mieux informé que Toland, etc. » (*Encyclopédie méthodique*, III, 665.)

Mais, s'il ne goûtait guère le style de son protecteur, il était sincèrement dévoué à ses idées, et le montra bien par le soin qu'il prit à faire imprimer ses manuscrits.

On connaît, par une note manuscrite du frère cadet de

Naigeon (citée par Damiron, *loc. cit.*, 381), la façon dont les manuscrits du baron trouvaient le chemin de l'imprimeur : « Quoique l'écriture du baron d'Holbach fût bonne, très nette et très lisible, — écrit Naigeon le jeune, — qu'il fît peu de ratures et que ses renvois fussent très exacts, ne voulant pas la faire connaître, il s'était confié à un de ses plus intimes amis, celui de tous, peut-être, dont les opinions étaient les plus conformes aux siennes, celui de tous qui avait le plus de caractère, le plus de courage, le plus de zèle et le plus de talent pour l'aider dans ses projets, lui corriger mêmc son style, et le relever de ses vues fausses, parce que sa tête, quelque froide et bien organisée qu'elle fût, était quelquefois si fatiguée, qu'il ne s'apercevait pas ou de ses contresens ou de ses contradictions, ou même de certaines bévues, parfois dignes d'un enfant. Il s'était confié, dis-je, à cet ami et l'avait prié de lui chercher un homme qui fût aussi sûr qu'eux deux, qui ne fût pas ignorant, qui fût même athée, qui eût une écriture nette, correcte, extrêmement lisible, et qui eût le temps de copier ses manuscrits, sans interruption et sans en faire copier une ligne à personne. Or, cet ami était M. Naigeon, mon frère, et cet homme tant désiré, et demandé par l'auteur du *Système de la Nature* à mon frère, était moi-même; ce que cet auteur n'a jamais su. J'étais alors contrôleur des vivres à Sedan. Comme j'avais la permission d'aller passer tous les ans six mois à Paris, où je suis né et où demeure toute ma famille, lorsque j'y étais, je copiais les manuscrits qui étaient achevés ou en train; quand je n'y étais pas, mon frère me les faisait passer par la poste à Sedan, au moyen de son ami Bron, qui était taxateur et en même temps inspecteur général du bureau du départ. Mon emploi ne me donnant rien à faire, aimant et cultivant aussi, en raison de mon intelligence, les belles-lettres et la philosophie, attachant un prix infini à la confiance de mon frère, et extrêmement curieux de lire et de copier ces sortes d'ouvrages, j'y travaillais avec un zèle et une exactitude incroyables. Quand j'avais le manuscrit entier, je l'adressais à Liège, à M. Loncin, correspondant de Marc-Michel Rey, auquel il le faisait passer. Quand le manuscrit n'était pas complet, ou que mon frère le croyait susceptible d'être corrigé, je luifaisais passer minute et copie, sous le couvert de l'Intendant général des postes ou d'une administration, pour le remettre à M. Bron, et celui-ci à mon frère, qui réunissait tout le manuscrit et l'adressait à M. Loncin, ou à Rey, par la diligence ou des voyageurs. »

De Hollande, les livres étaient introduits en France par des chemins détournés ct variés (colportagc, colis factices, fausses

reliures, bagages et valises de nobles, militaires et commerçants cossus, etc.). Un grand nombre d'entre eux passaient par Londres, d'où ils étaient envoyés au baron mêlés à des romans anglais, par ses amis comme Wilkes ou par des visiteurs occasionnels comme Suard[1]. Barbier, dans le supplément de la *Correspondance littéraire*, parle dans le même sens : « J'ai souvent entendu dire à M. Naigeon, que les personnes mêmes qui fréquentaient la maison du baron d'Holbach, ignoraient qu'il fût l'auteur des ouvrages philosophiques sortis des presses de Hollande. Il confiait ses manuscrits à M. Naigeon, qui les faisait passer par une voie sûre à Marc-Michel Rey; celui-ci envoyait ensuite en France les ouvrages imprimés; et souvent M. d'Holbach en entendait parler à sa table avant d'avoir pu s'en procurer un seul exemplaire. »

La propagande clandestine et ses dangers.

Il ne faut pas croire que cette activité fût sans péril. Si d'Holbach était protégé par sa position dans la société, rien ne garantissait absolument son repos. Voltaire s'était établi, par raison de sûreté, à la frontière; Rousseau en fut chassé. Il suffisait d'une dénonciation bruyante pour que d'Holbach subît un sort beaucoup plus grave, car ses ouvrages étaient parmi les plus audacieux, les plus profonds, les plus intransi-

1. Certaines éditions durent même être imprimées à Londres (en particulier une édition très défectueuse du *Militaire philosophe*). M. Wickwar a retrouvé des traces de ce trafic au Bristish Museum (Add. mss. 30.869, f. 81, 10 nov. 1766; f. 173, 10 déc. 1767). On signale aussi une imprimerie privée de Wilkes. Cf. Naigeon à l'article *Boulanger* de l'*Encyclopédie méthodique*.

Il semble que d'Holbach tenta au début de se faire imprimer par l'intermédiaire de Rousseau (Cf. *Diderot à Rousseau*, Assezat, XIX, 439; *Mémoires* de Mme d'Épinay, II, 337, et *Lettres* de Rousseau à Mme d'Épinay, 1757). Diderot écrit à Rousseau en l'invitant à venir à Paris (fin 1756) : « Vous finirez en même temps l'affaire du manuscrit du baron, soit avec Pissot, soit avec Briasson, et vous prendrez des arrangements pour le vôtre... »; puis, en janvier 1757 : « M. d'Holbach vous prie de prendre arrangement avec quelque imprimeur ou libraire, afin que l'ouvrage que vous savez puisse paraître. »

Sur tout ce trafic, cf. J.-P. Belin, *Le Commerce des livres prohibés à Paris de 1750 à 1789*, Paris, 1913. Cet auteur, qui a compulsé les Archives de la police, signale le cas de la veuve Stockdorf, de Strasbourg, qui fournissait tous les livres de d'Holbach au procureur du Châtelet, à MM. Goupil, Bataille, Delaporte, Dusaux, comte de Guébiant, comte de Rozen, marquis de Voyer, marquis de Villeneuve, comte d'Angivilliers, abbé Lefort. Arrêtée en 1772, elle fut condamnée à deux ans de Bastille, puis au carcan et à neuf mois de bannissement.

N'oublions pas que les Archives de la police ne livrent que les affaires *condamnées*. Pour dix volumes saisis, cent circulaient malgré tout D'où les prix élevés atteints par les ouvrages prohibés. *Le Christianisme dévoilé* valait jusqu'à 10 écus, *Le Militaire philosophe*, 1 louis à 36 francs, etc.

geants, de ceux qui soulevaient aussi bien la haine du Clergé que des Parlements, et que la Cour pouvait difficilement voir d'un bon œil.

D'ailleurs, bien d'autres intermédiaires étaient mêlés à cette activité. On sait que Damilaville y prenait une part active; des secrétaires, des copistes, des relieurs, étaient plus ou moins dans le secret, pour peu qu'ils eussent du flair. Et parfois, leur flair était intéressé, comme en témoigne l'incident survenu avec le copiste mouchard Glénat, dont Diderot nous a laissé le récit détaillé dans une lettre à son amie (*Lettres à S. Volland*, II, 170, 19 sept. 1762), et qui montre bien à quelles situations délicates les philosophes militants — rien moins que des paisibles professeurs — devaient faire face à tout moment.

« Parmi ceux que le hasard et la misère m'avaient adressés, il y avait un appelé Glénat, qui savait les mathématiques, qui écrivait bien et manquait de pain. Je faisais le possible pour le tirer de presse. Je lui mandais des pratiques de tous côtés... Grimm, Mme d'Épinay, Damilaville, le baron, tous mes amis, s'intéressaient à lui. Il avait l'air du plus honnête homme du monde... Il y a sept ou huit jours que Damilaville m'écrivit de lui envoyer cet homme, pour un de mes amis qui avait un manuscrit à faire copier. Je l'envoie; on lui confie le manuscrit : c'était un ouvrage sur la religion et le gouvernement. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le manuscrit est maintenant entre les mains du lieutenant de police. » Diderot court chez Glénat, lui dit qu'il ne devra plus compter sur lui, car il est noté, et Glénat avoue : « La police n'entre chez moi que quand il y a des choses qui sont de son gibier. Je ne sais comment elle fait, mais elle ne s'y trompe jamais... » Diderot se rend chez Sartine et lui parle de ce manuscrit saisi : « Eh, oui, me dit-il, je sais, le manuscrit est là, c'est un livre fort dangereux. — Cela se peut, Monsieur, mais celui qui vous l'a remis est un coquin. — Non, c'est un bon garçon qui n'a pu faire autrement. — Encore une fois, Monsieur, je ne sais ce que c'est que l'ouvrage, je ne connais point celui qui l'a confié à Glénat. C'est une pratique que je lui faisais avoir de ricochet; mais si l'ouvrage ne lui convenait pas, il fallait le refuser et ne pas s'abaisser au métier vil et méprisable de délateur. Vous avez besoin de ces gens-là. Vous les employez, vous récompensez leur service, mais il est impossible qu'ils ne soient pas comme de la boue à vos yeux. » Le Sartine se mit à rire... Imaginez qu'il y a quatre ans que ce Glénat faisait ce rôle chez moi; heureusement je n'ai pas mémoire de lui avoir donné aucune prise, mais combien n'était-il pas facile qu'il m'échappât un mot indiscret sur les choses et sur les personnes qui exigent d'autant plus de respect

qu'elles en méritent moins; que ce mot fût envenimé, qu'il fût redit, et qu'il me fît une affaire sérieuse! N'est-ce pas le plus heureux hasard que je n'aie rien écrit de hardi depuis un temps infini! Il est certain que si j'avais eu besoin de copiste, je n'en aurais pas été chercher un autre que celui que je procurais à mes amis. »

Cinq ans plus tard, l'affaire Lécuyer vint montrer que les alarmes des Encyclopédistes n'étaient pas vaines. Laissons encore courir la plume de Diderot : « Il vient d'arriver ici une petite aventure qui prouve que tous nos beaux sermons sur l'intolérance n'ont pas encore porté de grands fruits. Un jeune homme bien né, les uns disent, garçon apothicaire, d'autres, garçon épicier, avait dessein de faire un cours de chimie; son maître y consentit, à condition qu'il payerait pension; le garçon y souscrivit. Au bout du quartier le maître demanda de l'argent, et l'apprentif paya. Peu de temps après, autre demande du maître, à qui l'apprentif représenta qu'il devait à peine un quartier. Le maître nia qu'il eût acquitté le précédent. L'affaire est portée aux juges consuls. On prend le maître à son serment : il jure. Il ne s'est pas plutôt parjuré que l'apprentif produit sa quittance, et voilà le maître amendé et déshonoré; mais l'apprentif fut au moins un étourdi, à qui il en a coûté plus cher que la vie. Il avait reçu en payement, ou autrement, d'un colporteur appelé Lécuyer, deux exemplaires du *Christianisme dévoilé*, et il avait vendu un de ces exemplaires à son maître. Celui-ci le défère au lieutenant de police. Le colporteur, sa femme et l'apprentif sont arrêtés tous trois et ils viennent d'être piloriés, fouettés et marqués, et l'apprentif condamné à neuf ans de galères, le colporteur à cinq ans, et la femme à l'hôpital pour toute sa vie. L'arrêt associe au *Christianisme dévoilé*, *L'Homme aux quarante écus*, et *Les Vestales*, tragédie que nous avons lue manuscrite... Je reviens sur ces deux malheureux qu'ils ont condamnés aux galères. Au sortir de là, que deviendront-ils? Il ne leur reste plus qu'à se faire voleurs de grands chemins. Les peines infamantes, qui ôtent à l'homme toute ressource, sont pires que les peines capitales qui lui ôtent la vie » (*Ibid.*, III, 155, 8 oct. 1768).

Le Système de la Nature.

C'est à la fin de l'hiver 1770 que le *Système de la Nature*, cette pièce maîtresse de la philosophie matérialiste au XVIIIe siècle, commença à circuler. Bachaumont signale le

19 février ce Traité, « extrêmement proscrit [1] ». Son retentissement fut considérable. 1770 peut être considéré comme l'année culminante de l'offensive encyclopédiste. Avec le *Système* s'est élaborée une somme de tous les arguments que la philosophie matérialiste était capable de grouper à cette époque. Nous verrons, en l'étudiant, que ce n'était pas rien. La spéculation tout entière est mise au pied du mur, et comme il fallait s'y attendre avec le baron, ce n'est pas seulement une philosophie que l'écrivain dresse comme un gigantesque défi, c'est aussi une éthique, une critique de la Religion, et finalement une pédagogie et une politique. Cette fois, on ne se contenta pas d'échos et de discussions de salon. L'explosion était trop brutale, trop d'intérêts étaient démasqués sans pitié pour qu'on se contentât d'un sourire ou d'une menace. Le *Système de la Nature* devenait la pierre de touche de tout le mouvement philosophique. Bien qu'il n'apportât point de découverte scientifique il amalgamait avec une logique impitoyable les découvertes déjà faites, et en tirait les conclusions. Il fallait l'admettre ou riposter.

Dès son entrée en France le *Système de la Nature* se vendit très cher, d'abord de 15 à 18 francs, puis de 4 à 5 louis [2]. « Le *Système* fait chaque jour une infinité de prosélytes », écrit Favart à Durazzo (*Correspondance*, II, 245, 10 juin 1770). Plus de dix éditions se succédèrent sans que l'intérêt s'épuisât. Ce succès immédiat décida l'Assemblée du Clergé de France, qui se réunissait en avril, à exiger que le *Système* fût déféré au Parlement. On y joignit *La Contagion sacrée*, *Le Christianisme dévoilé*, les *Discours sur les Miracles* de Woolston, édités aussi par le baron. Le 18 août, la condamnation était prête, et le chancelier Séguier prononça son réquisitoire devant toutes les Chambres assemblées. Il y analysait longuement le *Système*, qui fut condamné à être brûlé. Le Parlement arrêta, en outre, « qu'il serait nommé des commissaires qui s'assembleraient le lendemain de la Saint-Martin, à l'effet d'aviser aux moyens les

1. Bachaumont, *Mémoires secrets...*, 19 févr. 1770 : « Il se répand un nouveau livre en deux volumes in-8°, petit caractère, qui a pour titre : *Le Système de la Nature*, par M. de Mirabaud, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ce Traité, extrêmement proscrit, est l'*Athéisme prétendu démontré*. Ceux qui l'ont lu le trouvent fort inférieur à la *Lettre de Trasibule à Leucippe*, qu'on sait avoir le même objet pour but. Les gens religieux gémissent de voir avec quelle audace et avec quelle profusion on répand aujourd'hui des abominables systèmes qui, du moins autrefois, restaient consignés dans des manuscrits poudreux et n'étaient que des savants. »

2. C'est ce que M. de Montalembert et M. de Châteauneuf l'achetaient à Ségault, qui tenait ces exemplaires de Mannoury, libraire à Caen de passage à Paris, avril 1770. Cf. J.-P. Belin, *Le Mouvement philosophique de* 1748 *à* 1789, chap. xi : La secte holbachique.

plus efficaces d'arrêter les progrès d'écrivains téméraires, qui semblaient n'avoir d'autre objet que d'effacer de tous les cœurs le respect dû à la religion, l'obéissance aux puissances et les principes qui maintiennent la paix, l'ordre et les mœurs parmi les citoyens ».

L'arrêt du Parlement fut publié sans le réquisitoire, contrairement à l'usage : le Parlement craignait évidemment que ce résumé abondant des livres condamnés, piètrement réfutés, leur fît plutôt de la publicité. Mais le Ministère exigea sa parution; il fut imprimé par ordre exprès du roi (« le roi ayant pris connaissance de ce réquisitoire et ayant jugé combien il était important qu'il fût connu, donna ses ordres pour qu'il fût imprimé à l'Imprimerie Royale et distribué avec la mention : *imprimé par ordre exprès du roi* ». Coll. *Joly de Fleury*). Cet épisode révélait la tension grandissante entre la Cour et le Parlement, qui devait être exilé à la fin de l'année. Ainsi, pour quelques sous, le public put se procurer un ample résumé du fameux *Système*, qui contenait de longues citations *in extenso*.

L'affaire eut son écho à l'Académie française où les philosophes venaient d'entrer nombreux, et dont Séguier était membre: Thomas s'en prit aux dirigeants qui censuraient la littérature parce qu'ils étaient eux-mêmes incapables d'en faire. Saint-Lambert alla même jusqu'à proposer l'exclusion de Séguier, ce qui n'empêcha pas celui-ci, peu après, de rendre visite à Voltaire (Cf. L. Brunel, *Les Philosophes et l'Académie française*, 1883, p. 193).

Mais c'est vers le milieu encyclopédiste lui-même qu'il faut nous tourner si nous voulons enregistrer les réactions les plus intéressantes. L'attitude de la Cour, ni celle du Clergé ou du Parlement, n'avait de quoi surprendre. La condamnation arrivait d'ailleurs trop tard. L'Académie était noyautée. Les derniers tomes de l'*Encyclopédie* tombaient massivement. Dans le Tiers, chez le menu peuple de l'imprimerie et de la plume, dans le tâcheronnat, le métier d'art, levait une jeune génération déjà grandie dans l'atmosphère de la philosophie et endurcie aux persécutions. La crise politique endémique faisait lever cette pâte toujours plus vivement bouillonnante. C'est alors que se marquent, dans le camp même de la philosophie, quelques inquiétudes. Ne perdons pas de vue que pour les encyclopédistes, le peuple des pauvres, des manouvriers, des ouvriers, n'est pas encore mûr pour les lumières, et qu'il ne le sera peut-être jamais. Le peuple ne lit pas les livres, écrit d'Holbach, et Diderot, Voltaire, Rousseau lui-même (voyez le début de l'*Émile*) partagent son erreur. Mais s'il les lisait?

A quels outrages ne serait-il pas entraîné par cet assaut frénétique contre l'Autel, solidaire du Trône!

Grimm, Galiani, tentèrent de faire passer le *Système* pour un ennuyeux pensum; mais Voltaire se cabra net, et d'Alembert s'irrita. C'est d'ailleurs Voltaire qui fit, en ripostant, le plus de bruit autour du livre. Ses arguments, cependant, ne valent guère mieux que ceux des théologiens libéraux, comme Holland, voire ceux de l'orthodoxe Bergier.

Galiani écrit à Mme d'Épinay, le 23 juin 1770, de Naples : « J'ai feuilleté le *Système de la Nature.* Il me paraît de la même main qui a fait le *Christianisme dévoilé* et le *Militaire philosophe.* Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le système... » Et le 21 juillet il écrit directement à d'Holbach : « J'ai vu le *Système de la Nature;* c'est la ligne où finit la tristesse de la morne et sèche vérité, au-delà commence la gaîté du roman. Il n'y a rien de mieux que de se persuader que les dés sont pipés. Cette idée en enfante mille autres, et un nouveau monde se régénère. Ce M. Mirabaud est un vrai abbé Terray de la métaphysique. Il fait des réductions, des suspensions, et cause la banqueroute du savoir, du plaisir, et de l'esprit humain. Mais vous allez me dire qu'aussi il y avait trop de non-valeurs; on était trop endetté : il courait trop de papiers non réels sur la place. C'est vrai aussi, et voilà pourquoi la crise est arrivée. » En octobre, ayant appris la condamnation par le Parlement, il écrit à nouveau à Mme d'Épinay : « J'ai le cœur saisi d'effroi sur la levée de boucliers que le clergé a faite contre le *Système de la Nature.* Ces gens-là ont le nez fin. Assurément ils connaissent l'auteur, ou ils s'en doutent; ils l'indiqueront, on le sacrifiera. C'est un sacrifice qui coûte si peu à rendre à des gens qui viennent de payer seize millions. Dieu préserve l'athéisme de quelque fâcheuse persécution; mais j'en tremble » (8 oct. 1770).

L'opinion et les répercussions du Système.

Grimm, selon sa coutume, se borne dans la *Correspondance littéraire* (tome VII, 54, 1er sept. 1770) à relater les opinions des autres en y apportant quelques retouches. Il est vrai qu'il écrivait pour des Princes. Il rapporte sans tarder l'opinion de Voltaire, que celui-ci se chargeait d'ailleurs de répandre lui-même abondamment. « Le *Système de la Nature,* écrit le gazetier, n'a pas seulement excité le zèle du Clergé et du Parlement, deux athlètes plus redoutables ont cru devoir s'élever contre ce livre; le patriarche de Ferney a écrit une feuille de

vingt-six pages, et l'on dit que le roi de Prusse a aussi daigné s'occuper de cet ouvrage. La feuille du patriarche est intitulée : *Dieu, réponse au Système de la Nature,* section 2. Cette feuille sera insérée comme article dans les *Questions sur l'Encyclopédie,* auxquelles le patriarche travaille depuis environ un an, et qui formeront plusieurs volumes in-8°, dont il se propose de publier les trois premiers avant le commencement de l'hiver. Le patriarche ne veut pas se départir de son *rémunérateur-vengeur;* il le croit nécessaire au bon ordre. Il veut bien qu'on détruise le dieu des fripons et des superstitieux, mais il veut qu'on épargne celui des honnêtes gens et des sages. Il raisonne là-dessus comme un enfant, mais comme un joli enfant qu'il est. Il serait bien étonné si on lui demandait de quelle couleur est son dieu; il serait encore plus étonné de l'idée qu'il en donnerait lui-même, en voulant répondre à cette question : car si la nécessité de toutes choses est démontrée, comme il le prétend, que fera-t-il de son dieu, de quelque manière qu'il le conçoive, si ce n'est un être enchaîné, comme tout ce qui existe, par les lois invariables du mouvement, et à quoi lui servira l'existence d'un tel être? Il ne conçoit pas comment le mouvement seul, sans aucune intelligence, a pu produire ce qui existe. Personne ne le conçoit, mais c'est un fait; et c'est un fait aussi qu'en plaçant une intelligence éternelle à la tête de ce mouvement, vous n'expliquez rien, et vous ajoutez à une chose inexplicable mille difficultés qui le rendent absurde par-dessus le marché. Mais des êtres doués d'intelligence, tels que l'homme, n'ont pu être que le résultat de la combinaison d'une intelligence suprême. L'existence de la montre prouve l'existence de l'horloger, un tableau indique un peintre, une maison annonce un architecte : voilà des arguments d'une force terrible pour les enfants. Le philosophe s'en paierait comme eux, si, en les admettant, il ne se trouvait pas replongé dans une mer de difficultés interminables; il aime encore mieux croire que l'intelligence peut être l'effet du mouvement de la matière, que de l'attribuer à un ouvrier tout-puissant qui ne fait rien, et dont la volonté ne peut empêcher que ce qui est ne soit, ni rien changer à sa manière d'être; à un être souverainement intelligent, et qui, dès que vous lui supposez une qualité morale, peut être justement accusé dans toutes ses productions, où la somme des inconvénients l'emporte infiniment sur les avantages...

« Le patriarche n'a pas manqué de mettre son cachet à son nouvel écrit, mais ce n'est pas le bon cachet. Il rappelle les anguilles de Needham; le lapin de Bruxelles, qui fait des lapereaux à une poule; les rats d'Égypte, qui se formaient de la fange du Nil; le blé qui pourrit pour germer, afin de prouver

qu'il faut mourir pour naître. Le mal n'est pas de relever, pour la millième fois, cette kyrielle de pauvretés, mais de les combattre avec une petite physique écourtée, aussi mesquine dans ses principes que pitoyable dans ses conséquences : il faut que chaque Achille ait son talon vulnérable; celui de Ferney l'est par sa physique. » Et encore : « Le patriarche a des griefs plus sérieux contre le *Système de la Nature;* il craint que ce système ne renverse le rituel de Ferney et que le patriarcat ne s'en aille au diable avec lui. C'est là, je pense, le motif secret mais véritable, de son humeur contre ce maudit système. » Comme on voit, Grimm donne là une défense indirecte du livre de d'Holbach; était-ce par conviction, ou sous la pression de Diderot?

A vrai dire, l'humeur si mobile de Voltaire avait de multiples causes. Il était déiste; il était « cause finalier »; il craignait que l'athéisme n'attirât des persécutions à toute la philosophie, que le bloc encyclopédiste ne fût rompu, que les méchants ne tirassent du *Système* de terribles conclusions politiques; en même temps, il ne voulait pas rompre avec le club holbachien, il ne détestait même pas de lui faire de la publicité, voire de paraître l'approuver en secret [1]. D'où ces multiples lettres et écrits de 1770 et 1771, dans lesquels il persifle le baron en même temps qu'il le vante, et le cite abondamment tout en faisant mine de l'ignorer. Qui saurait ici faire exactement la mesure de la tactique, des influences, de la sincérité? Nous sommes en pleine dispute littéraire.

La critique de Voltaire.

Cette polémique voltairienne autour du maître livre de d'Holbach mérite qu'on s'y arrête, car elle reflète bien les multiples courants qui traversent la philosophie vers le dernier tiers du XVIII[e] siècle, quinze ans avant la prise de la Bastille.

Ce que le baron en put penser, on l'ignore. Il dut en rire, dans le privé, avec Diderot et Naigeon. Sans doute n'en parla-t-il

1. Par exemple, BACHAUMONT écrit (*Mémoires secrets...*, 8 sept. 1770) : Voltaire « réfute si mal le philosophe qu'il prétend combattre que ce pamphlet peut passer pour le traité d'Athéisme le plus formidable, par l'adresse avec laquelle le sieur de Voltaire a rapproché les divers arguments de son adversaire, qui restent dans toute leur force... Au moyen du soin qu'a eu M. de Voltaire d'extraire ainsi le livre du *Système de la Nature,* ouvrage en deux volumes in-8°, où tout le monde ne pouvait pas mordre, et qui n'était fait que pour les têtes fortement organisées, l'Athéisme, ainsi dégagé de toute la forme syllogistique, enrichi de toutes les grâces du style et de tout le piquant de la satire, va se répandre sur toutes les toilettes et infecter les esprits les plus frivoles. »

pas en société, pour ne point tenter ainsi de révéler qu'il était lui-même la cible du patriarche. Ni dans la correspondance de Diderot, ni dans les Mémoires d'aucun contemporain on ne trouve d'indication sur l'attitude du baron devant les critiques dont ses ouvrages étaient l'objet public. D'ailleurs, les réticences de Voltaire étaient en effet à double tranchant, tandis que les apostrophes de Rousseau — sur lequel d'Holbach s'exprima sans ménagement — étaient graves et menaçantes. D'autre part, Voltaire charriait dans le flot de ses correspondants des rois et des bourgeois; aux uns comme aux autres, il faisait la leçon, quoique en termes différents; il provoquait l'objection, et au fond, comme le remarquaient les amis du baron, il censurait souvent le *Système* avec l'apparence de vouloir lui gagner des amis... Suivons-le dans ce travail où excelle son esprit d'intrigue, de démonstration, de prosélytisme.

Le 7 mai 1770, Voltaire écrit à Vernes qu'il « ne connaît point du tout le *Système de la Nature...* », mais le 7 juillet, de Sans-Souci, Frédéric II lui mande qu'un ouvrage de la boutique des philosophes lui est tombé entre les mains : « Il m'a paru si téméraire que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques sur le *Système de la Nature...* » Entre-temps, Voltaire avait dû recevoir le livre, car il écrit à Grimm le 10 juillet pour lui parler enfin de ce *Système* : « Je vous prie de me dire si vous avez lu le *Système de la Nature*, et si on le trouve à Paris. Il y a des chapitres qui me paraissent bien faits, d'autres qui me semblent longs, et quelques-uns que je ne crois pas méthodiques. Si l'ouvrage eût été plus serré, il aurait fait un effet terrible; mais, tel qu'il est, il en fait beaucoup. Il est bien plus éloquent que Spinoza; mais Spinoza a un grand avantage sur lui, c'est qu'il admet une intelligence dans la nature, et que notre homme suppose que l'intelligence est un effet du mouvement et des combinaisons de la matière, ce qui n'est pas trop compréhensible. J'ai une grande curiosité de savoir ce qu'on en pense à Paris : vous, qui êtes prophète, vous en pourrez dire des nouvelles mieux que personne. »

Même demande à d'Alembert le 16 juillet : « ... Je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de laNature ;* il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte, et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions, et quelques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe. »

Et le 25, d'Alembert répond à Voltaire qu'il est d'accord avec lui : « Cependant je vous avoue que, sur l'existence de Dieu, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. » (Le 4 août il lui écrit encore dans le même sens [1].)

Le 27, Voltaire répond au géomètre : « Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Système de la Nature;* vous voyez qu'il prend toujours le parti de son *tripot*, et qu'il est fâché que les philosophes ne soient pas royalistes. Il ne trouve pas ces messieurs adroits : ils attaquent à la fois Dieu et le diable, les grands et les prêtres. Que leur restera-t-il? Le *Système de la Nature* est trop long, à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

« C'est apparemment pour ne pas paraître écolier de Spinoza et de Straton qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne sais comment, dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des intelligences du mouvement et de la matière, qui ne le sont pas; au moins le roi de Prusse relève fort bien cette bizarrerie. Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée » (c'est la sienne évidemment). Et le même jour il écrit à Frédéric pour le féliciter assez platement de sa réfutation, en lui annonçant la sienne qui n'est guère meilleure, style à part : « L'Athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini; sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous. »

Le 30 juillet, il écrit à Élie de Beaumont en lui demandant s'il a lu le *Système :* « Il ne me paraît pas consolant; mais nous avons d'autres systèmes qui le sont encore moins; par exemple, celui des jansénistes. » Le 8 août, à Mme du Deffand, il dit : « Un diable d'homme, inspiré par Belzébuth, vient de publier un livre intitulé *Système de la nature*, dans lequel il croit démontrer à chaque page qu'il n'y a point de Dieu. Ce livre effraie tout le monde, et tout le monde le veut lire... On le dévore. Il y a beaucoup de choses qui peuvent séduire; il y a de l'éloquence; et sous ce rapport, il est fort au-dessus de Spinoza... »

1. Et beaucoup plus tard, en 1778, d'Alembert écrira encore à Voltaire que l'auteur du *Système de la Nature* « a fait une grande sottise de réunir contre la philosophie les princes et les prêtres, en leur persuadant, très mal à propos, selon moi, qu'ils font bourse et cause communes. »

La critique de Voltaire (suite).

Le 11 août, il annonce à d'Alembert l'impression de sa réponse à d'Holbach et suggère à Frédéric, le 20, de faire imprimer la sienne. Que d'entregent! Que d'inquiétude!

Mais son petit opuscule sur Dieu, qui lui sert de réponse à l'inquiétant *Système*, sort rapidement des presses. C'est une pièce hâtive, très superficielle, et dont Grimm et Bachaumont ont bien noté les faiblesses. On n'y trouve d'ailleurs rien de plus que ce que nous révèle cette correspondance à bâtons rompus [1]. L'envoi de ce mince écrit va d'ailleurs être l'occasion d'un redoublement de propagande. Mais le patriarche ne perd pas le nord : chaque correspondant a son mot, chaque mot a son destinataire apparent et son but secret. A Mme du Deffand (2 sept. 1770) : « Je vous envoie, Madame, par votre grand'-maman, la petite drôlerie en faveur de la divinité, contre le volume du *Système de la Nature*, que sûrement vous n'avez pas lu; car la matière a beau être intéressante, je vous connais, vous ne voulez pas vous ennuyer pour rien au monde; et ce terrible livre est trop plein de longueurs et de répétitions pour que vous puissiez en soutenir la lecture, [mais n'en avez-vous point maintenant le goût?] Le goût, chez vous, marche avant tout. » Et le même jour, à la duchesse de Choiseul : « Je n'ai dit que ce que je pense dans ma petite réponse à l'auteur du *Système de la Nature;* il a dit aussi ce qu'il pensait, et vous jugerez entre nous deux, Madame, sans me dire tout ce que vous pensez. Une chose assez plaisante, c'est que le roi de Prusse m'a envoyé de son côté une réponse sur le même objet. Il a pris le parti des rois, qui ne sont pas mieux traités que Dieu dans le *Système de la Nature :* pour moi, je n'ai pris que le parti des hommes... »

Le 16 septembre, Frédéric écrit à propos de sa propre réfutation : « Cet ouvrage sur le *Système de la Nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne : je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais, dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, et d'atten-

1. Nous l'examinerons dans un chapitre spécial. Voltaire y imprime publiquement : « L'auteur du *Système de la Nature* a eu l'avantage de se faire lire des savants, des ignorants, des femmes; il a donc, dans le style, des mérites que n'avait pas Spinoza : souvent de la clarté, quelquefois de l'éloquence, quoiqu'on puisse lui reprocher de répéter, de déclamer, et de se contredire comme tous les autres. » Plus de mérites que Spinoza! Il y avait de quoi allécher.

dre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut. » Sagesse royale, qui ne peut tromper! Voltaire ne s'y trompera pas non plus.

Le 26 septembre, c'est à M. de Chabanon que Voltaire s'adresse : « Pour les ailes qui ont élevé l'auteur du *Système de la Nature*, il me paraît qu'elles ne l'ont conduit que dans le chaos. Non seulement ce livre fera un tort irréparable à la littérature, et rendra les philosophes odieux, mais il rendra la philosophie ridicule. [Au ton du patriarche, comme on voit qu'il s'adresse à un enthousiaste du baron!]. Qu'est-ce qu'un système fondé sur les anguilles de Needham? Quel excès d'ignorance, de turpitude et d'impertinence, de dire froidement qu'on fait des animaux avec de la farine de seigle ergoté! Il est très imprudent de prêcher l'athéisme, mais il ne fallait pas moins tenir son école aux Petites-Maisons. » Avec le comte de Schomberg aussi, il se fait sévère (5 oct.) : « Pour le *Système de la Nature*, qui tourne tant de têtes à Paris [et sans doute aussi la vôtre, monsieur le Comte!], et qui partage tous les esprits autant que le menuet de Versailles, je vous avoue que je ne le regarde que comme une déclamation diffuse, fondée sur une très mauvaise physique; d'ailleurs, parmi nos têtes légères de Français, il y en a bien peu qui soient dignes d'être philosophes [avis aux grands seigneurs qui se mêlent d'être séduits par cet athéisme!]. » Deux jours plus tard, à la duchesse de Choiseul : « A l'égard de Dieu, je vous assure que rien n'est plus nouveau que le système des anguilles, par lequel on croit prouver que de la farine aigrie peut former de l'intelligence. Spinoza ne pensait pas ainsi : il admet l'intelligence et la matière, et par là son livre est supérieur à celui dont M. Séguier a fait l'analyse. [Cette analyse malencontreuse! Si quelqu'un doit en faire une, c'est M. de Voltaire, et personne d'autre]. » Le même jour, il écrit en termes semblables au duc de Richelieu, en lui envoyant sa réfutation, et le 10 octobre il écrit à Grimm, plus librement, car nous ne sommes plus sur les marches du trône : « Ce maudit *Système de la Nature* a fait un mal irréparable. [Et lequel? Est-ce d'avoir mis en péril le *rémunérateur-vengeur?*] On ne veut plus souffrir de cornes dans le pays, et les lièvres sont obligés de s'enfuir », etc. Mais le 11, il écrit à Condorcet : « Un grand courtisan (Le Voyer d'Argenson) m'a envoyé une singulière réfutation du *Système de la Nature*, dans laquelle il dit que la nouvelle philosophie amènera une révolution horrible, si on ne la prévient pas [1]. Tous ces cris s'évanouiront, et la

1. Cette réfutation était un manuscrit de dom Deschamps, dont nous parlerons dans un chapitre particulier.

philosophie restera [c'est-à-dire la mienne...]. » Et à Voyer d'Argenson il répond le 12 pour le remercier; mais, ajoute-t-il, « je n'approche pas de vous, car je ne fais que douter... »

Le 26 septembre, il se justifie auprès de Mme Necker : « Vous me parlez, Madame, du *Système de la Nature*, livre qui fait grand bruit parmi les ignorants et qui indigne tous les gens sensés. [La dame est jeune, l'illustre vieillard peut se permettre ces écarts.] Il est un peu honteux à notre nation que tant de gens aient embrassé si vite une opinion si ridicule. Il faut être bien fou pour ne pas admettre une grande intelligence quand on en a une si petite; mais le comble de l'impertinence est d'avoir fondé un système tout entier sur une fausse expérience faite par un jésuite irlandais qu'on a pris pour un philosophe. Depuis l'aventure de ce Malerais de la Vigne qui se donna pour une jolie fille faisant des vers on n'avait point vu d'arlequinade pareille. Il était réservé à notre siècle d'établir un ennuyeux système d'athéisme sur une méprise. Les Français ont eu grand tort d'abandonner les belles-lettres pour ces profondes fadaises, et on a tort de les prendre sérieusement... » Le 21 octobre il plaide aussi devant Mme du Deffand. « Les philosophes ne sont pas bien en Cour; le *Système de la Nature* est comme le système de Law : il fait tort au monde; celui qui l'a réfuté, bien ou mal, a fait sagement [c'est lui]. A quoi servirait l'athéisme? Certainement il ne rendra pas les hommes meilleurs. » Et le 1er novembre il écrit sans détours au duc de Richelieu : « Quel que soit l'auteur (du *Système*) il faut l'ignorer; mais il était pour moi de la plus grande importance, dans les circonstances présentes, qu'on sût que je n'approuve pas ses principes... Je pense qu'il est toujours très bon de soutenir la doctrine de l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur; la société a besoin de cette opinion... » Et *le même jour*, il écrit à Grimm : « Il a fallu faire ce que j'ai fait; et si l'on pesait bien mes paroles, on verrait qu'elles ne doivent déplaire à personne. » Ce trait n'est-il pas placé là pour être répété au baron? En tout cas, le 2 novembre, en écrivant à d'Alembert, il récidive et montre ses craintes : « Un grand mal moral, qui pourra bien aller jusqu'au physique, c'est la publication du *Système de la Nature*. Ce livre a rendu tous les philosophes exécrables aux yeux du roi et de toute la cour. M. Séguier, que j'ai vu, n'a rien fait que par ordre exprès du roi. L'éditeur de ce fatal ouvrage a perdu la philosophie à jamais dans l'esprit de tous les magistrats et de tous les pères de famille, qui sentent combien l'athéisme peut être dangereux pour la société... Les esprits sont tellement irrités qu'on prendra pour athée quiconque n'aura pas de foi à sainte Geneviève et à saint Janvier. » Il s'exprime de la même façon dans

une lettre à Saurin (10 novembre) : « J'ai été très fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous sais bien bon gré de réprouver l'athéisme, et d'aimer ce vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Le 16 novembre, il envoie sa réfutation au marquis de Villevieille : « Paris s'amuse de ces disputes comme de l'opéra-comique. Il a lu le *Système de la Nature* avec le même esprit qu'il lit de petits romans; au bout de trois semaines on n'en parle plus [hum, hum]. Il y a, comme vous dites, des morceaux d'éloquence dans ce livre; mais ils sont noyés dans des déclamation et dans des répétitions. »

Il profite d'un envoi de Delisle de Sales pour lui écrire : « Je mets une différence essentielle entre la *Philosophie de la Nature* et le *Système de la Nature*. Il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquents dans le *Système*, mais tout le reste est déclamation et répétition. L'auteur suppose tout et ne prouve rien. Son livre est fondé sur deux grands ridicules : l'un est la chimère que la matière non pensante produit nécessairement la pensée, chimère que même Spinoza n'ose admettre; l'autre, que la nature peut se passer de germes. Je ne vois pas que rien ait plus avili notre siècle que cette énorme sottise. Maupertuis fut le premier qui adopta la prétendue expérience du jésuite anglais Needham, qui crut avoir fait, avec de la farine de seigle, des anguilles qui, le moment d'après, engendraient d'autres anguilles. C'est la honte éternelle de la France que des philosophes, d'ailleurs instruits, aient fait servir ces inepties de base à leurs systèmes. »

L'intarissable épistolier ne varie pas ses arguments; en bon agitateur, il multiplie l'expression des mêmes arguments à l'infini, espérant ainsi entraîner la conviction. C'est au tour de Mme d'Argental d'être sermonnée (9 mars 1771) : « M. d'Argental a donc toujours un grand goût pour ce *Système de la Nature?* Je le supplie de bien effacer les vers dans lesquels on en parle au roi de Danemark. Cependant, je vous jure que ce livre est farci de déclamations, de répétitions, et très peu fourni de raisons [ne nous fatiguons pas alors à lui en opposer!]. Il y a des morceaux éloquents, d'accord; mais il me paraît absurde de nier qu'il y ait une intelligence dans le monde. Spinoza lui-même, qui était bon géomètre, est obligé d'en convenir. L'intelligence répandue dans la matière fait la base de son système. Cette intelligence est assurément démontrée par les faits, et l'opinion opposée de notre auteur me semble très antiphilosophique : d'ailleurs, qu'est-ce qu'un système

uniquement fondé sur une balourdise d'un pauvre jésuite qui crut avoir fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté?... Spinoza est moins éloquent, mais il est cent fois plus raisonnable. »

Avec la cour de Potsdam, la discussion est plus délicate. Frédéric réfute d'Holbach : très bien. Mais au nom de quels principes? Est-il qualifié pour écrire contre le déterminisme au nom de la liberté? Voltaire répète pour le fils, Frédéric-Guillaume, ce qu'il a déjà écrit au père (28 novembre) : « Ce qui révolte le plus dans le *Système de la Nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'est l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, sans avoir seulement tenté d'en prouver l'impossibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage est pernicieux pour les princes et pour les peuples. » Mais Frédéric n'avait pas réfuté le *Système* pour l'amour de Dieu, ni par simple opportunisme autocratique; il avait ajouté qu'il croyait à la liberté, en prenant son propre exemple : « ... Il y a de la différence, sans doute, de pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) d'État, ou de ne le pouvoir pas; celui qui le peut a la liberté; celui qui ne saurait le breveter ne jouit pas de cette faculté... » Mais, devant cet argument inattendu, le bon sens recouvre chez Voltaire tous ses droits, et il répond assez finement au roi (18 octobre), qu'il « craint fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre (la publication des *Questions sur l'Encyclopédie*). C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire n'a pas sans doute la liberté de faire; il n'a que la liberté de dire : je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres; mais j'ai bien peur d'être détrompé; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. »

Frédéric II entendit-il cette réponse? En tout cas, elle met pour nous un point final à cette discussion épistolaire du livre de d'Holbach : l'athéisme est nuisible au peuple, le peuple doit croire au dieu rémunérateur et vengeur, il doit croire à la liberté — mais de fait, seuls les Puissants sont libres, et leur liberté n'est que l'expression de leur domination sur les peuples : *nous* ne sommes pas libres... Qui triomphe en fin de compte, sinon la logique franchise du baron, de Diderot, et de leurs amis?

N'allons d'ailleurs pas croire que cette rupture entre déistes et athées, dans le clan philosophique, n'ait qu'un caractère épisodique et soit dû à de l'humeur. Les matérialistes avaient

rompu avec Rousseau. Dix ans plus tard, ils se séparent de Voltaire. Le temps devait d'ailleurs venir où, sur l'arène révolutionnaire, les sectateurs de l'Être suprême prendraient leur revanche sur l'athéisme radical.

L'opinion de Diderot.

Peu de mois plus tard, alors qu'il roule vers Pétersbourg, Diderot, rédigeant une critique de *L'Homme*, d'Helvétius, donnera la note de l'amitié, celle aussi de la simplicité et du courage. Il s'en prend à l'ambiguïté d'Helvétius. Il lui oppose d'Holbach. « J'aime une philosophie claire, nette et franche, écrit-il, telle qu'elle est dans le *Système de la Nature* et plus encore dans le *Bon Sens*. J'aurais dit à Épicure : Si tu ne crois pas aux dieux, pourquoi les reléguer dans les intervalles des mondes?

« L'auteur du *Système de la Nature* n'est pas athée dans une page, déiste dans une autre : sa philosophie est tout d'une pièce. On ne lui dira pas : tâchez de vous entendre; nos neveux ne le citeront pas pour ou contre, comme les sectateurs de tous les cultes s'attaquent et défendent par des passages également précis de leurs livres prétendus révélés, etc. » (*Œuvres complètes*, t. X, p. 398).

Diderot avait passé plus d'une heure à relire le manuscrit du *Système*. Il professait les mêmes idées que le baron et les avait souvent inspirées. Au moment de la grande attaque, il ne les atténue pas, ne les renie pas; il les affirme au contraire sans détour.

D'Holbach moraliste .

1771... Les années passent. L'*Encyclopédie* est terminée. Diderot aspire au repos; il veut écrire en liberté, pour son plaisir. D'Holbach, ayant épuisé dans trente volumes les ressources de la science et de la philosophie, va s'attaquer maintenant à la politique, à la morale, à la pédagogie.

La jeune génération grandit. Diderot et d'Holbach songent à l'établissement de leurs enfants. Le baron approche de la cinquantaine. C'est l'époque où surgit le besoin de mettre sur le papier tout ce que les événements leur suggèrent de fécondes améliorations, de plans d'avenir, de règles futures. Leur volonté réformatrice n'est pas tarie. Elle modifie un peu son objet, ou l'expression de son objet.

D'Holbach athée cst un d'Holbach moraliste. La science expérimentale, le rejet de toute religion, sont chez lui le fondement de la philosophie sociale. Il passe tout naturellement de la nature à l'homme, car l'homme n'est qu'un fragment de la nature. C'est d'ailleurs un courant qui emporte tout le siècle. L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* avait débuté par les *Éléments de la philosophie de Newton*, lui aussi. Dans le drame, dans l'esthétique, Diderot moralisait, tout comme d'Holbach dans la polémique. Le bien public, voilà quel était le but que l'homme de lettres, conscient de son rôle social, recherchait de plus en plus. Montesquieu, avant eux, avait passé par là. La littérature, l'histoire, la géographie et les voyages, sont des œuvres critiques; la poésie tout entière devient didactique.

On s'efforce de dégager du chaos naturel des lois universellement valables; on recherche l'accord entre les principes de la science naturelle et ceux de la législation, dans la ligne ouverte par l'*Esprit des Lois.* Helvétius, Boulanger, d'Holbach, s'efforcent d'expliquer la religion, la politique, le gouvernement, par la psychologie, la physiologie, la géographie, la géologie. Mais ces premières distinctions ne vont pas jusqu'à faire leurs parts respectives à l'économie et à la politique; d'ailleurs, en les distinguant, plus tard, n'a-t-on pas contribué à en masquer la nature, plutôt qu'à la mettre en lumière? Il est douteux qu'on puisse parler de sciences sociales dans le milieu encyclopédiste. Néanmoins, le comportement de l'homme en société fait l'objet des préoccupations de tous. C'est que l'économie politique est encore humaniste, surtout en France. Et en France, particulièrement à Paris où d'Holbach est le centre d'un cercle de chercheurs et d'écrivains qui furent parmi les plus remarquables dispensateurs d'analyses, d'idées et de réformes sociales.

L'*Encyclopédie* avait constitué la première arène des deux écoles qui allaient rivaliser dans les années 1770 : les *économistes*, c'est-à-dire les physiocrates comme Quesnay, pour qui la propriété foncière était de droit divin, et les *utopistes* dont Rousseau devint le martyr et Morelly le paria, pour qui le communisme primitif était la matrice de toute société. Les encyclopédistes ne choisirent pas nettement entre eux. Aussi bien, les distinctions d'écoles ne leur paraissaient pas aussi tranchées qu'à nous; les doctrines se sont cristallisées plus tard, après l'effacement des problèmes du jour.

En tout cas, un courant se manifestait parmi les propriétaires terriens, les administrateurs de biens, les fonctionnaires des taxes et des impôts, en faveur de la chapelle de Quesnay. Diderot admirait, avec des réserves générales, leurs essais pour découvrir quelques lois simples aux mouvements économiques,

et d'Holbach, qui s'intéressait à la culture de ses propres terres, ne fut pas le dernier à vanter la *philosophie rurale* des physiocrates.

Mais n'y mettait-il pas surtout des raisons morales, rejoignant par là le camp dont Jean-Jacques constituait l'élément avancé? Ce n'est probablement pas par hasard que Galiani s'inquiète, de Naples, en 1770 : « J'ai craint que l'âge des métamorphoses soit arrivé à Paris... et que vous aussi, soyez devenu *économiste.* Grâce au Ciel, vous êtes encore un homme, et un *encyclopédiste,* et pas du tout un économiste. » Galiani, pour sa part, s'était spécialisé dans la question des grains; contre les physiocrates libre-échangistes, il avait défendu les droits de l'État et des provinces, le contrôle des prix, etc., c'est-à-dire les privilèges mêmes de la monarchie *(Dialogues sur les grains)*. Diderot avait d'ailleurs revu de près son travail, sans toutefois nettement prendre parti dans la querelle. Morellet (aux gages du ministère) avait répondu à Galiani, si bien que la rue Saint-Roch résonnait de l'écho de ces polémiques. On ne prétendait point empiéter sur le terrain des ministres, mais déjà l'on pensait comme feront les « législateurs du genre humain »; c'est ce que Galiani appelait « la manie de Diderot et d'Holbach de faire le bien de l'humanité ».

Encyclopédistes et économistes.

On sait aussi que d'Holbach eut des contacts prolongés avec les fondateurs de l'économie politique classique, bien qu'il n'ait certainement pas prévu le développement extraordinaire que devait prendre leur doctrine. Hume fut maintes fois l'hôte de la coterie, sans peut-être que les questions économiques aient tenu la première place dans les conversations. Adam Smith séjourna aussi à Paris. On sait peu de chose sur l'activité qu'il y déploya. M. Wickwar pense qu'il y fut surtout connu comme un professeur dont la *Théorie des Sentiments moraux* venait d'être traduite en français (sous l'impulsion de d'Holbach et sous le nouveau titre de *La Métaphysique de l'Ame*). C'est chez d'Holbach que Smith rencontra Turgot, en 1766, et qu'il se lia d'amitié avec Morellet. C'est donc alors qu'il fréquentait les milieux économistes et encyclopédistes de Paris qu'il commença la rédaction de son propre traité de la *Richesse des Nations*. Parmi les livres de sa bibliothèque recensés après sa mort, on trouve un exemplaire du *Système social* de d'Holbach [1].

1. Voyez sur ce point : A. Smith, *Métaphysique de l'âme* (trad. Eidous, 1764; retraduit par Mme Condorcet en 1798); Burton, *Hume,* II, 171, 351; J. Bonar, *Catalogue of Library of Adam Smith* (1894), p. 111.

Dans l'*Éthocratie*, à l'avènement de Louis XVI, emporté par l'enthousiasme général, le baron s'affirma nettement partisan des économistes, sans bien mesurer à quoi l'engageait cette adhésion : « Le sol est la base de la félicité nationale... »; et il ajoute en note : « Toute l'Europe connaît les ouvrages sans nombre publiés depuis plusieurs années en France par une société de bons citoyens connus sous le nom d'*œconomistes*, dont l'association utile est due au zèle patriotique de feu M. Quesnai, Médecin du Roi, et de M. le Marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des Hommes*... On ne peut rien ajouter aux vues utiles que l'amour du bien public leur a dictées. » Il montre en même temps ce qui le sépare des physiocrates en indiquant : « Dans un ouvrage qui n'a que la Morale pour but, il suffira de répéter qu'elle est toujours d'accord avec la saine politique.» Le baron faisait de l'*éthocratie*, gouvernement moral, le couronnement de la *physiocratie*, gouvernement naturel.

Morellet.

Il ne faut pas non plus négliger, dans l'entourage du baron d'Holbach, l'abbé Morellet, *debater* infatigable des affaires commerciales. Diderot, comme les autres, a rapporté qu'il n'était à l'aise que lorsqu'il pouvait « pérorer » sur les taxes, le trafic, les douanes et le reste. Un plaisant abbé, un peu pamphlétaire à gages, critique de la liberté des grains, et censeur de la gestion financière du Royaume et du monopole de la Compagnie des Indes.

On riait de lui; la baronne s'en moquait; le baron le tarabustait; il avait les ridicules d'un travers excessif. Mais cette agitation remuait des idées capitales, on devait le voir à la fin du siècle. C'était d'ailleurs un bonhomme accommodant, déiste par mollesse. Il avait la plaisanterie un peu lourde; Diderot lui dit un jour : « Croyez-vous que lorsque nous regrettions tous le Montami, le plus ancien ami du baron, ce fut une plaisanterie bien placée de votre part que de lui dire que son ami était allé lui (réserver) une place dans l'autre vie? » (*Lettres*..., 28 juillet 1765). Il était bien vu de la République des Lettres; il maria sa nièce à Marmontel, vivait chez Saint-Lambert, et ne manquait pas un des excitants repas du baron. Il traduisit Beccaria, qu'il invita au nom de d'Holbach et de ses amis à visiter Paris. Il correspondait très librement avec l'Angleterre, — le colonel Barré, Priestley, et plus haut encore.

Turgot.

Turgot, magistrat, nanti de charges officielles, homme d'État, visitait rarement le salon du baron. C'était un homme modéré, éloigné de tout penchant sectaire, avisé, réfléchi, rompu aux affaires pratiques. Il combinait l'administrateur et l'économiste. Son écrit sur la production et la distribution des richesses est un ouvrage plein d'intuitions encore vives. Plus d'un barbouilleur économiste et financier de nos jours pourrait y prendre leçon!

Mais je veux aussi que la société des amis du baron, celle du baron lui-même, aient modéré ce qu'il y avait de fantasque, d'unilatéral, dans l'orthoxie physiocratique. La critique du bon sens, de l'opportunisme, de la morale prudente, se mêlaient à l'enthousiasme, et tempéraient rue Saint-Roch le mécanisme un peu rigide de la réforme de Turgot. D'Holbach ne s'est-il pas amicalement égayé, au dire de Naigeon, de l'échec de Turgot, lorsque celui-ci dut abandonner les affaires que Louis XVI lui avait confiées? (NAIGEON, *J. de Paris*, 9 février 1789).

Dans l'*Éthocratie*, d'Holbach avait dicté son programme de réforme de la monarchie, et invoquait Turgot tout-puissant : « ...Tels sont, ô vertueux Turgot! les effets que doit attendre de ta sagesse et de ta probité un grand empire dont un monarque équitable te confie la fortune. » Mais d'Holbach n'exigeait rien moins que l'établissement du gouvernement de la morale! Et de laquelle? Celle du *bonheur!* Turgot n'offrit que la codification, sous forme d'édits royaux, de ses principes; mais l'heure n'était pas venue où la noblesse pouvait renoncer d'elle-même à ses privilèges, ni les corporations aux leurs; il y fallut l'insurrection du peuple, éternel moteur des nouveaux équilibres. Naigeon rapporte la boutade du baron : « Vous étiez un excellent voiturier et vous meniez très bien votre charrette; mais vous aviez oublié la petite boîte de saindoux pour graisser les essieux. »

La mort d'Helvétius.

Les dernières années du règne de Louis XV, celles de la Du Barry, avaient vu l'échec des tentatives de réforme. Choiseul, Malesherbes et les Parlements avaient été exclus en 1770. Les encyclopédistes et les physiocrates perdirent leurs protections. L'absolutisme triomphait à nouveau, dans la gabegie, l'illuminisme et l'obscurantisme renaissants, avant que la ten-

tative de Turgot ne ravivât, avec Louis XVI, les espoirs. Les querelles religieuses cédaient le pas aux luttes économiques, politiques, autrement plus profondes et passionnées. Pouvait-on encore opérer une réforme de la monarchie? Le souvenir de Montesquieu n'était pas perdu; tout espoir dans la monarchie éclairée abandonné, il ne restait plus qu'à souhaiter une limitation du pouvoir absolu, le constitutionnalisme. Pourtant, ni d'Holbach ni Diderot ne se faisaient illusion sur le régime anglais. Mais il n'y avait pas d'autre voie. La crise constitutionnelle, juridique, religieuse, fiscale, économique, n'était plus guère conjurable. C'est dans cette même période que d'Holbach passe de la polémique religieuse, de la philosophie de la nature, à l'exposé systématique de la philosophie politique et morale, celle des fins et des moyens, déjà largement exposée dans le *Système de la Nature.*

La destinée d'Helvétius, mort au début de cette période, en 1771, avait eu d'importantes répercussions dans le camp philosophique. Fidèle à l'esprit de Montesquieu, l'auteur illustre de l'*Esprit* avait ouvert une voie. Ses amis la poursuivirent en en modifiant le cours. Je cite M. Wickwar : « D'Holbach se trouvait en désaccord avec les idées les plus particulières d'Helvétius. Il ne croyait pas comme lui à l'omnipotence de l'éducation. Il n'admettait pas que la distribution égalitaire de la propriété fût la seule voie pour égaliser le bonheur. Il ne laissait pas son utilitarisme dégénérer en un mélange assez fruste d'hédonisme, d'égoïsme et d'étatisme. Et au lieu de borner son éthique à une théorie de la législation, il la définissait comme « la science de toutes les relations qui existent entre les hommes, et des obligations qui résultent de ces relations ».

Bel exemple de l'indépendance et du caractère du philosophe! Car d'Holbach avait été l'ami fidèle d'Helvétius, car il avait partagé ses soucis personnels. Helvétius était mort en sa présence. « Le baron d'Holbach assiste sa femme et pleure son ami, écrit à Garrick l'un de ses amis parisiens. Ce philosophe ne craint pas de se montrer sensible. Il a le cœur très bon » (Garrick, *Private Correspondence*, II, 595; *Correspondance Litt.*, IX, 418).

Mais l'amitié ne détourne point le cours des pensées. Le baron suit sa propre voie. De la science naturelle des causes et des effets, du roc de sa philosophie athée, il passe à l'examen des buts moraux et sociaux de la vie humaine; ce sont pour lui des aspects d'un même monde. Déjà, on trouvait dans le *Système de la Nature* tous les principes qu'il va développer, en se penchant avec beaucoup de bon sens sur les faits patiemment observés de la vie morale et sociale des hommes.

M. Wickwar, qui a étudié avec finesse les rapports d'Helvétius et de d'Holbach, donne sur ce point une interprétation très vivante. Je cite : « De même que la publication de l'*Esprit* d'Helvétius et la mort de Boulanger avaient, semble-t-il, déclenché l'abondante publication des ouvrages antireligieux de d'Holbach dans les années 60, de même la mort d'Helvétius lui-même et la publication de ses Œuvres posthumes semblent l'avoir conduit vers un nouveau champ d'activité dans les années 70 » (Wickwar, *loc. cit.*, p. 99).

Mais, comme le dit le même auteur, « dans sa critique sociale et politique il fut libéral là où Helvétius et Rousseau étaient radicaux, exactement comme en religion il était radical alors que ceux-ci restaient libéraux. C'est pourquoi ses écrits politiques ne frappèrent pas autant que ses attaques contre la religion. Les trois volumes du *Système social* et les deux volumes du travail plus poussé sur la *Politique naturelle*, qu'il fit imprimer en 1772, la petite brochure intitulée *Éthocratie*, et les trois volumes de la *Morale universelle*, qu'il publia en 1776, sont un exemple excellent de ce mélange d'abstraction théorique et de bon sens pratique dans lequel excellait son époque. C'est peut-être à cause de leur mérite et de leur modération même qu'ils n'ont pas fait impression de surprise ou de scandale...

« Sous deux aspects, les plus politiques d'entre eux étaient uniques, et c'est ce caractère qui leur confère une importance historique particulière. Ils paraissaient beaucoup plus tard que les écrits politiques des autres philosophes de l'*ancien régime;* eux seuls portent la trace de l'amertume et de la révolte du cœur suscitées par le « despotisme oriental » des années 1770-74. Ensuite, bien que d'Holbach ait tenté, comme Helvétius et contrairement à Montesquieu, de déduire une science politique utilitariste de quelques lois de la nature humaine simples et universellement valables, il veilla à ce que ces lois fussent des normes morales liant la conscience humaine, et non les règles psychologiques amorales auxquelles Helvétius s'était borné. »

Éthique.

La puissance de l'éthique holbachienne, c'est la puissance des principes non chrétiens du monde moderne, c'est l'expression, enfin parvenue à maturité, du désir de l'homme d'être lui-même. Gœthe et Nietzsche lui doivent bien quelque chose.

On fait honneur à la Renaissance occidentale des xve et xvie siècles d'avoir secoué le joug de la tradition judéo-chrétienne. On cite les grands noms de ce mouvement : Vinci,

Galilée, Descartes, dix autres fondateurs du rationalisme classique. Mais leur œuvre reste en deçà du christianisme; mais ce sont là plutôt des têtes exceptionnelles. Leur pensée ne s'est pas encore emparée des masses. La Tradition chrétienne les enveloppe encore de toutes parts, et les limite brutalement. J'en dirai autant de Montaigne, de Gassendi, dont le pyrrhonisme et l'épicurisme sont étroitement muselés. Spinoza lui-même ne pouvait apparaître un prince de l'athéisme qu'à ses contemporains. Les pays secoués par la Réforme offraient aussi, par certains aspects, une régression. Luther annule Hobbes. Calvin dresse le bûcher de Servet comme un phare signalant l'écueil dissimulé sous les flots montants de la critique. Avec d'Holbach, avec Diderot, la scène change...

. . . .

Témoignage de Diderot.

En 1773, Diderot s'était rendu chez Catherine II. On connaît ce périple célèbre. Il passe par la Hollande, où il visite le libraire Rey, dont les presses travaillaient pour le baron, et le trouve étriqué et besogneux. Pour la Sémiramis du Nord, dont il n'est pas la dupe, mais envers laquelle il se croit des devoirs de reconnaissance, il trace un *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie.* Une fois de plus, dans ce travail, il paye sa dette à d'Holbach. Dans le programme d'étude des sciences il vante « une foule de minéralogistes qui ont écrit en allemand ou qui ont été traduits de cette langue en français. La *Minéralogie* de Wallerius, etc. », c'est-à-dire la série d'ouvrages traduits par le baron. Il vante aussi « surtout le petit livre *De l'Entendement ou de la Nature humaine* par Hobbes, ouvrage court et profond... C'est un chef-d'œuvre de logique et de raison ». (C'est d'Holbach aussi, nous l'avons vu, qui avait traduit ce livre.) A propos de la morale il note : « On imprime à présent à Amsterdam sous ce titre un ouvrage où je suis sûr qu'il y aura d'excellentes choses. Il faudrait resserrer et analyser le *Système social* et la *Politique naturelle.* » Cette indication nous montre que Diderot revisa peut-être à Amsterdam, chez Rey, les épreuves de la *Morale universelle*, qui parut en effet en 1776. Sa plume dut bien y laisser quelque trace, et on peut voir là une raison supplémentaire de sa part pour vanter l'ouvrage.

Les auteurs païens : Lucrèce et Sénèque.

Après 1760, d'Holbach avait engagé le jeune La Grange comme précepteur de son fils. La Grange fut traité chez lui sur un pied amical, chose rare pour un précepteur de ce temps. Diderot le prit en affection. C'était un disciple, et c'est ainsi qu'il devint l'une des chevilles ouvrières des travaux du baron. Pour sa part, il se mit, sur la suggestion de ses Maîtres, à la traduction de Lucrèce et de Sénèque.

En 1768 parut la traduction de Lucrèce, dont le baron fit les frais, comme pour celle de Sénèque. On fit un tirage de luxe, à grandes marges, et une édition populaire. Diderot en revit les épreuves, avec Naigeon.

La Grange mourut en 1775, avant d'avoir terminé la traduction de Sénèque. Naigeon la compléta, ainsi que les notes qui l'accompagnent, aidé de d'Holbach pour la partie scientifique [1]. Les deux amis invitèrent alors Diderot à écrire, en guise de préface, une biographie de Sénèque. Sous le couvert du philosophe latin, Diderot écrivit de magnifiques pages à la gloire de la philosophie, et chacun reconnut dans les règnes de Claude et de Néron bien des traits qui répandaient des couleurs hideuses sur le règne de Louis XV. Le retour à la philosophie païenne, l'exaltation des philosophes de l'antiquité, signalaient à tous les yeux le triomphe de la pensée nouvelle, le rejet définitif du passé judéo-chrétien. Cette fois, aucun des amis ne cacha le travail commun, la collaboration fraternelle qui les avait conduits à cette enthousiaste apologie où Diderot, vieillissant, versa tout ce que son expérience et sa fougue entretenaient d'aspirations et de sentiments généreux.

Le livre parut en 1778, et dans la dédicace à Naigeon, Diderot livra le secret d'une longue amitié en termes nuancés et très émouvants : « ...Une obligation que je vous aurai toujours, à vous et à M. le baron d'Holbach, une marque signalée de votre estime, c'est de m'avoir proposé une tâche qui plaisait infini-

1. L'avertissement, rédigé par Naigeon, donne les renseignements suivants :

Les notes des *Questions naturelles* sont dues « à deux savants, dont l'un (d'Holbach) sans cesse occupé de l'étude de la Nature, a rassemblé sur l'organisation intérieure du globe en général des faits d'autant plus propres à en expliquer les principaux phénomènes, qu'ils ont toujours eu pour base l'expérience et l'observation... » Et : « M. le baron d'Holbach, ce savant si estimable par l'étendue, la profondeur et la variété de ses connaissances; si cher, si précieux à sa famille et à ses amis, par la douceur et la simplicité de ses mœurs; en qui la vertu est devenue une habitude, et la bienfaisance un besoin..., avait choisi M. La Grange pour Instituteur de ses enfants, sans le connaître et sur le simple récit de quelques anecdotes de sa vie, qui annonçaient en effet du caractère, un esprit droit, et une âme honnête... »

ment à mon cœur... Si les hommes avaient sous la tombe quelque notion de ce qui se passe sur la terre, de quels sentiments de reconnaissance pour vous, pour M. le baron d'Holbach, pour vos divers collègues MM. Desmarets et d'Arcet, cette victime prématurée d'Épicure et de Zénon, l'honnête et laborieux La Grange ne serait-il pas pénétré? Toutes les opinions sur les âmes des morts, qui me touchent ou qui me flattent, je les embrasse; et il me semble, dans ce moment, que je vois l'ombre de notre cher La Grange errer autour de votre lampe tandis que vos nuits se passent soit à compléter ou éclaircir son ouvrage, soit à rapprocher de cent endroits sa traduction du vrai sens de l'original... Il faut convenir que les ennemis de nos philosophes ressemblent quelquefois merveilleusement aux détracteurs de Sénèque. Si cette glorieuse conformité n'est pas la seule, et si l'on ne pouvait montrer du respect pour l'ancien sans en être pénétré pour les modernes, pourquoi ne se trouverait-il pas dans quelques siècles éloignés d'imbéciles imitateurs des Pères de l'Église qui les inscriraient aussi dans le catalogue des saints, attente dont ils seraient sans doute infiniment flattés? Quoi qu'il en arrive dans l'avenir, que béni soit à jamais celui d'entre eux à qui nous devons la *Morale universelle!* Puissent les pères et les mères en recommander la lecture journalière à leurs enfants! Puissent les miens être fidèles à la promesse qu'ils m'ont faite d'en méditer toute la vie les utiles et sages leçons! » (Diderot, éd. Assézat, III, 181).

Cette publication (dont Diderot fit en 1782 une seconde édition) devait être la dernière. C'est l'année même où meurent Voltaire et Rousseau, 1778. L'âpreté des conflits dans le clan des philosophes faisait place aux réconciliations dernières. Voltaire, triomphant, lors de son dernier séjour à Paris, y rencontra pour la première fois d'Holbach; mais on ne sait pas quelles paroles échangèrent deux des plus puissantes têtes de ce siècle. Quant à Rousseau, il laissait derrière lui les *Confessions*, dont la lecture se multipliait déjà dans les salons. C'est alors que bien des gens apprirent l'existence d'une « coterie holbachique », et de ses prétendus méfaits. Le baron, indifférent à cette flèche du Parthe comme à tous les assauts qu'il avait subis sous la cuirasse pesante de l'anonymat, ne s'en laissa pas émouvoir. Diderot répondit pour eux deux en un paragraphe dur et loyal, dans la seconde édition de son *Essai sur le Règne...* Derniers éclats qui devaient s'évanouir, dix ans plus tard, dans l'embrasement général de tout un monde.

Vieillesse.

D'Holbach mariait ses filles, mettait de l'ordre à sa dépense, espaçait ses dîners. Il envoie son fils faire un grand voyage en Italie et en Allemagne, au cours duquel il portera à Galiani les amitiés de son père, et lui achète une charge dans l'armée. Les presses de Rey ne travailleront plus pour lui...

Mais il ne perd rien de sa curiosité, de sa civilité, de sa rigueur. Aucune nouveauté ne lui échappe, et le bon sens lumineux reste vivace en lui. Se tint-il au courant, dans ces années pathétiques, des travaux de Lavoisier? Eut-il le pressentiment des nouveaux développements de la chimie et des sciencсs naturelles? On peut le croire. Rien dans ce qu'il avait lui-même pensé vingt ans plus tôt n'y contredit; il croyait à l'expérience, il croyait aux faits, il croyait au progrès... Mais il refusait toujours de croire aux miracles. Dernière tentation, Mesmer vint opérer chez lui ses tours, sans succès. « M. Mesmer, raconte la *Correspondance littéraire* (1780), avait une lettre de recommandation pour M. le baron d'Holbach. Il y fut dîner peu de temps après son arrivée à Paris avec tous nos philosophes. Soit que lui-même, soit que ses auditeurs fussent mal préparés aux merveilleux effets du magnétisme, il ne fit ce jour-là aucune impression sur personne, et, depuis ce fâcheux contretemps, il n'a plus reparu chez M. d'Holbach. »

Mort de Diderot. Dernières années.

Avec la mort de Diderot, en 1784, c'est beaucoup de sa propre vie qui disparaît : Naigeon seul, de la vieille équipe, reste à ses côtés. Combien n'a-t-il pas dû pleurer ce compagnon d'armes, cet ami chaleureux, dispensateur d'idées et de critique, qui savait morigéner et louer, celui qui ne faisait jamais défaut! Comme on voudrait que d'Holbach ait rompu pour cette fois la loi pénible qu'il s'était imposée, de n'être officiellement que le « premier maître d'hôtel de la philosophie! »

Mais jusqu'à sa mort, et encore au-delà, le baron ne se départit point de son rôle. Aujourd'hui même, s'en est-il vraiment évadé? Qui comprend la grandeur de ce mutisme, garant d'une œuvre si vaste où la vanité ni l'ambition n'eurent la plus petite part?

Les dernières années du baron, toutes remplies des devoirs de l'amitié envers la jeune génération philosophique, donnent encore plus de poids à sa réserve antérieure. Ne pouvait-il pas

faire connaître ce que lui devaient les nouveaux progrès de la raison? N'était-il pas temps de lever le masque? Assez méchamment, Grimm avait déjà écrit, à propos de son *Système social,* en 1773 : « Il nous faudrait aujourd'hui des têtes neuves, ou des gens qui voulussent garder le silence » (note 38). Dans la dernière décennie de sa vie, d'Holbach garde le silence; mais son œuvre fructifie; les têtes neuves apparaissent, et elles feront une tout autre besogne que celle qu'imagine l'acariâtre et solennel Grimm.

A côté des vieux amis, comme Le Roy, ou Franklin, comme Morellet, surgissent de nouvelles énergies. Le jeune Volney se lie à lui. Le poète des *Ruines,* orientaliste, lecteur studieux de Fréret, l'un des premiers voyageurs exotiques, est un adversaire passionné du despotisme, un zélateur de la raison, du progrès, de la perfectibilité morale de l'homme; il admire d'Holbach, mais comprendra mal de quelle tragique façon la Révolution devait marquer son pas dans l'humaine marche vers un peu moins de malheur. Condorcet s'y engagera, jusqu'à la mort. Disciple d'Helvétius plutôt que de d'Holbach, quelque peu abstrait dans ses développements, il prolonge tout de même dans les faits la leçon reçue des encyclopédistes : c'est lui qui sera l'apôtre de l'enseignement national, que le baron n'avait cessé de réclamer.

Le baron préside aussi aux débuts de Cabanis, docteur, poète, fils adoptif de Mme Helvétius, l'un des fondateurs de la psychologie moderne. Les travaux de Cabanis seront dans la belle veine du *Système de la Nature;* son étude du comportement de l'homme, de ses conditionnements physiologiques et sociaux, maintiendront une tradition féconde que Maine de Biran devait s'efforcer de détourner au profit d'une renaissance de la métaphysique. Lui non plus, malgré toutes ses qualités éminentes, ne pouvait d'ailleurs dépasser les bornes assignées par les connaissances biologiques et médicales de l'époque. Mais il passa le flambeau à Bichat, à Claude Bernard... (note 7).

Maintenant, c'est dans le salon de la veuve d'Helvétius, à Auteuil, que se rencontrent le plus souvent les anciens et les jeunes. On y verra aussi Lamarck, ami de Naigeon, qui n'est pas encore l'auteur de la *Philosophie zoologique,* mais déjà, comme ses maîtres, respectueux de l'expérience, de l'étude des faits, de la méthode comparée. M. Wickwar voit dans ce déplacement du quartier général de la philosophie vers Auteuil le symptôme de changements profonds : « Le vieux baron, écrit-il, était probablement le seul athée survivant parmi les philosophes les plus éminents; car la nouvelle génération était

convaincue qu'il était aussi difficile de prouver la non-existence de Dieu que de nier l'intolérance et la malfaisance de toutes les religions hormis celle de la Nature... L'étape nouvelle du progrès scientifique n'exigeait point de salons ni d'Encyclopédies ni d'idéologues, ni de grands prêtres du positivisme, mais des chercheurs patients et exacts, et l'organisation d'établissements d'enseignements adéquats. »

Cette antithèse me paraît factice, d'abord parce qu'en fait les idéologues (Tracy, Cabanis, Laromiguière, etc.) et les positivistes, sont précisément postérieurs à d'Holbach, tout comme les savants de laboratoire; et d'autre part, il a laissé une postérité d'athées militants, comme lui : Sylvain Maréchal, l'astronome Lalande et bien d'autres. Si les savants, comme Cabanis, ou plus tard Claude Bernard, paraîtront moins athées, c'est que leur philosophie naturelle n'avait plus besoin de se faire critique et conquérante; elle faisait partie de leur personnalité, de l'héritage qu'ils avaient reçu; elle était supposée inscrite dans leurs habitudes. Ce qui ne voulait pas dire scepticisme, mais ouverture d'esprit vers de nouveaux problèmes, de nouvelles solutions, dans le même sens.

...Et je n'ai garde d'oublier, dans cette postérité, le plus grand romancier du XIXe siècle, Henri Beyle. Beyle est l'élève des Encyclopédistes et des Idéologues. Dans son premier livre publié, il écrit : « ... Enfin il faut se figurer que ce n'est que pour la commodité du langage que l'on dit le physique et le moral. Lorsqu'on a brisé une montre, où est allé le mouvement [1]?... » Et ceci : « *Facta, facta, nihil præter facta* sera un jour l'épigraphe de tout ce qu'on écrira sur l'homme. »

Mort du baron.

D'Holbach mourut le 21 janvier 1789, dans son hôtel de la rue Royale-Saint-Roch, à l'âge de soixante-six ans. On nous a conservé son acte de décès (cf. Annexes). Comme noble et comme catholique — officiellement, avait-il jamais été autre chose? — il fut enterré à l'église Saint-Roch, comme l'avait été Diderot, cinq ans plus tôt. C'était là le dernier coup de la partie qu'il avait en apparence jouée contre lui-même toute sa vie.

1. Il ajoute en note, selon la bonne méthode encyclopédiste, — car il écrivait ceci sous le régime du Concordat : « On sent fort bien qu'on ne parle ici que de *l'être vivant* et de l'intime liaison qui, *pendant la vie,* rend le physique et le moral *inséparables.* A Dieu ne plaise qu'on veuille nier l'immortalité de l'âme, la plus noble consolation de l'humanité! » (*Histoire de la Peinture en Italie,* 210).

Sa veuve se sépara de ses tableaux et de sa bibliothèque, qui furent vendus le 14 juin 1790 (note 9), et vécut désormais dans une retraite inviolée. Naigeon écrivit un article nécrologique pour le *Journal de Paris*, qui fut pendant longtemps la seule source d'informations sur le philosophe énigmatique. Il ne la compléta d'ailleurs jamais, et l'on peut le regretter (cf. Annexes, le texte de cet article).

Mais la disparition du dernier grand encyclopédiste fut éclipsée par les prodromes d'événements plus vastes. Les élections des députés aux États généraux battaient leur plein. Un soulèvement général secouait la nation. Rien ne prouve que le baron, s'il avait vécu, n'en aurait pas été la victime. Il s'était toutefois assez avancé pour voir l'aurore d'un mouvement qui, l'emportant dans ses remous, n'en allait pas moins remplir quelques-uns de ses plus profonds espoirs.

Vieillissant, l'homme privé était resté modeste; sa personne ne comptait point à ses propres yeux. Il laissait derrière lui une œuvre énorme, mais pas un livre ne portait sa signature. De son vivant, aucune feuille ne le signala comme écrivain. Son salon l'avait rendu célèbre dans la société, mais ce salon n'existait plus. Ni vanité, ni désespoir, n'altérèrent ses derniers jours. Derrière lui, point de Confessions, point de révélations, point de traces orgueilleuses. Pas un indice personnel, pas un manuscrit; la quasi-totalité de sa correspondance a disparu; peu de portraits. La postérité n'était qu'un mot à ses yeux. Lui aussi, après avoir rempli sa tâche au sein de l'inhumaine Nature, et de son mieux trompé l'impatience d'y avoir vécu, n'aurait-il pas pu dire qu'il se flattait que sa trace disparût enfin de la mémoire des hommes, excepté du souvenir de ce petit nombre d'hommes qui l'avaient connu et aimé pour ce qu'il était? « Je ne suis ni bienfaiteur, ni philosophe, dit-il un jour, mais seulement humain... » (cf. la lettre d'un anonyme au *Journal de Paris*, Annexes). C'est ainsi, toutefois, que je me plais à rêver aux derniers jours de l'auteur du *Système de la Nature* (note 8).

Postérité.

Mais qui peut se flatter de disparaître quand il le veut de la mémoire des hommes? A son corps défendant, il faut encore leur faire ce sacrifice. Un an après la mort du baron, Naigeon publia un résumé de la *Morale universelle;* il y inscrivit comme auteur : d'Holbach. C'était le premier livre que le philosophe, posthume, avouait. Naigeon pensa-t-il commencer par là la conquête du public révolutionnaire et patriote nouveau?

C'est possible, et même probable. Lui-même tenta de soumettre aux Assemblées un projet relatif aux rapports de l'État et de la religion (note 10). Condorcet, de son côté, publia dans la *Bibliothèque de l'Homme Public*, la même année (1790), une analyse de la *Politique naturelle*, en en restituant la paternité à d'Holbach.

Ce mouvement en resta là. La monarchie cédait devant la République. Mais la République ne fut pas athée. La vertu y fut sensible, teintée d'une certaine religiosité. C'était Rousseau qui triomphait avec le culte de l'Être suprême. Les rapports du christianisme et de la Révolution subirent alors maintes vicissitudes, et l'œuvre du baron en connut le contrecoup, qui dure encore[1].

On réimprima jusqu'en 1815 une vingtaine d'ouvrages de d'Holbach, mais, à l'exception des *Éléments de la Morale universelle*, aucun sous son nom. Cette fois encore, le sort le séparait de Diderot, de Voltaire, de Rousseau, qui connurent une fois de plus la gloire d'éditions complètes; la Révolution les avouait pour ses pères, mais elle refusait le baron. C'est dans les éditions d'œuvres de Boulanger, de Fréret, de Dumarsais, qu'on retrouve maintes publications de d'Holbach, vouées au pseudonymat. Morellet et Marmontel, bien qu'ils parlassent du baron dans leurs Mémoires, n'insistaient guère sur sa philosophie que pour s'en séparer, ou pour l'édulcorer. Même Naigeon, le fidèle secrétaire, n'écrivit sur son Maître rien de notable. Il le mentionna à peine dans les articles de philosophie de l'*Encyclopédie méthodique.* Était-ce par égard pour sa veuve, pour les enfants? Par prudence personnelle? Pour respecter un vœu du baron? Naigeon était entré à l'Institut, fondé par la Convention pour remplacer les Académies royales, comme homme de lettres; comme membre de la future Académie des Sciences morales et politiques il intéressa cependans ses collègues aux idées pédagogiques et morales du baron. Il y avait encore assez d'exemplaires de ses livres en circulation pour qu'on ne pût les passer sous silence; il s'agissait surtout des œuvres de politique et de morale, où l'athéisme ne joue

1. A la Fête de restauration de l'*Être Suprême,* après le discours de Robespierre, on chanta un hymne qui proclamait :

Où sont-ils ceux qui l'osaient menacer?
Qui, sous le manteau du civisme,
Vils professeurs de l'athéisme,
Du cœur de l'homme espéraient l'effacer !
. . . .
Pensaient-ils donc...
Qu'en revenant à la nature
De la nature on oublierait l'Auteur?

Voyez Note 11 l'opinion de Robespierre sur les Encyclopédistes.

qu'un rôle effacé; il était plus facile de les louer. Ainsi Rœderer, traducteur de Hobbes, qui fut ministre de l'Instruction publique de Bonaparte, indique d'Holbach comme le précurseur des catéchismes moraux de Volney et de Saint-Lambert (cf. ses *Mémoires*, an VII). Destut de Tracy réimprima la traduction de l'*Essai sur la Nature humaine* de Hobbes dans les annexes de ses *Éléments d'Idéologie*.

Le *Système social* fut réimprimé après la réaction de Thermidor. Mais le *Système de la Nature* et le *Bon Sens* restèrent d'abord à demi proscrits, en tout cas dangereux à faire circuler. Ils réapparaissent aux jours de la constitution civile du clergé et de la rébellion vendéenne. La dictature jacobine de l'Être suprême les rejette dans l'ombre, d'où ils ressortent sous le Directoire au point que François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, envoie des exemplaires de la *Contagion sacrée* aux Préfets, pour contrebattre l'influence catholique renaissante. Puis vint Bonaparte, qui négocia le Concordat selon les principes de Machiavel, et le *Système de la Nature* dut attendre la Restauration pour reprendre à nouveau sa carrière militante. En 1820 et 1821, les livres de d'Holbach furent abondamment réimprimés, et à nouveau supprimés (cf. Note 6). Une nouvelle génération républicaine opprimée vint s'abreuver à ces sources de la liberté perdue. La veuve du baron venait de mourir; Naigeon avait fait connaître la liste des ouvrages dus à la plume de d'Holbach. Alors seulement commença la nouvelle destinée de l'œuvre.

★

Je n'ai jeté ici que les jalons d'une vraie biographie, comme une préface à l'examen des idées du philosophe. Loin de moi l'ambition d'ériger quelque pesant mausolée de bibliothèque. Je voudrais que ces pages ne servent que d'excitant. D'Holbach mérite d'être lu et relu, et pour cela, il faudrait d'abord qu'il fût réimprimé. L'éditeur qui saura, pour commencer, publier un bon choix de ses pages, honnêtement commentées, remplira mon vœu. L'homme est hautement estimable. Ses armes intellectuelles sont toujours étincelantes. Nous avons trop besoin de leurs pareilles pour laisser celles-ci dans l'abandon, où leurs ennemis de toujours veulent les confiner.

DEUXIÈME PARTIE

Matrices



Lorsque d'Holbach s'attache à Diderot et à l'*Encyclopédie*, au milieu du siècle, il est déjà orienté vers le naturalisme et le matérialisme athée. Mais il va procéder à une vaste enquête personnelle, enrichir ses connaissances, étendre ses perspectives, confronter ses opinions avec celles de ses amis — et c'est alors seulement qu'il se mettra à la rédaction du *Système de la Nature.* D'Holbach ne se contente pas de prendre connaissance de livres ni surtout de livres français. Il traduira et publiera une série d'ouvrages de minéralogie et de chimie industrielle allemands et en fera des extraits pour l'*Encyclopédie;* il traduira et publiera des ouvrages anglais (Hobbes, Toland, Collins, Woolston, etc.), enfin, il remaniera et éditera, avec Naigeon, Damilaville et Diderot, une série de manuscrit matérialistes, qui circulaient sous le manteau dans la première moitié du siècle.

Au cours de ce vaste travail, d'Holbach assimile les grandes données de la science contemporaine. Non seulement il apprend vite à connaître tout ce que la critique historique a déjà élaboré contre le dogme catholique et les prétendues révélations de la Bible, mais il est au fait de la philosophie de Hobbes et de Spinoza — alors pendables — et des progrès les plus récents de la physique (Newton). Nous avons vu, au cours de cette vie si riche, bien d'autres influences agir directement sur le baron. Nous voudrions maintenant regarder d'un peu plus près quelques-unes de ces influences qui ont contribué si fortement à asseoir la doctrine philosophique de Diderot et de d'Holbach. Conformément au dessein de ce volume, nous insisterons sur la doctrine physique et psychologique de nos philosophes, en nous contentant d'un examen plus succinct de leur doctrine historique, économique et morale. Nous parlerons ici d'influence au sens large, c'est-à-dire du courant profond de la philosophie scientifique du siècle. La Mettrie, par exemple, n'est point cité par le baron comme un ami;

il est même expressément honni par lui, comme par Diderot. Néanmoins, après examen des causes de cet ostracisme, il sera évident qu'il faut réintégrer La Mettrie parmi les précurseurs les plus certains du *Système de la Nature.*

Nous diviserons donc en quatre groupes des influences qu'il importe d'éclaircir : *premièrement*, celle du groupe de déistes et de matérialistes clandestins français de la première moitié du siècle (Boulainvilliers, Fréret, Dumarsais, Mirabaud, Meslier, etc., auxquels on peut joindre Boulanger); *deuxièmement*, La Mettrie; *troisièmement*, les déistes et matérialistes anglais (Toland, Collins, etc., sans parler des maîtres : Hobbes, Locke, et d'un ami, Hume); *quatrièmement*, les chimistes et minéralogistes allemands.

Nous ne groupons là que les œuvres de la première moitié du XVIIIe siècle, dont d'Holbach a directement retenu quelque chose, qui jouèrent dans l'élaboration de sa philosophie un rôle particulier, qui en constituent les vraies *matrices.* Ces œuvres elles-mêmes trouvèrent évidemment leur place dans le courant plus vaste qu'illustraient Newton et Locke, et déjà Voltaire — après Gassendi, Bruno, Vanini et bien d'autres, en remontant dans l'Antiquité jusqu'à Lucrèce, Épicure et Démocrite. Quant à Descartes, à Spinoza et à Leibniz, dont l'influence contradictoire était encore considérable, d'Holbach ne cessera jamais d'avoir à leur égard une attitude très critique.

A. LA LITTÉRATURE MATÉRIALISTE CLANDESTINE DU DÉBUT DU XVIIIe SIÈCLE

Jean Meslier.

Plaçons en tête l'influence de Jean Meslier, qui s'exerça par la circulation manuscrite de son *Testament* — un document capital! — et des extraits qui en avaient été faits. Meslier fut un isolé, et rien moins qu'un littérateur. Et pourtant dans cet énorme *Testament* qu'il écrivit pour ses paroissiens, quelle riche matière, quelle profonde expérience plébéienne et paysanne accumulée! Quelle veine *philosophique* réelle, vivante, tout imprégnée des nécessités et des souffrances de l'existence humaine opprimée, sourd de ses pages [1]!

1. Sur Meslier, consulter I. WADE, *The clandestine Organization and Diffusion of the philosophic ideas in France between* 1715 *and* 1750 (Princeton

★

Le cas de Jean Meslier, curé d'Étrépigny et de But, en Champagne, avait eu un grand retentissement dans le milieu philosophique. Il s'agit ici, non plus d'un mécréant, revenu moribond à l'orthodoxie catholique, mais de l'inverse : un prêtre laisse en mourant un volumineux *Testament* où il avoue ne pas croire aux idées qu'il a enseignées toute sa vie, et qu'il détruit impitoyablement. Meslier était né en 1664. Il obtint la cure d'Étrépigny vers 1688. Il semble s'être signalé vers 1715-1717 par des prêches dirigés contre la noblesse locale, et avoir scandalisé ses supérieurs parce qu'il avait à son service une femme trop jeune. En 1718, à la suite de bien des réflexions, il annote la *Démonstration de l'Existence de Dieu* de Fénelon et les *Réflexions sur l'Athéisme* du jésuite Tournemine. Helvétius connut une copie de ces notes, dont il existe encore plusieurs exemplaires. Meslier y écrit déjà : « Ce n'est pas précisément la matière qui pense, mais c'est l'homme ou l'animal composé de matière qui pense, qui boit, qui mange, qui marche, qui dort, et, comme les parties d'une pierre ou d'un morceau de fer ou de quelque autre chose que ce soit, peuvent par leurs différentes modifications devenir chair et os... et composer un corps organique et vivant, elles peuvent par conséquent faire un homme ou quelque autre animal capable de sentiment et de connaissance et pour cela il ne faut point d'autre arrangement, ni d'autre mouvement que ceux qui se trouvent ordinairement dans les hommes ou dans les autres animaux! »

Tous les arguments de Fénelon en faveur du dogme spiritualiste sont repoussés. « Les organes du corps ni les traces ou images des objets qui se forment dans le cerveau ne se font nullement par la volonté ni par la connaissance de l'âme; ils se font machinalement dans nous-mêmes et indépendamment de notre volonté et de notre connaissance; ainsi on ne peut dire que l'âme ait un empire absolu sur ces sortes de choses. »

La critique de Fénelon conduit donc Meslier tout droit au naturalisme, et non au déisme. D'où la prédilection de d'Holbach, de Diderot, et même de Voltaire, pour son *Testament*. Lui aussi reste influencé par Spinoza (qu'il n'a peut-être

University Press, 1938), et *Manuscripts of Jean Meslier's Testament in Voltaire's printed Extrait* (*Modern Philology*, 1932-1933, p. 381). Voir aussi : J. Haar, *Jean Meslier und die Beziehungen von Voltaire und Holbach zu ihm*, Eine Studie zum Zeitalter der französischen Aufklärung (Hamburg, Auer, 1928, in-8°, 79 p.), et Petitfils, *Un Socialiste révolutionnaire au commencement du XVIIIe siècle : Jean Meslier*, Paris, 1905.

pas lu; mais il avait Bayle dans sa bibliothèque). Dans ces simples notes, on le voit identifier la Nature et la matière, dont la principale propriété est le mouvement : « Tout ce qu'il y a de plus beau, de plus admirable et de plus industrieux dans les ouvrages de la nature et même tout ce qu'il y a d'industrie dans les animaux ou dans les hommes n'est qu'une suite ou effet naturel du mouvement naturel des parties de la nature et de la différente constitution ou construction des corps organiques qu'elles composent. » Et encore : « ...Est-il si difficile de croire que rien ne peut se faire de rien, que l'Être a toujours été et qu'il n'a jamais cessé d'être? Est-il si difficile à croire que l'Être puisse se mouvoir de lui-même, et s'il se peut mouvoir de lui-même, quelle difficulté y a-t-il à croire qu'il se meuve effectivement de lui-même?... » La Nature est pleine de prodiges, reconnaît-il, « mais c'est la nature elle-même qui les fait, comme on le voit tous les jours par expérience, et elle les fait, non par dessein et avec connaissance, mais machinalement et aveuglément par les lois naturelles du mouvement des parties insensibles de la matière qui se modifient, s'unissent, et s'allient en infinies sortes et manières dans tous les différents sujet qu'elles composent. » Dans ces conditions, « ... nous ne sommes pas maîtres des premières connaissances que nous avons naturellement dans nous-mêmes et... nous ne saurions les effacer, ni aller contre ce qu'elles nous prescrivent sans nous condamner nous-mêmes ou sans sentir que nous faisons mal. »

Meslier était déjà en possession de ces idées lorsqu'il rédigea son *Testament*, probablement après 1723. Le *Testament* circula par extraits; bien qu'il soit volumineux (1 200 pages), les bibliothèques publiques en possèdent encore huit copies complètes. Voltaire fit imprimer trois éditions différentes de l'*Extrait*, et se dépensa sans compter pour le répandre [1].

1. Le texte intégral a été publié pour la première fois en 1864 par un libre penseur hollandais, sous le pseudonyme de Rudolf Charles (Amsterdam, 3 vol.), sous le titre : *Testament de Jean Meslier*. L'*Extrait* du *Testament*, préparé par Voltaire, a été réimprimé souvent dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle et au XIXe. On le trouve à la suite d'une édition récente du *Bon Sens* de d'Holbach (Paris, à l'Enseigne du Pot-Cassé, 1930). — Entre 1762 et 1764, Voltaire l'envoie à tous ses correspondants. A d'Alembert : « ...Meslier est curieux aussi. Il part un exemplaire pour vous » (25 fév. 1762). « Jean Meslier doit convertir la terre. Pourquoi son évangile est-il en si peu de mains? Que vous êtes tièdes à Paris! » (12 juill.). « Le *Testament* de Meslier devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens » (16 juill.). A d'Argental : « Sachez que ce livre est très rare : c'est un trésor » (6 févr. 1762). A Damilaville : « Mon frère aura un Meslier dès que j'aurai reçu l'ordre » (8 février 1762). « Trois cents Meslier distribués dans une province ont opéré beaucoup de conversions. Ah! si j'étais secondé! » (6 juillet 1764). A Mme de Florian : « Lisez et relisez Jean Meslier » (20 mai 1762). Au marquis d'Argence : « J'ai trouvé un *Testament* de Jean Meslier, que je vous envoie » (2 mars 1763). A Helvétius : « On m'a envoyé les deux extraits de Jean

Le *Testament* est dirigé contre le dogme chrétien.

Il ne s'agit nullement à l'origine d'une critique déductive, purement notionnelle, mais d'une désillusion personnelle, directe, de l'expérience pratique d'un curé de campagne; c'est pourquoi les injustices de la vie politique et sociale de son temps sont considérées par lui comme conséquences naturelles de la fausseté de la religion chrétienne. Voilà aussi par où il plut à Voltaire et à d'Holbach.

Dans sa partie positive, il y développe le matérialisme naturaliste esquissé dans ses notes contre Fénelon et Tournemine; mais cette partie, la plus forte, circula peu (Voltaire, qui restait déiste, l'échoppa délibérément dans l'*Extrait*). C'est pourquoi Meslier passa pour un déiste auprès de ceux qui n'avaient pas eu en main son œuvre complète. Plus de cent copies manuscrites des extraits circulèrent avant que Voltaire, puis Naigeon, les fissent imprimer en 1761. Son influence fut certainement considérable sur d'Holbach. Mais c'est le *Testament* lui-même, dans sa forme originale, qu'il faut ouvrir si l'on veut aller chercher la vraie pensée de Meslier [1].

Meslier polémique non seulement contre le dogme orthodoxe, mais aussi, comme fera d'Holbach, contre Descartes, et surtout contre Malebranche. C'est le dualisme radical du cartésianisme qui le rebute, comme il rebutera toute la philosophie du XVIIIe siècle. La matière est la substance du monde entier. Tout en la réduisant à l'étendue, Descartes lui reconnaissait ce rôle; mais il lui fallait la pensée, émanation de Dieu, pour mettre ce monde en mouvement. Meslier expose au contraire « qu'il n'y a aucune absurdité à dire qu'un corps puisse se mouvoir lui-même » (t. II, p. 378. Toutes les références sont faites d'après l'édition R. Charles), bien qu'on ne voie pas clairement comment ce mouvement se fait. Cependant, Meslier admet qu'il n'y a peut-être pas une liaison *nécessaire* entre le corps et le mouvement, « puisque le mouvement n'est pas de l'essence des corps, mais seulement une propriété de leur nature » (t. II, p. 379). Le mouvement ne serait donc pas *essentiel* au corps « puisqu'un corps peut être sans mouvement », et qu'on ne voit pas la raison nécessaire des différentes directions du mouvement (en haut, en bas, circulaire ou oblique, etc.).

Meslier : il est vrai que cela est écrit du style d'un cheval de carosse, mais qu'il rue bien à propos! » (1er mai 1763). Etc.

1. La mémoire de Meslier dut subir, elle aussi, son lot d'injures. Ch. Nodier, par exemple (*Mélanges tirés d'une petite bibliothèque ou Variétés littéraires et philosophiques*, 1829), dit de Meslier que c'est « dans toute sa hideuse sécheresse le matérialisme lourd, diffus, inintelligible de cette coterie Holbach, une des plus nulles en talent, et des plus pernicieuses en doctrines, qui aient influé sur le sort du monde ».

Comme on le voit, Meslier ignorait Toland, et peut-être même Newton. Malgré cette limitation de ses connaissances, Meslier estime que la matière possède d'elle-même, dans certaines occasions, la force de se mouvoir. Et d'ailleurs, comment le mouvement se transmet-il d'un corps à un autre, en cas de choc?

Cette affirmation découle de l'axiome plus général selon lequel il n'existe que de la matière : « L'être et la matière ne sont qu'une même chose. L'être est le substantiel de tout, la manière d'être est le formel de tout et aussi tout consiste et tout se réduit à l'être et à la manière d'être; or, il est clair et évident que l'être, en général, ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement et par conséquent ne peut avoir été créé » (t. III, p. 383, note). Le temps est tout aussi infini que l'espace, autant que ces choses-là peuvent l'être en elles-mêmes, « chacune dans son genre et dans son espèce ».

Meslier remarque que si la matière ne possédait pas d'elle-même le mouvement, on ne pourrait expliquer la génération et la corruption dans la matière vivante, et, notons-le en passant, cette propriété de se mouvoir de soi-même est aussi pour lui le fondement de la liberté animale et humaine; Meslier a, là-dessus, des pages qui sont déjà tout à fait celles qu'écrira plus tard Maine de Biran (t. II, p. 392-393).

Mais comment et pourquoi ces formes que nous voyons aux objets, et qui, malgré certaines variantes, restent toujours les mêmes, se développent-elles avec régularité? Il faut distinguer, dit Meslier, entre le mouvement régulier et celui qu'on observe toujours dans les corps : l'eau coule vers la pente, les corps graves tombent vers le bas, la fumée et les nuages suivent la direction du vent, etc. Tout cela se fait sans intelligence ni raison [1]. Eh bien, il en est « de même du mouvement de toutes les parties de la matière, qui composent tous les plus beaux et les plus parfaits ouvrages de la nature » (t. III, p. 193). Quelques portions de matière prennent fortuitement certains cours (parce que, dit Meslier, comme il n'y a pas de vide, les corps ne peuvent pas avoir de mouvement rectiligne, car ils trouvent toujours l'espace occupé devant eux — théorie qu'il emprunte à Descartes) et, « s'étant pour lors frayé certains chemins dans la première génération de chaque espèce de plantes et dans la première génération de chaque espèce d'animaux, et s'étant, dans les circonstances où elles s'étaient trouvées, destinées à s'assembler, à se joindre et à se modifier d'une telle ou d'une

1. C'est ce qu'Aristophane, parodiant Épicure, appelait « faire du monde un *œuf de la nuit* », et Moïse « un *tohu-bohu* ».

telle manière, il s'ensuit que toutes les fois que les parties de la matière se trouvent en pareilles rencontres et en pareilles circonstances, elles sont pareillement déterminées à suivre les mêmes routes... » (t. III, p. 195). Les difformités proviennent d'obstacles fortuits (mouvements irréguliers).

C'est ainsi que la nourriture se transforme en la chair même des animaux différents, que les mêmes sucs produisent la variété des plantes, etc.

Il faut cependant distinguer entre les ouvrages de la nature et ceux de l'art : les caractères, l'encre et le papier ne s'assemblent pas spontanément pour former un livre. Les ouvrages de l'art sont assemblés par l'homme avec des matériaux en repos (masse de mouvements infiniment petits). Mais l'homme lui-même est une matière en mouvement.

Quant à l'âme, elle est évidemment matérielle, car, sans cela, comment impulserait-elle le corps? En passant, Meslier combat, lui aussi, les idées de Descartes et de Malebranche sur les animaux machines, et en général la dichotomie cartésienne entre la pensée et l'étendue; ses exemples montrent que bien des qualités, qui, de l'aveu même de Descartes, n'appartiennent qu'à la machine (mouvement, vie, etc.), ne sont pas étendues; les passions, que le cartésianisme rejette de la pensée, ne le sont pas non plus; aussi « nos cartésiens n'ont pas raison de dire que les pensées, que les désirs et que les volontés et les sensations de l'âme ne sont point des modifications de la matière, sous prétexte qu'elles ne sont ni rondes, ni carrées, ni d'aucune autre figure » (t. III, p. 295). Il reconnaît d'ailleurs qu'il ne faut pas s'étonner si nous ne connaissons pas clairement « comment telle ou telle modification de matière nous fait avoir telle ou telle pensée, ou telle ou telle sensation », car ces modifications « sont en nous le premier principe de vie..., de connaissance et de sentiment »; elles sont en nous « par la constitution naturelle de notre corps », comme sujet et non comme objet, semblable en cela « à la constitution naturelle de nos yeux, qui sont en nous, non pour se regarder ni pour se voir eux-mêmes, mais pour nous faire voir tout ce qui est hors de nous » (t. III, p. 301).

La conclusion de Meslier reste donc indécise, ou plutôt prudente. L'âme pourrait bien n'être « que ce qu'il y a eu en nous de matière plus subtile et plus agitée que l'autre plus grosse matière, qui compose les membres et les parties visibles de notre corps » (p. 303). Il cite Montaigne comme référence sur ce point, et combat sans répit Malebranche et Descartes. Sa position est originale, car il croit à la matérialité du sentiment et de la pensée (qui sont constitués de sortes de mouvements et de modifications internes de notre chair et de notre cerveau),

mais estime qu'on ne peut en donner de preuve : les principes de la pensée ne peuvent tomber sous la pensée, comme les principes de la vue ne peuvent tomber sous la vue. Cette contradiction ne satisfait d'ailleurs certainement pas Meslier. Il se met alors sur une voie féconde en montrant que la pensée ne peut pas être substance, un être propre et absolu, mais est *une action, une modification et une action vitale de l'être qui pense* (t. III, p. 337), ce qui est aussi le cas de la vie organique (fermentation). Dans ces conditions, que l'âme soit mortelle, c'est ce que Meslier n'a pas de mal à prouver, contre Mgr l'Archevêque de Cambrai et Descartes — avec l'aide de l'Ancien Testament lui-même [1] et de toute l'Antiquité.

Pour Meslier, déjà, la philosophie de la Nature annonce la délivrance du joug religieux. Le dogme des « Déicoles » et des « Christicoles », ne peut être que le voile qui masque la domination de la noblesse. Par l'expérience de toute sa vie, il n'a que trop senti à quel point le prêtre n'est que l'auxiliaire et la caution du Seigneur terrestre. Les erreurs, les illusions et les impostures de la religion, dit-il, sont pour cela de vrais « mystères d'iniquité ». « Vous ne devez tous, ajoute-t-il en s'adressant à la postérité, tant que vous êtes, et tous vos semblables, vous ne devez les regarder que comme des mystères d'iniquités; puisque c'est par ce moyen-là que vos prêtres vous rendent et vous tiennent misérablement toujours captifs sous le joug odieux et insupportable de leurs vaines et de leurs sottes superstitions, sous prétexte de vouloir vous conduire heureusement à Dieu, et que c'est par ce moyen-là que les princes et les grands de la terre vous pillent, vous foulent, vous oppriment, vous ruinent et vous tyrannisent, sous prétexte de vous gouverner et de maintenir le bien public » (t. III, p. 372).

Meslier vécut tout à fait indépendant des cercles philosophiques; il appartenait au peuple paysan. Sa critique de la théologie, de la métaphysique spiritualiste et du régime social a de profondes racines dans les conditions d'existence réelles de la population paysanne. Ses lectures sont peu étendues; ses autorités sont essentiellement Montaigne et Bayle; ses connaissances en physique théorique et en physiologie sont primitives. Mais quel bon sens inébranlable! Quelle science pratique vaste et fine! Aucune abstraction en lui; tous ses exemples sont tirés de la rude vie des champs et des villages,

1. Voltaire et d'Holbach ont maintes fois insisté sur les croyances des personnages de l'Ancien Testament, pour qui l'âme est mortelle. En 1758, Voltaire écrivit plusieurs fois à d'Alembert en se scandalisant de l'article « Enfer » de l'*Encyclopédie,* qui attribuait par erreur à Moïse la croyance à l'enfer, c'est-à-dire à la survivance de l'âme.

qui était la sienne. Le *Testament* de Meslier n'était pas l'œuvre d'un théoricien, bien qu'il eût été écrit dans l'isolement d'une cure campagnarde; c'était le fruit de la vigoureuse souche terrienne et naturaliste qui avait déjà donné Rabelais, et qui allait donner Diderot. Si le *Testament* fut connu dans son entier de d'Holbach, comme il y a lieu de le croire, il dut faire sur lui l'impression la plus vive. Cependant, on ignore pourquoi les éditeurs du *Bon Sens*, au début du XIXe siècle, attribuèrent à Meslier cet ouvrage de d'Holbach. La première édition du *Bon Sens* portait cependant : « ...par l'auteur du *Système de la Nature* », dont il n'est en effet qu'un résumé.

La coterie Boulainvilliers.

L'ouvrage de Meslier, et Meslier lui-même, acquirent la notoriété après quelques années, grâce à la publicité que leur firent Voltaire et d'Holbach. Mais beaucoup d'autres écrivains de même veine conservent aujourd'hui le voile de l'anonymat. Certains manuscrits qui circulaient comme celui de Meslier restent difficilement attribuables. Et pourtant, il est certain que d'Holbach et ses amis les connurent et les apprécièrent, puisqu'ils les éditèrent quelquefois. Il y a longtemps que Gustave Lanson avait signalé l'existence, dans les bibliothèques publiques de France, de nombreux manuscrits philosophiques de cette sorte, portant tous la marque du déisme ou de l'athéisme [1]. Mais personne ne s'était soucié d'aller y regarder de près. On y aurait pourtant découvert la preuve que l'éclosion philosophique postérieure à 1750 avait été directement préparée par tout un groupe de philosophes que la crainte avait maintenus dans l'anonymat. Nous avons déjà vu quel sort fut fait aux manuscrits de Meslier. On sait maintenant, grâce aux patientes recherches de M. Wade (*loc. cit.*), que bien d'autres manuscrits du même genre servirent d'aliment à la philosophie encyclopédiste. Ces écrits se multipliaient dans les bibliothèques et les cabinets des philosophes, des libres penseurs, des seigneurs éclairés. M. Wade a identifié une série de leurs auteurs : Cuppé, Boulainvilliers, Fréret, Dumarais, Mirabaud, Lévesque de Burigny, etc. Plusieurs restèrent anonymes, tandis que certains autres furent plus tard publiés sous les

1. G. Lanson, *Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1740 (Revue d'Histoire littéraire*, vol. XIX, 1912, p. 1-29 et 293-317).

noms de leurs auteurs, par exemple la *Lettre à Uranie* et le *Traité de métaphysique* écrits pour Mme du Châtelet par Voltaire. La critique des dogmes chrétiens est l'objectif essentiel de ces traités; mais on y trouve aussi des essais d'explication scientifique du monde. L'athéisme y voisine déjà avec le déisme. Et c'est ce qui nous intéresse davantage ici.

Dès 1698, un Bonaventure de Fourcroy est embastillé pour avoir rédigé des *Doutes sur la religion*, sur « l'éternité du monde » et « sur la matérialité de l'âme ». Il fut probablement relâché, mais son manuscrit fut conservé à la Bastille. Bien d'autres allaient le suivre. La police s'occupait d'ailleurs moins d'arrêter les écrivains que d'empêcher la circulation des manuscrits. Tâche presque impossible! Les copies se multipliaient, en effet, très vite, surtout entre 1740 et 1750. C'est ainsi que plusieurs des manuscrits que d'Holbach fit imprimer après 1760 (et quelquefois sans les retoucher) avaient déjà largement circulé, et étaient fort connus aussi bien des amateurs que de la police du Roi. Les archives de la Bastille sont éloquentes à ce sujet. Libraires, copistes, colporteurs, artisans ou basochiens, hommes du peuple et robins sont parmi les plus ardents diffuseurs et lecteurs. A leur commerce philosophique se mêle d'ailleurs aussi celui des ouvrages érotiques qui proviennent souvent d'illustres plumes. Le *Testament* de Meslier est recopié avec prédilection. L'impression (clandestine) de bon nombre de ces travaux, après 1750, est significative du progrès accompli. Comme ces petits traités illégaux étaient déjà très connus, on peut mesurer l'importance et la nouveauté du *Système de la Nature* par l'accueil qu'il reçut et les réfutations dont il fut l'objet de la part de gens pourtant très au fait de la littérature matérialiste et naturaliste des décades précédentes.

M. Wade a dénombré dans les bibliothèques publiques 102 traités manuscrits différents, dont il donne la liste, qui expriment des opinions non orthodoxes sur la religion, la théologie naturelle et les problèmes de morale et de politique; on les trouve actuellement dans les bibliothèques de Paris, Aix-en-Provence, Alençon, Angoulême, Arras, Avignon, Auxerre, Bayeux, Caen, Carpentras, Châlons-sur-Marne, Chartres, Château-Thierry, Chaumont, Cherbourg, Compiègne Dijon, Douai, Fécamp, Grenoble, Laon, Lille, Lyon, Montauban, Montivilliers, Morlaix, Nancy, Nantes, Orléans, Périgueux, La Flèche, Reims, Rochefort, Rouen, Soissons, Strasbourg, Tournon, Tours, Troyes, Valenciennes, Vire, — Gand, Londres, Leningrad, Harvard. Cette distribution prouve que la littérature prohibée était répandue dans toute la France; et ce n'est là évidemment qu'une partie de ce qui subsiste.

Plusieurs manuscrits proviennent de bibliothèques ecclésiastiques ou nobles [1].

L'orientation générale de ces traités est la critique du dogme chrétien, plutôt déiste qu'athée. Mais, à l'époque, cette critique est solidaire du progrès des sciences. Quelques auteurs réfutent les « superstitions » de l'Ancien Testament par des arguments purement logiques. Mais d'autres commencent à y opposer la critique historique et les enseignements positifs des sciences naturelles. Ce sont ceux-là qui nous intéressent avant tout. Enfin, quelques écrivains prennent comme prétexte l'exposé de systèmes philosophiques antérieurs (surtout ceux de Spinoza, des Sceptiques grecs, de G. Bruno, de Locke et de Hobbes). Certains de ces manuscrits sont d'ailleurs traduits de l'anglais, de l'espagnol et du latin. Quelques-uns d'entre eux (44) furent publiés, après 1750 pour la plupart.

D'où proviennent ces manuscrits? Ils se trouvaient pour la plupart dans les bibliothèques ecclésiastiques, dans celles de nobles et de fonctionnaires royaux, dans celles d'hommes de lettres éminents et de certains bourgeois, surtout en province. Il est probable que des copies séjournaient chez les libraires, imprimeurs, colporteurs, marchands de papiers et de plumes, relieurs, copistes, etc., c'est-à-dire dans l'artisanat le plus cultivé. Mais comme les risques étaient plus grands pour ces hommes du peuple, ils durent souvent détruire les copies qu'ils détenaient. C'est évidemment à leur intention que l'on multiplia après 1750 les éditions imprimées.

M. Wade pense que certaines villes, comme Paris, Rouen, Châlons-sur-Marne, Aix et Fécamp servaient de centres provinciaux de diffusion; mais il est difficile de dire dans quelle mesure ce travail était organisé. Des recueils reliés étaient prêtés et passaient de main en main. Ce serait là un type d'organisation « purement extérieur et fortuit ». Cependant, un groupe semble avoir essayé de diviser le travail et de diriger son attaque. Dans ce groupe se trouvent Boulainvilliers, Fréret, Dumarsais, Mirabaud et Lévesque de Burigny. D'autres auteurs restèrent isolés (Meslier, Cuppé sont parmi les mieux connus), et certains sont et resteront sans doute toujours dans l'ombre, bien que leurs œuvres soient parvenues jusqu'à nous.

Le catalogue de la bibliothèque de d'Holbach, dressé après

1. Ces manuscrits allaient jusqu'à l'autre bout de l'Europe. Stendhal raconte (*Histoire de la peinture en Italie*, 220) : « L'émigration de Smolensk, de Giat, de Moscou, quittée en 48 heures par tous ses habitants, forme le fait moral le plus étonnant de ce siècle : pour moi, ce n'est qu'avec respect que je parcourais la maison de campagne du comte Rostopchine, ses livres en désordre et les manuscrits de ses filles... Je me permis de ramasser par terre un petit traité manuscrit sur l'existence de Dieu. »

sa mort, ne contient aucun manuscrit illégal. Elle n'en contenait plus, mais beaucoup avaient dû y séjourner, puisque certains y furent remaniés pour être acheminés ensuite à l'impression en Hollande. Mais on était prudent chez le baron; Naigeon et La Grange veillaient au bon ordre des papiers, de crainte des persécutions, des perquisitions, et peut-être des curieux professionnels, car beaucoup de monde était admis dans l'hôtel de la rue Saint-Roch.

Le comte Henri de Boulainvilliers, né le 21 octobre 1658 à Saint-Cère, en Normandie, mourut en 1722. Par sa formation, il appartenait donc encore au XVIIe siècle. Néanmoins, il fut un des meilleurs introducteurs du matérialisme au début du siècle suivant. Il devint le centre d'une « petite société de libres chercheurs », qui se réunissait chez le duc de Noailles, « afin de se communiquer des idées qui partout ailleurs auraient été souvent punies », dit Bougainville dans l'*Éloge de Fréret;* Dumarsais y fréquentait. Fréret était le précepteur des enfants du duc de Noailles (1720-21). Boulainvilliers faisait des extraits de ses lectures, collectionnait livres et manuscrits, surtout en ce qui concerne la religion, mais aussi sur les sciences naturelles, la psychologie, etc. On en discutait collectivement et on les faisait circuler. Boulainvilliers, féru de Spinoza, s'oriente vers le déterminisme en éliminant la Création. « Étant donné, écrit-il dans ses notes, la connaissance d'un effet physique résultant selon la première idée d'une cause métaphysique, plus la connaissance physique et mécanique s'augmentera, plus la nécessité de la cause métaphysique diminuera, en sorte que la première étant parfaite, c'est-à-dire entière, la dernière sera comme zéro, c'est-à-dire nulle. » Le second principe concerne les rapports du temps et de l'intelligence : « Tout ce qui est dit possible doit être conçu comme existant, ou ayant existé ou devant exister. » Par suite, ceux qui ont prétendu que l'*Iliade* ne pouvait pas être formée par un arrangement fortuit des caractères d'imprimerie se sont trompés. Il indique que nous n'en savons pas assez sur la nature de la créature pour nous faire une idée première de l'âme. « Tout est déterminé dans l'ordre naturel, les hommes le sont avec sentiment et conscience, et les êtres inanimés le sont sans sentiment et conscience, à raison de leur nature. » Tel est le point de vue qu'il exprime dans une « conversation » sur *L'Origine des êtres et des espèces*, un de ses nombreux manuscrits, parmi lesquels se trouvent aussi des résumés de Spinoza et de Locke.

Après sa mort, bien des ouvrages furent attribués à Boulainvilliers. Sa réputation s'était étendue parmi les philosophes, comme celle d'un introducteur du matérialisme et de l'athéisme;

aussi Voltaire en fit-il le héros d'un de ses dialogues philosophiques (*Le Dîner du comte de Boulainvilliers*). En outre, les Encyclopédistes ne durent pas ignorer que le cercle des amis de Boulainvilliers était, en quelque mesure, organisé. Chez le duc de Noailles et chez Boulainvilliers se réunissait une « coterie » qui préfigure déjà la « coterie holbachique » cinquante ans plus tôt. Mais en 1760, l'offensive s'engage sur l'arène publique, tandis qu'en 1710, elle restait encore confinée à des milieux très restreints sous forme de manuscrits assez dépouvus de cette vivacité et de cette tournure directe et accessible qui fit un demi-siècle plus tard le succès des éditions de la « Synagogue ».

Dans l'*Abrégé d'Histoire ancienne* qu'il écrivit (entre 1700 et 1703) pour l'éducation de ses fils, il écrit encore qu'il faut croire à une « première cause », mais il reste sceptique sur les récits de la Genèse, et les critique sans ménagement. Les miracles proviennent des lois naturelles; les prophéties sont expliquées comme chez Spinoza, par « l'enthousiasme ». En général, Spinoza fut le grand inspirateur de Boulainvilliers. Le panthéisme fut d'ailleurs une voie d'accès au matérialisme pour toute la société philosophique du XVIIIe siècle.

L'*Essai de Métaphysique dans les principes de B. de Spinoza*, qui paraît être de 1707, comporte une partie de psychologie assez intéressante. Boulainvilliers y affirme l'existence de « la chaîne des êtres ». « Il y a des individus de toutes espèces, écrit-il, les uns composés de corps très simples, d'autres composés eux-mêmes d'autres individus, et d'autres encore de ces derniers, et ainsi jusqu'à l'universalité des choses, qui est elle-même, en ce sens, une espèce d'individu, dont les parties changent perpétuellement et en une infinité de manières, sans que la nature en soit altérée, ni qu'elle cesse d'être la même. » Par suite, les animaux pensent comme l'homme, « sans qu'il y ait d'autre différence entre eux et nous que celle de l'organisation ». Animal, homme et esprit ne peuvent exister sans objets; il n'y a pas d'âme séparée du corps, l'esprit ne peut pas se connaître lui-même et n'est pas illimité. L'esprit dispose de trois facultés : mémoire, imagination et « faculté critique ». L'imagination combine la mémoire des perceptions de tout genre, et la « faculté critique » juge la vérité ou l'erreur des images ou perceptions. L'erreur ne peut venir que du refus de s'en remettre à l'évidence, qui est le seul critère de la vérité. En conséquence, la volonté n'est pas « une faculté libre et indéterminée ».

La matière est éternelle : « Il s'ensuit que je ne mourrai pas tout entier, et qu'une grande partie de moi-même échappera à

la ruine de mon existence morale, sans que je puisse toutefois me flatter d'avoir, après ma mort, connaissance ou notion de ce que je suis ou que j'aurai été, puisque je n'en ai aucune de l'existence précédente de toutes les parties de matière dont je suis à présent composé, lesquelles existaient aussi réellement, avant que je fusse, qu'elles existeront après que je ne serai plus. »

Ce qui décide l'homme, c'est le désir, et avant tout, le désir de sa propre conservation, en vue de son bien-être personnel, et pour éviter ce qui s'oppose à ce bien-être. Telle est la racine de nos passions. C'est aussi pourquoi les actions physiques et spirituelles sont largement prédéterminées : « La morale considérée dans les affections naturelles de l'individu humain se doit traiter mathématiquement, et elle est susceptible de démonstrations aussi régulières que celles que l'on peut employer, pour déterminer les proportions des grandeurs, des nombres, des sons et tous sujets mécaniques. »

Il est évident que ce traité, qui circula largement jusqu'en 1730 et fut partiellement imprimé en 1731, fut connu de Diderot, et peut-être plus tard de d'Holbach. Il prépare, comme les manuscrits du médecin Gaultier, et plus directement peut-être que La Mettrie, le *Système de la Nature*. Il est significatif que Voltaire, dans son propre *Essai de Métaphysique* écrit pour Mme du Châtelet, et dans lequel il défend le déisme, soit déjà en lutte contre les idées de l'essai « spinoziste ». Il faut noter qu'on ne possède pas de preuve péremptoire permettant d'attribuer ce traité à Boulainvilliers (Note 13).

M. Wade a examiné plusieurs autres manuscrits émanant du même groupe, qui tous contribuèrent à répandre le naturalisme matérialiste. On ignore leurs auteurs. L'un des plus répandus de ces Traités, intitulé *Traité des trois Imposteurs* (qui sont Moïse, Jésus et Mahomet), se retrouve encore dans beaucoup de bibliothèques. Il a été attribué parfois à un certain moine Guillaume, qui fut arrêté et jeté à la Bastille « pour athéisme ». Il fut partiellement édité déjà avant 1750 par des imprimeurs clandestins, et se trouve souvent cité aussi bien par les impies que par les dévots. Voltaire en fut enchanté. Sade y fait allusion dans son premier écrit (*Dialogue entre un prêtre et un moribond*).

L'auteur de ce traité attaque les prophètes comme « fourbes ignorants ». Il estime que la nature « ne se propose aucune fin ». « Toutes les causes finales ne sont que des fictions humaines. » La divinité ne peut être que l' Être universel dans lequel, pour parler comme saint Paul, nous avons la vie, le mouvement et l'être ». « La crainte qui a fait les dieux a fait aussi la religion. »

Il faut revenir à la loi naturelle « que Dieu, c'est-à-dire la Nature en tant qu'elle est le principe de toutes choses, a écrite dans le cœur des hommes ».

L'âme, dit l'auteur, après examen des opinions des Anciens et rejet de celle de Descartes, est « un fluide très subtil ou une matière très délicate et toujours en mouvement, dont la source est dans le soleil; le reste est répandu dans les autres corps plus ou moins selon leur nature ou leur circonstance ».

Le manuscrit intitulé *La Religion chrétienne analysée*, fort répandu lui aussi, se meut dans le même cercle d'idées. Il fut imprimé dans un recueil d'œuvres de Fréret et de Dumarsais. Il en existe une copie de la main de Diderot, contemporaine de *La Promenade du Sceptique ou les Allées* (1747), trouvée dans la bibliothèque de M. de Lamoignon.

Dumarsais.

Dumarsais fut l'un des habitués du cercle de Boulainvilliers. Il avait la réputation d'un libre penseur. Engagé comme précepteur du jeune fils du président de Maisons, celui-ci le pria de donner à son fils une éducation strictement rationaliste. Il devint plus tard précepteur dans la famille de John Law, à qui il ne craignit pas de demander dans quelle religion il fallait élever son fils. Il était lié avec Fontenelle, et très lié avec Voltaire, qu'il avait connu chez de Maisons. Il édita en 1750, avec Le Mascrier, des œuvres déistes de Mirabaud. Dumarsais collabora étroitement à l'*Encyclopédie* sur des sujets de linguistique, de grammaire, d'histoire et de mythologie. Son érudition était certaine. C'est en 1770 que parut l'*Essai sur les préjugés* [1], sous le nom de Dumarsais. On l'attribua à d'Holbach, et il lui reste attribué par la plupart des bibliographes. Cependant il est difficile de fournir la preuve de cette paternité. Dumarsais avait rédigé un manuscrit, intitulé *Le Philosophe*, qui circula beaucoup; bien des idées de l'*Essai* s'y retrouvent. D'autre part, en 1770, d'Holbach venait de faire paraître *le Bon sens ou Idées naturelles...* et s'apprêtait à voir sortir des presses le *Système social.* Il quittait à peine la rédaction du *Système de*

1. L'édition la plus récente contient une biographie de Dumarsais : voir *Essai sur les préjugés* ou *De l'influence des opinions sur les mœurs et sur le bonheur des hommes*, par DUMARSAIS. Nouvelle édition (Paris, Niogret, libraire-éditeur, rue de Richelieu, n° 63), 1822, 400 p., avec un avertissement de l'éditeur. — Discours préliminaire 1-43, *Précis historique de la vie de Dumarsais*, par le citoyen DAUBE, 45-60. — Lettre de l'auteur à M. D. L. Cette édition a été intégralement réimprimée dans la collection de la Bibl. nationale en 1885.

la Nature, sans parler de plusieurs traductions. A ces travaux déjà considérables ajouta-t-il au même moment la rédaction du volumineux *Essai sur les préjugés?* On peut en douter. Les contemporains en doutèrent aussi.

Le thème général — et presque unique — de ce livre est l'importance et la nécessité de l'Instruction publique étendue à tous les citoyens, pour combattre la superstition et la tyrannie et émanciper la nation. « On ne doit attendre la régénération politique que de l'instruction secondée par l'imprimerie » : tel est le fil conducteur de cet ouvrage. Le philosophe doit être avant tout un sage et un pédagogue, inspiré par les principes de la raison. De ce point de vue, il y a donc une philosophie spéculative et une philosophic pratique.

Dumarsais, né en 1676, était mort en 1756. Mais une première rédaction de l'*Essai* avait paru en 1750, avons-nous dit, dans le recueil intitulé *Nouvelles libertés de penser*, sous le titre de *Dissertations du Philosophe*. Cet écrit fut à nouveau imprimé, augmenté, en 1760. L'édition de 1760 servit de base à l'arrangement ultérieur, auquel d'Holbach prêta peut-être la main. En tout cas, en plaçant ouvertement sous le nom de Dumarsais l'édition de 1770, d'Holbach, s'il en fut l'éditeur, manifestait ce que savait seulement un cercle d'initiés : c'est que pendant la première moitié du siècle, Dumarsais avait caché sous les dehors de l'érudit grammairien l'un des esprits les plus profondément naturalistes et rationalistes du siècle des lumières. L'édition de 1770 fut vite répandue dans les milieux « philosophiques ».

Frédéric II en écrit à Voltaire (24 mai 1770) : « Ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. » Voltaire répond à Frédéric : « J'avais dans ma petite bibliothèque l'*Essai sur les Préjugés*, mais je ne l'avais jamais lu, j'avais essayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit, j'avais jeté le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer... » (8 juin 70). Et le 11 juin, il écrit à d'Alembert en lui demandant : « Je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel Sa Majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de Diderot? Serait-il de Damilaville? Serait-il d'Helvétius? Peut-être ne le connaissez-vous point. Je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à Le Clerc de Montmerci; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers. »

D'Alembert répond le 30 juin qu'il a lu l'*Essai*, après avoir pris connaissance de la réfutation que Frédéric en a faite;

cela lui a paru « bien long, bien monotone et trop amer »; mais il ne dit rien de l'auteur. A. Barbier l'attribue aussi à d'Holbach, comme Beuchot. Cette attribution remonte probablement à Naigeon.

Fréret.

Comme Dumarsais, Fréret fut un savant, membre de l'Académie des Inscriptions, et un ami de Boulainvilliers. Encore une existence qui trompa le monde. Fréret rationaliste! Fréret athée! Lorsque cette imputation se répandit, après 1770, sous l'impulsion de *La Synagogue*, beaucoup de gens crièrent à la calomnie; certains biographes continuèrent tout le long du XIXe siècle. Et pourtant, Fréret fut l'un des travailleurs souterrains qui préparèrent le triomphe des Encyclopédistes, non seulement par sa collaboration directe à l'*Encyclopédie*, mais par l'élaboration de ces manuscrits prohibés auxquels d'Holbach fit prendre le chemin de l'imprimerie de Marc-Michel Rey, à Amsterdam.

Fréret était né à Paris à la fin du XVIIe siècle (le 15 février 1688); il commença par étudier le droit, puis s'occupa de recherches historiques. Rollin fut l'un de ses maîtres. En 1707 (à dix-neuf ans), il fréquente un cercle de recherches (selon Bougainville, qui fit son *Eloge*). Il devint l'ami de Boulainvilliers, dont il écrivit la vie lorsque celui-ci mourut en 1722. En 1714, Fréret fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions, ce qui ne l'empêcha pas de faire, en 1715, un stage à la Bastille, où il lut le *Dictionnaire* de Bayle[1]. Il écrivit quantité de mémoires pour l'Académie (mythologie, chronologie, géographie, histoire ancienne, langues). « Il avait, pour le vrai, un zèle intolérant, mais sincère », dit Bougainville. En somme, sous l'apparence d'un savant orthodoxe, il développait les idées d'un champion de l'hérésie. Ses travaux philosophiques circulaient depuis longtemps lorsque d'Holbach entra dans la carrière. Si le baron aida matériellement à leur édition en 1767 et 1768 (comme on peut le supposer par la part que Naigeon prit à cette édition), puis à l'édition des œuvres complètes en 1775, il est évident qu'il les lut et les assimila.

Deux œuvres principales de ce type sont attribuées à Fréret : la

1. D'après la *Biographie universelle* de MICHAUD, il fut embastillé pour avoir soutenu, dans un mémoire à l'Académie (sur l'*Origine des Français*), que les Francs étaient une nation, ou plutôt une ligue de différents peuples germains, qui servaient dans les troupes romaines, et dont les chefs recevaient de l'empereur romain le titre de patrice.

fameuse *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, que certains catalogues ont attribuée à d'Holbach, et l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne.* M. Wade a retrouvé dans des bibliothèques publiques dix copies de la première et six de la seconde. Ces copies comportent des variantes. Elles sont toutes antérieures à 1730. De l'examen savant que fait M. Wade, il ressort que la *Lettre de Thrasybule* a été rédigée par Fréret et peut-être remaniée pour l'édition. En tout cas, elle était connue vingt ou trente ans avant que d'Holbach entreprît d'écrire. L'une des originalités de ce travail très important, c'est l'introduction de l'étude de l'histoire et des religions comparées dans la critique du dogme; Voltaire et Rousseau s'en souviendront; on sait d'ailleurs que Rousseau connut ce manuscrit et s'en servit pour son *Discours sur l'Inégalité* et pour l'*Émile.* Fréret, spécialiste d'histoire ancienne, de mythologie et de chronologie, fut amené à la critique du dogme chrétien par l'étude de l'antiquité. Un grand nombre de ses arguments se retrouveront chez d'Holbach, chez Diderot ou chez Voltaire. Par ailleurs, il donne une description passablement spinoziste du monde (Dieu ne serait que « l'assemblage de tous les êtres particuliers que l'univers renferme »), complétée par l'affirmation que « tout ce qui existe, existe nécessairement, a toujours existé, et existera toujours ». Lui aussi estime que la grande loi qui gouverne les hommes est « l'amour du plaisir et l'aversion de la douleur ». Il pense, comme Locke, que l'homme possède à la naissance une disposition à connaître, « c'est-à-dire à sentir et à apercevoir les impressions que nous recevons des autres êtres ». Mais nous n'avons pas d'idées innées : « Nous acquérons nos connaissances successivement et à l'occasion de différentes impressions que nous recevons des objets et des réflexions que nous faisons sur ce que nous sentons ». L'expérience nous permet alors de comparer, grâce à la mémoire les impressions : « Cette faculté de comparer ensemble non seulement les objets présents pour choisir celui qui nous procure le plus grand plaisir, mais encore les objets absents et qui n'existent que dans notre mémoire, est ce qui constitue la raison. » On le voit, Condillac inventera peu. Le *Système de la Nature* et Diderot partiront de données analogues.

Il n'y a pas non plus de raisons de douter que Fréret ait mis la main à l'*Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne* (auquel l'abbé Bergier, qui répondit en 1771 au *Système de la Nature*, avait consacré un volume de réfutation lors de sa publication en 1767)[1]. Il se peut qu'il y ait intercalé des

1. Et en 1770, dans le *Recueil philosophique* de NAIGEON, parut une *Lettre au sujet du livre intitulé « Certitude des preuves du Christianisme par M. Ber-*

extraits du volume manuscrit de Lévesque de Burigny intitulé *Sur la Vérité de la Religion* (1 595 pages!). Certains auteurs penchent même à attribuer l'*Examen critique* à Burigny. En tout cas, le manuscrit fut rédigé au début du siècle, et ne circula pas largement avant 1735-1740. M. Wade remarque que cet ouvrage introduit dans le déisme français la méthode historique; la critique de la religion sort du cercle des « preuves » et des « réfutations » théoriques, pour s'appuyer sur la critique historique. Voltaire utilisera cette méthode dans l'*Essai sur les Mœurs*, et dans les articles du *Dictionnaire philosophique.* Elle servira aussi de transition vers le matérialisme de Diderot et de d'Holbach, pour qui la critique historique des dogmes et des mœurs religieuses sera le prélude de l'athéisme, la préparation à l'exposé purement naturaliste de l'évolution universelle (Note 14).

La participation posthume de Fréret à la lutte philosophique comme celle de Boulainvilliers, de Meslier, de Dumarsais et de bien d'autres anonymes, ne surprit pas les ignorants. Mais sa réalité, son efficacité, sa puissance, viennent de ce caractère collectif de la production critique. L'œuvre de Fréret est aussi l'expression d'un groupe, d'un courant, et c'est ce qui en fait la grande valeur.

On se représente mal, de nos jours, de quelle façon se faisait cette élaboration d'idées collectives prohibées. En réalité, il se produisait un incessant courant de discussions parmi les écrivains et les nobles, dans des salons richement meublés, disposant de bibliothèques bien garnies en ouvrages de toute nature, y compris les manuscrits clandestins [1]. Mais ces discussions trouvaient leur écho — et parfois aussi leur inspiration — « en bas ». Précepteurs, copistes, maîtres de musique, relieurs, imprimeurs, colporteurs, élaboraient aussi, à leur façon, la philosophie naturaliste. Ils lisent moins, ils discutent moins, mais peut-être réfléchissent-ils plus profondément. Et surtout, ils lient directement la lutte pour une philosophie raisonnable au besoin d'émancipation sociale. Combien d'anonymes, déchiffrant manuscrits et brochures à la bougie sur quelques galetas,

gier », pour défendre l'œuvre de Fréret, ce qui montre l'intérêt que d'Holbach y prenait.

1. Voici un exemple de la façon dont s'élaborait la pensée critique dans la première moitié du siècle : A l'époque où Voltaire habitait avec la marquise du Châtelet le château de Cirey, on lisait tous les matins pendant le déjeuner un chapitre de la Bible, sur lequel chacun faisait ses réflexions à sa manière. Voltaire et Mme du Châtelet prirent note de ces commentaires impromptus. Il en résulta deux manuscrits. Celui de la marquise est encore inédit; quant à celui de Voltaire, il servit de trame à *La Bible enfin expliquée,* qui fut publiée au milieu de l'année 1766, c'est-à-dire trente ans après les propos de table du château.

mûrissant de solides vérités dans le dénuement et l'oppression, pour un seul des philosophes de la haute société s'évadant des filets de la théologie ! L'exemple de Meslier nous a déjà montré le curé de campagne mal instruit, mais que la fréquentation des hobereaux du parage, et le partage de la dure et misérable vie de ses paroissiens, jette d'un coup vers la philosophie la plus libre, la plus juste, la plus sereine, la plus noble. C'est grâce à tout ce travail souterrain au moins autant qu'aux travaux d'hommes de premier plan comme Fréret, Dumarsais ou Mirabaud, que le grain semé si abondamment par la « coterie » après 1760 germera si fougueusement.

Mirabaud.

D'Holbach fit imprimer le *Système de la Nature* sous le nom de *Mirabaud.* Ce n'était pas non plus par hasard ! Mirabaud (1675-1760) fait aussi partie de ces « Académiciens » singuliers qui complétaient leurs publications savantes par la rédaction de manuscrits plus critiques. Buffon, qui lui succéda à l'Académie, dit dans son *Éloge* qu' « il avait si peu d'attachement pour ses productions et craignait si fort le bruit et l'éclat, qu'il a sacrifié celles qui pouvaient contribuer le plus à sa gloire » — ce qu'on peut entendre en divers sens.

Mirabaud était en relations étroites avec Boulainvilliers, Fréret, Dumarsais, Lévesque de Burigny et Le Mascrier. En 1740, parut un recueil arrangé de quatre de ses traités (*Dissertations mêlées sur divers sujets importants et curieux,* J.-F. Bernard, Amsterdam), réédité par Dumarsais et Le Mascrier, en 1751. Mirabaud avait une solide érudition. Sa critique du christianisme procède plutôt par insinuations, par exposé du pour et du contre. Dans ses *Opinions des Anciens sur le Monde,* il rejette le récit biblique de la création, sous couleur d'exposer les théories des Anciens sur la nature du monde. Il fit de même dans les *Opinions des Anciens sur la nature de l'âme,* qui fut très répandu. Cet écrit est d'une logique déjà plus pressante (Mirabaud avait dû le composer avant 1722). Comme feront tous les Encyclopédistes, il soutient qu'avant Platon tous les anciens croyaient à la matérialité des âmes. Mais ses conclusions restent dubitatives : « S'il est vrai que la matière soit incapable de penser, certainement l'existence de l'esprit est pleinement démontrée, mais si nous n'avons qu'une idée imparfaite de la matière, l'argument ne conclut rien. Or, il est absolument impossible de prouver que la matière soit aussi parfaitement connue qu'on se l'imagine. Outre les propriétés

de l'étendue qu'on lui accorde, elle en a vraisemblablement d'autres que nous n'imaginons ni ne concevons pas, et peut-être que les sensations et la pensée dont on croit aujourd'hui le corps incapable, sont des propriétés de la matière lesquelles ne nous sont point connues. » On peut attribuer à Mirabaud un autre traité : *Sentiments des philosophes sur la nature de l'âme* (qui fut imprimé en 1743 dans le recueil *Nouvelles Libertés de penser*). L'auteur y examine aussi les opinions relatives à la mortalité et l'immortalité de l'âme, ce qui l'amène à comparer l'homme et l'animal : l'un et l'autre disposent des mêmes organes, constate-t-il, et ce qu'on appelle « pensée » et « raison » n'est qu'une modification de ces organes. L'homme n'est pas plus merveilleusement organisé que les animaux, et souvent moins fort et moins habile. Les idées de Spinoza sont rapportées avec complaisance. D'Holbach se souviendra de tout cela en rédigeant le *Système de la Nature.*

Le traité de Mirabaud intitulé *Opinion des Anciens sur les Juifs* appartient au cycle de critique biblique que d'Holbach et Voltaire transformeront en une attaque passionnée. Une édition en fut faite en 1769, probablement par les soins de la « coterie » (dans un texte infiniment plus proche de celui des manuscrits que le texte de l'édition Bernard de 1740). A ce traité, se joint l'*Examen critique du Nouveau Testament* (publié la première fois en 1769 sous le titre *Réflexions impartiales sur l'Évangile*, par feu M. de Mirabaud. On le republia en 1777 en l'attribuant à Fréret.) Ces critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme celles de Fréret, de Boulainvilliers, de Meslier, serviront à d'Holbach en particulier pour son *Histoire critique de Jésus-Christ* et son *Tableau des Saints.* Là encore, la méthode historique fait des ravages dans la lettre des récits bibliques et des dogmes élaborés par les conciles.

Ainsi, l'œuvre clandestine de Mirabaud appartient de toute évidence au mouvement pré-encyclopédiste et matérialiste. Mirabaud ne fut pas seulement le prête-nom de d'Holbach pour son œuvre capitale. Il fut l'un de ses pères nourriciers, comme plusieurs autres dont la trace est plus difficile à relever.

Theophrastus redivivus et autres traités.

Jetons encore un coup d'œil sur quelques-uns de ces traités. Voici le *Theophrastus redivivus* dont il existe plusieurs copies diversement découpées. Il daterait des environs de 1720. Sur le même fond de critique biblique se trouve développée la philosophie naturaliste déiste. L'auteur estime que Dieu a bien pu

donner à la matière la propriété de penser; on pourrait alors esquisser une interprétation mécanique de l'âme : les « esprits animaux » ne peuvent fonctionner que sous une impulsion externe. Les objets agissant sur les esprits animaux constituent la mémoire, le jugement, la raison. En somme, la pensée n'est constituée que des impressions faites par les objets extérieurs sur l'âme. L'auteur ajoute que nous sommes déterminés par notre structure : « On n'est sage que selon qu'il plaît au sang », dit-il elliptiquement.

Voici le texte intitulé *Le Rabbinisme renversé ou dissertation historique et critique sur le prophète Élie et sur le patriarche Énoch*; il circula en 1740-1750 et a dû être écrit après 1735; son objet est « de faire connaître que tout ce que ce peuple superstitieux (les Hébreux) a débité au sujet de ces deux prophètes, appartient aux erreurs communes de toutes les nations de la terre, et aux âges du monde connus les plus reculés... ». « Le même fond de fables, d'erreurs et de préventions a fourni à toutes les formules et aux éléments de leurs histoires. Les vies d'Osiris, d'Adonis, de Bacchus, de Moïse, de Zoroastre, d'Abraham, d'Apollon, de David, de Numa, de Romulus, toutes tracées en différents siècles, à la vérité, ont été brodées néanmoins sur le même canevas. » Elles sont l'œuvre d' « artisans du mensonge »; ce sont des « impostures sacerdotales ». Encore une critique qui fraye la voie au déisme et au matérialisme.

Le manuscrit intitulé *Notes d'Hobbes sur le Nouveau Testament traduites du Latin par M. Huet, évêque d'Avranches, revues par un écrivain de ce siècle et considérablement augmentées*, 1764 (Rouen, ms. 74. Cf. Wade, *loc. cit.*, p. 252), est tout à fait holbachien d'inspiration; il doit dater de 1740-1750. C'est un écrit très violent de ton : il dénonce le Nouveau Testament comme un tissu d'absurdités, de superstitions, de mensonges, et pire. L'auteur fait profession de foi d'athéisme intégral. Le plus intéressant est son *credo* philosophique. Il se déclare déterministe, fataliste et nie tout libre arbitre : « Je suis très convaincu que nous ne recevons pas librement nos sensations et qu'elles sont faites en nous indépendamment de tout concours de notre volonté. » D'ailleurs il ajoute que « la matière n'est pas ce qu'on a pensé depuis des milliers d'années et qu'il pouvait bien se faire qu'elle et ses modifications formassent seules tout ce qui dans le monde fait le sujet de notre admiration ». Le *Rêve de d'Alembert* n'est plus très loin...

Une orientation analogue se retrouve dans plusieurs autres traités anonymes, en particulier les *Essais sur la recherche de la Vérité* : ... « La matière est une, infinie, éternelle, y lit-on,

c'est elle qui, ayant toujours existé, a entretenu et entretient l'univers dans l'état où nous le voyons sans aucun dessein particulier. »

Voici enfin l'un des plus curieux de ces travaux, qui fut imprimé en 1771, peut-être par les soins de d'Holbach. Le volume est intitulé : PIÈCES PHILOSOPHIQUES. 1° *Parité de la vie et de la mort.* 2° *Dialogue sur l'âme.* 3° *J. Brunus redivivus ou Traité des erreurs populaires.*

Le livre imprimé ne contient que les parties III et I.

J. Brunus redivivus (ou *Traité des erreurs populaires. Ouvrage critique, historique et philosophique, imité de Pomponace,* 1re partie, 1771, 114 p.) est essentiellement une critique des dogmes chrétiens. L'auteur expose les opinions de Giordano Bruno sur la pluralité des mondes; il défend l'idée de l'éternité de la matière (mais non de ses formes actuelles), combat l'innéité des idées, et montre que nous recherchons naturellement le plaisir en fuyant la douleur : « Les seuls mouvements que [les sensations] excitent sont ceux qui nous mettent en action, soit pour nous conserver, soit pour augmenter notre bien-être. » Les êtres « tels que nous les voyons aujourd'hui n'ont pas paru à la fois ; la nature a dû consumer un grand nombre de siècles à perfectionner, à donner la maturité nécessaire à l'existence, aux divers Êtres qui ne l'avaient point acquise dans son sein... » L'idée de divinité, c'est-à-dire d'un certain système de la nature, n'a dû venir qu'assez tard, lorsque les corps qui constituent notre globe eurent cessé d'errer; comme il n'y comprit pas grand-chose, l'homme inventa Dieu; il n'assistait pas à l'éclosion de nouveaux êtres, et c'est pour cela que « la toute-puissance de la première cause devint le bouclier qui s'opposa à toutes les objections ». Puis vinrent les prêtres... L'auteur conclut par l'athéisme pur : il n'y a aucun Dieu. « Mais, dira-t-on, l'athéisme ne se prouve pas mieux que le théisme? La non-existence d'une chose n'a pas besoin de preuves : c'est l'existence qui doit être démontrée », répond-il. A la fin de l'opuscule, on lit : « fin de la 1re partie. N. B. *Il faudrait à ce traité, pour être complet, deux autres parties, que l'on publiera, si la personne qui les a entre les mains veut bien me les envoyer.* » Or, les manuscrits de ces trois parties du *Traité* existent, et M. Wade les a consultés. Le *Giord. Brunus redivivus* était déjà écrit en 1738. Les deux autres parties seraient *la Formation du Monde* et *Résurrection de la chair,* traités qui paraissent rédigés de la même plume et sont datés de 1738 et 1743.

D'Holbach, ou tel autre éditeur, ne disposant pas des deux dernières parties, aura invité un des détenteurs à les lui faire

parvenir pour les imprimer. Cela tendrait à prouver qu'il n'est pas l'auteur de la première, qu'il ne semble même pas avoir corrigé.

La Parité de la vie et de la mort est un écrit fort intéressant. Il en existe deux copies manuscrites, sans différences essentielles [1]. L'une donne pour auteur « *Gaultier*, médecin » (Mazarine), et l'autre (Arsenal) donne « M. G..., médecin à... ». Ce serait peut-être un Gaultier, médecin de Nantes, mentionné dans un autre manuscrit. Le texte fait nettement ressortir qu'un médecin en est l'auteur, bien qu'il prône la géométrie comme seule science certaine. Il s'apparente aux ouvrages de La Mettrie. En tout cas, si c'est d'Holbach qui l'a fait imprimer, il n'a pas dû y modifier grand-chose. Les conclusions ne sont d'ailleurs pas celles que d'Holbach exposera déjà lui-même en 1770. L'éloge du Scepticisme antique, qui fait le fond de cet opuscule, n'est pas son fait. L'auteur déclare d'ailleurs dans son avant-propos qu'on peut dire « à l'honneur des Anciens qu'ils ont pensé et senti, à peu près tout ce qu'on pensera et sentira à jamais : nous avons éclairci quelques matières, et jeté la confusion dans un grand nombre d'autres... » Le style est tout à fait semblable à celui du *J. Brunus...*, bien plus musclé que celui de d'Holbach. L'auteur avoue d'ailleurs qu'en exposant le système des Sceptiques, il paraphrase « un savant, né dans le XVIIe siècle... ». « Mais toutes les précautions qu'il prit n'ayant pu faire trouver grâce à son livre, il fut comme anéanti, et l'on trouve à peine des extraits manuscrits. Les personnes qui ont quelques connaissances de la littérature s'apercevront aisément des endroits que nous prenons de cet auteur et cet aveu doit suffire pour marquer notre reconnaissance envers lui. »

Voici quelques-unes de ses opinions les plus frappantes.

« ...Nous n'avons rien de plus que la connaissance ou le sentiment des passions ou perceptions que les objets extérieurs produisent en nous, et qui ne peuvent être qu'en nous. Et qui sait si, par la construction de notre cerveau, nous ne trouvons pas plutôt dans les objets qui nous environnent ce qui convient, ce qui s'accommode à notre nature, que ce qui y réside essentiellement et ce qui est absolument vrai? » (Voilà une affirmation précriticiste remarquable!) « L'Esprit ou l'âme de l'homme est, comme son corps, une production de la Nature, ou de la *Substance universelle*, qui seule fait la *réalité* de tous les Êtres. » Les sens nous renseignent d'une manière incertaine, ne mani-

1. L'avant-propos du manuscrit de l'Arsenal dit : « On ne donne que l'extrait de l'ouvrage, qui contient plus de 250 pages de minutes in-4°. »

festent point l'évidence... Ainsi l'eau et le feu changent sans cesse de forme... L'eau et l'air forment les terres, les minéraux, les métaux : les éléments ne diffèrent qu'en apparence; c'est ce que démontrerait la transmutation des métaux (pierre philosophale) si elle était possible. L'air, l'eau et la terre produisent la sève, principe de vie des plantes (sans qu'on sache encore comment elle agit). Les êtres vivants se développent tous de la même façon; par exemple, dans l'œuf de poulet « le blanc est la matière morte, et le germe l'agent vivifiant ». La vie est produite par les sèves ou essences qui proviennent de l'air... Le cycle éternel de la vie et de la mort, qui sont égales, se poursuit aveuglément. Tels sont les principes des Sceptiques; et pour les appuyer l'auteur donne ensuite des exemples de transformations naturelles, en faisant appel aux expériences. Il y a dans l'être un principe général de vie qui est *l'humide radical.* L'humide radical provoque le développement de l'œuf. (L'auteur donne ici une description du développement embryonnaire du poulet déjà assez bonne, p. 43); il déclare aussi avoir « continué l'expérience sur un avorton humain » et affirme que chacun pourra constater que « la diversité des viscères et des chairs du bas-ventre, de la poitrine et peut-être même de tout le corps, pourrait bien venir originairement de la diversité des parties de l'épine... On observe avec non moins de surprise que les viscères, les chairs, les tendons, les os, etc., ne se construisent dans l'animal qu'à mesure que l'humide radical s'épaissit... La manière de produire de la nature n'est point instantanée; c'est lentement et par degrés qu'elle agit. A chaque portion de l'individu qu'elle extrait de l'insensibilité, les veines de la nouvelle production s'abouchent exactement avec celles de la précédente, les nerfs avec les nerfs, les membranes avec les membranes, etc. Tout se fait et se lie avec une extrême justesse, par des causes aveugles, mais nécessaires et merveilleuses ». L'embryon se met peu à peu en mouvement (« on reconnaît d'une façon sensible que la nature fait d'abord les veines avec du sang qui ne se meut point, sans qu'elles aient de rapport avec d'autres veines qui sont aussi quelque temps sans usage... »). Tout ceci montre que « beaucoup de gens ont jusqu'ici confondu les actes primitifs de la Divinité avec les actes secondaires de la nature », et l'auteur reconnaît qu'il peut y avoir à la nature une « cause distinguée d'elle et douée de connaissance et d'intelligence ». Mais ce *premier acte de souveraineté* ne s'applique qu'à la production générale de la substance, et non à celle de chaque Être particulier.

Et l'âme? « La vie des animaux et les actions qui en résul-

tent, ou leur âme, ne peut donc être que les fonctions qui naissent de leurs organes, comme leur formation et leur accroissement n'est que l'action ou la vertu de l'humide radical, qui produit un arrangement et une construction de parties, sans sentiment lorsque l'animal commence à se former, et qui en acquièrent à mesure qu'il s'accroît. » De ce point de vue il combat la théorie cartésienne des animaux-machines. Par ailleurs, il ne croit pas que les nerfs aient tous leur origine au cerveau (« j'aimerais mieux dire que l'humeur qui est dans les filets nerveux monte quelquefois de bas en haut, comme elle descend de haut en bas »). Suit une définition assez remarquable de la sensibilité : « Le sentiment particulier des organes de nos sens vient de causes sensitives modifiées par la structure de l'organe... Si nous avions un plus grand nombre de sens, nous connaîtrions des choses dans la nature, desquelles nous ne pouvons avoir d'idée. Ces mêmes modifications en se subdivisant en une multitude d'affections, à raison de la nature des parties par lesquelles elles passent, forment souvent le sentiment particulier de plaisir et de douleur, de joie et de tristesse, etc. » Il en conclut que nous ne connaissons d'un objet que le sentiment qu'il excite en nous. Il soutient aussi qu'il ne peut y avoir d'atome sensible, puisque « le sentiment est l'effet d'une certaine construction de fibres, de membranes, de vaisseaux et d'humeurs, qui ont entre elles certains rapports ; ce qui ne peut convenir à un atome ». Ni Démocrite, ni Épicure, ni Gassendi, n'ont résolu la difficulté. « Au reste, il est fort inutile à un physicien de savoir s'il y a des atomes ou non, pour expliquer les phénomènes de la nature qui sont explicables. » Ce point de vue, selon lequel la sensibilité et la pensée n'existent que dans et par *l'organisation*, est très important, surtout qu'à cette époque Buffon et Maupertuis soutenaient la théorie de la *molécule sensible*. « L'âme des animaux n'est autre que les fonctions de notre corps, aussi elle ne peut passer d'un sujet dans l'autre. »

« La matière construit un cœur humain organisé; d'où vient ne ferait-elle pas bien un cerveau? prenons des instruments et recourons à la méthode des géomètres. Peut-être A, le premier terme, qui sera le cœur, multiplié par B, autre viscère, ou seulement par la sève ou l'humidité radicale qui la produit, donnera-t-il C qui sera la pensée. »

L'auteur nie l'existence du vide, comme Toland. Enfin, l'auteur s'en tient à la conception sceptique en ce qui concerne les critères de la vérité et de la liberté.

« Il n'est, écrit-il, qu'un petit nombre de vérités géométriques, et si nous y joignons celle qui concerne l'existence d'un

Être suprême qui a tout arrangé pour le mieux, de laquelle nous n'acquérons la connaissance que par la voie de la raison et de la réflexion, il faut s'en tenir là... »

La question de la liberté est réglée de la façon suivante : « Ce qui n'est rien par rapport à la Nature insensible est quelque chose par rapport à nous et à la société; en sorte que, quoique, selon les sceptiques, il n'y ait ni ordre ni désordre dans le monde, et que ces choses n'existent que relativement au jugement que nous en portons, l'honneur et la crainte de ce jugement doivent nous porter à vivre dans la retenue, et à nous abstenir de tout ce qui est taxé d'infamie ou seulement de déshonnêteté par les lois sous lesquelles nous vivons. »

On voit maintenant que cet ouvrage n'a pu être écrit par d'Holbach, qui a dû s'en faire simplement l'éditeur. Il y trouvait assez de points communs avec le matérialisme de Diderot et le sien; néanmoins, l'auteur reste à demi déiste, fait l'éloge du scepticisme, et donne quelques détails de physiologie qui prouvent que l'ouvrage a été écrit par un médecin pratiquant; il s'apparente nettement à l'*Histoire naturelle de l'Ame* de La Mettrie.

Le Militaire philosophe.

L'un des plus connus des manuscrits antérieurs à 1750, auquel il est certain que le baron et Naigeon mirent la main, est le fameux *Militaire philosophe*[1].

On sait depuis longtemps qu'il s'agit d'un manuscrit intitulé : *Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche,* prêtre de l'Oratoire, par un ancien officier. D'Holbach aurait écrit le dernier chapitre (qui est le plus long).

Quand la brochure parut en 1768, Voltaire écrivit à Damilaville : « Y a-t-il rien de plus vigoureux, de plus profondément raisonné, d'écrit avec une éloquence plus audacieuse et plus terrible que le *Militaire philosophe,* ouvrage qui court toute l'Europe? » Et à d'Argental : « *Le Militaire philosophe* adressé au Père Malebranche, est plus abstrait : mais c'est une logique à laquelle il n'y a rien à répliquer. »

Dans l'avertissement, rédigé par Naigeon, on lit : « L'ouvrage

1. *Le Militaire philosophe ou Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche,* Londres (Amsterdam, M.-M. Rey), 1768, in-8°.

On connaît deux réfutations du *Militaire philosophe* : 1° *Lettre à M. le Chevalier de..., entraîné dans l'irréligion par un libelle intitulé le Militaire philosophe,* par l'abbé GUIDI, s. l., 1770, in-12; 2° *Lettre aux auteurs du « Militaire philosophe, » du « Système de la Nature »,* etc. (par l'abbé Marc-Ant. REYNAUD, curé de Vaux, diocèse d'Auxerre), 1769, 1772, in-12, 66 p.

que l'on donne au public existait depuis fort longtemps en manuscrit dans les bibliothèques de plusieurs curieux; il paraît maintenant imprimé pour la première fois d'après une copie prise sur un manuscrit très correct, provenant de l'inventaire de feu M. le comte de Vence. » Il existe une copie de ce manuscrit à la Mazarine; dans une *Préface*, le copiste donne quelques détails :

« Le nombre des renvois et des interlignes est si grand dans l'original, il y a tant de petites pièces attachées avec des épingles, qu'il a été comme impossible de ne se pas tromper. » L'original est donc antérieur (le manuscrit Mazarine et celui du comte de Vence n'étant que des copies). Des extraits en circulaient, car l'original est un travail énorme de 481 pages in-folio. Il doit être postérieur à 1732. Il y a d'abord un cahier intitulé : *Premier Cahier contenant ce qui m'a fait ouvrir les yeux.* Le traité proprement dit est divisé en quatre parties. La première *(Examen général des religions factices)* est divisée en 22 « vérités », ou axiomes qui rendent seuls possibles un plan d'examen de n'importe quelle religion. C'est cette partie que Naigeon publia, en extrayant certaines sections et supprimant certaines « vérités ». Naigeon réduisit les 21 premières à 17, auxquelles s'ajouta la 18e, de d'Holbach. La seconde partie du traité, *Réfutation de la foi*, veut détruire la révélation. La troisième examine les preuves orthodoxes de la religion. La quatrième propose les fondements de la religion naturelle. Les extraits résumaient tout le Traité. De l'auteur véritable la préface dit qu'il était « un des plus honnêtes hommes qui fût au monde, aimé de tous ceux qui le connaissaient... C'est un déiste, différent de Spinoza qui emploie sa rare subtilité à établir l'athéisme ». On le dit « chargé d'une grosse famille ». D'après les indications du texte, il ressort qu'il s'agit d'un officier de marine, qui avait reçu la tonsure étant jeune. Il était au siège de Luxembourg en 1684 et prit part aux dragonnades (1685). Il voyagea beaucoup (Brésil, Canada, Piémont). Il cite de nombreux auteurs, mais prétend n'avoir lu ni Lucrèce ni Spinoza. A 7 ans, il se révolte contre « le culte des images » au cours d'un pèlerinage. A 12 ans, il s'aperçoit de fêlures dans les arguments des prêtres. A 18 ans, « je commençais tout de bon à douter ». La persécution des Huguenots renversa ses idées morales : « Quelles cruautés et quelle fermeté n'ai-je pas vues... Quel cruel souvenir! » Il se décide alors à examiner la religion chrétienne, la plume à la main.

Voltaire écrivit de l'auteur (Moland, XXVII, 285) : « Ce militaire philosophe est, dit-on, du sieur Saint-Hyacinthe, qui fut cornette de dragons en 1685 et employé dans la fameuse dra-

gonnade à la Révocation de l'Édit de Nantes. » A d'Argental, il écrit de même : « Saint-Hyacinthe était, à la vérité, un sot dans la conversation, mais il écrivait bien : il a fait de bons journaux, et il y a de lui un *Militaire philosophe*, imprimé depuis peu en Hollande, lequel est ce qu'on a fait peut-être de plus fort contre le fanatisme. »

M. Wade pense que Voltaire se trompe, Saint-Hyacinthe était un ami de Lévesque de Burigny, et comme lui un libre penseur. Mais le fond religieux, moral, et intellectuel des *Difficultés...* est bien différent. Naigeon date de 1711 l'extrait qu'il publie en 1768, ce qui doit être exact. L'ouvrage est tout entier d'un déiste conséquent. C'est pourquoi d'Holbach et Naigeon n'en ont utilisé que la partie critique dirigée contre la révélation et l'autorité de la Bible et de l'Église, en le complétant à leur manière. Les matérialistes de 1768 ne pouvaient prendre sur eux le déisme de 1711. L'auteur original estime en effet « qu'il y a un moyen autre substance que cette matière », et que l'âme est tout aussi immortelle que la matière. L'homme est libre; il possède l'instinct de la justice, du bien et du mal. En somme, c'est là un « déisme constructif », dont Saint-Hyacinthe devait être assez distant.

L'auteur, quel qu'il soit, tient à faire connaître quelles raisons l'ont amené à « reconsidérer » la philosophie chrétienne. Notons une fois de plus, chez ces précurseurs, la source vivante de la critique. Chez lui, comme chez Meslier, c'est le spectacle des misères individuelles et des convulsions sociales et politiques, qui déclenche la réflexion. Le tragique réel de la vie ne peut plus tenir dans un dogme, une tradition mesquine, livresque. Tout proteste contre les entreprises d'une Église séculière qui vit en parasite sur le dos de populations malheureuses et industrieuses. La philosophie du XVIIIe siècle, dans ses divers aspects, tient sa force des racines vigoureuses qu'elle plonge dans l'existence réelle des hommes du temps — et non de jeux purement verbaux, qui ne répondent à aucune situation concrète. L'élaboration du philosophe dans son cabinet est toute pénétrée de l'expérience qui s'acquiert au creuset plus mouvementé de la vie.

Le militaire philosophe se montre indigné par la toute-puissance du Pape et de l'Inquisition, par la richesse des prélats, par le culte des images, par les persécutions des Huguenots. (« Les conversions par les Dragons ou Dragonnades... J'étais alors lieutenant », p. 21). « Quelles cruautés et quel héroïsme n'ai-je point vus! Je me rappelle avec horreur que nous tirâmes un malheureux vieillard, accablé de goutte sur son lit où il ne pouvait même souffrir le poids de ses draps; et que nous le

fîmes danser au milieu d'une place, sans que ses cris plaintifs et douloureux et les larmes de ses deux filles qui se traînaient à nos pieds, pussent fléchir notre barbarie!... Quel cruel souvenir! La plume me tombe des mains et mes yeux ne la peuvent plus guider. C'étaient cependant l'Évêque et les Curés qui nous pressaient de nous porter à ces coupables excès...; ils riaient lorsqu'on leur racontait de pareilles horreurs... » (p. 22). Les vices des prêtres et l'idolâtrie des Saints; la superstition des châtiments et récompenses; les miracles; l'autorité des Conciles; les Sacrements inefficaces; les ridicules ordonnances des Ecclésiastiques, autant de faits, contre lesquels protestent sa raison et son cœur. Il a compris au cours de ses voyages l'importance et l'intérêt des *autres* religions, et des lois qui gouvernent les autres peuples. De tout cela, il déduit les « vérités » suivantes :

1° La religion est chose personnelle (qui ne regarde pas l'État) : « en fait de religion, chaque particulier est libre... Le Prince, le Magistrat et la République n'ont aucun droit de commander sur cet article » (p. 48).

2° On doit examiner sa religion et juger par soi-même.

3° Il faut être dégagé d'intérêt quand on examine sa religion ou tel autre fait que ce soit. Il faut s'efforcer pour cela de s'élever « au-dessus des préjugés de l'éducation » (p. 59).

4° La raison peut découvrir la vérité, il faut donc en faire usage en matière de religion.

5° C'est faire injure à Dieu que de prétendre la raison incertaine et trompeuse.

6° Dieu nous a instruits clairement de ses volontés (par la raison); l'homme n'a pas besoin d'interprètes ni de Livres sacrés.

7° On est obligé d'abandonner sa religion quand on la trouve mauvaise.

8° Aucune religion ne peut établir ses faits avec certitude, pas même avec vraisemblance (contradictions historiques, etc.).

9° Il faudrait à chaque religion, pour être probante, une suite continuelle et actuelle de miracles incontestables, tellement l'enjeu est important.

10° On court le risque d'être dans l'erreur, quelque religion qu'on suive.

11° Toutes les religions ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines (il suffit de *croire*, et les démonstrations sont superflues).

12° Les religions factices ne peuvent exiger une véritable croyance. Car, — on n'est pas libre de croire.

13° Dieu ne s'est pas servi de livres et de discours pour instruire les hommes.

14° Des religions établies sur des livres et des discours ne peuvent point venir de Dieu.

15° Toutes les religions factices sont fausses.

16° Les preuves étant contestables, il n'y a pas force de démonstration.

17° Personne n'est obligé d'embrasser quelque religion que ce soit.

18° Toute religion factice est contraire à la morale ou lui est totalement inutile.

Ce dernier point est celui qui a été rajouté par d'Holbach. C'est d'ailleurs le plus étendu du petit volume. Le baron y met à profit ses lectures historiques en montrant que « les opinions religieuses sont celles qui produisent le plus de division, de haines, de discordes et de fureur sur la terre » (p. 155). Les faits abondent qui montrent que « l'esprit d'intolérance, d'inimitié, de discorde, de persécution, a particulièrement et en tout temps caractérisé le Christianisme. Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire de l'Église, on sera forcé d'avouer que les Chrétiens furent toujours aux prises avec les sectateurs des autres cultes... » (p. 156). D'Holbach dénonce les prêtres, qui, prétendus interprètes des volontés divines « se sont rendus maîtres de la morale, qui fut soumise à leurs caprices, à leurs intérêts, à leurs passions les plus condamnables », et dictèrent les plus affreuses persécutions. La vertu ne peut trouver d'aliment à tous ces usages superstitieux. « Je ne consens, dit l'auteur, à nommer *vertu* que ce qui procure des avantages réels à la société; or, l'Église et la religion n'en sont plus que des parasites. C'est pourquoi le Souverain doit établir la *tolérance* dans son pays, permettre « à chacun de penser comme il voudra, pourvu qu'il agisse d'unc façon avantageuse à la société ou qui ne nuise à personne; qu'il nc tyrannise point la pensée, qu'il ne souffre point qu'on la tyrannise » (p. 177). Il doit faire enseigner « une morale saine et philosophique, dont les principes sûrs et invariables ne soient point soumis aux caprices des hommes et aux volontés d'un faux Dieu ». Cette morale saine sera la religion naturelle. D'Holbach, pour mieux faciliter l'écoulement de sa brochure, parle ici, par procuration, un langage qui remplit d'aise Voltaire. La « Religion universelle nous montre l'être suprême comme parfait, comme infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment juste... Ce Dicu créateur de toutes choses est l'auteur de la nature à laquelle il commande, dont il a fait les lois, dont il a réglé l'ordrc. Par conséquent, il est l'auteur des hommcs, il cst

l'auteur de la société, il aime son bonheur, il l'attache à l'ordre, et cet ordre dépend de la fidélité avec laquelle chacun des membres remplit ses devoirs moraux dans la sphère qu'il occupe » (p. 180.) Et à la faveur de ce couplet de circonstance, qui reste dans la note du reste de la brochure, il entreprend la défense de l'athée : « Les Athées eux-mêmes, quelles que soient les erreurs de leurs spéculations, ne peuvent se refuser aux leçons pressantes de la Nature et de la raison. Je vais plus loin et je prétends qu'un athée, c'est-à-dire un homme qui nie formellement l'existence d'un Dieu, peut avoir des motifs plus réels et plus solides pour pratiquer les vertus sociales et pour remplir les devoirs de la morale, que tous ces superstitieux qui ne connaissent d'autres vertus que les vertus inutiles de leur religion factice, d'autre morale que celle de leurs prêtres, qui la font plier à leurs propres passions, etc. » (p. 184).

Isaac Orobio.

Parmi les autres manuscrits utilisés par d'Holbach se trouve la critique d'Orobio contre le Nouveau Testament.

Le livre parut en 1770 (1771, d'après Quérard) et c'est à tort qu'il fut attribué à d'Holbach, bien qu'il ait été certainement arrangé et publié par lui et Naigeon. Il s'intitulait : *Israël vengé* ou Exposition naturelle des prophéties hébraïques que les chrétiens appliquent à Jésus, leur prétendu Messie, par *Isaac Orobio*, A Londres.

Isaac de Orobio est loin d'être un inconnu. C'était un Juif espagnol élevé dans la religion catholique. Persécuté par l'Inquisition, il s'était réfugié en France, puis, semble-t-il, en Hollande, où il avait abjuré le catholicisme pour revenir à la loi de Moïse. Il mourut en 1687 ou 88, laissant un volumineux manuscrit critique de la doctrine chrétienne, rédigé en espagnol. Ce manuscrit fut traduit en français par Henriquez et ne devait voir le jour que près d'un siècle après sa rédaction.

Le livre est en réalité composé de trois traités : 1° *Israël vengé*, 2° *Explication du cinquante-troisième chapitre du prophète Isaïe*, et 3° *Dissertation sur le Messie*. Ces trois traités circulèrent en manuscrit au début du XVIIIe siècle. Lévesque de Burigny les fit copier (cf. Wade, *loc. cit.*, p. 229). Certaines de ces copies existent encore à la Bibliothèque Mazarine, à la Bibliothèque nationale et à celle de la Sorbonne.

Orobio, qui connaissait très bien l'Ancien Testament, démontre que la religion chrétienne ne répond pas du tout aux

prophéties, d'où découle, d'après lui, toute l'inconsistance et la fausseté de la doctrine.

La circulation, puis la publication du travail d'Orobio montre que les philosophes du début du XVIIIe siècle, puis les Encyclopédistes et la « coterie », savaient faire flèche de tout bois, concentrer le feu de leurs « pièces de vingt-quatre », comme disait Voltaire. Le témoignage du juif orthodoxe vient prendre place auprès des avis plus ou moins fantaisistes des sages Persans, des Chinois et des Hindous qui peuplent les feuilles de polémistes. Avec Orobio, d'Holbach retourne contre le christianisme la critique d'un sectateur d'une religion pourtant dénoncée par lui comme plus barbare encore; c'est que Rome gouverne toujours tandis que les fidèles de Moïse sont impuissants et peu nombreux.

*

On voit maintenant tout l'intérêt que présente pour l'œuvre de d'Holbach le travail fourni au début du XVIIIe siècle par la « coterie » Boulainvilliers, auquel s'ajoutent des œuvres d'isolés, comme Meslier, ou d'anonymes.

Il est certain que Boulainvilliers, Fréret, Dumarsais, Lévesque de Burigny et Mirabaud essayèrent de concerter leurs efforts. Boulainvilliers, cheville ouvrière du groupe, rassemblait avidement les ouvrages radicaux des autres; il était l'ami de d'Argenson, à qui il en fournit plusieurs. C'était un homme vif, curieux, alerte. Il fut fasciné par les œuvres de Spinoza lorsqu'il les connut; il en discuta les obscurités avec Fréret, membre de l'Académie des Inscriptions, auteur de Traités très documentés sur diverses questions de chronologie rédigés pour elle. Fréret était féru de Bayle, qu'il avait lu à la Bastille. Boulainvilliers et lui fréquentaient chez le duc de Noailles, autre centre libre penseur. C'est là qu'ils devaient rencontrer Dumarsais, ami et admirateur de Fontenelle, très versé dans les problèmes de chronologie, de langue, de grammaire, et ennemi déclaré de la superstition. Boulainvilliers était intimement lié à Mirabaud, dont il publia les œuvres en 1751, et d'une façon qui d'ailleurs ne lui plut pas. Ils admiraient Fontenelle en commun. Fréret était aussi un ami intime de Lévesque de Burigny, dont il utilisera les idées. Ces hommes s'inspirèrent les uns les autres, écrivirent des traités qu'ils discutaient ensemble, et qui tirèrent de cette communauté d'élaboration une tendance analogue. Le groupe s'égailla après la mort de Boulainvilliers, en 1722; mais déjà plusieurs de leurs idées allaient apparaître chez Voltaire (dans les *Lettres philosophiques*, écrites

en Angleterre, puis dans le *Traité de métaphysique*), et plus tard chez Diderot, à l'époque de la *Promenade du sceptique*. Fréret, Dumarsais et Lévesque de Burigny continuèrent à écrire dans les années 30. Les deux premiers collaborèrent à l'*Encyclopédie*, et leurs travaux contribuèrent certainement à éveiller Boulanger. Mirabaud s'occupa d'autres travaux jusqu'à sa mort. Alors apparut, avec la seconde moitié du siècle, la lutte pour l'expression libre des mêmes idées qui circulaient clandestinement auparavant. L'*Encyclopédie* se fraye un chemin; dans son sillage paraîtront les grandes œuvres de d'Holbach et de Diderot. Ce sera l'époque tardive où le baron disait de Mirabaud en visite chez Fontenelle : « C'est l'éternité en visite chez le temps. »

L'influence la plus notable qui s'exerce entre 1700 et 1730 chez ces philosophes est celle de Spinoza. Le mouvement philosophique tout entier se présente comme une vaste manifestation triomphale du spinozisme. Boulainvilliers traduisit l'*Éthique* et le *Traité théologico-politique*. Il recueillit les opinions des philosophes sur Spinoza, mais n'exerça pas à son tour de critique systématique sur son œuvre. Il faudra attendre le *Système de la Nature* pour trouver un examen critique décisif de Spinoza, parallèle à celui de Descartes ou de Malebranche. La critique historique et biblique de Spinoza apparut à cette époque comme l'aspect le plus fécond de sa pensée, et le plus nouveau. Car le panthéisme et la métaphysique dérivaient partiellement de Descartes et de Bruno, qui étaient déjà bien connus et très appréciés [1].

Les attaques de ce groupe contre l'immortalité de l'âme posaient un problème : comment la matière peut-elle penser? On trouve dans les réponses données les éléments de la philosophie sceptique antique, et du sensualisme contemporain. L'expression est souvent embarrassée, mais exprimée avec énergie, en pleine conscience des conséquences qui en découlent : le déterminisme, la relativité des lois morales, et mêmes sociales. La Mettrie lui-même ne parviendra aux formules du *Traité de l'âme* et de *L'Homme machine*, vers le milieu du siècle, qu'après avoir traversé l'école de Boerhave, fort éloignée du matérialisme, et avoir compulsé quelques-uns au moins des traités clandestins de ses aînés.

Par lui-même, ce travail philosophique aurait été impuis-

1. C'est une exagération évidente de dire, par exemple, que « l'histoire du matérialisme après Spinoza n'est... qu'une évolution ultérieure du spinozisme » (A. DÉBORINE, Spinoza précurseur, dans la *Revue marxiste*, 1929, n° 1). Les Encyclopédistes durent déjà opérer une critique de Spinoza, pour accueillir plus largement Bacon, Hobbes et Locke.

sant à faire éclore *Le Système de la Nature*, ou les *Dialogues* de Diderot. L'œuvre de d'Holbach ne trouva qu'en partie dans ces manuscrits sa source véritable. Un rôle plus important encore fut joué par le matérialisme et le sensualisme anglais, comme nous le verrons.

B. JULIEN OFFRAY DE LA METTRIE

Nous n'avons pas été originairement faits pour être savants; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques que nous le sommes devenus... La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux.

LA METTRIE, *L'Homme machine.*

Julien Offray de La Mettrie était né en 1709[1]. Il mourut en 1750, au moment où Diderot, d'Holbach et leurs amis entraient dans la carrière encyclopédiste. Il était fait, s'il avait vécu plus longtemps, pour devenir l'un de leurs maîtres reconnus, plus que Locke, plus que Voltaire. De fait, tous les adversaires du matérialisme et de l'Encyclopédie associèrent le nom de La Mettrie à ceux des têtes du « club holbachique ». Et malgré cela l'influence certaine du médecin malouin sur la nouvelle génération philosophique se traduisit paradoxalement par un rejet et une

1. Sur la vie de La Mettrie, voir FRÉDÉRIC II, *Éloge de M. de la Mettrie* (*Histoire de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres*, année 1750, Berlin, 1752, 4, p. 3-8); Prosper LEVOT, *La Mettrie*, in *Biographie bretonne*, t. II, 124-7, Vannes, 1852-57.

La littérature moderne consacrée à La Mettrie est assez abondante, mais assez superficielle. Il faut d'abord citer l'*Histoire du matérialisme* de F.-A. LANGE (1re éd., 1866, 2e éd. remaniée, 1873; trad. franç. 1877), t. I, 4e part., chap. II : de La Mettrie. — Nerée QUEPAT, *La Philosophie matérialiste au* XVIIIe *siècle. Essai sur La Mettrie*, Paris, 1873. — E. DU BOIS REYMOND, *Discours* prononcé à l'Académie des Sciences de Berlin, le 28 janvier 1875.

On peut se référer, sans confiance, au Mémoire polémique de DAMIRON (*Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*, t. I, La Mettrie, Paris, 1832). — Parmi les ouvrages plus récents, le plus complet est dû au Dr BOISSIER, *La Mettrie médecin, pamphlétaire, philosophe*, thèse, Paris, 1931 (mais l'exposé et la critique de la philosophie sont très faibles).

Citons en outre PORITZKI, *La Mettrie, sa vie et ses ouvrages*, Berlin, 1900. — R. LENOIR, *Les Historiens de l'esprit humain*, Paris, 1926. — Et quelques trop minces thèses de médecine : MAITRE, *Un médecin philosophe : de La Mettrie*. — V. DE LA VERGNE, *Du caractère médical de l'œuvre de La Mettrie*, 1907. — G.-F. TULOUP, *Un précurseur méconnu : Offray de La Mettrie, médecin philosophe*, 1938.

Comme d'Holbach, La Mettrie attend toujours qu'un éditeur établisse un bon choix de ses meilleures pages; elles sont nombreuses.

désolidarisation publiques, qui ne se démentirent jamais. En 1772 encore, Diderot piétine La Mettrie, avec plus de vigueur que d'élégance. Ainsi, l'influence de La Mettrie sur d'Holbach est en apparence toute négative. Cependant, ses traits positifs ne sont pas difficiles à relever, si l'on veut se donner la peine d'y regarder de près.

★

Lorsque La Mettrie fait paraître ses opuscules philosophiques fondamentaux, de 1745 à 1748, d'Holbach n'est pas encore établi à Paris. Cependant Diderot, déjà au fait de toute la littérature déiste, naturaliste et matérialiste clandestine (manuscrite et imprimée) est alors un publiciste notoire. Il connaît les travaux scientifiques de La Mettrie (entre autres sa traduction de Boerhave, qu'il cite dans le premier volume de l'*Encyclopédie*). La Mettrie, en revanche, n'ignorait pas Diderot; dans l'*Homme machine*, il répondit à l'une de ses premières *Pensées philosophiques*, encore déistes, et dans l'Introduction générale à ses œuvres, il mentionne la *Lettre sur les Aveugles*. L'*Histoire naturelle de l'âme*, publiée en 1745, avait largement circulé; l'*Homme machine*, en 1748, fit grand bruit [1]. Dans ces conditions on peut admettre que dès les premiers contacts entre Diderot et d'Holbach les idées de La Mettrie vinrent en discussion. On peut aussi admettre que dès 1751-52 l'un et l'autre étaient, dans l'ensemble, ralliés à la philosophie de La Mettrie. Cependant, là où les légers ouvrages de La Mettrie s'arrêtaient, commençait pour d'Holbach et Diderot la tâche véritable.

En effet, les Traités de La Mettrie ne sont rien moins qu'exhaustifs. Aucune pédanterie chez lui, aucun esprit de système. L'empirisme médical tient la bride serrée à son imagination, à son enthousiasme. Mais d'Holbach se proposait un plus vaste objectif. Son entreprise n'avait pas un caractère individuel, mais collectif; elle faisait corps avec le mouvement encyclopédiste. Dix à vingt ans séparent les brochures de La Mettrie des volumes du baron. Ce laps de temps signifie beaucoup : la philosophie est passée des combats d'avant-garde isolés à la lutte de masse, en profondeur.

C'est dans l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745, plus tard intitulée *Traité de l'âme*), que La Mettrie expose ses idées philosophiques. Lui aussi a subi l'influence des écrits dont nous avons

1. *L'Homme machine*, suivi de *L'Art de Jouir*, a été réimprimé avec une Introduction et des notes de Maurice SOLOVINE (Paris, 1921).

parlé dans la première partie de cette section. Mais il l'a vivifiée au contact de la pratique médicale. Avec La Mettrie la philosophie matérialiste sort de la soupente du docteur Faust, se débarrasse des réticences prudentes de Hobbes et de Gassendi et se présente au grand jour avec l'impertinence et l'éclat de la jeunesse. Les opuscules de La Mettrie sont encore d'une grande fraîcheur, et ils supportent la lecture tout aussi bien que les premiers traités de Voltaire. Les raisonnements y sont clairs et simples, l'information directe, aussi assurée qu'elle pouvait l'être; le style vif et enjoué, sans rien d'amer ni de pompeux. La Mettrie n'est pas un grand écrivain, mais c'est un savant et un philosophe honnête, qui va jusqu'au bout de sa pensée. Ce n'est pas Voltaire, mais il est plus fort que Voltaire.

L'Homme machine n'ajoutera pas grand-chose au *Traité de l'âme*, et c'est dans celui-ci que d'Holbach et Diderot iront puiser plus qu'ils ne l'ont admis.

Voyons brièvement le contenu de ce *Traité.*

★

La Mettrie débute en liquidant le dualisme de la façon suivante : « L'âme et le corps ont été faits ensemble dans le même instant, et comme d'un seul coup de pinceau. Ils ont été jetés au même moule... Celui qui voudra connaître les propriétés de l'âme doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'âme est le principe actif. Cette réflexion conduit naturellement à penser qu'il n'est point de plus sûrs guides que les sens. Voilà mes philosophes... »

A la matière n'est pas seulement essentielle l'étendue, mais aussi *la puissance d'acquérir la force motrice* et la *faculté de sentir.* Mais, pour que ces propriétés se révèlent, passent à l'acte, il faut que la matière révèle ses « formes substantielles » propres, qui sont plutôt de simples modifications d'elle-même. C'est ainsi qu'on peut distinguer avec les anciens l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme raisonnable.

L'âme végétative détermine la forme d'accroissement des corps vivants, mais c'est une forme substantielle purement matérielle.

L'âme sensitive est propre aux animaux (doués de sens externes). C'est dans le cerveau que l'âme est affectée des sensations propres à l'animal, d'où l'importance du système nerveux. D'ailleurs, il ne faut pas placer dans les nerfs mêmes la cause de la diversité des sensations, mais dans les « organes placés avant les nerfs ». La Mettrie estime encore que des esprits animaux corpusculaires, élastiques, circulent dans le creux des nerfs.

Voici les lois des sensations : 1° Plus un objet agit distinctement sur le sensorium, plus l'idée qui en résulte est nette et distincte; 2° Plus il agit vivement sur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idéc est claire; 3° La même clarté résulte de l'impression des objets souvent renouvelée; 4° Plus l'action de l'objet est vive, plus elle est différente de toute autre... Par suite de la spécificité des organes sensoriels « les sensations ne représentent... point du tout les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes... »; cependant, les sens ne nous trompent que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur les rapports. « Chaque sens a son petit département particulier dans la moelle du cerveau... Ainsi le siège de l'âme est composé d'autant de parties qu'il y a de sensations diverses qui y répondent. » L'âme est donc étendue. Le « sujet », le support, des propriétés spirituelles est ainsi constitué par « l'organisation même de la moelle aux premiers commencements de sa naissance » (c'est-à-dire à la fin du cortex, aux racines nerveuses). Cependant, comment concevoir que la matière puisse sentir et penser? « J'avoue que je ne le conçois pas, » déclare le médecin; cependant, on observe un parallélisme frappant entre le comportement somatique et le comportement moral, qui doit bien être significatif.

La mémoire joue un rôle capital; sans elle ni parole, ni connaissance des choses, ni sentiment intime de notre propre existence; elle « paraît dépendre de ce que les impressions corporelles du cerveau, qui sont les traces d'idées qui se suivent, sont voisines, et que l'âme ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, sans rappeler les autres qui avaient coutume d'aller ensemble ».

L'imagination, à laquelle La Mettrie fait une large place, est « une perception d'une idée produite par les causes internes, et semblables à quelqu'une des idées que les causes externes avaient coutume de faire naître ». D'ailleurs, « il est peu surprenant que les causes internes puissent imiter les causes extérieures, comme on le voit en se pressant l'œil (ce qui change singulièrement la vision) dans les songes, dans les imaginations vives, dans le délire », etc.

Les passions sont « des manifestations habituelles des esprits animaux » qui se distinguent des autres facultés par l'agréable et le désagréable. L'expression s'en explique par la vaso-constriction et la vaso-dilatation due aux nerfs.

Les appétits et inclinations dépendent plutôt des organes des sens.

L'instinct « consiste dans des dispositions corporelles purcment mécaniques, qui font agir les animaux sans nulle délibération, indépendamment de toute cxpéricnce, et comme par une

espèce de nécessité, mais cependant (ce qui est bien admirable) de la manière qui leur convient le mieux pour la conservation de leur être ». La Mettrie fait allusion à un certain automatisme neuro-musculaire qui dérive à ses yeux d'une « force innée de chaque élément fibreux, dans chaque fibre vasculeuse... qui se réveille par la moindre force mouvante ». Cette force est propre à chaque corps, à chaque organisme animal : c'est elle qui fait que « dans un faux pas mon corps se porte aussi prompt qu'un éclair à contre-balancer sa chute, etc. » L'âme et la volonté ne peuvent avoir aucune part à ces actions « instinctives » parce que l'âme « ne peut avoir qu'une seule idée distincte à la fois ». Or, « quel nombre infini de mouvements lui faudrait-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse? Qui sait combien il faut de muscles pour sauter; comme les fléchisseurs doivent être relâchés, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vite? etc. » : remarquable intuition de l'automatisme postural et de son substrat tonique.

Quant aux animaux, ils ont aussi des idées mais ils les cxpriment par des pantomimes, alors que nous sommes *verbeux*. Nos mots ne sont pas moins arbitraires que leurs expressions; mais ils sont plus commodes, plus nombreux et variés que les expressions animales. La Mettrie se montre ici l'adversaire de la conception cartésienne des animaux machines, comme presque tous ses contemporains.

Quant aux affections de l'âme sensitive, elles lui appartiennent « comme des modifications d'elle-même ». Elles peuvent être spéculatives (connaissances) ou affectives (agréables ou désagréables, bonnes ou mauvaises), mais elles proviennent toujours des impressions et causes corporelles, « telles que certaines dispositions de corps naturelles ou acquises, je veux dire procurées par l'action de corps étrangers sur le nôtre ». Ainsi, la source du bonheur ou du malheur provient du plus ou moins de concordance de nos organes sensoriels avec les impressions reçues.

« Les sensations qui nous affectent décident l'âme à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer ou à haïr ces sensations, selon le plaisir ou la peine qu'elles nous causent; cet ćtat de l'âme ainsi décidé par les sensations, s'appelle volonté. » Il faut distinguer volonté de liberté. La Mettrie dit peu de choses ici de la liberté, mais quant à la volonté, il est bien clair qu'elle ne consiste qu'à céder aux penchants de la nature, et encore, sans bien toujours se rendre compte des moyens mis en œuvre, car « l'âme ne connaît pas les muscles qui lui obéissent... Elle ne sait même pas si la volonté est la cause efficiente des actions musculeuses, ou si simplement une causc occasionnelle, misc en jcu par certaines

dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remue secrètement, et la détermine de quelque manière que ce soit. »

Le jugement et le goût dépendent de l'âme sensitive, sous son aspect cognitif ou affectif. A propos du génie, La Mettrie prononce après Voltaire, du reste, son jugement sur Descartes, tel qu'on le retrouvera dans *L'Homme machine :* son chef-d'œuvre, c'est sa méthode. Mais la méthode géométrique ne combine qu'un petit nombre d'idées ; c'est pourquoi les géomètres, sortis de leur spécialité, se conduisent comme de grands enfants ; d'où les absurdités métaphysiques de Descartes. Encore ses égarements sont-ils ceux d'un grand homme, contrairement aux folles imaginations de Malebranche, par exemple, ou de Leibniz et de Wolf, ces ambitieux romanciers dont on dirait, à les entendre, « qu'ils auraient assisté à la création du monde ». Il faut leur préférer ceux qui les ont dédaignés, les Locke et les Boerhave.

Le sommeil paraît dû à « l'affaissement des fibres nerveuses qui partent de la substance corticale du cerveau. Cet affaiblissement peut être produit non seulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moelle, et par la diminution de cette circulation qui ne suffit pas pour détendre les nerfs, mais encore par la dissipation ou l'épuisement des esprits, et par la privation des causes irritantes, qui procure du repos et de la tranquillité, et enfin par le transport d'humeurs épaisses et imméables dans le cerveau. » Les rêves n'apparaissent que dans le sommeil imparfait : « La cause immédiate des rêves est toute impression forte ou fréquente, sur la position sensitive du cerveau, qui n'est point endormie, ou apaisée, et que les objets dont on est si vivement affecté sont visiblement des yeux de l'imagination. »

Mais toutes ces indications ne vont pas loin, La Mettrie le reconnaît. Au-delà de ce que l'expérience nous apprend, il faut donc se borner à un sage doute : « Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connaissances, et qui n'intéressent pas peu notre curiosité ; mais elles sont au-dessus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir ; nous ne savons pas si ce principe possède cette puissance dans toute sa perfection, dès le premier instant qu'il habite un corps animé... Je ne demande pas ce que devient ce principe (sensitif) à la mort... Ces questions sont d'une nature à rester éternellement indécise. Il faut avouer que nous n'avons sur tout cela aucune lumière, parce qu'on ne sait rien au-delà de ce que nous apprennent les sensations, qui nous abandonnent ici... Ce qui me paraît assez vrai, et conforme aux principes établis ci-devant,

c'est que les animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de sentir, et que par conséquent l'âme sensitive est véritablement anéantie avec eux. Elle n'existait que par des modifications qui ne sont plus. »

Dans l'examen du fonctionnement de l'âme raisonnable La Mettrie s'abandonne exagérément au jeu d'hypothétiques notions toutes verbales. Les « perceptions intellectuelles » en font tous les frais. A ce propos il revient sur la liberté. Il la définit ici comme « la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raison à agir ou à ne pas agir »; il faut donc considérer les motifs, et leur examen. On doit admettre que les motifs ont un pouvoir déterminant. Mais la délibération, l'appréciation de ces motifs, qu'en est-il? « On demande si cette même volonté n'exige pas dans l'âme une force par laquelle elle puisse se fixer et s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherches, ou si les motifs qui la prédéterminent suffisent pour fixer et soutenir son attention?» Question insoluble pour le moment, dit La Mettrie; il suffira « de remarquer que dans l'attention l'âme peut agir par sa propre force, je veux dire par sa force motrice, par cette activité coessentielle à la matière, et que presque tous les philosophes, comme on l'a dit, ont compté au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, et en général de la substance des corps ».

Dans la réflexion et le jugement on ne sait guère ce qui se passe. En tout cas « plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la faculté de sentir, dont elles dépendent si essentiellement que sans elle, l'âme ne ferait jamais aucune de ses fonctions ». C'est à la foi à se prononcer sur toutes les questions insolubles : la vraie nature de l'âme, la liberté, le juste et l'injuste... « car l'expérience ne nous en dit rien ». Non seulement la saine et raisonnable philosophie avoue franchement qu'elle ne connaît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'âme, et d'attributs divins, et que c'est le corps qui lui paraît penser; mais elle a toujours blâmé les philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'âme, semblable en cela à ces sages académies qui, n'admettant que des faits en physique, n'adoptent ni les systèmes, ni les raisonnements des membres qui les composent. J'avoue encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matière les parties les plus déliées, les plus subtiles, et en un mot la plus parfaite organisation, je n'en conçois pas mieux que la matière puisse penser. Mais : 1° la matière se meut d'elle-même! je demande à ces philosophes, qui semblent avoir assisté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2° Voilà un

corps organisé : que de sentiments s'impriment dans ce corps, et qu'il est difficile d'apercevoir la cause qui les produit! 3° Est-il plus aisé de se faire une idée d'une substance qui, n'étant pas matière, ne serait à la portée ni de la nature, ni de l'art; qu'on ne pourrait rendre sensible par aucuns moyens; d'une substance qui ne se connaît pas elle-même, qui apprend et oublie à penser dans les différents âges de la vie? » Malgré cette attitude expectative, La Mettrie ajoute presque aussitôt : « Vous avez vu que la faculté sensitive exécute seule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus distingué les raisons de notre supériorité sur tout ce qui respire? »

Conclusion : « Point de sens, point d'idées.
Moins on a de sens, moins on a d'idées.
Peu d'éducation, peu d'idées.
Point de sensations reçues, point d'idées. »

★

Tel est l'arsenal où d'Holbach puisera, mais d'une façon critique. Sur plus d'un point, on le verra, le *Système de la nature* corrige ou amplifie La Mettrie. La filiation de l'un à l'autre est indéniable, mais avec les années les données scientifiques disponibles se sont compliquées, multipliées. D'Holbach est le disciple de Stahl autant que La Mettrie est celui de Boerhave. La Mettrie, comme son maître, voit l'âme sous la forme substantielle d'Aristote (mais déjà dans *L'Homme machine* il abandonne cette terminologie). D'Holbach dépassera cette conception; il n'y a pas d'âme, substantielle ou non, car la « vie morale », la conscience, n'est que la vie physique vue sous un certain angle. La psychologie de La Mettrie est celle d'un physiologiste; celle de d'Holbach aura aussi la teinte d'un géologue, d'un géographe, d'un sociologue, d'un politique. La Mettrie restera dans les bornes du doute en plus d'un point — liberté, divinité — où d'Holbach se croira en droit de nier et d'affirmer. Peut-on pour cela le qualifier de sceptique? Il ne le semble pas, car ce scepticisme est plutôt à ses yeux la formule d'une prudence scientifique justifiée. Et ce n'est pas Zénon mais Épicure qui lui fournira la base des petits traités de morale qui ont tant fait crier contre lui.

C'est en effet la morale lamettrienne qui souleva les plus violentes réprobations. Son éthique a vraiment fait de La Mettrie le paria de la philosophie française; Lange dit qu'il en fut le « souffre-douleur » et en effet il était et reste banni, exécré comme pas un. Et quelle est sa faute? C'est d'avoir exposé le premier

la morale du bonheur. Crime inexpiable dans le monde chrétien!

Nous exposerons ailleurs (voir p. 361) les raisons pour lesquelles Diderot et d'Holbach attaquèrent si vivement, eux aussi, la morale de La Mettrie, bien que leurs propres critères éthiques en fussent très rapprochés. Ce n'était point prudence ou pusillanimité, mais rupture sur une ligne de bataille essentielle : les rapports des mœurs et de la société, problème auquel le baron donnera une réponse positive alors que La Mettrie, constatant l'irrésistible impulsion de l'organisme vers le plaisir, liée aux variations de notre sensibilité organique, se contente d'inviter l'individu à en jouir sans trop se préoccuper de ce que les lois peuvent en penser [1].

C. BOULANGER

A la suite de Fréret, de Dumarsais, de Mirabaud, il ne faut pas oublier Boulanger, dont l'influence sur d'Holbach fut très pro. fonde et reconnue des contemporains. Elle fut d'ailleurs directe- Galiani appelait quelquefois la société du Grandval *la grande boulangerie;* d'Holbach se fit l'éditeur de ses travaux et Diderot traça en tête de l'un d'eux un précieux croquis de la personnalité de cet ami.

Nicolas-Antoine Boulanger mourut le 1[er] septembre 1759, à trente-sept ans (il était né le 11 novembre 1722), encore jeune, mais après avoir marqué de son empreinte l'œuvre encyclopédiste [2]. Il avait rédigé ses travaux avant que d'Holbach fît imprimer les siens, et c'est d'ailleurs sous son nom que le baron publia sa première œuvre notable, *Le Christianisme dévoilé.* Chez lui aussi, l'esprit critique avait surgi d'une meilleure connaissance des rapports sociaux, observés dans le peuple, et des cadres géographiques de la vie humaine. Ses observations l'avaient mené à l'étude de l'Histoire ancienne, qu'il envisage avec plus de

1. C'est ce que n'ont pas compris la plupart des commentateurs de La Mettrie. Le D[r] Boissier écrit qu'entre La Mettrie et d'Holbach, il y a une « différence d'audace... sauf sur l'athéisme où ils arrivent à égalité ». M. Solovine estime que les philosophes « trouvèrent... bon, pour détourner les coups d'eux-mêmes, de fulminer contre l'auteur de *L'Homme machine* et de l'accabler d'injures ».

2. Dans une lettre écrite du Grandval, le 15 septembre 1759, Diderot mande à Grimm : « Je ne sais si vous connaissez un jeune homme appelé Boulanger qui avait commencé par faire des trous dans la terre, en qualité d'ingénieur dans les Ponts et Chaussées, et fini par devenir naturaliste, Grec, Hébreu, Siriaque, Arabe, etc. Il est mort aussi. Il avait du génie et sa marche le marque bien. » (*Correspondance inédite.* Paris, 1931, t. I, p. 87.) — Cf. H. LION, Boulanger, *Annales révol.*, 1914.

profondeur critique que Fréret et que Dumarsais, en labourant un sillon déjà ouvert par Voltaire. Relisons Diderot, qui nous peint Boulanger, devenu ingénieur des Ponts et Chaussées, en 1745, parcourant les routes de Champagne, de Lorraine et de Bourgogne : «... Il est impossible que le séjour habituel des champs, le spectacle assidu de la nature, la vue des montagnes, des rivières et des forêts, l'empire absolu sur un nombreux atelier, la conduite de grands travaux, n'élèvent une âme bien faite et ne l'étendent. Mais combien de fois n'ai-je pas vu la sienne pénétrée de compassion pour le sort de ces malheureux qu'on arrache à leur chaume et qu'on appelle de plusieurs lieues à la ronde à la construction des routes sans leur fournir le pain dont ils manquent, et sans donner du foin et de la paille à leurs animaux dont on dispose [1] ! » C'est au cours de ses randonnées, jeté sur les grands chemins, occupé à « exécuter ces grandes routes qui font de la France un royaume unique », que Boulanger élabora ces idées qui impressionnèrent si fort ses amis de l'*Encyclopédie :* « Il vit la multitude de substances diverses que la terre recèle dans son sein, et qui atteste son ancienneté et la suite innombrable de ses révolutions sous l'astre qui l'éclaire; les climats changés, et les contrées qu'un soleil perpendiculaire brûlaient autrefois, maintenant effleurées de ses rayons obliques et passagers, et chargées de glaces éternelles : il ramasse du bois, des pierres, des coquilles; il vit dans nos carrières l'empreinte des plantes qui naissent sur la côte de l'Inde; la charrue retourner dans nos champs des êtres dont les analogues sont cachés dans l'abîme des mers; l'homme couché au nord sur les os de l'éléphant, et se promenant ici sur la demeure des baleines : il vit la nourriture d'un monde présent, croissant sur la surface de cent mondes passés : il considéra l'ordre que les couches de la terre gardaient entre elles, ordre tantôt si régulier, tantôt si troublé, qu'ici le globe tout neuf semble sortir des mains du grand ouvrier; là, n'offrir qu'un chaos ancien qui cherche à se débrouiller; ailleurs que les ruines d'un vaste édifice renversé, reconstruit et renversé derechef, sans qu'à travers tant de bouleversements successifs, l'imagination même puisse remonter au premier.

« Voilà ce qui donna lieu à ses premières pensées. Après avoir considéré, de toutes parts les traces du malheur de la terre, il en chercha l'influence sur ses vieux habitants; de là ses conjectures sur les sociétés, les gouvernements et les religions. Mais il s'agissait de vérifier ces conjectures en les comparant avec la tradition

1. Je cite ce *Précis sur la vie et les œuvres de Boulanger*, de Diderot d'après l'édition des *Œuvres* de Boulanger, en 6 volumes, imprimée en 1794 (Amsterdam). On y a d'ailleurs inclus plusieurs ouvrages de d'Holbach, parmi lesquels *Le Christianisme dévoilé.*

et les histoires, et il dit : j'ai vu, j'ai cherché à deviner; voyons maintenant ce qu'on a dit et ce qui est... Il regardait le gouvernement sacerdotal et théocratique comme le plus ancien connu; il inclinait à croire que les sauvages descendaient de familles errantes, que la terreur des premiers grands événements avait confinées dans les forêts où ils avaient perdu les idées de police... Il disait que si la philosophie avait trouvé tant d'obstacles parmi nous, c'était qu'on avait commencé par où il aurait fallu finir, par des maximes abstraites, des raisonnements généraux, des réflexions subtiles qui ont révolté par leur étrangeté et leur hardiesse et qu'on aurait admises sans peine si elles avaient été précédées des faits... »

En 1759, l'année même de la mort de Boulanger, d'Holbach publia la traduction de l'*Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre*, de Lehmann, et dans la préfacc il reprend les enseignements géologiques de son ami (voyez le chapitre suivant).

Walpole, l'ami guindé, plein de *cant*, de Mme du Deffand, témoigne du rôle qu'ils tenaient dans les conversations de l'Hôtel de la rue Royale : « Ils m'eurent vite retourné la tête, écrit-il, avec un nouveau système de déluges antédiluviens, qu'ils avaient inventé pour prouver l'éternité de la matière. Le baron est persuadé que Pall Mall est pavé de laves ou de pierres du déluge [1]. » Mais Walpole ne comprenait pas l'importance de la question. Contre un auteur anglais, Woodward, et contre Lehmann lui-même, d'Holbach et Boulanger avaient montré que les « déluges » seuls ne suffisaient pas à expliquer la formation très complexe des couches géologiques, mais qu'une multitude de causes y concouraient. « Ne voyons-nous pas, écrit-il dans sa préface au *Traité* de Lehmann, que la nature est perpétuellement en action? Elle détruit d'un côté pour former d'un autrc; par conséquent, elle est sans cesse occupée à altérer la surface de notre globe. Les volcans sont allumés dans toutes les parties du monde; la mer se retire de certains endroits pour en aller envahir d'autres; les fleuves et les rivières entraînent et déposent du limon, du sable, des bois, etc. Les causes les plus faibles sont capables de produire, au bout des siècles, les effets les plus grands, surtout lorsqu'elles agissent incessamment, et nous voyons toutes ces causes réunies agir perpétuellement sous nos yeux. Concluons donc... que le déluge seul et les feux souterrains seuls, ne suffisent point pour expliquer la formation des couches de la terre.

1. A. G. A. Selwyn (30 nov. 1765), dans les *Letters* (éd. Toynbe, 1904), vol. I, 370.

On risquera toujours de se tromper, lorsque par envie de simplifier, on voudra dériver tous les phénomènes de la nature d'une seule et unique cause[1]. »

Parmi le peu de personnes chez qui Boulanger fréquentait, on compte Helvétius; c'est chez lui qu'il était allé se reposer quelques semaines avant de mourir. Les dernières lignes de Diderot que nous avons citées font précisément allusion à la lettre écrite par Boulanger à Helvétius où il met en avant cette idée, si goûtée de d'Holbach, qu'avant d'émettre des jugements théoriques, la philosophie doit élucider les faits *historiquement*[2]. Le travail pourrait alors se poursuivre collectivement et de façon concertée. « C'est — dit l'ingénieur à l'auteur de l'*Esprit* au plus fort de la persécution qui l'affligeait — c'est qu'il y a un certain ordre à mettre dans les pas que fait la philosophie, pour qu'elle les fasse avec utilité, et que toutes ces instructions se secondent les unes les autres. Nous avons quelques excellents livres qui n'ont d'autre défaut que d'avoir appris au monde des vérités anticipées sur le progrès naturel du commun des esprits et sur l'ordre des choses; peut-être est-ce le défaut de votre ouvrage, s'il en a; je le soupçonnerais sur ce que vous présentez le tableau des crreurs de la métaphysique et de la morale, à des yeux qui en général ne sont point encore habitués à envisager le tableau des erreurs de l'histoire. »

« L'histoire est encore en enfance... La seule vue de la suite de tous les faits sera, je crois, de toutes les instructions, la plus puissante, et c'est ensuite qu'il sera convenable et à propos de donner à l'homme étonné de nouveaux principes de conduite, qu'on pourra parler de morale et de raison avec lui, et qu'il écoutera enfin avec profit pour lui-même, et avec autant de reconnaissance pour ses maîtres, qu'il leur témoigne aujourd'hui d'indocilité et d'ingratitude. »

Par là, on voit que pour Boulanger personnellement, la philosophie matérialiste et athée était acquise. Mais ce qui importait avant tout à ses yeux, c'était d'élucider les causes du *développement historique* de l'homme réel, vivant en société. Ce sont ces études historiques qui lui paraissent nécessaires pour écarter les mythes rousseauistes de « l'homme naturel », et fonder positivement une morale et une politique rationnelles. Sur ces idées

1. LEHMANN, *loc. cit.*, t. III, p. 22. Voyez plus loin, p. 197.
2. Cette lettre fut placée par Diderot et d'Holbach en préface aux *Recherches sur l'Origine du Despotisme oriental* (Genève, 1762). Diderot écrit à Sophie : « Le livre de Boulanger est très rare ici; nous en avons fait venir, par la poste, deux ou trois exemplaires qu'on nous a soufflés. Sachez d'Uranie si l'épître dédicatoire [c'est la lettre à Helvétius] est à son exemplaire. » (25 juillet 1762.) (*Œuvres*, t. III, p. 7)

analogues à celles que d'Holbach exposera plus tard, nous reviendrons en examinant la *Morale universelle* et le *Système social.* En tout cas, elles suffisent à montrer que c'est précisément chez d'Holbach et ses amis, comme chez Voltaire, que le point de vue historique commence à se faire jour avec lucidité : *point d'idée compréhensible (raisonnable), dont on n'ait auparavant compris le développement historique!* N'est-ce pas justement ce que le XIX[e] siècle prétend avoir découvert?

D. LES CHIMISTES ET MINÉRALOGISTES ALLEMANDS

Chimie et philosophie.

Entre 1751 et 1760, d'Holbach travailla très activement à la traduction d'une série de chimistes et de minéralogistes allemands. En 1766 et 1774, il donna encore deux traductions (Stahl et Wallerius). Mais c'est dans la première décade de son travail parisien, comme prolongement de sa collaboration à l'*Encyclopédie*, qu'il fournit le principal effort. Il est alors âgé de vingt-cinq à trente-cinq ans.

En général, les critiques ont tendance à considérer cette phase de l'activité du jeune d'Holbach comme un épisode peu significatif. Cependant, M. Hubert admet que « le mérite d'avoir, par la divulgation des travaux allemands, participé aux progrès des sciences physiques et naturelles est en effet la plus solide qu'il faille reconnaître au baron d'Holbach ». (*D'Holbach et ses amis*, p. 42). Mais ce n'est pas assez dire. Ce mérite du traducteur est indissolublement lié à celui du philosophe. D'Holbach, curieux de chimie, de métallurgie, de géologie, c'est déjà d'Holbach philosophe, critique du dogme chrétien, et même moraliste. De la traduction de Henkel, de Gellert ou de Lehmann au *Système de la Nature*, la continuité est parfaite. On voit par là que le *Système* n'est pas une construction métaphysique purement verbale, une sorte de grandiose déduction logique; au contraire, c'est une synthèse appuyée sur une enquête scientifique approfondie. Voilà ce qui en fait la signification et la valeur. Dans les dernières années de sa vie, le baron devait assister à la révolution lavoisienne et à la disparition de la chimie stahlienne, qu'il avait faite sienne, comme tous les plus avisés de ses contemporains. Cette éclipse capitale contribua à rejeter dans l'ombre l'œuvre chimique du baron, dont en effet, peu de positif subsiste aujourd'hui. Cependant,

c'est elle qui explique pour une large part la genèse de la philosophie matérialiste de la nature. Ce n'est d'ailleurs pas une préoccupation qui lui soit particulière. L'œuvre de Buffon, en ce qui concerne la minéralogie et la géologie, les travaux de Boulanger, le *Telliamed*, tout cela, fondé sur les observations contemporaines de transformations des minéraux, sur les découvertes des fossiles, sur la formation des couches géologiques, dressait un faisceau de plus en plus serré d'arguments contre les légendes de la Genèse. Au XVIIIe siècle, la mathématique, la géométrie et l'astronomie sont au point mort : après Newton, avec Maupertuis, d'Alembert, Clairaut, Bernoulli, Euler, elles triomphent; elles conquièrent les domaines publics de la géographie, de la navigation, de la pratique industrielle; elles attendront près d'un siècle pour connaître de nouvelles crises, de nouveaux bonds. Le dogme chrétien, suivant en cela Platon, leur fait encore la part belle : ce sont des sciences, semble-t-il alors, de la perfection et de l'éternité.

Mais il en va autrement pour les sciences de la nature. La biologie balbutie, retenue par l'odeur du bûcher d'étudier l'organisme vivant comme l'organisme « mort ». La chimie se débat encore dans l'antre du docteur Faust, et la minéralogie vaut à peine mieux. Cependant, les forces puissantes de l'Enfer continuent à s'agiter : du sein des mines, des tailles et des effondrements du sol surgissent autant de points d'interrogation. A la pureté des sciences du firmament répondent le chaos, les mélanges, les fusions, les embrasements qu'observent les sciences de la terre. A l'éther font écho les fermentations telluriques, qui exigent à leur tour d'être connues. Voilà pourquoi le siècle est celui de la chimie et de la géologie, de la biologie, bien plutôt que celui de la géométrie, comme Diderot le montrait véhémentement à d'Alembert et comme il l'affirme très nettement, dès 1754, au contact de d'Holbach, dans les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*. Il suffit de rappeler que la querelle cardinale, dans la lutte contre l'idée d'un divin premier moteur, ne tourne plus autour du mouvement, comme du temps de Descartes et de Leibniz, mais autour du Déluge et du problème de la formation de la terre.

★

L'influence de Leibniz.

Par son origine palatine et sa connaissance des auteurs allemands, d'Holbach est disposé plus qu'un autre à diriger

son attention vers la chimie et la minéralogie. La minéralogie est traditionnellement germanique, à cause de l'abondance des mines dans les pays allemands, et Leibniz, que d'Holbach connaissait très bien, s'y était intéressé de près. Voilà la première tradition où le baron a puisé. On comprendrait mal les arguments du *Système de la Nature* si l'on n'y décelait que l'influence de Buffon. Il faut aussi mettre à leur place les préoccupations de Leibniz, qui font à tant d'égards éclater les cadres du cartésianisme pour frayer la voie aux belles intuitions de Diderot et de d'Holbach.

Chez Leibniz, les principes de la physique sont inséparables de ceux de la vie même. Le mouvement n'est pas une translation abstraite; c'est aussi une transmutation, un accroissement. On sait que Leibniz évolua d'un mécanisme quasi cartésien au substantialisme de la monade. Mais à travers cette évolution, on retrouve toujours la même hantise : faire du mouvement une création, et non une simple transmission. Le mouvement n'est pas simplement étendue, il est aussi vie. « La matière est mobile par elle-même, mais elle ne peut cependant avoir par elle-même le mouvement propre en acte; elle doit être mise en branle par quelque cause incorporelle », écrit Leibniz à Schrader (1681). Dans un essai écrit en 1698, où il discute du mécanisme, il développe le même point de vue : « ... Le corps n'est pas seulement dans le moment présent de son mouvement ce qui occupe une place égale à soi-même, mais il comprend aussi un effort ou poussée pour changer de place de façon que l'état suivant sorte de lui-même du présent, par une force naturelle... C'est, je crois, pour avoir pénétré quelque chose de cela qu'Aristote... jugea qu'outre le changement local, il est besoin d'altération; ct que la matière n'est pas partout semblable à elle-même, de façon qu'elle ne demeure pas invariable » (*Œuvres choisies*, éd. Prenant, p. 279). La mécanique devient dynamique. C'est la quantité de force qui se conserve, et non la quantité de mouvcment. Sur cette base travailleront Buffon et Maupertuis, Diderot et d'Holbach, tous anticartésiens. Pour une bonne part, le *Système de la Nature* sort de là.

Mme Prenant a souligné cette orientation de Leibniz, qui se complète par un intérêt très vivace pour la chimie et la géologie. En 1666-68, il s'occupe de près de la transmutation des métaux, parallèlement à la transformation des organismes : les uns et les autres peuvent s'expliquer mécaniquement, croit-il, à cette époque. En 1670, il parle à Tomasius dc l'effet du changement local sur l'altération et la génération. Mais peu à peu, il affirmera la spécificité des altérations et développements de la

matière vivante; il accouplera au déterminisme mécaniste la détermination métaphysique, qualitative, des substances. Il en vient à parler (1679) de « ce qu'il y a de vital dans les métaux », insiste sur l'évolution des mines du Harz (*Œuv. chois.*, p. 329-30). Les indications de Leibniz sur son intérêt pour les mines sont nombreuses; elles n'ont pas échappé à d'Holbach. Leibniz signale dans les mines une vie, des « changements perpétuels », des « exhalaisons continuelles qui excitent ce qu'il y a de vital dans les métaux » (*Id.*, 362). Il parle de la « génération des pierres et des mines de métaux », visant la forme de leur accroissement, les sédimentations, les stratifications géologiques. L'observation des mi es allemandes l'avait poussé, dès 1709, à donner de vastes explications des mouvements de la Terre. Précédant Buffon, de Maillet et Boulanger, il écrira dans la *Théodicée :* « Plusieurs déluges et inondations ont laissé des sédiments dont on trouve des traces et des restes qui font voir que la mer a été dans ces lieux qui en sont le plus éloignés aujourd'hui. » A Arnauld (1686?), il explique : « J'ai aussi été curieux en matière de mines à l'occasion de celles de notre pays, où je suis allé souvent par ordre du prince; et je crois avoir fait quelques découvertes sur la génération, non pas tant des métaux, que de cette forme où ils se trouvent et de quelques corps où ils sont engagés. » C'est ainsi qu'il interprète la formation des ardoises par durcissement de boues qui ont enseveli et enveloppé des poissons et des plantes (*Id.*, 409). Tous les auteurs que d'Holbach a traduits s'étaient engagés dans la même voie et l'exploitaient à fond.

Si la matière dite brute est elle aussi vivante, tous les êtres ne forment qu'une immense chaîne; cette idée, grosse de l'hypothèse évolutionniste, est aussi présente chez tous les déistes et matérialistes anglais et français dont d'Holbach se nourrira. Ils renouent par là l'antique tradition des sages Ioniens. La nature est éternellement mouvante en toutes ses parties. « Puisqu'il n'y a point de naissance ni de génération nouvelle de l'animal, il s'en suit qu'il n'y en aura point d'extinction finale, ni de mort entière... et que, par conséquent, au lieu de la transmigration des âmes, il n'y a qu'une transformation d'un même animal, selon que les organes sont pliés différemment et plus ou moins développés » (*Syst. nouv. de la Nature*, 1695). Tous les corps sont dans un flux perpétuel comme des rivières..., constatera à son tour la *Monadologie.*

Ces idées de Leibniz auront leur répercussion chez tous les philosophes du XVIII[e] siècle. Charles Bonnet était un disciple avoué de Leibniz en métaphysique comme en physique naturelle; Robinet et de Maillet subirent aussi l'influence de sa

Protogea. Les encyclopédistes la recueillirent à leur tour, et parmi eux, tout spécialement le groupe d'Holbach-Diderot. (Cf. E. Perrier, *la Phil. zool. avant Darwin*, et Guyenot, *les Sciences de la vie aux* xviie *et* xviiie *siècles*, p. 386.)

Mais Leibniz, c'est aussi la *monade*. Dans son dernier système, celui de l'atome formel, la métaphysique pure — le « roman » dira d'Holbach — reprend toute sa force, parce que le philosophe s'évade de l'expérience, parce qu'il subit à son tour la tentation fantastique de la connaissance absolue. C'est là que s'arrête l'influence de Leibniz sur le baron (« le profond et subtil Leibniz », *Système...*, p. 22). C'est là que le baron changera de voie. Dans le *Système*, il critique la métaphysique leibnizienne, comme le panthéisme de Spinoza. Et il se met à l'étude des auteurs qui se sont occupés pratiquement de la minéralogie, dont Leibniz n'avait guère fait que signaler l'importance.

La chimie stahlienne.

Diderot, à la suite de Buffon, et de Maupertuis (le docteur Baumann des *Pensées...*), avait déjà tourné dans le même cercle d'idées. Il avait fréquenté les cours de chimie de Rouelle. Darcet, chimiste aussi et gendre de Rouelle, était un commensal de d'Holbach. Venel et Roux étaient aussi des assidus de la rue Saint-Roch (note 16). Or, Rouelle était un disciple — assez libre — de Stahl, comme presque tous les auteurs traduits par le baron, bien qu'il fût un adversaire de la théorie des affinités, et un empiriste plutôt qu'un systématique. Rouelle distinguait dans la nature des principes ou éléments (termes pour lui synonymes), « corps simples, indivisibles, homogènes, immuables et insensibles, plus ou moins mobiles suivant leur différente nature, leur figure, leur masse; ils diffèrent entre eux par leur volume, leur forme particulière, leur nature; il est impossible aux yeux de les apercevoir seuls... Ce qu'on peut en quelque sorte assurer, c'est qu'ils sont en très petit nombre et que cependant leurs différentes combinaisons suffisent pour former tous les corps de la nature » (Cours de 1754-55, cité par M. Daumas dans son livre sur *Lavoisier*). Il y a quatre principes ou éléments : le phlogistique ou feu, la terre, l'eau et l'air. Ces principes passeront intégralement dans le *Système de la Nature.*

Aujourd'hui il est de mode de tourner au ridicule cette chimie stahlienne; c'est que le phlogistique devait à son tour être renvoyé au néant par les expériences de Lavoisicr. Mais, comme le souligne M. Daumas, « la chimie lui a dû de prendre figure

de science homogène. C'est la première théorie coordonnée des phénomènes de la combustion : tout corps combustible est chargé de phlogistique. Il le perd pendant sa combustion... » (note 17). Il faudra de longues luttes pour que le phlogistique disparaisse. C'est l'examen des conditions de la déphlogistication (combustion) qui mettra sur la voie de la découverte *des airs*, et non plus de l'air élémentaire et homogène. Priestley parlera de l'air déphlogistiqué, Scheele de l'air du feu; d'autres parleront de l'air fixe, inflammable, nitreux, empyreumatique. Toutes ces expressions qui révèlent la présence de l'oxygène conduisent à l'extension de la liste des éléments ou corps chimiques simples, et au calcul quantitatif de leurs combinaisons. Lavoisier lui-mêmc, qui accomplit les pas décisifs dans cc sens, crut cependant jusqu'à sa mort au calorique, principe qui donne l'élasticité au corps et produit la chaleur, alors que Laplace — mathématicien — estime déjà que la chaleur n'est que l'effet d'un mouvement interne des corps. Lavoisier est d'ailleurs atomiste, comme les stahliens. Son atomisme est un postulat, comme celui de d'Holbach : pour lui aussi, la masse de l'univers est égale à travers toutes ses transformations, et sans doute éternelle. On connaît la célèbre affirmation du *Traité élémentaire de chimie* : « ...Rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération. » « C'est ainsi, lisait-on vingt ans plus tôt dans le *Système*, que le mouvement fait naître, conserve quelque temps et détruit successivement les parties de l'univers, les unes par les autres, tandis que la somme de l'existence demeure toujours la même. » Sur la toile de fond, pour Lavoisier comme pour d'Holbach, on voit se profiler Empédocle[1], et bien des penseurs proscrits de la Renaissance.

★

Dans l'avertissement qu'il a placé en tête de sa traduction du *Traité du soufre* de Stahl, d'Holbach écrit : « ...Avant Stahl, les chimistes et surtout les disciples de Paracelse, admettaient un principe de cette espèce (principe inflammable) auquel ils

1. Mme METZGER écrit : « L'auteur du *Traité élémentaire de chimie* n'a jamais exposé comme nouvelle la loi de la conservation de la matière sur laquelle il appuie son analyse et sa théorie; il la considère comme fondée sur une évidence dont personne ne songe à douter; il l'énonce accidentellement... » (*La Philosophie de la matière chez Lavoisier*, Paris, 1935, p. 22.)

donnaient le nom de *principe sulfureux* ou de *soufre*, mais l'idée qu'ils s'en faisaient était si peu exacte qu'on a eu raison de dire qu'ils donnaient ce nom à tout ce qu'ils ne connaissaient pas. Beccher avait démontré, il est vrai, que le principe sulfureux n'était pas, comme Paracelse et ses disciples paraissent l'avoir cru, un être composé tel que le soufre grossier que nous trouvons dans les entrailles de la terre, avec lequel ils le confondaient le plus souvent, qu'il était un être simple, de nature terreuse, ou propre à entrer dans les combinaisons sèches; mais c'est M. Stahl qui nous a fait connaître les différents états où ce principe se trouvait dans les trois règnes de la nature, son passage de chacun de ces règnes dans les autres; c'est lui qui nous a démontré qu'il était le principe des couleurs et des odeurs, qu'il donnait aux métaux leur malléabilité, enfin qu'il était l'être colorant, le soufre fixe, etc., des anciens chimistes. Il ne faut pas croire que ces connaissances soient des vérités stériles propres seulement à satisfaire une vaine curiosité, elles ont leur application aux travaux de la métallurgie qui leur doivent la perfection où on les a portées depuis quelque temps. » Stahl note, en effet, que sous l'influence de Paracelse on ne se préoccupait que de faire de l'or; on négligeait d'examiner « le travail des mines et de la métallurgie qui était en vigueur depuis un temps immémorial en Allemagne »; en effet, l'Allemagne « abonde en mines » et est « remplie de fonderies ». On ne s'est pas non plus occupé des lois de la fermentation, bien que « nous voyons que les petites villes d'Allemagne font des profits considérables à vendre de la bière, des vins, des eaux-de-vie, du vinaigre... »; ni de reconnaître les terres riches en nitre et salpêtre, et la nature de ce corps; la nature de l'esprit-de-vin, du sel, du soufre, du mercure; de l'arsenic, de l'orpiment, du vitriol, du principe inflammable des métaux vulgaires, etc. Son souci pratique est ainsi mis en pleine lumière.

Dans le même ouvrage il expose une fois de plus l'existence du principe inflammable, qui se trouve dans tous les métaux et leurs combinaisons : « Comme jusqu'ici on ne l'a pu trouver ni reconnaître nulle part sans qu'elle fût combinée... il semble que rien n'est plus raisonnable que de la nommer d'après les effets généraux qu'elle produit même dans ses dernières mixtions, voilà pourquoi je lui donne le nom de phlogiston, phlogistique ou inflammable » (p. 57). « Tous les corps mixtes contiennent sensiblement une portion plus ou moins grande de cette substance, et cela dans ce qu'on appelle les trois règnes de la nature... Un phénomène remarquable est l'uniformité que ce principe montre évidemment dans les trois règnes de la nature, au point qu'il passe immédiatement sans nulle difficulté et en

un instant, du règne végétal et du règne animal dans le règne minéral et dans les substances métalliques » (p. 60-61). Après description d'un grand nombre de manipulations, il conclut : « Le rétablissement de ces métaux (calcinés) dans leur état naturel, ou leur réduction, fait voir que la substance inflammable est réellement une partie des métaux; par cette réduction les métaux reprennent leur éclat, leur ductilité, leur densité et leur consistance. En un mot, pour parler clairement, par la réduction on leur restitue le principe inflammable qui leur avait été enlevé par la calcination... » (p. 107). C'est là « le fondement de la métallurgie ».

D'ailleurs Stahl vise toujours le pratique; il interroge des fondeurs : « Je ne crois pas que jusqu'ici les fondeurs se soient imaginé que, dans l'opération de fondre par les charbons, il y avait quelque chose qui se joignait corporellement au métal... » Stahl est plein de sarcasmes et d'anecdotes contre les alchimistes faiseurs d'or (plus d'un prince allemand entretenait des laboratoires où la recherche du Grand Œuvre côtoyait celle des procédés industriels courants, notamment en Saxe). Il proteste toujours contre les idées *abstraites* en chimie. Son phlogistique est quelque chose de concret, de « vraiment corporel ou de matériel » (p. 196). Il faut « s'occuper de la composition et de la décomposition des corps pour connaître leur vraie nature » (p. 197).

Ce livre est aussi parsemé de réflexions sur l'opinion commune sur la génération des métaux; il parle de la mine de Schneeberg en Misnie, qui contenait du fer en haut, de l'argent au milieu et de l'arsenic en bas : « Que conclure raisonnablement de là, sinon que le cobalt avait agi sur la mine de fer, qui était au-dessus de lui et lui avait porté l'argent, où il l'avait changée en ce métal précieux? » (p. 214). Il approuve Kunckel, selon qui les métaux avaient été déposés dans la terre depuis la création; trop peu de siècles se sont écoulés pour qu'on puisse croire que « des masses aussi prodigieuses aient pu être formées, soit par des exhalaisons, soit par des sucs ou liqueurs qui se sont condensés et qui sont devenues assez compactes pour remplir les espaces vides des filons » (p. 223). Cependant les mines peuvent s'altérer « par des alternatives de chaleur et d'humidité, par la longueur du temps, par les substances salines qui y sont venues s'y joindre et par d'autres accidents... qui en ont fait des combinaisons entièrement différentes des premières... » (p. 223). Il repousse l'idée alchimiste de la formation des métaux par condensation de vapeurs humides (vitrioliques).

L'atomisme stahlien.

D'Holbach ne fut pas le seul à faire connaître Stahl en France. Sa réputation était considérable. Elle subit plus tard une éclipse fatale. Néanmoins, on aurait tort de n'y plus voir qu'une curiosité. Divers travaux contemporains nous ont enlevé cette idée (voyez en particulier le livre de Mme METZGER, *Newton, Stahl, Boerhave et la doctrine chimique*, Paris, 1930). Ce qui pour nous est essentiel, c'est que la « physique expérimentale » de Stahl est une réaction au cartésianisme et à l'atomisme géométrique. Voilà essentiellement ce que d'Holbach en retiendra.

Stahl s'élève contre l'atomisme géométrique de Boyle ou de Lémery : « Lorsqu'en parlant du sel en général comme mixte, dit-il, on dit qu'il est composé d'eau et d'une ou deux sortes de terres, on donne une idée réelle et véritable de ce qu'on doit entendre par sel, surtout lorsqu'on sait ce qu'on appelle terre et ce qu'on appelle eau ; et, par là, je serai sûr, lorsque je voudrai obtenir un sel d'un corps quelconque, que ce corps contient de l'eau et de la terre. Au contraire, si je dis que ce sel est composé de particules aiguës, plus longues que larges, anguleuses, etc., et qu'on me dise de chercher ce sel, certainement je ne pourrai ni trouver ni apprendre la personne où je pourrai le découvrir tant qu'on ne me le désignera que sous l'idée d'une chose aiguë, anguleuse, oblongue, etc. » (cité par METZGER, p. 103). Les stahliens rejetteront donc une certain forme d'atomisme qui oblige à supposer autant de formes d'atomes qu'il y a de qualités sensibles, et s'en tiendront à un petit nombre d'éléments fondamentaux, qui se combineront entre eux pour donner des mixtes. Le mouvement des atomes (éléments) ne doit donc pas non plus être considéré sous une forme purement géométrique. Enfin, l'atome ne doit pas être considéré comme une quantité indéfiniment divisible, sauf par un jeu de l'esprit : il n'est en fin de compte qu'une molécule concrète, insécable.

De ce point de vue, les stahliens admettent quelques éléments fondamentaux, comme Aristote, mais contrairement à lui, ils pensent que ces éléments ne sont jamais purs, mais composés, mélangés, soudés entre eux. (Ils rejettent absolument les éléments fondamentaux de Paracelse, sel, soufre et mercure.) Bien entendu, le mélange de ces éléments est le même dans les mixtes minéraux, végétaux et animaux; ils passent constamment de l'un à l'autre; la nature est une dans ses principes. En se mélangeant, les atomes ne changent pas de propriétés; bien que nos sens ne nous les fassent jamais connaître que

mélangés, en masse, sous leurs aspects changeants et particuliers. « Semblables aux radicaux de la chimie moderne, dit Mme Metzger, qui impriment, si l'on peut s'exprimer ainsi, leur fonction au corps composé, les atomes de Stahl sont porteurs de qualités et leur présence suffit pour expliquer les propriétés des mixtes dont ils font partie » (*loc. cit.*, p. 120).

A l'échelle de l'atome, on parle de mixtion, de composition ou de surcomposition, mais à l'échelle de la masse, seule perceptible, il s'agit d'agrégation. « On appelle un corps agrégé, dit Henkel, lorsqu'on le considère comme un assemblage d'un nombre quelconque de petits corps mixtes qui forment une masse quelconque »; néanmoins, cette distinction ne semble pas jouer un grand rôle pratique chez les chimistes; en fait, le praticien partira toujours des agrégats et non des mixtes, comme le fit remarquer Lavoisier. Mais y a-t-il une loi des mélanges, des réactions chimiques? Oui, c'est la règle des affinités : l'attraction du semblable pour le semblable, que nous retrouverons aussi à la base du *Système de la Nature*. Mais sur ce point comme sur les autres, les chimistes stahliens admettent que l'expérience paraît souvent heurter la loi, car on voit se mélanger des corps qui paraissent n'avoir point d'affinités entre eux; d'Holbach, moins retenu par l'expérience, fera jouer un rôle exagéré à cette loi dans sa philosophie naturelle (note 19).

Revue des auteurs.

Tous les ouvrages traduits par d'Holbach n'offrent pas le même intérêt. Certains ne sont que des recueils de recettes, dont bon nombre sont aujourd'hui périmées. Le premier de ces livres (un énorme volume de 630 pages) est *L'Art de la Verrerie*, de Néri, Merret et Kunckel. Il est dédié à Malesherbes, qui, d'après d'Holbach, avait témoigné le désir de « voir paraître en français les meilleurs ouvrages des Allemands ». Il avertit le lecteur qu'il ne faut s'attendre ni « aux agréments du style ni aux saillies d'une imagination brillante ». On ne trouvera « que des expériences et des faits, décrits avec simplicité, quelquefois même avec prolixité ». L'ouvrage de Néri, Florentin, avait été traduit en latin par Merret et en allemand par Kunckel. D'Holbach reproduit la préface de Merret où l'on est dédommagé de l'érudition historique accablante relative au verre par « l'explication de la manière dont on faisait de son temps le verre en Angleterre. » De Kunckel, d'Holbach dit qu'il était peu savant et très mauvais écrivain, mais fort expérimenté; aussi a-t-il joint à l'ouvrage une série de procédés pratiqucs

trouvés par lui; pour dédommager, il reproduit aussi un morceau d'Orschall sur les fausses pierres précieuses, et un chapitre récapitulatif sur *L'Art de la Verrerie* de Henkel. En conclusion, un mémoire sur la fabrication de la porcelaine de Saxe et de Chine. « L'envie de me rendre utile, conclut-il, dont tout citoyen doit être animé, m'a fait entreprendre l'ouvrage que je présente au public. S'il a le bonheur de mériter son approbation, quoiqu'il y ait peu de gloire attachée au travail ingrat et fastidieux d'un traducteur, je me déterminerai à donner les meilleurs ouvrages allemands sur l'histoire naturelle, la minéralogie, la métallurgie. Tout le monde sait que l'Allemagne possède en ce genre des trésors qui ont été jusqu'ici comme enfouis pour la France. »

★

L'*Introduction à la minéralogie* de J.-F. Henkel, publiée en 1756, est une nomenclature, sans exposé théorique. L'auteur y indique seulement au début que « l'objet de la chimie est la connaissance des corps, jusque dans leur composition la plus intime; la décomposition de leurs parties essentielles, la recomposition de ces mêmes parties, la comparaison de ces corps entiers, en les combinant les uns avec les autres, etc. ». Cette définition rentre d'ailleurs dans une division plus large : « La physique est la science des choses naturelles, selon cette acception elle est distinguée de la métaphysique qui est la connaissance de Dieu, des Anges et de l'Ame. La physique s'occupe cependant aussi de l'âme, surtout dans la médecine; mais elle ne la considère pas comme unie au corps et sans aucun rapport à son origine et à son immortalité. » On peut considérer les corps sous trois points de vue : selon leur forme (mathématique et géométrique), leur pesanteur (mécanique), ou leur mixtion (physique et chimie)... Le livre s'occupe d'abord des eaux, des sucs terrestres : sels, terres, pierres, minéraux et métaux; c'est une nomenclature purement stahlienne. Henkel y ajoute une description de presque toutes les mines métalliques d'Allemagne. La seconde partie n'est qu'un recueil de recettes pratiques sur les combinaisons des corps.

Le livre de Gellert, publié en 1758 (*Chimie métallurgique*), est un ouvrage du même genre, un recueil de définitions et de recettes. Gellert s'y appuie sur Beccher, Stahl, Henkel, Margraf et Cramer. On en dirait autant de la *Minéralogie* de Wallerius (1753), dont le baron dédie la traduction à Montamy. Dans la préface, d'Holbach nous apprend qu'il a correspondu avec Wallerius (dont il a reçu une lettre le 8 décembre 1752), et que

Rouelle et Bernard de Jussieu ont relu son manuscrit, en lui communiquant « un très grand nombre d'observations utiles et judicieuses ». Ce n'est là encore qu'une nomenclature du règne minéral, du point de vue de la classification de Linné. Lui aussi recherche l'expérience et la vérification. Il souhaite des critiques, « dussent-elles renverser tout l'édifice que j'ai tâché d'élever et m'obliger à jeter les fondements d'un autre plus conforme à la nature ». Notons cette soumission aux leçons de l'expérience.

En 1760, d'Holbach publie la traduction des *Œuvres métallurgiques* d'Orschall. Dans son avertissement, il plaide une fois de plus pour les mines, qui restent peu exploitées en France, à cause, estime-t-il, de la fertilité du sol; mais « qu'on ne me dise pas que la France est trop peu riche en mines pour pouvoir jamais espérer de retirer un avantage considérable de leur exploitation... En effet, pour ne parler que des principaux endroits, l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, l'Auvergne, le Lyonnais, le Dauphiné, le pays des Cévennes, toutes les provinces qui touchent aux Pyrénées, la Bretagne même, et une partie de la Normandie, ont des mines de toute espèce, qu'on traiterait avec d'autant plus d'avantage que ce sont les seules provinces où le bois ne manque point... » Orschall était un savant fondeur, mais aussi un alchimiste. « Nous n'entreprendrons point de justifier la Physique de notre auteur, avertit d'Holbach, c'était celle de son siècle, et l'immortel Stahl n'avait pas encore écrit... Quant à ses idées alchimistes, nous ferons remarquer qu'il est peu de métallurgistes, même parmi ceux qu'on a regardés avec raison comme de très grands hommes, qui aient pu s'en défendre. D'ailleurs, la Chimie la plus raisonnable doit tant à ces idées, que des gens, peut-être trop peu instruits, traitent de chimériques, qu'il serait injuste de ne pas faire grâce sur ce point à un auteur qui a si bien mérité du public par tant d'autres endroits. »

L'idée générale d'Orschall est que la fonte des métaux ne fait que compléter, grâce à l'action du feu, l'action de la nature sur les métaux, qui naissent aussi dans la terre, de l'action du feu : car « les mines imitent dans leur action la terre qui se saisit du grain, qui, comme une espèce d'enveloppe, contient et renferme la semence; cette semence est elle-même un corps visqueux que la chaleur fait croître et développe pour produire une plante ou quelque chose de semblable... Lorsque ces matrices métalliques, qui sont d'un tissu spongieux et peu serré, ont conçu le germe des métaux, le feu souterrain les conduit à perfection ou à terme par la coction qu'il leur donne. » Le plomb se change en litharge, dit Orschall, non par le feu, mais parce que le vent froid frappe le métal, y insinue de l'air,

le gonfle et le transforme ainsi substantiellement. Mais d'Holbach, stahlien, le reprend en note : « L'auteur ne savait pas que le plomb se change en litharge en perdant son principe inflammable, et que pour cela il faut le contact de l'air. » C'est déjà la constatation, mal interprétée, de l'oxydation. En général, les nombreuses annotations faites par le baron à ses traductions vont dans le même sens.

Dans la même année 1760, d'Holbach fait imprimer la *Pyritologie* d'Henkel, qui, dit-il, est le traité « le plus complet et le plus profond que nous ayons sur toutes les branches de la minéralogie et de la métallurgie ». C'est une véritable somme des connaissances de l'époque (le livre avait été écrit en 1725) en minéralogie. Dans sa préface, d'Holbach y plaide une fois de plus en faveur de l'observation patiente : « Nos lumières sont trop étroites pour embrasser la masse totale des êtres, nous sommes réduits à examiner la nature par petites parties, et nous devons être contents lorsque nous réussissons à bien connaître les détails de l'objet auquel nous sommes arrêtés. Chaque page de cet ouvrage prouvera qu'il faut se pourvoir de matériaux avant de penser à élever un édifice durable; on y verra les soins scrupuleux qu'exige l'examen des substances naturelles et communes; la facilité avec laquelle les apparences extérieures peuvent tromper l'observateur le plus attentif; la nécessité de s'assurer par des analyses exactes de la composition intime et de la combinaison des corps; l'extrême réserve dont il faut user lorsqu'il s'agit d'établir des règles générales en physique... Il est vrai que, si l'examen de la nature qui se fait à l'aide de la chimie est le plus sûr, il est aussi le plus lent et le plus pénible : cette vie exige une patience dont peu de personnes sont capables... »

Lehmann et les couches de la terre.

En publiant les *Traités* de Lehmann, en 1769, puis *L'Agriculture réduite à ses vrais principes* de Wallerius (en 1776) — sans parler du *Traité du soufre* de Stahl déjà cité — d'Holbach élargira la portée de ses notes. Il discutera même longuement, en tête du tome III de Lehmann, la théorie des couches de la terre.

Les Traités de Lehmann portent sur l'art des mines, sur la formation des métaux, et finalement sur une histoire des couches de la terre. Le premier volume est purement technologique. Dans le deuxième, l'auteur aborde des questions capitales : Comment se forment et s'accroissent les métaux? « Ceux qui

font exploiter les mines ne s'embarrassent guère de rechercher la manière dont elles se forment, ils se contentent d'en avoir; mais une négligence pareille serait impardonnable à un physicien » (t. II, XII). Il est aussi disciple de Stahl; il admet trois principes constitutifs de tous les métaux : la terre, le phlogistique ou partie inflammable, et la partie mercurielle. Il définit le phlogistique : « une substance composée de parties grasses, salines, et d'une très petite proportion d'une terre subtile, qui est unie avec la plupart, et même avec tous les corps de la nature, et qui s'en dégage par le moyen du feu ». Et d'ailleurs, il avoue qu' « il n'est pas entièrement satisfait de cette définition ». Lehmann estime, comme Stahl, que l'on ne peut pas appliquer la mathématique à la chimie. « En effet, comme les éléments des corps sont d'une petitesse et d'une simplicité si grandes qu'on ne peut point découvrir leur figure, même à l'aide des microscopes, comment serait-il possible de déterminer leur figure, ou la façon dont elles sont jointes les unes avec les autres? » (p. 111). Les métaux seraient formés par des vapeurs d'eau et d'air, ce qui ne l'empêche pas de se moquer des métaux des différents sexes des alchimistes, car, bien que les métaux puissent agir l'un sur l'autre, « il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir recours à des sexes différents » (p. 207). Les bois et végétaux pourris en terre peuvent aussi donner des mines (charbon) : « Je ne sais si l'on peut expliquer tous ces phénomènes par le déluge universel ou s'ils sont dus à des inondations particulières. Ce sentiment me paraît le plus probable, mais cela ne lève point la difficulté fondée sur la grande profondeur où ces bois se trouvent actuellement enfouis » (p. 272).

Les pierres « ont été formées par le durcissement des terres molles, c'est ce que nous prouve leur formation actuelle et journalière » (p. 338).

En résumé, la formation des métaux s'opère « tantôt par l'adhésion de particules métalliques très déliées, au moyen des exhalaisons souterraines qui en sont chargées, tantôt par l'alluvion qui se fait de ces particules qui sont charriées par le fluide grossier de l'eau, tantôt par les combinaisons qui se font entre des parties élémentaires des métaux et des parties subtiles, et non encore liées des matrices métalliques. On voit par là que la nature et l'utilité des matrices métalliques doivent varier en raison de ces différentes circonstances. Les unes ne sont que l'instrument sur lequel les vapeurs chargées de parties métalliques vont se porter, et où elles déposent leur métal... D'autres pierres moins dures donnent aux vapeurs et aux eaux un passage lent, à cause de leur tissu poreux... » (p. 368).

La préface au tome III des *Traités* de Lehmann est le seul endroit où d'Holbach se soit permis de discuter l'auteur qu'il traduit. Mais cette fois, il ne s'agit plus du détail de la minéralogie, mais de toute l'évolution de la terre; or, Lehmann estime encore que le Déluge est la catastrophe essentielle qui a submergé les terres et constitué ses différentes couches. « La description si précise et si détaillée que Moïse fait du Déluge dans la Genèse, ayant une autorité infaillible, puisqu'elle n'est autre que celle de Dieu même, elle nous rend certains de la réalité et de l'universalité de ce châtiment terrible. » Il s'agit simplement d'examiner si les naturalistes, tels que Woodward, Scheuchzer, Buttner et M. Lehmann lui-même ont bien raisonné lorsqu'ils se sont servis de cet événement pour expliquer l'état actuel de notre globe et les formations des couches de la terre. « Il semble que rien ne doive nous empêcher d'agiter cette question; l'Écriture sainte se contente de nous apprendre la voie miraculeuse dont Dieu s'est servi pour punir les crimes du genre humain; elle ne dit rien qui puisse limiter les sentiments des naturalistes sur les autres états physiques que le Déluge a pu produire : c'est une matière qu'elle paraît avoir abandonnée aux disputes des hommes...

« Le traducteur a cru devoir joindre quelques notes propres à éclaircir et à confirmer le texte de l'auteur; quelquefois même il s'est permis de lui opposer des remarques contraires à ses sentiments, lorsqu'il a pensé qu'ils n'étaient point suffisamment fondés... » En effet, dans une série de notes, d'Holbach contredit Lehmann et cite ses autorités, en particulier Buffon. Il note que l'auteur aurait bien fait de lire Buffon, car la lecture de l'*Histoire naturelle* « lui aurait fait voir plusieurs des difficultés qu'on doit rencontrer en attribuant au Déluge la formation des couches de la terre ». Lehmann croit qu'il y avait des montagnes dès la création, sans quoi le monde n'eût pas été parfait à l'origine, mais d'Holbach note que « les eaux ont pu creuser des vallons à la surface de la terre, et par conséquent former des montagnes sans pour cela produire sur le globe des parties nouvelles; elles n'auront fait que changer la disposition des parties qui existaient déjà » (91). Page 142, il souligne que les grandes montagnes ne sont point dues aux éruptions, car « les volcans supposent eux-mêmes des révolutions antérieures dans le globe »; or les matières qui alimentent le feu sont dues « à des grandes forêts qui n'ont pu être enfouies à une si grande profondeur que par des révolutions antérieures; l'on doit supposer qu'elles ont été très considérables et très fréquentes, etc. ». Et ailleurs, citant Rouelle (p. 369), il ajoute que « tous les embrasements souterrains ne se font point avec éruption et

fracas, il y en a qui agissent en silence dans le sein de la terre et l'on a lieu de les supposer dans le voisinage des endroits où l'on trouve des eaux thermales, du pétrole, de l'alun, etc. » D'Holbach cite souvent Rouelle; il montre aussi que c'est lui qui a observé que les coquilles fossiles sont groupées par familles comme certaines plantes, ou certains animaux dans la mer; elles ont donc conservé un certain ordre, alors qu'une « inondation passagère, telle que celle du Déluge, aurait dû mettre tout en désordre... »

Wallerius.

L'ouvrage du comte de Gyllenborg, publié sous le nom de Wallerius, que d'Holbach traduisit en 1776, porte sur *L'Agriculture réduite à ses vrais principes*, c'est-à-dire, une fois de plus, à la chimie et à la géologie. L'agriculture est un département de la « chimie économique ». L'auteur s'occupera donc successivement de la composition chimique des végétaux, en s'en tenant évidemment au grossier réalisme qui avait cours alors, ainsi que de la décomposition des végétaux dans les terres; et à ce sujet, le baron revient en note à l'origine des charbons, question qui l'a toujours passionné (p. 35) : « M. Wallerius semble ignorer, ou ne peut croire, que l'ambre, le succin et le charbon minéral, sont de vraies substances résineuses, dont l'existence est due au règne végétal; les différences que l'on trouve entre ces substances résineuses, fossiles, et celles qui fournissent les végétaux, ne viennent que des différentes modifications que les premières ont éprouvées dans le sein de la terre, ou des révolutions et des accidents qui les ont ensevelies; ces différences viennent donc des combinaisons qui se sont faites avec elles, et surtout de l'acide vitriolique propre au règne minéral, qui les a considérablement altérées. Pour peu que l'on examine le succin et le charbon de terre, on verra que l'un et l'autre, par leur position dans la terre, et par les couches de bois pourri qui les accompagnent souvent, annoncent que leur origine est végétale, et que ces substances sont dues à des arbres résineux, qui ont été ensevelis dans l'intérieur de la terre; la partie ligneuse s'est pourrie, décomposée et convertie en terre, tandis que la partie résineuse s'est conservée, est devenue solide et compacte, et a peu à peu acquis des propriétés différentes de celles qu'elle avait auparavant. »

Wallerius examine ensuite les principes de la croissance des plantes, leur nutrition, et le traducteur rectifie parfois. Wallerius est aussi stahlien (p. 99) : « La chimie nous prouve que la

matière échauffante est le résultat de la combinaison de la lumière avec la substance inflammable ou le phlogistique. » Il étudie l'action de l'eau, de l'air, de la terre, de la glaise, de la craie et des terres calcaires, sur la végétation; l'influence des marnes, terrains sablonneux et caillouteux, des sels, du salpêtre; les moyens artificiels d'amplifier les récoltes (préparation des graines, engrais), le labourage, etc. Comme tous les ouvrages dont nous venons de parler, celui-ci mêle les observations toutes pratiques et technologiques aux généralisations plus importantes; c'est ce qui en fit pour d'Holbach une irremplaçable école de connaissance, de bon sens et de prudence. L'utilitariste était déjà en germe dans l'amateur de chimie.

Importance des études du baron.

Le coup d'œil que nous venons de jeter dans ces magnifiques volumes traduits et imprimés par les soins de d'Holbach révèle assez l'importance du travail accompli. Ce n'était pas là besogne d'amateur, et je n'oublie pas que ces publications se doublent de près de quatre cents articles de l'*Encyclopédie*, sur les mêmes matières.

D'Holbach a puisé dans ces études de nouvelles assurances. Et pour en comprendre l'importance, il convient de se replacer dans la perspective de l'époque. Les chimistes qui, avant et autour de Stahl, préparent la chimie expérimentale, débarrassée du symbolisme astral des alchimistes, considèrent leur science comme le noyau essentiel de l'cxplication du monde (Note 18). La chimie rompt ses attaches directes avec l'astronomie (ou l'astrologie), et avec les traditions livresques ou verbales; elle refuse de respecter plus longtemps le *secret professionnel* des maîtres du grand œuvre; elle déclare ouvertement son ambition de servir pratiquement aux besoins de l'industrie humaine. Elle se présente à son tour comme une synthèse. Son propos n'est pas d'expliquer les mouvements des corps sous les espèces de l'étendue, selon la tradition cartésienne, mais en fonction de leur vitalité propre, c'est-à-dire, si l'on veut, en fonction des mouvements particuliers que l'on appelle les mixtions, les maturations, les agrégations, les transmutations, les fermentations, etc. De géométrique, l'atomisme devient naturel, vivace, procréateur, organique. Cette révolution peut paraître aujourd'hui bien incertaine; mais elle eut en fait une signification profonde, et les découvertes de Lavoisier n'en sont que le prolongement très logique.

Elle est d'aillcurs liée à la querelle entre les iatromécanistes

et les iatrochimistes qui, en son temps, avait toute l'acuité d'une insurmontable contradiction. Pour les iatromécanistes (Borelli, Bellini, Humery), tous les phénomènes vivants se ramenaient à des mécanismes simples (géométrie des corps solides). Par exemple : le cœur a une force de 135 000 livres, l'estomac, une force triturante de 13 000 livres; le cœur est une pompe, le rein un crible, etc. Les iatrochimistes, au contraire, représentent une tendance mécaniste axée sur la spécificité des processus chimiques : ils mettent au premier plan les distillations, effervescences, fermentations, etc. Willis fut en Angleterre l'un de leurs champions. Et Franz Le Bois (Sylvius) fonda toute une école à Leyde, là précisément où étudia d'Holbach. C'est de cette école que dérive le vitalisme de Stahl, et celui des médecins de Montpellier, Bordeu, Barthez et autres. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut comprendre le naturalisme de d'Holbach.

En s'attachant au progrès de la chimie, d'Holbach reste dans le courant fondamental de la pensée scientifique de son époque. Sans doute, lui-même n'est pas et ne sera pas un praticien, à peine un observateur direct. Mais il sut tirer le meilleur parti, pour sa synthèse philosophique, des innombrables expériences exécutées par les chimistes et les minéralogistes allemands (il connaissait aussi les français). Il le fit d'ailleurs avec le meilleur esprit critique. Les notes qui parsèment ses traductions consistent presque toutes en rectifications de faits, en mises au point, en redressements d'erreurs dépassées. Sur un seul point — la formation des couches de la terre — il s'est permis de discuter son auteur. Et il le fait avec des arguments qui ont conservé toute leur valeur jusqu'à notre époque.

Expérience et pratique.

A qui lirait aujourd'hui au hasard tous ces volumes, il pourrait sembler que ces milliers de recettes, de procédés, de tours de main, de « secrets », constituent des nomenclatures bien confuses, des amas de renseignements maintenant dépourvus d'intérêt. Mais là n'est pas l'essentiel. Qui peut dire à quel point paraîtront barbares ou grossiers, d'ici deux siècles ou trois, nos procédés chimiques actuels, nos techniques du charbon, du pétrole, du gaz industriel, du caoutchouc, des acides divers? L'électrotechnique l'emporte déjà dans de nombreux domaines. Néanmoins, ces techniques, comme celles de l'époque stahlienne, ont eu leur heure d'importance; elles la conservent dans l'histoire des sciences. Mais ce qui

comptait avant tout aux yeux des Encyclopédistes, c'était l'attitude prise par les chimistes devant l'univers et la société humaine. A leur contact, d'Holbach apprend les difficultés de l'expérimentation, la valeur souvent chancelante de ses révélations; mais en même temps, il se convainc, comme tout le siècle en est convaincu, sous l'égide de Bacon, et après Newton, que l'expérience seule ouvre aux conquêtes humaines la voie royale.

Tous les chimistes allemands sont des hommes d'expérience, du type même des artisans, ingénieurs, ouvriers, fabricants de toute nature que Diderot interroge avec passion pour le *Dictionnaire raisonné...* Tous appuient leurs ouvrages sur de longues années de pratique. Ils ne s'intéressent pas seulement aux métaux et aux mines en observateurs désintéressés, comme ce fut plus ou moins le cas de Vinci, de Leibniz, de Buffon, mais en praticiens, nous dirions aujourd'hui en ingénieurs et industriels. Henkel, médecin, était Conseiller des Mines de Freyberg. Il perfectionna la manufacture de porcelaines de Meissen. Gellert était conseiller des mines de Saxe, expert en fonderie. Orschall était inspecteur des mines du Landgrave de Hesse-Cassel. Lehmann, médecin, était aussi conseiller des mines du Roi de Prusse. De Kunckel, d'Holbach dit qu'il était « peu savant », mais « fort expérimenté », ce qui est bien significatif. Wallerius et Stahl ont surtout enseigné (comme d'ailleurs tous les précédents); mais leur enseignement s'annexait à un travail de laboratoire très étendu. Les suggestions, les découvertes, les procédés de ces hommes ne sont pas le fruit de méditations solitaires, mais d'un contact permanent avec le sol et ses ouvriers. D'Holbach tint d'ailleurs à respecter cette orientation, en complétant ses traductions par d'excellentes planches gravées, préparées sous sa direction, et destinées à éclairer le texte.

Tous ces auteurs se prononcent contre l'alchimie. Plus exactement, ils préfèrent séparer la chimie de l'alchimie, inégalement d'ailleurs. Stahl raille Paracelse, Van Helmont, Valentin. Mais Henkel, Kunckel, Lehmann, leur font encore quelques emprunts, ou les confinent dans des domaines plus poétiques, où triomphent les anges et les astres, mais dont la métallurgie se défie. Il sont préoccupés de rester en accord avec la Bible, mais produire de l'or par transmutation leur paraît en fin de compte moins profitable que d'en grossir les caisses de leurs maîtres par l'exploitation de leurs mines. Ils écartent les correspondances astrales de la signification des métaux, pour leur substituer les valeurs plus positives des revenus d'État. Enfin, le langage symbolique et ses hiéroglyphes se montrent

d'autant plus incommodes que croît le nombre des corps isolés, et que se multiplient leurs combinaisons expérimentales. Ils balayent la voie à la nomenclature de Lavoisier et de Berthollet. Ils se méfient des traditions et des autorités livresques, car l'industrie présente trop de phénomènes qui les contredisent; par contre, le bon sens permet toujours de mieux les interpréter. Sous la plume des Encyclopédistes, ce bon sens des praticiens allemands deviendra la Raison.

Dans le domaine de la théorie, c'est Stahl qui les domine. Nous l'avons vu, d'Holbach lui restera fidèle, bien que nous ignorions ce qu'il a pu penser, dans les dernières années de sa vie, des travaux de Lavoisier. La mixtion des quatre éléments naturels et la primauté du phlogistique restent la base de toutes leurs spéculations. Les adversaires de d'Holbach, qui répètent souvent que l'atomisme du baron n'est qu'un décalque assez incertain d'Épicure et de Démocrite, auraient dû s'aviser de cette importance pour le *Système de la Nature* de la prépondérance de la chimie stahlienne pendant les trois premiers quarts du XVIIIe siècle.

E. LA PHILOSOPHIE ANGLAISE

Comme nous l'avons relaté, d'Holbach avait fait pendant les mois d'août et septembre 1765 un voyage en Angleterre, dont il n'avait pas rapporté que des impressions favorables. En tout cas, ce déplacement n'était pas resté infructueux. Le baron avait fréquenté, non seulement Garrick et Shakespeare, mais aussi des personnages moins prisés de la Cour. La guerre de Sept Ans, qui venait de se terminer au mieux pour Frédéric II, avait rendu la liberté de circulation aux voyageurs de terre et de mer; et si le baron profita de cette permission, ce fut aussi probablement pour s'occuper de l'impression et du transport de certaines de ses éditions, et pour examiner sur place et ramener en France quelques-uns des ouvrages qui allaient voir le jour jusqu'en 1770. Locke et Shaftesbury, sans parler de Newton, représentaient l'influence *officielle* de la philosophie anglaise. Ceux que d'Holbach ramena dans ses malles, c'était le vieux Hobbes, c'était Toland, c'étaient Collins, Woolston, Tindall, Trenchard, et, *last but not least*, David Hume. En eux, d'Holbach trouve de nouveaux alliés. Leur concours sera d'ailleurs décisif. Chez Toland, il trouvera la confirmation anticipée des vues déjà bien discutées entre Diderot, d'Alembert

et lui sur la matière et le mouvement, et comme préparées par l'examen des manuscrits déistes et matérialistes français; chez Hobbes, il découvrira l'exposé le plus catégorique du sensualisme; des derniers il retiendra avant tout la critique du catholicisme — et même du christianisme tout court. Cette manne sera bientôt transformée par ses soins en une bonne douzaine de volumes qui mettront du pain sur la planche du chancelier Séguier et de l'archevêque de Paris (note 15).

Déisme et poésie : Akenside.

En 1759, bien avant d'aller visiter l'Angleterre, d'Holbach avait publié la traduction du poème de son ancien condisciple de Leyde, Mark Akenside, intitulé *Les Plaisirs de l'Imagination.* Sous les dehors assez brillants d'un lyrisme imité de Pope, voire de Milton, Akenside avait chanté l'enthousiasme de l'homme devant la nature, dont la nouveauté, la beauté et la grandeur font les ressorts les plus charmants : selon Addison, dont le poète respecte les distinctions, eux seuls mettent en branle l'Imagination, puissance qui semble tenir « le milieu entre les organes corporels et les facultés morales ».

Akenside, né en 1721, donc à peine l'aîné du baron, avait eu une jeunesse brillante. Promis à l'Église, attiré par les prêtres non conformistes, il abandonna vite la défroque pour faire de la médecine, avant d'avoir vingt ans. Shaftesbury, après Locke, sera son maître; il devient déiste, à la Voltaire. La poésie s'empare en même temps de lui, et dans l'enthousiasme de ses jeunes années, il écrit son grand poème sur les *Plaisirs de l'Imagination*, que l'Angleterre respecte encore. En avril 1744, au moment où l'œuvre paraît, il débarque à Leyde avec deux amis écossais, et devient l'ami de d'Holbach. Il est reçu docteur en médecine le 16 mai 1744, avec une thèse sur l'origine et le développement du fœtus, et retourne en Angleterre peu après. Partisan des whigs et libéral notoire, il devint tory à l'avènement de George III, lorsqu'il fut nommé l'un des médecins de la Reine (1761). En médecine, toutefois, malgré une carrière réussie, rien ne le distinguera. Le poète adulte ne remplit pas non plus les promesses du jeune homme. Après son poème sur l'Imagination, qui l'avait rendu célèbre, il ne livra que quelques pièces moins notables. De tempérament assez acéré, pédant, arrogant, passant pour paradoxal, même, Akenside, qui mourut en 1770, laissa finalement la trace d'un brillant esprit parmi cette pléiade libérale qui fait la gloire de cette période de l'histoire anglaise.

Il est certain que si Akenside fut par la suite un peu méprisé, il le dut au caractère déiste, voire matérialiste, de sa philosophie et à sa position antireligieuse affichée. Le critique Walker, cité par son biographe Johnson, écrit par exemple : « Sa peinture de l'homme est grande et belle, mais inachevée. L'immortalité de l'âme, qui est la conséquence naturelle des appétits et des pouvoirs dont il est détenteur, est à peine mentionnée durant le poème. Ce défaut est amplement compensé sous la plume maîtresse du docteur Young, qui, en bon philosophe, a invinciblement prouvé l'immortalité de l'homme. » En effet, les *Pensées nocturnes* de Young, ce pathos mystique, fut délibérément monté en épingle par opposition à la poésie des *Plaisirs de l'Imagination* d'Akenside, œuvre d'un déiste, et peut-être pire.

On pense bien que ce qui rebuta l'idéalisme religieux anglican est au contraire ce qui avait attiré le jeune Thiry. L'œuvre d'Akenside, comme la fréquentation de Wilkes et d'autres jeunes Anglais de même tendance, représentait pour lui l'appel émouvant des forces libérales, humaines, qui avaient renoué lors de la Renaissance une grande tradition de l'Antiquité. Dans le poème de son ami, « la Philosophie, parée des ornements des Arts, en devient plus propre à exercer son empire sur les hommes » (*Avertissement* du traducteur). Voilà donc une poésie qui va servir de préface aux éditions philosophiques anglaises du baron.

Akenside avait donné à son poème une allure très didactique. Un plan en précise toutes les données, et des notes explicatives citent des références : Huygens et Leibniz (immensité du monde), Shaftesbury et Hutcheson, Lucrèce, Xénophon, Socrate, Pythagore, Platon et les Stoïciens... « Génie de l'ancienne Grèce! Toi dont je suis la trace dans les routes sacrées de la Nature et de la Science! Source divine de tout acte héroïque et de tout sublime désir! Que le souffle de ta louange embrase mon sein... Descends du ciel et favorise mes accents!... »

A l'Imagination, Akenside cherche une source naturelle : « Il y a dans la nature humaine, écrit-il, des facultés qui semblent tenir le milieu entre les organes corporels et les facultés morales. On les désigne sous le nom générique de facultés de l'Imagination. Ainsi que les sens extérieurs, ces facultés ont pour objet la matière et le mouvement, et elles sont naître dans l'esprit des idées analogues à celles de l'approbation et de l'aversion morales. Comme elles sont les canaux par où nous recevons quelques-uns des plus grands plaisirs qui nous soient connus, il était naturel que des hommes d'un tempérament

ardent et sensible cherchassent les moyens de se rappeler les perceptions délicieuses que donnent ces facultés, même indépendamment des objets qui les ont produits originairement. » Son but est alors de « prouver que tous les sentiments que les phénomènes agréables de la nature excitent dans notre imagination, que tous les plaisirs divers que procurent la Poésie, la Peinture, la Musique ou les Beaux-Arts, peuvent être déduits de principes inhérents à la Nature humaine que l'on établit ou que l'on développe ici » (p. 12).

Tout le poème est un hymne chanté à la louange de la Nature, de la Connaissance et de la Beauté qui s'y révèlent. On y trouve des passages où les principes de Newton sont décrits à la manière de Lucrèce, et bien entendu la superstition est citée à la barre : « Si une foule d'âmes séduites et asservies laisse guider ses pas par la triste superstition, elle les conduira vers son séjour par des routes ténébreuses, par la fange, par des déserts et des ronces; là elle les abandonnera, après les avoir égarées; elles s'occuperont à rêver, à soupirer au milieu de la nuit effrayante des tombeaux, des voûtes ruinées, des prisons claustrales; elles erreront avec les fantômes et les spectres dans les horreurs de l'obscurité; là on les entendra accorder la voix de leurs remords avec les cris lugubres des oiseaux funestes. Pour vous, tendres amants, ne vous livrez point à ces vaines terreurs; un Astre plus favorable vous luit! Ah, que ma main ambitieuse ne peut-elle arracher une couronne de l'olivier de Platon, dans ce bocage ou la Sagesse parlait aux enfants des Athéniens! que ne puis-je la joindre au laurier du chantre de Mantoue! Ce serait alors que ma voix puissante ferait disparaître les horreurs de l'affreuse superstition... »

Le poète fait appel à la vérité pour « percer les ombres rebelles de la Nuit gothique, qui couvrent encore les Nations ». Il exalte la Renaissance et veut s'en inspirer. La Science, par ses explications et ses intuitions, embellit les impressions brutes de nos sens : « O vous, que le flambeau de la Science guide dans le ténébreux labyrinthe de la Nature, dites-nous le plaisir pur que vous éprouvez, lorsque le hasard vous fait pénétrer dans quelqu'un de ses mystères... »

Disciple de Locke, Akenside est associationniste dans son interprétation de Mnémosine : « ...Des objets longtemps réunis se renouvellent, et vont se replacer dans l'endroit où ils ont d'abord excité l'attention; ils font revenir sur ses pas l'imagination folâtre... C'est par ces liens mystérieux que le pouvoir actif de la mémoire conserve en entier le cortège de ses idées... » (p. 140). Et à cette philosophie, il joint l'optimisme leibnizien, celui du meilleur des mondes possibles, auquel il se réfère expressément.

Tout cela était de nature à plaire au jeune d'Holbach, qui mit tous les soins à la traduction qu'il fit imprimer en 1759. On ne peut pas dire que la prose française rende le feu des vers anglais. Le temps n'était pas encore venu où l'on rendait littéralement Shakespeare. L'esthétique de Voltaire, celle du « goût », dominait toujours. Les images, le rythme particulier des vers d'Akenside, sont fondus dans la langue plus discursive, plus oratoire alors à la mode dans les Lettres. Là où le poète invoque Vénus célcste, d'Holbach parle de la Beauté, Mais sans doute ces adaptations étaient-elles à ses yeux des défauts mincurs. L'esprit de cette inspiration importait plus que sa forme verbale, et l'on peut, en effet, soutenir qu'il servit surtout au traducteur d'introduction à l'étude plus approfondic qu'il allait faire de l'école philosophique anglaise, dont Bacon, Hobbes et Locke étaient les maîtres reconnus.

John Toland.

Dès son retour d'Angleterrc, en 1765, le baron se mit à la traduction des *Lettres à Séréna*, de John Toland, dont les deux dernières intéressent directement la physique. Ces *Lettres* avaient paru à Londres en 1704. C'est donc après plus de cinquante ans que d'Holbach en prend connaissance et les traduit. A n'en pas douter, Diderot et peut-être d'Alembert ont dû participer à des discussions sur les principes physiques de Toland, dont le petit livre est aujourd'hui bien oublié. Son contenu nous renseignera en tout cas fort bien sur le genre de discussions philosophiques qui se déroulaient au scin de la « coterie », au cours de ces années d'activité passionnée. C'est en 1768 qu'il verra le jour en français, sous le titre de *Lettres philosophiques*, sur l'origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie et de la superstition; sur le système de Spinoza et sur l'origine du mouvement dans la matière, traduites de l'anglais de J. TOLAND (à Londres, MDCCLXVIII).

Toland, cosmopolite et librc penseur, apôtre de la tolérance et en même temps promoteur d'une sorte de panthéisme ésotérique, est certainement le plus original des philosophes anglais du début du XVIIIe siècle[1]. Son *Clidopharus*, son *Pan-*

1. Sur Toland, consultez : HETTNER, *Literaturgeschichte des* XVIII. *Jahrhunderts*, t. I; F. LANGE, *Histoire du matérialisme*, t. I; H. METZGER, *Attraction universelle et religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton* (HERMANN, Actual. scientif. et indust., nos 621, 22 et 23); NAIGEON, *Encyclopédie méthodique* (Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne, t. III); A. LANTOINE, *Jean Toland* (Paris, 1927). — L'*Encyclopédie britannique* (édition de 1932) reconnaît que Toland « anticipe sur plusieurs conclusions du matérialisme moderne ».

theisticon, n'arrêtèrent point l'attention de d'Holbach[1]. Ce sont ses lettres adressées à Sophie-Charlotte de Prusse, la correspondante de Leibniz, et particulièrement les dernières — adressées à un autre correspondant — qui lui parurent mériter la traduction.

Dans la préface de ce petit recueil, Toland dit qu'il a rédigé la quatrième lettre pour un ami qui soutenait entièrement Spinoza : « Une personne, aussi distinguée par ses connaissances que par son rang, ayant vu ma réfutation de Spinoza qui était passée de main en main, fit des éloges que vous me dispenserez de répéter de la portion de ma lettre qui regarde ce philosophe directement, mais il parut mécontent de la partie de cette lettre où je déclare mon opinion propre en disant que le mouvement est aussi essentiel à la matière que son étendue; que la matière n'est point et ne peut point être inerte, morte, dépourvue d'action, ni dans un repos absolu. Je réponds article par article aux objections qu'il me fit dans la seconde lettre qui est la cinquième » (p. 19, Préface)[2].

C'est donc d'une critique de Spinoza que Toland est parti. D'ailleurs, comme La Mettrie, il juge secondaire, au moins publiquement, la question de l'existence de Dieu : « Il serait aussi raisonnable, écrit-il, de dire que la matière peut quelquefois être privée d'étendue, que de dire qu'elle peut être privée de mouvement, quoique les directions particulières de ce mouvement ne soient point essentielles à cette matière, mais dépendent entièrement des déterminations qui résultent de l'action mutuelle des corps les uns sur les autres, ou du pouvoir immédiat d'un Dieu sage et tout-puissant; mais dire que Dieu puisse ôter le mouvement à la matière, quoique ce mouvement lui soit essentiel, c'est prétendre que Dieu peut lui ôter son étendu et sa solidité, ce qui ne signifie rien sinon que Dieu peut faire que la matière ne soit point de la matière » (p. 21).

Toland estime que le système de Spinoza « est entièrement faux et destitué de fondement » (p. 158). On voit ainsi que l'influence d'adversaires de Spinoza sut se combiner chez d'Holbach avec l'influence de ses apologistes (Boulainvilliers, Fréret, etc.). Toland reproche à Spinoza de se poser trop en chef de secte (« ma philosophie »), et lui oppose Socrate et

1. Pourtant, dans l'*Examen critique de saint Paul*, chap. VI, en note, d'Holbach cite Toland à propos de l'Évangile des Nazaréens : « Voyez l'ouvrage curieux de Toland intitulé *Nazarenus*, p. 22 et suiv. » (Œuvres de [Boulanger], t. IV, p. 250, 1794).

2. Il y a deux notes, attribuées à Fréret, et qui sont très probablement de Naigeon. Ces deux notes visent à redresser deux affirmations de Toland insuffisamment athées, notamment p. 157, où l'éditeur s'indigne que Toland ait pu croire que Bayle voyait dans la religion une règle morale supérieure à celle de l'athéisme.

Cicéron. L'opposition de ces noms peut être un peu surprenante, mais il faut se rappeler que pour Toland, la philosophie, selon la définition élaborée par Bacon et par Hobbes, est simplement la science physique, lorsqu'il s'agit de l'univers, et morale lorsqu'il s'agit des mœurs humaines, mais jamais la métaphysique.

Voici les critiques essentielles adressées par le libre penseur anglais au métaphysicien juif de Hollande :

1° La pensée « ne peut être produite que par le cerveau » (p. 162), et non par toute particule de matière, comme l'admet le panthéisme.

2° Spinoza ne dit rien du mouvement dans son examen de la matière; or c'est une question capitale. D'abord, il faut distinguer le *mouvement local* de *l'action ou force motrice* (p. 163 et sqq.) : « Les mathématiciens supposent la force motrice et considèrent le mouvement local tel qu'ils le trouvent, sans s'embarrasser d'en chercher l'origine; mais les philosophes procèdent différemment ou doivent du moins le faire [1]. » Il faut chercher la première cause du mouvement, et Spinoza ne s'en est pas occupé. Pour lui, la matière est inerte de sa nature. Il dit que les corps sont ou en repos ou cn mouvement (*Éthique*, prop. XIII, axiome 1), absolus et non relatifs. Or, si une particule de la matière peut être en repos absolu, il faut bien qu'une cause extérieure la mette en mouvement. Or, Spinoza n'admet pas que l'Être soit séparé de la substance de l'univers. Il y a là une contradiction dont il ne s'est pas tiré. Spinoza affirme catégoriquement que le mouvement ne peut pas être un attribut éternel de la matière, car il entend par attribut ce qui se conçoit par soi-même et en soi, par exemple l'étendue, mais non le mouvement, « car on le conçoit dans une autre chose et son concept renferme l'étendue » *(Lettre à Oldenburg)*. Comment alors montrer que la diversité des corps particuliers peut « s'accorder avec l'unité de la substance ou l'homogénéité de la matière dans tout l'univers? » (p. 170) [2]. Revenons donc à la distinction du mouvement local et de la force, qui est d'observation courante. C'est sur elle que Toland se fonde, et sa démonstration montre assez que Diderot et d'Holbach l'ont appréciée et utilisée, en la combinant avec les idées de d'Alembert.

L'affirmation essentielle de Toland est que l'*action* ou force

1. Dans son bref commentaire de Toland, H. Metzger néglige trop cette distinction. Cf. *loc. cit.*, 3e fascicule.

2. Après plusieurs questions pressantes d'un de ses amis, Spinoza avait fini par lui répondre : « ...jusqu'à présent jc n'ai pu donner de l'ordre à mes idées là-dessus » (*Œuvres posthumes*).

potentielle est essentielle à la matière, tandis que le *mouvement* ne désigne que la forme des translations locales [1]. L'action et le mouvement sont tous deux essentiels à la matière. Toland appuie ses démonstrations sur quelques raisons qu'il est bon de rappeler, car elles diffèrent dans une certaine mesure de celles que nous verrons développées dans le *Système de la Nature.* Toland semble employer indifféremment les termes d'*action* et de *mouvement.* On voit cependant qu'il considère l'un comme l'effet de l'autre, dans le rapport de l'énergie cinétique à l'énergie potentielle. Cependant, il ne s'appuie pas dans sa démonstration sur les mathématiques, ni sur l'expérimentation, mais plutôt sur une chaîne de raisonnements. D'abord, dit-il, on ne peut pas concevoir l'idée d'une matière sans action, car cela équivaudrait à la priver de toute qualité sensible; en effet, ces qualités proviennent des combinaisons, donc du mouvement. D'autre part, la divisibilité de la matière implique l'idée du mouvement qui divise. Mais la matière n'est pas agissante seulement au cours de ses transformations. « Elle l'est aussi lorsqu'elle paraît au repos ou inerte » (p. 196). L'idée de l'existence du vide — à laquelle il ne croit pas — est liée à celle de l'inertie de la matière, et de l'espace absolu : « La croyance du vide est une des conséquences erronées sans nombre qui sont résultées de la définition de la matière par sa seule étendue, de ce qu'on l'a supposée dépourvue d'action et de ce qu'on l'a crue divisée en parties réelles indépendantes les unes des autres » (p. 197). Les parties de la matière n'existeraient pas en réalité; ce qui existe, ce sont des *corps*, ou formes temporaires de la matière, qui, elle, ne change jamais, étant *homogène.* Les corps ne sont que « certaines modifications de la matière, que l'esprit conçoit comme autant de systèmes limités, ou des quantités abstraites mentalement » (p. 197). De ce point de vue, la non-existence du vide ne pourrait pas être vérifiée expérimentalement. Mais elle dérive d'un axiome, à savoir que la matière est homogène, active, et que les mouvements particuliers des corps ne peuvent rien ajouter à sa quantité totale. La matière est tout entière en mouvement par elle-même; ses parties abstraites (les corps) n'ont donc pas besoin d'un « lieu », d'un espace séparé, dans lequel elles seraient comme immergées; il n'y a donc pas de vide possible. Il ne faut pas prendre « des notions abstraites pour des êtres réels » (p. 203). L'espace est une notion abstraite à laquelle Toland assimile la notion de « lieu »; en fait, « la capacité ne diffère point du corps contenu »

1. « ...La vraie *force motrice* est cette action essentielle à la matière, et la force imprimée *(vis impressa)* des corps particuliers est quelque détermination ou direction de l'action générale » (p. 259).

(p. 205), bien que les mathématiciens aient cru nécessaire d'imaginer un espace réel distingué de la matière, espace « qu'ils ont regardé comme étendu, incorporel, immobile, homogène, indivisible, infini ». Mais pourquoi recourir à cet espace abstrait? La matière étant « essentiellement active », infinie, homogène, il n'y a point dans l'univers de mouvement local, « puisque hors de lui il ne peut y avoir de points fixes auxquels il puisse être successivement appliqué, ni aucun lieu dans lequel il puisse passer » (p. 206). Contre Newton, Toland affirme qu'il n'y a ni espace absolu distingué de la matière, ni temps absolu « distingué des choses dont on considère la durée » (p. 207).

Dans ces conditions, pesanteur et légèreté sont des notions toutes relatives; d'où l'absurdité des cosmogonies qui échafaudent l'univers avec les quatre éléments selon leur degré de légèreté; et l'absurdité du chaos, temps où la matière aurait été dans un pur désordre. En réalité, la matière est en état de transformation perpétuelle, et le correspondant de Séréna trace un tableau des échanges universels de la matière très semblable à ceux de Meslier ou de Fréret, et qu'on retrouvera chez Diderot et chez d'Holbach. Végétaux, animaux, minéraux, se transforment les uns dans les autres : « Toutes les parties de l'univers sont continuellement dans un mouvement qui produit et détruit; les systèmes les plus grands ont leurs mouvements continuels de même que les molécules les plus petites », etc. (p. 213). Les formes sont divisées, usées, triturées, dissoutes, raréfiées, condensées, coagulées; mais ces mutations « ne peuvent pas plus accroître ou diminuer la somme de cet univers que l'alphabet ne peut perdre aucune de ses lettres, malgré les combinaisons infinies que l'on en fait dans une langue » (p. 215).

Le témoignage des sens ne suffit d'ailleurs pas à nous donner cette connaissance. Il faut y joindre celui de la raison. En effet, nous ne voyons pas naturellement le mouvement des particules d'une pierre, du fer, de l'or, ou des fluides (sang et sève), pas plus que nous ne *voyons* le mouvement des aiguilles d'une montre; cependant, ils existent et nous pouvons les observer dans certaines conditions; par exemple, il est évident que l'air, l'eau et le feu font subir aux minéraux certaines transformations. D'ailleurs, l'état apparent de repos d'un corps peut cacher l'action de deux forces contraires. Tous ces mouvements imperceptibles dans la nature sont prouvés par l'existence des couches géologiques. Même Newton estime qu'il n'y a pas de centre corporel absolument immobile dans la nature.

Telles sont, en résumé, les raisons qui font conclure « hardiment » à Toland « que l'action est de l'essence de la matière puisque c'est cette action qui est réellement le sujet de toutes

les modifications que l'on désigne sous les noms de mouvements locaux, de changements, de différences et de variété (p. 228). Incidemment, Toland note que *la gravité* et *l'attraction* ne sont que deux parmi les « modes nombreux de l'action »; et quant à une définition claire du mouvement, il admet qu'elle est impossible à donner. Il suffit que le mouvement soit évident, tout comme l'idée de la solidité de la matière est intuitive. Il ne sera pas difficile de conclure de là que l'homme agit selon les mêmes lois que les autres corps : « Quiconque a quelque idée de l'action des corps les uns sur les autres par leur contact immédiat, ou par les molécules imperceptibles qui en partent incessamment, et qui à cette connaissance joint celle des lois de la Mécanique, de l'Hydrostatique et de l'Anatomie, sera convaincu que tous les mouvements par lesquels l'homme s'assied, se tient debout, se couche, se lève, marche et court, etc., ont pour principe des déterminations propres, matérielles, extérieures et proportionnelles à leurs effets » (p. 261).

Après cela, si Toland indique, en concluant, que sa conception n'est pas contradictoire avec celle d'un Dieu créateur, on peut supposer qu'il s'agit d'une simple clause de style, qui témoigne toutefois en faveur de l'impartialité scrupuleuse du traducteur, le baron d'Holbach, qui était précisément à ce moment en train de rédiger sa « bible de l'Athéisme ».

Toland avait correspondu avec Leibniz et ne l'avait pas convaincu.

Dans une lettre du 30 avril 1709, Leibniz écrivit que Toland croit que l'Univers est le seul être éternel, mais ne prouve pas cette « pernicieuse » erreur, et ne dit d'ailleurs rien contre le « panthéisme » de Spinoza. Toland promit de lui répondre, mais n'en fit rien. C'est d'Holbach qui reprendra ses principes physiques, et donnera par procuration la réponse demandée par l'auteur des *ingénieuses chimères* de la Monadologie.

Anthony Collins.

Anthony Collins aussi était mort depuis longtemps lorsque d'Holbach visita Londres (né en 1676, il mourut en 1729). Il avait acquis un grand renom au cours de sa polémique contre Clarke, le commentateur ecclésiastique de Newton. Contre celui-ci, il avait montré au cours d'une très longue discussion (35 brochures en deux ans!) déclenchée en 1724 par un *Discours sur les fondements et raisons de la religion chrétienne*, que l'homme n'est point libre, et que l'âme immortelle est un mythe. Cette œuvre avait été précédée des *Recherches sur la Liberté de*

l'homme (1715) et d'un *Discours sur la liberté de penser* (1713).

Dans l'opuscule sur la liberté de l'homme, Collins avait soutenu que les actions humaines sont nécessairement déterminées par le plaisir ou la peine qu'elles procurent, et Voltaire l'en avait approuvé. Il y affirmait la nécessité morale, mais non la nécessité physique. Mais ses idées s'étaient radicalisées au cours de sa longue polémique avec Clarke; les restrictions maintenues par le protestantisme s'évanouirent au profit d'un athéisme à l'anglaise, que le baron ne manqua pas d'incorporer à son arsenal. « Je me crois, écrivait à ce moment Collins, en droit de conclure que la pensée est un mode de quelque faculté générique de la matière... La pensée, ou le sentiment intérieur de l'homme commence, continue et finit, comme les autres modes de la matière : la pensée est comme eux, divisée et déterminée, simple ou composée, etc.

« L'expérience ne nous démontre-t-elle pas que nos habitudes ordinaires sont aussi corporelles que nos actions, celles de contempler et de méditer, comme celles de chanter et de danser?... L'action réciproque des pensées et des paroles les unes sur les autres prouve que les unes et les autres appartiennent au corps... La pensée, dans l'homme, étant une modification de la matière, on peut supposer que toutes les parties de la matière sont capables de la produire ou de la recevoir, non pas nécessairement à la vérité, et dans tous les temps, mais par une structure et une organisation particulière » (*Essai sur la nature et la destination de l'âme*, publié par Naigeon dans l'*Encyclopédie méthodique*, article « Collins »). Notons aussi ces affirmations, nous les retrouverons partiellement utilisées dans le *Système de la Nature*.

Grimm, qui ne trouvait pas les brochures anglaises à son goût, les appelle le « biscuit des boulangers de Marc-Michel Rey » et le trouve bien grossier comparé « à la finesse exquise de la pâte de Ferney [1] ». On peut raisonnablement estimer que Grimm n'appréciait pas à sa juste valeur l'énorme travail de préparation auquel se livrait d'Holbach, sans vouloir méconnaître la merveilleuse alacrité des pamphlets de Voltaire!

1. Rendant compte de *L'Esprit du Judaïsme, ou Examen raisonné de la loi de Moïse, et de son influence sur la religion chrétienne*, brochure in-8° de deux cents pages, traduit de l'anglais de Collins par d'Holbach, Grimm écrit : « Cet examen n'est favorable ni au législateur juif, ni à celui des chrétiens. Cela vient de la boutique de Marc-Michel Rey d'Amsterdam, ainsi qu'une foule d'autres brochures contre la religion de l'Europe. Ces brochures, dont je crois les auteurs nichés quelque part en France, se succèdent avec une rapidité incroyable, mais elles sont loin de valoir les brochures de Ferney sur le même sujet. Quand on a goûté de la manne de Ferney, on ne peut plus s'accommoder du biscuit des boulangers de Marc-Michel Rey. Ils pétrissent grossièrement, emphatiquement, déclamatoirement, et n'approchent nullement de la finesse exquise de la pâte de Ferney. »

Woolston, Trenchard, etc.

D'Holbach trouva bien d'autres répondants de l'autre côté de la Manche. En Angleterre la presse était infiniment plus libre qu'en France; la censure n'existait pas. D'autre part, le protestantisme avait rejeté la défroque puritaine de l'époque cromwellienne : les portes de la critique des religions et de l'Histoire étaient largement ouvertes, et les publicistes ne manquaient pas pour s'y engager très hardiment. Un public assez large s'intéressait aux controverses, qui faisaient l'objet d'articles de journaux dont les pamphlets de Swift et de Steele avaient fourni le modèle inimitable. L'humour, le bon sens, la causticité, — la cocasserie et l'imagination aussi, — s'unissaient pour battre en brèche le dogme et le *cant.* Mais c'est peut-être dans cette liberté même que le mouvement trouvait ses limites. L'opinion y jouait un plus grand rôle que les sciences. Les discussions protestantes s'arrêtaient à mi-chemin. Collins était parvenu au matérialisme, mais avec des réserves. Bien d'autres auteurs critiquaient sans ménagement les rites et les croyances de l'Église catholique, y compris la Bible; mais ils s'en tenaient à un théisme inconsistant, que Voltaire appréciait fort, mais que le baron trouvait trop tiède. D'Holbach traduisit un pamphlet de ce ton, qui datait de l'époque de Cromwell : *Of the Torments of Hell : the Foundations and Pillars thereof, discovered, searched, shaken, removed.* Il fit aussi connaître des extraits de John Trenchard, parus dans l'*Independent Whig*, et des *Essays* de Davisson et de Gordon, peu connus même en Angleterre. Ces auteurs luttaient vers le début du siècle pour le constitutionnalisme, et avaient attaqué du même coup l'origine divine de la hiérarchie dont les Lords occupaient le sommet. Ils espéraient préserver les fonctions spirituelles de l'Église en dénonçant ses représentants sur terre et la haute noblesse à laquelle ils étaient liés. En passant, d'Holbach avait traduit un ouvrage de Swift sur l'*Histoire du règne de la reine Anne*, qui s'occupe du même conflit.

Parmi les pamphlets d'une période ultérieure, auxquels d'Holbach fit voir le jour en France, on trouve des brochures déistes, comme *The Ax to the Root of Christian Priestcraft*, comme *David, or the Story of man after the Heart of God*, dans lequel un maître d'école répondait à un panégyriste qui avait comparé George II au roi David, ce qui n'était pas très honorable[1];

1. Dans la *Correspondance littéraire* (15 janvier 1769), t. VI, p. 128, Grimm rend compte assez platement de cet ouvrage : « On a traduit de l'anglais et imprimé en Hollande un petit écrit de quatre-vingts pages,

comme les *Considerations upon Religious Cruelty*, dans lesquelles on prônait la fin des persécutions en exigeant des prêtres qu'ils enseignent la simple morale et non une incompréhensible théologie.

Il faut aussi citer Thomas Woolston, pour qui les miracles n'étaient que des allégories et que cette opinion avait conduit en prison, et Tindall, l'auteur de *Christianity as old as the World*[1].

Tous ces livres, de provenance anglaise, seront couronnés par l'*Histoire critique de Jésus-Christ*, dont d'Holbach est l'auteur[2]. Bachaumont en signale l'apparition dès le 10 octobre 1770. Le 16 du même mois, il écrit que l'auteur « a fondu adroitement dans son livre la substance d'une quantité d'autres ouvrages du même genre, mais que leur érudition, ou les langues savantes dans lesquelles ils sont écrits, mettaient hors de portée du commun des lecteurs ». De fait, l'*Histoire critique de Jésus-Christ* cite et s'appuie sur une quantité d'ouvrages au premier rang desquels on trouve ceux des déistes et des matérialistes anglais. Dans la Préface, d'Holbach indique comme référence « l'ouvrage profond de M. Fréret, publié en 1766 sous le titre d'*Examen des Apologistes de la Religion chrétienne* ». Page 8, une note déclare : « L'auteur a prouvé toutes ces vérités dans un ouvrage intitulé : *L'Esprit du Judaïsme*, qui peut être considéré comme le complément de celui-ci »; et en note, page 30 : « Le célèbre Antoine Collins a composé en anglais deux ouvrages curieux et profonds,

intitulé : *David, ou l'Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu.* Cet écrit parut à Londres en 1761. Un pauvre diable de chapelain anglican se trouvant chargé du panégyrique du feu roi George II, crut ne pouvoir mieux s'en tirer qu'en faisant un parallèle entre ce prince et le roi-prophète David, surnommé par l'Écriture, l'homme selon le cœur de Dieu. Un honnête Anglais, scandalisé par l'oraison funèbre du chapelain, entreprit de lui prouver qu'en voulant honorer la mémoire du bon roi George II, il l'avait outragé; que ce qu'un prince avait principalement à redouter serait de ressembler à David; que la vie de cet homme selon le cœur de Dieu n'était qu'un tissu d'infamies, de trahisons, de débauches, de cruautés, d'abominations de toute espèce, et que David, bien loin de pouvoir être proposé comme un modèle, méritait toute notre exécration. Beaucoup de gens sages seraient d'avis d'abandonner l'Ancien Testament aux incrédules et de se sauver avec les débris du reste... Il est pourtant impossible aujourd'hui qu'un bandit, comme était le roi-prophète, passe davantage pour un modèle de vertu et de sainteté : on ne peut pas même dire qu'il ait tout réparé par sa pénitence; car il est mort comme il a vécu, conseillant des crimes quand il n'en pouvait plus commettre... L'auteur anglais n'a pas tiré parti de son sujet. Si le patriarche de Ferney l'avait traité, c'eût été un peu différent; l'idée était bien heureuse. Au reste, le patriarche en a tiré un assez bon parti, puisque c'est cet écrit qui a fait faire la tragédie de *Saül* qu'on trouve imprimée ici à la suite de *L'Homme selon le cœur de Dieu.* »

1. On trouvera dans la bibliographie de d'Holbach une description détaillée de ces ouvrages traduits et adaptés de l'anglais.

2. *Histoire critique de Jésus-Christ*, ou analyse raisonnée des Évangiles, *Ecce Homo pudet me humani generis, cujus mentes et aures talia ferre potuerunt.* Saint AUGUSTIN. t. I. LIV-232 p.; t. II, 333 p., s. d. (1770).

dans lesquels il a prouvé de la façon la plus claire qu'aucune des prophéties de l'Ancien Testament ne peut être littéralement appliquée à Jésus. (On a publié depuis peu un extrait de ces deux ouvrages de Collins, sous le titre d'*Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne.* A Londres, 1768, in-8°...) Enfin, on trouvera le sens naturel des prophéties judaïques dans un ouvrage curieux du Juif Isaac Orobio, dans lequel cette matière est savamment traitée. Cet ouvrage dont il existe des manuscrits, a pour titre : *Israël vengé ou Exposition naturelle des prophéties que les chrétiens appliquent à Jésus* [1]. Page 79, d'Holbach cite Toland (« *Nazarenus*, 1718, Londres »). Page 197, une « addition de l'Éditeur » apprend en note : « Le fameux Woolston a composé en anglais un ouvrage récemment traduit en français sous le titre de *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, en 2 volumes, 1769, dans lequel l'auteur prouve que, même selon les Pères de l'Église, tous les miracles du Christ ne sont que des allégories. » Encore une *note de l'Éditeur*, page 13 (tome II), qui signale « un ouvrage traduit de l'anglais et récemment publié sous le titre de *L'Enfer détruit*, in-12, Londres, 1769 ». Toujours l'éditeur cite en note, page 15 (t. II), « la *Théologie portative*, par M. l'abbé Bernier, 1768 ». Tome II, page 250, en note, il est dit : « L'auteur de cet ouvrage pensa se faire des affaires très sérieuses avec le peuple dans le cimetière de Saint-Médard, pour avoir eu la témérité de rire en voyant les cabrioles de l'abbé Bécherand. » Les notes du livre sont parsemées d'allusions aux convulsionnaires. Enfin, page 292, la note indique : « Voyez *Le Christianisme dévoilé*, par M. Boulanger, publié en 1766, in-8°, ch. xv, et la *Contagion sacrée*, ouvrage traduit de l'anglais de Trenchard, et publié en 1768, où l'on fait voir la fâcheuse influence de la superstition sur le gouvernement. » Page 315, à propos des Jésuites, une note indique : « Dans le temps où l'auteur écrivait, il ne prévoyait pas que les Jésuites, dont il est ici question, seraient un jour chassés avec ignominie des pays où leur pouvoir semblait le mieux établi. »

Ainsi, dans ce seul ouvrage, d'Holbach renvoie le lecteur à une dizaine de ses livres et publications antérieures. Son *Histoire critique de Jésus-Christ* vient donc résumer et terminer la série de ses travaux de critique religieuse. L'influence anglaise est venue s'ajouter à l'influence française; la pensée de d'Holbach est mûre : au plus haut du bouquet d'artifice de 1770 peut s'élancer *Le Système de la Nature.*

Voltaire fut très satisfait de cet ouvrage. Le 14 novembre 1771 il écrit à d'Alembert : « Il paraît un ouvrage très curieux et très

1. Voyez plus haut, p. 170, ce qui concerne l'ouvrage d'Orobio.

bien fait, intitulé l'*Histoire critique de Jésus-Christ.* Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève; mais il n'est pas aisé d'en faire passer en France... Il paraît encore deux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balles, tandis que l'*Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est l'*Examen des prophéties*, et l'autre, l'*Esprit du Judaïsme.* On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. »

De Hobbes à Hume.

La traduction française de la *Human Nature* de Hobbes par d'Holbach (1772) est encore aujourd'hui la seule qui ait été faite. Le *De Cive* avait été traduit en 1649 par Sorbière sous le titre d'*Éléments philosophiques du citoyen;* Sorbière publia aussi, en 1652, le *Corps politique ou les Éléments de la Loy morale et civile*, traduction du *De Corpore Politico.* Il fallut attendre 1918, pour que parût une traduction, d'ailleurs remarquable, de la première partie du *Léviathan* (De l'Homme), faite par M. R. Anthony, naturaliste et zoologiste. Comme on voit, le public de langue française ne fut guère aidé à se familiariser avec Hobbes; pendant longtemps, il ne connut de lui que ses objections fort succinctes aux *Méditations* de Descartes, et quelques résumés de troisième main.

Pendant le protectorat de Cromwell, Thomas Hobbes avait vécu en France; il avait été l'ami du Père Mersenne et de Gassendi, et le contradicteur de Descartes. Cet esprit puissant avait surtout la réputation d'un moraliste et d'un écrivain politique. On citait sa sentence fameuse : *Homo homini lupus...;* on discutait le théoricien de l'absolutisme combiné à la législation contractuelle. Mais, comme philosophe, il restait peu apprécié, quoique illustre. Le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* ne le cite pas : « Au chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes... », y écrivait d'Alembert. Hobbes était toujours proscrit à l'égal de Spinoza. La défense de l'absolutisme ne l'absout pas de son matérialisme impénitent. Chez lui, tout dans la nature est nécessaire, sauf Dieu. La logique implacable de Hobbes n'autorise point les arguties que la métaphysique permet à Spinoza. Il faut l'accepter tout entier ou point du tout. C'est ainsi que la Préface de l'*Encyclopédie* l'ignora, bien que l'article « Hobbes » du même ouvrage, rédigé par Diderot, s'efforce de le faire connaître convenablement. Il fallut cependant attendre la traduction de d'Holbach pour que, par-delà Locke, la philosophie du *Léviathan* fût rangée à sa place, la première.

La conversation de Hume, la fréquentation des œuvres de Collins et de Locke, avaient piqué la curiosité de la compagnie du Grandval. A l'automne 1765, le baron ramena dans ses bagages le *Traité de la Nature humaine.* Diderot nous a laissé un témoignage de l'enthousiasme que suscita chez lui ce traité, et du peu de goût qu'il eut pour la traduction qu'en fit son ami. Voici cette page toute vibrante, extraite d'une lettre adressée à Sophie Volland :

« Le baron a une espèce de politique qui vous fera sourire. Lorsqu'il paraît en langue étrangère quelque ouvrage religieux, vite, il appelle un Tartare imbécile qu'il a sous la main, qui traduit cet ouvrage, qui le traduit maussadement et qui le tue net. Mais une chose dont il ne se doute pas, c'est qu'il joue lui-même le même tour aux auteurs qui sont conformes à sa façon de penser. Le célèbre Hobbes a fait un traité sublime de la nature humaine, un traité dont je recommanderai à mon enfant, à mon amie, la lecture une fois tous les ans; qui ne laisse à mes yeux aucun mérite ni à Locke, ni à Helvétius; qui montre bien une autre logique, une autre profondeur, une autre étendue de tête; où dans la matière la plus épineuse, la plus difficile, la plus contestable, la plus abstraite, je ne crois pas qu'il y ait un mot obscur, une idée équivoque; qui a plus de véritable sève en une ligne que tous ces auteurs-là en cent pages; qui entasse vérités sur vérités, mais qui les entasse avec tant d'ordre que, plus rapprochées, elles n'en sont que plus sensibles et plus évidentes; qui est un catéchisme où il n'y a pas un mot à perdre; qui aurait certainement étonné tous les bons esprits de cette nation, et qui peut-être ne fera pas la moindre sensation, grâce à la manière longue, plate, diffuse, dont notre ami le baron l'a rendu. Que faut-il que je fasse? Lui dire que sa traduction est mauvaise? il n'en croira rien; il me croirait qu'il n'en serait ni plus ni moins; l'ouvrage restera comme il est, et je l'aurai contristé. Le corriger? cela est impossible; on corrige une faute mais non un vice général de style. Le refaire? en vérité, c'est une tâche à laquelle je me soumettrais sans peine pour l'honneur du philosophe anglais, et pour l'utilité de ma fille et de mon amie. Je n'ai jamais senti plus fortement combien la manière de dire était essentielle aux choses... Quel dommage qu'on n'ait pas réuni l'élégance et la clarté du style à l'évidence et à la force des idées! Que Locke me paraît diffus et lâche, La Bruyère et La Rochefoucauld, pauvres et petits, en comparaison de ce Thomas Hobbes! Quelle précision un auteur mettrait dans sa conversation et ses écrits si l'énorme enchaînement par lequel ce philosophe déduit nos sentiments, nos préjugés, nos idées, nos intérêts, nos passions, était bien

présent à sa mémoire! C'est un livre à lire et à commenter toute sa vie [1]. » Diderot en reparlera dans le *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie*, qu'il écrivit à la demande de Catherine II, en vantant « surtout le petit livre *De l'Entendement ou De la Nature humaine* par Hobbes, ouvrage court et profond... C'est un chef-d'œuvre de logique et de raison ».

Hobbes comptait parmi ceux que le *Cogito* cartésien ne pouvait satisfaire. La pensée n'est jamais séparée de la matière, affirme-t-il plus nettement que Bacon; et il objecte à Descartes : « Puisque la connaissance de cette proposition : *j'existe*, dépend de la connaissance de celle-ci : *je pense*, et la connaissance de celle-ci de ce que nous ne pouvons séparer la pensée d'une matière qui pense, il semble qu'on doit plutôt inférer qu'une chose qui pense est matérielle qu'immatérielle [2]. » Hobbes donne au matérialisme moderne la première forme cohérente, et apprend à tirer du sensualisme toutes les conclusions inévitables. Le *Traité de la Nature humaine*, comme le *Léviathan*, débute par une interprétation réaliste de la connaissance sensorielle qui satisfit d'emblée la société du Grandval, et à laquelle, comme le relève Diderot, Locke n'ajouta pas grand-chose.

Le monde est constitué d'objets en perpétuels mouvements, qui par conséquent produisent aussi des mouvements. Ces mouvements agiront, par l'intermédiaire des organes sensoriels, sur le cerveau, puis sur le cœur. Ainsi, les qualités telles que la lumière ou le son ne sont pas des *êtres*, des choses extérieures, elles sont des réactions de notre corps (cerveau et cœur), aux mouvements transmis par les objets. Par exemple : « Comme la couleur n'est point inhérente à l'objet, mais n'est que l'action de cet objet sur nous, causée par un mouvement tel que nous l'avons décrit, de même le son n'est pas dans l'objet que nous entendons, mais dans nous-mêmes. Une preuve de cette vérité, c'est que, de même qu'un homme peut voir double et triple, il peut aussi entendre deux ou trois fois par le moyen des échos multipliés, lesquels échos sont des sons comme leur générateur. Or ces sons n'étant pas dans le même lieu, ne peuvent pas être inhérents au corps qui les produit. Rien ne peut produire ce qui n'est pas en lui-même; le battant n'a pas le son en lui-même, mais il a du mouvement et en produit dans les parties internes de la cloche; de même la cloche a du mouvement,

1. De ce fragment non daté, il ne reste que la copie faite par NAIGEON (Cf. *Lettres à Sophie Volland*, 1930, t. III, p. 286). Voyez aussi Thomas HOBBES, *Léviathan*, traduction de R. Anthony (t. I, De l'Homme).

2. A quoi Descartes se borne à répondre une fois de plus qu'il lui suffit d'avoir « deux concepts clairs et distincts de ces deux substances », qui par conséquent ne peuvent être confondues.

mais n'a pas de son; elle donne du mouvement à l'air; cet air a du mouvement, mais non du son; il communique ce mouvement au cerveau par l'oreille et ses nerfs; le cerveau a du mouvement et non du son; l'impulsion reçue par le cerveau rebondit sur les nerfs qui émanent de lui, et alors elle devient une apparence que nous appelons *le son* » (*De la Nature humaine*, p. 14).

« Tous les accidents ou toutes les qualités que nos sens nous montrent comme existant dans le monde n'y sont point réellement, mais ne doivent être regardés que comme des apparences. Il n'y a réellement dans le monde, hors de nous, que les mouvements par lesquels ces apparences sont produites. Voilà la source des erreurs de nos sens, que ces mêmes sens doivent corriger; car, de même que mes sens me disent qu'une couleur réside dans l'objet que je vois directement, mes sens m'apprennent que cette couleur n'est point dans l'objet, lorsque je le vois par réflexion » (p. 16). Dans *Léviathan*, il se résume ainsi sur cette question capitale : « ...L'impression se propage par l'intermédiaire des nerfs et des autres fibres et membranes du corps jusque dans le Cerveau et le Cœur, causant là une résistance, une contre-pression, un effort du Cœur tendant à se dégager. Cet effort, parce que *dirigé vers le Dehors*, nous semble être quelque chose d'extérieur à nous. Et c'est ce *semblant*, ce *fantôme* que l'on appelle *sensation* » (livre I, ch. 1er, *Du Sens*). Le monde matériel fournit donc à l'homme la source de toutes ses connaissances, de toutes ses représentations. L'imagination n'est faite que de ces fantômes du monde matériel, dépouillés de la forme sensible : « Toutes nos Imaginations sont des Mouvements internes, reliquats de ceux produits dans la sensation » (*Léviathan*, livre I, ch. III). L'enchaînement des imaginations, des pensées, suit le même ordre — non fortuit — que l'enchaînement des sensations. Tel sera le Discours Mental. La remémoration et la prévision découlent de l'expérience de ces enchaînements. Hors de là tout est construction de langage, c'est-à-dire que les facultés multiples dont l'homme dispose se développent par l'étude et l'industrie, par l'instruction et la discipline « procédant toutes de l'invention des Mots et du Langage. Hors la Sensation, les Pensées et l'Enchaînement de pensées, l'esprit humain n'a en effet pas d'autre mouvement; cependant, grâce au Langage et à la Méthode, ces facultés peuvent progresser dans une telle mesure qu'elles distinguent les hommes de toutes les autres créations vivantes » *(Id.)*. Le langage nous sert à transformer notre Discours Mental en Discours Verbal, ou l'Enchaînement de Pensées en un enchaînement de Mots. C'est ainsi que se constitue la Science. Un mot peut servir à plusieurs fins, s'appliquer

à plusieurs imaginations. Certains mots peuvent désigner d'autres groupes de mots. Mais, puisqu'ils sont d'origine matérielle, ils ne peuvent s'appliquer qu'à des êtres réellement représentés, individuels et concrets; ils ne représentent pas d'êtres généraux, universels. Les mots, qui sont « les jetons des sages », ne servent donc qu'à calculer des valeurs réelles. Puisque l'idée ne peut être séparée de la matière qui pense, il n'y a pas de substance immatérielle. Le mot d'Infini n'a aucun sens, sauf de signifier qu'à un nombre quelconque on peut toujours ajouter un. Et si l'on se sert du nom de Dieu, ce n'est pas pour le concevoir, car il est incompréhensible, mais « pour que nous puissions l'honorer ». En effet, seuls nous sont compréhensibles, seuls sont objets de perception, les mouvements matériels. Seuls ils fondent la certitude de notre propre existence.

L'homme est donc soumis aux mêmes lois que toute la nature. Ses passions sont mécaniquement déterminées. Les passions dérivent toutes des efforts (*conatus*) ou « petits commencements de Mouvement qui se passent à l'intérieur du corps humain... avant qu'ils ne se traduisent par le fait de marcher, de parler, de frapper ou par quelque autre action visible ». L'effort peut se traduire par un appétit ou une aversion; les mots *bien* et *mal* sont relatifs aux tendances de la personne qui les emploie. Ce qui déterminera l'aversion chez l'un déterminera l'appétit chez un autre. Seul l'État pourra imposer à tous les hommes une appréciation commune de ce qui est bien et de ce qui est mal. C'est ainsi que de l'anarchie des passions individuelles naît la nécessité d'un pouvoir autocratique sanctionné par un pacte social.

Bien des éléments de cette doctrine passeront dans le *Système de la Nature*, avant tout le sensualisme conséquent, le mécanisme et le relativisme des critères moraux et sociaux. Ce qui s'y reflétera moins, comme Diderot l'écrivait à son amie, c'est la clarté brutale du style. Là où Hobbes est concis, elliptique, même, d'Holbach sera diffus. D'autre part, le baron se refusera à encadrer « la guerre de tous contre tous » dans le monstrueux carcan du *Léviathan* politique, de l'État absolutiste. Au contraire, comme tous les philosophes français, il cherchera dans l'instruction publique, dans l'éducation populaire, dans la diffusion massive des idées raisonnables, le ressort d'un état social équilibré et capable de progrès. L'utilitarisme holbachien est optimiste, alors que la politique de Hobbes reflète sa croyance profonde dans l'imperfectibilité de l'homme. Chez Hobbes, la terrible doctrine de la prédestination forme la toile de fond, tandis que l'athéisme conduit le baron à la

confiance dans les lois naturelles. Si chez Hobbes le mot « liberté » ne peut que signifier puissance, chez d'Holbach il sera le signe de la connaissance et de l'adaptation aux circonstances les plus favorables à l'épanouissement de l'individu, c'est-à-dire à la recherche du bonheur [1].

On voit par là pourquoi Locke et Hume pouvaient paraître un peu fades au traducteur de Hobbes. La vogue de Locke était encore considérable entre 1750 et 1770. Mais Locke était resté en deçà de son illustre prédécesseur. Comme philosophe du bon sens, il popularisa le sensualisme, mais en lui retirant tout mordant et en lui assignant déjà les bornes du scepticisme. Hume, contemporain des Encyclopédistes, fera de ce scepticisme une traduction critique, dont profitera Kant. Hume fut surtout apprécié de la société parisienne comme historien et comme économiste. Comme philosophe, il retint moins l'attention que Condillac, le vulgarisateur en France de Locke, c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre ne passèrent pour des novateurs. Et pourtant, la critique de Hume comportait déjà beaucoup plus de points positifs que le faible commentaire de Condillac. L'histoire sociale et l'histoire de la religion furent les domaines où Hume, déjà précédé dans cette voie par Voltaire, affirma avec le plus de force le déterminisme. Hume admet que l'idée de causalité nous est donnée d'une manière purement empirique; ce ne sont pas les sens, ni la pure raison qui nous y conduisent, mais une sorte de coutume ou d'habitude, longtemps exercée. Cette liaison que nous observons entre nos perceptions, nous l'observons aussi entre les événements historiques. C'est que l'Histoire, reproduisant constamment les mêmes successions d'événements, jette quelque lumière sur les principes constants et universels de la nature humaine. L'Histoire est ce qu'elle est parce que les actions humaines sont nécessaires et nécessairement enchaînées, bien que nous ne sachions pas comment (*History of England*, 1761). Diderot, d'Holbach, avaient déjà dépassé cette philosophie. Leurs recherches archéologiques, mythologiques, géographiques, historiques, chronologiques, leur avaient montré que la succession des événements n'est pas

1. Parlant des causes qui suscitent l'athéisme, dans *Le Système de la Nature*, 2e partie, chap. XII, d'Holbach dira de Hobbes : « L'on peut encore présumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatisme, et qui coûtèrent la vie à Charles Ier, ont poussé Hobbes à l'athéisme : l'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres lui suggéra, peut-être, aussi ses principes si favorables au pouvoir absolu des rois. Il crut qu'il était plus expédient pour un État d'avoir un seul despote civil, souverain de la Religion même, que d'avoir une foule de tyrans spirituels, toujours prêts à le troubler. Spinoza, séduit par les idées de Hobbes, est tombé dans la même erreur dans son *Tractatus theologico-politicus*, ainsi que dans son traité *De Jure Ecclesiasticorum*. »

seulement nécessaire, mais aussi nécessaire *dans une certaine direction*. L'empirisme, l'agnosticisme, le déisme, ne suffisent plus ici. Si Dieu, si l'âme sont rejetés de l'univers, il faut à la marche de l'Histoire un principe directeur interne, il faut que les éléments matériels de la société soient d'eux-mêmes la cause du développement politique et social. C'est alors que poindra l'idée d'évolution et même de révolution, qui semble bien loin de Hume.

D'ailleurs, ce que les philosophes prisent le plus en Angleterre, c'est le libéralisme du pouvoir. Ces livres de Hobbes, de Toland, de Collins, de Hume, ils paraissent librement de l'autre côté de la Manche, tandis qu'il ne peuvent pénétrer en France que tronqués, censurés, masqués ou clandestinement. Dans ce voisinage, le baron puise un réconfort, un encouragement. L'influence anglaise n'est pas faite que d'une communauté d'idées : elle est véhiculée par un contact direct, elle viendra vivifier et féconder le travail souterrain accompli par le matérialisme français. De cette rencontre jaillira la puissante flamme qui domine le XVIIIe siècle.

TROISIÈME PARTIE

Le Système de la Nature

Vue d'ensemble.

On a coutume de regarder de haut la philosophie du XVIIIe siècle parce qu'elle fait une trop grande place à *la raison :* si les hommes étaient raisonnables, s'ils se défaisaient de l'erreur et du préjugé, alors ils reviendraient à la nature, qui n'enseigne que la vérité, et par suite ne veut que le bien des hommes. On a assez répété au XIXe siècle que cet optimisme ne tenait pas compte du dynamisme propre aux phénomènes de la vie et de la société, ni des forces obscures et inconscientes qui dirigent nos actions; qu'il ne voyait pas l'univers dans son évolution, mais comme une représentation géométrique, abstraite, etc. Nous verrons ce qu'il y a lieu de penser de tout cela... Mais on peut déjà noter que la philosophie libérale du XIXe siècle n'échappe pas, pour son compte, à d'autres critiques : son évolutionnisme théorique sert maintenant à masquer la stagnation; sa théorie du progrès fatal, à maintenir la domination du système capitaliste-libéral; sa croyance aux « forces profondes et au dynamisme », à développer l'idéologie des castes immuables. Et l'on pourrait à bon droit soutenir que le puissant mouvement émancipateur qui a secoué la seconde partie du XIXe siècle doit sa force à l'héritage élargi du XVIIIe siècle, plutôt qu'à son reniement par les métaphysiques subjectives postkantiennes (Hegel, Shopenhauer, etc.). Abordons d'Holbach, comme Diderot, avec un peu plus de modestie. Ces hommes croyaient à la transformation de l'homme, ils croyaient à la puissance de l'éducation, ils préparaient une révolution considérable, et on ne les a point vus soutenir aucune absurdité marquante dans le domaine des sciences. Descartes, toujours vénéré en haut lieu parce qu'il a cru « prouver » l'existence de Dieu, et qu'il a fondé *sa* propre existence sur *sa* propre pensée, en a soutenu bien d'autres, et bien plus dogmatiquement.

Le physique et le moral : la nature.

« On a visiblement abusé, dit d'Holbach, de la distinction que l'on a faite si souvent, de l'homme *physique* et de l'homme *moral.* L'homme est un être purement physique; l'homme moral n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-à-dire relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dues à son organisation particulière. Mais cette organisation n'est-elle pas l'ouvrage de la nature? Les mouvements ou façons d'agir dont elle est susceptible ne sont-ils pas physiques?... L'homme physique est l'homme agissant par l'impulsion de causes que nos sens nous font connaître; l'homme moral est l'homme agissant par des causes physiques que nos préjugés nous empêchent de connaître.

« ... C'est donc à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches : ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, etc. Dès que nous quittons l'expérience, nous tombons dans le vide où notre imagination nous égare. Toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de physique; ils ne se trompent jamais que lorsqu'ils négligent de remonter à la nature, de consulter ses règles, d'appeler l'expérience à leur secours. C'est ainsi que, faute d'expérience, ils se sont formés des idées imparfaites de la matière, de ses propriétés, de ses combinaisons, de ses forces, de sa façon d'agir, ou de l'énergie qui résulte de son essence, etc. »

Et d'Holbach montre comment le régime obscurantiste et la domination cléricale sont nés du refus de recourir à l'expérience. C'est d'ailleurs sur ce dernier point (origine et rôle primitif de la religion) que la philosophie du XVIIIe siècle méritait le redressement essentiel — et c'est pourtant le chapitre où elle se crut la plus forte.

L'affirmation centrale de d'Holbach, ce n'est donc pas seulement l'unité de la matière, c'est avec elle l'unité de l'univers entier, c'est le monisme. Et l'unité du monde est entièrement rapportée à son aspect physique (saisissable par les sens). Ainsi, le dualisme de Descartes est surmonté, ou plutôt écarté. Les combinaisons de Leibniz et de Spinoza entre les deux substances le sont aussi. On peut dire qu'avec ces affirmations capitales de d'Holbach, la philosophie manifeste qu'elle est prête à céder le pas à la science; la spéculation métaphysique, toujours inspirée par la religion, s'efface devant le « savoir réel » (note 23). Hegel souligna chez d'Holbach précisément la hardiesse de ce point de vue, qui dépasse le dualisme esprit-

corps. Holbach emploie ici des formules qui doivent être examinées de près, et qui sont beaucoup plus justes que celles de l'épiphénoménisme, du parallélisme, de « l'idée-reflet ». Il écrit que « l'homme moral n'est que [cet] être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-à-dire relativement à quelques-unes de ses *façons d'agir*, dues à son organisation particulière... L'homme moral est l'homme agissant par des causes physiques que nos préjugés nous empêchent de connaître. » Personne d'autre que lui ne s'exprime aussi clairement. En fait, le monisme de d'Holbach fait exception au XVIIIe siècle, car le dualisme nature-esprit reste dominant chez la plupart des Encyclopédistes, bien que la Nature prenne chez eux de plus en plus le pas sur l'esprit[1].

Nous admettrons aujourd'hui que ce ne sont pas seulement les *préjugés* qui nous empêchent de connaître les causes physiques qui constituent l'homme moral, mais l'affirmation n'en reste pas moins remarquablement juste. Holbach n'admet pas que l'éthique soit une affaire de *sens intime*, pas plus qu'une simple conséquence des superstitions; il n'admet en aucune manière que la morale se rapporte à des lois, révélées ou non, qui restent indépendantes de notre nature physique, ou même qui soient seulement parallèles à notre nature physique. Ni l'Église, — ni Rousseau, ni Kant. Il affirme hardiment que la moralité concerne la *façon d'agir* (comportement, conduite); et la façon d'agir n'est rien d'autre qu'*un certain point de vue sur le comportement de l'homme physique.* C'est un point de vue relatif aux fins de l'action, aux buts de la société. Or, si c'est là un univers physique, il est aussi déterminé...

« *Toutes nos erreurs sont des erreurs de physique.* » Voilà un axiome capital! Loin que ce soit une règle déprimante, c'est au contraire un aiguillon, un excitant à l'action : l'homme sait qu'il peut agir sur le monde. Ce sont l'erreur et le préjugé

1. La Mettrie, par exemple, était resté « agnostique ». M. Solovine fait remarquer qu' « une grave erreur a été commise par les historiens de la philosophie quand ils ont donné au matérialisme de La Mettrie un sens objectif et substantialiste. Une telle interprétation serait justifiée seulement si La Mettrie avait affirmé que la matière seule devait être regardée comme réalité véritable, qu'elle seule serait primordialement donnée, et que les états psychiques en seraient simplement dérivés. Nulle part dans ses ouvrages on ne trouve une telle affirmation expressément formulée » (Introduction à *L'Homme machine*, p. 15). D'après lui, La Mettrie parlerait « le vrai langage du phénoménisme, qui domine presque exclusivement les recherches physiques et physiologiques de nos jours » (note 24).

M. Bréhier écrit assez justement : « Si paradoxale que puisse sembler la chose, cette séparation radicale entre la nature et l'esprit domine la pensée du XVIIIe siècle; le gouvernement dualiste de Locke et de Newton continue jusqu'au bout à régir les intelligences, sauf les protestations que nous aurons à enregistrer » (*Histoire de la Philosophie moderne*, p. 312). Il y a toujours, comme chez Spinoza, la *nature naturante* et la *nature naturée.*

qui maintiennent l'humanité dans la routine : « Sa paresse trouve son compte à se laisser guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité, plutôt que par l'expérience qui demande de l'activité, et par la raison qui exige de la réflexion. De là cette aversion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paraît s'écarter des règles auxquelles ils sont accoutumés; de là leur respect stupide et scrupuleux pour l'antiquité et pour les institutions les plus insensées de leurs pères; de là les craintes qui les saisissent quand on leur propose les changements les plus avantageux... »

*

A la fin du premier chapitre, d'Holbach esquisse un tableau général de l'univers, dont voici tout l'essentiel :

« L'Univers, ce vaste assemblage de tout ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement : son ensemble ne nous montre qu'une chaîne immense et non interrompue de causes et d'effets : quelques-unes de ces causes nous sont connues, parce qu'elles frappent immédiatement nos sens; d'autres nous sont inconnues parce qu'elles n'agissent sur nous que par les effets souvent très éloignés de leurs premières causes.

« Des matières très variées, et combinées d'une infinité de façons, reçoivent et communiquent sans cesse des mouvements divers. Les différentes propriétés de ces matières, leurs différentes combinaisons, leurs façons d'agir si variées, qui en sont des suites nécessaires, constituent, pour nous, les *essences* des êtres; et c'est de ces essences diversifiées que résultent les différents ordres, rangs ou systèmes que ces êtres occupent, dont la somme totale fait ce que nous appelons *la nature.*

« Ainsi la nature, dans sa signification la plus étendue, est le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, et des différents mouvements que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un sens moins étendu, ou considérée dans chaque être, est le tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire des propriétés, des combinaisons, des mouvements ou façons d'agir qui le distinguent des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est un tout, résultant de combinaisons de certaines matières, douées de propriétés particulières, dont l'arrangement se nomme *organisation*, et dont l'essence est de sentir, de penser, d'agir, en un mot de se mouvoir d'une façon qui le distingue des autres êtres avec lesquels il se compare : d'après cette comparaison, l'homme se range dans un ordre, un système, une classe à

part, qui diffère de celle des animaux dans lesquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui sont en lui. Les différents systèmes des êtres, ou, si l'on veut, leurs *natures particulières*, dépendent du système général du grand tout, de la nature universelle dont ils font partie, et à qui tout ce qui existe est nécessairement lié. » (Page 8. Les références sont faites d'après l'édition en 1 volume, de 1777.)

Le mouvement.

Contentons-nous pour l'instant de ce tableau d'ensemble, que d'Holbach va examiner en détail dans les chapitres suivants.

D'Holbach affirme que l'Univers est fait de matière et de mouvement. C'est là la base du système tout entier. C'en est le point sensible, celui qui sera le plus combattu. L'affirmation est, en définitive, reprise partiellement à Descartes et à Newton, sans parler de Leibniz, de Toland et de Hobbes et de bien d'autres philosophes naturalistes, comme nous avons eu l'occasion de le voir.

Voici sa définition du mouvement (ch. II) : « Le mouvement est un effort par lequel un corps change, ou tend à changer de place, c'est-à-dire à correspondre successivement à différentes parties de l'espace, ou bien à changer de distance relativement à d'autres corps » (p. 10). Définition générale, toute géométrique, de laquelle il va passer à des déductions particulières qui méritent examen. Lange dit que cette mécanique holbachienne est tout entière reprise à Toland, et il en fait la critique sans se demander si elle ne découle pas plutôt des principes de Newton revus par d'Alembert. Mais là n'est pas aujourd'hui l'intérêt principal de la question. La physique de d'Holbach se ressent de l'état incertain de la mécanique cinétique de son temps, où le calcul infinitésimal n'était encore qu'à ses débuts, et surtout de l'état de la chimie, encore très en arrière sur la physique. Voici les points essentiels à retenir de ce chapitre du *Système de la Nature* :

a) « Tout est en mouvement dans l'Univers. L'essence de la nature est d'agir; et si nous considérons attentivement ses parties, nous verrons qu'il n'en est pas qui jouisse d'un repos absolu : celles qui nous paraissent privées de mouvement ne sont dans le fait que dans un repos relatif ou apparent... »

b) « Il ne peut y avoir dans les corps, d'action sans réaction. Un corps qui éprouve une impulsion, une attraction, ou une progression quelconque, auxquelles il résiste, nous montre qu'il réagit par cette résistance même : d'où il suit qu'il y a

pour lors une force cachée *(vis inertiae)* qui se déploie contre une autre force... Enfin, on sentira que les forces que l'on appelle *mortes* et les forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes*, sont des forces de même espèce, qui se déploient d'une façon différente. » D'où il déduit que « les corps ne paraissent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agissent sur eux », ce qui revient à dire que l'équilibre d'un corps est la résultante d'une combinaison d'énergie potentielle, et que les équations de celles-ci peuvent se ramener aux équations de l'énergie cinétique. Ainsi se trouve posée la question des rapports de la mécanique statique et dynamique, très débattue dès le XVIIe siècle.

c) Mais quelle est l'origine du mouvement, qu'il faut dès lors concevoir surtout comme une énergie? D'Holbach dépasse ici les préoccupations des géomètres et des physiciens. Il écarte la solution cartésienne de la création continuée, et estime que la nature a reçu son mouvement « d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister. Nous dirons que le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matière; qu'elle se meut par sa propre énergie; que ses mouvements sont dus aux forces qui lui sont inhérentes... » Partant de là, il combat l'opinion des physiciens qui considèrent que la matière est inerte et le mouvement toujours impulsé de l'extérieur. C'est évidemment la conception de Descartes qui est visée, mais d'Holbach critique aussi Newton, qui, après avoir démontré que les mouvements des corps célestes étaient dus à la loi de gravitation, « a regardé la cause de la gravitation comme inexplicable ». D'Holbach estime qu'on peut « la déduire du mouvement de la matière». Comme tous les maîtres du XVIIIe siècle, le baron apporte ici une critique intéressante à la conception statique de la mécanique cartésienne, en interprétant Newton; il a l'intuition du fait que le mouvement, ne pouvant pas être surajouté à la nature, ne peut provenir que de la combinaison des corps. Mais il échoue à expliquer de quelle nature est cette propriété de la matière, ce *nisus*, selon la terminologie du temps, et ses adversaires ne manqueront pas de dénoncer une contradiction entre l'affirmation de ce nisus et le fait qu'un mouvement doit toujours être communiqué [1]. On peut toutefois noter que, de nos jours, après un cycle capital, la Physique en est presque arrivée à voir dans la matière du pur mouvement, et rien d'autre : le mouvement n'est plus seulement une *propriété* de la matière, c'est peut-être sa constitution même. C'est plutôt la structure matérielle donnée qui devient une propriété

1. Voyez plus loin les arguments de Holland.

du mouvement. Réserve faite de la validité des conceptions récentes (constitution électronique, atomistique de Dirac), l'intuition de d'Holbach ne paraît pas plus absurde que beaucoup d'autres.

Là-dessus d'Holbach tire des conclusions et donne des exemples dont l'erreur paraît aujourd'hui sauter aux yeux. Il expose les observations erronées de Needham sur la génération spontanée, sur les « fermentations et putréfactions qui produisent visiblement des animaux vivants », et « c'est ainsi, dit-il, que la matière inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvements ». D'autres illustrations sont tirées de la phlogistique, et de « toutes les combinaisons où le feu, l'air et l'eau se trouvent joints ensemble ». Il ne suffit pas, sur ce point, de hausser les épaules au nom de nos connaissances modernes. Ce qui importe à d'Holbach (comme à Diderot, Maupertuis et autres), c'est une intuition de la transformation de l'énergie universelle (et de sa conservation), qui n'était pas mûre pour passer dans le domaine des calculs, mais qui a surmonté toutes les offensives créationnistes jamais suspendues (et elles reprennent de la vigueur de nos jours).

Le monde serait donc éternel, et n'implique pas l'idée de création « qui ne présente aucun sens auquel l'esprit puisse s'arrêter ». Ainsi, la matière existe de toute éternité, et par conséquent aussi le mouvement qui est la propriété essentielle de la matière. D'Holbach rappelle que Descartes ne demandait, pour former l'univers, que de la matière et du mouvement (p. 73), et il ajoute : « Une matière infiniment variée lui suffisait », ce qui n'est point absolument exact, car Descartes (et c'était là son point faible) demandait une matière géométrique, mathématique, c'est-à-dire de *l'étendue;* c'est avec l'étendue et le mouvement que Descartes prétendait faire le monde. Il lui manquait précisément la variété, et c'est un peu pour cela qu'il avait recours à la main de Dieu pour animer cette étendue et mettre en branle ce mouvement[1]. D'Holbach, comme tous

1. Dans trois pages remarquables, M. Bréhier a parfaitement mis en lumière ce point qui avait échappé à la plupart des auteurs, qui continuent à reprocher aux Encyclopédistes leur prétendu mécanisme abstrait (*Histoire de la philosophie moderne*, p. 435-438). Il voit trois raisons, étroitement liées, à cet état d'esprit nouveau : 1° la manière dont on comprend la science mathématique de la nature chez Newton; 2° la transformation de l'idéal des mathématiciens et leur théorie de la connaissance mathématique; 3° le développement, pour elles-mêmes, des sciences de la vie. La science newtonienne accusa « le contraste entre la rigueur du raisonnement mathématique et le caractère simplement approximatif des mesures expérimentales : on était loin de compte si l'on croyait tenir dans la loi de l'attraction un principe d'où puissent se déduire tous les phénomènes électriques, chimiques, biologiques, sur lesquels l'attention se portait de plus en plus » (p. 435).

les philosophes du XVIIIe siècle, est, lui aussi, partagé entre les vérités d'expérience et les pures déductions logiques; mais les premières tendent à prendre le pas sur les secondes. C'est ainsi qu'on a pu parler de « démathématisation de la philosophie de la nature », c'est-à-dire que dans une certaine mesure le matérialisme encyclopédiste tourne le dos à l'idéal cartésien. En ne considérant dans la matière que l'étendue, le mathématicien n'embrasse qu'un fantôme : jamais la physique ne pourra se laisser réduire à ce simple terme; elle a besoin de l'expérience, qui prend appui sur la variété des états réels, qualitatifs, de la matière. Le mouvement est tout parce qu'il anime des corps réels organisés en transformation continuelle.

Matière et atomisme.

Dans le chapitre assez sommaire qu'il consacre à la matière, d'Holbach évite de se prononcer directement sur la constitution de la matière elle-même (atomisme), par ce souci assez général chez les Encyclopédistes de mettre au premier plan les *combinaisons organiques* de la matière vivante, plutôt que les propriétés mathématiques de celle-ci (divisibilité infinie, etc.). D'ailleurs, d'Holbach ne cite pas Épicure, ni Démocrite, ni Lucrèce, ni Gassendi — et n'oublions pas que Hobbes n'était pas atomiste. Par contre, il insiste sur le fait que la matière n'est pas seulement de l'étendue, mais aussi un complexe de propriétés *présentes à nos sens* (note 2). La matière se définit pour lui essentiellement dans ses rapports avec l'homme vivant, plutôt que comme la forme vide des mouvements universels. Cette attitude pratique caractérise d'ailleurs toute la philosophie du XVIIIe siècle et constitue l'un de ses traits les plus intéressants : on est captivé par les sciences naturelles (organismes vivants, agrégats fonctionnels), plus encore que par la géométrie. L'atomisme épicurien subit certainement une éclipse. (Et cependant d'Holbach et La Grange ont traduit Lucrèce.) Mais au cours de ses propres réflexions comme dans celles de Diderot, d'Holbach s'est rendu compte que l'atomisme classique — Gassendi n'avait guère fait que reprendre celui d'Épicure — ne rendait pas compte de la plupart des phénomènes déjà partiellement expliqués par la chimie contemporaine, stahlienne. Sur ce point, il se tient donc dans une réserve assez prudente.

Toutefois, au cours d'une polémique (ch. II) à propos de la prétendue nature simple de l' « esprit », le baron revient dans une

courte note sur la constitution de la matière, dont les éléments ne peuvent être regardés comme des êtres simples « au sens des modernes ». « On ne manquera pas de nous dire, note d'Holbach, que les Matérialistes et les Physiciens eux-mêmes admettent des éléments, des atomes, des êtres simples et indivisibles dont tous les corps sont composés; mais ces êtres simples ou atomes des Physiciens ne sont pas la même chose que les *âmes* des Métaphysiciens modernes. Lorsque nous disons que les atomes sont des être simples, nous indiquons par là qu'ils sont purs, homogènes, sans mélange, mais néamoins qu'ils ont de l'étendue et par conséquent des parties séparables par la pensée, quoique aucun agent naturel ne puisse les séparer : des êtres simples de cette espèce sont susceptibles de mouvement... » (p. 189). La conception de d'Holbach est donc une conception chimique et naturaliste [1].

Nous connaissons quelques-unes des propriétés ou qualités des matières « par les effets ou changements qu'elles produisent sur nos sens, c'est-à-dire par les différents mouvements que leur présence fait naître en nous... Ainsi, relativement à nous, la matière en général est tout ce qui affecte nos sens d'une façon quelconque; et les qualités que nous attribuons aux différentes matières sont fondées sur les différentes impressions ou sur les divers changements qu'elles produisent en nous-mêmes » (p. 82). « L'on n'a pas jusqu'ici donné de la matière une définition satisfaisante... » Ici encore, d'Holbach critique implicitement à la fois l'atomisme épicurien et la physique cartésienne, mais il manquera du savoir nécessaire pour faire progresser notre connaissance de la matière, et s'en tiendra à la description des quatre éléments et de leurs combinaisons qu'il a empruntée à Stahl et à Rouelle. Cela était écrit avant Lavoisier... On a regardé la matière, dit-il, « comme un être unique, grossier, passif, incapable de se mouvoir, de se combiner, de rien produire par lui-même, au lieu qu'[on aurait] dû la regarder comme un genre d'êtres dont tous les individus divers, quoiqu'ils eussent quelques propriétés communes, telles que l'étendue, la divisibilité, la figure, etc., ne devaient cependant point être rangés sous une même classe... » D'Holbach estime,

1. Lange conclut à tort que, « tandis que d'Holbach est complètement d'accord avec le matérialisme de nos jours (écrit en 1873), quant aux thèses générales, il se tient encore, pour ses opinions relatives à l'échange de la matière, tout à fait sur le terrain de la science antique, ce qui montre combien ces abstractions étaient éloignées des véritables voies de la science de la nature » (*Histoire du matérialisme*, t. I). Lange, tout en indiquant l'évolution de la théorie atomistique et la place qu'y occupent les matérialistes du XVIII[e] siècle, n'a pas remarqué l'influence particulière de la chimie stahlienne sur d'Holbach.

par exemple, que le feu, outre la divisibilité, l'étendue, la mobilité en masse, et la figurabilité, « jouit de la propriété particulière d'être mû d'un mouvement qui produit sur nos organes le sentiment de la chaleur, ainsi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la sensation de la lumière » (p. 83). C'est le mouvement qui produit ces nouvelles combinaisons. « C'est par le mouvement que tout ce qui existe se produit, s'altère, s'accroît et se détruit; c'est lui qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte les propriétés, et qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre chacun d'eux est forcé, par une suite de sa nature, d'en sortir pour en occuper un autre, et de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la décomposition d'autres êtres totalement différents pour l'essence, le rang et l'espèce. » Le mouvement général suppose une « transmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matière » entre les « trois règnes de la Nature ». D'Holbach décrit ici le mouvement de transformation continuelle des structures moléculaires à travers toutes les formes naturelles exactement comme Diderot l'a fait dans le *Rêve de d'Alembert* avec plus d'imagination et de vivacité. Il est évident que cette conception moléculaire de la constitution de la matière, toute grossière qu'elle soit, est très loin de l'atomisme antique, tel que Gassendi l'avait remis au jour. Chez Épicure, la déclinaison des atomes, génératrice de liberté de mouvement, est plutôt une propriété mathématique (géométrique) qu'une propriété énergétique, découlant de la structure même des agrégats d'atomes, de leurs caractéristiques fonctionnelles. Encore une fois, les philosophes du XVIIIe siècle sont dominés par la conception de l'organisme vivant, de l'unité structurée, orientée, de la matière, en particulier de la matière vivante. Par exemple, ils reprochent (Voltaire le fera tout comme Diderot et d'Holbach) à Descartes d'avoir considéré les animaux comme des machines mortes et d'avoir ainsi paru discréditer (bien qu'il ait probablement visé le but inverse) la notion même du mécanisme, alors qu'au contraire cette notion devait être assouplie, vivifiée et étendue à toute l'échelle des êtres; la conception mécanicienne pouvait alors prendre des aspects variés, s'articuler différemment, selon les groupes naturels envisagés. Valéry, dans son introduction aux *Pages* de Descartes (1941), a très justement noté ce point : que dans la science contemporaine, la conception mécanicienne s'est extraordinairement assouplie et diversifiée, mais aussi, s'est étendue à toutes les productions naturelles, y compris à ce qu'on appelait « la pensée ». Il faut louer les matérialistes du XVIIIe siècle d'avoir résolument poussé dans

cette voie. Ils n'étaient pas des mécaniciens *géomètres*, mais des mécaniciens *naturalistes*, contrairement à la légende, et il faut peut-être y voir une des raisons de l'influence indirecte qu'ils eurent sur les maîtres de la Naturphilosophie allemande (Gœthe avait traduit Diderot, bien qu'il détestât l'esprit encyclopédiste, et Hegel fait un éloge imposant du *Système de la Nature*). *L'Homme machine* de La Mettrie n'est pas non plus le sec robot supposé par les gens qui ne l'ont pas lu. « Les animaux, dit d'Holbach — et c'est l'exemple caractéristique choisi par lui des transformations de la matière, — après avoir été développés dans la matrice qui convient aux éléments de leur machine, s'accroissent, se fortifient, acquièrent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, soit en se nourrissant de plantes analogues à leur être, soit en dévorant d'autres animaux, dont la substance se trouve propre à les conserver, c'est-à-dire à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre substance qui s'en dégage à chaque instant. Ces mêmes animaux se nourrissent, se conservent, s'accroissent et se fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre et du feu, etc. Les animaux, les plantes et les minéraux rendent, au bout d'un certain temps, à la Nature, c'est-à-dire à la masse générale des choses, au magasin universel, les éléments ou principes qu'ils en ont empruntés... Telle est la marche constante de la nature; tel est le cercle éternel que tout ce qui existe est forcé de décrire... C'est donc le mouvement continuel, inhérent à la matière, qui attire et détruit tous les êtres, qui leur enlève à chaque instant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en substituer d'autres : c'est lui qui, en changeant ainsi leurs essences actuelles, change aussi leurs ordres, leurs directions, leurs tendances, les lois qui règlent leur façon d'être et d'agir [1]. »

M. Bachelard a mis en lumière avec beaucoup de finesse cette évolution des conceptions atomistes de la matière [2]. L'atomisme newtonien, puis stahlien, est beaucoup plus complexe que l'atomisme cartésien. L'atome (ou molécule ou corpuscule) est organisé, c'est un centre de forces, c'est un germe : il devient une substance *produisant* ses attributs. L'apport fondamental

1. Je fais de larges citations de mes auteurs, car leurs livres semblent avoir été à plaisir retirés du commerce et ne sont point réédités. Je désirerais, dans la mesure du possible, remédier à cette lacune en donnant la possibilité au lecteur de se référer aux termes mêmes employés par eux. (Notes 25 et 26.)

2. *Essai de classification des intuitions atomistiques* (Revue des Cours et Conférences). — L'évolution de l'atomisme avait déjà été esquissée d'un point de vue analogue par Lange (*Hist. du Mat.*, II, 204), et par G. Sorel, dans un de ses ouvrages qu'on peut relire (*L'Ancienne et la nouvelle Métaphysique*, in *D'Aristote à Marx*, p. 141).

de Newton, dit Bachelard, c'est l'exemple d'une action qui mct en jeu la masse entière et non plus la surface. L'attraction prend des formes variées, en raison des masses au sein desquelles elle s'exerce. Il y a l'attraction générale, puis l'attraction magnétique, électrique, l'affinité chimique. L'idée de la pluralité et de la diversité essentielle des forces et des propriétés domine les savants, et d'Holbach en est le fidèle interprète. Cette explication par l'interne, ruine la conception de l'atome comme pure étendue figurée, et bien qu'on lui reproche de ressusciter les qualités occultes d'Aristote, c'est sur son chemin que surgira l'idée moderne de *composition* essentielle à la chimie, et qui remplacera celle de germe et de naissance. De ce point de vue, il y a un lien évident entre Priestley et Lavoisier et d'Holbach. La conception lavoisienne subira d'ailleurs, elle-même, unc transformation profonde, lorsque se constituera, de nos jours, l'atomistique. Bachelard estime que l'atomistique contemporaine est purement axiomatique; clle n'est plus positiviste; elle ne recherche plus un objet, mais est un objet de recherche. C'est pourquoi elle devient plutôt une technique, liée à l'usage d'instruments partieuliers. Contrairement à toutes les formes antérieures d'atomisme, l'atomistique ne s'appuie plus sur des intuitions sensibles, mais sur « un corps de suppositions ». C'est que la structure chimique de l'atome est devenue une substructure électronique.

★

La loi générale de l'univers présente chez d'Holbach un autre aspect vraiment nouveau : c'est le rôlc accordé à l'observateur comme être participant à l'observation. D'Holbach ne doute pas que le monde reste ce qu'il est, même si l'homme disparaît de sa surface; mais il ne doute pas non plus que sa valeur pour nous (et sa vérité) dérive principalement du pouvoir croissant que nous prenons sur lui. La connaissance ne s'oppose plus à l'action, mais au contraire y est indissolublement liée. La technique y joue un rôle capital. Chcz Bacon, et même chez Descartes, le philosophe est encore par bien des côtés l'historiographe du monde, le contemplateur. La Théologie est encore patronne. La belle machine universelle fonctionne gratuitement. Dieu a veillé à tout, et malheur à qui voudrait marcher sur ses brisées. Chez les Encyclopédistes, le rôle actif de l'homme dans la science et dans la société est plus accusé. Il est mis en relief. La matière, dans son ensemble, existe même si ses combinaisons ne produisent plus d'homme; mais puisque homme il y a, celui-ci ne saurait obéir utilement à la nécessité qu'en jouant son propre rôle,

en créant sa propre destinée. L'évolution détrône la création et la tradition [1].

Les lois du mouvement : l'attraction et l'affinité.

Quelles sont les *lois du mouvement* communes à tous les êtres de la nature? (ch. IV). Il faut s'attendre ici à voir dominer l'influence de Newton et de Stahl. Pour d'Holbach, tout se ramène à la loi de gravitation (force d'inertie), et devançant les psychologues anglais du XIX e siècle, il transpose les lois de la mécanique céleste au domaine du comportement organique et humain (monde moral); les mouvements réciproques des êtres animés répondent aux mêmes lois que les mouvements relatifs des corps matériels. Encore une fois, ce qui pèche ici n'est pas le principe, mais l'explication partielle. Tous les effets ont des causes naturelles. Si simples que soient les mouvements, nous ne connaissons pas facilement leur cause (il faut un Newton pour sentir que la chute des corps graves est un phénomène digne de toute son attention). Les causes les plus éloignées de leurs effets agissent indubitablement par des causes intermédiaires. Mais « si dans la chaîne de ces causes il se trouve quelques obstacles qui s'opposent à nos recherches, nous devons tâcher de les vaincre; et si nous ne pouvons y réussir, nous ne sommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne est brisée, ou que la cause qui agit est *surnaturelle :* contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des ressources que nous ne connaissons pas... » En tout cas, « les mouvements les plus composés ne sont pourtant jamais que les résultats de mouvements simples qui se sont combinés... Parmi les matières que nous voyons, les unes sont constamment disposées à s'unir tandis que d'autres sont incapables d'union : celles qui sont propres à s'unir forment des combinaisons plus ou moins intimes et durables, c'est-à-dire, plus ou moins capables de persévérer dans leur état et de résister

1. Il est à peine besoin de souligner que toute la conception moderne de la société (quelles que soient les formes politiques et économiques qu'elle revête provisoirement) est basée sur la tentative de l'homme de régler consciemment ses rapports avec la nature, c'est-à-dire aussi ses rapports avec les autres hommes. Quant au domaine de la science, on sait que la physique moderne ne détache plus les résultats de l'observation de la situation de l'observateur, bien que cette situation soit contradictoirement une source d'erreurs et une source de certitude. « La cause (du noyau d'irrationnalité dernier de la science), écrit Max Planck (*Initiations à la Physique,* p. 6), comme la physique moderne le fait ressortir de plus en plus nettement, réside dans le fait que le savant lui-même est une des parties constitutives de l'univers. Il lui est donc impossible de s'isoler complètement de ce même univers, ce qui serait cependant nécessaire pour en avoir une connaissance pleinement objective. »

à la dissolution. Les corps que nous nommons *solides* sont composés d'un plus grand nombre de parties homogènes, similaires, analogues, disposées à s'unir, et dont les forces conspirent ou tendent à une même fin... C'est sur cette disposition des matières et des corps, les uns relativement aux autres, que sont fondées les façons d'agir que les physiciens désignent sous les noms d'*attraction* et de *répulsion*, de *sympathie*, d'*antipathie*, d'*affinités* ou de *rapports*... Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent susceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur servent d'*intermèdes* ou de liens communs; c'est ainsi que l'huile et l'eau se combinent et font du savon à l'aide du sel alcalin... C'est ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives et insensibles dont tous les corps sont formés deviennent sensibles, forment des mixtes, des masses agrégatives, par l'union de matières analogues et similaires que leur essence rend propres à se ressembler pour former un tout. Ces mêmes corps se dissolvent ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union. C'est ainsi que, peu à peu, se forment une plante, un métal, un animal, un homme, qui, chacun dans le système ou le rang qu'il occupe, s'accroissent, se soutiennent dans leur existence respective, par l'attraction continuelle de matières analogues ou similaires qui s'unissent à leur être, qui le conservent et le fortifient. » Nous avons ici un exposé purement stahlien, que d'Holbach va tâcher de généraliser encore. Car ces mouvements réciproques des molécules matérielles doivent être dominés par une loi générale, une cause essentielle. Cette loi, d'Holbach en emprunte l'énoncé à Spinoza : c'est la persévérance de l'être dans son existence. Autrement dit, il se conserve. C'est ce qu'en physique on appelait la *gravitation sur soi*, ou, comme Newton, la *force d'inertie*. On voit ici très clairement comment d'Holbach unit un principe de la mécanique newtonienne et une théorie de la chimie stahlienne à une idée empruntée au naturalisme panthéiste [1]. Sous cette forme se traduit la contradiction histo-

1. E. Bréhier estime que ce passage « est un vrai galimatias » *(Histoire phil. mod.*, p. 441). Lange trouvait que si d'Holbach « définit mal le mouvement », il l'étudie « sous toutes ses faces et à fond, sans entrer toutefois dans les théories mathématiques ». Il remarque à ce propos que, dans le *Système*, « conformément au dessein pratique de l'auteur, les idées positives et spéciales prennent la place des considérations générales et abstraites ». D'Holbach n'avait fait que reproduire, un peu confusément, les idées de Toland (qu'il avait traduit). Ces idées, qui découlaient en réalité beaucoup plus de Stahl que de Newton, étaient très communes à cette époque. Le 15 octobre 1768, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Il paraît des *Lettres philosophiques* (celles de Toland) où l'on croit démontrer que le mouvement est essentiel à la matière. Tout ce qui est pourrait bien être essentiel, car autrement pourquoi serait-il? » Ni Bréhier ni Lange n'ont bien apprécié l'influence de Stahl sur le baron.

rique existant entre la nécessité de sous-tendre chaque événement de l'univers par un segment de la chaîne causale qui en fait la cohérence, et la tendance à expliquer cet événement par un besoin, un effort, une finalité propre qui ne s'exprime que dans l'idée d'un but. « Quelles que soient la nature et les combinaisons des êtres, dit d'Holbach, leurs mouvements ont toujours une direction et une tendance : sans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement : cette direction est réglée par les propriétés de chaque être : dès qu'il a des propriétés données, il agit nécessairement, c'est-à-dire, il suit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés, qui constituent l'être ce qu'il est, et sa façon d'agir, qui est toujours une suite de sa façon d'exister. Mais quelle est la direction ou tendance générale et commune que nous voyons dans tous les êtres? Quel est le but visible et connu de tous leurs mouvements? C'est de conserver leur existence actuelle, c'est d'y persévérer, c'est de la fortifier, c'est d'attirer ce qui lui est favorable, c'est de résister aux impulsions contraires à sa façon d'être et à sa tendance naturelle. »

Il faut souligner l'intérêt qu'il y avait à l'époque à poser la question de cette manière. L'irréversibilité des phénomènes est un trait bien plus frappant que leur réversibilité (lorsqu'elle existe). L'idée d'un sens, d'une direction et d'une tendance, comme le dit très précisément d'Holbach, est évidemment une de celles qui surgissent à l'occasion de tout événement. D'Holbach ne parle pas ici de la signification, de la valeur éthique de l'événement, mais de sa direction physique, du vecteur dont il est affecté. L'énergétique n'était pas encore née, et les lois de Carnot et de Clausius attendaient encore de voir le jour. Néanmoins, déjà s'imposaient des intuitions fondamentales : l'énergie (le mouvement orienté) doit se conserver égale dans un système donné, mais en même temps cette énergie n'est pas toujours réversible au cours de toutes ses transformations. En tout cas, d'Holbach ne conçoit pas la conservation de l'énergie, c'est-à-dire l'existence, comme un état purement passif, mais au contraire comme un mouvement très actif et incessant, et qui se produit toujours dans le sens d'une attirance réciproque. « Exister, dit-il, c'est éprouver les mouvements propres à une essence déterminée. Se conserver, c'est donner et recevoir des mouvements dont résulte le maintien de l'existence; c'est attirer les matières propres à corroborer son être; c'est écarter celles qui peuvent l'affaiblir ou l'endommager. Ainsi tous les êtres que nous connaissons tendent à se conserver chacun à sa manière. La pierre, par la forte adhésion de ses parties, oppose de la résistance à sa destruction. Les êtres organisés se conservent par des moyens plus compliqués, mais qui sont propres à main-

tenir leur existence contre ce qui pourrait lui nuire. L'homme, tant physique que moral, être vivant, sentant, pensant et agissant, ne tend à chaque instant de sa durée qu'à se procurer ce qui lui plaît ou ce qui est conforme à son être, et s'efforce d'écarter de lui ce qui peut lui nuire. *La conservation est donc le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres semblent continuellement dirigées.* Les Physiciens ont nommé cette tendance ou direction, *gravitation sur soi;* Newton l'appelle *force d'inertie...* » L'atomistique moderne, la physique quantique et la mécanique relativiste nous donnent aujourd'hui de l'univers un tableau assez différent, c'est certain; mais c'est l'affaire du progrès scientifique de nous rapprocher toujours plus de la connaissance de la réalité, et nous serions absurdes de supposer que la mécanique ondulatoire soit le *nec plus ultra* de la science physique. Ce qu'on est en droit toutefois d'exiger du philosophe, c'est qu'il s'efforce de faire entrer ses déductions dans le cadre de la science, et c'est d'aider à son progrès et à sa propagation. De ce point de vue, l'explication de d'Holbach est entièrement justifiée. Elle est plus solide aujourd'hui que les conclusions de bien des *physiciens* contemporains qui font de « l'esprit » l'étoffe du monde (Jeans, Whitehead, Eddington, etc.) et prétendent que l'hypothèse des quanta a ruiné le causalisme universel. L'idée d'équilibre (et de déséquilibre) est une des plus fécondes de la physique contemporaine, et l'on voit d'Holbach s'en approcher; on serait d'ailleurs mal venu de reprocher au Philosophe un manque de clarté ou d'imagination dans un domaine où les Newton, les d'Alembert et les Maupertuis se voyaient eux-mêmes bornés par l'état de la civilisation de leur temps.

★

Au cours de ce chapitre d'Holbach aborde déjà ce qui fera l'objet essentiel du *Système de la Nature :* l'étude des lois du comportement humain. Ici, d'Holbach est vraiment le précurseur de Mill, de Bain, de Taine, et, en général, de l'école associationniste du XIX e siècle (son influence s'y transmettra d'ailleurs directement à travers Cabanis). Mais d'Holbach commet la faute que répéteront les psychologues associationnistes un siècle plus tard, c'est-à-dire qu'il transpose trop facilement dans le domaine des mouvements sociaux et des mouvements individuels de l'homme, des règles qui gouvernent les corps célestes et les corps solides de la terre. Le développement du *Système* montre assez que l'opinion de d'Holbach est loin d'être toujours cohérente sur ce point, et c'est d'ailleurs aussi ce qui en fait la valeur. Loin

d'être un pédantesque exposé exempt de toute contradiction, à la manière des métaphysiques postérieures, dont les jeux de mots masquaient les contradictions les plus criantes, le *Système* présente des solutions qui reflètent assez bien les curiosités et les inquiétudes de la science expérimentale du XVIIIe siècle — et l'influence de Diderot n'est sans doute pas étrangère à cette présentation.

D'Holbach a formulé antérieurement une critique assez modérée, mais caractéristique, du mécanisme cartésien; le monde lui apparaît plutôt comme une machine *organique*, dynamique. La raison en est qu'à l'inverse de Descartes, d'Holbach refuse de faire de l'homme un univers spécial (même saturé « d'âme »), un hybride étrange. Or, pour inclure ouvertement l'homme *tout entier* dans le mécanisme universel, il fallait assouplir ce mécanisme lui-même, l'adapter au développement des organismes vivants, lui permettre de rendre compte de toutes les formes de transition entre la nature inanimée et animée. Réaliser pleinement cette tâche était au-dessus des forces de l'époque. En passant aux explications du comportement individuel et social de l'homme, dérivé de sa vie biologique et physiologique, d'Holbach ne dispose pas de données scientifiques suffisantes. La chimie est dans les langes, la physique encore pénétrée d'Aristotélisme, les sciences naturelles en pleine lutte avec la Théologie. Aussi, d'Holbach se représente-t-il les lois qui gouvernent « l'homme moral » à peu près sur le modèle de celles qui gouvernent (d'après Newton et Stahl) le monde physico-chimique. Plus tard on commencera à comprendre que si les lois scientifiques comportent toutes des postulats analogues, elles ne jouent cependant pas sous les mêmes formes dans tous les domaines; d'où une diversité d'expressions, une richesse et une plasticité dans les manifestations du déterminisme cosmique, dont d'Holbach se faisait encore une faible idée, et dont nous-mêmes n'avons encore qu'un très bref aperçu.

Voici comment s'exprime d'Holbach : Cette force d'inertie, « les Moralistes l'ont appelée dans l'homme *amour de soi*, qui n'est que la tendance à se conserver, le désir du bonheur, l'amour du bien-être et du plaisir; la promptitude à saisir tout ce qui paraît favorable à son être, et l'aversion marquée pour tout ce qui le trouble ou le menace; sentiments primitifs et communs à tous les êtres de l'espèce humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de satisfaire, que toutes leurs passions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet et pour fin. Cette *gravitation sur soi* est donc une disposition nécessaire dans l'homme et dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à persévérer dans l'existence qu'ils ont reçue, tant que rien

ne dérange l'ordre de leur machine ou sa tendance primitive. » Les hommes, comme tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvements d'attraction et de répulsion; « ceux qui se passent en eux ne diffèrent des autres que parce qu'ils sont plus cachés et que souvent nous ne connaissons point les causes qui les excitent, ni leur façon d'agir ». Quant aux combinaisons, les hommes, « attirés par leurs besoins les uns vers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariage*, *famille*, *sociétés*, *amitiés*, *liaisons*, et que la vertu entretient et fortifie, mais que le vice relâche ou dissout totalement » (p. 112).

Causalité et nécessité.

De quelle nature est la causalité qui unit toutes les parties de la matière? Sur ce point capital, d'Holbach fait preuve d'une rigueur d'apparence toute géométrique, mais en réalité toute baignée dans la doctrine des affinités. Les rapports de cause à effet sont absolument nécessaires. La nécessité est absolue dans le moindre comme dans le plus vaste de ses effets. Devançant l'« esprit laplacien », il admet qu'un géomètre divin, capable de calculer l'infinité des systèmes matériels à un instant donné, pourrait connaître l'état du monde à tout autre instant, y compris l'état des « pensées » — et sur ce dernier point, d'Holbach prévoit la future formule de Du Bois-Reymond. « La nécessité, dit d'Holbach, est la liaison infaillible et constante des causes avec leurs effets — La nature dans tous ses phénomènes agit nécessairement d'après l'essentiel qui lui est propre; tous les êtres qu'elle renferme agissent nécessairement d'après leur essence particulière : c'est par le mouvement que le tout a des rapports avec ses parties, et celles-ci avec le tout; c'est ainsi que tout est lié dans l'univers — Nous sommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cause isolée, d'action détachée dans la nature où tous les êtres agissent sans interruption les uns sur les autres, et qui n'est elle-même qu'un cercle éternel de mouvements donnés et reçus suivant des lois nécessaires.

« ... C'est le mouvement communiqué et reçu de proche en proche qui établit de la liaison et des rapports entre les différents systèmes des êtres : l'attraction les rapproche, lorsqu'ils sont dans la sphère de leur action réciproque; la répulsion les dissout et les sépare : l'une les conserve et les fortifie, l'autre les affaiblit et les détruit. Une fois combinés, ils tendent à persévérer dans leur façon d'exister en vertu de leur *force d'inertie*, mais ils ne peuvent y réussir, parce qu'ils sont sous l'influence continuelle

de tous les autres êtres qui agissent successivement et perpétuellement sur eux : leurs changements de forme, leurs dissolutions, sont nécessaires à la conservation de la nature, qui est le seul but que nous puissions lui assigner, vers lequel nous la voyons tendre sans cesse... Cette force irrésistible, cette nécessité universelle, cette énergie générale, n'est donc qu'une suite de la nature des choses, en vertu de laquelle tout agit sans relâche d'après des lois constantes et immuables; ces lois ne varient pas plus pour la nature totale que pour les êtres qu'elle renferme. La nature est un tout agissant et vivant, dont toutes les parties concourent nécessairement, et à leur insu, à maintenir l'action, l'existence et la vie : la nature existe et agit nécessairement, et tout ce qu'elle contient conspire nécessairement à la perpétuité de son être agissant » (p. 124).

Évidemment l'exposé est sommaire. D'Holbach n'entre pas dans une analyse des formes particulières que revêt la nécessité. On ignore si d'Holbach admet l'analyse de Hume sur la source de notre croyance à la loi de la causalité. Il côtoie sur ce point l'analyse cartésienne, à cette différence près qu'à son avis le monde humain est pris dans la même trame causale que le monde des corps bruts. En effet, dit-il, « l'homme se trouve dans la nature et en fait partie; il y agit suivant des lois qui lui sont propres, et il reçoit d'une façon plus ou moins marquée l'action et l'impulsion des êtres qui agissent sur lui, d'après des lois propres à leur essence. C'est ainsi qu'il est diversement modifié; mais ses actions sont toujours en raison composée de sa propre énergie, et de celle des êtres qui agissent sur lui. Voilà ce qui détermine si diversement et souvent si contradictoirement ses pensées, ses opinions, ses volontés, ses actions, en un mot, les mouvements, soit visibles, soit cachés, qui se passent en lui. » Cette question fera d'ailleurs ensuite l'objet d'un examen plus approfondi. En tout cas, l'affirmation de d'Holbach est essentielle. Il repousse l'intervention divine, surnaturelle, et affirme un principe qui est à la base même du développement des sciences. Et les efforts présents de certains représentants de l'atomistique pour se débarrasser du principe de causalité (en s'appuyant sur les relations d'incertitude ou principe d'indétermination de Heisenberg) montrent que son effort n'avait rien de vain. Cependant, même la physique la plus récente ne peut pas concevoir l'univers comme une « création continuée ». Les relations d'incertitude sont encore des relations. Elles révèlent certains ordres, certaines séquences qu'on interprète maintenant à la lumière de lois statistiques [1], dont d'Holbach n'avait sans

1. Voyez sur ce point le chapitre III et le chapitre V des *Initiations à la physique*, de Max PLANCK (Lois statistiques et lois dynamiques, et la

doute aucune idée, mais qui représentent en réalité un élargissement du domaine de la nécessité, un assouplissement de ses expressions, un accès à sa plus parfaite compréhension, et non une évasion de ce domaine. Cent témoignages de savants contemporains l'affirment, en dépit du penchant qui existe chez certains d'entre eux à ne considérer le monde que comme le domaine du possible, du contingent, de l'indéterminé, par opposition à celui de la « stricte causalité » (Louis de Broglie, par exemple).

Les discussions savantes qui s'étaient déroulées au milieu du siècle sur les lois de la mécanique s'étaient évidemment transportées dans le cercle de d'Holbach. D'Alembert ne venait pas très souvent rue Royale-Saint Roch, mais son ami Diderot, renseigné par lui, y venait souvent [1]. Déjà dans les *Pensées sur l'Interprétation de la Nature* (1754, trois ou quatre ans après sa première rencontre avec d'Holbach), Diderot, encore déiste, écrivant contre Maupertuis, estime que les éléments matériels sont hétérogènes, et qu'ils peuvent être de masse différente, qu'ils sont toujours en mouvement et recherchent une position d'équilibre. C'est l'influence des chimistes qui s'exerce. Mais, en 1770 (selon Naigeon), c'est-à-dire l'année même de la publication du *Système de la Nature*, Diderot rédigea une note intitulée *Principes sur la Matière et le Mouvement*, qui concorde exactement avec les chapitres du *Système* que nous avons examinés. En éditant cette note, Naigeon dit qu'un auteur venait de publier un mémoire sur ces questions : « Un ami de l'auteur (du *Mémoire*) et qui l'était aussi de Diderot, le pria de lui en dire franchement son avis. Cet examen a produit les réflexions qu'on va lire » (Éd. Assézat, t. II, 64). Cet ami ne serait-il pas d'Holbach, que Naigeon ne cite pas parce qu'il est encore vivant, et qu'il respecte la consigne de discrétion que tout le parti observera jusqu'à sa mort? On peut le supposer. Cette note fut-elle rédigée avant ou après les chapitres du *Système?* Cela importe peu. Ce qui compte, c'est la concordance des opinions des deux écrivains, dont on prétend toujours glorifier l'un au détriment de l'autre. Nous citerons encore vingt exemples de cet accord sur des questions fondamentales.

Dans cette note Diderot répète que la matière n'est pas indifférente; que tout est en translation et *in nisu ;* que les géomètres

Loi causale et le libre arbitre). Nous y reviendrons à propos de la conception holbachienne de l'ordre et du désordre. M. Boll a excellemment intitulé un petit livre : *les Certitudes du hasard* (1941).

1. L'astronome Lalande prétend d'ailleurs que d'Alembert était intime avec d'Holbach (supplément au *Dictionnaire des Athées*, de Sylvain Maréchal).

ont tort de considérer la matière comme homogène, que les corps sont pleins d'action, et qu'il n'y a pas besoin d'imaginer au mouvement une cause extérieure à la matière universelle; que les molécules sont douées d'une force propre; que le mouvement est une qualité réelle; que la quantité de force est constante dans la nature, mais que la somme des *nisus* et la somme de translations sont variables [1]; qu'il ne faut pas confondre la masse et l'action; que les énergies relatives de deux agrégats ne sont en raison directe des masses que si les agrégats sont homogènes; et que « ces forces intimes au corps ont leurs actions hors du corps : d'où naît le mouvement ou plutôt la fermentation générale dans l'univers ». Tout le morceau est à lire. On s'y convaincra aisément de l'identité des vues des deux matérialistes, de d'Holbach et de Diderot. L'un tient une plume plus brillante, plus acérée que l'autre. Mais tous deux expriment les mêmes principes sur lesquels ils s'étaient mis d'accord dans bien des discussions (note 27).

En 1778, dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, Diderot est revenu sur la question du mouvement, mais d'une façon plus ambiguë. Il déplore que nos connaissances expérimentales soient encore si bornées, et ajoute : « Si nous avions plus d'expérience, alors on saurait peut-être si le mouvement est essentiel à la matière, et si la matière est créée ou incréée, si sa diversité ne répugne pas plus à la raison que sa simplicité : car ce n'est peut-être que par notre ignorance que son unité ou homogénéité nous paraît si difficile à concilier avec la variété des phénomènes. » Voilà encore une intuition remarquable! La théorie électronique, liée aux quanta, n'est-elle pas précisément cette tentative d'unification de l'homogénéité de la matière avec la variété de ses effets et expressions sensibles?

Critiques : Holland, Bergier.

Voyons maintenant ces critiques, à qui Diderot répondait par avance dans sa note.

Le *Système de la Nature* avait vite été répandu. Les deux volumes de « feu M. Mirabaud », près de 1 000 pages imprimées serré, passaient de main en main. Aussi la risposte fut-elle

1. Voilà un point que Voltaire ne comprenait pas. Dans le *Traité de métaphysique* (1734), il dit : « Les matérialistes doivent encore soutenir que le mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer; ils seront forcés d'avancer que 100 000 hommes qui marchent à la fois et cent coups de canon qu'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a point de liberté. »

vigoureuse. Deux livres notables qui consacrent, l'un 550 pages et l'autre 1 000 pages au *Système*, parurent peu après, en dehors de la courte brochure de Voltaire, et de divers autres pamphlets moins sérieux encore. Ils partaient de deux points opposés de l'horizon chrétien : ce sont les livres de l'abbé Bergier (*Examen du matérialisme ou Réfutation du Système de la Nature*, 1771), qui foudroie au nom de Rome, et celui du géomètre wurtembergeois Holland, luthérien (*Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature*, 1773, avec une édition corrigée la même année, imprimée à Lausanne, où Holland avait écrit son livre). Bergier était d'ailleurs, dans le privé, un ami des philosophes et fut même le commensal du baron; Diderot l'appelait « la grosse citrouille [1] ». Il ne rédigea son livre que pour satisfaire à la nouvelle charge qu'il venait d'accepter à l'Archevêché. L'un et l'autre s'appuient essentiellement sur Descartes : le dogme n'est déjà plus en état de se défendre par ses propres forces; on a donc recours à la simple métaphysique spiritualiste, en renonçant aux arguments de la révélation et de l'autorité.

Plusieurs autres « réfutations » furent consacrées au *Système*, sans rien ajouter à ce que contiennent ces deux ouvrages, au contraire. Holland était géomètre, c'est-à-dire, dans la langue du temps, mathématicien et physicien; d'autre part, il est plutôt déiste que vraiment chrétien, et sur bien des points sa critique ne diffère pas de celle de Voltaire; il ne craint pas de se désolidariser de l'histoire du catholicisme, et surtout de ses ambitions politiques [2]. Ses objections doivent assez bien résumer une partie des griefs qui furent soulevés contre d'Holbach même parmi les philosophes.

D'Holbach avait ouvert son ouvrage par des chapitres relatifs à la nature du mouvement et à la matière, et c'est à ces problèmes décisifs qu'Holland et Bergier s'en prennent d'abord : à leur avis, si ce fondement du *Système* est erroné, tout l'édifice s'écroule... Nous avons déjà souligné ce qu'il y avait de peu sûr, ou même d'absolument conjecturé, dans les idées de d'Holbach sur ce sujet. Néanmoins, ce sont des idées qui résultent

1. Il en parle dans *Le Neveu de Rameau* : « ...Il y a baiser le cul au simple et baiser le cul au figuré. Demandez au gros Bergier, qui baise le cul de Mme de la Marck au simple et au figuré; et ma foi, le simple et le figuré me déplaisent également là. » A Sophie Volland, il écrit que Bergier est « d'un commerce suspect ».

2. C'est pourquoi, nous avertit son éditeur parisien, plusieurs passages ont dû être coupés. D'ailleurs, le livre de Holland contenait des affirmations politiques qui déplurent : le despotisme y recevait des coups, et l'auteur luthérien laissait tomber plus d'un trait contre Rome sans le relever. Le Conseil d'État finit par révoquer le privilège et le Chancelier fit saisir tous les exemplaires qu'on trouvait à Paris (Voir Bachaumont, 18 janvier 1773).

de l'état même de la physique et de la chimie au milieu du XVIIIe siècle. Qui pouvait prétendre faire mieux à l'époque?

Le mouvement, dit Holland, ne peut être que l'effet d'un effort, et non lui-même; dans ce cas, le mouvement « n'est qu'un changement dans l'ordre de la coexistence des corps ». Parler d'effort à propos du mouvement, c'est prêter aux objets le sentiment que nous expérimentons dans la locomotion animale, c'est revenir aux qualités occultes. Tout ce que nous pouvons observer, « c'est qu'un corps en mouvement occasionne le mouvement d'un autre ».

D'autre part, le mouvement spontané et interne n'est-il pas contradictoire avec le mouvement communiqué? Comment passer de l'un à l'autre? A ce propos, Holland rejette les conclusions de Needham en faveur de la génération équivoque. Dans ces conditions, conclut-il, « c'est au sens commun à décider si les idées d'un mouvement sans moteur, d'une matière qui, par sa nature étant indifférente à tout, s'organise et s'anime elle-même; d'un mouvement brut de certains atomes, lequel, par des changements de place, produit l'ordre et l'intelligence; d'une machine vaste et compliquée, et dont les rapports sont directs et sensibles, laquelle se monte elle-même sans en rien savoir; c'est, dis-je, le simple bon sens à décider si ces idées ne sont pas révoltantes et contradictoires » (p. 15). « Qu'est-ce que ces *efforts* que vous prêtez à la matière, ajoute-t-il, et que vous expliquez ensuite par son *énergie*, comme si la même idée, traduite du français en grec, en devenait plus claire? » — sans se douter de la fortune que l'*énergie* allait connaître en physique un siècle plus tard.

En géomètre et en praticien, Holland (à l'ombre de Newton) déclare absurde de rechercher comment le mouvement se produit. Il suffit au mathématicien d'observer et de calculer ses lois. Descartes n'avait pas donné d'explication de l'impulsion divine; Newton non plus, et Leibniz encore moins. « Qu'on m'explique comment ma volonté remue mon bras, et peut-être serai-je alors en état d'expliquer comment la divinité donne le mouvement aux corps... Je sais, parce que je le sens, qu'un être pensant peut remuer des corps, mais ni l'expérience ni le raisonnement ne m'apprennent ce que c'est qu'une force motrice.

« J'ose dire qu'il est impossible que le mouvement soit essentiel à la matière, quoique je ne conçoive point comment un être immatériel a pu le lui communiquer. Figurez-vous un atome de matière, et supposez qu'il soit de son essence de tendre continuellement à changer de place. Une tendance sans direction étant une contradiction dans les termes, je vous

demande dans quel sens votre atome tend à se mouvoir, en haut ou en bas, etc. Votre atome a-t-il une tendance vers un côté déterminé? etc. » Holland, comme d'Alembert, comme Voltaire, passe évidemment à côté des intuitions fécondes de la chimie. C'est au nom de Descartes, au nom des traditionnelles critiques d'Épicure, en raillant lui aussi les anguilles de Needham, qu'il croit pouvoir se débarrasser de l'atomisme énergétique du baron. Et pourtant, c'est au baron que l'avenir devait donner raison...

L'abbé Bergier fait en substance les mêmes critiques que Holland, avec plus d'arguties de détail. Il n'admet pas non plus que le mouvement soit simultanément *spontané* et *communiqué* (« il y a contradiction formelle à soutenir que le mouvement est essentiel au corps, et qu'il lui est *acquis...* ») (p. 18); d'autre part, en vertu de quoi serait-il *orienté?* Pourquoi son caractère « en masse » lui permettrait-il d'être spontané (organique)? La « configuration » peut être considérée comme une des causes du mouvement des particules matérielles [1]. Toutes ces contradictions et difficultés, d'ailleurs, sont facilement résolues, selon l'abbé, par l'intervention du « premier Moteur » ou Providence... Lui aussi pense que la gravitation newtonienne dépend de la volonté divine, tandis que l'*énergie* de d'Holbach n'est qu'une qualité occulte. Il préfère sur ce point « la modestie et la timidité de Newton » (p. 28); il pense que l'état d'équilibre dans la matière est un état de repos absolu. Il ergote sans faire appel à l'expérience. Parce que d'Holbach, avec une louable prudence, note qu'on ne connaît pas la « cause » des phénomènes d'élasticité et d'électricité, il crie victoire en faveur du Créateur (p. 37). Il repousse aussi les conclusions de Needham en faveur de la génération équivoque (et n'oublions pas que théologiens et déistes la repoussent surtout parce qu'ils réservent à Dieu le pouvoir de « créer »). Mais il n'admet pas que la matière existe de toute éternité (prouvez votre propre assertion, rétorque-t-il à d'Holbach qui demande des preuves de *la Création*). D'ailleurs, une série infinie actuelle impliquerait contradiction : il faut donc un créateur. Voilà le fin mot du calcul infinitésimal : prouver l'infini théologique par l'impossibilité de l'infini arithmétique. En résumé, « on ne prouvera jamais qu'il y ait connexion essentielle » entre la matière et le mouvement — et l'abbé s'en réfère sur ce point à Descartes, et à la « raison », qui, comme l'a souligné M. Mornet, servent plus souvent de

1. « Ce que l'on imagine de plus dans la matière que la configuration, est une *qualité occulte* » (p. 73).

garantie aux théologiens de cette époque que les Livres sacrés et les Encycliques [1].

Les critiques de Bergier et de Holland sur ce point esentiel sont très intéressantes à examiner. Leur défaut, c'est de n'être qu'un tissu d'objections de détail, de ratiocinations partielles, un relevé de contradictions logiques, et de n'apercevoir point ce qu'il y avait de nouveau, de progressif, dans le *Système*, dans son hostilité même à la géométrie classique. Cette poussière d'arguments ne peut pas grand-chose contre la puissantc synthèse du *Système de la Nature*. La physique newtonienne, dont le baron tente de fondre les principes avec ce que les observations commencent à apprendre aux savants dans le domaine de la chimie et de la vie des êtres organisés, laisse place à bien des difficultés et des imprécisions : mais comment s'étonnerait-on de les retrouver dans toute la philosophie du temps? Comment n'admirerait-on pas plutôt la hardiesse d'une synthèse comme celle du *Système?* Et, près de deux siècles plus tard, ne pouvons-nous pas convenir que d'Holbach eut plus d'intuition juste de l'avenir de la science que ses contradicteurs [2]?

Nous ne perdrons pas maintenant beaucoup de temps à examiner la critique de Voltaire. Nous en avons déjà trouvé tout l'essentiel dans sa correspondance. Son petit pamphlet (Dieu, section 4, dans le *Dictionnaire philosophique*) se borne à ceci : *a*) si l'on ose assurer que la matière sc meut par elle-même, « il faut le démontrer comme une proposition d'Euclide »; *b*) l'expérience de Needham, qui a cru voir des animalcules germer de la farine pourrie, est une erreur ridicule; *c*) il faut donc une intelligence suprême pour avoir ordonné la matière et créé la vie et la penséc. De ses propres affirmations, Voltaire n'apporte aucune preuve. On voit chez lui aussi le respect

1. D'ailleurs, « il n'était pas nécessaire d'être athée ni matérialiste pour faire les observations qu'il a réunies; Descartes, Newton, Leibniz et d'autres, les avaient déjà faites » (p. 58).

2. A propos du mouvement, Ncwton avait dit qu'il ne connaissait aucun pouvoir, dans la Nature, capable de donner l'impulsion transversale aux planètes, si ce n'est un bras divin; et que si leurs vitesses et leurs distances n'étaient pas proportionnées, elles auraient décrit une hyperbole. Toutes ces circonstances montreraient l'action d'une cause qui est très habile en mécanique et en géométrie (Dieu). Lalande réplique que Laplace a expliqué physiquement comment les planètes sont projetées : « Newton avait déjà fait ses petites objections dans le scolie dont j'ai parlé et le baron d'Holbach, dans le *Système de la Nature*, y avait répondu, sans doute d'après d'Alembert, qui était avec lui dans la société la plus intime. »

Dans le second supplément (1805), Lalande raconte : « D'Holbach, dans son *Système de la Nature*, a pris la peine de répondre fort au long à toutes les preuves de Clarke, de Descartes, de Newton. Quand je l'ai eu lu, j'ai trouvé qu'il avait pris bien de la peine inutile : toutes ces preuves ne sauraient me faire la plus légère impression... » Comme on le voit, en 1770, bien des lecteurs étaient déjà édifiés.

de la géométrie newtonienne, le mépris pour les expériences de physique expérimentale, pour la chimie, pour la géologie et la biologie. Il a raison sur l'expériencc de Needham, mais par ailleurs, il raille Bonnet, de Maillet, Buffon; il refuse de croire que les mers ont submergé dans le passé les terres; il repousse toute idée transformiste et se prononce expressément contre la « Chaîne des êtres », qui en cst la première formule, largement popularisée au XVIIIe siècle (« Cette chaîne, cette gradation prétendue, n'existe pas plus dans les végétaux et dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes et d'animaux qui sont détruites... N'y a-t-il pas visiblement un vide cntre le singe et l'homme? » (*Dict. phil.)*. Dans l'*Histoire de Jenni*, Voltaire consacrera de nombreux dialogues à réfuter à nouveau le *Système de la Nature*, sans plus de succès [1].

Ordre et désordre.

Avec le chapitre sur l'ordre, le désordre, l'intelligence et le hasard (ch. v), le *Système de la Nature* va clore son introduction physique, pour aborder l'objet de sa préoccupation essentielle : l'homme, et tout particulièrement l'homme en société. Ce chapitre sur l'ordre et le hasard dans la nature est capital, et bien propre à nous faire saisir à la fois les limites et l'ampleur de la science du XVIIIe siècle. Le calcul des probabilités était encore dans l'enfance. La statistique n'existait pas. Pour expliquer l'ordre de l'univers il n'y avait de choix qu'entre l'intervention de la Providence divinc ou l'affirmation d'un ordre purement mécanique, dont le type était fourni par la périodicité des révolutions célestes, mais qui n'existait que dans notre propre esprit. Dans le premier cas, il fallait croire aux Miracles, ou peut-être au hasard. Or, selon d'Holbach (vivement combattu sur ce point par Voltairc, sans parler de Rousseau), ni lc hasard, ni les miracles, n'existent, et Dieu, symbole de la Providence, n'a pas plus de réalité : ce ne sont là que des mots, imaginés « pour suppléer aux choses ». Le désordre n'est donc pas non plus un principe d'explication; ce mot ne peut servir qu'à désigncr le passage d'un ordre à un autre, c'est-à-dire, un déséquilibre momentané (d'Holbach n'emploie qu'une fois le mot « équilibre »). Ainsi, il n'existe dans la nature que de l'ordre, variable dans ses formes, mais résultant toujours de la nécessité qui lie tous les effets avec leurs causes.

1. Cf. la note 30.

Un ordre donné est simplement l'état d'équilibre du système matériel à un moment donné, et rapporté à notre perception. Peut-être n'est-ce pas là exactement le vocabulaire holbachien? Voici ses propres expressions.

Ordre et désordre ne sont point des entités métaphysiques, comme le croient ceux qui se bornent à diviniser certains mouvements périodiques révélés par l'observation la plus grossière (alternance des nuits et des jours), et les troubles qui se produisent dans ces mouvements (passage de comètes). En réalité, tout est nécessaire dans la nature, par conséquent tout n'est qu'ordre. Du point de vue *de l'homme*, « l'ordre ne sera jamais que la faculté de nous coordonner avec les êtres qui nous environnent ou avec le tout dont nous faisons partic » (N. 28). Du point de vue de *la nature totale*, l'ordre « est une façon d'être ou une disposition de ses parties rigoureusement *nécessaire*. Dans tout autre assemblagc de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons, dans tout autre système de matières, s'il était possible, il s'établirait nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les plus hétérogènes et les plus discordantes mises en action et rassemblées; par un enchaînement de phénomènes nécessaires, il se formera entre elles un ordre total quelconque; et voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même, et tel qu'il est dans le tout dont il fait partie. Ainsi l'ordre n'est que la nécessité, envisagée relativement à la suite des actions, ou la chaîne liée des causes et des effets qu'elle produit dans l'univers » (p. 45). Il s'ensuit que « ce que nous appelons *désordre* n'est qu'un terme relatif fait pour désigner lcs actions et mouvements nécessaires par lesquels les êtres particuliers sont nécessairement altérés et troublés dans leur façon d'exister instantanée et forcés de changer de façon d'agir... Ce désordre lui-même est toujours une suite des lois de la nature, dans laquelle il cst nécessaire que quelques-unes de ses parties, pour le maintien du tout, soient dérangées dans leur marche ordinaire. » En résumé, « l'ordre et le désordre de la nature n'existent point; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui est conforme à notre ctre, et du *désordre* dans tout ce qui lui est opposé » (p. 46). D'Holbach donne encore une autre définition plus précise : « L'ordre et le désordre ne sont que des mots par lesquels nous désignons des états dans lesquels des êtres particuliers se trouvent. Un êtrc est dans l'ordre, lorsque tous ses mouvements conspirent au maintien de son existence actuelle et favorisent sa tendance à s'y conserver; il est dans le désordre, *lorsque les causes qui le remuent troublent* ou détruisent l'harmonie ou l'équilibre nécessaire à

la conservation de son état actuel » (Souligné par nous). Dans ces conditions, il va de soi qu' « il n'y a ni *hasard* ni rien de fortuit dans cette nature », et qu'il est inutile de faire intervenir une intelligence divine pour régler la marche universelle : l'intelligence « est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire constitués et combinés d'une manière déterminée, d'où résultent certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers, d'après les différents effets que ces êtres produisent ».

Ces principes ont longtemps passé pour « simplistes », pour une généralisation abusive. Mais, si l'on y réfléchit à la lumière de la physique moderne, on s'apercevra que cette simplicité recouvre une intuition très vivante. On s'apercevra aussi que ces principes du *Système de la Nature* sont, dans la littérature philosophique du XVIIIe siècle, parmi ceux que les progrès de la science n'ont pas rendus caducs. Lorsqu'il eut abandonné le déisme, Diderot ne s'exprima pas autrement, encore qu'il ait soulevé à ce propos bien plus de questions qu'il n'était capable d'en résoudre. Voltaire combattit à plusieurs reprises la thèse de d'Holbach, mais ce fut pour recourir à l'Être suprême, à la Providence. Et sur ce point, il s'en tint, en réalité, aux explications de Newton lui-même. Newton avait découvert les lois de la gravitation, mais cette gravitation, régulatrice des mouvements de l'univers, introduisant un certain ordre, il en reportait l'initiative à Dieu, ou tout au moins la déclarait inexplicable (ce que d'Holbach lui reproche expressément). Les matérialistes prennent la chose d'un autre côté. S'il n'y a point de Dieu, si les lois physiques peuvent seules rendre compte de la marche de l'univers, et si elles ne peuvent en rendre compte que dans le cadre d'un implacable déterminisme, alors il est évident que l'ordre désigne tout simplement l'*ordre de succession des mouvements qui mènent un système matériel vers un point d'équilibre.* Ce qu'on appelle désordre n'est rien d'autre que la rupture momentanée de l'équilibre et la recherche d'un nouvel équilibre.

En termes biologiques, on parlera d'adaptation, ou d'ajustement, exactement dans le même sens. « Ordre » signifie donc à la fois les deux, et parfois l'un ou l'autre. L'époque n'était pas venue où l'on pouvait faire intervenir dans cette discussion les principes de la réversibilité et de l'irréversibilité des phénomènes, qui sont dérivés de ceux de la conservation de l'énergie et de la thermo-dynamique. Néanmoins, l'analyse de d'Holbach est sur la voie. Sa conception du mouvement approche déjà de l'énergétique du XIXe siècle, et sa conception de l'ordre naturel pressent le principe de conservation de l'énergie.

Dans tout système de matière, dit-il, il s'établit « nécessairement un arrangement quelconque... un ordre total quelconque... » A ces forces qui imposent « l'harmonie ou l'équilibre nécessaires à la conservation de son état actuel » s'en opposent d'autres qui provoquent une rupture d'équilibre, puis la recherche d'un nouvel équilibre. C'est ainsi que se produisent des changements dans les mouvements matériels, autrement dit, la transformation de l'énergie, car pour d'Holbach le mouvement matériel n'est pas seulement justiciable de la mécanique statique, mais plus généralement de la mécanique dynamique, qui se confond pour lui avec ce que nous appelons énergétique. Évidemment, il ne s'agit ici que d'explications tout à fait générales. D'Holbach n'était ni physicien, ni chimiste, bien qu'il se tînt de près au courant de leurs progrès. Ce n'était pas non plus un expérimentateur. C'est pourquoi il serait plutôt absurde de lui reprocher, une fois la Providence évanouie, de n'avoir pas tout à coup découvert aux hommes l'édifice achevé de la science. Il a eu la sagesse (parmi d'autres) que n'avait pas eue Descartes, de dire simplement que l'élucidation des conditions d'existence du monde n'étaient pas l'affairc d'un seul, mais le résultat du labeur patient de tous. D'Holbach croyait aux lumières, mais pas à la révélation : il savait que les lumières sont encore faibles et qu'il faudrait bien du temps pour mieux connaître notre univers. Voilà encore un point sur lequel il se rapproche de nous.

D'Holbach écrit avant Lavoisier et Lamarck, Carnot et Clausius, avant Gauss et Galton, avant Watson. Mais qui peut lui en faire grief? Il resterait à prouver que ses thèscs sont non seulement bornées par l'état d'avancement des sciences du XVIIIe siècle, mais qu'elles sont aussi controuvées dans leur orientation. Or, c'est le contraire qui apparaît. Évidemment, l'atome de Bohr diffère de la molécule holbachienne; mais celle-ci différait déjà considérablement de l'atome d'Épicure. Le déterminisme du *Système de la Nature* ne comporte pas toutes les formes qu'y ont découvertes l'atomistique, la biochimie et l'astrophysique modernes; mais c'est un déterminisme, et l'inventeur de la théorie des quanta lui-même écrit que « la science physique cherche à nous ramener autant quc possible... des lois statistiques à l'application sévère et rigoureusement causale des lois dynamiques [1] ». Même si l'on admet, comme Boltzmann, un « désordre élémentaire », sur lequel opère la statistique, on doit conclure, selon Planck, que la nécessité, c'est-à-dire l'ordre, se trouvera « rétablie dans le

1. PLANCK, *Initiations à la Physique*, p. 111. (Note 21.)

cours des choses, car il suffit alors d'appliquer les règles du calcul des probabilités pour en déduire la loi de l'augmentation de l'entropie comme une conséquence directe ». Et le même Planck estime que si la plus profonde division des phénomènes naturels est celle qui sépare les phénomènes réversibles des phénomènes irréversibles, cette contradiction n'est tout de même pas insurmontable, et c'est d'ailleurs un des buts de la physique de parvenir à la surmonter. C'est d'ailleurs de ce biais qu'on parvient aussi à inclure les phénomènes biologiques, affectés d'une direction déterminée, dans le cadre des lois de la physique et de la chimie.

Psychologie : matérialisme et behaviorisme.

Avec le chapitre VI du *Système de la Nature*, d'Holbach aborde l'étude de l'homme, c'est-à-dire de l'être de la nature « qui nous intéresse le plus ». Et, comme il en avertit tout de suite, les lois de l'univers physique précédemment exposées vont pouvoir lui être appliquées. Arrêtons-nous un peu sur cette audace. C'est évidemment dans ce domaine que le matérialisme et l'athéisme devaient faire leurs preuves avec le plus d'originalité. Après tout, on ne s'étonnait plus que la physique s'occupât de l'univers matériel en laissant de côté l'intervention d'un Créateur : Copernic, Galilée, Descartes avaient frayé la voie. Les physiciens, puis les chimistes (après les géomètres) « écartèrent ainsi l'âme de leurs éprouvettes », comme dit Watson. Les philosophes du XVIIIe siècle n'avaient que des sarcasmes (peut-être pas toujours absolument justifiés) pour la cosmogonie et la physique de Platon et d'Aristote, qui faisaient une âme de chaque objet céleste; c'est que la doctrine du Lycée et de l'Académie avait inspiré le christianisme. Mais tout cela concernait l'univers physique, et le XVIIIe siècle était encore tout à l'ivresse de découvrir les rouages de cette prodigieuse machine sans se payer de mots. Rares cependant furent ceux qui se décidèrent à inclure l'homme (et sa pensée) dans ce mécanisme universel, et à tirer de là toutes les conséquences inévitables. L'entreprise était plus risquée, bien qu'elle fût grosse de résultats étonnants. Elle n'avait plus de caution suffisante chez les Anciens, pour qui il y avait plusieurs espèces d'âmes, d'ailleurs substantiellement différentes des Idées. Chez les modernes on se heurtait à Descartes, à Spinoza, à Leibniz. Mais l'hypothèse de la monadologie paraissait pure conjecture; quand à Descartes, son péché capital était précisément d'avoir séparé absolument l'âme du corps. En tout cas,

au XVIIIe siècle, on n'a plus affairc qu'à *une* seule âme, qui deviendra plus tard, après la réaction métaphysique du XIXe siècle, la conscience. D'Holbach, plus nettement que La Mettrie, et comme Diderot, part résolument dans l'étude de l' « homme moral » (c'est ce qu'on appellera ensuite la psychologie) des principes qui réussissent dans l'explication physique. Avec beaucoup de sérieux, il demande que l'on cherche « en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent », que l'on « examine s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformité qui font que, nonobstant les différences subsistantes entre eux et lui à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les règles universelles auxquelles tout est soumis » (p. 153). C'est là l'ambition même de la biologie, de la physiologie et de la psychologie modernes, est-il besoin de le redire? Toute connaissance scientifique dans ces domaines nous y ramène. Je lis ces jours-ci un compte rendu du petit livre de M. Caullery sur *Les Étapes de la biologie*, récemment paru : J. Rostand y rappelle que la notion capitale du déterminisme, introduite dans la science de la vie par Claude Bernard (mais on voit que d'Holbach avait déjà passé par là) suppose que « tout phénomène vital est nécessairement lié à des conditions matérielles qui donnaient prise à l'expérimentation et par l'intermédiaire de quoi on le pouvait contrôler aussi précisément que s'il s'agissait d'un phénomène de la matière brute ». M. Caullery caractérise à son tour l'étape la plus récente de la biologie « par une réduction de plus en plus parfaite des processus vitaux élémentaires à des mécanismes purement physicochimiques, conquêtes scientifiques d'importance majeure et d'un caractère général et définitif » (*Nouvelle Revue française* d'août 1941). Le néo-vitalisme lui-même ne parvient pas à sortir de là. Enfin, le behaviorisme a l'ambition d'appliquer au domaine du comportement humain (« psychologie ») les mêmes méthodes qui se sont montrées si fructueuses en physicochimie, en biologie et en médecine. Or, d'Holbach, dépassant La Mettrie lui-même, sans parler de Condillac, avait déjà étendu jusque-là son ambition.

On sait que l'influence de Locke fut décisive sur la philosophie morale du XVIIIe siècle, à l'égal de celle de Newton. On la retrouve chez d'Holbach. Cette parenté se retrouve aussi chez Condillac. Cependant, d'Holbach (et La Mettrie) poseront le problème avec beaucoup plus d'ampleur : il perdra en subtilité ce qu'il gagnera en solidité et en fécondité; c'est d'ailleurs ce qui lui viendra de l'associationisme sensualiste qui sera le plus rapidement caduc, et c'est ce qu'il aura ajouté de son propre fond qui fait de d'Holbach un véritable précurseur de

la psychologie de comportement moderne (Cabanis l'avait d'ailleurs suivi dans cette voie). Le « moral », l'organisation psychologique et sociale de l'homme, n'est pas simplement considérée comme dérivant des fonctions sensorielles externes, elles-mêmes constitutives de « l'âme », selon la doctrine sensualiste; d'Holbach le réduit tout entier à un ensemble de mouvements, ouverts ou cachés, en perpétuelle rupture d'équilibre. L'action du milieu externe et interne suscite des mouvements manifestes ou implicites, et l'organisation de ces mouvements *selon certaines fins* constitue en soi tout l'être psychologique, tout ce qu'on appelait au XVIII[e] siècle le monde moral.

Ainsi, on trouve dans la psychologie holbachienne (encore une fois, le terme de « psychologie » est quelque peu anachronique) : 1° d'une part, une mécanique associationniste dont les lois sont empruntées partie à la physique newtonienne (gravitation, etc.), partie au sensualisme et à l'empirisme anglais; c'est cette mécanique qui s'est épanouie plus tard avec Bain, Taine, etc.; 2° d'autre part, une mécanique organique, qui règle les échanges réciproques d'influence entre l'homme et les autres êtres, animés ou non (le milieu), y compris son propre corps (milieu interne). Ces échanges se ramènent tous à du mouvement; et ce mouvement rapporté à des buts sociaux (et la finalité humaine est essentiellement sociale) constitue ce qu'on appelle la conduite — nous dirions : le comportement. Point de Providence ou de miracles. L' « âme » est réintégrée dans le domaine des sciences naturelles. Bien entendu, il manquait à d'Holbach (comme à La Mettrie, qui pourtant était médecin), un trop grand nombre de connaissances positives pour mener bien loin leur enquête : la physiologie du XVIII[e] siècle est encore en retard sur la physique, bien qu'elle s'avance vivement pour la rattraper. La « biologie » est dans l'enfance. Le transformisme perce à peine. La chimie organique n'existe pas. Dans ce domaine, les différences entre les connaissances de d'Holbach (ou, si l'on veut, de d'Alembert, de La Mettrie, de Maupertuis, de Bonnet ou de Bordeu), et celles de Descartes et de Harvey sont beaucoup moindres que celles qui différencient notre propre bagage de celui du XVIII[e] siècle. Mais, encore une fois, qui pourrait le leur reprocher? Le manque d'esprit historique, qui faisait Voltaire railler les Grecs parce qu'ils ne connaissaient pas le moulin à vent ou la typographie, n'est plus notre fait...

Qu'est-ce qui distingue l'homme des autres êtres? Serait-ce le « fait » qu'il possède une « âme »? Voici une réponse « comportementiste » et watsonienne avant la lettre : « L'homme occupe

une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage [1] : son essence, c'est-à-dire la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou de mouvements, dont les uns sont simples et visibles, tandis que les autres sont compliqués et cachés. Sa vie est une longue suite de mouvements nécessaires et liés, qui ont pour principe, soit des causes renfermées au dedans de lui-même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres, ses chairs, ses os, en un mot les matières tant solides que fluides dont son ensemble ou son corps est composé; soit des causes extérieures qui, en agissant sur lui, le modifient diversement, telles que l'air dont il est environné, les aliments dont il se nourrit et tous les objets dont ses sens sont continuellement frappés, et qui, par conséquent, opèrent en lui des changements continuels » (p. 55). N'oublions pas que d'Holbach parle ici de l'homme *total*, et non pas simplement de son corps par opposition à son « esprit » ou âme. L'homme est un organisme, et cet organisme se distingue par ses différents mouvements et « façons d'agir ». C'est parfaitement clair, et la psychologie de comportement (behaviorisme) ne donne pas une définition essentiellement différente. D'Holbach ajoute aussi (et cette addition est capitale) que les mouvements peuvent être apparents et simples, ou compliqués et cachés, et qu'ils réagissent tous les uns sur les autres. Watson parle aujourd'hui des mouvements implicites et explicites, de l'environnement externe et interne. La psychologie objective tout entière s'appuie sur ces notions. Il est vrai qu'elle les complète par l'intervention d'un phénomène dont le caractère absolument général ne s'est imposé que tout récemment : celle du *réflexe*. Le réflexe, conditionné ou non, est à la base de toutes les analyses biologiques et psychologiqucs. Le XVIIIe siècle, sur ce point, reste encore incertain : il ne parle encore que de mouvements, et parfois de réactions. Mais la forme de ces mouvements ressemble trop à celle des mouvements étudiés par la mécanique newtonienne et galiléenne. Le rôle du système nerveux, la chaîne de l'arc réflexe, sont encore tout mystérieux, bien qu'on reconnaisse déjà à Descartes l'honneur d'avoir fait dessiner un premier schéma du réflexe de retrait de la main sous l'effet de la brûlure.

Privée de la conception moderne de l'arc réflexe, et de la mécanique du réflexe conditionné, la psychologie holbachienne se rabattra sur un associationnisme des facultés, auquel elle assignera les mêmes forces motrices qu'au système solaire, —

1. Nous dirions : *l'organisation*. Notons que Watson emploie plutôt des synonymes d'assemblage : putting together, built up, etc.

la gravitation : attraction et répulsion devront approximativement rendre compte de ce qu'on appellera plus tard réaction réflexe, dont une série de lois un peu compliquées sont d'ailleurs tout aussi subtiles que la plupart des lois mises à jour par la physique contemporaine, et guère plus hypothétiques.

Voici comment s'exprime d'Holbach : « Tous les mouvements ou changements que l'homme éprouve dans le cours de sa vie, soit de la part des objets extérieurs, soit de la part des substances renfermées en lui-même, sont ou favorables ou nuisibles à son être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le désordre, sont tantôt conformes, et tantôt contraires à la tendance essentielle à cette façon d'exister, en un mot, sont agréables ou fâcheux (p. 57).

« Dans tous les phénomènes que l'homme nous présente depuis sa naissance jusqu'à sa fin, nous ne voyons qu'une suite de causes et d'effets nécessaires et conformes aux lois communes à tous les êtres de la nature... Tout ce qu'il fait et tout ce qui se passe en lui sont des effets de la force d'inertie, de la gravitation sur soi, en un mot de l'énergie qui lui est commune avec tous les êtres que nous voyons... » (p. 57). En passant, d'Holbach note que si les philosophes et les théologiens ont longtemps prétendu que l'homme était soustrait au déterminisme, c'est parce qu'ils croyaient que l'homme était le créateur libre de sa propre énergie; l'homme « a cru se mouvoir lui-même [1] ». Mais « s'il se fût attentivement examiné » — s'il avait objectivement observé ses réactions à des impulsions extérieures — « il eût reconnu que tous ses mouvements ne sont rien moins que spontanés; il eût trouvé que sa naissance dépend de causes entièrement hors de son pouvoir; que c'est sans son aveu qu'il entre dans le système où il occupe une place; que, depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il meurt, il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être et disposent de sa conduite. La moindre réflexion ne suffit-elle pas pour lui prouver que les solides et les fluides dont son corps est composé, que son mécanisme caché, qu'il croit indépendant des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces causes, et seraient sans elle dans une incapacité total d'agir?

« ...Dans un monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchaînées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante ou isolée. C'est donc la nature toujours

1. Le problème sera repris dans le chapitre consacré au « Système de la liberté de l'homme ».

agissante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire... » (p. 58).

D'Holbach ajoutc une distinction très importante (dont la valeur reste aujourd'hui capitale) entre les mouvements de masse et les mouvements internes : « Les êtres de l'espèce humaine, dit-il, sont, ainsi que tous les autres, susceptibles de deux sortes de mouvements : les uns sont des mouvements de masse, par lesquels le corps entier ou quelques-unes de ses parties sont visiblement transférées d'un lieu dans un autre; les autrcs sont des mouvements internes ou cachés, dont quelques-uns sont sensibles pour nous, tandis que d'autres se font à notre insu et ne se font deviner que par les effets qu'ils produisent au-dehors. Dans une machine très composéc, formée par la combinaison d'un grand nombre de matières, variée pour les propriétés, pour les proportions, pour les façons d'agir, les mouvements deviennent nécessairement très compliqués, leur lenteur aussi bien que leur rapidité les dérobent souvent aux observations de celui même dans lequel ils se passent... » Arrêtons-nous un instant sur cette analyse. Au premier abord, elle paraît empruntée dans sa substance aux descriptions cartésiennes. Descartes voyait dans le corps humain une machine dont seuls quelques mouvements nous sont apparents. D'autres mouvements plus cachés réglaient, par exemple, le jeu des esprits animaux dans les nerfs, ou l'absorption d'air par les poumons. Mais enfin, tous ces mouvements n'intéressent que le fonctionnement *du corps*. Or, le corps dépendait lui-même, par un décret divin, de l'âme, dont le siège supposé sc trouvait être la glande pinéale (et l'âme était une substance simple absolument distincte du corps). La plus ou moins grande subtilité des mouvements (nous dirions : l'échelle dcs réactions, des réflexes, etc.) ne concernait donc pas pour Descartes la totalité de l'homme, mais seulement sa machine corporelle.

Pour d'Holbach, il en va tout autrement. Le mouvement est pour lui l'essence de l'homme *tout entier*. Ce qui s'expliquera par le mouvement, ce n'est pas seulement le jeu extérieur des membres, du tronc, de la tête, dc la langue, ou les relations de ces parties du corps avec les autres hommes ou avec l'environnement extérieur; à ces mouvements on peut ajouter ceux des « causes refermées au dedans de lui-même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres, ses chairs, ses os » (p. 59); et Descartes les intégrait aussi à sa machinerie. Mais cela ne sera pas encore tout. Le mouvement explique aussi la conduite morale, la pensée elle-même, comme on le verra au chapitre suivant. Lorsque d'Holbach parle des mouvements internes et cachés, il vise toutes ces transformations moléculairc, encore à peinc

connues à son époque, qui règlent le tempérament, le caractère, la conscience elle-même. Évidemment c'est sur la base d'un matériel de faits entièrement nouveau que Watson développera le behaviorisme. La chimie biologique (en particulier la microbiologie, la science des hormones, la neurologie, etc.) a ouvert un vaste champ aux recherches de mouvements « internes et cachés », de même que la physiologie des sens. Enfin, l'étude des mouvements viscéraux et musculaires (par exemple ceux qu'implique l'expression vocale) a mis Watson sur la voie d'une interprétation de l'acte de penser, dont on doit reconnaître que d'Holbach a été l'un des précurseurs. La Mettrie sera plus réticent, et Diderot n'est pas toujours clair sur ce chapitre. La Mettrie se borne à mettre en lumière le rapport de dépendance qui existe entre les « facultés de l'âme » et la vie corporelle; en cela il ne faisait d'ailleurs que reprendre l'argumentation serrée de Gassendi au début de ses objections aux méditations métaphysiques. Aristote, parmi les Grecs, s'était déjà livré à une vaste enquête dans le même sens.

Origine et variation des espèces.

C'est à cet endroit que d'Holbach aborde deux problèmes qui passionnèrent plus que tout autre la critique du siècle des lumières : *l'origine de l'homme* et *la variation des espèces*. Les réponses données à ces questions devaient se trouver très évidemment liées à la critique du dogme chrétien. L'objectif à atteindre est ici le récit de la Genèse, qui, comme la femme de César, ne devait pas être soupçonné. Ce récit légendaire n'en était quand même pas à subir ses premiers assauts. Néanmoins, il résistait dans ses affirmations essentielles : l'homme a été créé par Dieu tel qu'il est aujourd'hui, et ses caractéristiques raciales sont immuables, et d'ailleurs éternelles. D'Holbach partage sur ces questions les vues de toute une pléiade de savants et de critiques, ses contemporains, qui mêlaient les athées aux déistes, les matérialistes aux spiritualistes — avec bien des nuances. Diderot fit de ce problème un des thèmes essentiels de sa polémique philosophique [1]. D'Holbach ne peut prétendre sur ce point à l'originalité. Comme Voltaire, comme Bonnet, comme Diderot, il est entraîné par le courant des découvertes, des trouvailles, des hypothèses, et collabore à la critique hardie qui jaillit de partout à travers les pages de l'*Encyclopédie*, et dans les mille pamphlets qui réduisent en

1. Voyez le *Diderot* de K. LUPPOL. Cf. aussi *Diderot* par D. MORNET (Colin, 1941).

miettes les légendes devenues intéressées, cnseignécs par le elergé. Même les écrivains les plus respectueux de l'autorité ecclésiastique, eomme Buffon, ou religieux comme Bonnet, apportent leur pierre à l'édifiee commun de la géologie et de l'anatomie eomparée, qui furent au XVIIIe siècle les arsenaux les plus riches en munitions antibibliques. D'Holbaeh avait personnellement édité les œuvres de Boulanger donnant une interprétation géologique de l'histoire du globe terrestre, et l'on sait qu'il a rédigé pour l'*Encyclopédie* des dizaines d'articles relatifs à la minéralogie et à la géologie. La fréquentation assidue de Diderot ne pouvait qu'élargir son horizon. Cependant, le *Système de la Nature* se révèle très prudent sur ee ehapitre, avec une teinte d'agnostieisme. Les Eneyclopédistes attendaient eneore Lamarck. La doetrine de l'évolution n'existe ehez eux qu'à l'état d'ébauche, d'hypothèse, et ehose curieuse, d'Holbach paraît trouver indifférent qu'elle soit vraie ou fausse, bien qu'il soit personnellement convaineu de sa vérité. En tout eas, l'affirmation transformiste n'est pas de eelles qui font le moins honneur au *Système de la Nature :* elle fait pressentir Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, sinon Darwin. Dans une époque de plein développement des sciences naturelles, d'Holbach n'a pas seulement le mérite de grouper eorrectement des faits connus (et d'ailleurs souvent erronés), il a aussi eelui d'éearter résolument les tentatives stériles de maint philosophe pour accorder, malgré tout, l'histoire de la Genèse avee la systématisation des faits qui en nient, sinon une certaine interprétation symbolique, du moins la réalité littérale et grossière.

« Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'espèce humaine? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme est une production de la nature, qui leur ressemble à bien des égards, et se trouve soumise aux mêmes lois, et qui en diffère à d'autres égards et suit des lois partieulières, déterminées par la diversité de sa conformation. Si l'on demande d'où l'homme est venu? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de résoudre eette question, et qu'elle ne peut nous intéresscr véritablement; il nous suffit de savoir que l'homme existe... » D'Holbach pose toute une série d'autres questions relatives à la durée de l'espèee humaine, à sa création, à ses transformations, à son évolution, à la division des sexes, etc. (p. 62). Il paraît, dit-il, « que l'on peut prendre sur toutes ces questions, indifférentes au fond de la ehose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience, c'est à l'hypothèse à fixer une curiosité qui s'élance toujours au-delà des bornes prescrites à notre esprit ». D'Holbach admet

donc que l'expérience n'est pas encore en état de répondre formellement aux questions relatives à l'évolution de la race humaine; et d'ailleurs il se trompe lorsqu'il croit que l'origine et la transformation de la race sont « indifférentes au fond de la chose ». Il en peut être ainsi *sub specie aeternitatis materiae;* mais les Encyclopédistes ont eux-mêmes été les plus ardents à nous convaincre de l'intérêt qu'il fallait porter à l'homme tel qu'il est devenu, tel qu'il est aujourd'hui, et surtout tel qu'il pourrait être demain, en négligeant plutôt la prétendue essence éternelle de sa destinée. En biologie comme en psychologie, l'attitude génétique est seule féconde, et, par conséquent, importe beaucoup « au fond de la chose ». En fait, les Encyclopédistes sont, en général, d'opinion transformiste, ne serait-ce que parce que le dogme chrétien affirme la création *ex nihilo* et la fixité des espèces. Ils sont transformistes parce que tout est en mouvement. Les arguments de d'Holbach, remarquables par leur prudence, sont les mêmes que l'on retrouve, plus brillamment développés, chez Diderot — comme d'ailleurs il en existe des fragments épars chez Bonnet, chez Buffon, chez Maupertuis [1], chez La Mettrie[2], et chez bien d'autres moins connus.

« Quelques réflexions, dit-il, semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothèse que l'homme est une production faite dans le temps, particulier au globe que nous habitons, qui, par conséquent, ne peut dater que de la formation de ce globe lui-même... Quelle que soit la supposition que l'on adopte (sur l'origine de la terre), les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions particulièrement inhérentes et propres à notre globe... Ces productions changeraient si ce globe, par quelque révolution, venait à changer de place. Ce qui paraît fortifier cette hypothèse, c'est que sur notre globe lui-même toutes les productions varient en raison de ses différents climats [3]. » En effet, les productions de l'Amé-

1. Voir la citation de Maupertuis faite par E. PERRIER (*Phil. Zool. avant Darwin*).

2. Dans son livre sur *L'Homme-plante*, publié en 1748, à Potsdam.

3. Cette question avait souvent été discutée chez d'Holbach. Diderot écrit un jour à Sophie Volland : « Je restai seul avec le baron, à causer d'une objection très forte : c'est la production des animaux. Pourquoi la Nature épuisée n'en fait-elle pas de nouveaux? Il me vint de belles idées là-dessus. Je fis remarquer dans le ciel des soleils qui s'allumaient et d'autres qui s'éteignaient... J'ajoutai : le nôtre peut donc subir le même sort. Qu'on m'apprenne ce que devient alors toute la race animale? Elle passe — mais si je rallume le soleil, je vois renaître sur notre globe les plantes, les fruits, les insectes, et vraisemblablement les animaux et l'homme, productions naturelles du sol... Et l'homme, me direz-vous?... Oui! l'homme, mais non tel qu'il est; d'abord, je ne sais quoi, puis un autre je ne sais quoi; et puis à la suite de quelques centaines de millions d'années et d'autant de je ne sais quoi, l'animal bipède qui porte le nom d'homme! » (Fragment sans date, in *Lettres à Sophie Volland*, III, p. 275, éd. Babelon.)

rique, de l'Arctique, de l'Europe, ne sont pas les mêmes. En outre, « les hommes varient dans les différents climats pour la couleur, pour la taille, pour la conformation, pour la force, pour l'industrie, pour le courage, pour les facultés de l'esprit : mais, qu'est-ce qui constitue le climat? C'est la différente position des parties du même globe relativement au soleil, position qui suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions. » Après tout, d'Holbach est sur la bonne voie... Il conçoit clairement quelle est l'étroite dépendance qui existe nécessairement entre la *forme humaine* et son lieu d'existence : le globe terrestre; et par forme humaine il faut entendre chez d'Holbach aussi bien l' « âme » que le corps, puisqu'ils n'existent tous deux qu'en fonction de la même matière [1]. L'homme possède « une aptitude à se coordonner avec le tout » (p. 178), et cette aptitude est la condition de son existence. « Transportez en imagination un homme de notre planète dans Saturne, bientôt sa poitrine sera déchirée par un air raréfié, ses membres seront glacés par le froid... Si le Lapon diffère d'une façon si marquée du Hottentot, quelle différence ne devons-nous pas supposer entre un habitant de notre planète et un habitant de Saturne ou de Vénus? » Il suit de là que l'histoire de l'homme est aussi dans quelque mesure celle de la terre, et là-dessus le *Système* reste dans des généralités auxquelles on ne pourra en tout cas pas reprocher d'être opposées à tout ce que les sciences naturelles nous ont appris de plus certain au siècle suivant. Si l'on nous oblige, dit-il, « de remonter par l'imagination à l'origine des choses et au berceau du genre humain, nous dirons qu'il est probable que l'homme fut une suite nécessaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des résultats des qualités, des propriétés, de l'énergie dont il fut susceptible dans sa position présente; qu'il naquit mâle et femelle; que son existence est coordonnée avec celle de ce globe...; que si cette coordination venait à cesser, ou si la terre déplacée cessait de recevoir les mêmes impulsions ou influences de la part des causes qui agissent actuellement sur elle et qui lui donnent son énergie, l'espèce humaine changerait pour faire place à des êtres nouveaux, propres à se coordonner avec l'état qui succéderait à celui que nous voyons subsister maintenant. »

Ainsi, résume d'Holbach, « *il n'y a nulle contradiction à croire que les espèces varient sans cesse, et il nous est aussi impossible*

1. HELVÉTIUS écrivait au contraire que « la différence de la latitude n'a aucune influence sur les esprits »; Diderot lui répond en détail que la façon de se nourrir, vêtir, loger, dépend du climat et influe sur le tempérament; « ne donnons pas trop d'énergie à ces causes, mais n'en réduisons pas l'effet à rien » *(Réfutation de l'Homme)*.

de savoir ce qu'elles deviendront, que de savoir ce qu'elles ont été ». Il est d'ailleurs possible que l'espèce humaine disparaisse complètement, comme ce fut déjà le cas pour diverses espèces animales. En tout cas, même si l'on était « fixiste », cela ne modifierait en rien l'explication matérialiste. Telles sont ses conclusions [1].

Bien que ces conclusions soient très sommaires, il faut reconnaître que la science moderne ne nous en propose guère d'autres. Certes, nous sommes beaucoup mieux informés aujourd'hui sur le *comment*. Les données relatives à l'évolution de l'espèce humaine embrassent des domaines dont les Encyclopédistes avaient à peine rêvé. Mais enfin, à quoi aboutissent la paléontologie, la géologie et la biologie contemporaines, sinon à nous montrer dans un détail croissant et avec des nuances infinies cette « aptitude de l'homme à se coordonner avec le tout », à travers une évolution dont on commence à transpercer, à travers mille variations, l'origine, si toutefois on en aperçoit moins clairement l'avenir lointain? Le cadre un peu simple tracé par d'Holbach ne suffit sans doute plus à nos recherches. Mais c'était tout ce qu'il lui fallait pour dégager sa théorie « morale », sa psychologie, objet principal du *Système*. A cette époque, où tout écrivain se croyait en droit d'émettre sur ces problèmes les fantaisies les plus imprévues, on doit plutôt savoir gré à d'Holbach de sa mesure. Il ne rédige pas des romans philosophiques, de ceux qui firent fureur sous l'égide de Newton... A côté de Diderot et de La Mettrie (ce dernier mieux au fait des réalités de la médecine), le baron fait très bonne figure dans cette pléiade d'esprits clairvoyants qui précédèrent Lamarck, Saint-Hilaire et Darwin. Et n'oublions pas qu'il s'agit ici de problèmes très loin d'être définitivement résolus : de nos jours même la doctrine fixiste a trouvé quelque regain, sans parler de l'aspect nouveau que présente le problème de la création spontanée depuis la découverte du monde des ultravirus...

Tous ces préliminaires nous conduisent enfin au problème capital, celui de l'âme. Si l'âme est vraiment une forme de la matière, et non point une substance particulière, encore faut-

1. Alors que d'Holbach pressent l'évolution, son adversaire, Holland (comme Voltaire), est radicalement fixiste. Il estime que le système solaire est ce qu'il a toujours été; que l'homme aussi est immuable, et que l'apparition de nouvelles espèces animales est impossible. Il s'appuie sur le rejet des générations équivoques et spontanées (« Un corps organisé est un tout qui n'a pu se former successivement, puisque chaque partie suppose l'existence des autres », p. 58). Il n'en reste pas moins que c'est précisément à la fin du XVIIIe siècle que le fixisme allait commencer à trouver dans les observations scientifiques les contre-indications les plus fameuses.

il expliquer son fonctionnement, et peut-être même poser la question de sa *nécessité?* C'est ce chapitre VII du *Système de la Nature* qui souleva les plus violentes tempêtes et fut répudié par bien des gens. A vrai dire, il fallut attendre que Watson, au XXe siècle, reprît la question sur le même terrain (sans le savoir) pour qu'on puisse reconnaître à d'Holbach les mérites qui sont vraiment les siens. Mais les doctrines qui triomphent à grand fracas ne sont pas toujours celles qui renferment la plus importante part de vérité.

De l'âme.

C'est chez Gassendi, dont Lange a remis en lumière les idées au XIXe siècle, qu'on trouve les opinions qui se rapprochent le plus de celles du *Système de la Nature.* Dans sa polémique contre les *Méditations métaphysiques* de Descartes, Gassendi trouva l'occasion de mener une attaque vigoureuse contre la doctrine de la séparation de l'âme et du corps, sur laquelle est fondé le spiritualisme cartésien. On sait que Descartes répondit assez cavalièrement à Gassendi, l'accusant, en somme, ou de n'avoir rien compris à ses *Méditations*, ou d'avoir voulu plaisanter. Néanmoins, Descartes ne resta pas absolument maître du terrain [1], et l'on s'en aperçut bien un siècle plus tard : ce sont tous les Philosophes qui reprendront contre le dualisme cartésien les arguments essentiels de Gassendi. Ils montreront avec véhémence que cette « âme », suspendue à Dieu, n'est qu'un leurre; et que ce corps, substantiellement privé d' « âme » (c'est-à-dire d'énergie, d'aptitude aux réactions, de motricité), ne serait qu'une matière inerte. Comment, dans ces conditions, expliquer l'activité propre de l'homme? Et chacun de multiplier les exemples qui montrent l'indissolubilité des rapports entre l'âme et le corps! Chacun de protester contre la théorie des animaux-machines! Dans une langue infiniment moins claire que celle de Voltaire, de Diderot, ou de La Mettrie, le bon

1. Voir BRUNSCHVICG : *Spinoza et ses contemporains,* chapitre sur Descartes, et LANGE : *Histoire du Matérialisme* (t. I).
Dans sa *Réfutation...* du livre de d'Holbach, Holland écrira que la philosophie de Descartes « fut dès sa naissance vivement attaquée, non seulement par les théologiens persécuteurs, mais aussi par de très bons esprits, entre autres par le sage Gassendi, qui en montra tous les faibles. Elle tomba peu à peu, et à peine en trouverait-on aujourd'hui des sectateurs » (t. II, p. 106). Cette condamnation de la « philosophie » de Descartes n'est nullement contradictoire avec l'inspiration de sa méthode. Nous avons déjà souligné le caractère ambigu de l'influence cartésienne au XVIIIe siècle, sensible en particulier chez d'Alembert et Maupertuis. Dans ses *Éléments de la philosophie de Newton,* VOLTAIRE avait noté avec clairvoyance la filiation de Descartes à Newton.

Gassendi avait déjà dit tout eela, et excellemment. Deseartes, qui n'avait si curicusement sollieité d'objeetions que pour son reeueil de *Méditations* eonsacrées à l'exposé du dualisme et aux preuves de l'existenee de Dieu (beaucoup plus de preuves pour Dieu que pour « je suis »! Cette abondance de preuves est suspeete), avait répondu à eôté de la question. Les Encyclopédistes repartirent à l'assaut et l'emportèrent : leur matérialisme parvint à triompher paree qu'il repoussait l'argumentation eartésienne sur l'âme, tout en dépassant son mécanisme purement statique (note 29).

Cependant, d'Holbaeh se distingue iei parmi tous les Eneyelopédistes : ee qui est en cause, à son avis, ee n'est pas,. à proprement parler, la *liaison*, les rapports, entre l'âme et le eorps, ear cette formule suppose toujours une eertaine hétérogénéité de deux substanees (et e'est eneore sous *cet* angle que Bergson essayera de répondre à la question dans *Matière et Mémoire*) — mais *la façon dont la matière (qui est l'unique substance) s'organise pour constituer l'acte de penser*. Sans doute, eela n'est-il pas toujours absolument elair dans son texte. Sans doute, cette orientation de ses recherches est-elle souvent contredite par toute une méeanique des facultés qui nous paraît aujourd'hui bien trop puérile. Mais les mathématiques greeques, par exemple, qui ignoraient le zéro (arithmétique de position), nous paraissent aussi étrangement limitées; pourtant, elles ont frayé la voie. Ainsi des Eneyelopédistes et de d'Holbaeh. L'important dans le *Système de la Nature* est la volonté de ne pas quitter le terrain de l'expérience : il n'y a que de la matière et du mouvement. La pensée doit s'expliquer elle aussi en partant de là.

D'Holbaeh fait d'abord remarquer qu'un pur *esprit*, privé d'étendue, serait ineapable d'agir sur les sens, e'est-à-dire sur des organes matériels qui ont de l'étendue (p. 187). On prétend alors que l'âme serait « tout entière sous chaque point de son étendue [1] ». Mais il faudrait que ce point, « quelque insensible et petit qu'on le suppose, demeure pourtant quelque chose » : si mon corps se meut, mon âme ne peut rester en arrière et possède done une qualité commune avec mon corps et propre à la matière, puisqu'elle est transférée eonjointement avec lui. Il faut donc reeonnaître que l'âme ne peut être distinguée du corps que par abstraetion, « *qu'elle n'est que le corps lui-même, considérée relativement à quelques-unes des fonctions ou facultés dont sa nature et son organisation particulière le rendent suscep-*

1. C'est l'argument de la *Monadologie* de LEIBNIZ, dont d'Holbach cite le disciple Bilfinger.

tible ». Il y a donc une analogie « ou plutôt une *identité* continuelle des états de l'âme et du corps » (p. 196-197).

D'ailleurs, le sens des mots « âme » et « esprit » a varié (nous pourrions ajouter qu'il en est de même pour le mot conscience). D'Holbach distingue très clairement la conception grecque de l'âme, et la conception métaphysique moderne (Descartes, Spinoza, Leibniz). Pythagore, Platon, Démocrite, Aristoxène, Aristote — ce sont les noms cités par d'Holbach — considèrent tous l'âme comme une « matière très subtile », et distinguent d'ailleurs plusieurs âmes, plusieurs principes moteurs du corps. Les Pères de l'Église ne pensaient pas autrement (Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origène, Justin, Irénée). Il faudrait toutefois ajouter que pour Platon et Aristote il existe un monde parfaitement immatériel des Formes ou Idées, qui survole en quelque sorte les sphères matérielles des âmes, comme pour le christianisme s'impose, au-dessus de tout, le monde purement idéal de l'amour de Dieu. D'Holbach note que c'est à Descartes que l'on doit « le système de la spiritualité, tel qu'on l'admet aujourd'hui » (p. 201), car il est le premier « qui ait établi que ce qui pense doit être distingué de la matière », d'où il conclut que ce qui pense en nous est un esprit, c'est-à-dire une substance simple et indivisible [1]. Contre cette distinction d'Holbach dresse les conclusions de l'expérience. « Que le Physicien, que l'Anatomiste, que le Médecin, réunissent leurs expériences et leurs observations, pour nous montrer ce que nous devons penser d'une substance qu'on s'est plu à rendre méconnaissable... »

Au chapitre XI (*Du Système de la liberté de l'homme*), d'Holbach écrit : « Nous avons déjà suffisamment prouvé que cette âme n'était que le corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette âme, *quand même on la supposerait immatérielle* (souligné par nous P. N.), était perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps, soumise à tous ses mouvements sans lesquels elle resterait inerte et morte; par conséquent, elle est soumise à l'influence des causes matérielles et physiques qui remuent ce corps, dont la façon d'être, soit habituelle, soit passagère, dépend des éléments matériels qui forment son tissu, qui constituent son tempérament, etc. » (t. II, p. 62). Nous voyons qu'ici encore le *Système de la Nature* paraît

1. D'Holbach considère d'ailleurs que les « entraves de la Théologie » sont pour beaucoup dans les « romans métaphysiques de Leibniz, de Descartes, de Malebranche, de Cudworth, etc. », et dans « les ingénieuses chimères connues sous les noms de système de l'harmonie préétablie, des causes occasionnelles, de la prémotion physique, etc. ».

hésiter entre deux explications. S'il y avait une âme particulière, elle n'en serait pas moins dépendante. du corps; en tout cas, cette dépendance, ce parallélisme des effets, sont tellement étroits, qu'ils ne permettent guère de conclure au caractère particulier, *sui generis*, de cette âme. Il est beaucoup plus probable que cette âme n'est « que le corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres ». Encore une fois, c'est cette attitude qui constitue l'originalité de d'Holbach.

C'est le *rôle du cerveau* qui va fournir à d'Holbach la clé essentielle de son explication. Combien sont encore frustes nos connaissances sur le système nerveux! Et combien peuvent alors paraître rudimentaires les données dont disposait d'Holbach!

Néanmoins, le baron est dans la bonne voie... La neurologie n'existait pas à proprement parler, et d'ailleurs, les techniques anatomiques et histologiques étaient tout aussi en retard qu'aujourd'hui, comme il est naturel, sur les résultats de la physiologie et de l'observation du comportement [1].

Le cerveau et les sens.

« Ceux qui ont distingué l'âme du corps ne semblent avoir fait que distinguer son cerveau de lui-même. En effet, le cerveau est le centre commun où viennent aboutir et se confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain : c'est à l'aide de cet organe intérieur que se font toutes les opérations que l'on attribue à l'âme; ce sont des impressions, des changements, des mouvements communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau; en conséquence, il réagit et met en jeu les organes du corps, ou bien il agit sur lui-même et devient capable de produire au dedans de sa propre enceinte, une grande variété de mouvements, que l'on a désignés sous le nom de *facultés intellectuelles* » (p. 208). Arrêtons-nous un

1. Voir Lhermitte : *Les Mécanismes du cerveau* et *Les Fondements biologiques de la psychologie*. Dans ce dernier livre, il écrit : « ...La plupart des successeurs de Descartes, après avoir rejeté cet essai malheureux de localisation, tinrent, sans aucune preuve sérieuse d'ailleurs, pour une détermination variable du siège de l'âme; qui, pour le centre ovale (Vieussens), qui, pour le corps calleux (La Peyronie), qui, pour l'origine des nerfs (Haller) après Galien. Sans doute, nous trouvons aux xvii[e] et xviii[e] siècles quelques tentatives intéressantes visant à pénétrer plus profondément le mystère des fonctions du système nerveux, et pas plus les observations ou les suggestions des Haller, des Bonnet, des Hartley, lequel se représentait l'influx nerveux sous une forme ondulatoire, analogue à celle que nous acceptons aujourd'hui, que *L'Homme-machine* du bouillant La Mettrie, ne méritent l'indifférence; mais ce n'est là qu'une brillante poussière d'esprits à côté de Descartes et de Thomas Willis » (*Les Fondements biologiques de la psychologie*, p. 21. Chap. i[er] consacré à l'historique de la question).

instant sur cette déclaration, où se trouvent contenues à la fois tant d'intuitions justes et d'erreurs [1]. D'Holbach voit au cerveau et à l'ensemble du système nerveux une double fonction : d'une part, il sert de centre de réception et de transmission des impressions sensorielles; et d'autre part, il peut *retenir* les ébranlements subis, ce qui constituerait l'essence du phénomène de la pensée. On aurait ainsi un jeu double dans l'activité cérébrale : permettre à certains mouvements de répondre à d'autres mouvements (c'est ce que nous appelons réflexe), et permettre la rétention de certains mouvements. Mais en quoi ces ébranlements conservés, retenus, *sont-ils* les facultés elles-mêmes? Avant de revenir sur ce point, voyons un peu plus avant l'analyse de d'Holbach [2].

Le baron n'a pas de peine à montrer que la première faculté de l'organisme humain, c'est l'irritabilité. Ne soyons pas dupes du mot dont il se sert : le *sentiment*. Le sentiment est d'abord pour lui la sensibilité physique : « Cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des corps animés, occasionnée par la présence d'un objet matériel qui agit sur ces organes, dont les mouvements ou les ébranlements se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un grand nerf, ou qui ressemble à un grand arbre dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme, les nerfs viennent se réunir et se perdre dans le cerveau; ce viscère est le vrai siège du sentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons suspendue au centre de sa toile, est promptement averti de tous les changements marqués qui surviennent au corps, jusqu'aux extrémités duquel il envoie ses filets ou rameaux [3] » (p. 214). Mais cette sensibilité n'est pas seulement le fait de toute matière vivante. « En un mot, la sensibilité est, ou une qualité qui se communique comme le mouvement, et qui s'acquiert par la combinaison, ou cette sensibilité est une qualité inhérente à toute matière; et dans l'un et l'autre cas, un être inétendu tel que l'on suppose l'âme humaine, ne peut en être le sujet [4] » (p. 218). On entend souvent

1. D'Holbach traite la question au chapitre VII et au chapitre VIII. (Des facultés intellectuelles; toutes sont dérivés de la faculté de sentir.)

2. Notons en passant que d'Holbach cite à peu près les mêmes expérimentateurs que La Mettrie : La Peyronie, Willis, Bartolin, Borelli.

3. Comme la plupart de ses contemporains, d'Holbach pense que la puissance intellectuelle varie avec le volume du cerveau. Cette idée persista longtemps; elle n'a plus guère cours, malgré la toujours bonne réputation des « grosses têtes ». Cf. LAPICQUE, Le poids du cerveau et l'intelligence (*Nouveau Traité de Psychologie*, t. I).

4. C'est Haller qui mit le premier en lumière le phénomène de l'*irritabilité*. Cette propriété de la matière organique avait déjà été indiquée par

à ce propos s'élever des critiques de ce genre : avons-nous encore besoin, en 1941, d'être convaincus que le fonctionnement nerveux n'implique aucune intervention d'une âme? Une affirmation générale de ce genre compense-t-elle les défauts de connaissance chez d'Holbach, et ses illusions sur le pouvoir du cerveau lui-même? Ne vaut-il pas mieux abandonner à l'oubli ces descriptions grossières, dignes pendants de celles d'Aristote et de Descartes?... A notre avis, tant d'assurance ne sied pas. L'âme a disparu de nos Traités de physiologie, et sans doute d'Holbach s'est encore trop représenté la mécanique du cerveau sur le modèle d'une petite divinité. Mais qui oserait affirmer que sous le nom de « conscience » ce n'est pas encore elle qui réapparaît aujourd'hui, et ne semble pas disposée à laisser le terrain? Voilà pourquoi bien des arguments holbachiens ne sont pas à nos yeux dénués de valeur, même aujourd'hui.

Avec celui du système nerveux, c'est le fonctionnement des sens sélectifs qui intéresse spécialement d'Holbach, comme tous ses contemporains. Le sensualisme de Locke et de Hobbes est un de leurs articles de foi. Au fronton de toutes leurs œuvres, on trouverait rappelé l'adage aristotélicien : *nihil in intellectu quod non fuerit prius in sensu.* Mais l'empirisme anglais est largement dépassé. Les sens ne sont pas seulement l'occasion de l'intellection et n'en sont pas les composantes mêmes, sauf pour Condillac et Helvétius; c'est l'organisation de leurs impressions par le cerveau qui constitue la pensée tout entière. « L'on appelle *sens*, les organes visibles de notre corps, par l'intermède desquels le cerveau est modifié. » Ce mouvement s'opère avec une grande rapidité. D'ailleurs, dit d'Holbach, « je serais assez tenté de croire que ce que les médecins nomment le fluide nerveux, ou cette matière si mobile qui avertit si promptement le cerveau de tout ce qui se passe en nous, n'est autre chose que la *matière électrique*, et que c'est la différence de ses doses ou proportions qui est une des principales causes de la diversité des hommes et leurs facultés » (p. 255, note). Le temps n'était pas encore venu où l'histologie, l'anatomie, la physiologie et la physico-chimie, pouvaient tracer un tableau plus complet, plus

Glisson (au milieu du XVIIe siècle), oubliée, et décrite à nouveau par J. de Gorter. Mais Haller l'individualisa nettement avec ses lois propres et dans ses rapports avec les autres forces de l'organisme vivant. C'est un moteur. Dans sa *Physiologie* (1757-1766) et dans un Mémoire publié à Lausanne en 1766, il en parle comme d'une propriété appartenant en propre à la fibre, qui paraît réservée aux éléments musculaires, et distincte de l'élasticité. La sensibilité est une deuxième propriété des tissus. Haller expose sa découverte d'abord en 1752, mais La Mettrie en parle en 1748 dans *L'Homme-machine.* Haller n'a-t-il pas emprunté à La Mettrie, ce qui expliquerait leur controverse?

divers. L'étude expérimentale de l'arc réflexe n'existait pas encore. La structure interne du système nerveux restait absolument mystérieuse; le mécanisme sélecteur des cellules sensorielles était inconnu; c'est pourquoi la sensation était toujours conçue sous la forme d'un choc mécanique, traduisant et reflétant exactement le monde extérieur tel qu'il est. Enfin, l'étude de la mécanique et de la symbolique vocale est à peine ébauchée, et son importance et sa spécificité sont loin d'être appréciées comme il convient [1].

C'est pourquoi, malgré ses remarquables efforts, d'Holbach va faire, comme tous ses contemporains, la part trop belle à la mécanique abstraite des facultés dérivées des sens. « En général, dit-il, le sentiment n'a lieu que lorsque le cerveau peut distinguer les impressions faites sur les organes; c'est la secousse distincte, ou la modification marquée qu'il éprouve, qui constitue *la conscience.* D'où l'on voit que le sentiment est une façon d'être ou un changement marqué produit dans notre cerveau à l'occasion des impulsions que nos organes reçoivent, soit de de la part des causes extérieures, soit de la part des causes intérieures qui les modifient d'une façon durable ou momentanée... » (p. 223). On donne différents noms aux changements enregistrés par le cerveau. Ces changements, considérés en eux-mêmes, se nomment *sensations;* ils se nomment *perceptions*, dès que l'organe intérieur les aperçoit ou en est averti; ils se nomment *idées*, lorsque l'organe intérieur rapporte ces changements à l'objet qui les a produits. Ainsi, toute la vie intellectuelle est tributaire des sens. Sur ce plan, l'homme ne se distingue « des autres êtres que nous nommons insensibles et inanimés » que par la plus grande mobilité de son organisation. D'Holbach reproduit ensuite l'explication courante à son époque du fonctionnement des sens (vue, toucher, odorat, goût, ouïe), dont il dit : « Telles sont les seules voies par lesquelles nous recevons des sensations [2]... » (note 31.)

Mais c'est l'organe intérieur, le cerveau, qui jouit de la faculté de penser, c'est-à-dire « d'apercevoir en lui-même ou de sentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner, et de les séparer, etc. D'où l'on voit que la pensée n'est que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il se donne à lui-même. » A n'en pas douter, cette interprétation prête le flanc au spiritualisme pourtant si âprement combattu par

1. La Mettrie et d'Holbach croient d'ailleurs que les animaux convenablement dressés parviendraient à l'élocution humaine. Voir : *L'Homme-machine*, p. 77-78.
2. Il nous paraît inutile de nous appesantir sur le détail de cette description, aujourd'hui à peu près entièrement périmée.

d'Holbach, car, si le cerveau peut « se donner à lui-même » des modifications, ne tombe-t-on pas dans l'erreur de ceux qui, en distinguant le cerveau de lui-même, n'ont fait que distinguer l'âme du corps, comme semble le lui reprocher Holland? (n. 32). Ou faut-il comprendre que le cerveau peut être affecté par des mouvements intérieurs à lui-même, par exemple à la façon dont on explique maintenant la régulation du système nerveux par certaines hormones; ou bien que le système nerveux jouit d'un pouvoir différenciateur propre, comme celui qui s'exprime par les variations de chronaxie et la mécanique des réflexes conditionnés? Dans ce cas, il s'agirait de mouvements du milieu interne, et non d'un dédoublement du cerveau, à proprement parler. Il semble que d'Holbach hésite entre les deux interprétations, ou qu'il les mêle. On peut citer sur ce point cette intéressante opinion : « La pensée a un commencement, une durée, une fin, ou bien une génération, une succession, une dissolution, comme tous les autres modes de la matière; comme eux, la pensée est excitée, déterminée, accrue, *divisée*, composée, simplifiée, etc. » Ainsi, la pensée — elle-même mouvement matériel, ébranlement nerveux — est susceptible d'être *divisée*, et, par conséquent, l'un de ses éléments peut servir d'excitant aux autres. Notre organe intérieur « a le pouvoir de se modifier lui-même, et de considérer les changements ou les mouvements qui se passent en lui, ou ses propres opérations, ce qui lui donne de nouvelles perceptions et de nouvelles idées ». C'est de ce pouvoir de réflexion, en somme très incertain, que d'Holbach déduit la *mémoire*, l'*imagination*, le *jugement*, la *volonté*, l'*entendement*, l'*intelligence*, etc. Bref, le cerveau joue un peu le rôle de *deus ex machina* pour toutes les fonctions dont les impressions sensorielles brutes parvenaient difficilement à rendre compte.

Nous avons vu que d'Holbach avait d'abord nettement distingué deux fonctions du système nerveux : 1° « mettre en jeu les organes du corps », par réaction aux excitations extérieures, et 2° agir sur lui-même pour produire les facultés. Or, d'Holbach ne s'intéresse guère au premier type de fonctionnement, et, par contre, consacre de longues pages à la mécanique supposée des facultés. C'était faire fausse route. C'est Cabanis qui reprendra plus tard l'étude des réactions, qui mènera à celle des réflexes, base de la psychologie de comportement (animale et humaine) moderne. On trouve assez facilement la raison de cette attitude de d'Holbach. C'est que les connaissances en physiologie, en anatomie cellulaire et en chimie, étaient encore très arriérées à son époque. L'étude des réactions corporelles et des connexions neuro-musculaires, l'étude des mécanismes

sensoriels n'allaient pas bien loin. Les faits cités par d'Holbach concernent tantôt l'activité corticale (expérience de La Peyronie sur la « léthargie » obtenue par compression du cerveau), la morphologie (volume comparé du cerveau des hommes et des animaux), la physiologie sensorielle (élévation des seuils de douleur, lors d'une blessure non ressentie au cours d'un combat), et l'influx nerveux (de nature électrique); c'est à peu près tout. Les exemples que cite La Mettrie sont d'ailleurs du même type, quoique plus abondants (voyez *L'Homme-machine*, p. 74 et sqq.) : volume comparé du cerveau des hommes et des animaux, à l'avantage des premiers; réflexes médullaires (un coq décapité continue à marcher quelque temps), etc. Tous ces faits, que nous rapportons aujourd'hui à différents aspects du fonctionnement cérébro-spinal, ne sont considérés par d'Holbach que comme des illustrations d'un phénomène unique : la dépendance étroite, inéluctable, des sensations reçues de l'intérieur et des attitudes « morales ». Le cerveau joue dans cette chaîne le rôle d'*arbitre* indépendant; et l'on ne parvient pas à comprendre d'où lui vient ce caractère d'autonomie, sinon que c'est une propriété particulière à l'organisation cérébrale, c'est-à-dire à la pensée. D'où le cercle. Nous verrons qu'en étudiant le problème de la liberté humaine, d'Holbach a été conduit à serrer le problème de plus près.

Toute cette conception du rôle du système nerveux comme collecteur et arbitre des impressions sensorielles n'est pas propre à d'Holbach. Il la partage entièrement avec Diderot, et il est bien probable qu'elle est le fruit de leurs discussions sur l'œuvre des anatomistes et des physiologistes souvent cités par eux. Tous les « Philosophes » sont sensualistes, tous chantent les louanges de Locke. Mais tous ne s'arrêtent pas là. Condillac, comme Helvétius, reste dans la voie tracée par le maître anglais, alors que Diderot et d'Holbach cherchent de nouvelles cautions dans les études expérimentales. Helvétius, dans son livre de *L'Esprit*, avait écrit : « La nature de l'esprit consiste à observer des rapports » (rapports entre les données fournies par les sens). Mais dans ses notes critiques, Diderot lui objectait (en 1778) : « Je le veux, mais est-ce l'oreille qui observe et compare les rapports? Non. Est-ce l'œil qui observe et compare les rapports? Non. Ils reçoivent des impressions, mais c'est ailleurs que la comparaison s'en fait. Cette opération n'est d'aucun des sens. A qui appartient-elle donc? *Au cerveau, je crois.* »

Et plus loin : l'accès de fièvre, la folie qui suit un accident à la tête, tous les autres organes étant sains, ne prouvent-ils pas « que la perfection des opérations intellectuelles dépend

principalement du cerveau et du cervelet? » (Assézat, II, 296).

Et encore :

« Il y a cinq sens (selon Helvétius)... oui, voilà les cinq témoins; mais le juge ou le rapporteur? Il y a un organe particulier, le cerveau, auquel les cinq témoins font leur rapport. Cet organe méritait bien un examen particulier (Assézat, II, 318) ». « ... Il ne faut pas examiner les sens relativement à l'effet général de leur concours, sans y faire entrer l'organe corrélatif, la tête » (Assézat, II, 319).

A propos de tout autre chose, dans le *Salon* de 1767 (trois ans avant le *Système*), Diderot donne la même explication : « Vous concevez maintenant ce que c'est que le fromage mou qui remplit la capacité de votre crâne et du mien. C'est le corps d'une araignée, dont tous les filets nerveux sont les pattes et la toile. Chaque sens a son langage. Lui, il n'a point d'idiome propre, il ne voit point, il n'entend point, il ne sent même pas; mais c'est un excellent truchement. » C'est pourquoi le faiblesse du système nerveux fait la sensibilité exagérée [1].

Dans l'*Entretien avec d'Alembert* et le *Rêve de d'Alembert*, Diderot parle avec un brio extraordinaire dans le même sens. La forme dialoguée est ici très révélatrice : elle nous offre une image brillante de ce que devaient être les discussions entre quelques philosophes, dans quelques salons [2].

L'idée du cerveau-arbitre apportait donc un élément nouveau à l'analyse du comportement humain. Néanmoins, c'est elle qui bloqua longtemps l'étude des réactions corporelles, du comportement proprement dit, selon la terminologie moderne. D'Holbach avait pressenti le principe de cette étude (qui découlait évidemment des prémisses de l'empirisme sensualiste), mais tout le courant de l'époque — y compris l'influence de Locke — l'invitait encore à se contenter de la construction plus rapide d'une mécanique abstraite des facultés. Il s'entend que d'Holbach, comme tous ses confrères les Philosophes, considérait les

1. Bordeu dit, dans *Le Rêve de d'Alembert* : « ...Je rêve comment la sensibilité ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres... Mais qu'est-ce qu'un être sensible? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille? Un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressources. » — Comme on le voit, l'image de l'araignée, publiée par Diderot, se retrouvera dans le *Système*...

2. « Diderot a gardé pour lui, pour ses papiers, la plupart de ces affirmations. Elles n'ont donc pas eu d'influence », dit M. Mornet (*La Pensée française au* XVIIIe *siècle*, p. 43). En tout cas, il ne les a pas cachées à d'Holbach. Diderot parlait et conversait. Il n'y a pas que le papier qui compte dans la diffusion des idées, ce qu'oublient souvent les professeurs.

facultés comme des produits de l'expérience sensorielle, et non comme des émanations de l'âme immatérielle, des substances éternelles et innées. C'était déjà beaucoup et l'associationnisme du siècle suivant ne verra pas toujours beaucoup plus loin. Néanmoins, cette physiologie des facultés finit par prêter au même arbitraire que la pure psychologie rationnelle à la Wolf : il ne restait alors qu'à revenir à la voie aperçue, mais négligée par le *Système de la Nature*, c'est-à-dire à la négation de la psychologie des facultés, substantiellement indépendantes, à l'extension indirecte du champ de l'expérience sensorielle (instrumentation), à la prépondérance des mécanismes de réactions réflexes, à l'étude objective du comportement, et finalement à l'interprétation par le mécanisme verbal (au sens large) de la soi-disant conscience, dernier avatar de l'âme. Le behaviorisme watsonien devait seul tenter de remplir ce programme jusqu'au bout. Ajoutons que le finalisme social, qui est l'un des ressorts les plus puissants de la nature dans la psychologie holbachienne, est aussi au premier plan de la psychologie objective du XXe siècle.

L'idée du cerveau-arbitre, capable de *choisir*, c'est-à-dire de s'opposer à lui-même, de se dédoubler, et par là même d'enfanter toutes les facultés intellectuelles, s'est d'ailleurs maintenue, avec des formes variées, jusqu'à une époque récente. La conception moderne du système nerveux-*relai*, née des progrès de l'histologie et de l'étude des arcs et circuits réflexes, est toute récente; c'est d'ailleurs une conception mécanicienne, puisqu'elle est essentiellement basée sur des phénomènes de production et de conduction électro-chimique, comme le soupçonnait déjà d'Holbach. Ce que le système nerveux a gagné en déterminations fines, en polymorphisme, en potentialités, en capacités de réaction différenciée, a été perdu pour son prétendu caractère autonome et libre; il tenait fermement le corps entier sous sa domination, et l'on s'aperçoit que certains éléments corporels (hormones) le tiennent à leur tour dans une étroite dépendance; en tout cas, qu'il est lui-même plutôt un centre signalisateur, transmetteur, plutôt qu'un producteur autonome d'énergie.

Facultés et tempéraments.

Dès qu'il s'agit de montrer simplement la dépendance des facultés intellectuelles de certaines causes physiques, d'Holbach est intarissable. Il partage du reste cet enthousiasme avec Diderot, avec La Mettrie, avec la plupart des naturalistes et des Philosophes leurs contemporains. La vogue de Locke est alors

extraordinaire. La critique anti-théologique bat son plein. Le siècle est passionné pour le progrès mécanique et s'enchante des automates. Vaucanson est tout aussi inséparable du *Système de la Nature*, que Locke et Harvey, comme Lange l'a déjà signalé. Cette griserie, qui annonce à l'humanité une ère nouvelle, emporte aussi la politique. Améliorer le sort des hommes, les rendre maîtres de leur destin, voilà le but suprême. La physiologie et la psychologie des Encyclopédistes ne sont pas des sciences de cabinet; ce sont des sciences pratiques, pressées de démontrer qu'elles n'ignorent rien de leur origine sociale, annonciatrices de révolutions politiques grandioses. Avec un zèle qu'admirait les pédant Hegel lui-même, d'Holbach multiplie les explications : oui, nos idées peuvent être modifiées comme notre corps lui-même; la Médecine n'est plus seulement curatrice des corps : elle l'est aussi de tous leurs mouvements, et, par conséquent, aussi de leur vie morale et sociale.

Aujourd'hui, il n'est pas difficile de contester le détail de nombreuses analyses holbachiennes; mais il est beaucoup moins aisé de se débarrasser de leur orientation, de leur structure, de leur méthodologie. Pendant longtemps, le seul mot de « simplisme », de « grossièreté », a suffi pour maintenir d'Holbach au rancart, en posture honteuse. A Diderot, philosophe lui-même, on ne faisait pas grâce, malgré la magie du style, par quoi ne brillait pas son hôte du Grandval. Aujourd'hui, cette attitude est bien plus difficile à défendre. La psychologie, la pédagogie, la techno-psychologie, se sont à leur tour engagées dans la voie tracée par les Encyclopédistes, sont venues élargir le champ des sciences naturelles. Aucune forme sérieuse de la psychologie ne peut se passer de la méthodologie expérimentale, de l'étude expérimentale du comportement. Il n'était donc pas aussi vain que le prétendent certains de rechercher avec patience, avec minutie, tout ce qui permettait de déceler dans la conduite humaine des connexions, des rapports de causalité, des formes d'actions réciproques, qui élargissent le domaine du déterminisme. D'Holbach avait bien compris que l'intervention du déterminisme physique dans l'explication du comportement humain n'y introduisait pas précisément la simplicité; il souligne (pp. 243-244) que la diversité et la variété des combinaisons y sont infinies, ou plutôt, qu'elles varient avec chaque homme. Cette variabilité, cette multiplicité des aspects du « moral », ne sont d'ailleurs pas plus étranges que celles du monde physique « inanimé ». Lui aussi se laisse ramener à des lois, ce qui est l'essentiel. Si l'on soutient que les lois très simples, trop simples, que le *Système de la Nature* révèle derrière le mécanisme animal, apparaissent aujourd'hui tout à fait submergées dans le détail énorme de nos explications,

on pourra facilement répondre qu'il s'agit là du progrès de la science elle-même. La physique et la chimie modernes peuvent-elles donc se satisfaire des systèmes de Newton et de Lavoisier? Et pourtant, qui contesterait à ces savants leur place historique dans l'évolution de la science? Ainsi des Encyclopédistes, et de d'Holbach en particulier, le plus dénigré d'entre eux.

« Les organes visibles des hommes, écrit-il, ainsi que leurs organes cachés, ont bien une analogie ou des points généraux de ressemblance et de conformité, qui font qu'ils paraissent en gros affectés de la même manière par de certaines causes; mais leurs différences sont infinies dans les détails. Les âmes humaines peuvent être comparées à des instruments dont les cordes, déjà diverses par elles-mêmes ou par les matières dont elles ont été tissées, sont encore montées sur des tons différents : frappée par une même impulsion, chaque corde rend le son qui lui est proprc, c'est-à-dire qui dépend de son tissu, de sa tension, de sa grosseur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, etc. C'est là ce qui produit le spectacle si varié que nous offre le monde moral[1] », etc.

D'Holbach se fait évidemment du tempérament, c'cst-à-dire du caractère individuel, une idée qui parut tout le long du XIXe siècle un peu alchimique, un peu trop « qualitative ». Cependant, il n'est pas inintéressant de constater que le XXe siècle, qui vit la naissance du behaviorisme, voit aussi une renaissance de l'étude des tempéraments, sous le nom de caractérologie, de typologie, de biotypologie. Les connaissances de plus en plus nombreuses dans le domaine général du métabolismc, des sécrétions internes, des équilibres chimiqucs tissulaires, avaient d'abord dissipé les résultats acquis par la description plus vague et hypothétique des humeurs, des tempéraments. Mais ces connaissances elles-mêmes ont fait apparaître une nouvelle forme d'intégration de l'activité individuelle, et ont mis au jour un nouvel aspect de ce qu'on appelait le tempérament, ct qu'on désigne plutôt maintenant du nom de caractère. On est passé des « humeurs » aux structures, du bilicux à l'autiste, du spleenétique au thyroïdien. C'est en partie un progrès, qui a ses précurseurs.

« Il n'est point douteux, dit d'Holbach, devançant toujours nos préoccupations, que le tempérament de l'homme ne puisse être corrigé, altéré, modifié par des causes aussi physiques quc celles qui le constituent... » Quant à ces causes, laissons à l'époque la responsabilité de leur désignation : ce serait d'abord le

1. Cette comparaison avec les cordes se trouve aussi chez Diderot dans *l'Entretien avec d'Alembert* et dans *Le Neveu de Rameau.*

« principe igné », ou phlogistique, ou matière inflammable, ressort essentiel de l'énergie vitale. De là proviennent la sensibilité, donc l'esprit, avec ses formes les plus brillantes : inspiration, génie... L'expérience seule donnera forme et efficacité à ces dispositions, elles-mêmes dérivées du milieu externe et interne. L'expérience permettra alors la constitution de la raison.

D'Holbach croyait en 1770 au « principe igné » de Stahl. Mais il partageait cette croyance, nous l'avons vu, avec les plus savants de ses contemporains. C'est plus tard que naîtra la théorie moderne de la chaleur, et la thermodynamique. Remarquons en passant que le baron est encore d'accord ici avec son ami Diderot, au moins négativement. Diderot aussi croyait aux vertus spécifiques de la chaleur et à son rôle décisif dans la vie organique. Mais si d'Holbach se trompe sur la chaleur, il ne se trompe point sur la méthodologie. N'est-ce pas déjà l'essentiel pour un « philosophe »?

L'habitude.

On sait que les préoccupations des Encyclopédistes étaient essentiellement pratiques. La spéculation pure n'était pas leur fait. Dans le groupe, d'Holbach ne fait pas exception. Ces lois de la mécanique organique, il veut les faire servir au bien commun, au progrès de la société, au bonheur des individus. Le *Système de la Nature* est autant une éthique qu'un Traité du Monde. Ce but de sa philosophie ne fait pas l'objet particulier de notre examen, mais il ne faut pas le perdre de vue si l'on veut comprendre comment d'Holbach traitera du problème capital de l'*habitude.*

La formation des habitudes pose deux problèmes également importants : celui de leur genèse, de leur acquisition, de leur transmission, et celui de leur destination, de leur utilité. D'une part, il s'agit d'expliquer objectivement l'origine de nos habitudes (et par conséquent aussi de nos habitudes intellectuelles, de nos idées) en rejetant ainsi le dogme cartésien des idées innées, c'est-à-dire l'intervention providentielle d'un Créateur. D'autre part, il faut tirer de l'explication mécanique de l'acquisition des habitudes toutes les conclusions qu'elle comporte dans le domaine de l'éducation. L'intérêt pour la pédagogie est commun à tous les maîtres du XVIIIe siècle. Helvétius, Rousseau, y ont consacré des forces encore plus importantes que Voltaire, Diderot et d'Holbach. L'éducation devenait l'une des préoccupations capitales de la nouvelle société dans laquelle le progrès rem-

plaçait la tradition. Il ne faut donc pas s'étonner de voir d'Holbach consacrer un chapitre tout entier à discuter du dogme des idées innées en relation avec le problème de l'habitude [1].

« L'*habitude*, dit d'Holbach, est dans l'homme une façon d'être, de penser et d'agir, que nos organes, tant extérieurs qu'intérieurs, contractent par la fréquence des mêmes mouvements; d'où résulte le pouvoir de faire ces mouvements avec promptitude et facilité » (p. 276). D'Holbach reprend en somme l'explication de Hume [2] sur l'habitude, qui provient de « la fréquence des mêmes mouvements ». Inutile de dire que cette explication ne nous satisfait plus, surtout parce qu'elle ne fait que reculer la solution réelle du problème. En effet, d'où provient cette disposition à répéter un mouvement? Est-il bien sûr qu'un mouvement puisse être *le même* qu'un autre? Si la psychologie moderne fait intervenir à ce sujet toute une série de facteurs différents, il n'en reste pas moins que d'Holbach a très bien exposé l'immense importance des habitudes. « Si nous considérons attentivement les choses, poursuit-il, nous trouverons que presque toute notre conduite, le système de nos actions, nos occupations, nos liaisons, nos études et nos amusements, nos manières et nos usages, nos vêtements, nos aliments, sont des effets de l'habitude. Nous lui devons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la pensée, du jugement, de l'esprit, de la raison, du goût, etc. C'est à l'habitude quc nous devons la plupart de nos penchants, de nos désirs, de nos opinions, de nos préjugés, les fausses idées que nous nous faisons du bien-être... C'est l'habitude qui nous attache soit au vice, soit à la vertu.

« Nous sommes tellement modifiés par l'habitude, que souvent on la confond avec notre nature. » Et d'Holbach va faire une véritable esquisse génétique de l'habitude, de l'apprentissage, comme nous disons aujourd'hui :

« ... C'est par un pur mécanisme que nous pouvons expliquer les phénomènes tant physiques que moraux de l'habitudc; notre âme, malgrć sa prétendue spiritualité, se modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées consignées dans le cerveau, par le moyen de certains mouvements que, dans l'enfance, notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue, une fois habituée ou exercée à se mouvoir d'une certainc

1. Gassendi avait déjà polémiqué avec succès contre Descartes à ce propos. La Mettrie prononce la même condamnation que d'Holbach.

2. Et de Hobbes, qui écrit qu' « il est de la nature de tout être corporel qui a souvent été mû de la même manière, de recevoir continuellement une plus grande aptitude, ou plus de facilité, à produire les mêmes mouvements » (Cf. *Essai sur la nature humaine*).

manière, a beaucoup de peine à se mouvoir d'une autre; le gosier prend difficilement les inflexions qu'exigerait un langage différent de celui auquel nous sommes accoutumés. Il en est de même de nos idées; notre cerveau, notre organe intérieur, notre âme accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine manière, à attacher de certaines idées aux objets, à se faire un système lié d'opinions vraies ou fausses, éprouve un sentiment douloureux, lorsqu'on entreprend de donner une nouvelle direction à ses mouvements habituels. *Il est presque aussi difficile de nous faire changer d'opinions que de langage* » (p. 278).

En passant, d'Holbach voit dans cet enracinement de l'habitude l'un des obstacles à l'amélioration des mœurs. Il est la source de « l'opiniâtreté que les hommes montrent communément pour leurs religions, pour leurs usages anciens et leurs coutumes déraisonnables, pour leurs lois si peu justes, pour leurs abus..., pour leurs préjugés... ».

Dans ces conditions, *l'éducation n'est que l'art de faire contracter aux hommes de bonne heure, c'est-à-dire quand leurs organes sont très flexibles, les habitudes, les opinions et les façons d'être adoptées par la société où ils vivent.* Que peut-on ajouter à cela, même aujourd'hui? D'Holbach voit bien que, dès la naissance, l'être subit des influences inexorables qui lui impriment certaines habitudes. L'être humain n'apporte en naissant que certaines dispositions physiques, qui ne se révèlent d'ailleurs pas toutes en même temps et dépendent de la maturation de certaines fonctions organiques. Mais le fait est que ces dispositions ne s'organisent qu'à partir d'une expérience physique et physiologique quotidienne faite par l'enfant dans le milieu social donné. « Les premiers mouvements de notre enfance sont employés à faire des expériences; ceux qui sont chargés du soin de nous élever, nous apprennent à les appliquer, ou développent la raison en nous; les premières impulsions qu'ils nous donnent décident en général de notre sort... Sous les yeux de ses maîtres, l'enfant acquiert les idées, il apprend à les associer... On lui montre différents objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr, à désirer ou à fuir, à estimer ou à mépriser... » (p. 282). Au chapitre XII de la 2 e partie, d'Holbach a une autre formule tout à fait nette, qui résume, plus de cent ans à l'avance, les conclusions les plus sérieuses de la psychologie moderne : « *Les hommes*, écrit-il, *ne sont que ce que les fait leur organisation modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple; par le gouvernement, par l'opinion, par les circonstances durables, ou momentanées.* » C'est l'idée même que Diderot oppose à Helvétius, pour qui l'éducation est tout, et l'organisation corporelle rien.

Au XVIIIe siècle, ces idées sont dans l'air. On a déjà remarqué

qu'à cette époque, *l'enfant* commence à devenir un personnage réel de la société, avec ses besoins propres. L'accroissement absolu de la population n'est pas étranger à cet intérêt, pas plus que le développement de l'industrie artisanale et manufacturière, où l'enfant sera bientôt appelé — dans des conditions impitoyables — à exercer sa force de travail. L'*Émile*, qui soulignait l'importance de l'éducation pratique et manuelle, fut le livre de chevet de plusieurs générations de pédagogues, comme le *Contrat social* fut celui des futurs législateurs démocratiques. En dépit de la profession de foi du Vicaire Savoyard, Émile subira une éducation dont les principes se retrouvent aussi chez d'Holbach, et chez bien d'autres. D'ailleurs, d'Holbach jugea utile d'intercaler dans ce chapitre du *Système de la Nature* un exposé de ses principes politiques plus longuement développés dans ses autres ouvrages. L'organisation en société doit, en effet, être fondée sur une physique sociale dont la formation des habitudes qui concourent au bien général est le ressort essentiel[1].

Et d'Holbach insiste énergiquement, d'un point de vue que nous pourrions qualifier de génétique, sur l'expérience infantile au cours de laquelle s'acquièrent ce qu'on appelle des idées. Celles-ci, d'ailleurs, « se sont gravées quelquefois très difficilement dans notre cerveau, n'ont jamais été fixes, et ont perpétuellement varié en nous »; elles sont « des effets de l'éducation, de l'exemple, et surtout de l'habitude, qui, par des mouvements réitérés, fait notre cerveau se familiariser avec des systèmes... »

Les idées innées.

Mais au XVIII[e] siècle, le préjugé était encore puissant en faveur de la doctrine des idées innées. Depuis Descartes, cette doctrine s'était quelque peu modifiée. Pour d'Holbach, ses tenants « prétendent que cet organe intérieur (l'âme matérielle) a le pouvoir de tirer des idées de son propre fonds; ils veulent que, même en naissant, l'homme apporte des idées qu'ils ont appelées innées, d'après cette notion merveilleuse... Ils ont donc cru que l'âme, par un privilège spécial, jouissait, dans une nature où tout est lié, de la faculté de se mouvoir d'elle-même, de se créer des idées, de penser à quelque objet sans y être déterminée par aucune cause extérieure qui, en remuant ses organes, lui fournit l'image de l'objet de ses pensées » (t. II, p. 7).

Le premier adversaire du baron est ici Berkeley. Il remarque

1. Voir la 4[e] partie de notre ouvrage.

fort justement que l'idéalisme absolu ramène inévitablement à la Théologie, car si l'on admet « l'idée extravagante de l'Évêque de Cloyne, ainsi que le système du P. Malebranche », s'il n'y a aucun lien entre l'âme et le corps, et s'il n'y a même pas de corps, mais seulement « un rêve varié et nécessaire », et chaque fois le rêve d'un homme isolé et absorbé en lui-même, — seule l'intervention permanente d'un Dieu peut mettre quelque ordre dans ce chaos d'images indépendantes. « Ils n'ont jamais pu concevoir comment des objets matériels, des organes grossiers et corporels, pouvaient agir sur une substance qui ne leur était nullement analogue, et la modifier en lui portant des idées; dans l'impossibilité d'expliquer ce phénomène, et voyant pourtant que l'âme avait des idées, ils en concluent que cette âme devait les tirer d'elle-même, et non des êtres dont, suivant leur hypothèse, ils ne pouvaient concevoir d'action sur elle; ils s'imaginèrent donc que toutes les modifications de cette âme étaient dues à sa propre énergie, lui étaient imprimées dès le moment de sa formation par l'auteur de la nature, qui était immatériel comme elle, et ne dépendait aucunement des êtres que nous connaissons ou qui agissent sur nous par la voie grossière des sens. »

D'Holbach concède que les *songes* et l'*instinct* paraissent fournir des arguments en faveur de la thèse spiritualiste [1]. Mais là aussi, la moindre analyse n'en laisse pas subsister grand-chose. Dans le rêve (les songes) le cerveau paraît se créer ses propres objets. Mais pendant le sommeil, le cerveau n'est-il pas « meublé d'une foule d'idées que la veille lui a fournies »? Ces idées proviennent des objets extérieurs et corporels dont le cerveau a recueilli l'impression. Ces impressions se renouvellent « par une suite des mouvements involontaires qui se passent dans la machine », avec plus ou moins d'exactitude. Souvent le rêve « associe ridiculement des idées éparses ». Mais il est aussi vrai que « les rêves fâcheux, bizarres, décousus, sont communément les effets de quelque désordre dans notre machine, tels qu'une digestion pénible, un sang trop échauffé, une fermentation nuisible, etc. ». C'est ainsi que les associations d'idées présentent un caractère baroque, déréglé. Enfin, « nous rêvons souvent sans être endormis : nos songes ne produisent jamais rien de si étrange, qui n'ait quelque ressemblance vers des objets qui ont agi sur nos sens... ». Comment, dans ces conditions, conclure que l'âme agit par sa propre énergie? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle reste passive, comme c'est aussi le cas chez l'homme ivre, ou le malade délirant, c'est-à-dire à toutes les occasions de

1. *Système de la Nature*, t. II, p. 13 (songes) et p. 30 (instinct).

trouble fonctionnel, y compris chez les personnes « dont le cerveau est dérangé ».

L'erreur de tous les philosophes idéalistes consiste dans leur fausse conception des idées et du corps. Les premières sont à leurs yeux de pures entités, des universaux, des significations abstraites, tandis que le second n'est qu'un mécanisme inerte. Il faut au contraire voir dans le corps une machine sensible, « qui a nécessairement la conscience momentanée dans l'instant qu'elle reçoit une impression... », tandis que l'idée « n'est qu'une modification imperceptible de notre cerveau [qui] met en jeu l'organe de la parole, ou se montre par les mouvements qu'elle excite dans la langue; celle-ci fait à son tour naître des idées, des pensées, des passions dans des êtres pourvus d'organes susceptibles de recevoir des mouvements analogues... ». Non, ce ne sont pas les songes qui nous feront croire à la possibilité d'idées innées, et ce n'est certainement pas la neurologie contemporaine qui contestera ce point au *Système de la Nature* [1], pas plus que la psychanalyse (note 33).

L'instinct.

La psychologie objective ne contestera pas non plus sa manière d'envisager le problème de l'*instinct*, bien qu'aujourd'hui on l'étudie sur une base purement expérimentale qui faisait défaut au XVIII e siècle. En effet, d'Holbach souligne avant tout le caractère *acquis* de ce qu'on nomme instinct (physique ou moral), et le rapproche par là de l'habitude : c'est l'orientation même de toute la psychologie de comportement.

« Ce que l'on nomme l'*instinct* en physique n'est que l'effet de quelque besoin du corps, de quelque attraction ou répulsion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naître tète pour la première fois; on lui met dans la bouche le bout de la mamelle; par l'analogie naturelle qui se trouve entre les houppes nerveuses dont sa bouche est tapissée, et le lait qui découle du sein de la nourrice par le bout de cette mamelle, l'enfant presse cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre : de tout cela il résulte une expérience pour l'enfant : bientôt les idées du téton, du lait et du plaisir s'associent dans son cerveau; et toutes les fois qu'il aperçoit le téton, il le saisit par instinct et en fait promptement l'usage auquel il est destiné. » Voilà une analyse tout à fait remarquable! D'Holbach la poursuit

1. Cf. la mise au point récente de J. LHERMITTE, *Les Rêves*, Paris, 1941.

d'ailleurs dans le domaine des sentiments : « Les sentiments d'amour que les pères et les mères ont pour leurs enfants, et que les enfants bien nés ont pour leurs parents, ne sont point des sentiments innés; ils sont des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude dans les cœurs sensibles... Depuis l'instant où nous commençons jusqu'à celui où nous cessons d'exister, nous sentons, nous sommes agréablement ou désagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faisons des expériences qui produisent des idées riantes ou déplaisantes dans notre cerveau; aucun de nous n'a ces expériences présentes à la mémoire, ou ne s'en représente tout le fil : ce sont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre insu dans toutes nos actions; c'est pour désigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont souvent nous avons perdu la liaison, et dont nous ne pouvons quelquefois pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *instinct;* il paraît l'effet d'un pouvoir magique et surnaturel à la plupart des hommes; c'est un mot vide de sens pour bien d'autres, mais pour le philosophe, c'est l'effet d'un sentiment très vif, et il consiste dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences et d'idées très compliquées. C'est le besoin qui fait l'instinct inexplicable que nous voyons dans les animaux, que l'on a sans raison privés d'une âme, tandis qu'ils sont susceptibles d'une infinité d'actions qui prouvent qu'ils pensent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils sont susceptibles d'expérience, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour satisfaire les besoins que leur organisation particulière leur donne, enfin, qu'ils ont des passions et qu'ils sont capables d'être modifiés... Quiconque envisage la nature sans préjugé, reconnaîtra facilement qu'*il n'y a d'autre différence entre l'homme et la bête que celle qui est due à la diversité de leur organisation* » (p. 31-33).

On retrouve des analyses identiques chez Diderot (*Rêve de d'Alembert*, article « Instinct » de l'*Encyclopédie*), chez La Mettrie (*L'Homme-machine*), et même chez Voltaire (*Dialogues d'Evhémère, Lucrèce et Posidonius*). C'est qu'il s'agit là d'un puissant courant d'idées, commun à tout ce qui pense à cette époque, et non de fantaisies personnelles. Les ouvrages consacrés aux animaux, aux plantes, le « goût de la nature », les découvertes plus ou moins occasionnelles, les observations même fragmentaires, le développement de l'anatomie comparée, tout cela crée un état de connaissances nouveau : en dehors des Théologiens, personne n'oserait soutenir la doctrine des idées innées. D'autre part, les Philosophes se sentent assez forts pour dépasser la

doctrine cartésienne des animaux-machines. Ils pressentent que l'habitude, l'instinct même, démentent le plan d'une machine inerte, comme ils nient la possibilité d'une « science infuse », d'une intervention d'un principe spirituel distinct. Ce qui est en marche, c'est la conception moderne d'une totalité organique, vivant de réactions internes et externes et polarisée, douée de directions données. Le texte de d'Holbach vaut qu'on s'y arrête. Le xxe siècle est bien loin d'avoir épuisé la discussion ouverte sur la notion d'instinct, mais c'est dans la voie ouverte par le *Système de la Nature* que l'on y a contribué positivement. On discute toujours du caractère appris ou non appris de tels réflexes, et la puissance respective des facteurs d'apprentissage (éducation) et de maturation est au centre de toute la psychologie moderne. Nous n'abusons pas de vagues similitudes en rappelant ces faits. Que dit expressément d'Holbach, en effet?

Il prend comme exemple le *réflexe de succion.* C'est un des réflexes primitifs qu'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme non appris. Il fonctionne à la naissance chez tous les mammifères, dès le contact établi entre les lèvres et le sein; il peut même fonctionner en l'absence du contact direct des lèvres. Faut-il voir là une intervention de la Providence? D'Holbach a la hardiesse de proposer une interprétation physique de ce phénomène : il existe une « analogie naturelle... entre les houppes nerveuses dont la bouche est tapissée et le lait qui découle du sein de la nourrice par le bout de cette mamelle... » Cette *analogie naturelle* cache encore bien des mystères; néanmoins, d'Holbach note qu'elle se révèle à la faveur du besoin, qui est lui-même un phénomène d'attraction ou de répulsion. Voilà déjà de quoi répondre à la question du *comment*, sinon à celle du *pourquoi.* On admet maintenant que la disposition des organes buccaux (au bout de neuf mois de vie utérine), liée à la maturation générale du corps, suscite déjà le réflexe, qui ne se libère qu'avec la tétée. Le besoin est alors apaisé. Il y a non seulement « analogie naturelle » entre les terminaisons gustatives et le lait, mais plus généralement entre le fonctionnement somato-buccal et le fonctionnement mammaire : la maturation commune de la mère et de l'enfant se dédouble, leur système commun d'excitation et de réponse se divise, pour se réaccorder selon un nouveau processus : la maturation produit chez la mère l'abondance de lait, tandis qu'elle pousse le nouveau-né à la recherche d'une satisfaction vitale : le mécanisme de l'allaitement est alors complet.

Dans son examen critique, Holland demandera : « Qu'est-ce qu'une analogie entre les houppes nerveuses et du lait? »

et donnera une description de la succion beaucoup plus détaillée que celle de d'Holbach : « Lorsqu'on donne à l'enfant le bout de la mamelle, le lait n'en sort pas encore, les houppes nerveuses de la langue ou du palais n'en sont pas encore affectées, l'enfant ne peut sentir l'analogie prétendue; elle ne peut donc l'cngager à presser le bout du téton. D'ailleurs, pour faire sortir du lait, il ne suffit pas de comprimer le bout de la mamelle avec les lèvres. Il faut que les poumons se dilatent pour recevoir l'air qui est contenu dans la bouche et qui empêcherait le lait de sortir. Un tel mécanisme est très compliqué; les anatomistes s'étonnent du nombre des muscles qui doivent concourir à la succion. Quelle est l'analogie qui fait que, pendant la déglutition, l'épiglotte ferme la trachée-artère, afin que la lait ne tombe pas dans les poumons? Tout cela n'est pas le fruit de l'expérience, car l'enfant tète la première fois avec autant d'adresse et de plaisir que la centième. » Pour Holland, comme pour certains physiologistes modernes, voilà seulement une occasion d'admirer la sagesse des plans de la Nature! En fait, il y a là un phénomène d'intégration réflexe, d'adaptation, qui suppose une certaine maturation, une certaine disposition organique, mais éduquée, orientée, protégée, exercée. Il n'est pas vrai que le nouveau-né tète parfaitement dès le début. Il lui arrive aussi de « s'étrangler ». Bref, une certaine période lui est nécessaire pour accorder le réflexe de succion au besoin de nourriture, en un cycle fonctionnel qui disparaîtra à une étape ultérieure.

Il faut d'ailleurs admettre que d'Holbach ne distingue pas nettement les *besoins*, c'est-à-dire les forces organiques élémentaires, dépendant de la structure même du corps, de l'instinct proprement dit, qui impliquerait une échelle de mécanismes acquis de complexité croissante. Il est difficile de décider quelle est ici la mesure de son erreur, car la psychologie et la biologie contemporaines, après avoir commencé par distinguer nettement besoins, tendances, instinct et habitudes, lcur trouve finalement une forme commune, qui est le réflexe, et des états communs (interférences, dépendances) qui ne se laissent pas facilement dissocier[1]. De ce point de vue, le behaviorisme va même jusqu'à nier simplement l'existence d'instincts fonctionnellement distincts. Tout à fait dans l'esprit holbachien, Watson écrit par exemple : « [La psychologie] ne peut-elle se passer d'instincts? Ne peut-on pas dire que l'homme est constitué de certains matériaux assemblés de façon complexe et qu'il agit nécessairement comme il le fait (jusqu'à ce qu'un

1. Consulter l'ouvrage de M. GUILLAUME, *La Formation des habitudes.*

apprentissage l'ait reconstitué), étant donné la nature de sa constitution et des matériaux qui le composent [1]?... » Dans ses mémoires sur les *Rapports du Physique et du Moral*, Cabanis avait utilisé la même méthode, et les résultats obtenus par lui annoncent déjà tout ce que la science naturelle du XIX[e] siècle donnera de meilleur; c'est par lui que d'Holbach nous est toujours proche.

Il ne suffit d'ailleurs pas au *Système de la Nature* de nous montrer que les *instincts physiques* découlent de l'établissement de rapports matériels déterminés. Comme tous ses contemporains, d'Holbach éprouve une prédilection pour les tendances morales, pour la vie sociale et psychologique. Il n'oublie jamais que la recherche du bonheur est le but de la société, sinon celui de la nature tout entière. C'est pourquoi il s'attache ensuite à montrer que les *instincts moraux* — ce que nous appellerions les penchants, les dispositions, les attitudes, les conduites — ne sont pas plus « innés » que les instincts physiques [2], et que d'ailleurs ils ne peuvent se révéler que par des mouvements physiques, en particulier ceux du visage; d'où l'intérêt des travaux des *Physionomistes*, tant décriés, et maintenant revenus sur l'eau. Lorsqu'on dit que « l'âme se peint sur le visage », il faut entendre que les traits du visage reçoivent les « impressions très marquées » des mouvements de l'âme qui constituent notre conduite (t. II, p. 35-36). Le jugement instinctif n'est autre qu'une habitude de combiner très rapidement « une foule d'expériences acquises ». Ainsi, les plus habiles praticiens dans la médecine « ont été des hommes doués d'un tact très fin ». C'est ainsi que naissent les talents que le vulgaire appelle « prophétiques » : ils n'ont rien de surnaturel, ils indiquent seulement « de l'expérience et une organisation très délicate, qui mettent à portée de juger avec facilité dcs causes, et de prévoir leurs effets très loin ». Par conséquent, « *avoir de l'instinct* ne signifie que juger promptement et sans avoir besoin de faire de longs raisonnements » (t. II, p. 38).

D'Holbach se plaît alors à montrer comment nos idées sur le vice et la vertu, sur la Divinité, sur le goût, sont, elles aussi, acquises, et non point innées; comment elles sont fondées sur des expériences vraies ou fausses qui dépendent de notre conformation, et des habitudes qui nous ont modifiés; comment c'est de

1. J. B. WATSON, *Behaviorism*, 1930 (chap. V : « Y a-t-il des instincts humains? »). Voyez aussi notre livre sur *La Psychologie, science du comportement*, 1942.

2. Tout le *Système de la Nature* est bâti sur cette analogie : aux analyses d'un domaine physique correspondent celles d'un domaine moral dont elles ne sont que la traduction. C'est en quoi consistera plus tard le « parallélisme ».

celui qui l'instruit que l'enfant reçoit ces idées, etc. En un mot, tout se passe ici comme dans le domaine corporel en général : « La nature nous donne des jambes, la nourrice nous apprend à nous en servir, leur agilité dépend de leur conformation naturelle et de la manière dont nous les avons exercées. » Ainsi, « nous ne pouvons ni penser, ni avoir d'idées, avant que d'avoir senti; nous ne pouvons ni aimer, ni haïr, ni approuver, ni blâmer, avant que d'avoir été agréablement ou désagréablement remués [1] ».

Ainsi, les mots de *spiritualité, immatérialité, incorporéité, divinité*, etc., ne correspondent à aucune expérience sensorielle; ils ne sont, par conséquent, que de purs mythes. S'il ny'a pas d'idées innées, il n'y a rien dans notre tête dont l'expérience ne puisse rendre compte. Les mots qui ont un sens correspondent toujours en fin de compte à quelque expérience corporelle. D'Holbach ne consacre guère, dans ce livre, que quelques allusions aux problèmes du langage et de l'expression symbolique (verbale et écrite) et ne soupçonne pas tout ce qu'une explication matérialiste du comportement humain pourrait trouver comme appui de ce côté. En tout cas, il considère que les mots doivent correspondre à des choses [2]. Dans ces conditions « penser à des objets qui n'ont agi sur aucun de nos sens, c'est penser à des mots, c'est rêver à des sons, c'est chercher dans son imagination des objets auxquels on puisse les attacher... » Ainsi du mot *Dieu*... Et pourquoi y a-t-il tant d'imaginations diverses de la divinité? C'est que « le tempérament... décide des qualités mentales des hommes, et ce tempérament lui-même est diversement modifié chez eux; d'où il suit nécessairement que leur imagination ne peut être la même, ni leur créer les mêmes fantômes » (t. II, p. 47).

Dira-t-on que certaines propositions abstraites, certaines propriétés mathématiques (comme l'idée du triangle, prise comme exemple par Descartes), sont des vérités éternelles et

1. Déjà, en 1755, dans le *Code de la Nature*, Morelly écrivait : « L'homme n'a ni idées ni penchants *innés*. Le premier instant de sa vie le trouve enveloppé d'une *indifférence totale*, même pour sa propre existence. Un sentiment aveugle, qui ne diffère point de celui des animaux, est le premier moteur qui fait cesser cette indifférence.

« Sans entrer dans le détail des premiers objets qui font sortir l'homme de cet engourdissement, ni de la manière dont cela s'opère, je dis que ses besoins l'éveillent par degrés, le rendent attentif à sa conservation, et c'est des premiers objets de cette attention qu'il tire ses premières idées » (p. 21). Morelly était honni par les Encyclopédistes à cause de ses idées communistes égalitaires.

2. « Les mots ne semblent inventés que pour être les images des choses, ou pour peindre à l'aide des sens des objets connus, que l'esprit puisse juger, apprécier, comparer et méditer » (*Système...*, t. II, p. 46). Sur ce point, le baron reste le fidèle disciple de Hobbes.

innées en l'homme? Que des affirmations comme : *le tout est plus grand que sa partie*, semblent supposer en lui « certaines notions premières, innées, non acquises? » Mais les axiomes les plus simples de la géométrie ne sont point si évidents par eux-mêmes (comme il est banal de le répéter en 1942, contre Kant) : « On peut répondre que ces notions sont toujours acquises, et sont les fruits d'une expérience plus ou moins prompte : il faut avoir comparé le tout à sa partie, avant d'être convaincu que le tout est plus grand que sa partie. L'homme n'apporte point, en naissant, l'idée que deux et deux font quatre, mais il en est très promptement convaincu [1]. »

Concluons donc sur ce point avec d'Holbach : « Il est évident que ceux qui ont supposé des idées innées ou des notions intéressantes à notre être, ont confondu l'organisation de l'homme ou ses dispositions naturelles avec l'habitude qui le modifie, et le plus ou moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences, et pour les appliquer dans ses jugements » (t. II, p. 41). Voilà une affirmation que nous ne renions pas.

L'immortalité de l'âme.

Dans un chapitre spécial (ch. XIII), d'Holbach revient sur la nature de l'âme à propos du dogme de l'immortalité. Ayant montré que l'âme est matérielle, et que la matière est toujours en état de transformation, on pourrait juger qu'une nouvelle démonstration en forme de l'absurdité du dogme de l'immortalité substantielle de l'âme n'était pas nécessaire. Mais cette question est d'importance capitale dans la lutte contre la théologie et contre la métaphysique spiritualiste. D'Holbach y revient avec prédilection. Il ne néglige rien de ce côté. Cependant, il n'ajoute pas grand-chose à ce qu'il a précédemment exposé. Il répète à nouveau que l'âme « ne peut être distinguée du corps; qu'elle naît, s'accroît, se modifie dans la même progression que lui, etc. » Aussi s'étonne-t-il que, « malgré tant de pensées si convaincantes de la matérialité de l'âme ou de son identité avec le corps », des penseurs aient supposé que, quoique celui-ci fût périssable, son âme ne périssait point. Comment les hommes purent-ils s'imaginer que l'âme est immortelle?

1. Il y a lieu de rappeler les limites à apporter à l'origine empirique des lois scientifiques. Si le milieu et les conditions de leur découverte sont, en effet, de nature pratique (technique-sociale), leur formulation précise se fait souvent par pure déduction, et plus souvent *a priori;* nous pouvons d'ailleurs admettre que cet *a priori,* loin d'avoir la signification qu'il a dans la critique kantienne, n'est ici qu'une formule qui cache la *mécanique de l'invention.*

Tout simplement en la supposant immatérielle, donc soustraite aux lois de la matière, qui toutes concluent à ses formes périssables. Et d'Holbach de se lancer dans des variations enthousiastes sur le parti que les religions surent tirer de la croyance aux âmes immortelles. « Rien de plus populaire que le dogme de l'immortalité de l'âme; rien de plus universellement répandu que l'attente d'une autre vie. » L'immortalité de l'âme se double de l'espérance de la résurrection. « Cependant ne regardons point comme une chose surnaturelle le désir d'exister, qui fut et sera toujours de l'essence de l'homme; ne soyons pas surpris s'il reçut avec empressement une hypothèse qui le flattait en lui promettant que son désir serait un jour satisfait; mais gardons-nous de conclure que ce désir soit une preuve indubitable de la réalité de cette vie future... La passion pour l'existence n'est en nous qu'une suite naturelle de la tendance d'un être sensible dont l'essence est de vouloir se conserver. »

Poursuivant sa réfutation, d'Holbach revient une fois de plus sur l'origine sensorielle de nos idées. Celles-ci ne doivent-elles pas disparaître avec les sens, c'est-à-dire avec le corps? La démonstration de d'Holbach est d'ailleurs dirigée essentiellement contre la conception métaphysique, moderne, de l'âme. L'histoire, la sociologie, l'ethnographie ont montré à notre siècle que cette conception était déjà le fruit d'une longue évolution. Les peuples primitifs — comme les Grecs — ont de l'âme une représentation beaucoup plus anthropomorphique, nullement métaphysique, et la source en doit être recherchée dans tout autre chose qu'un raisonnement. Il en est d'ailleurs de même de la religion, constituée dans un processus commun avec la magie; à ce stade, le système d'action magique et religieux est déjà le début de la science. Mais les Encyclopédistes ne voyaient dans la religion, dans le spiritualisme, que *l'erreur contemporaine*. D'autre part, leurs connaissances historiques étaient encore rudimentaires...

« Ne voyons-nous pas, durant tout le cours de notre vie, que cette âme est altérée, dérangée, troublée, par tous les changements qu'éprouvent nos organes? et l'on veut que cette âme agisse, pense, subsiste lorsque ces mêmes organes auront entièrement disparu!

« L'être organisé peut se comparer à une horloge qui, une fois brisée, n'est plus propre aux usages auxquels elle était destinée. Dire que l'âme sentira, pensera, jouira après la mort du corps, c'est prétendre qu'une horloge, brisée en mille pièces, peut continuer à sonner ou à marquer l'heure. Ceux qui nous disent que notre âme peut subsister nonobstant la destruction du corps, soutiennent évidemment que la modification d'un corps

pourra se conserver, après que le sujet en aura été détruit; ce qui est complètement absurde » (p. 204).

Cette réfutation est complétée par de belles pages sur la crainte de la mort, autre puissant ressort de la croyance à l'immortalité de l'âme. « La mort fut toujours pour ceux qui s'appellent des *mortels*, le point de vue le plus effrayant; ils le regardèrent comme un phénomène étrange, contraire à l'ordre des choses, opposé à la nature; en un mot, comme un effet de la vengeance céleste, comme *la solde du péché*. Quoique tout leur prouvait que cette mort est inévitable, ils ne purent jamais se familiariser avec son idée; ils n'y pensèrent qu'en tremblant, et l'assurance de posséder une âme immortelle, ne les dédommagea que faiblement du chagrin d'être privés de leur corps périssable...

« L'homme qui existe ne peut se faire l'idée de la non-existence; comme cet état l'inquiète, son imagination se met à travailler au défaut de l'expérience, pour lui peindre bien ou mal cet état incertain... Mortel égaré par la crainte! après ta mort, tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus! Du fond de ton cercueil tu ne seras point le témoin de cette scène que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires; tu ne prendras pas plus de part à ce qui se fera dans le monde, tu ne seras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes restes inanimés, que tu ne pouvais faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'espèce humaine. Mourir, c'est cesser de penser et de sentir, de jouir et de souffrir; tes idées périront avec toi, tes peines ne te suivront point dans la tombe. Pense à la mort, non pour alimenter tes craintes et ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'envisager d'un œil paisible, et pour te rassurer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer. »

« ... Des lois aussi nécessaires que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le sein de la nature, d'où elles nous avaient tirés, pour nous reproduire par la suite sous quelque forme nouvelle, qu'il nous serait inutile de connaître... Si tout naît et périt, si tout change et se détruit, si la naissance d'un être n'est jamais que le premier pas vers sa fin, comment eût-il été possible que l'homme, dont la machine est si frêle, dont les parties sont si mobiles et si compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre solide que nous habitons se change, s'altère, et peut-être se détruise!... »

Cette crainte de la mort a sa source « dans notre nature qui nous attache à la vie », et d'ailleurs « toutes les institutions humaines, toutes nos opinions conspirent à augmenter nos craintes, et à rendre nos idées de la mort plus terribles et plus

révoltantes ». Le chapitre se termine sur une nouvelle description des châtiments futurs réservés aux hommes par la religion, aux crimes qu'engendrent les croyances qui s'y rapportent, etc. C'est un thème inépuisable chez les Encyclopédistes : « La superstition prit plaisir à rendre l'homme lâche, crédule, pusillanime; elle se fit un principe de l'affliger sans relâche; elle se fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort; ingénieuse à le tourmenter, elle étendit ses inquiétudes au-delà même de son existence connue, et ses ministres, pour disposer de lui plus sûrement en ce monde, inventèrent les régions de l'avenir, en se réservant le droit d'y faire récompenser les esclaves qui auront été soumis à leurs lois arbitraires, et de faire punir par la Divinité ceux qui auront été rebelles à leur volonté. »

Quelle est la source d'idées « si gratuites et si bizarres » sur l'autre monde? La même qui a déjà formé l'idée d'une âme immortelle substantiellement indépendante : « Je réponds qu'il est vrai que nous n'avons point d'idées de l'avenir, qui n'existe point pour nous; ce sont nos idées du passé et du présent qui fournissent à notre imagination les matériaux dont elle se sert pour construire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui est sera toujours et que les mêmes causes auront les mêmes effets.* L'homme, dans son état actuel, a deux façons de sentir; l'une qu'il approuve et l'autre qu'il désapprouve; ainsi, persuadé que ces deux façons de sentir doivent le suivre au-delà même de son existence présente, il plaça dans les régions de l'éternité deux séjours distingués; l'un fut destiné à la félicité, et l'autre à l'infortune; l'un devait renfermer les amis de Dieu, l'autre fut une prison destinée à le venger des outrages que lui faisaient ses malheureux sujets. Telle est la véritable origine des idées sur la vie future... » (p. 213) (note 34).

Nous admettrons que l'explication du baron est beaucoup trop unilatérale. L'origine historique et sociale de la croyance aux séjours infernaux et paradisiaques lui échappe. Il y trouve une cause essentiellement individuelle, psychologique : la bipolarité de nos sensations (tension, satisfaction) servirait de schéma à la vie future elle-même, partagée entre un lieu de souci et un lieu de félicité éternels... Notons d'ailleurs qu'aujourd'hui encore certains auteurs se rallient à des conceptions très voisines.

La fameuse question de l'immortalité de l'âme est donc traitée par d'Holbach d'une manière qui peut paraître un peu courte. Personne ne songera à contester le bien-fondé de ses griefs; mais il est difficile de se contenter de ses arguments. Sur ce terrain comme sur les autres, on voit la philosophie du XVIIIe siècle

mêler les explications d'origines diverses. Elle fait appel aux critères pratiques tout en se livrant aux déductions abstraites; c'est un empirisme rationaliste. Elle a recours aux données historiques, mais cette histoire n'a point d'articulations et de rythme d'évolution propres : elle reste encore trop psychologique et anecdotique. Toutefois, ce mélange même trahit les efforts qui triompheront au siècle suivant, en faisant faire à la science des pas gigantesques. On pourra trouver aux phénomènes qu'étudie le *Système de la Nature* des causes plus complexes et plus précises; mais on ne saura plus leur trouver d'autre signification. Nous verrons d'ailleurs plus loin comment d'Holbach a tenté de compléter sur le plan historique son explication de l'origine des idées religieuses, dont fait partie la croyance à l'immortalité de l'âme.

La liberté humaine.

Le chapitre XI du *Système de la Nature* se termine par une formule, au premier abord un peu étrange : *Dans l'homme, la liberté n'est que la nécessité renfermée au dedans de lui-même.* Comment d'Holbach est-il parvenu à cette conclusion et qu'entend-il exactement par cette définition? Ce que nous appelons liberté, et les actes que nous appelons libres, ne sont pas moins nécessaires que les autres. La nature n'a point deux systèmes différents de relations entre les choses ou les événements; tous sont nécessaires, tous découlent du système du « fatalisme »; mais ils peuvent être agréables ou désagréables, utiles ou nuisibles, et, par conséquent, souhaitables ou répugnants. Les événements nécessaires peuvent donc frapper l'homme diversement; c'est en cela que consiste la liberté, si ce mot a un sens. La liberté est donc seulement la nécessité « renfermée au dedans de nous-même », c'est-à-dire telle qu'elle déclenche en nous la recherche du vertueux, de l'utile et du bien. Cette formule n'est pas sans quelque rapport avec celle de Spinoza, bien que chez d'Holbach, la nécessité dont il s'agit soit d'ordre purement physique, y compris dans ses effets sur la conduite.

Le problème de la liberté prit au XVIIIe siècle une importance croissante. Ce n'était pas seulement un problème théorique, mais une exigence pratique. La liberté humaine se débattait aussi bien dans les mœurs que dans les idées. Le XVIIIe siècle fut le premier où des luttes se menèrent *ouvertement* sous le drapeau de la liberté : liberté de conscience, liberté constitutionnelle, liberté économique. Aucune lutte d'émancipation

dans le passé ne fut indépendante d'une certaine charge sociale, d'un certain contenu concret, résultant des chocs des classes et des catégorics sociales, antagonistes ou rivales. Cependant, lorsque Calvin rédigeait son chapitre décisif sur la Prédestination dans *L'Institution Chrétienne* en niant le rachat des péchés, en affirmant l'éternel déterminisme du malheur, ouvrant en France la voie de la Réforme; lorsque Spinoza, persécuté même dans la Hollande libérale où il vivait, affirmait un siècle plus tard l'implacable nécessité qui gouverne le monde, ne faisant d'autre usage de la liberté que d'aimer Dieu; et lorsque les Encyclopédistes, cent ans après, affirmaient le déterminisme physique universel, et même, comme d'Holbach, le « fatalisme », comment ces hommes conciliaient-ils l'état de dépendance physique de l'homme avec l'affirmation pratique et morale de sa liberté? Comment se fait-il que la revendication libérale semble historiquement liée à la philosophie déterministe la plus rigoureuse? Que Calvin, Spinoza, d'Holbach puissent à bon droit passer pour des adversaires de la Tradition? Cet apparent paradoxe est particulièrement éclatant au XVIIIe siècle.

Le Système de la Nature, résumé populaire de la doctrine matérialiste et athée d'une bonne partie des Encyclopédistes, affirme que dans le monde moral comme dans l'univers des choses, tout effet a une cause, que toute cause est elle-même produite par d'autres facteurs, que tout mouvement est réellement nécessaire, et que la liberté de choix n'existe pas en réalité. Il n'y a pas plus de hasard ni d'indifférence que de liberté; il y a, dans certains cas, de l'ignorance de notre part, et rien de plus. Et pourtant, la liberté humaine est un fait pratique : la société ne peut pas s'en passer, même quand elle la limite, ou tend à la supprimer. Les mêmes systèmes qui affirmèrent la *prédestination* ou la *nécessité*, se nourrirent de l'esprit de libre cxamen, de la critique de la Tradition, et accompagnèrent de vastes mouvements d'émancipation économique et sociale, en frayant la voie à de puissants mouvements culturels. L'esprit de recherche et d'invention, l'inquiétude scientifique, l'esprit révolutionnaire de l'époque moderne, bref, l'appel incessant à la liberté, ont paru marcher de pair avec l'affirmation d'un déterminisme de plus en plus profond et rigoureux qui déborde peu à peu des sciences mathématiques dans les sciences naturelles, pour atteindre enfin la science sociale et politique, la psychologie, l'ethnologie. De ce phénomène, qui paraît un peu paradoxal aux préjugés contemporains, pour qui liberté est devenu synonyme d'individualisme et d'anarchie, le *Système de la Nature* offre implicitement une explication, qui mérite d'être examinée de près.

Pour d'Holbach, comme pour Diderot, point de solution facile. La « providence », l'Être suprême, qui suffisent à Voltaire pour faire de l'homme un être soustrait à l'ordre général[1], ne joue plus aucun rôle, pas plus que le Dieu savoyard de Rousseau. La raison, et peut-être des intuitions plus profondes, qui se manifestent si vigoureusement dans la physique moderne, jettent le *philosophe* sur une autre voie. Le monde est une immense machine, mais c'est une machine orientée : elle ne recherche qu'un certain état d'équilibre, de satisfaction; c'est ce que nous exprimons autrement en disant que la société veut le bien et le bonheur. Y a-t-il là de quoi faire intervenir une Puissance essentiellement hétérogène à notre propre pouvoir? Un Dieu qui règle les destins, et décrète contradictoirement la liberté et la nécessité? Introduisez la liberté, l'automouvement dans l'univers physique, ne créez-vous pas du même coup le *désordre* absolu, le chaos? Ce chaos, ce désordre existent-ils donc dans le « monde moral », alors que tout nous y apparaît aussi comme soumis au plus strict causalisme?

D'Holbach affirme ici sa supériorité en sortant d'un coup de ce cercle de questions abstraites, éternellement insolubles. A la dialectique vide de la métaphysique, il oppose les solutions que suggère la vie pratique. L'empirisme n'est pas chez lui simplement négatif : il est résolument *créateur*. Si vraiment l'expérience sensorielle est la base de l'activité humaine, il faut tirer de ce fait capital toutes les conséquences qu'il comporte. C'est par là que le baron philosophe est plus conséquent et plus profond que Locke.

« *Vivre*, dit d'Holbach, c'est exister d'une façon nécessaire pendant des points de la durée qui se succèdent nécessairement; *vouloir*, c'est acquiescer ou ne point acquiescer à demeurer ce que nous sommes; *être libre*, c'est céder à des motifs nécessaires que nous portons en nous-même » (t. II, p. 126). Voyons les arguments qui conduisent à cette conclusion.

L'homme est un organisme matériel. « Partie subordonnée d'un grand tout, l'homme est forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre, il faudrait qu'il fût tout seul plus fort que la nature entière, ou il faudrait qu'il fût hors de cette nature, qui, toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse d'agir et de concourir à son action générale, ou, comme on l'a dit ailleurs, de conserver sa vie agissante par les actions ou les mouvements que tous les êtres produisent en raison de leurs énergies particulières soumises à des lois fixes,

1. Pas toujours, d'ailleurs. On sait assez que les opinions les plus nuancées et les plus contradictoires peuvent se trouver chez Voltaire.

éternelles, immuables... L'homme recherche nécessairement le bien-être, et s'écarte de ce qui lui nuit. Il faut que sa volonté soit déterminée par les objets qu'il juge utiles, et repoussée par ceux qu'il croit nuisibles à sa façon permanente ou passagère d'exister. »

Comment s'opère cette intervention de la *volonté?* D'Holbach se représente encore les « facultés » comme des forces particulières. La volonté « est une modification dans le cerveau, par laquelle il est disposé à l'action, ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir ». Mais cette modification du cerveau est elle-même déterminée. Sa préférence découle donc plutôt de l'exercice d'une fonction physiologique. La modification du cerveau est fonctionnelle. C'est ainsi qu'elle réagit sur les organes moteurs, ou bien retient momentanément cette réaction en constituant une « charge ». Si la volonté opère un choix, c'est à la manière du fléau de la balance : elle ne peut pas ne pas s'arrêter sur une valeur donnée. Si nous agissons, c'est que rien n'entrave la réaction déterminée par les impressions sensorielles. Si l'action est retardée, c'est que plusieurs excitations agissent simultanément, créent de nouvelles volontés, et suspendent la décision. La réflexion entre ainsi dans le système de la volonté.

D'Holbach ne parvient pas à se faire de ces mouvements de la volonté une autre idée que ceux d'une boule dont la trajectoire est modifiée par les chocs reçus. Il s'en tient, comme on le fera encore longtemps après lui, aux postulats de la mécanique classique, qui sont inscrits dans le principe de la composition des forces. Ce qui est vrai du monde des corps solides est aussi vrai de la sphère des motifs : « Le cerveau se trouve dans le même cas qu'une boule, qui, quoiqu'elle ait reçu une impulsion qui la poussait en ligne droite, est dérangée de sa direction, dès qu'une force plus grande que la première l'oblige à en changer. Celui qui boit de l'eau qu'on lui dit empoisonnée nous paraît un insensé; mais *les actions des insensés sont aussi nécessaires que celles des gens les plus prudents* » (souligné par moi).

L'hésitation entre deux motifs — la délibération — est une oscillation entre une attraction et une répulsion, ou entre plusieurs attractions (être remué tantôt par un motif, tantôt par un autre). C'est pour cela que l'incertitude est pénible — et que « la suspension est toujours un état violent pour l'homme... Ce mécanisme explique encore l'irrégularité, l'inconséquence, l'inconstance des hommes, et nous rend raison de leur conduite, qui paraît souvent un mystère inexplicable, et qui l'est, en effet, dans les Systèmes reçus. » L'homme peut même préférer

la mort à l'état de souffrance causé par la violence des déchirements de la volonté [1].

Dans un certain sens, cette délibération de la volonté est déjà un choix, mais « le choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme », car il est finalement nécessaire. Pour qu'un acte fût libre au sens de la métaphysique (sinon de la Théologie, car, remarquons-le, celle-ci suppose toujours aux hommes des mobiles dérivés de la foi, de l'amour de Dieu, etc., et ce que d'Holbach combat ici c'est surtout la liberté « pure » des métaphysiciens, celle qui prétend traduire le soi-disant automouvement de la conscience humaine — celle que Biran remettra en honneur), il faudrait « qu'il pût vouloir ou choisir sans motif, ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir sur sa volonté. » C'est là une hypothèse qui fut développée par la littérature moderne avec un certain succès [2]. Mais on ne peut pas dire qu'elle ait apporté de faits probants, là où la métaphysique n'en avait pas non plus à fournir.

D'ailleurs, que d'illusions, au cours d'une journée ordinaire, sur notre liberté de choix! Non seulement nous ne choisissons quasiment jamais, mais quand *voulons-nous* réellement? La force de l'habitude n'est pas une expression vaine. « Si un homme se rendait un compte exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis son lever jusqu'à son coucher, il trouverait que toutes ses actions n'ont été rien moins que volontaires, et qu'elles ont été machinales, habituelles, déterminées par les causes qu'il n'a pas pu prévoir... » Nous ne sommes donc jamais vraiment *indifférents.* Cela est impossible : « Quelque faibles que soient les impulsions que nous recevons », elles suffisent à nous déterminer. Les idées, même indistinctement perçues, n'agissent encore que par l'influence des sens, et la mémoire, capable de rappeler à notre conscience claire des motifs assez puissants pour nous faire hésiter, n'est encore que l'aptitude à reproduire dans le présent une conduite passée, c'est-à-dire à réagir à retardement à des impressions sensorielles [3].

C'est dans un certain désordre que d'Holbach présente

1. D'Holbach remarque à ce propos que « les peines de l'esprit déterminent bien plus que les peines du corps à se donner la mort ».

2. C'est le cas du « Teste » de P. Valéry et en général de « l'acte gratuit », prôné par A. Gide dans plusieurs de ses romans. M. Teste est plutôt un symbole du pur *possible,* de la puissance aristotélicienne, une entité métaphysique, qu'une réalité; et là se trouve son point faible. Quant aux actes « gratuits » des personnages de A. Gide, ils semblent plutôt explicables dans l'ordre des actes manqués, des lapsus et des impulsions.

3. « Nous ne sommes point les maîtres de nous rappeler à volonté nos idées; leur association est indépendante de nous... Notre mémoire dépend elle-même de notre organisation, sa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons » (t. II, p. 86).

ensuite les arguments qu'on oppose au déterminisme humain, et ses réponses sont loin d'avoir toutes la même valeur. Voici les principales d'entre elles :

1° N'êtes-vous pas, dit-on, « *le maître de résister à votre désir, si vous faites réflexion aux conséquences?* — Oui, mais suis-je le maître de faire réflexion à ces conséquences, lorsque mon âme est entraînée par une passion très vive qui dépend de mon organisation naturelle et des causes qui la modifient? » On répliquera que j'ai dû apprendre à « résister à mes passions », à « mettre un frein à mes désirs » (t. II, p. 90). Malheureusement l'éducation et l'exemple tirent dans un tout autre sens : l'ambition, l'avidité de richesses, les moyens « peu scrupuleux », « sordides et criminels », la débauche et le libertinage, la colère criminelle, la dévotion sanguinaire, voilà les qualités qui triomphent aux yeux de tous dans la société! Une fois de plus, il nous faut donc conclure que les actions des hommes « sont toujours les suites nécessaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, des notions vraies ou fausses qu'ils se font du bonheur; enfin, de leurs opinions fortifiées par l'exemple, par l'éducation, par l'expérience journalière » (t. II, p. 93).

2° On nous dira peut-être, en passant sur un autre terrain, « *que si l'on propose à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main*, action du nombre de celles que l'on nomme *indifférentes*, il paraît évidemment le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre ». Cet argument est un de ceux qui courent encore les rues; Bergson, à la suite de Biran, lui a fait un sort dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, et on le retrouve dans la plupart des manuels scolaires. Mais il ne vaut pas plus cher aujourd'hui qu'hier. Le choix ne peut jamais être « quelconque »; bien des motifs secrets peuvent y concourir, fut-ce « le désir de montrer sa liberté ». À celui qui insistera : ne suis-je pas le maître de me jeter par la fenêtre? d'Holbach répond que non, « et que tant qu'il conservera la raison, il n'y a pas d'apparence que le désir de me prouver sa liberté devienne un motif assez fort pour lui faire sacrifier sa propre vie ». « Un fanatique ou un héros bravent la mort aussi nécessairement qu'un homme flegmatique ou qu'un lâche la fuit. » Sous une forme saisissante d'Holbach écrit : « Il n'y a aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre et un homme qui s'y jette lui-même, sinon que l'impulsion qui agit sur le premier vient du dehors, et que l'impulsion qui détermine la chute du second vient du dedans de sa propre machine » (t. II, p. 96).

3° « On nous dit que *la liberté est l'absence des obstacles qui peuvent s'opposer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés...* » Mais « il suffit de considérer qu'il ne dépend pas de nous de

mettre ou d'ôter les obstacles qui nous déterminent ou qui nous arrêtent » (t. II, p. 97).

4° En outre, les partisans de système du la liberté « paraissent avoir toujours confondu la contrainte avec la nécessité ». La distinction que fait d'Holbach entre la contrainte et la nécessité n'est pas très précise. Les exemples qu'il donne montrent qu'il semble considérer la contrainte comme une nécessité à la deuxième puissance. C'est une nécessité qui ne laisse place à aucune hésitation ou délibération. Mais elle n'est point antinomique de la liberté; car pour être libéré de l'oppression d'une certaine contrainte, nous n'en demeurons pas moins sous le joug de la nécessité générale. Exemple : « un prisonnier chargé de fers est contraint de rester en prison; mais il n'est pas libre de ne pas désirer de se sauver; ses chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir; il se sauvera si l'on brise ses chaînes; mais il ne se sauvera point librement; la crainte ou l'idée du supplice sont pour lui des motifs nécessaires » (t. II, p. 100).

5° Dire qu'on agit librement lorsqu'on agit « contre son inclination » ne vaut guère mieux. Une inclination réelle peut être combattue victorieusement par des motifs plus puissants. D'ailleurs, notre ignorance des processus de délibération ne nous autorise pas à conclure en faveur du libre arbitre : « Comme le mécanisme de ces perceptions, de ces sensations et la façon dont ces idées se gravent dans notre cerveau ne nous sont point connus, faute de pouvoir démêler tous ces mouvements, faute d'apercevoir la chaîne des opérations de notre âme, ou le principe moteur qui agit en nous, nous le supposons libre; ce qui, traduit à la lettre, signifie qu'il se meut de lui-même, se détermine sans cause; ou plutôt ce qui veut dire que nous ignorons comment et pourquoi il agit comme il fait. » D'Holbach aperçoit bien que c'est la variété infinie de nos réactions qui nous donne si facilement l'illusion de la liberté. Nous nous contentons de la connaissance de lois bien générales. « C'est la grande complication de nos mouvements, c'est la variété de nos actions, c'est la multiplicité des causes qui nous remuent, soit à la fois, soit successivement et sans interruption, qui nous persuadent que nous sommes libres. Si tous les mouvements de l'homme étaient simples, si les causes qui nous remuent ne se confondaient point, étaient distinctes; si notre machine était moins compliquée, nous verrions que toutes nos actions sont nécessaires, parce que nous remonterions sur-le-champ à la cause qui nous fait agir » (t. II, p. 104). Modestie et hardiesse se mêlent ici dans une appréciation qui sert de fondement à la psychologie moderne.

6° Une constatation très importante nous oblige à croire au déterminisme animal : c'est qu'il n'y aurait ni société, ni morale, aucune vie collective ne serait possible, si nous n'étions assurés d'une certaine régularité dans le cours des actions humaines, et si nous ne pouvions prévoir dans une certaine mesure leurs réactions. Cette raison péremptoire porte la marque de son époque. Le droit divin n'explique pas plus le choix du Prince que la volonté de Dieu n'explique celle de ses sujets. Ils sont les uns et les autres soumis à des lois communes, qui déterminent leurs rôles respectifs. D'ailleurs le déterminisme ne régit pas seulement le gouvernement des sociétés. Il règle la conduite de tous les groupes sociaux, même restreints, comme il règle la morale individuelle. « La morale est la science des rapports qui sont entre les esprits, les volontés et les actions des hommes, de même que la géométrie est la science des rapports qui sont entre les corps. La morale serait une chimère et n'aurait point de principes sûrs, si elle ne se fondait sur la connaissance des motifs qui doivent nécessairement influer sur les volontés humaines, et déterminer leurs actions » (t. II, p. 109).

D'Holbach nous fait remarquer que la capacité de modifier la conduite des hommes par l'éducation n'est nullement contradictoire avec l'affirmation du déterminisme. L'agriculture n'est-elle pas aussi une manière de varier, de modifier, d'améliorer les productions du sol? Et qui nierait pourtant que l'observation d'une stricte causalité est aussi nécessaire dans ce domaine?

7° On a prétendu aussi, dit d'Holbach, que le *sens intime* nous persuade de notre liberté : mais qu'est-ce que ce « prétendu » sens intime? C'est un peu la conscience, le sentiment de l'effort, dont Maine de Biran, peu après, fera le pivot de sa métaphysique [1] plutôt que la conscience morale de Kant. Mais ce sens intime, quel qu'il soit, cette affirmation personnelle de la liberté, comment se fait-il qu'ils soient si étrangers à la structure même de la société? Comme on vient de le voir, toutes les institutions « se fondent réellement sur la nécessité; en cela, comme en une infinité d'occasions, la pratique s'écarte de la spéculation. En effet, si l'on ne supposait pas dans certains motifs que l'on présente aux hommes, le pouvoir nécessaire pour déterminer leurs volontés, pour arrêter leurs passions, pour les diriger vers un but, pour les modifier, à quoi

1. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que Biran, s'il fut le restaurateur de la métaphysique spiritualiste, fut aussi l'ami de Cabanis et de Tracy, l'élève des Encyclopédistes, et que sa psychologie oscille constamment entre les affirmations d'une conscience religieuse et celles d'une conscience physiologique.

servirait la parole? Quel fruit pourrait-on se promettre de l'éducation, de la législation, de la morale, de la religion même? etc. » (t. II, p. 116).

« *L'éducation n'est donc que la nécessité montrée à des enfants. La législation est la nécessité montrée aux membres d'un corps politique. La morale est la nécessité des rapports qui subsistent entre les hommes, montrée à des êtres raisonnables.* Enfin, la Religion est la loi d'un être nécessaire, ou la nécessité montrée à des hommes ignorants et pusillanimes. En un mot, dans tout ce qu'ils font, les hommes supposent la *nécessité* quand ils croient avoir pour eux des expériences sûres, et la *probabilité* quand ils ne connaissent point la liaison nécessaire des causes avec leurs effets; ils n'agiraient point comme ils le font, s'ils n'étaient convaincus, ou s'ils ne présumaient que de certains effets suivront nécessairement les actions qu'ils font » (t. II, p. 119). Quand même un homme se croirait libre, il agirait comme s'il était contraint : la société l'exige. Il ne faut pas croire les paroles, mais les actes. Celui qui se prévaut le plus insolemment de son apparente liberté est souvent le mieux asservi dans ses actes aux convenances, aux préjugés et aux lois. Voilà pourquoi la psychologie dut finalement récuser le témoignage personnel (introspection autoverbalisation), et recourir, comme les autres sciences, au témoignage provoqué et contrôlé, à l'observation objective. La psychologie de comportement retrouve ici son bien.

Mais le mot de liberté est-il donc encore nécessaire? A vrai dire, le *Système de la Nature* n'insiste pas sur la signification positive qu'on pourrait lui accorder. Il ne pose pas d'antithèse entre la liberté et la nécessité; car il n'y a pas de liberté. C'est un autre nom pour une forme particulière de nécessité : celle qui est « renfermée au-dedans de l'homme lui-même ». Être libre, si l'on veut donner un sens à l'expression, « c'est céder à des motifs nécessaires que nous portons en nous-mêmes ». Ces deux formules reflètent évidemment un certain embarras. Car elles signifient tout simplement qu'être libre, c'est être contraint d'une certaine façon. Dans ce cas, le mot perd tout sens. Des pages que nous venons de citer, on peut en tout cas tirer la conclusion suivante : c'est que la liberté consiste à se soumettre à ce qui est utile à l'être, aux impulsions qui sont favorables à son maintien en équilibre; céder aux impulsions fâcheuses serait la nécessité brute. Dans le premier cas, l'homme s'efforce de *comprendre* et *d'utiliser* au mieux les circonstances qui l'environnent. Dans l'autre, il ferme les yeux, et s'abandonne à la nécessité aveugle. Peut-on alors dire que pour d'Holbach la liberté n'est autre chose que la nécessité bien

comprise? Cette interprétation rapprocherait le *Système de la Nature* de l'*Éthique.* D'Holbach, comme Spinoza, est l'apôtre de la tolérance et, dans un certain sens, du fatalisme. Mais cette patience couvait l'enthousiasme pour le progrès... « Nous ressemblons, écrit d'Holbach, à des nageurs forcés de suivre le courant qui les emporte; nous croyons être libres parce que tantôt nous consentons, tantôt nous ne consentons point à suivre le fil de l'eau qui toujours nous entraîne; nous nous croyons les maîtres de notre sort parce que nous sommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer » (t. II, p. 128).

★

Cette apologie de la *nécessité éclairée,* si l'on peut dire, est l'un des traits les plus nouveaux du livre de d'Holbach. Le matérialisme et l'atomisme antiques n'avaient jamais produit un tel système. C'est pourquoi le baron consacre ensuite un chapitre entier à l' « examen de l'opinion qui prétend que le système du fatalisme est dangereux » (ch. XII). En effet, on se heurte bien vite à l'argument commun : si tout est fatal, si notre volonté compte pour rien dans le cours des événements et dans celui de notre propre vie, à quoi bon lutter, se contraindre, se dominer? N'est-on pas conduit à l'incurie, à l'abandon ou à l'administration la plus despotique, comme le veut Hobbes? D'où viendra le progrès, s'il n'y a ni Dieu, ni liberté? Qui nous garantit que nos efforts peuvent être dirigés vers le bien, vers le progrès, vers le bonheur? Toutes ces questions hantaient les milieux encyclopédistes. Rousseau résolvait dans la volonté divine, dans la providence naturelle, ce besoin humain entre tous. Voltaire en fait le sujet de maints dialogues, de maints contes, et ne cherche point à sortir des contradictions. L'homme est libre de faire le bien. Dieu ne peut être la sauvage divinité juive ou chrétienne; il ne veut que la justice et le bien. Cela suffit (note 35). Si l'amour du bien est une impulsion nécessaire, tant mieux. Libre ou contraint, l'homme progresse; là est l'essentiel. Mais ce scepticisme ne pouvait satisfaire d'Holbach ni Diderot.

★

La position de Diderot est à cette époque en tout point semblable à celle de d'Holbach. Sur ce point encore, il faut admettre que les conversations du Grandval étaient fructueuses. N'allons point chercher la véritable opinion de Diderot dans les articles de l'*Encyclopédie.* Elle n'est point non plus encore nettement

formulée dans les *Pensées sur l'interprétation de la Nature.* Par contre, nous la trouvons répandue après 1750 dans des manuscrits qui circulaient peu, dans des lettres et dans des notes personnelles comme les *Éléments de Physiologie*, qui sont le fruit de veilles studieuses, la plume à la main. Voici par exemple une lettre de Diderot à Landois (*Correspondance générale*, éd. Assézat, t. XIX, p. 435-36). En vingt-cinq lignes, c'est un résumé du chapitre de d'Holbach; l'accord est total :

« Regardez-y de près, écrit Diderot, et vous verrez que le mot de liberté est un mot vide de sens; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit pas non plus qu'un être agisse sans motif... Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise, tout en naissant, de confondre le volontaire avec le libre. Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais, s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme... Qu'est-ce qui distingue donc les hommes? La bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir; la bienfaisance est une bonne fortune et non une vertu. Mais quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur la place publique... Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler; ce sont les causes physiques. Il n'y a qu'une sorte de nécessité; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux ou qui y soit réellement... Vous ne vous saurez ni bon, ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien : voilà les premiers pas vers la sagesse. » N'cst-ce pas là la consolation même de Spinoza? N'est-cc pas aussi la conclusion de d'Holbach? Selon lui, la liberté n'est que « la nécessité renfermée au dedans de nous-même », dominée, comprise.

Les notes sur les *Éléments de Physiologie*, écrites par Diderot en 1779, sont tout aussi nettes. Voici quelques paragraphes qui ne laissent pas de doute :

« Volonté. La douleur, le plaisir, la sensibilité, les passions, le bien ou le malaise, les besoins, l'appétit, les sensations intérieures ou extérieures, les habitudes, l'imagination, l'instinct, l'action propre des organes, commandent à la machine ct lui

commandent involontairement. Qu'est-ce en effet que la volonté abstraction faite de toutes ces causes? Rien » (*Éléments...*, t. II, p. 374).

« Penser. Action volontaire, action involontaire. Celle qu'on appelle volontaire ne l'est pas plus que l'autre; la cause en est seulement reculée d'un cran, car on ne veut pas de soi-même; la volonté est l'effet d'une cause qui la meut et la détermine. *Dans la volontaire, le cerveau est en action; dans l'involontaire, le cerveau est passif* » (*Éléments...*, t. II, p. 375) [1].

La position de d'Holbach est d'ailleurs plus systématique encore et ouvre plus de perspectives. Nous trouvons chez lui un fonds de principes commun avec la philosophie de tout le XVIIIe siècle. Mais le matérialisme absolu lui est propre. L'exigence scientifique le domine entièrement. Son esprit sérieux ne peut se satisfaire des interventions inopinées de l'Être suprême ou des pires boutades, qui suffisent si souvent chez Voltaire, et même chez La Mettrie, à sauver la position en masquant ses contradictions [2].

Pourquoi le fatalisme serait-il dangereux? Remarquons d'abord que « c'est sur son utilité que la vérité fonde sa valeur et ses droits : elle peut être quelquefois désagréable à quelques individus, et contraire à leurs intérêts; mais elle sera toujours utile à l'espèce humaine... L'utilité est donc la pierre de touche des systèmes, des opinions et des actions des hommes... » (t. II, p. 131). Et d'Holbach demande expressément que les principes de son propre ouvrage soient jugés selon ce critère. Le système de la nécessité est utile parce qu'il se confond avec *l'éducation* elle-même. Or, les masses ne peuvent être orientées vers le bien que par une éducation appropriée et non par des « spéculations épineuses ». Les habitudes, les lois, la justice, font

1. Consulter l'article de M. E. Mayer, « Une morale fondée sur la physiologie » (*Revue des Cours et Conférences*, 1924, p. 468).

2. Holland, le précepteur protestant et géomètre, partisan de la prédestination, consacre bien des pages de sa réfutation à soutenir la liberté morale, un peu à la façon de Kant (*Réflexions...*, p. 145). L'auteur, dit-il, « 1° confond la liberté morale avec la liberté d'indifférence. 2° Il réfute celle-ci avec beaucoup d'apparat, comme si elle avait pour elle le suffrage de tous les philosophes. 3° Il prouve que l'homme ne veut, n'agit que par des motifs comme si cette vérité était prodigieusement contestée. 4° Il explique d'une façon aussi neuve que ridicule les opérations de l'esprit, c'est-à-dire qu'à l'aide du mouvement, il fait presser, tirailler, comprimer le cerveau par des idées, ce qui prouve invinciblement que les motifs nous font violence. 5° Il reprend ensuite ces explications, et tout en laissant subsister leurs conséquences, il déclare que l'on ne connaît point le mécanisme du cerveau, et que l'homme agit par des causes inhérentes à son être. 6° Il donne et ôte au cerveau tour à tour la faculté de considérer ses idées, d'opposer la raison et l'expérience aux sensations, d'approuver, de rejeter, de résoudre, et enfin d'agir. » — Encore une fois cette critique passe à côté du but; elle est stérile dans sa recherche pédante des contradictions.

partie du système général d'éducation, et embrassent par conséquent toute la vie sociale. Or, elles ne peuvent se passer de la reconnaissance de la nécessité.

Il ne faut pas s'étonner non plus que la *responsabilité* des actes ne soit point contradictoire avec leur nécessité. « Imputer une action à quelqu'un, c'est la lui attribuer, c'est l'en connaître pour l'auteur; ainsi, quand même on supposerait que cette action fut l'effet d'un agent *nécessité*, l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démérite que nous attribuons à une action, sont des idées fondées sur les effets favorables ou pernicieux qui en résultent pour ceux qui les éprouvent » (t. II, p. 135). Il suit de là que les sanctions sont dans certains cas indispensables. Mais, ajoute d'Holbach, on nous dira sans doute que la société ne punit pas d'ordinaire les fautes auxquelles la volonté n'a point de part. C'est là une erreur. La société est un assemblage d'êtres qui recherchent le bien-être en commun. Comme telle, elle a le droit de se conserver, et « d'en prendre les moyens ». Ces moyens sont « les lois, qui présentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuisibles. Ces motifs ne peuvent-ils rien sur eux? La société, pour son propre bien, est forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque source que partent leurs actions, soit qu'elles soient libres, soit qu'elles soient nécessaires, elle les punit quand, après leur avoir présenté des motifs assez puissants pour agir sur des êtres raisonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulsions de leur nature dépravée » (t. II, p. 141). On voit que la sanction ne doit donc jamais avoir le caractère d'une vengeance, mais celui d'une prévention, d'une sauvegarde. En outre, elle n'est juste que lorsqu'elle atteint des êtres qui ont été mis à même de concourir à l'œuvre du bien-être général. « Elle est injuste, quand elle punit ceux à qui elle n'a donné ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes nécessaires au maintien de la société. Elle est injuste quand elle les punit pour des fautes que les besoins de leur nature et que la constitution de la société leur ont rendues nécessaires. Elle est injuste et insensée lorsqu'elle les châtie pour avoir suivi des penchants que la société elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les institutions, conspirent à leur donner. Enfin, la loi est inique quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la société. Le dernier degré d'injustice et de folie, est quand elle est aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la servent utilement » (t. II, p. 142-43).

D'Holbach réclame alors la modération dans les peines. L'habitude de voir des supplices atroces, dit-il, familiarise les crimi-

nels avec leur idée. La peine de mort peut être légitime, mais non les tourments inutiles dont on l'accompagne. En un mot, la raison « semble indiquer que la loi doit montrer aux crimes nécessaires des hommes toute l'indulgence compatible avec la conservation de la société ». Et d'Holbach refait le tableau, si souvent peint par les Philosophes de son temps, de l'homme dont les penchants vers le bien sont dépravés par la société. Écoutons-le : « — Les hommes, comme on ne peut assez le répéter, ne sont si portés au mal que parce que tout semble les y pousser. Leur éducation est nulle dans la plupart des États; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une Religion inintelligible... En vain la loi lui crie de s'abstenir du bien d'autrui; ses besoins lui crient plus fort, qu'il faut vivre aux dépens de la société, qui n'a rien fait pour lui, et qui le condamne à gémir dans l'indigence et la misère; privé souvent du nécessaire, il se venge par des vols, des larcins, des assassinats... L'éducation qu'il n'a point reçue ne lui a point appris à contenir la fougue de son tempérament; sans idées de décence, sans principe d'honneur, il se permet de nuire à une patrie qui n'est qu'une marâtre pour lui, etc. » (t. II, p. 148).

Encore une fois, la nécessité ne pousse pas toutes nos actions dans le même sens. Les unes sont justes, bonnes et méritoires, « toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ses semblables et de la société où il vit », et l'on ne peut s'empêcher de les distinguer de celles « qui nuisent réellement au bien-être de ses associés ». « La société est juste, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ses membres leurs besoins physiques, la sûreté, la liberté, la possession de leurs droits naturels. C'est en quoi consiste tout le bonheur dont l'état social est susceptible; elle est injuste, mauvaise, indigne de notre amour, quand elle est partiale pour un petit nombre, et cruelle pour le plus grand, etc. » (t. II, p. 152).

Le système du fatalisme nous enseigne donc la justice. Il nous apprend aussi la modestie. En somme, il est le meilleur fondement de la morale. Il montre la nécessité de la vertu. Il ne refroidit pas les âmes, mais excite leurs qualités naturelles. « Quoique je n'ignore pas qu'il est de l'essence du feu de brûler, je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter un incendie. »

Quant à ceux qui soutiennent que c'est dégrader l'homme que de réduire ses fonctions à un pur mécanisme, d'Holbach leur fait une réponse passionnée, qui mérite de retenir notre attention dans une époque où l'on reproche à la science de faire des hommes de monstrueux robots, des végétations passives.

« Le Philosophe, dit-il, exempt de préjugés, n'entend point ce

langage inventé par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre est un objet qui, dans son espèce, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection, quand il produit des fruits doux et une ombre favorable. *Toute machine est précieuse, dès qu'elle est vraiment utile et remplit fidèlement les fonctions auxquelles on la destine.* Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien, quand il a des talents et des vertus, est, pour les êtres de son espèce, un arbre qui leur fournit et des fruits et de l'ombrage. L'homme de bien est une machine dont les ressorts sont adaptés de manière à remplir leur fonction d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rougirai pas d'être une machine de ce genre, et mon cœur tressaillerait de joie, s'il pouvait pressentir qu'un jour les fruits de mes réflexions seront utiles et consolantes pour mes semblables. La nature elle-même n'est-elle pas une vaste machine dont notre espèce est un faible ressort? Je ne vois rien de vil en elle ni dans ses productions... Les orages, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les pertes et la mort sont aussi nécessaires à sa marche que la chaleur bienfaisante du soleil, que la sérénité de l'air, que les pluies douces des printemps, que les années fertiles, que la santé, que la paix, que la vie; les vices et les vertus, les ténèbres et la lumière, l'ignorance et la science, sont également nécessaires; les uns ne sont que des biens, les autres ne sont des maux que pour des êtres particuliers dont ils favorisent ou dérangent la façon d'exister : le tout ne peut être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux » (t. II, p. 172).

*

La thèse du déterminisme universel est devenue, qu'on le veuille ou non, l'un des postulats de toute la science moderne, naturelle ou politique, et l'on a parfaitement le droit de reconnaître aux Encyclopédistes, et à d'Holbach en particulier, le mérite d'avoir été les premiers à l'affirmer dans toute sa plénitude. Depuis le XVIIIe siècle, le principe de causalité, qui fait le fond du déterminisme, a subi bien des assauts. Jusqu'à une époque récente, la source de cette réaction fut toujours la même : d'une façon plus ou moins masquée, c'était le vieux spiritualisme, le dualisme métaphysique, la croyance en un principe spirituel substantiellement distinct de la matière. Malgré les somptueux dehors qu'elle revêtit parfois, cette métaphysique ne parvint pas à entamer à nouveau les bases de l'édifice scientifique. La Natur-Philosophie de Schelling et de Hegel fut la tentative la plus puissante pour absorber de nouveau toute explication naturelle dans le cadre de la dialectique des idées. Chemin

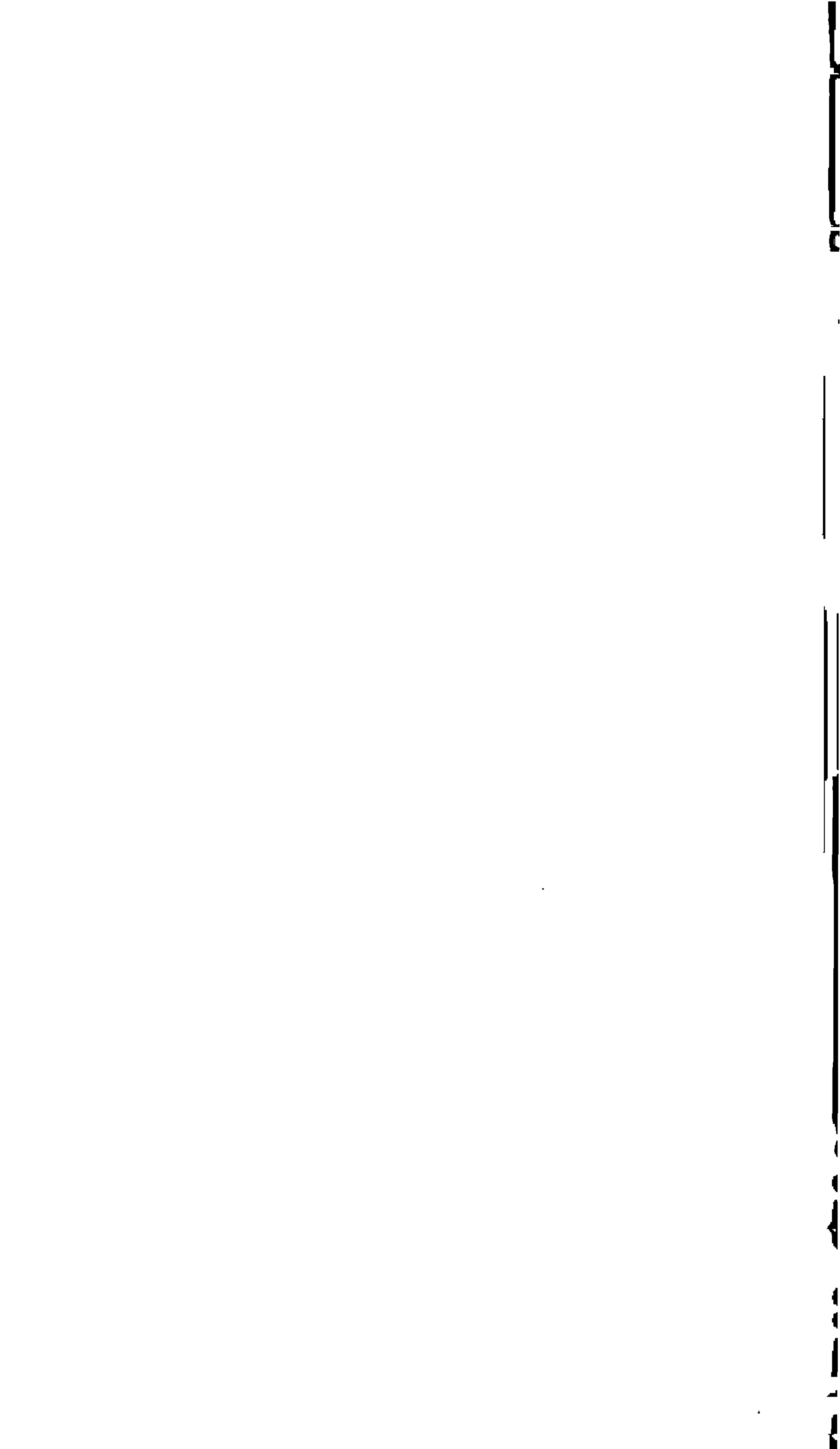
faisant, Hegel exposa quelques précieux aspects des formes du développement naturel (dialectique). Mais dans l'ensemble, c'est à d'Holbach et non à Hegel qu'il faut recourir, si l'on veut chercher des ancêtres aux synthèses de la science moderne.

Le reste (éclectisme, criticisme, théologie) ne parvient même pas à la cheville.

C'est seulement dans les vingt dernières années que le spiritualisme a cru pouvoir se réinstaller au sein de l'édifice des sciences. Chose curieuse, ce n'est point dans la biologie — qui fut son refuge traditionnel — ni même dans la psychologie, qui semble encore à tant de gens son domaine propre, qu'il fit son nouveau nid : c'est dans la physique elle-même. Avec l'atomistique, s'est en effet développée une attaque en règle contre le « strict » causalisme. L'indéterminisme, le causalisme statistique, mirent en cause l'action mécanique des forces matérielles. Certains théoriciens parlèrent carrément d' « évanouissement » de la matière. Finalement, il ne restait au monde qu'un squelette spirituel, drapeau de toutes les mystiques creuses. Ces découvertes, dont il reste à savoir si elles ont le sens que ces théoriciens enthousiastes veulent bien dire, ont été accompagnées dans tous les domaines de diatribes répétées, contre le « mécanisme » étroit, simpliste, grossier, vulgaire, de toutes les sciences. Bref, d'Holbach et ses amis reçurent une nouvelle volée de bois vert posthume (notes 36 et 37). Et cependant...

QUATRIÈME PARTIE

Influences



Il n'est pas dans mon propos de faire ici l'étude analytique de l'influence exercée par le *Système de la Nature.* Des œuvres comme celle-là ne sont pas tant des génératrices que de puissants accumulateurs. Ce sont des sommets d'une forme de pensée qui jaillit de temps à autre, mais régulièrement, et jalonnent une route pénible. La force du *Système*, c'est de n'avoir point prêché un dogme nouveau, mais d'avoir tranquillisé la conscience de plusieurs générations de savants. Le *Système* n'éclaire pas de voies nouvelles, il ne renferme ni découvertes, ni secrets; mais il tente un effort presque désespéré pour faire, à sa date, le bilan honnête et complet de l'univers. Je laisse de côté tout ce qu'il contenait d'élans humanitaires, de promesses sociales, de traites tirées à trop courte échéance sur l'avenir. Il est trop simple aujourd'hui de s'appesantir sur ses limites. Ce que nous retenons maintenant, c'est son contenu philosophique. Et, nous l'avons vu, il n'est pas si facile de le jeter par-dessus bord.

J'esquisserai de préférence quelques contradictions singulières parmi celles qui lui furent opposées. Contradictions n'est pas assez dire. Un siècle entier de philosophie devait le renier officiellement, le bafouer, le repousser au néant. Du point de vue du *Système*, la métaphysique du XIXe siècle est une catastrophe, un gigantesque avortement, une trahison. Je sais bien que cette métaphysique elle-même devait connaître son déclin, et qu'en se dissipant, elle laissait intacts la plupart des problèmes posés par d'Holbach et Diderot. Je sais bien que les investigations multipliées de la nature devaient nous ramener sur bien des points là où d'Holbach nous avait laissés. Mais c'est tout de même par un massif désaveu que la pensée du XIXe siècle a d'abord accueilli la philosophie du baron. Je ne vise pas seulement ici la répression matérielle dont son œuvre fut l'objet, la rareté des éditions et des commentaires, l'insécurité où durent se débattre ses disciples. Je parle de quelque chose de plus vaste et de plus profond, c'est-

à-dire de l'inquiétude métaphysique qui renaissait sur ses traces mêmes et qui remettait tout en question. Si j'écrivais ici un chapitre d'histoire de la philosophie, il me faudrait parler de Maine de Biran, de Kant, puis de Hegel. Mais c'est une histoire déjà cent fois faite, et qu'on pourra lire dans d'autres livres.

Chez l'un ou l'autre de ces métaphysiciens, d'ailleurs, la philosophie de d'Holbach et de Diderot a laissé de significatives empreintes. Maine de Biran, on le sait, fut d'abord l'élève des Encyclopédistes, un sensualiste, ami et collègue de Cabanis et de Tracy, un naturaliste. Sa philosophie, sa psychologie, son mysticisme même, ne se débarrassèrent jamais complètement de sa conscience corporelle, de sa *cénestésie*, comme il disait déjà; en lui se prolonge comme un écho des conflits qui avaient tant agité Rousseau, et parfois même Diderot. Quant au maître de Kœnigsberg, newtonien et un « philosophe » par sa formation, il ne faut pas oublier que s'il a remis les mystères de l'inconnaissable en place, c'est pour affirmer en même temps notre incapacité définitive à les atteindre, c'est pour tracer des limites étroites à notre connaissance, et poser à chaque instant de notre expérience la question préalable.

Hegel est certainement l'antithèse même de d'Holbach; chez lui, le monde ne sera plus que la réalisation de l'Idée. Mais encore ce spiritualisme totalitaire nie-t-il vigoureusement le vieux dualisme; encore nargue-t-il la tranquille symétrie théologique de l'âme et du corps; encore ne se lance-t-il pas dans sa grandiose transposition métaphysique sans avoir expressément salué le puissant effort de d'Holbach pour surmonter, à sa façon, l'intolérable contradiction matière-esprit.

Il suffit de ce rappel pour s'assurer que le *Système de la Nature* n'est pas une œuvre épisodique, ni vaine, ni grossière, et que son empreinte reste puissamment marquée sur l'époque suivante. Pour en être encore plus sûr, il suffit de rejeter les livres, d'écarter les voiles des discours, et de prêter l'oreille aux grondements sociaux qui ébranlèrent tout le XVIII[e] siècle. On se rend compte alors des raisons de cette influence; on voit que d'Holbach est aussi socialement l'un des éclaireurs de son siècle, l'un de ses critiques, l'un de ses avertisseurs. Lui et Diderot étaient redoutés parce qu'ils avaient connu le secret de se faire les champions du développement de la connaissance scientifique sans cesser de viser des buts sociaux, d'être à la fois des philosophes et des moralistes pratiques, d'associer la connaissance théorique et l'activité économique. C'est un secret que les mandarins officiels du XIX[e] siècle devaient essayer de ruiner.

Je ne ferai donc pas ici de longs développements sur les destinées de la philosophie matérialiste après d'Holbach. Il s'agit

simplement d'une halte, et d'un coup d'œil latéral. Laissons Kant et Hegel aux manuels. Tournons-nous vers deux cas, plus épisodiques, moins connus, mais tout aussi significatifs. Parlons donc de Dom Deschamps et de Gœthe.

★

Le marquis Voyer d'Argenson avait communiqué à Voltaire un manuscrit critique contre le *Système de la Nature.* Ce travail, beaucoup plus intéressant que les volumes de Bergier ou de Holland, ou les pamphlets de Voltaire et de Frédéric, était l'œuvre de Dom Deschamps, métaphysicien de profession, comme il se désigne lui-même, et bénédictin assez singulier. Deschamps a laissé une brochure imprimée à propos du *Système de la Nature*, et l'on a quelques copies de ses Œuvres manuscrites [1].

La métaphysique de Deschamps prétend réaliser une synthèse entre le matérialisme athée (qui se limite en ne se préoccupant que de vérités physiques particulières) et le théisme (qui a le tort de fonder une conception universelle de l'être sur des récits superstitieux, sur une morale douteuse, et sur le bras séculier). Tentative étonnante...

Deschamps, né à Rennes, avait vécu au prieuré de Montreuil-Bellay, près de Saumur, et au château des Ormes, chez Voyer d'Argenson, son protecteur et le correspondant de Voltaire. Le *Système de la Nature* avait atteint aussi ce milieu provincial (les manuscrits indiquent que tout le monde l'avait lu au château des Ormes), et l'originalité de Deschamps est d'avoir voulu, non le « réfuter », mais l'absorber dans un système métaphysique qui lui paraissait plus complet, mais d'ailleurs assez fruste et rebutant. Deschamps avait essayé d'intéresser les Encyclopédistes à sa tentative. On a les réponses de Voltaire à Voyer d'Argenson. D'Alembert répondit qu'il avait cessé une fois pour toutes de s'occuper de phrases en l'air, et Rousseau, qui correspondit assez longtemps avec Deschamps, lui déclare nettement, dans des lettres assez émouvantes par le tableau qu'il y peint de ses souffrances physiques, qu'il ne s'intéresse pas aux vérités métaphy-

1. Les manuscrits appartiennent à la Bibliothèque municipale de Poitiers. Nous n'y avons rien trouvé de plus notable que ce qui a été publié récemment de lui. Cf. Dom Deschamps, *Le Vrai Système*, publié par J. Thomas et F. Venturi, Paris, Droz, 1939. La brochure publiée par Deschamps s'appelle *La Voix de la raison contre la raison du Temps, et particulièrement contre celle de l'auteur du Système de la Nature*, par demandes et réponses (à Bruxelles, chez Georges Frick, 1770). Dans le livre de MM. Thomas et Venturi, on trouvera les textes de Deschamps relatifs à sa doctrine sociale. Nous citerons aussi certains des passages restés manuscrits.

siques, mais aux vérités morales. Diderot, que Deschamps rencontra à Paris, fut le seul à s'intéresser à son manuscrit — au moins à la partie de son manuscrit relative à « l'état de mœurs ». Il en écrivit même à son amie (*Lettres à S. Volland*, II, 279) : « Un moine, appelé Deschamps, m'a fait lire un des ouvrages les plus violents et les plus originaux que je connaisse. C'est l'idée d'un état social où l'on arriverait en partant de l'état sauvage, en passant par l'état policé, au sortir duquel on a l'expérience de la vanité des choses les plus importantes, et où l'on conçoit enfin que l'espèce humaine sera malheureuse tant qu'il y aura des rois, des lois, un tien, un mien, les mots de vices et de vertus. Jugez combien cet ouvrage, tout mal écrit qu'il est, a dû me faire plaisir, puisque je me suis retrouvé tout à coup dans le monde pour lequel j'étais né!... Je ne vis pas une ligne à effacer dans tout son ouvrage, qui est rempli d'idées neuves et d'assertions hardies. D'Alembert en a eu connaissance et n'en a pas jugé comme moi. C'est que les géomètres sont mauvais métaphysiciens. »

La partie de l'ouvrage de Deschamps que vise ici Diderot n'est pas celle qui nous retient. Nous nous occupons de son système métaphysique, qui reflète un courant d'idées peu répandu à l'époque, mais qui mérite d'être noté; en tout cas, nous avons la preuve qu'il agita pendant quelques années un cercle littéraire et social non négligeable.

D'Holbach, selon Deschamps, n'a pris la nature que dans ses branches (la physique); or, il faut la prendre dans sa racine (métaphysique). Seule la métaphysique peut fournir un « vrai système » de la nature. L'adoption de ce système doit permettre de sortir de l'état de lois (structure politique et sociale actuelle) pour revenir à l'état de mœurs. Deschamps reproche aux Encyclopédistes d'attaquer la religion en laissant subsister les lois, parce que leur système n'est pas « total ». La philosophie a raison d'admettre qu'il n'y a rien d'inné au physique et au moral; mais elle oublie l'existence *en soi et par soi*, l'existence métaphysique, qui, elle, est innée. Reconnaître cette existence, c'est aussi transcender le monde des idées acquises, religion et états de lois. Cette dépendance étroite entre la société civile et la société religieuse est fortement soulignée; il a manqué à Deschamps de voir qu'elle était aussi affirmée chez d'Holbach. « Nos philosophes qui ne voient (la religion) que comme émanée des hommes, tombent en s'attaquant à elle dans la plus énorme de toutes les bévues, puisqu'il s'ensuit de là qu'ils veulent détruire l'effet en conservant la cause. » Deschamps dit carrément que cette « bévue » vient de la crainte des foudres civiles, bien plus à redouter de ceux qui toucheraient directement à l'état de lois humaines que de ceux

qui touchent à l'état de lois divines. Évidemment, on préférerait vivre sous l'état de loi naturelle, car le rémunérateur-vengeur n'est en effet qu'une création humaine; le but de la métaphysique devient alors social; il faut aboutir à l'état de mœurs, c'est-à-dire à « l'égalité morale et à la communauté de tout ce que demandent les appétits que nous a donnés la nature ». Il faut trouver une base métaphysique à la loi naturelle. C'est de ce point de vue que notre auteur s'exprime directement sur le système de d'Holbach : « — Puisque vous voulez que je vous parle de l'auteur du *Système de la Nature*, je vous dirai qu'il est sans principes tant au moral qu'au métaphysique, comme tous ses devanciers... » Quant au moral, l'auteur estime que le matérialisme athée prépare « une révolution prochaine dont tout esprit clairvoyant ne doute en aucune façon que nous soyons menacés aujourd'hui, tant dans la religion et les mœurs que dans le gouvernement. Cette révolution aura certainement sa source principale dans l'esprit philosophique actuel, sans que la multitude le soupçonne... » Quant au métaphysique, voici la position de Deschamps : « l'Athéisme de nos philosophes actuels consiste dans la négation de toute existence autre que celle des êtres physiques, et dans des développements, quelquefois heureux, de ce que ces êtres ont de rigoureusement commun, des lois qui leur sont propres à tous également, et de ces lois métaphysiques (et non pas physiques, les lois physiques étant celles qui sont particulières à tel genre ou à telle espèce) et de ces lois, dis-je, appliquées aux facultés de l'homme, que les athées veulent absolument dépouiller de toute différence spécifique d'avec les autres êtres. Mais ces développements qui, faute de principe, laissent à désirer l'explication des principaux phénomènes, devraient avoir un principe pour base, et c'est ce qui leur manque, les rendra éternellement stériles pour le moral, et inaptes à détruire, quelque heureux qu'ils puissent être, comme ceux de l'auteur du *Système de la Nature*.

« L'Athéisme, en niant Dieu, nie un principe et le principe le plus fécond pour les hommes; or s'il ne met rien à la place de ce principe qu'il nie, il est vrai de dire qu'il est sans principe. Il y met la nature, dira-t-il, mais qu'est-ce que la nature? C'est ce qu'il ne dit point : car qu'il ne croie pas que ce soit le dire, que d'en dire les lois, que d'en expliquer le mécanisme jusqu'à un certain point. C'est sur la nature en grand, en total, en elle-même, prise en masse, prise en bloc, et non pas sur ses lois, que je lui fais cette question; c'est sur le fini et l'infini, ces deux Êtres métaphysiques, tandis que les Êtres finis sont physiques, que je lui demande de me satisfaire... Il faut de la Métaphysique en principe aux hommes; il leur en a toujours fallu, et cela

parce qu'il existe un principe métaphysique, et que leur entendement le leur affirme.

« ... C'est en vous bornant à ne voir que les conséquences du principe métaphysique, que ce principe vous manque; il faut le voir lui-même... Que voulez-vous que soit un système d'athéisme, s'il n'est pas un système métaphysique? C'est, direz-vous, un système général physique appliqué aux facultés de l'homme »; mais, encore une fois, c'est retomber dans le particulier : « Le système d'un astronome, d'un médecin, d'un naturaliste en petit, et de tout physicien qui se borne à sa science, est physique, en ce qu'il est particulier et qu'il n'embrasse que tel ou tel objet dont il ne sort point. » En outre, l'existence universelle « prise dans son tout » ne peut être l'objet des sens pris en particulier : « L'existence universelle est l'objet d'une autre faculté dans nous, d'une faculté par laquelle nous avons la plus grande évidence qu'elle est d'une autre nature que l'existence prise en parties; donc il y a deux facultés dans nous, l'une pour le métaphysique et l'autre pour le physique; ou pour mieux dire, donc nous, existons métaphysiquement et physiquement à la fois; car qu'est-ce que ces deux facultés, sinon ces deux existences, dont l'une est la nuance, est nous comme hommes, et l'autre le fond qui n'est plus nous comme hommes, mais comme masse universelle? »

La totalité, l'Être total, doit être considéré comme une contradiction. L'Être total matériel, ou *le tout*, englobe « les dénominations ou attributs généralement applicables aux êtres physiques. Il est « le tout », ces Êtres étant nommés parties... » Il est créateur, les parties n'existant que par lui; cause, les parties n'étant que des effets; par la même raison, il est unité, fini, nécessaire. A cet Être total matériel, absolu positif, qui n'existe que par le rapport de ses propres parties, est jumelé *tout*, c'est-à-dire l'Être total sans rapports, la totalité absolue négative : « *Le tout* dit des parties, *tout* n'en dit point. » Dieu créateur, ou « le tout » est coéternel à Dieu non créateur, à « tout ». L'Être métaphysique est ainsi « connu sous deux aspects essentiellement existants, dont l'un nie et affirme l'autre tout à la fois ». On aboutirait alors à un véritable « athéisme éclairé » : l'athéisme confond l'athéisme. Cet athéisme éclairé, « loin d'être dangereux comme l'athéisme ignorant, serait tout ce que les hommes pourraient désirer de plus avantageux, humainement parlant » : il les mettrait sur la voie de l'état de mœurs... « Le vrai système, écrit-il, est également, pour le dire ainsi, le matérialisme et l'immatérialisme, le métaphysique, le physique et la négation de l'un et de l'autre » (*Le vrai Système*, manuscrit).

A tout prendre, ce n'est certainement pas là une critique

banale. C'est probablement la seule riposte à d'Holbach qui soit aussi par elle-même une critique de la religion. C'est ce que dit encore ailleurs, bien qu'assez obscurément, le métaphysicien : « J'ai fait pour la religion que j'aime tout ce que je pouvais faire pour elle, en démontrant la nécessité de son existence dans notre état de lois; en prouvant que ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre de son existence absurde et pleine d'inconvénients, mais à l'état de lois humaines qui l'a demandée nécessairement à son soutien; en confondant ses adversaires, et en faisant voir tout l'avantage qu'elle a sur eux. Si je la détruis en même temps, ainsi que l'état de lois humaines qui est sa cause, c'est la vérité et l'humanité qui m'y forcent; c'est l'orgueil philosophique actuel et le mal qu'il opère. Nous sommes dans un siècle de demi-lumières, où nous avons besoin particulier que notre ignorance soit vaincue. La révolution que pourrait occasionner la Vérité donnée aux hommes, parerait à celle dont nous sommes menacés, et ce serait alors un très grand bien qui parerait à un grand mal. Cette heureuse révolution ne peut arriver tout d'un coup; mais la Vérité manifestée et avouée de proche en proche y porterait les esprits et les détournerait d'en désirer un autre » (*Le Vrai Système*, p. 84, manuscrit).

Gardons-nous de voir dans cette philosophie une préfiguration de la métaphysique post-kantienne, mais n'oublions tout de même pas que Gœthe et Hegel ont ouvert leurs méditations naturalistes et panthéistes par un examen très serré de Diderot et de d'Holbach...

Deschamps fut soutenu par quelques amateurs de philosophie au même moment où Maine de Biran, qui n'ignora point non plus d'Holbach, mûrissait ses premiers Mémoires. Parmi les germes que la lecture du *Système* fit éclore, se trouvaient donc quelques éléments dont la réaction post-napoléonienne devait assurer le développement; ce fut le cas de pensées analogues à celles de Deschamps. Si la forme est confuse et embarrassée, incomplète, on ne peut nier qu'il y ait là une intuition qui fera son chemin. Et il est intéressant de noter qu'elle se manifesta dans les années qui suivirent immédiatement la publication du livre de d'Holbach.

★

Avec Gœthe, nous montons sur les sommets. Mais, en somme, nous respirons le même air. Lui aussi exige la satisfaction des imprescriptibles besoins métaphysiques de l'homme. Le passage de *Poésie et Vérité* dans lequel il parle du *Système de la Nature* est très connu, souvent cité, mais on n'en a jamais fait l'analyse.

En voici l'essentiel (d'après la traduction Porchat, 1873, p. 424) :

« Nous ne sentions ni le besoin ni le désir d'être éclairés et avancés en matière de philosophie; nous croyions nous être instruits nous-mêmes sur les matières religieuses, et la violente querelle des philosophes français avec les prêtres nous était assez indifférente. Des livres défendus, condamnés au feu, qui faisaient alors un grand vacarme, n'exerçaient sur nous aucun effet. Je me bornerai à citer le *Système de la Nature*, que nous ouvrîmes par curiosité. Nous ne comprîmes pas comment un pareil livre pouvait être dangereux. Il nous parut si pâle, si ténébreux, si cadavéreux, que nous avions peine à en soutenir la vue et qu'il nous faisait horreur comme un fantôme. L'auteur croit recommander son livre en assurant dans la préface que, vieillard épuisé, sur le point de descendre dans la fosse, il veut annoncer la vérité à ses contemporains et à la postérité. Il nous fit rire à ses dépens, car nous croyions avoir observé que les vieilles gens n'estiment proprement dans ce monde rien de ce qu'il a d'aimable et de bon... Ce livre, véritable quintessence de la vieillesse, nous parut fade et même insipide. Tout devait être nécessairement, et, par conséquent, il n'y avait point de Dieu. Mais, demandions-nous, un Dieu ne pourrait-il pas aussi être nécessairement? Nous accordions, il est vrai, que nous ne pouvions guère nous soustraire aux nécessités des jours et des nuits, des saisons, des influences du climat, des circonstances physiques et animales; cependant nous sentions en nous quelque chose qui cherchait à se mettre en équilibre avec cette volonté. L'espérance de devenir toujours plus raisonnables, de nous rendre toujours plus indépendants des objets extérieurs et aussi de nous-mêmes, nous ne pouvions y renoncer. Le mot de liberté sonne si bien qu'on ne pourrait s'en passer, lors même qu'il n'exprimerait qu'une erreur.

« Aucun de nous n'avait lu le livre jusqu'au bout, car nous trouvions déçue l'attente dans laquelle nous l'avions ouvert. On nous annonçait un système de la nature, et nous espérions par conséquent apprendre quelque chose sur la nature, notre idole : la physique et la chimie, l'astronomie et la géographie, l'histoire naturelle et l'anatomie, d'autres sciences encore avaient, depuis des années et jusqu'à ce jour, porté notre attention sur le magnifique et vaste univers, et nous aurions recueilli avec joie des notions, soit détaillées, soit générales, sur les soleils et les astres, les planètes et les satellites. les montagnes, les vallées, les fleuves et les mers, et sur tous les êtres qui y vivent et respirent. Nous ne doutions point qu'il ne se trouvât dans cet ouvrage bien des choses que le commun des hommes pouvait juger nuisibles, le clergé dangereuses, l'État intolérables, et nous espérions que ce

petit livre aurait supporté dignement l'épreuve du feu. Mais quel désert, quel vide nous sentîmes dans ce triste et nébuleux athéisme, où disparaissaient la terre avec toutes ses figures, le ciel avec toutes ses étoiles! Il y aurait eu une matière de toute éternité, et, de toute éternité en mouvement, et par ce mouvement à droite et à gauche, et de tous côtés, elle aurait, sans autre secours, produit les immenses phénomènes de l'être. Tout cela, nous aurions pu à la rigueur l'accepter, si l'auteur, avec sa matière en mouvement, avait en effet construit le monde devant nos yeux. Mais il paraissait en savoir aussi peu que nous sur la Nature; car, après avoir établi, comme des jalons, quelques idées générales, il les abandonne aussitôt pour transformer ce qui apparaît comme plus élevé que la nature, ou du moins, comme une nature plus élevée dans la nature, en une nature matérielle, pesante, qui se meut il est vrai, mais sans direction et sans forme, et par là, il croit avoir beaucoup gagné. Si pourtant ce livre nous causa quelque tort, ce fut celui de nous faire prendre à jamais en aversion toute philosophie, et particulièrement la métaphysique, et de nous porter, avec une vivacité et une ardeur nouvelles, vers la science vivante, l'expérience, l'action, la poésie... »

Il convient d'abord de souligner ici deux erreurs, l'une psychologique, l'autre de fait. Gœthe suppose que la paternité du vieux Mirabaud était réelle. Est-ce de sa part rouerie? Ou ignorance du nom du véritable auteur? Il est peu probable pourtant qu'il n'ait pas connu — lui qui avait traduit un manuscrit clandestin de Diderot, et qui, après tout, s'était procuré le volume proscrit — la part qui revenait au baron dans ce livre.

Un vieillard épuisé? Une quintessence de la vieillesse? Il faut pourtant se rappeler qu'en 1770, d'Holbach avait 45 ans, et que sa philosophie était mûre depuis une bonne dizaine d'années. Non, le *Système* n'est pas l'œuvre de la décrépitude, mais au contraire une affirmation de jeunesse et de maturité. Dans cette appréciation de Gœthe, il y a probablement plus de *Poésie* que de *Vérité*. S'il avait mieux connu la vie du baron, il n'aurait peut-être pas écrit qu'il était de ceux qui « n'estiment proprement dans ce monde rien de ce qu'il a d'aimable et de bon » !

Mais ce n'est là qu'une réaction de tempérament hostile. Plus grave est l'erreur fondamentale de Gœthe au sujet du mécanisme universel. Il voit dans la théorie holbachienne du mouvement une pure géométrie épicurienne. La matière, par ses mouvements « à droite, à gauche et de tous côtés » aurait, sans autre secours, produit tous les phénomènes de l'être. Gœthe voit là une explication analogue à celle de la déclinaison des atomes épicuriens, amplifiée par la géométrie cartésienne. La matière se meut,

mais « sans direction et sans forme ». Or, notre analyse a assez montré que le *Système* est résolument opposé à cette variété d'atomisme, comme d'ailleurs l'est toute la science vitaliste du XVIIIe siècle, en réaction contre Descartes. Nous n'y reviendrons pas. L'analyse de Gœthe est ainsi faussée dans son principe, et son objection n'a pas beaucoup plus de poids que celle de Voltaire. Voltaire voulait qu'au-dessus du mécanisme universel il y eût une intelligence divine. Gœthe, lui aussi *cause-finalier*, parle de forme, ou de direction. Le finalisme de la nature est interne, et d'ailleurs assez mystérieux. Pour l'un et l'autre, ces forces sont des pseudonymes de Dieu. Mais il fallait comprendre comment, chez d'Holbach et ses amis, le rejet de toute divinité et de tout dualisme substantiel s'alliait cependant à une conception organiciste, vitaliste, de la matière. Il fallait apercevoir les origines panthéistes et chimistes de la philosophie holbachienne, mêlées à l'héritage de Newton et de Locke.

Au fond, Gœthe combat pour sa propre conception poétique de la science; et il revendique, après Rousseau, les droits du cœur, les droits à la jouissance imaginative de l'univers. Il admet à la morale, comme Kant, des fondements spécifiques. Et surtout, il déguise sous sa critique les besoins irrépressibles de l'expression poétique, de la recherche des symboles par la voie propre à chaque individu, du salut personnel. Autant il abaisse d'Holbach, autant il élève Spinoza. Rejeter d'Holbach et les philosophes français, c'est pour lui trouver sa propre voie. Du point de vue gœthéen, il y a là une nécessité personnelle interne, à laquelle le poète ne pouvait pas échapper. Mais les critiques modernes eussent été plus sages en l'analysant, au lieu de se couvrir d'un jugement sommaire pour essayer de discréditer le *Système de la Nature*.

*

On pourrait dire quelque chose d'analogue à propos de la réaction de Hegel devant la philosophie des lumières. En métaphysique, Hegel devait être le restaurateur capital de l'idéalisme au XIXe siècle. Mais l'idéalisme hégélien n'est plus celui de Malebranche ou de Berkeley. La société a considérablement évolué; la science et la technique posent de nouveaux problèmes. Hegel comprend que s'il veut, à son tour, tenter de construire un système de la nature, il ne peut pas se borner à rejeter du pied, avec la moue dédaigneuse du poète, la grandiose tentative des Encyclopédistes. Au contraire, il faut admettre que leur philosophie est une tentative sur laquelle on doit s'appuyer, et qui mérite tout autre chose que le mépris.

Hegel a la vue impartiale du génie, que n'auront pas ses petits épigones français, comme Cousin, Damiron et autres. « L'admirable dans les écrits philosophiques français, écrit le créateur de la dialectique moderne, c'est leur étonnante énergie — la force du concept en lutte contre l'existence, contre la foi, contre toute la puissance de l'autorité établie depuis des milliers d'années. C'est leur caractère qui est admirable, le caractère du sentiment d'indignation la plus profonde contre l'acceptation de tout ce qui était étranger à la connaisance de soi, de ce qui veut être sans elle, et où elle nc se trouve pas elle-même; c'est une certitude de sa vérité rationnelle qui défie le monde des idées reçues et qui est certaine de sa destruction. Elle a battu en brèche tous les préjugés et en a triomphé... » *(Cours d'Histoire de la philosophie).*

De d'Holbach, il écrit expressément que « même si sa valeur philosophique était petite, il ne faut pas méconnaître que dans le *Système de la Nature* s'exprime un esprit qui se défie de son temps et se reproduit dans la science, etc. ». Il admire chez d'Holbach « le besoin véritablement philosophique de dépasser la séparation esprit-matière [1] ». Évidemment, pour le fondateur du système de l'Idéalisme objectif, qui commit dans le domaine de la science de si grossières bévues, cette philosophie restait malgré tout négative. « Seul le côté négatif est intéressant », écrit-il; et : « il ne peut être question de cette philosophie positive ». Mais qu'est-ce que Hegel appelle « positif »? C'est ce que nous appelons le *savoir réel*, ou données de la science. Par exemple, explique-t-il, quand on demande vaguement : « quelle est l'origine de l'eau » et qu'on répond qu'elle vient des montagnes, de la pluie, etc., une telle réponse est dans l'esprit de cette philosophie », et on ne peut en tenir compte... Il reste pourtant à savoir si la négligence hégélienne envers le savoir réel n'est pas précisément l'un des côtés les plus négatifs de sa propre philosophie.

*

Et puis, citons un poète... Car, en dépit de Gœthe ou de Hegel, même un poète sut s'abreuver aux sources encyclopédiques. C'est Sainte-Beuve qui signala le premier ce magnifique essai fait par Chénier pour renouveler Lucrèce (*Critiques et portraits littéraires*, V, Paris, 1839, p. 428, « Quelques documents inédits sur André Chénier »). Ce qui nous est resté d'*Hermès*

1. Cf. ces textes dans les *Morceaux choisis* de HEGEL (Paris, N.R.F., 1937, p. 339 et 343). Voyez aussi les parties de la *Phénoménologie de l'Esprit* consacrées à l'Aufklaerung et à la Philosophie des Lumières.

et le poème sur l'*Invention* sont d'une orthodoxie encyclopédiste moins sûre que le *Lucrèce français* de Sylvain Maréchal, mais sont de beaux poèmes, débordant de générosité, tumultueux, pleins de charme civique.

Nous ont-ils d'ailleurs été transmis tels que Chénier les avait ébauchés ou rédigés? Cela n'est point sûr. Sous la première Restauration, le public, alerté par Chateaubriand et Vigny, ne voulut voir en Chénier que la victime du 7 thermidor, et le poète élégiaque. Et pourtant, comme le reconnaît Sainte-Beuve, « ce serait se tromper beaucoup que de le juger un artiste si désintéressé; et l'*Hermès* nous le montre aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pouvaient l'être Raynal ou Diderot ». Mais ce critique écrivait après 1830.

C'est dans l'*Invention* que Chénier écrivit :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

Tous les écoliers apprennent à commenter ce vers. Mais à combien d'entre eux fait-on connaître ces « pensers nouveaux » dont s'exaltait le poète? Ce n'étaient certes pas des pensers quelconques. Lorsque Chénier propose de ressusciter l'esthétique grecque avec un contenu moderne, il vise une entreprise très précise : donner la vision imagée des conquêtes philosophiques du siècle.

Comme le dit Sainte-Beuve, « la doctrine du XVIIIe siècle était, au fond, le matérialisme, ou le panthéisme, ou encore le naturisme, comme on voudra l'appeler; elle a eu ses philosophes, et même ses poètes en prose, Boulanger, Buffon; elle devait provoquer son Lucrèce ». La tentative est-elle, poétiquement, une réussite? C'est ce que nous n'examinerons pas en détail. Mais les *pensers nouveaux* sont clairement désignés dans l'*Invention* :

...Torricelli, Newton, Kepler et Galilée,
Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.

Montesquieu, Buffon, Voltaire, Bailly, Cassini, sont cités dans ce poème.

...qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton !

Il n'y a pas lieu de se méprendre sur les dieux dont il s'agit ici. Ce sont des métaphores. Car l'*Hermès*, comme le *De rerum*

natura, voit le mouvement de l'Univers, hommes et choses, débarrassé de tout théisme. Chénier était athée, mais l'on ne s'en douterait guère en lisant ses éditeurs et commentateurs modernes. Les vers terminés de l'*Hermès*, ainsi que les passages de prose qui les relient, ne laissent pourtant aucun doute à ce sujet. L'enthousiasme de Chénier a la même source que celui de d'Holbach, et son poème devait chanter les mêmes idées que le *Système de la Nature* exposait. Chénier est le vrai poète de l'*Encyclopédie*, le seul sans doute, le chantre de l'esprit de liberté et d'audace humaines qui fut celui des philosophes. Sa mort même ne peut pas le faire changer de camp, pas plus qu'elle ne le peut pour Condorcet.

Dans *Hermès*, c'est le *Système de la Nature*, c'est le *Rêve de d'Alembert*, qui passent intégralement. Qu'on consulte l'analyse de Sainte-Beuve, d'après laquelle a été faite l'édition de Latouche.

« Le poème devait avoir trois chants... Le premier sur l'origine de la terre, la formation des animaux, de l'homme; le second sur l'homme en particulier, le mécanisme de ses sens et de son intelligence, ses erreurs depuis l'état sauvage jusqu'à la naissance des sociétés, l'origine des religions; le troisième sur la société politique, la constitution de la morale et l'invention des sciences. Le tout devait se clore par un exposé du système du monde selon la science la plus avancée. En retournant à Empédocle, André est de plus ici le contemporain et le disciple de Lamarck et de Cabanis. Il ne l'est pas moins de Boulanger et de tout son siècle par l'explication qu'il tente de l'origine des religions... Il n'en distingue pas même le nom de celui de la superstition pure, et ce qui se rapporte à cette partie du poème, dans ses papiers, est volontiers marqué en marge du mot flétrissant δεισεδαιμονία. Ici l'on a peu à regretter qu'André n'ait pas mené plus loin ses projets; il n'aurait en rien échappé, malgré toute sa nouveauté de style, au lieu commun d'alentour, et il aurait reproduit, sans trop de variante, le fond de d'Holbach ou de l'*Essai sur les Préjugés*... »

Laissons Sainte-Beuve à ses regrets. Voici Chénier : « ...L'homme égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jeta dans toutes les superstitions, le feu, les démons... Ainsi le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons, et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats... Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas oublier ce que partout on a appelé les jugements de Dieu, les fers rouges, l'eau bouillante, les combats particuliers. Que d'hommes

dans tous les pays ont été immolés pour un éclat de tonnerre ou telle autre cause!

« Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique ou religieux, ont souvent été produits par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

Comme on feint qu'au printemps, d'amoureux aiguillons
La cavale agitée erre dans les vallons,
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,
Devient épouse et mère au souffle du zéphyre. »

Chénier voulait peindre les déluges, expliquant comme Boulanger leurs premiers effets, les débuts de la civilisation, le mécanisme humain émergeant. Il eût été ici, dit Sainte-Beuve, « le disciple exact de Locke, de Condillac et de Bonnet : ses notes, à cet égard, ne laissent aucun doute. Il eût insisté sur les langues, sur les mots : « Rapides Protées, dit-il, ils revêtent la teinture de tous nos sentiments. Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme un prisme fait les couleurs... »

Mais viendra le moment d'exposer les fondements de la morale. Voici ce que dit Chénier : « L'homme juge toujours les choses par les rapports qu'elles ont avec lui. C'est bête. Le jeune homme se perd dans un tas de projets comme s'il devait vivre mille ans. Le vieillard qui a usé la vie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas que la jeunesse l'usât à son tour. Il crie : tout est vanité! — Oui, tout est vain sans doute, et cette manie, cette inquiétude, cette fausse philosophie, venue malgré toi lorsque tu ne peux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste.

« La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose naît, meurt et se dissout. Cette particule de terre a été du fumier, elle devient un trône, et, qui plus est, un roi. Le monde est une branloire perpétuelle, dit Montaigne (à cette occasion, les conquérants, les bouleversements successifs des invasions, les conquêtes, d'ici de là...). Les hommes ne font attention à ce roulis perpétuel que quand ils en sont les victimes : il est pourtant toujours. L'homme ne juge les choses que dans le rapport qu'elles ont avec lui. Affecté d'une telle manière, il l'appellera un mal. La chose est pourtant la même, et rien n'a changé que lui.

Et si le bien existe, il doit seul exister! »

Sainte-Beuve estime que Chénier entrerait ici dans le système de l'optimisme de Pope, s'il faisait intervenir Dieu; « mais, comme il s'en abstient absolument, il faut convenir que

cette morale va plutôt à l'éthique de Spinoza, de même que sa physiologie corpusculaire allait à la philosophie zoologique de Lamarck ».

Mais il y a aussi dans *Hermès* une sociologie, qui dérive de la cosmologie : « Chaque individu dans l'état sauvage est un tout indépendant; dans l'état de société, il est partie du tout, il vit de la vie commune... » Il en est des sociétés humaines comme des corps célestes. Et là encore, Chénier se souvient de l'*attraction*, dont il fait une étonnante évocation :

...Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,
Ne gardent point eux-mêmes une immobile place.
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
Ils cheminent eux-même : un invincible poids
Les courbe sous le joug d'infatigables lois
Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible...

Quand Chénier a-t-il composé les fragments de l'*Hermès?* Dans la conclusion, il s'écrie :

O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher de veilles de dix ans,..

Ce fut sans doute un projet souvent pris et repris. On voit par là qu'il y tenait. Seule, la Révolution put interrompre son travail : le poème se faisait chair, foule et violence. Chénier lui-même ne parvint pas à dominer le flot montant plus haut que sa propre inspiration. Il ne nous reste que les beaux débris de son œuvre, abandonnés par le reflux. On y voit toujours briller ce feu que les maîtres de son siècle avaient allumé, et que le romantisme ne réussit pas à éteindre.



CINQUIÈME PARTIE

Morale et politique



A. DE LA CRITIQUE DE LA RELIGION A LA MORALE NATURELLE

Méthodes.

L'examen des bases philosophiques du *Système de la Nature* montre assez que la critique des dogmes religieux dépend étroitement du progrès des sciences naturelles. Mais elle dépend aussi de celui des sciences sociales et historiques, et de la morale. Chez d'Holbach, comme chez tous les Encyclopédistes de son bord, on trouve étroitement mêlées, confondues, les racines scientifiques et politiques de sa critique [1]. Les unes et les autres se nourrissent du même sol. La plus grosse partie du *Système* est consacrée aux dogmes, aux croyances et à l'ambition politique du christianisme. Des dizaines d'autres volumes défendent les mêmes thèses. Mais si le but que poursuit d'Holbach ne varie jamais, si les idées maîtresses qui l'animent restent invariables, ses arguments, ses méthodes, ses points d'attaque, sa tactique, sont d'une extrême diversité.

D'Holbach avait à sa disposition un arsenal très bien garni. Il écrivait en un temps où s'étaient accumulés les efforts d'auteurs très nombreux, où la pensée rationaliste et utilitariste ne laissait plus un moment de répit aux apologètes du christianisme. Il avait pour lui le sens de l'évolution économique, démographique, sociale. Les armes de sa critique scientifique et philosophique, nous les connaissons. Ses armes morales, histo-

1. Je ne reviendrai pas, dans ce chapitre, sur l'identité des vues de Diderot et du baron d'Holbach. Les citations abondent. En voici une qui parlera pour les autres : « Un peuple qui croit que c'est la croyance d'un Dieu et non pas les bonnes lois qui font les honnêtes gens ne me paraît guère avancé... La croyance d'un Dieu fait et doit faire presque autant de fanatiques que de croyants. Partout où l'on admet un Dieu, il y a un culte; partout où il y a un culte, l'ordre naturel des devoirs moraux est renversé et la morale corrompue. Tôt ou tard il vient un moment où la notion qui a empêché de voler un écu fait égorger cent mille hommes. Belle compensation! Tel a été, tel est, tel sera dans tous les temps et chez tous les peuples l'effet d'une doctrine sur laquelle on attachera plus d'importance qu'à sa propre vie... » (*Lettres à S. Volland*, 6 oct. 1765).

riques, politiques, sont tout aussi brillantes et variées. Contre la Rome contemporaine, il se sert des Pères de l'Église; contre les Jésuites, des Jansénistes, et inversement; contre la Bible chrétienne, il utilise le mosaïque Orobio; contre le papisme, il accumule les traductions des anglicans et déistes d'outre-Manche, et contre ceux-ci il dresse les Orientaux; il puise dans l'humanisme de la Renaissance de quoi faire pièce au Vatican; la Réforme, le panthéisme, le judaïsme, lui servent contre le catholicisme; et contre les protestants et les juifs, il brandit l'athéisme. L'histoire des mœurs, de l'opinion publique, de la vie sociale des peuples est utilisée dans tous les sens. Aux Jésuites, au fanatisme orthodoxe, au despotisme clérical, il oppose les bons monarques, Marc Aurèle et Henri IV. Mais contre la monarchie absolue, il revendique les droits de la plèbe laborieuse et opprimée. Il détruit les dogmes, les « impostures sacerdotales », les uns par les autres. Tout est bon pour montrer les contradictions, les filouteries, les incohérences de la religion, de toutes les religions, et surtout de leurs desservants.

Toutes les idées, tous les faits lui servent, et aussi tous les styles et tous les procédés. Tantôt c'est la critique des textes, tantôt la critique des événements, tantôt la critique des idées. Il se sert de la raillerie, mais beaucoup moins que Voltaire. Il manie l'invective, la prosopopée, l'invocation, comme l'analyse, la démonstration systématique. Les chapitres sont parfois massifs, les répétitions incessantes; mais on trouve aussi chez lui la plaisanterie populaire, directe. Il a l'indignation vraie, vibrante, et aussi la puissance froide du raisonnement expérimental. Tout cela fait un ensemble très cohérent, aboutissant toujours aux mêmes leitmotive, d'un effet incontestablement impressionnant.

Un exposé exhaustif devrait tenir compte de tout cela, montrer le rôle particulier de chacune de ses publications dans cette guerre incessante. Nous ne le ferons pas ici; il y faudrait trop de citations de détail, et recourir à une masse d'analyses particulières qu'on peut fondre sans dommages pour retrouver ses idées essentielles.

Ce qu'est la religion chrétienne; résumé.

La thèse fondamentale de d'Holbach peut se résumer en peu de mots : l'histoire et l'expérience de l'humanité prouvent que les religions surnaturelles sont sans utilité morale, politiquement dangereuses, contraires au progrès de la raison scientifique, vicieuses dans leur origine, leur dogme, leurs repré-

sentants ; l'heure est donc venue de les remplaccr par un système de croyances naturclles conforme aux donnécs réelles de la nature, et utile à l'homme et à la société.

La première affirmation, c'est que le dogme chrétien (catholique, mais aussi protestant) est un tissu de contradictions, de légendes, d'impostures, de traits barbares. Son *Histoire critique de Jésus-Christ*, son *Examen de saint Paul* (qui est peut-être de Boulanger), et bien d'autres chapitres de ses livres sont consacrés à le montrer. Les prophéties, les miracles, sont des défis au bon sens. L'histoire des Conciles est cellc de marchandages éhontés ; la théologie tout entière est une vaste duperie, destinée à tenir en tutelle la raison humaine. Et c'est sur les ruines provoquées par cette critique que la libre réflexion philosophique peut s'exercer sans frein. Un examen minutieux des textes dans lesquels d'Holbach développe ces idées montrerait leur grande valeur, bien souvent vérifiée par l'exégèse du XIXe siècle.

Aussi bien, c'est l'aspect de cette critique qui doit retenir plus longuement l'attention. Car le christianisme n'est pas seulement un corps de doctrines erronées, fantastiques et trompeuses. C'est surtout et avant tout une idéologie *immorale.*

N'oublions pas le point de départ de d'Holbach, celui de tous les utilitaristes : l'être humain, raisonnable, *a toujours en vue son propre bonheur et celui des autres hommes ;* tel est le fondement de son éthique. La seule norme connue pour juger les hommes et les événements consiste à apprécier leur utilité pour l'espèce et l'individu, l'un par et pour l'autre. C'est donc à la lumièrc de ce principe qu'il faut juger la religion. La religion ne pourrait être justifiée que si elle contribuait réellement à notre bonheur. Or, elle se borne à des promesses de fclicité éternelle, jointes à la menace des pires châtiments futurs. Quelle utilité ces promesses peuvent-elles avoir dans notre univers?

Notez qu'il ne s'agit pas d'être délivré de la religion pour s'abandonner aux penchants nuisibles. Des hommes dépourvus de morale, dit d'Holbach, attaquent la religion simplement parce qu'elle heurte leurs inclinations (leurs besoins, leurs habitudes). Mais c'est *comme citoyen* qu'il faut la rejeter, parce qu'elle est désastreuse pour le bonheur de l'État, hostile à la marche naturelle de l'esprit humain, et contraire à la moralité profonde, qui ne doit pas être séparée des intérêts de la politique sociale. Par conséquent, il faut séparer nettement le système de la morale politique et celui de la morale religieuse ; ee sont deux éthiques irrćconciliables. « L'une produit des saints, l'autre des citoyens. » Les saints sont inutiles et nuisibles ; les citoyens, au contraire, sont les membres actifs ct

utiles de la société, capables de la servir, remplissant leurs devoirs de maris, de pères, d'amis, de confrères, quelles que soient leurs opinions métaphysiques, d'ailleurs beaucoup plus incertaines que les simples et invariables règles du sens commun.

C'est dans la raison que la morale trouve son fondement de granit; si, au contraire, elle s'appuie sur la métaphysique et la religion, elle risque de s'enliser dans leurs sables mouvants.

« *Le Christianisme dévoilé* »

Ouvrons la première publication du baron (*Le Christianisme dévoilé* ,1756). On verra qu'il y est déjà en possession des idées qu'il développera en maint ouvrage. Relisons la préface de ce livre; c'est un raccourci de la doctrine dans une prétendue Lettre de l'auteur à l'un de ses amis : « Vous commencez, y lit-on, par admettre la nécessité d'examiner la religion et de soumettre ses opinions au tribunal de la raison; vous convenez que le christianisme ne peut soutenir cet examen... Vous frémissez des horreurs que l'esprit intolérant des chrétiens leur a fait commettre... Après ces aveux, comment peut-il se faire que vous jugiez que mon ouvrage est dangereux? Vous me dites que *le sage doit penser pour lui seul;* qu'il faut une religion, bonne ou mauvaise, au peuple... D'abord, je ne crois pas qu'un livre puisse être dangereux pour le peuple. Le peuple ne lit pas plus qu'il ne raisonne; il n'en a ni le loisir ni la capacité : d'autre part, ce n'est pas la religion, c'est la loi qui contient les gens du peuple... Vous n'êtes point, Monsieur, du nombre de ces penseurs pusillanimes, qui croient que la vérité soit capable de nuire : elle ne nuit qu'à ceux qui trompent les hommes... Pour peu que l'on ait de suite dans l'esprit, il est aisé de voir que ce sont en particulier les préjugés religieux qui ont corrompu la politique et la morale... Ce n'est donc point le prêtre, c'est le souverain, qui peut établir les mœurs dans un État... Parmi nous, l'éducation n'occupe presque point la politique; celle-ci montre l'indifférence la plus profonde sur l'objet le plus essentiel au bonheur des États... De quelque côté que nous portions nos regards, nous verrons l'étude des objets les plus importants pour l'homme totalement négligée. La morale, sous laquelle je comprends aussi la politique, n'est presque comptée pour rien dans l'éducation européenne... Il faut bien distinguer la morale *religieuse* de la morale *politique :* la première fait des saints, l'autre des citoyens... En effet, il est certain que l'homme est un être sociable, qui cherche

avant tout son bonheur; qu'il fait le bien, lorsqu'il y trouve son intérêt; qu'il n'est si communément méchant que parce que sans cela il serait obligé de renoncer au bien-être... Un souverain, à qui la société a confié l'autorité suprême, tient dans ses mains les grands mobiles qui agissent sur les hommes; il a plus de pouvoir que les dieux pour établir et réformer les mœurs... C'est donc, je le répète, le souverain qui doit prêcher; c'est à lui qu'il appartient de réformer les mœurs... Si les prêtres ont usurpé sur la puissance souveraine le droit d'instruire les peuples, que celle-ci reprenne ses droits... Ainsi, ne désespérons point que quelque jour la vérité ne perce jusqu'au trône... Beaucoup d'hommes sans mœurs ont attaqué la religion parce qu'elle contrariait leurs penchants; beaucoup de sages l'ont méprisée, parce qu'elle leur paraissait ridicule; beaucoup de personnes l'ont regardée comme indifférente, parce qu'elles n'en ont point senti les vrais inconvénients : comme citoyen, je l'attaque, parce qu'elle me paraît nuisible au bonheur de l'État, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale, dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer... »

Voilà toute l'architecture holbachienne ébauchée. Dans dix autres ouvrages nous en verrons l'achèvement; c'est d'abord, de 1755 à 1770, la critique sans pitié, puis, de 1770 à 1780, la construction de la politique et de la morale naturelles.

Rivalité de l'Église et de l'État. L'intolérance.

Les devoirs prescrits par la religion, le *rituel pratique*, doivent être rejetés parce qu'ils sont pleins d'inconvénients, inutiles, dangereux même. Et à quoi servent le baptême, les sacrements du mariage ou de l'extrême-onction, les obsèques religieuses, les fêtes, la prière et la confession, toute la théurgie... sinon à entretenir le clergé, c'est-à-dire une catégorie d'hommes étrangers à la vie réelle, productive, de la Cité? Le parasitisme des prêtres, les profits monstrueux réalisés par l'Église, propriétaire de biens-fonds, de commerces et de trafics immenses, sont un des phénomènes les plus flagrants de la nocivité de la religion; de cela, tout le siècle est bien convaincu. C'est l'expérience historique qui montre les appétits temporels insatiables des prêtres. Les cantonner à des fonctions purement spirituelles est presque impossible. En tout cas, on ne peut pas y parvenir tant que l'Église dispose contre les dirigeants d'armes aussi efficaces que les remontrances, excommunications et autres méthodes répressives dont les effets concrets ne sont que

trop visibles. Quant aux simples mortels, un réseau très serré de mailles les enserre en toute occasion. On aboutit ainsi à une dualité, et un antagonisme, entre les intérêts du clergé et ceux de l'État et du peuple.

En fait, l'Église et la monarchie sont rivales, et leur rivalité ruine l'État. L'Église projette sur l'État ses discordes intérieures. Jansénistes et Jésuites, après quiétistes et Augustiniens, se déchirent et font de leurs bizarres croyances une pierre de touche. L'État, qui doit représenter l'organisation sociale selon la raison, est périodiquement ébranlé par les fantastiques et déraisonnables querelles qui secouent la chrétienté. Quel plus triste exemple que celui des guerres de la Ligue, de la révocation de l'édit de Nantes, et bien d'autres? Pour d'Holbach, les dissentiments intérieurs de la monarchie sont presque toujours causés par les prêtres, qui n'hésitent pas, s'il le faut, à recourir à l'assassinat : tel est l'inévitable procès qui mène des fanatiques discussions sur des textes obscurs et mythiques au meurtre d'un Henri IV. Mais lorsque les monarques se laissent subjuguer, et c'est presque toujours le cas, par l'Église, ils deviennent tyrans à la deuxième puissance : « Complices du sacerdoce, ils se liguent avec lui pour étouffer la raison, et pour persécuter tous ceux qui ont le courage de l'annoncer. Aveugles sur leurs propres intérêts et sur ceux de leurs nations, ils ne cherchent à commander qu'à des esclaves, que les prêtres rendront déraisonnables à volonté... Dans les pays où le despotisme spirituel est d'intelligence avec le despotisme temporel, les peuples croupissent dans l'inaction, dans la paresse, dans l'engourdissement... Dans ces sortes de contrées le prêtre seul est opulent, le reste languit dans la plus profonde indigence... » (*Christ. dév.*, ch. XIV). Voilà ce qui se produit lorsque « l'épée décide l'orthodoxie ».

Une politique religieuse unilatérale de la part de l'État suppose l'*intolérance*, non seulement sur le terrain religieux, mais aussi sur le terrain civil. Le citoyen ne peut remplir aucune fonction, exercer aucun droit, sans que l'Église dise son mot. Toute l'activité professionnelle, domestique, culturelle, suppose un certain conformisme religieux. Il n'en faut pas plus pour que la Patrie voie se détourner d'elle le plus grand nombre de ses enfants.

Mais si le souverain résiste au fanatisme clérical, l'intolérance des prêtres atteint son comble, elle se change alors en rébellion, dont les exemples abondent; une religion intolérante ne peut admettre l'autorité de souverains temporels qu'à certaines conditions. Un Juif ou un Chrétien ne peuvent obéir au souverain que si ses ordres sont conformes à la volonté

arbitraire et souvent insensée de « Dieu ». Mais qui décidera de cette conformité? Évidemment, les ministres de ce Dieu... Si ceux-ci le décident, la résistance au Pouvoir temporel devient un devoir; dans ce cas, tout leur sera bon: mensonge, délation, crime. En somme, « l'intolérance et l'esprit de persécution sont l'essence de toute secte qui aura le christianisme pour base ». Et ce jugement vaut pour les réformateurs comme pour les orthodoxes. Calvin n'a-t-il pas fait brûler Servet à Genève? Quoique les protestants laissent à leurs sectateurs le droit d'examiner, ils les punissent, quand le fruit de leur examen n'est pas le même que le leur. Les Églises protestantes ne se vantent pas d'être infaillibles, mais elles veulent que l'on suive leurs décisions, comme si elles l'étaient. Quoique les nations protestantes se vantent d'être tolérantes, la différence de religion en met beaucoup entre les citoyens; le calviniste, le luthérien, l'anglican, haïssent le papiste et le méprisent, de même que celui-ci damne » (*Christ. dév.*, ch. xv).

Je passe sur beaucoup de détails qui sont l'affaire des exégètes. Je n'examine pas l'*Histoire critique de Jésus-Christ*, mais je prie le lecteur de lire le *Jésus* de M. Guignebert.

Sentiment religieux et religion.

Au XIXe siècle, on a fait à la critiquc « philosophique » de la religion le grave reproche d'avoir ignoré le *sentiment religieux*. On admit alors que la religion n'était point affaire de raison, mais de cœur. Le temps n'était plus aux preuves de l'cxistence de Dieu, héritage de Descartes, de Malebranche et dc quclques autres (pourtant les étudiants pâlissent toujours sur ces textes...); on laissa les scoliastes se déchirer entre eux.

La foi piétiste de Kant et la foi catholique dc Chateaubriand retrouvaient leur origine commune dans l'effusion sensible de Rousseau. Il y avait là quelques traces de panthéisme, mais rapportées à un Être suprême, sinon rémunérateur et vengeur comme chez Voltaire, du moins consolateur, et en tout cas admirable dans ses œuvres. La métaphysique fidéiste renaquit ainsi d'une nouvelle source, celle du « sentiment intime ». L'un de ses sourciers, très en vogue jusqu'à présent, est Biran.

Toutefois, il ne faut pas croire que d'Holbach ait ignoré l'argument. Il en trouva même parfois l'écho affaibli, inquiet, tout près de lui, chez Diderot. Plus généralement, la nuance déiste, bcaucoup plus répandue que l'athéisme, s'en nourrissait; et c'est pourquoi lc *Système de la Nature* lui consacre de

longues pages. Il fallut d'ailleurs attendre 1815, et la suite, pour que ce déisme reprît tout à fait corps en s'amalgamant de nouvelles données (socialisme et communisme utopiques, poésie et littérature humanitaire et romantique, catholicisme social, métaphysique postkantienne, etc.).

Relisons l'une des dizaines de pages dans lesquelles le baron s'exprime à ce propos (*Le Bon Sens*..., ch. CIX) : « Tous les principes religieux sont une affaire de pure imagination, à laquelle l'expérience et le raisonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficultés à les combattre, parce que l'imagination, une fois préoccupée de chimères qui l'étonnent ou la remuent, est incapable de raisonner. Celui qui combat la religion et ses fantômes par les armes de la raison ressemble à un homme qui se servirait d'une épée pour tuer des moucherons : aussitôt que le coup est frappé, les moucherons et les chimères reviennent voltiger et reprennent dans les esprits la place dont on croyait les avoir bannis. Dès qu'on se refuse aux preuves que la théologie prétend donner à l'existence de Dieu, on oppose aux arguments qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un être tout-puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit... Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramène le plus grand nombre des hommes, et souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance... » Nous voilà donc revenus à un problème de psychologie et de pédagogie : « Quelques docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée *dès* le ventre de leurs mères. Tout principe est un jugement; tout jugement est l'effet de l'expérience; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens : d'où il suit que les principes religieux ne portent évidemment sur rien et ne sont point innés » (*Ibid.*, ch. IV).

Les restaurateurs de la métaphysique religieuse, loin de mettre en avant la pure fonction mystique, commencèrent d'ailleurs par amalgamer de façon assez originale la raison et la foi, les leçons de l'expérience et le sens « intime ». Tel est le cas bien connu de Biran, et celui de Hegel à ses débuts, encore théologien luthérien, avant 1800. Kant avait déjà voulu découvrir dans la Bible un sens « qui fût en harmonie avec les enseignements les plus saints de la religion »; et Hegel écrit au début de la *Vie de Jésus* (sa première œuvre, en 1795) : « La raison pure dépassant toute borne, c'est la divinité même. »

C'est chez Feuerbach, puis chez Renan que cette tendance trouvera son complet épanouissement. « Le cœur est l'essence même de la religion, » écrit Feuerbach. Et le cœur n'est plus le rival de la raison mais son double sous les espèces de l'amour.

Telle est la métaphysique du sens intime.

La critique postérieure a d'ailleurs de nouveau justifié la réplique du baron. Les évocations futures du sens intime sont toutes apprises dans la petite enfance; rien d'inné dans cette éclosion. Les idéologies religieuses sont des croyances qui se transmettent socialement et qui sont réinventées à chaque génération. Si leur virulence ne diminue que lentement c'est que les conditions sociales et morales de la vie humaine ne s'améliorent guère. N'y a-t-il pas cercle vicieux entre les consolations des prêtres et la situation misérable de la grande majorité des hommes, celles-ci servant à masquer la pérennité de celle-là?

L'athéisme est-il une religion?

On a dit aussi, mais c'est là une critique mineure, que l'athéisme dogmatique à la d'Holbach était au fond une religion d'un nouveau genre, que l'athéisme consistait en somme à remplacer une métaphysique par une autre, une religion par une autre. Mais c'est un peu comme si l'on disait que la chimie moderne n'est qu'une alchimie d'un nouveau genre, véritable, réelle. C'est l'argument classique de l'idéalisme petit-bourgeois, qui ne voit partout que des travertissements de ses craintives superstitions, et avec lequel il essaye de se débarrasser à peu de frais de l'hypothèse matérialiste et athée. Nier Dieu serait aussi vain que l'affirmer péremptoirement : tel est le dernier mot du scepticisme démocratique, qui s'abrite pédantesquement derrière la *Critique de la raison pure.*

Mais n'a-t-on point à faire, dans ce cas, à une pure équivoque sur le sens du mot religion? Si la religion, pour d'Holbach, est un ensemble de croyances déraisonnables et nuisibles à la société, l'athéisme, qui en est la négation, qui s'appuie sur des connaissances rationnelles et utiles à la société, ne peut pas être une religion. Il suffit d'ailleurs de rappeler avec quel acharnement d'Holbach poursuivit le déisme et les diverses formes de « religions naturelles », à l'égal des religions surnaturelles, pour s'apercevoir que son rationalisme n'est point d'essence religieuse. Le culte et les rites n'étaient pas son affaire. A ses yeux, l'athéisme n'est qu'un autre mot pour signifier l'attitude scientifique devant l'univers, *y compris bien entendu l'homme*

et l'idée qu'il se fait de la divinité. Non seulement l'athéisme n'est pas une attitude religieuse, mais il en est la critique permanente. C'est dans le même esprit que Laplace répondait à Napoléon que son système n'avait pas besoin de « l'hypothèse Dieu ».

Certains critiques bien exigeants ont en outre estimé que, pour un athée, d'Holbach parle trop de la Nature comme d'une entité, sinon comme d'une divinité, et que la prosopopée et l'invocation sont parmi ses procédés oratoires un peu trop fréquents. Soit! Mais il faut ici faire la part des modes littéraires du temps. Si la poésie était didactique, par contre la science se poétisait facilement. Et y a-t-il là rien de contradictoire? L'exemple de Lucrèce, chantre d'Épicure, fascinait encore. Que n'en peut-on dire autant de nos jours!

Religion et histoire.

Autre critique : d'Holbach, comme tous ses contemporains, aurait ignoré, dans l'étude des religions, comme dans celle de presque tous les faits sociaux, le point de vue *historique.* Il envisage les sociétés, leurs croyances et leurs idéologies, sous l'angle de la raison éternelle. La mécanique du développement concret des sociétés reste pour lui lettre morte [1].

Cette critique rejoint l'objection faite en général au système de la nature encyclopédiste, c'est-à-dire de n'avoir pas su considérer le monde en tant que processus, comme matière engagée dans un devenir historique. Nous en avons déjà parlé en examinant l'œuvre philosophique du baron, mais il est important d'y revenir ici. En effet, la conception moderne de l'évolution des sociétés est étroitement liée à celle de l'évolution de l'univers lui-même, et particulièrement des espèces animales.

Il est d'abord évident qu'aucune philosophie, ni spéculative, ni pratique, ne pouvait être la même après Lamarck et Darwin qu'avant eux. Au XIXe et au XXe siècle, la doctrine de l'évolution biologique n'est plus un simple pressentiment, c'est un ensemble de données, de faits, diversement appréciés, mais indiscutablement établis. Au temps de l'*Encyclopédie*, nous l'avons vu, le transformisme se cherchait encore, et la philosophie avait peine à s'évader du cadre tracé par la mécanique céleste de Newton, c'est-à-dire par l'idée des *cycles* et des

1. Cette critique est liée au reproche plus général fait à la « sociologie » du XVIIIe siècle d'être *finaliste* et *normative.* J'en parlerai plus loin, à propos de la conception holbachienne du *bonheur.*

révolutions. Néanmoins, la conception d'une « chaîne des êtres » faisait son chemin, évoluait, elle aussi, depuis la vision aristotélicienne et leibnizienne de l'échelle des essences jusqu'à la notion plus réaliste de l'emboîtement évolutif des formes concrètes de la matière vivante...

Si les phénomènes d'évolution, si l'idée de processus, et de processus créateur, sont mal définis chez les Philosophes, il n'en reste pas moins vrai qu'ils se sont efforcés de dépasser en ce sens les prémisses contenues dans le système newtonien. Cette tendance était elle-même le produit des réflexions et des découvertes des savants naturalistes, en particulier de ceux qui, de Buffon à Lamarck, furent les pionniers du transformisme. Les travaux de Robinet et de Bonnet, encore aux prises avec les légendes de la Genèse, appartiennent à la même école. L'une des pensées de l'*Encyclopédie*, on peut le dire, c'est précisément que le monde est un processus, plus exactement que le monde et la vie organique qui se manifeste sur la terre sont en mouvement perpétuel, et *dans un sens irréversible* — d'où l'idée de progrès. Le cycle éternel de la vie, et de la mort, thème constant des réflexions encyclopédistes, n'est pas exclusif de l'émergence progressive des capacités créatrices chez l'homme, au contraire. L'idée de progrès, qu'on fait remonter souvent trop unilatéralement aux Philosophes, n'avait pas qu'une signification politique et sociale, mais aussi des racines, un substrat, biologiques, géologiques et même cosmiques.

D'autre part, la question des *formes* et du *mécanisme* de l'évolution, si elle a pu paraître définitivement tranchée vers 1890, le paraît beaucoup moins aujourd'hui. Les discussions qui se sont cristallisées de nos jours autour des phénomènes de variation, d'adaptation et de mutation montrent que la question est beaucoup moins simple qu'on ne le pensait au temps où triomphaient Spencer et Haeckel. Les travaux de biologie comparée, d'embryologie, de paléontologie, montrent chaque jour que si les données expérimentales nous ont ouvert une infinité de voies nouvelles, elles ne nous ont pas encore permis de dépasser de beaucoup, en principe, les idées d'ensemble qui président à la *Philosophie zoologique* de Lamarck. Nous connaissons beaucoup plus en détail que lui les *facteurs* de l'évolution; ils se sont laissé isoler les uns après les autres. Mais quelles conclusions d'ensemble peut-on en tirer quant à la forme (corrélation des facteurs), à la direction et au sens de l'évolution? Voilà une question bien loin d'être tranchée. Les biologistes se hasarderaient difficilement à affirmer que tout concourt à déterminer *une progression en ligne directe*. L'idée

de non-adaptation s'est montrée aussi féconde que celle d'adaptation; l'influence du milieu peut être ambivalente, comme celle de l'hérédité; le monde et les espèces animales peuvent subir des périodes de désintégration comme des périodes d'intégration; enfin, la génétique piétine toujours devant la question capitale de la transmission des caractères acquis et a dû se rabattre sur une interprétation très hasardée du rôle des mutations. De telle sorte qu'on voit maintenant souvent réapparaître l'idée des retours cycliques. On a cherché à concilier l'idée des cycles avec celle du progrès dans l'image du développement en *spirale*. Soit! Tout indique cependant que la conception future de l'évolution sera beaucoup moins unilatérale qu'on ne l'a supposé depuis un siècle [1].

Or, la biologie nous introduit aux sciences sociales. Et là aussi, nous constatons qu'on ne peut pas se borner à qualifier les conceptions encyclopédistes d'*antihistoriques*. Le problème de l'origine des religions n'est évidemment pas seulement un problème de psychologie et de pédagogie individuelles; c'est au premier chef un problème d'histoire économique et sociale. Si nos nourrices sont nos premières théologiennes, comme l'a écrit d'Holbach, ce n'est pas par hasard; c'est que la société a intérêt à ce qu'elles le soient. Mais comment en est-elle arrivée là? Et de quelle société s'agit-il? Autrement dit, il faut préciser de quelle façon de comprendre l'histoire il s'agit ici, à quelles méthodes nous devons recourir. Hegel, par exemple, passe pour l'un des premiers initiateurs de la méthode historique, dans l'analyse des événements et des idées, grâce à la rénovation de la dialectique. Mais sous cet angle, il n'est pas certain qu'il dépasse tellement d'Holbach. C'est la critique ultérieure qui fit faire à l'histoire des pas décisifs, lorsqu'on se rendit compte que son fondement ne résidait pas dans la pure dialectique des idées, mais dans les conditions matérielles et sociales de la vie des êtres humains (rapports de production liés à la technique et à la position géographique, rapports familiaux liés à la race et à la structure du groupe social, rapports économiques, sociaux et culturels, etc.). Et, par là, la critique historique, la sociologie, la psychologie rejoignaient les tentatives encyclopédistes.

En effet, « l'antihistorisme » de d'Holbach, de Diderot et de

1. Le lecteur pourra se référer à une série d'ouvrages accessibles. D'abord, les livres de M. Caullery; puis *L'Orientation actuelle des Sciences* (1930), par Perez, Rabaud, Urbain, etc.; *L'Évolution en biologie*, par Caullery, Guyenot et P. Rivet (1929); *Introduction à la biologie et Transformisme et Adaptation* (1942), de E. Rabaud; *Invention et finalité en biologie* (1941), par L. Cuénot; *L'État présent du transformisme*, par J. Rostand. Cf. aussi le chap. v du *Diderot*, de Luppol (Cf. note 20).

leurs amis est tout relatif — et relatif aux connaissances accumulées de leur temps. S'ils nous paraissent avoir des idées très vagues sur l'enchaînement des espèces animales et des idées tout aussi vagues sur l'enchaînement des sociétés, sur les formes de leur développement économique en particulier, cela tient pour une très large part à la modestie, à l'insuffisance des matériaux dont ils disposaient. Le passé était alors aussi mal connu que le présent. Comment des hommes peu capables d'élucider la mécanique de la société dans laquelle ils vivaient eux-mêmes (ainsi que nous le verrons plus loin) auraient-ils été aptes à comprendre clairement les principes du développement des sociétés primitives ou même de celles qui vivaient toujours — la Chine, l'Amérique, l'Afrique — mais lointaines, mystérieuses, connues le plus souvent par des anecdotes ou des récits naïfs et fallacieux? Les faits leur manquaient.

Il faut, au contraire, s'étonner qu'avec le peu de matériaux sérieux qu'ils purent grouper (et l'absence presque complète de règles critiques), ils se soient essayé avec tant d'audace à reconstituer le passé des institutions et des idéologies. Si la critique holbachienne de la religion paraît « antihistorique », encore faut-il rappeler qu'elle est la première dans son genre, qu'elle est la première à s'appuyer sur les données de l'histoire, de la chronologie, de la préhistoire même, de la biologie, de la géologie. D'Holbach cherche à mettre en rapport ce qu'il connaît du comportement actuel de l'être humain (de l'enfant à l'adulte) et de l'histoire de la terre. Il cherche à démêler l'origine des idées et de la fonction religieuse non seulement dans la mécanique actuelle de l'esprit humain, mais aussi dans les faits du passé. Que ses explications soient justifiées ou non dans le détail, il reste qu'en somme il se révèle comme un initiateur de la méthode historique. Que de chemin parcouru depuis le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet!

La préoccupation historique est d'ailleurs commune à tous les encyclopédistes. Elle est alimentée par l'astronomie, qui donne de nouvelles idées sur la chronologie de la terre et des peuples, par la géologie, par les récits de voyages et d'expéditions coloniales (ce ne sont plus de simples aventuriers ou des commerçants qui voguent au loin, mais quelquefois aussi des observateurs sérieux), par la publication, la traduction, la critique des textes et monuments anciens, par l'observation des mœurs dans les civilisations étrangères. La philosophie, libérée du carcan théologique, pose le problème des origines, c'est-à-dire présente précisément sous l'angle *historique*, des questions qui n'étaient abordées précédemment que sous l'angle de l'innéité, donc de l'éternité.

L'économie politique s'efforce à son tour de montrer comment l'homme a su jusqu'à ce jour assurer sa subsistance et lutter contre la nature; ses solutions sont caduques en plus d'un point, mais elles ont le mérite de ne pas passer à côté du problème en l'ignorant. L'œuvre de Rousseau, tout comme celle de d'Holbach, est traversée par le grand pressentiment que l'histoire même des peuples et des races explique pour beaucoup leur comportement actuel. Et d'Holbach va plus loin que Rousseau lorsqu'il cherche, non seulement à l'état civil, mais aussi à l'état religieux, un fondement solide dans le passé.

L'origine des religions : psychologie et philosophie.

N'abandonnons pas cette question sans examiner d'un peu plus près la conception que d'Holbach se fait de l'*origine des religions*, puisque ses détracteurs prétendent souvent diminuer sa critique actuelle au nom de la faiblesse de ses arguments historiques. Nous allons voir qu'après tout, ils ne sont pas si faibles.

Il faut se référer aux textes suivants : d'abord, les *Recherches sur l'origine du Despotisme oriental* de Boulanger, qu'il a remanié, édité, et dont il s'est inspiré; puis l'article *Économie politique*, du même auteur écrit pour l'*Encyclopédie*, et qui résume les mêmes idées; enfin, les premiers chapitres du *Bon sens*, et les chapitres Ier et II (Origines de nos idées sur la Divinité; De la Mythologie et de la Théologie) de la seconde partie du *Système de la Nature*. Bien entendu, les idées du baron se trouvent en outre clairsemées dans bien d'autres ouvrages.

« L'ignorance et la peur, voilà les deux pivots de toute religion » (*Bon sens*, ch. X) : cette affirmation peut paraître bien sèche, bien dénuée de nuances... Mais examinons-la avec d'Holbach, et nous verrons ensuite que même aujourd'hui, on ne nous en fournit guère d'autre.

D'abord, cette formule ne doit pas être considérée simplement comme une vérité psychologique actuelle. La religion n'est pas originairement un système d'idées, de croyances métaphysiques; c'est surtout un ensemble de *pratiques* liées à la satisfaction de certains besoins, tendant à obtenir dans certaines situations certains résultats concrets. L'origine de la religion a donc un aspect génétique et historique : pour connaître quelle sorte d'ignorance et de peur sont ici en cause il faut se référer aux premiers besoins de l'homme, à ceux de l'enfant et du « sauvage ». Inutile de dire que les observations et les documents authentiques manquent presque totalement à d'Holbach; ni

la pédologie ni l'ethnologie n'existaient encore. Cela ne l'empêche pas de tenter, dans le sens que nous venons d'indiquer, une reconstitution historique, antithèse de la révélation.

« Les premiers instants de l'homme sont marqués par des besoins... Ces besoins dans un être sensible se manifestent par un désordre, un affaissement, une langueur dans la machine, qui lui donnent la conscience d'une sensation pénible : ce dérangement subsiste et augmente jusqu'à ce que la cause nécessaire pour la faire cesser vienne rétablir l'ordre convenable à la machine humaine. Le besoin est le premier des maux que l'homme éprouve; cependant ce mal est nécessaire au maintien de son être, qu'il ne serait point averti de conserver si le désordre de son corps ne l'obligeait à y porter remède... D'où l'on voit que le *mal* est nécessaire à l'homme; sans lui il ne pourrait ni connaître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être... » (*Système*, p. 292.) Mais l'homme n'est point sujet qu'à des maux (des déséquilibres) d'ordre physiologique et biologique. Il souffre aussi « de l'inclémence des saisons, des disettes, des contagions, des accidents, des maladies, etc. Voilà pourquoi tout homme est craintif et méfiant » (*Ib.*, p. 294). Il n'est pas seulement craintif, il est aussi ignorant. La peur et l'ignorance se combinent donc devant l'assaut de plus en plus redoutable de la nature : « Plus l'homme est ignorant ou dépourvu d'expérience, plus il est susceptible d'effrois... S'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent ou qui le font souffrir, il ne sait à qui s'en prendre; ses inquiétudes redoublent; son imagination s'égare; elle lui exagère ou lui peint dans le désordre l'objet inconnu de sa terreur; elle le fait analogue à quelques-uns des êtres déjà connus; elle lui suggère des moyens, semblables à ceux qu'il emploie d'ordinaire pour détourner les effets et désarmer la puissance de la cause cachée qui a fait naître ses inquiétudes et ses craintes. C'est ainsi que son ignorance et sa faiblesse le rendent superstitieux » (*Ib.*, p. 294-5).

Que les réactions de peur soient primordiales chez l'homme (comme chez les animaux) voilà ce qu'on ne conteste guère aujourd'hui. Cette peur a une racine organique, psychologique, mais déborde rapidement sur le plan social. Comme les sociologues modernes l'ont montré, le sentiment d'insécurité des peuples primitifs est d'ailleurs lié plus étroitement à l'instabilité et aux contradictions des conditions économiques, qu'aux effets purement biologiques de l'hostilité des forces de la nature [1]. Diderot lui aussi avait souligné que la crainte de

1. Cf. en particulier le livre de P. Radin, *La religion primitive*, Paris, 1940. Radin montre que le sentiment de crainte est moins développé chez les peuplades économiquement arriérées (stade de la cueillette) et plus fort

l'homme devant la nature se transformait rapidement en une crainte de l'homme devant l'homme, c'est-à-dire devant la société.

D'Holbach, reprenant les idées de Boulanger, estime que les sentiments de peur dont furent agités les premiers hommes se sont surtout cristallisés à l'époque des grandes catastrophes géologiques. Aujourd'hui, ce que Buffon appelait les « époques de la nature » nous paraît étalé sur des millions d'années; les catastrophes naturelles contractent dans notre imagination les innombrables images d'un développement presque insensible. Mais au XVIII[e] siècle, tout cela paraissait s'être produit en quelques milliers ou centaines de milliers d'années. Comment alors ne pas supposer que les mutations de continents, la formation de nouvelles couches terrestres, les déluges ou mouvements des mers et des glaces, les éruptions volcaniques, avaient déposé dans les premières sociétés humaines des traditions d'effroi collectif dont l'imagination délirante et la religion devaient faire leur terre nourricière? « Les annales et les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événements physiques, des désastres, des catastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancêtres... C'est dans le sein de l'ignorance, des alarmes et des calamités, que des hommes ont toujours puisé leurs premières notions sur la divinité... » (*Ib.*, p. 296).

L'homme méditant sur ses peines cherche alors en tremblant les moyens de les écarter « en désarmant le courroux de la chimère qui le poursuit ». Et comment, à cette époque où la religion apparaît d'abord sous forme de magie, les premières peuplades se seraient-elles fait des forces inconnues des idées différentes de celles que l'homme expérimentait lui-même? « Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons que

au sein des économies différenciées, où existe un « pouvoir » social, des profiteurs, etc. Pour la masse, la peur dérive alors plus étroitement de l'incertitude des conditions économiques qui l'affectent directement.

Radin ajoute d'ailleurs : « Il serait absurde de prétendre que les croyances ou les attitudes religieuses doivent leur origine aux moyens de production économiques ou à quelque mécanisme d'échange. Mais la vie religieuse et économique se développèrent ensemble et ce sont les divers systèmes de production ou d'acquisition qui poussèrent en avant ou rejetèrent dans l'ombre l'un ou l'autre des éléments constitutifs de la religion... » (p. 39.)

M. René HUBERT (*Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie*) estime que « la théorie des origines religieuses est la partie la plus faible et la plus confuse de la « sociologie encyclopédiste », mais écrit au sujet de Boulanger : « La théorie de Boulanger présente un caractère systématique bien différent de l'espèce d'éclectisme pratiqué par les autres Encyclopédistes, et c'est, à ce point de vue, celle qui se rapproche le plus d'une véritable explication sociologique. L'article *d'économie politique* ne contient pas seulement en effet une théorie des origines religieuses, mais bien de la formation, de l'organisation et de l'évolution de la société en général. »

d'après ceux que nous sommes à portée de connaître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté, de l'intelligence, du dessein, des projets, des passions, en un mot, des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui... » (*Ib.*, p. 299). D'où le caractère tutélaire des premières idoles, et le commerce que l'homme est obligé d'entretenir avec elles comme avec les maîtres qu'il possède déjà dans la société. D'où le caractère sacré attaché à certains objets (inanimés ou animés, rochers de certaines formes, montagnes, arbres, serpents, animaux divers) grâce au concours de causes fortuites qui les ont rapprochés de certains effets heureux ou malheureux (maladies, guérisons, bonne ou mauvaise chasse, etc.). D'où la croyance aux présages, et surtout les offrandes et les sacrifices, de plus en plus complexes et de plus en plus cruels, à l'image de la société elle-même : « L'imagination travailla pour deviner quels pouvaient être les présents et les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, et qui ne faisaient point connaître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe; on leur servit ensuite des viandes, on leur immola des agneaux, des génisses, des taureaux. Comme on les vit presque toujours irrités contre l'homme, on leur sacrifia peu à peu des enfants, des hommes. Enfin, le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit que l'on crut que l'Agent souverain qui préside à la nature dédaignait les offrandes empruntées de la terre, et ne pouvait être apaisé que par le sacrifice d'un dieu. L'on présuma qu'un être infini ne pouvait être réconcilié avec la race humaine que par une victime infinie » (*Ib.*, p. 301.)

Mais tout ce développement n'est pas spontané, et surtout n'embrasse pas la totalité de la population. C'est ici que se fait sentir le rôle joué par cette catégorie particulière d'individus appelés *prêtres*. Les idées holbachiennes sur le rôle des prêtres dans les sociétés primitives, « sauvages », sont très importantes, d'abord parce qu'elles éclairent assez crûment en fonction de sa tradition le rôle et l'objectif du clergé contemporain, et ensuite parce qu'elles tendent à être confirmées par les recherches de l'ethnographie et de la mythologie modernes.

« Les vieillards, pense d'Holbach, comme ayant le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconciliation avec la puissance irritée. Ceux-ci l'accompagnèrent de cérémonies, de rites, de précautions, de formules; ils retracèrent à leurs concitoyens les notions transmises par les ancêtres, les observations faites par eux, les fables qu'ils en avaient reçues. C'est ainsi que s'établit le sacerdoce... » (*Ib.*, p. 302.) D'Holbach admet donc que les premiers « prêtres » furent des hommes qui

se distinguaient par l'ingéniosité, l'aptitude à interpréter et conjurer les phénomènes hostiles, et la domination sur leurs semblables (et notons qu'ici d'Holbach trouve l'application de ses idées sur l'inégalité physique originelle des êtres humains) : « Ceux qui, les premiers, surent prendre de l'ascendant sur des hommes sauvages, grossiers, dispersés dans les bois, occupés de la chasse ou de la pêche, errants et vagabonds, peu attachés au sol dont ils ne savaient point encore tirer parti, furent toujours des observateurs plus expérimentés, plus instruits des voies de la nature que les peuples, ou plutôt que les individus épars, qu'ils trouvèrent ignorants et dénués d'expérience » (*Ib.*, p. 312).

On voit peu à peu les premières nations existantes, toujours « composées à l'origine de familles dispersées », ce qui constitue l'état sauvage, « se rapprocher à la voix de quelques Législateurs ou Missionnaires dont elles reçoivent les bienfaits, les lois, les opinions et les dieux. Ces personnages dont les peuples reconnurent la supériorité, fixèrent les divinités nationales, en laissant à chaque individu les dieux qu'il s'était formés d'après ses propres idées, ou en leur en substituant de nouveaux, apportés des régions d'où ils venaient eux-mêmes. Pour mieux imprimer leurs leçons dans les esprits, ces hommes, devenus les Docteurs, les guides et les maîtres des sociétés naissantes, parlèrent à l'imagination de leurs auditeurs... Les premiers instituteurs des nations et leurs successeurs dans leur autorité, ne leur parlèrent que par des fables, des énigmes, des allégories qu'ils se réservèrent le droit de leur expliquer... Leurs explications furent toujours dictées par l'intérêt, par l'imposture, ou par l'imagination en délire... » (*Ib.*, p. 315-318). En outre, « tout nous prouve... que la nature et ses parties diverses ont été partout les premières divinités des hommes. Des Physiciens les observèrent bien ou mal, et saisirent quelques-unes de leurs propriétés et de leur façon d'agir... Des Prêtres ornèrent ces divinités de mille attributs merveilleux et terribles... A force de raisonner et de méditer sur cette nature ainsi ornée, ou plutôt défigurée, les spéculateurs subséquents ne reconnurent plus la source d'où leurs prédécesseurs avaient puisé les dieux et les ornements fantastiques dont ils les avaient parés. Des Physiciens et des Poètes, transformés par le loisir et par de vaines recherches en Métaphysiciens ou en Théologiens, crurent avoir fait une importante découverte en distinguant subtilement la nature d'elle-même, de sa propre énergie, de sa faculté d'agir. Ils firent peu à peu de cette énergie un être incompréhensible qu'ils personnifièrent, qu'ils appelèrent le moteur de la nature, qu'ils désignèrent sous le nom de *Dieu*, et dont jamais ils ne

purent se former d'idées certaines » (*Ib.*, p. 319-20). Cependant « malgré tous leurs efforts, les Théologiens furent et seront toujours *anthropomorphistes* »; ils sont contraints à prêter aux dieux tous les traits, toutes les passions et tout le comportement des hommes. C'est sous cet angle que les dieux personnifiant à l'origine des forces naturelles, représentent aussi toutes les attitudes que suggèrent les contradictions de la société : profits, domination, arbitraire, caprice, cruauté du côté des grands et des chefs, et soumission de tous les instants du côté des sujets; et en même temps protection de la part des dirigeants, et rébellion de la part des dirigés. Le peuple en vint à servir ses dieux comme il servait ses maîtres terrestres, mais sous des formes que magnifiaient en les dénaturant les rites, les pratiques et les croyances de la Mythologie...

Si l'on écarte l'hypothèse de la révélation, force nous est bien d'admettre, à la lumière des travaux plus récents, que les idées du groupe d'Holbach relatives aux origines de la religion sont loin d'être absolument caduques. Elles restent élémentaires, elles font surtout appel à la déduction et n'avancent que timidement sur les béquilles de la documentation et de l'analyse historiques. Néanmoins, elles font les premiers pas. Indiscutablement, d'Holbach ne s'est pas borné à analyser le phénomène religieux du point de vue de la raison « éternelle ». Il l'a replacé dans la perspective historique du premier développement des sociétés. C'était déjà beaucoup, de son temps.

Du bref rappel que nous en avons fait, il ressort que le phénomène religieux comporte :

1° Des facteurs découlant de la nature du développement biologique de l'homme, et du comportement biologique de l'homme dans la nature (peur, terreur, incertitude devant les crises de la vie, mort, accidents, etc.).

2° Des facteurs liés aux premiers, provenant de traditions ancestrales (ou préhistoire) de la race humaine : attitude de désarroi devant les catastrophes naturelles.

3° Des facteurs dépendant de l'incertitude liée aux conditions sociales (disette, première division du travail social, impliquant des maîtres et des non-maîtres, des profiteurs et des exploités, etc.).

4° Un développement lié à la différenciation d'une caste de prêtres, chefs ou « anciens », qui dispose des moyens de développer et compliquer les rites et interdictions de tous genres.

5° Un comportement d'influence sur les actes liés aux rapports de famille, à la technique de production, aux événements de la vie de clan (appelé aujourd'hui *magique*), comportement compensateur par rapport aux déboires et échecs

constants des individus, et qui sert de racine au double développement de la métaphysique et de la science.

J'admets que tous ces éléments ne soient pas chez le baron groupés d'une façon aussi systématique; ils manquent de références documentaires. Néanmoins, ils sont présents sans équivoque dans le *Système de la Nature.*

Qu'on se reporte alors — au-delà des écoles plus ou moins traditionalistes du XIXe siècle, de Chateaubriand et Bonald à Renan — aux travaux des ethnologues et sociologues du XXe siècle. Eux aussi sont loin d'avoir dit le dernier mot sur la question. Certains chercheurs, qui passent pour positivistes, comme Durkheim, ont même transposé l'idéalisme jusque dans une analyse des origines sociales de la religion, en conférant une réalité omnipotente aux « représentations collectives ». Mais chez la plupart d'entre eux tendent à prédominer des hypothèses où les éléments dégagés par d'Holbach se retrouvent aisément. Je n'en veux pour preuve que l'ouvrage récent de M. Radin, *La Religion primitive*, qui met en valeur dans l'interprétation des sources de la religion, les crises organiques de la vie (naissance, puberté, mariage, maladie, mort), et les résidus sociaux de la peur; le maintien des valeurs vitales, acceptées par la majorité d'un groupe à une époque donnée; le rôle capital joué par les prêtres-penseurs et les prêtres-chefs, sur la base du développement contradictoire de la société, etc. Quelle que soit la force qu'on accorde à ses arguments, on conviendra en tout cas qu'il est aussi peu fondé d'ériger l'esprit religieux primitif en une mentalité spéciale, spécifique, que d'admettre chez l'homme civilisé une raison inaltérable et universelle [1].

Despotisme et Théocratie. Boulanger et d'Holbach.

Un résumé des *Recherches sur les origines du despotisme oriental* [2] de Boulanger sera ici à sa place. En effet, c'est dans

1. Je n'ignore pas que les thèses de M. Radin sont loin d'être acceptées par tous les ethnologues, et que l'école psychanalytique, de son côté, a essayé de fournir des origines de la religion une explication tirée de la psychologie individuelle de l'inconscient refoulé. Mais il ne semble pas qu'on leur ait opposé jusqu'à présent d'arguments décisifs.

2. Dans son *Précis sur la vie de Boulanger*, DIDEROT écrit du *Despotisme oriental* : « ...C'était le dernier chapitre de l'ouvrage que l'on donne ici sous le titre de *L'Antiquité dévoilée par ses usages*, qu'il en détacha lui-même pour en faire un ouvrage à part. Il n'a manqué au *Despotisme oriental*, pour être une des plus belles productions de l'esprit humain, qu'une forme plus concise et moins dogmatique, forme qu'il convient d'affecter toutes les fois que l'objet n'est pas démontrable : il faut alors plus compter sur l'imagination du lecteur que sur la solidité des preuves, donner un peu à lire et beaucoup à penser. »

cet ouvrage que se révèle nettement comment le groupe d'Holbach liait aux rapports de l'homme avec la nature et la société non seulement la croissance de la religion, mais aussi l'évolution des formes de gouvernement, c'est-à-dire de la structure des États.

C'est la *mythologie*, dont Boulanger avait fait son étude spéciale, qui constitue la mine la plus riche d'enseignements à ce sujet. En effet, la mythologie recouvre les usages anciens (domestiques, économiques, politiques, religieux) du voile de l'allégorie. Mais l'analyse des mythes doit justement permettre de retrouver la signification historique réelle des usages abolis, et remonter jusqu'à leur origine.

Notons d'abord que Boulanger affirme très nettement son souci de remplacer l'étude de l'homme « éternel » par celle de l'homme historique; s'il n'a pu y parvenir convenablement, la faute en est surtout aux connaissances rudimentaires de l'époque : « ...Des philosophes, des métaphysiciens, des jurisconsultes ont cru qu'au défaut de l'histoire on devait consulter les lumières de la raison, et qu'après avoir bien médité sur le caractère et sur la nature de l'homme, on pouvait parvenir à deviner ses premières démarches... Pour moi, j'ai toujours soupçonné qu'une connaissance de ce caractère général de l'humanité était susceptible d'erreur, était insuffisante, et ne pouvait conduire qu'à de fausses spéculations sur l'origine des sociétés. J'ai pensé qu'il devait y avoir quelques circonstances particulières et même un certain homme particulier qu'il faudrait d'abord découvrir par le secours des traditions, afin de pouvoir ensuite, aidé de la connaissance générale qu'on a du cœur et de l'esprit humain, juger de ses premières démarches, non comme on a fait jusqu'ici d'après des circonstances générales et indéterminées, mais d'après la position particulière où cet homme nous serait montré par les traditions » (Préface à *L'Antiquité dévoilée*).

On sait que, pour Boulanger, ce sont les catastrophes naturelles de la préhistoire (le « déluge »), expression sous laquelle il entend la série des transformations géologiques qui ont donné à la surface terrestre sa structure actuelle, qui sont à l'origine de presque toutes les traditions religieuses et politiques des hommes. Il est aisé de reconnaître aujourd'hui qu'il fait jouer aux catastrophes préhistoriques un rôle tout à fait excessif. Tout en soulignant à juste titre le caractère primitif de la peur, de la terreur, de la panique, il la rapporte presque exclusivement à des causes géologiques, géographiques, climatiques, aux dépens des causes sociales. Cette déformation lui est commune avec d'Holbach.

A partir de là, il explique les premiers développements politiques comme d'Holbach expliquait la croissance de la religion. Les faits objectivement rapportés lui manquent, et aujourd'hui, il ne reste pas grand-chose du détail de ses hypothèses. Néanmoins, on peut les retenir comme une première tentative de faire servir les mythes à l'explication des anciennes coutumes des sociétés de l'Antiquité, en cherchant derrière leur signification fantastique apparente les faits réels qu'ils recouvrent et déforment.

D'après lui, les premières règles économiques et politiques sont nées des besoins de la reconstruction après les catastrophes. Il faut d'ailleurs distinguer les histoires et légendes des coutumes, car « les coutumes appartenaient aux peuples et les histoires n'appartenaient qu'aux particuliers ignorants et menteurs qui les avaient faites ». De même, la religion s'est établie après les catastrophes, et ses principaux motifs « furent une reconnaissance infinie envers l'Être suprême qui les avait sauvés, et le désir d'en instruire toutes les races futures ». Toutes les commémorations et fêtes des peuples sont le rappel, sous des formes diverses, des révolutions de la nature. Dans ces conditions, les premières institutions civiles et politiques constitueront le gouvernement *théocratique*, dont l'étude des mythologies nous permet de retrouver les formes. Primitivement, la raison, la nécessité et les besoins réels dictent les lois indispensables. Les anciens sont les premiers chefs et législateurs. Mais peu à peu s'installe la corruption : on consulte les lois plutôt que les besoins et la raison; on se conduit en fonction des coutumes et des usages établis; d'où les fausses traditions, les erreurs d'interprétation, les préjugés, les superstitions. Des classes d'hommes instruits et puissants se détachent de la société : on nomme des magistrats, des supérieurs, des chefs, un roi, qui joue le rôle du soleil dans la nature. Le peuple redevient craintif et soumis dans l'attente perpétuelle de nouveaux malheurs culminant dans la croyance à la rapide fin du monde. D'où l'adoration compensatrice d'un Dieu-Roi, clef de voûte de la théocratie.

Dans la *théocratie*, les usages et institutions civiles et religieuses se confondent. Il fallait recourir à Dieu dans toutes les affaires publiques et particulières. L'habitation de Dieu-Roi devient un temple. Finalement, « les prêtres ayant été les officiers naturels les ministres en sont bientôt devenus les vrais souverains ». La religion s'entoure de plus en plus d'un mystère dont les *initiés* doivent garder le secret, « tant il est vrai que les prêtres qui ont été établis pour conduire l'homme dans le bon chemin, ont craint qu'il ne les connût et qu'il n'y

marchât ». Ces mystères (rites magiques) étaient au fond les simples règles de vie. Mais ces règles et vérités étaient séquestrées et interprétées au profit du prêtre. D'où les mensonges et impostures pour expliquer plus tard ces règles considérées comme des « révélations ». « Par ces affreux mensonges l'on a ravi à l'homme l'honneur de ces lois si belles et si simples qu'il avait faites lors du renouvellement des sociétés... La nécessité d'une révélation pour apprendre à l'homme ses devoirs, est un système ancien et funeste, qui a produit les plus grands maux de la société. » « On vit paraître une foule d'inspirés, de devins, de prophètes; on vit naître les augures, les aruspices... En police comme en religion, l'homme ne consulta plus sa raison; il crut que sa conduite, ses entreprises et toutes ses démarches devaient avoir pour guide un ordre et un avis particulier du ciel; et comme les prêtres en étaient les organes, toutes les nations de la terre s'en rendirent les esclaves, les victimes et les dupes. » Bien entendu, les prêtres prélevaient leur impôt, sous forme de sacrifices. D'abord, dons des fruits de la terre... « Bientôt les prêtres dévorèrent seuls tous les dons, et partageaient entre eux les dîmes de l'invisible souverain; le règne du ciel les rendit maîtres du règne de la terre, et leur cupidité croissant en raison de la simplicité des peuples, ils ne cessèrent de tendre des pièges à la piété généreuse. »

C'est ainsi que la théocratie engendra l'*idolâtrie*. Boulanger croit que la représentation du Dieu sous la forme d'un animal n'est qu'un rapport « imaginaire et de pure convention ». Chaque nation s'habitue à considérer l'emblème qu'elle avait choisi comme le symbole le plus véritable et le plus saint de la divinité... L'unité des nations fut donc rompue », d'où les rivalités, les guerres, etc. La variété de ces dieux recouvre un dieu originel unique : « L'unité d'erreurs (de l'idolâtrie) y décèle à chaque pas l'unité d'une vérité primitive, qui n'a été obscurcie que par la variété de ses noms et de ses titres... la théocratie en rendant l'homme idolâtre, le rendit encore esclave, barbare et sauvage... Les prêtres seuls furent les souverains du monde, et rien ne leur résistant, ils disposèrent des biens, de l'honneur et de la vie des hommes. »

Venons-en aux époques plus récentes. Au despotisme ont succédé les régimes *républicain* et *monarchique*. « Les républicains ne firent que rétablir la théocratie primitive, il en fut de même des autres préjugés découlant du premier, qui s'efforçaient de ramener toujours au règne et à l'état des habitants du ciel le gouvernement et l'état des hommes sur la terre; ils inspirèrent toutes les nouvelles lois que l'on fit alors pour établir la liberté, l'égalité et la félicité de chaque citoyen;

et comme ces préjugés avaient fait le malheur des anciennes théocraties, ils furent de même la source de toutes les discordes et des perpétuelles fermentations des républiques, qui n'ayant que des points de vue illusoires et de faux principes de conduite, ne purent jamais parvenir à cette assiette fixe et tranquille qu'ils cherchaient. Comme on s'imagina que l'égalité que mille causes physiques et morales ont toujours écartée et écarteront toujours de la terre... était de l'essence de la liberté, tous les membres d'une république se firent égaux et furent tous rois, ils furent tous législateurs.

« Pour maintenir les glorieuses chimères, il n'est point d'état républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violents et surnaturels : le partage des terres, l'absolution des dettes, la communauté de biens, le nombre et la valeur des voix législatives, une multitude de lois sur le luxe, sur la frugalité, sur le commerce, etc. Il y eut moins d'unité sur la terre qu'il y en avait jamais eu; l'inégalité et la jalousie des républiques entre elles firent répandre autant et plus de sang que le despotisme le plus cruel : les petites sociétés furent dévorées par les grandes, et les grandes à leur tour se dévorèrent elles-mêmes. »

De l'anarchie républicaine devait donc sortir le gouvernement *monarchique :* « Un gouvernement *où le trône du monarque a pour fondement les lois de la société* sur laquelle il règne est le plus heureux de tous. Tous les principes d'un tel gouvernement sont pris dans la nature de l'homme et de la planète qu'il habite : il est fait pour la terre, comme une république et une théocratie sont faites pour le ciel, et comme le despotisme est fait pour les enfers... C'est le gouvernement monarchique qui seul a trouvé les vrais moyens de faire jouir les hommes de toute la liberté possible, et de tous les avantages dont on peut jouir sur la terre... Le gouvernement monarchique doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, et comme le port où le genre humain, battu de la tempête, en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre, pour en trouver une qui fût faite pour lui... »

Comme on le voit, l'hostilité du groupe d'Holbach à la république, sa fidélité au principe de la monarchie constitutionnelle avaient des racines lointaines et profondes... Nous verrons plus loin comment le baron déborda pour sa part le programme de Boulanger en développant sa *Politique naturelle.*

Le pouvoir de l'opinion.

D'Holbach oppose la simplicité et la permanence des lois de la nature aux caprices de la théologie chrétienne, comme

Boulanger les avait opposées aux confusions des mythes et religions de l'Antiquité. C'est en ce sens que l'analyse psychologique prend constamment le pas chez eux sur la critique historique. Cependant, leur psychologie n'est pas celle des idées innées, mais au contraire celle du sensualisme inspiré de Hobbes et de Locke, celle des habitudes associées, dominées par le cerveau; d'où la prééminence de l'éducation. Et, par ce biais, la psychologie nous ramène à l'histoire. La *persistance* de la religion s'explique donc en définitive par le contrôle exercé par les prêtres sur l'éducation.

Nulle part, écrit le baron, on n'envisage l'éducation comme la formation nécessaire de citoyens. On apprend à l'enfant, non la morale citoyenne, mais des fables miraculeuses; on l'incite à se méfier de l'évidence procurée par les sens; bref, on entretient la « contagion sacrée ». « Le plus sûr moyen de tromper les hommes et de perpétuer leurs préjugés, c'est de les tromper dans l'enfance... » (*Christ. dév.*, ch. 1er). Finalement, le petit nombre d'esprits indépendants s'est vu rebuté par les préjugés. « Que pouvait leur faible voix contre les erreurs sucées avec leur lait, confirmées par l'habitude, autorisées par l'exemple, fortifiées par une politique souvent complice de sa propre ruine? » (*Ib.*, ch. 1er). D'ailleurs, il n'y a pas là de quoi étonner : les princes sont eux-mêmes chambrés et dressés dès le berceau.

Conjointement à cette opinion sur la transmission des erreurs, n'oublions pas l'autre principe essentiel de la psychologie encyclopédiste : les actions humaines sont toujours déterminées soit par la crainte, soit par la recherche du bonheur, ou par la combinaison des deux. Si l'homme est superstitieux, c'est parce qu'on lui apprend dans l'enfance à attendre le bonheur des chimères religieuses. Le moindre examen — si les classes sociales dirigeantes l'autorisaient — lui montrerait que le bonheur ne peut pas dépendre des institutions fondées sur les dogmes religieux, et qu'elles sont au contraire la source principale de ses malheurs. Dans la pratique, toutefois, d'Holbach le reconnaît, les spéculations religieuses n'influencent pas toujours directement les hommes; l'intérêt personnel l'emporte la plupart du temps, en cas de conflit avec les dogmes, et ceux-ci n'exercent en définitive leur action sur la destinée de l'individu que lorsqu'ils servent à justifier cet intérêt. Ainsi l'influence religieuse, bien qu'elle domine toujours l'opinion publique, se trouve-t-elle quelque peu bridée.

Mais le bonheur de l'homme en société, s'il doit devenir un objectif conscient, ne peut pas s'accommoder de la logique particulière au christianisme et aux institutions qu'il implique. Par exemple : le célibat et l'interdiction du divorce sont une

source de débauche et d'adultère; la foi aveugle aux dogmes ruine l'esprit d'expérience et de découverte. L'humilité cherche à supprimer l'un des plus puissants mobiles de la vertu et du travail : la recherche de l'estime d'autrui. La charité n'est pas seulement inutile, elle est aussi la source d'un zèle prosélyte qui mène à l'intrigue, aux rivalités, à la cruauté envers les dissidents, etc.

« En un mot, en suivant à la rigueur les maximes du christianisme, nulle société politique ne pourrait subsister. Si l'on doutait de cette assertion, que l'on écoute ce que disent les premiers docteurs de l'Église, on verra que leur morale est totalement incompatible avec la conservation et la puissance d'un État. On verra que, selon Lactance, nul homme ne peut être soldat, que selon saint Justin nul homme ne peut être magistrat, que selon saint Chrysostome nul homme ne doit faire le commerce, que suivant un très grand nombre, nul homme ne doit étudier. Enfin, en joignant ces maximes à celles du Sauveur du monde, il en résultera qu'un chrétien qui, comme il le doit, tend à sa perfection, est le membre le plus inutile à son pays, à sa famille, à tous ceux qui l'entourent; c'est un contemplateur oisif, qui ne pense qu'à l'autre vie, qui n'a rien de commun avec les intérêts de ce monde, et n'a rien de plus pressé que d'en sortir promptement » (*Ib.*, ch. XIV). Si cependant « dans un état chrétien on voit quelque activité, si l'on y trouve de la science, si l'on y rencontre des mœurs sociales, c'est en dépit de leurs opinions courageuses; la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramène les hommes à la raison et les force de travailler à leur propre bonheur » (*Ib.*, ch. 1er).

D'ailleurs, le christianisme permet à chacun d'en tirer le parti qu'il veut. Ses textes, ses préceptes, se contredisent souvent, en sorte que le chrétien sincère ne suit pas de véritables règles morales (qui ne pourraient tenir que de la société et de la nature leur caractère universel), mais oscille constamment entre le crime et la vertu; les effets de la religion varient autant que les tempéraments des individus, et chacun en retient ce qui convient le mieux à son propre caractère.

Et d'où vient cette incertitude, cette polyvalence des règles morales et politiques du christianisme? D'Holbach prend au pied de la lettre, comme la plupart des critiques contemporains, les contradictions multiples du dieu des Hébreux; il ne cherche pas ailleurs (dans la genèse historique de la notion et des mythes de divinité) l'origine de ces contradictions. Il rattache alors les contradictions des sectes chrétiennes aux aspects souvent antinomiques du dieu judaïque [1].

1. « Par quel renversement une religion qui ne respire que la douceur, la concorde, l'humilité, etc., est-elle mille fois devenue le signal de la discorde,

D'Holbach estime d'ailleurs, comme Boulanger l'avait fait dans l'*Origine du Despotisme oriental*, que l'idée d'un Dieu personnel et arbitraire fut d'abord une tentative honnête des premiers hommes pour expliquer et conjurer les forces invisibles dont ils étaient les jouets, après la grande période de catastrophes naturelles qui détruisit les premières civilisations. Mais c'est le clergé qui dénatura ensuite cette idée d'un Être suprême, l'utilisa à ses fins propres, la fit dégénérer à son profit en une théurgie et une théologie pleines de rites odieux et absurdes.

L'existence et le développement du clergé s'expliquent très naturellement : c'est seulement dans les sociétés civilisées, dit-il, lorsque les loisirs et le confort donnèrent libre cours à l'imagination et au raisonnement, que des penseurs malades méditèrent, disputèrent et créèrent la métaphysique. Cette faculté de penser est quasi inexistante chez les sauvages occupés à chasser, à pêcher, à pourvoir à une vie précaire par un incessant travail. Même aujourd'hui, ajoute-t-il, le peuple n'a pas de la divinité une idée beaucoup plus relevée que le sauvage. L'idée d'un dieu spirituel et immatériel ne servait qu'à occuper les loisirs d'un certain nombre d'esprits agiles qui n'avaient pas besoin de travailler pour vivre. La théologie ne sert qu'à ceux qui vivent aux dépens des autres, ou qui s'arrogent le droit de penser à la place de ceux qui travaillent (voyez ce développement dans *la Contagion sacrée*, au début).

La possibilité du progrès.

> *Liberté, vérité, utilité, voilà les caractères de l'esprit philosophique.* (Essai sur les préjugés, *chap. X.*)

L'emprise du clergé sur l'opinion, si profonde et si étendue, et rapportée à des causes vraiment déterminantes, pouvait sembler à d'Holbach indéracinable. En un certain sens, toute son analyse paraît devoir aboutir à cette conclusion pessimiste : les hommes sont irrémédiablement condamnés à subir le joug des superstitions et des individus qui en vivent.

Mais chez les philosophes du XVIIIe siècle, élevés à l'école de l'audace et de l'énergie, pénétrés du dynamisme organiciste de la nature, les cercles en apparence les plus vicieux sont brisés par de très simples constatations. Ainsi, ce sera la lutte

de la fureur, de la révolte, de la guerre, et des crimes les plus noirs?... Pour expliquer ces contradictions, il suffit de jeter les yeux sur le Dieu que les Chrétiens ont hérité des Juifs... » (*Christ. dév.*, chap. III).

pour la liberté *politique* qui débarrassera les hommes de toute sujétion *religieuse.*

En effet, si le droit divin, lié aux religions « révélées », n'est qu'un leurre, le souverain dépend du peuple, et non d'un Dieu inexistant. Le souverain, le Roi, n'est délégué à la tête de son peuple que pour assurer son bonheur. S'il s'en montre incapable, il doit être remplacé. Au pouvoir tyrannique et clérical sur l'opinion doit être substitué le pouvoir de l'opinion des masses, éclairées et instruites au profit de l'État, c'est-à-dire d'elles-mêmes. Car « le pouvoir de l'opinion est plus grand que celui du plus absolu des souverains ». D'autre part, ne l'oublions pas, les idées chez l'homme ne sont pas innées, mais acquises. Fairc évanouir l'emprise religieuse, c'est donc lui aliéner l'opinion, et pour cela, il faut instruire les hommes grâce à la liberté d'écrire, de penser et de parler. Ainsi tomberont les préjugés; ainsi l'erreur fera-t-elle place à la vérité. Le cercle infernal de la domination cléricale sera brisé sous les coups de la philosophic. Tel est le *leitmotiv* de l'*Essai sur les préjugés*, rédigé par d'Holbach d'après un manuscrit de Dumarsais, et où il a concentré sur ce sujet ce qui se trouve parsemé dans dix autres de ses ouvrages.

Ce que l'homme adore dans l'erreur, écrit-il, c'est l'apparence de la vérité; et l'homme est fait pour la vérité, il l'aime et l'embrasse en toute circonstance; ses craintes ne l'empêchent pas de considérer à tout moment ses vrais intérêts... Si l'homme reste obstinément attaché à ses préjugés, c'est parce qu'il les croit nécessaires à son repos dans ce monde et dans l'autre.

Le premier devoir du philosophe est donc d'éclairer les hommes sur leurs véritables intérêts. Mais ce devoir rencontre des obstacles sérieux, car la liberté d'écrire, d'enseigner et d'agir selon la raison n'existe pas. D'Holbach, éditeur clandestin, écrivain anonyme, en savait quelque chose. Or, il y a deux voies par lesquelles la vérité peut triompher de l'erreur. Elle peut descendre des chefs aux nations, ou monter des nations aux chefs. Et c'est la seconde qui est sans conteste la meilleure et la plus efficace, car il arrive souvent qu'un souverain vertueux fasse place à un tyran insensé, tandis qu'une nation éduquée et raisonnable ne peut pas mourir.

Cependant d'Holbach n'abandonna jamais l'espoir d'assister à l'avènement d'un monarque éclairé, d'un Prince vertueux : « Les grands et le peuple sont dans toutes les nations les derniers qui s'éclairent parce qu'ils connaissent le moins l'intérêt qu'ils ont de s'éclairer; d'ailleurs, les premiers croient recueillir tout seuls les fruits des erreurs de la terre. Le vulgaire nc connaît presquc jamais la vraie source de scs maux; lorsque ses pcines

sont poussées à l'excès, lorsqu'il est au désespoir, il y cherche des remèdes violents, qui finissent communément par les multiplier. C'est alors que les Princes, souvent aux dépens de leur trône et de leur vie, sont forcés de reconnaître le danger de commander à des hommes abrutis; c'est alors que ces despotes inconsidérés voient l'étendue des dangers dont l'abus du pouvoir est toujours accompagné; c'est au sein de la disgrâce et de l'infortune où le caprice les plonge, que les Grands s'aperçoivent qu'ils sont eux-mêmes les victimes de la tyrannie qu'ils ont alimentée » (*Essai sur les préjugés*, ch. XIV).

Pourquoi ne pas espérer le redressement final de la monarchie? La nature, la nécessité — mots synonymes pour d'Holbach — ne mènent-elles pas l'homme à la vérité, tôt ou tard?

Lutter contre la vérité, ce serait lutter contre la nature, contre l'univers lui-même, et contre sa loi fondamentale en ce qui concerne l'homme : la recherche du bonheur à chaque instant de sa durée. La vérité nous est donnée comme conquête nécessaire de la science, comme conséquence du rejet des préjugés, comme critique et destruction de la religion dressée contre la raison. La vérité, « c'est la connaissance des rapports qui subsistent entre les être agissant les uns sur les autres, ou, si l'on veut, c'est la conformité qui se trouve entre les jugements que nous portons des êtres, et les qualités que ces êtres renferment réellement » (*Ib.*, ch. 1er). Et la raison, elle-même, « n'est que la vérité découverte par l'expérience, méditée par la réflexion, et appliquée à la conduite de la vie » (*Ib.*, ch. 1er).

Alors s'ouvriront des perspectives presque illimitées de progrès, qui font déborder l'enthousiasme du philosophe : « Malgré tous les efforts de la tyrannie, malgré les violences et les ruses du sacerdoce, malgré les soins vigilants de tous les ennemis du genre humain, la race humaine s'éclairera; les nations connaîtront leurs véritables intérêts; une multitude de rayons assemblés formera quelque jour une masse immense de lumière qui échauffera tous les cœurs, qui éclairera les esprits... Ne regardons point cette espérance comme chimérique et vaine; l'impulsion est donnée : à la suite d'un long assoupissement dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, l'homme s'est enfin réveillé; il a repris le fil de ses expériences, il s'est défait d'une portion de ses préjugés, il a pris de l'activité; le commerce l'a mis en société avec les êtres de son espèce; les mortels ont fait un trafic de leurs idées, de leurs découvertes, de leurs expériences, de leurs opinions. Des inventions ingénieuses facilitent la propagation des vérités : l'imprimerie les fait circuler promptement... L'erreur chancelle de toutes parts... Ainsi, sages, je le répète, vous n'êtes point

les hommes de votre temps; vous êtes les hommes de l'avenir, les précurseurs de la raison future. Ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les applaudissements du vulgaire que vous devez ambitionner : c'est l'immortalité » (*Ib.*, ch. XIV).

★

D'Holbach, tout comme Diderot, accorde au pouvoir de l'opinion (c'est-à-dire aussi à l'éducation en général) une importance qui découle de sa psychologie même. Cette importance est aussi le complément inévitable de sa critique de la religion, pour autant qu'il considère essentiellement celle-ci comme le fruit d'habitudes qui nous sont inculquées par ces théologiennes que sont nos nourrices.

Ne jetons pas un regard méprisant sur une conception qui paraît aujourd'hui trop unilatérale. D'abord, c'est déjà beaucoup qu'elle conserve encore un certain pouvoir. Il ne suffit pas toujours d'estimer que les idéologies (les opinions, les préjugés, les vérités) évoluent avec leur propre logique interne, ni de savoir qu'en outre elles sont avant tout des expressions bariolées d'un certain état social, économique et politique; la démocratie petite-bourgeoise du XIXe siècle s'est aussi essayée à détruire ces notions-là. Si bien qu'aujourd'hui la négation de cette démocratie devient la négation du pouvoir de l'opinion.

Mais cette dialectique a aussi ses propres limites. Jamais, en un temps qui voit dominer l'implacable déterminisme de l'évolution sociale, on n'a développé tant d'artifices pour se concilier l'opinion des peuples, sans le consentement desquels rien de vraiment progressif ne peut se faire, en définitive.

Quant à d'Holbach lui-même, si son optimisme nous paraît exagéré, à nous qui vivons à l'époque (sans doute éphémère, elle aussi), de la radio et des journaux à millions d'exemplaires, rapportons-le aux circonstances de son action, pour le juger à sa véritable mesure. C'étaient celles d'une domination cléricale sans partage dans tous les domaines de la culture, mais en même temps de l'aurore de la presse, du livre abondant, de l'instruction élémentaire généralisée. L'adversaire était puissamment enraciné. Les nouveaux émules de Prométhée paraissaient bien audacieux. C'est cette audace même qui projetait légitimement de si grandioses espérances [1].

1. Mme d'Épinay, après avoir lu le *Système social* de D'HOLBACH, écrivait à Galiani (12 janvier 1773) : « Sans doute, on fait très bien de prêcher aux hommes de se défaire de leurs préjugés et de leurs erreurs, et de perfectionner l'éducation; mais de croire que les hommes éclairés en deviendront

Principes de la Morale. Morale et immoralisme dans l'athéisme,

> *La morale est l'affaire de ceux qui* peunevent *s'affranchir d'elle; elle fait partie de leurs « conditions d'existence ». On ne réfute pas des conditions d'existence; on peut seulement* en avoir d'autres.
>
> NIETZSCHE.

Tout ce que nous avons dit de la critique religieuse du baron, tout ce que nous dirons de son système social et politique, suffit à faire connaître sa conception de la morale. Cependant. il faut encore en parler séparément, d'abord parce que la morale est l'élément dans lequel baignent toutes ses conceptions, et ensuite à cause du conflit qu'elle engendra dans le camp philosophique, et des suites qu'il eut.

Les conceptions morales des Encyclopédistes souffrirent elles aussi de contradictions internes qui ont passé inaperçues de beaucoup d'historiens et de tous les moralistes professionnels, cela va de soi. Pourtant, ces contradictions sont d'importance. Elles remontent à la critique du «libertinage», terme sous lequel, pendant le Régence, on désigna à la fois l'émancipation des croyances religieuses, et l'abandon sans frein aux passions de l'amour. La Mettrie se rattachait dans une certaine mesure à cette école, et c'est à son propos qu'éclatèrent les imprécations des *moralistes vertueux*, Diderot et d'Holbach en tête.

On s'est souvent étonné de la répudiation de La Mettrie par d'Holbach et Diderot, d'autant plus que le premier est évidemment le prédécesseur des seconds en philosophie. Pour éclairer ce point, il suffit de se placer sur le terrain moral. Ce n'est pas un vain désir de conformisme, une bigoterie nouvelle qui ont fait du baron et de l'auteur des *Bijoux indiscrets* les détracteurs du médecin épicurien. C'est une divergence plus profonde, qui s'éclaire assez facilement au simple rapprochement des textes.

Voici d'abord comment s'exprime d'Holbach sur La Mettrie dans quelques lignes placées en note au *Système de la Nature* (2e partie, ch. XII : l'athéisme est-il compatible avec la morale?) :

meilleurs ou parfaits, que les passions de chaque individu se plieront aux spéculations de la philosophie par le seul pouvoir des lumières de la raison, c'est une belle chimère qui fait tomber les profonds raisonnements de ces messieurs dans la classe des amplifications de rhétorique, et des déclamations de nos jeunes *garçons philosophes*. Ils ne commenceront jamais par le commencement : c'est d'examiner l'homme dans sa nature, et de se bien dire que tel a été, tel il sera... Malgré toute ma critique, cet ouvrage est celui d'un grand penseur et d'un ami de l'humanité. » On voit que l'optimisme du baron se heurtait dans son propre entourage à un assez solide scepticisme.

« On assure qu'il s'est trouvé des philosophes et des athées qui ont nié la distinction du vice et de la vertu, et qui ont prêché la débauche et la licence dans les mœurs. L'auteur qui vient tout récemment de publier *L'Homme-machine* a raisonné sur les mœurs comme un vrai frénétique... Si ces auteurs eussent consulté la nature sur la morale, comme sur la religion, ils auraient trouvé que, bien loin de conduire au vice et à la dissolution, elle conduit à la vertu. »

Voici ensuite comment Diderot lui fait écho, dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (Assézat, III, p. 217) : « La Mettrie est un auteur sans jugement... On devrait rougir de placer ce nom justement décrié à côté des noms les plus respectables et les plus respectés. » Et il peint La Mettrie, cet homme « dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la gaîté dont il les assaisonne, décèlent un écrivain qui n'a pas les premières idées des vrais fondements de la morale... dont le chaos de raison et d'extravagance ne peut être regardé sans dégoût que par ces lecteurs futiles qui confondent la plaisanterie avec l'évidence, dont les principes poussés jusqu'à leurs dernières conséquences, renverseraient la législation, dispenseraient les parents de l'éducation de leurs enfants, renfermeraient aux Petites-Maisons l'homme courageux qui lutte sottement contre ses penchants déréglés, assureraient l'immortalité au méchant qui s'abandonnerait sans remords aux siens; et dont la tête est si troublée, et les idées sont à tel point décousues, que dans la même page, une assertion sensée est heurtée par une assertion folle, et une assertion folle par une assertion sensée; en sorte qu'il est aussi facile de le défendre que de l'attaquer. La Mettrie dissolu, impudent, bouffon, flatteur, était fait pour la vie des cours et la faveur des grands. Il est mort comme il devait mourir, victime de son intempérance et de sa folie... »

On sait aussi que Voltaire ne cessa d'accabler, après sa mort, le malheureux La Mettrie. Son opinion fut-elle de quelque poids pour les holbachiens? C'est peu probable, car les opinions occasionnelles de Voltaire n'ont jamais été prises trop au sérieux à l'hôtel Saint-Roch [1].

1. Voici, pour mémoire, quelques traits de cette palinodie de Voltaire extraits de sa correspondance : le 6 novembre 1750, avant la mort de La Mettrie, il écrit à Mme Denis : « Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Le fracas amuse un demi-quart d'heure et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire sans le savoir un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention... Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit... Cet étrange médecin est lecteur du Roi (Frédéric II). » Plus tard il écrit à Kœnig (12 mars 1753) :

Pourquoi cette hostilité?

Si nous voulons en comprendre le sens profond, il faut consulter une série de passages, dont le chapitre VIII de l'*Essai sur les préjugés;* nous y trouverons déjà quelques explications importantes. En voici le thème : « On nous répète sans cesse, écrit l'auteur, que ceux qui ont professé la philosophie et qui se sont vantés d'être les interprètes de la raison, loin de donner aux hommes les exemples de vertus, se sont très souvent livrés à des vices honteux, et ont paru quelquefois n'avoir secoué le joug des préjugés que pour se permettre sans scrupule les dérèglements les plus condamnables. Ces défauts doivent être imputés aux hommes, et non à la philosophie; un homme doué de pénétration et de génie peut être vicieux, mais ce n'est point dans l'habitude de penser que l'on doit chercher la cause de sa corruption; c'est son tempérament, ce sont ses passions, ce sont les idées fausses qu'il se fait du bonheur, qui le déterminent au mal... »

« Nous voyons souvent des hommes corrompus se détromper des préjugés religieux dont leur esprit a senti la futilité, en conclure très imprudemment que la morale n'a point de fondements plus réels que la religion; ils s'imaginent que celle-ci une fois bannie, il n'existe plus de devoirs pour eux, et qu'ils peuvent dès lors se livrer à toutes sortes d'excès... Non, le dérèglement ne sera jamais la suite de la vraie philosophie; les égarements du cœur et de l'esprit ne passeront jamais pour de la sagesse; des hommes sans système et sans mœurs, pour s'être détrompés de quelques erreurs gênantes, ne pourront sans folie s'annoncer pour de profonds raisonneurs... Un méchant troublé par des passions orageuses, un scélérat endurci

« J'avoue que La Mettrie avait fait des imprudences et de méchants livres; mais dans ses fumées, il avait des traits de flamme. D'ailleurs, c'était un très bon médecin, en dépit de son imagination, et un très bon diable, en dépit de ses méchancetés. On n'a point loué ses défauts dans son *Éloge*. On a justifié sa liberté de penser, et en cela même on a rendu service à la philosophie. » Le 27 janvier 1752, il avait envoyé des livres de La Mettrie en ajoutant : « Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. » Plus tard, son jugement perd toutes nuances. A. M. Bertrand (4 sept. 1759) : « La Mettrie dont vous me parlez n'était point du tout médecin. C'était un fou, et sa profession était d'être fou; mais ceux qui vous ont dit qu'il était mort repentant sont de la profession des menteurs; j'ai été le témoin du contraire... » A Palissot qui avait ressorti la *Vie heureuse* de La Mettrie : « Cette sottise de La Mettrie, oubliée pour jamais, et que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la Philosophie et l'*Encyclopédie* que le *Portier des Chartreux* n'en a avec l'histoire de l'Église... On ne sait point qui est ce La Mettrie; on voit que c'est un des Encyclopédistes que vous attaquez, et les innocents peuvent payer pour le criminel qui n'existe plus » (1760).

dans le crime, un voluptueux perpétuellement enivré de plaisirs déshonnêtes, sont-ils donc en état de raisonner? Ont-ils l'impartialité requise pour juger avec candeur? Ont-ils le loisir de faire des expériences sûres? Sont-ils assez clairvoyants pour démêler la vérité et la séparer du mensonge, avec lequel on la trouve si souvent alliée? Les passions peuvent quelquefois rencontrer juste; elles renversent souvent des erreurs et des préjugés qui s'opposent à leur marche; mais la raison peut seule détromper parfaitement ceux qui la méditent avec les dispositions nécessaires. »

De fait, écrit ailleurs d'Holbach, « quel est le but de l'homme dans la sphère qui l'occupe? C'est de se conserver et de rendre son existence heureuse. Il est donc important qu'il en connaisse les vrais moyens par des expériences... pour parvenir sûrement et constamment au but qu'il se propose... C'est sur la diversité nécessaire des effets [de l'expérience] qu'est fondée la distinction du bien et du mal, du vice et de la vertu; distinction qui, comme quelques penseurs l'ont cru, n'est point fondée sur des conventions entre les hommes, et encore bien moins sur les volontés chimériques d'un être surnaturel, mais sur les rapports éternels et invariables qui subsistent entre les êtres de l'espèce humaine vivant en société, et qui subsisteront autant que l'homme et la société. Ainsi la vertu est tout ce qui est vraiment et constamment utile aux êtres de l'espèce humaine vivant en société; le vice est tout ce qui leur est nuisible » (*Système*, p. 104-5) [1].

Car « le cœur de l'homme est un terrain, qui suivant sa nature, est également propre à produire des ronces ou des grains utiles, des poisons ou des fruits agréables, en raison des semences qu'on y aura jetées et de la culture qu'on lui aura donnée » (*Ib.*, p. 116).

Et quel est le moteur qui poussera les hommes, pour devenir vertueux, à conformer leurs désirs à ceux de la société? C'est *l'intérêt*, qui se définit de la façon suivante : « L'on appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme, d'après son tempérament et les idées qui lui sont propres, attache son bien-être; d'où l'on voit que l'*intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme, dans ce monde, n'est totalement sans intérêt... Aussi, lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par là que chaque homme travaille, à sa manière, à son propre bonheur, qu'il place dans quelque objet soit visible soit caché, soit réel soit

1. Définition encore plus concise : La morale « n'est que la science des devoirs de l'homme vivant en société » (*Système...*, p. 500).

imaginaire, et que tout le système de sa conduite tend à l'obtenir » (*Ib.*, p. 246-47). « L'homme de bien est celui à qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer et d'approuver pour leur propre intérêt » (*Ib.*, p. 248).

Le bonheur devient ainsi la fin dernière de la société, tant pour les individus qui la composent que pour le corps social pris en lui-même : « Le *bonheur* est une façon d'être dont nous souhaitons la durée, ou dans laquelle nous voulons persévérer. Il se mesure par sa durée et sa vivacité. Le bonheur le plus grand est celui qui est le plus durable... Si l'on veut, le bonheur est la coordination de l'homme avec les causes qui agissent sur lui. » Il faut ajouter que « le bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'espèce humaine; les mêmes plaisirs ne peuvent affecter également des hommes diversement conformés et modifiés ».

Tout cela est-il si différent de ce que La Mettrie avait écrit quelques dizaines d'années auparavant? Qu'on lise son *Discours sur le bonheur*. Déjà s'y trouve une théorie de la vertu fondée sur l'amour de soi. La Mettrie y appelle plaisir ce que d'Holbach appelle bonheur, mais c'est parce qu'il distingue les plaisirs grossiers des plaisirs fins, les plaisirs courts des plaisirs durables, avivés par la raison. Déjà se trouve exposé le rôle fondamental de la sensibilité (dont le baron fera la théorie des tempéraments) dans cette disposition de l'homme, rôle qui peut dans certaines conditions être multiplié, mais aussi contrarié, par celui de l'éducation. Si le bonheur sensoriel, sensuel, est fondamental, c'est qu'il est la base de tout équilibre naturel, sain, de l'homme, tandis que les plaisirs que nous promet l'éducation lui sont le plus souvent hostiles, et ne sont que préjugés et censure. C'est pour cette dernière raison que La Mettrie condamne vigoureusement le remords, qui transfère en nous une culpabilité qui n'appartient qu'à la machine sociale par laquelle nous sommes contradictoirement déterminés. L'organisation naturelle est la première source de notre bonheur, et l'éducation ne peut qu'y surajouter ses effets, quelquefois en la contrecarrant. Or, l'éducation c'est avant tout la loi, le code des mœurs prévalant dans la société. Le bien et le mal n'ont alors de signification que dans les rapports des actes individuels à la société. *Mais si c'est la société qui, raisonnablement, a tort?* Dans le conflit qui opposera la recherche du bonheur individuel aux règles de la société, de l'État, qui l'emportera?

La Mettrie laisse la question pendante, et c'est sans doute là qu'il faut voir la racine de l'opposition que lui fait d'Holbach.

La Mettrie rejette l'impératif de Hobbes, pour qui c'est la volonté de l'État qui détermine en tout état de cause ce qui est bien et ce qui est mal. La question politique ne l'intéresse pas. Mais pour d'Holbach, qui rejette aussi la solution de Hobbes, la question persiste à se poser; politique et morale sont les deux faces d'un même comportement. Si donc la société actuelle trompe les hommes sur leur véritable intérêt, c'est-à-dire leur bonheur réel, que faut-il faire? On connaît sa réponse : il faut réformer la société, selon des normes morales rationnelles. Et nous verrons plus loin quel fut ce programme de réforme du baron. Mais, réformée ou non, c'est encore la société, maîtresse et dispensatrice de l'éducation (sous la forme familiale ou sous forme étatique) qui tient la justification du bien et du mal sous sa dépendance.

On comprend alors pourquoi la position de La Mettrie irrite les Encyclopédistes : *L'Homme-machine* ouvre les écluses de la sensibilité, il dresse la revendication de l'homme au plaisir, il souhaite sa sublimation en vertu dans les cadres sociaux, mais il laisse l'individu désorienté dans le conflit qui l'opposera fatalement à l'État — car la Société *n'est pas*, en fait, ce qu'elle devrait être. Comment alors empêcher l'homme, dépourvu d'un sérieux guide politique, d'apprécier son bonheur en fonction d'une ligne de moindre résistance, où prédomineront de plus en plus les plaisirs purement égoïstes de la passion dévorante qui triomphe par sa seule affirmation de toutes les contradictions et de tous les malheurs sociaux — l'amour sexuel?

Ce simple enchaînement suffit à faire comprendre comment, ancré sur le même courant philosophique, s'est développé le système dont Laclos et Restif ont exposé certaines faces, et dont Sade est le représentant extrême. Les antinomies de la physique matérialiste et de la morale utilitariste restent irrésolues chez La Mettrie. Chez d'Holbach et chez Diderot, elles s'abolissent dans la recherche d'un nouvel équilibre social. Chez Sade, elles explosent au profit de la sensibilité individuelle, seule naturelle, et l'ennemie acharnée des Lois de la Société.

La philosophie de Sade (ses romans contiennent autant de discours théoriques que d'épisodes pratiques) se trouve ainsi, ébauchée à partir des données du *Système de la Nature*, aboutir à une Éthique directement opposée. C'est la raison (sociale), qui chez le baron fait la loi. Pour le marquis, les passions déchaînées sont à elles-mêmes leurs propres lois [1].

1. Dans sa préface au *Dialogue entre un prêtre et un moribond* (Paris, Stendhal et Cie, 1962), M. Heine soutient que Sade n'aurait fait que pousser à ses conclusions logiques les postulats du *Système de la Nature;* vue mani-

Sade connaissait fort bien les ouvrages de d'Holbach. Ses personnages le citent, ainsi que Voltaire, Montesquieu, La Mettrie, Fréret, Buffon et bien d'autres. Tous les thèmes du *Système de la Nature* sont systématiquement repris dans les exposés de principe qui coupent l'action de ses romans. Mieux encore : Sade a reproduit textuellement de nombreuses pages de d'Holbach dans ses livres, ce dont bien peu de critiques se sont avisés. Et c'est chaque fois pour nous montrer comment l'impératif passionnel doit se substituer en toute circonstance à l'impératif social, mettant ainsi à jour une antinomie plus profonde encore que celle qu'il pensait avoir ainsi surmontée : *le primat inconditionné des impulsions irrationnelles dans un système fondé sur le rejet de tout ce qui est hostile à la raison.* La Raison — mais est-ce la raison? — ne triomphe alors que pour s'écrouler dans le bouillonnement barbare de la nature sensible.

Pour d'Holbach, la société est naturelle, comme l'organisme individuel lui-même. Pour Sade, elle est l'antithèse de la nature. Dans ses statuts, *la Société des amis du Crime*, que nous décrit le roman de *Juliette*, se déclare « au-dessus de la loi, parce que la loi est l'ouvrage des hommes, et que la Société [des Amis du Crime], fille de la Nature, n'écoute et ne suit que la nature ». Toutes les créatures, dit un personnage du même roman, « naissent isolées et sans aucun besoin les unes des autres; laissez les hommes dans l'état naturel, ne les civilisez point, et chacun trouvera sa nourriture, sa subsistance, sans avoir besoin de son semblable... » La Société — donc les mœurs et les lois — n'a été construite que par les faibles, qui ont aussi inventé l'idéologie de la fraternité et de l'égalité. L'inégalité est dans la nature; elle fonde une hiérarchie qui n'est pas coopérative, mais tyrannique, sur une base rigoureusement individuelle : que le plus fort triomphe!

Ces systèmes mènent à la dégradation des mœurs? dira-t-on. « Eh, répond Sade, mais les mœurs sont-elles donc plus importantes que les religions? Absolument soumises au degré de latitude d'un pays, elles n'ont et ne peuvent avoir rien que d'arbitraire. Rien ne nous est défendu par la nature; les lois seules se sont crues autorisées d'imposer de certaines bornes au peuple, relatives à la température de l'air, à la richesse ou à la pauvreté du climat, à l'espèce d'hommes qu'elles maîtrisent. Mais ces freins purement populaires n'ont rien de sacré, rien

festement erronée, qu'il répète dans son introduction aux *Infortunes de la vertu*. Le Dr Eugène DUHREN (*Le Marquis de Sade et son temps*, Berlin-Paris, 1901) verse dans une interprétation analogue, pour n'avoir pas su démêler les différents courants qui se heurtent souvent dans la philosophie du XVIIIe siècle. Toutefois, il s'est efforcé d'éclairer le milieu concret dans lequel la revendication de Sade a pris naissance.

de légitime aux yeux de la philosophie, dont le flambeau dissipe toutes les erreurs, ne laisse exister dans l'homme sage que les seules inspirations de la nature. Or, rien n'est plus immoral que la nature; jamais elle ne nous imposa de freins, elle ne nous dicta jamais de lois » (*Juliette*, I, p. 89).

Les lois, les mœurs, *peuvent*, chez La Mettrie, assurer le bonheur des hommes; chez d'Holbach, elles le *doivent*. Chez Sade, elles *ne peuvent que le détruire*. « Qu'est-ce que les mœurs? j'ose vous le demander. On appelle ainsi, ce me semble, le genre de conduite des individus d'une nation entre eux et avec les autres. Or, les mœurs, vous en conviendrez, doivent être basées sur le bonheur individuel; si elles n'assurent pas ce bonheur, elles sont ridicules; si elles y nuisent elles sont atroces, et une nation sage doit travailler sur-le-champ à la prompte réforme de ces mœurs dès qu'elles ne servent plus au bonheur général. Or je demande qu'on me prouve qu'il y a quelque chose de nos mœurs françaises qui, relativement au plaisir de la chair, puisse coopérer au bonheur de la nature » (*Ib.*, I, p. 107).

Pour être heureux, l'homme devrait tendre à la vertu. Mais qu'est-ce que la vertu? « Je vois qu'on honore du nom de vertu toutes les différentes manières d'être d'une créature par lesquelles cette créature, abstractivement de ses plaisirs et de ses instincts, se porte au bonheur de la société : d'où il résulte que pour être vertueux, je dois oublier tout ce qui m'appartient, ne plus m'occuper que de ce qui intéresse les autres... D'ailleurs, si l'on appelle vertu ce qui est utile à la société, en isolant la définition, on donnera la même pour ce qui sera utile à ses propres intérêts, d'où il résultera que la vertu du particulier sera souvent tout le contraire de la vertu de société... Ainsi il n'y aura donc rien de positif, et la vertu purement arbitraire n'offrira plus rien de solide... Je découvrirai facilement que ce n'est point [la vertu] qui combat en moi, mais que cette faible voix qui se fait entendre un instant n'est que celle de l'éducation et du préjugé. » Ce qu'on constate, c'est « la constante opposition de l'intérêt particulier à l'intérêt général ». Or l'intérêt général, ce sont les lois et, encore une fois, les lois ne sont pas dans la nature. Ce sont les passions individuelles qui sont la nature fondamentale. Il faut vouloir son bonheur personnellement « n'importe aux dépens de qui » (*Ib.*, I, p. 249). « Le degré de violence dont on est ému caractérise seul l'essence du plaisir »; ainsi se trouve justifié le crime sous toutes ses formes. Tel est le point central de la théorie de Sade : seules les passions individuelles ont droit à l'existence. D'ailleurs, « on déclame contre les passions, sans songer que c'est à leur flambeau que la philosophie allume le sien ».

★

Les postulats de la morale utilitariste devaient étrangement se trouver confrontés à la réalité sociale, dans le brasier de la Révolution. La vertu devint républicaine, égalitariste. Les passions furent canalisées vers un objectif que ni d'Holbach ni Sade n'avaient prévu : le renversement de la monarchie, le triomphe de l'énergie démocratique, l'affirmation du nouveau droit bourgeois fondé sur le libéralisme économique et l'abolition de la hiérarchie naturelle. Le conflit de l'individu et de la société prit pour un temps de nouvelles directions, car il renaissait inévitablement de ce nouveau régime. Plus tard, le socialisme devait à son tour faire une nouvelle tentative originale pour le résoudre...

Les problèmes posés par l'éthique du *Système de la Nature* mériteraient d'ailleurs tout autre chose qu'un examen de principe. Les transformations que subissent les mœurs réelles dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle devraient être soigneusement examinées dans leurs aspects concrets, dans leurs modifications de tous les instants qui préparent le droit nouveau dans les drames, l'espoir et le désespoir qu'elles provoquent. On y trouverait les racines de ces tendances qui s'expriment chez Rousseau et chez Restif comme chez Beaumarchais, Marivaux et Sade, comme chez Diderot et d'Holbach, et qui tournent toutes autour du *droit naturel.* Qu'est-ce qui possède une existence naturelle? Qu'est-ce qui est légitime, une fois admis que les impératifs traditionnels sont caducs? A ces questions, il eût été singulier qu'une société en plein procès de recomposition, dominée par des têtes puissantes exaltant l'énergie et posant sans équivoque le bonheur comme la fin dernière de l'homme, fournît une réponse unanime. L'éthique utilitariste n'est pas à cette époque une morale de boutiquiers satisfaits, c'est une arme de lutte, c'est une revendication générale, qui affecte toute la société, une tentative pleine de contradictions, de passion et de souffrance [1].

1. L'utilitarisme mercantile de l'Angleterre victorienne n'a fait que châtrer les opinions encyclopédistes. C'est ce que constate M. Cresson, entre autres : « *La Morale universelle* de d'Holbach est probablement le meilleur des plaidoyers que la philosophie ait rédigé en faveur de la doctrine de l'intérêt bien entendu. Qu'y ont ajouté, en effet, ces moralistes anglais dont on rappelle l'œuvre chaque fois que cet ordre de doctrines est en question, je veux dire Bentham et Stuart Mill? » (*Le problème moral et les philosophes*, p. 116).

Sur les questions traitées dans cette partie, on pourra consulter :

H. Lion, Essai sur les œuvres politiques et morales du baron d'Holbach, *Annales révolutionnaires*, 1922, 265 et 441. — La politique naturelle de d'Holbach, *Ann. Rév.*, 1923, 209. — L'éthocratie de d'Holbach, *Ann. Rév.*,

B. SYSTÈME SOCIAL ET POLITIQUE NATURELLE

Le pacte social.

Pour d'Holbach, il n'y a pas d'opposition radicale entre l'état de nature et l'état de société. L'état de nature ne pourrait être que celui d'un homme rigoureusement isolé. Mais cet état existe-t-il?

De fait, la société est une organisation naturelle, comme toute autre. Elle fait partie de la vie universelle, et dépend des mêmes lois. Ses divers éléments sont agglomérés, comme les molécules, par des forces qui agissent sous l'effet de l'attraction (sympathie). C'est le « contrat » liant le mâle et la femelle de la même espèce qui constitue un premier milieu social naturel. Les habitudes, les besoins, l'expérience, rendent cette société de plus en plus complexe et nécessaire à l'homme. On peut donc dire que l'état social est un état vraiment naturel, en dehors duquel l'homme ne saurait se concevoir.

Dire que la sociabilité est un sentiment naturel à l'homme, c'est dire que l'homme, recherchant sa conservation et son bonheur, se sert des moyens qui conduisent à ce but; qu'étant susceptible de réflexion et d'expérience, il devient raisonnable, c'est-à-dire apte à mettre en balance les avantages que lui procure la vie sociale et les désagréments qu'il subirait s'il en était privé.

Du même coup, il est inutile de postuler une religion naturelle (pas plus que surnaturelle), comme source des lois morales qui montrent à l'homme où est son intérêt véritable, où est celui de la société, et comment il peut s'y conformer. C'est la raison qui nous montre quelles lois peuvent être appelées naturelles, parce qu'elles résultent de notre nature, de notre essence, de

1923, 378. — La morale universelle de d'Holbach, *Ann. Rév.*, 1924, 42. — Les idées politiques et morales de d'Holbach, *Ann. Rév.*, 1924, 356.

J. HARRAP, *Social and political Ideas of some prominent french thinkers of the Age of Reason* (Conférence sur Helvétius et d'Holbach), 1930. — W. H. WICKWAR, *Baron d'Holbach*, 1935. — E. MEYER, *Une morale fondée sur la physiologie* (Diderot), 1924. — R. HUBERT, *Les sciences sociales dans l'Encyclopédie*, 1923. — A. CRESSON, *Le problème moral et les philosophes*, 1933. — LE SENNE, *Traité de morale générale*, 1941. — H. SEE, *Les classes sociales en France au* XVIIIe *siècle*. — I.-K. LUPPOL, *Diderot*, 1936 (chap. VI, Fondements de la morale et de la politique). — J. OSTREICHER, *La pensée politique et économique de Diderot*, Paris, 1936.

L. HENRY, *Les origines de la religion*, 1935. — P. RADIN, *La religion primitive*, 1940. — R. LOWIE, *Traité de sociologie primitive*, 1935. — L. THURNWALD, *L'économie primitive*, 1930. — L. HERSCOWITZ, *Primitive Economy*, 1940.

notre amour de la vie, de notre désir de maintenir notre existence, de l'attrait invincible que nous ressentons pour tout ce qui est utile et agréable, et de notre aversion pour tout ce qui est pénible ou douloureux.

Est-ce un appel à l'égoïsme? Nullement, car d'Holbach admet qu'il est précisément de l'intérêt de chaque homme d'agir comme il désirerait qu'on le fît à son égard. L'utilitarisme holbachien est altruiste; son épicurisme emprunte des traits au stoïcisme. En s'aimant lui-même, l'homme doit aimer ses associés; et lorsqu'il aime ses associés, il s'aime lui-même. En aidant les autres, c'est lui-même qu'il aide; en faisant des sacrifices pour eux, il en fait à son propre bonheur. Bref, c'est l'intérêt personnel, ou amour-propre éclairé, qui est le fondement des vertus sociales, et le motif réel de tout ce que l'homme fait pour les autres hommes. La vertu, nous l'avons déjà rappelé, est ce qui est utile aux hommes vivant en société. Être vertueux, c'est être sociable, et contribuer au bonheur de ceux auxquels le destin nous a liés, de façon qu'à leur tour, ils contribuent à notre propre bonheur : « La vertu, en général, est une disposition ou volonté habituelle et permanente de contribuer à la félicité constante des êtres avec lesquels nous vivons en société. Cette disposition ne peut être solidement fondée que sur l'expérience, la réflexion, la vérité... La vertu n'est pas contraire aux penchants de notre nature; elle est... *la nature perfectionnée* » (*La Morale universelle*, I, p. 123).

D'Holbach appelle *pacte social* (et ce faisant il suit une tradition déjà bien ancienne à son époque), la somme des devoirs que la vie sociale impose à ceux qui vivent ensemble, pour leur bien commun. Ainsi compris, le pacte social — le « contrat » dira Rousseau en lui donnant un contenu différent — n'est rien d'autre que le principe même de toute obligation sociale : le respect des droits d'autrui. Il s'en fait une idée dynamique, vivante, et non point juridique. En effet, ce pacte se modifie sans cesse, car l'homme, comme l'écrit le baron, est continuellement occupé à faire le bilan des avantages et des inconvénients qu'il retire de la vie en commun, de la vie concrète de la société dans laquelle il vit; si le bien dépasse le mal, il se satisfera de son lot. Mais si le mal l'emporte, la société perdra ses droits sur l'individu. L'homme se retranche alors de la société; la solitude est son premier remède; le citoyen vertueux abandonne une ingrate patrie qu'il ne peut servir plus longtemps, qui souffre sous l'oppression, et qui méconnaît les services qu'il lui rend. Plus malheureux encore, il se révoltera.

Chez Hobbes, le pacte social était une fiction historique.

Chez Rousseau, le contrat reflète des aspirations égalitaires, utopiques et fictives dans leur énoncé. D'Holbach écarte à la fois la monstrueuse contrainte de Léviathan et le rêve abstrait de l'égalitarisme juridique. Il reste utilitariste sur le plan social, comme la nature l'est envers les organismes. L'échange de services ne se fait pas d'individu à individu, mais de l'individu à la société, et inversement.

Il s'exprime avec sa netteté habituelle sur ce point. Tu me soutiendras, dit l'homme à la société, et en retour je t'aiderai de toutes mes forces. Travaille à mon bonheur, si tu veux que je coopère au tien. Partage mon infortune si tu veux que je sympathise aux tiennes. Procure-moi tous les avantages qui me permettront de sacrifier une partie de ceux que je possède. Et la société répond : agis, mets en œuvre tes facultés et nous te soutiendrons, nous augmenterons ta capacité de travail, nous collaborerons à ta quête de bonheur. Nous allégerons tes souffrances, nous assurerons ton repos, et nos efforts conjoints écarteront les dangers que tu crains beaucoup plus efficacement que tu ne le ferais tout seul. La puissance publique te garantit, la prudence et la prévoyance de tous t'éclaireront; notre volonté te guidera. L'amour, l'estime et la rémunération générales récompenseront tes actions utiles et seront le salaire de ton travail. En un mot, les biens qui te seront procurés par nous te récompenseront des sacrifices qu'il te faudra consentir.

On le voit, le lien social n'est pas essentiellement celui des obligations légales et des punitions juridiques, ce n'est pas une contrainte mécanique réglée par des textes invariables; c'est une coopération du travail en vue du bien-être général. Telle est la loi naturelle de la société. En un mot le pacte social est « la somme des conditions tacites ou exprimées, sous lesquelles chaque membre d'une société s'engage envers les autres de contribuer à leur bien-être et d'observer à leur égard les devoirs de la justice » (*Mor. univ.*, I, p. 140). Formule analogue dans le *Système de la Nature* : « Les hommes, en se rapprochant les uns des autres pour vivre en société, ont fait, soit formellement, soit tacitement, un pacte, par lequel ils se sont engagés à se rendre des services, et à ne point se nuire... » (4. 110).

Mais cette loi n'implique aucun égalitarisme artificiel. D'Holbach n'est pas, en politique, un révolutionnaire, mais un réformiste, pour employer des expressions modernes. Il critiquera seulement les écarts et les abus, toutes les apparences sous lesquelles se manifestent l'altération de cette loi naturelle et la violation du pacte. Les misérables pour qui la patrie et la société ne sont qu'une marâtre, les opulents qui ne font que profiter de la sueur des autres, les despotes sans frein, sont les

témoins de l'absence de toute vertu dans une société que les passions déchaînées ont écartée du respect de la loi naturelle. Néanmoins, la propriété privée et l'inégalité restent à la base du système. Le coopérativisme holbachien est celui d'une hiérarchie sociale encore dépendante de la monarchie et du féodalisme, mais il ouvre la voie aux idées qui apparaîtront en toute netteté au lendemain de la révolution jacobine.

L'inégalité naturelle : riches et pauvres.

D'Holbach n'est pas républicain, pas plus qu'il n'est socialiste ou communiste. Il rejette Morus et Morelly. Il rejette Jean-Jacques. Le baron n'est pas démocrate, au sens que ce mot a pris dans la petite bourgeoisie du XIXe siècle (bien que nous trouvions dans son système politique des éléments profondément démocratiques, tels que l'amovibilité du souverain). L'existence des riches et des pauvres, dans des limites acceptables, lui paraît une donnée presque impossible à écarter. Pas un instant il n'attaque le principe de la propriété privée; il la loue au contraire. En ce sens il refuse d'être « utopiste ».

Mais il faut approfondir la question. Au XVIIIe siècle, la propriété qui est en discussion, ce n'est pas la propriété capitaliste en général, immobilière, telle que le XIXe siècle l'a définie sur la base du développement de la puissance bancaire et industrielle. C'est avant tout la propriété foncière. La thèse dominante dans les cercles où se meut d'Holbach, c'est la thèse physiocratique. Pour Quesnay et ses amis, la propriété foncière est de droit divin : il leur suffit de la justifier par ses résultats, c'est-à-dire par le *revenu net*, qui est à leurs yeux la source de toute richesse, et par conséquent la racine du bien-être des sociétés modernes.

D'Holbach voit la chose d'un autre œil, bien qu'il admette en principe l'analyse physiocratique : pour lui, la propriété ne peut trouver de justification que dans son origine; et l'origine de la propriété ne peut se trouver que dans le travail humain, qu'il soit appliqué à ceci ou à cela. La propriété, dit-il en termes exacts, a pour fondements la relation nécessaire établie entre un homme et le produit de son travail. La terre imprégnée de la sueur du paysan devient une partie de lui-même. Les fruits de cette terre lui appartiennent comme ses propres membres ou ses propres facultés, car sans son travail ils n'existeraient pas, ou seraient très différents de ce qu'ils sont (voyez *Politique naturelle*, I, p. 26).

Mais ce n'est là qu'un pieux désir, une moralisation de la pro-

priété. D'Holbach n'est pas un *économiste ;* il ignore, en réalité, l'économie politique comme telle, et il ne travaillera pas à la développer. Il n'approfondit pas les idées de ses amis physiocrates (en particulier celles de Turgot) et pas non plus celles de ses amis anglais, comme Hume ou Adam Smith. Il reste dans une zone indécise où les considérants moraux recouvrent et dérobent souvent à la vue les lois réelles du développement de la société capitaliste. Il ne semble pas avoir apprécié cette constatation fondamentale, déjà faite par Petty et que ses amis anglais n'ignoraient pas, à savoir que le travail humain devenait la mesure de la valeur dans une société marchande et capitaliste. Il se borne à une vue plus vague : le travail fonde la propriété. Mais la propriété reste pour lui, comme elle l'est pour les physiocrates, d'essence agraire, seule féconde et productrice.

D'Holbach se fait d'ailleurs, du travail, une idée dépourvue de toute hypocrisie. Le travail est le fondement de la vie sociale, mais un fondement toujours en péril. Point de romantisme ni de mysticisme dans son analyse. Il sait que le travail est pénible, odieux la plupart du temps, parfois cruel. C'est pourquoi, pour faire travailler les hommes il faut faire appel au devoir, à la nécessité, voire à la contrainte, plutôt qu'au plaisir. Le baron est rien moins qu'un hédoniste : s'il faut persuader l'homme de travailler, ce n'est pas au nom de la satisfaction qu'il en retire, mais au nom du profit que la vie en société lui assurera, moyennant certains sacrifices de sa part. Cependant, ce profit ne lui est pas toujours assuré — loin de là — et c'est ce qui entraîne la lutte permanente entre riches — oisifs et vains la plupart du temps — et pauvres écrasés d'un labeur sans rémission.

Tout travail est fatigant et pénible, dit-il, et tout ce qui est pénible constitue une forme d'existence désagréable à laquelle l'homme cherche à mettre fin. Cette aversion pour le travail constitue la paresse, qui est une disposition naturelle qu'on rencontre chez tous les êtres humains (voire chez les animaux). Cet amour de l'inertie, ce désir de jouir de la vie sans travailler entraînent une lutte continuelle entre tous les membres de la société; chacun veut être heureux, mais sans fournir sa part d'effort, chacun cherche à profiter du travail des autres, chacun voudrait que les autres contribuent à son bonheur. Quand la puissance publique ou la loi cessent de maintenir l'équilibre entre les différents membres de la société, la paresse de certains d'entre eux, combinée à la force, à la fraude et à la corruption, parvient à s'approprier le fruit du travail des autres. Voilà pourquoi la propriété est constamment violée.

Thèse très psychologique, on le voit, et passablement en

retard il faut le reconnaître, sur les analyses déjà fournies de son temps par les tenants de l'économie politique en Angleterre.

Néanmoins, la loi morale qui domine toutes les théories du baron exige que la hiérarchie coopérative nécessaire ne tourne pas à l'inégalité systématique et à la spoliation arbitraire. Une certaine redistribution de la propriété peut être rendue nécessaire sur la base des obligations respectives des riches et des pauvres. Mais c'est là compter sur le bonne volonté des classes dirigeantes. La justice, l'humanité, la pitié, toutes les vertus sociales, doivent inciter le riche à considérer le pauvre comme un membre utile de la société, un associé nécessaire à son propre bonheur, dont il doit rechercher la collaboration en l'aidant à gagner, en échange de son travail, sa subsistance et son bonheur à sa manière.

Quant au pauvre, il ne doit pas perdre de vue que le travail est sa seule source de revenus. Mais l'État doit l'encourager, lui procurer du travail, et ne jamais l'abandonner aux caprices du sort : « On est surpris de voir les gens du peuple si bas, si dépourvus de honte, si disposés à commettre le mal pour l'intérêt le plus sordide; mais on cessera de s'en étonner quand on réfléchira que, par l'iniquité des gouvernements, par leur négligence à réprimer ou à punir les excès des riches et des grands, le ressort de l'âme du pauvre est entièrement brisé; il se méprise lui-même, parce qu'il se voit l'objet du mépris et des rebuts de tout le monde; il hait l'autorité, parce qu'il croit qu'elle n'est faite que pour l'opprimer, et non pour le secourir et le défendre. » *(Éthocratie.)*

C'est l'aspect sous lequel apparaît aux encyclopédistes le problème de la misère des masses paysannes sans terre, des journaliers, des chômeurs, de l'artisanat et des trafics urbains, des mendiants. Dans tous ses livres, d'Holbach répète que l'État doit procurer du travail à tous, qu'il doit encourager les grands et les riches à faire le bien, à développer la production, à extirper la mendicité, à se montrer philanthropes et ambitieux de la prospérité nationale. L'attention à ces problèmes est pour l'État une question capitale, car son but est de satisfaire les besoins de tous et le bonheur du plus grand nombre — du plus grand nombre, car même le plus équitable des dirigeants fera naître quelques mécontents; mais il suffit que la grande majorité soit soutenue par la politique gouvernementale. D'ailleurs, il s'agit toujours d'un échange de services. L'homme du peuple, occupé d'un travail difficile et nécessaire, manque d'éducation, mais ce n'en est pas moins lui qui procure la subsistance de tous, l'abondance, le superflu, le luxe de la vie d'un petit nombre de

dirigeants qui doivent, en échange, lui assurer la sécurité, la paix, le respect de ses droits, l'instruction et le bonheur. Au fond, c'est la foule ouvrière qui crée toute la richesse sociale, c'est elle qui est la source du pouvoir de la société. D'Holbach ne va pas plus loin : la monarchie éclairée, tenue en bride par la constitution et appuyée sur un peuple éduqué et industrieux, lui paraît capable de mettre à la raison la noblesse oisive et parasite, en rejetant dans la production et la consommation utile tout cc qui se gaspille dans le luxe inutile et démoralisateur.

Le souverain populaire s'efforcera donc d'enrichir la nation, de multiplier la petite propriété agraire et artisanale, en créant ainsi le maximum d'égalité utile, c'est-à-dire compatible avec l'inégalité naturelle. D'Holbach remarque que les trois quarts des sujets ne possèdent rien tandis qu'un petit nombre de personnes accumulent la richesse, la propriété et le pouvoir; c'est aller contre la force des liens nationaux, qui dépendent de l'accession à la propriété, car les hommes privés de tout n'ont rien à défendre. Ils n'ont plus de patrie. On le voit, d'Holbach se trouve ici aux antipodes du *Contrat social.*

Quelle est la source de l'inégalité sociale?

Tout comme la propriété doit être la récompense et le fruit du travail, l'inégalité ne doit être que la conséquence des services rendus à la collectivité. Répétons-le encore une fois, d'Holbach est un éthocrate et non un économiste. D'ailleurs, le sens du mot économie n'était pas lui-même ce qu'il est devenu plus tard [1]. Il ne va pas chercher les sources de l'inégalité là où les physiocrates et son ami Turgot en particulier, s'effor çaient de les trouver, c'est-à-dire dans la production du *revenu net,* dépassant le coût du travail, et fournissant la source de l'enrichissement national, enrichissement d'ailleurs automatiquement inégal. Il ne s'intéresse pas à la loi de la rente, pas plus qu'il ne s'est intéressé au rôle exact du travail humain dans la détermination de la valeur des marchandises.

Ce qui compte avant tout à ses yeux, c'est de préciser les règles éthiques qui légitiment l'inégalité naturelle et sociale. Ces règles découlent de lois biologiques plus générales. D'Hol-

1. Son ami Boulanger écrivait que « l'économie politique est l'art et la science de maintenir les hommes en société, et de les y rendre heureux... » (*Encyclopédie,* reproduit dans Boulanger, *Œuvres,* 1794, t. V, 302). Cet article fut publié pour corriger l'effet de celui de Jean-Jacques; c'est un résumé des idées de l'*Antiquité dévoilée* et du *Despotisme oriental.*

bach, nous le savons, constate, comme Diderot, qu'aucun être naturel (humain ou animal) n'est « égal » à un autre, bien qu'ils soient tous construits sur le même plan. Il existe entre tous les individus des différences initiales dans la structure organique et l'héritage, qui rendront aussi différentes leurs activités comme membres de la société [1]. Sur ce point, il contredit Helvétius, sinon Rousseau, bien qu'il ne semble pas qu'il se soit fait une idée précise du rôle joué par le milieu social où naît l'individu dans la détermination de sa place future dans la hiérarchie. Or, la société est un élément de la nature; elle est pour l'homme un milieu naturel, et c'est pourquoi elle contient aussi des inégalités irréductibles. Il est certain, dit-il, que la société, comme la nature, établit une nécessaire et légitime inégalité parmi ses membres. Cette inégalité est salutaire et juste, car elle est déterminée par le but inaltérable de toute société : sa conservation et son bonheur. En somme, l'inégalité est la rançon du bonheur collectif, la société ne pouvant exister que sur la base d'une hiérarchie, dont la monarchie éclairée offre le meilleur type. Ajoutons encore que cette inégalité a un caractère individuel, et non national ou racial.

Cependant, quel doit être le *critère* de cette inégalité inévitable? Est-ce la propriété? Non, bien que la propriété en soit ordinairement le fondement. C'est l'utilité ou la nocivité envers la société qui doit être la mesure des récompenses et des punitions, lesquelles fondent à leur tour la hiérarchie qui exprime l'inégalité. Les services rendus à la communauté doivent seuls fonder la hiérarchie sociale. On dispose ainsi, dit le baron, d'une règle sûre pour apprécier l'état d'une nation et la solidité de ses institutions : il sera heureux chaque fois que les récompenses s'adresseront à la portion des citoyens les plus utiles au bien-être général.

Il découle évidemment de là que d'Holbach se prononce contre les privilèges de la naissance et surtout contre leur existence juridique et politique. Les privilèges de la noblesse

1. « Il n'est pas deux individus de l'espèce humaine qui aient les mêmes traits, qui sentent précisément de la même manière, qui pensent d'une façon conforme, etc. La diversité qui se trouve entre les individus... met entre eux de l'inégalité; et cette inégalité fait le soutien de la société. Si tous les hommes étaient les mêmes pour les forces du corps et pour les talents de l'esprit, ils n'auraient aucun besoin les uns des autres : c'est la diversité de leurs facultés et l'inégalité qu'elles mettent entre eux, qui rendent les mortels nécessaires les uns aux autres; sans cela ils vivraient isolés. D'où l'on voit que cette inégalité... nous met dans l'heureuse nécessité de nous associer, de dépendre de nos semblables, de mériter leurs secours, etc. Ainsi la diversité et l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales ou intellectuelles, rendent l'homme nécessaire à l'homme, le rendent sociable, et lui prouvent évidemment la nécessité de la morale. » (*Système...*, chap. x, 95).

et du clergé sont parmi les causes de la nocivité, de la paresse, de la décadence, du despotisme de ces classes. Un groupe d'hommes qui dispose des richesses et des honneurs par le seul privilège de la naissance démoralise forcément les autres classes de citoyens. Ceux dont l'actif se résume dans leur blason, n'ont droit à aucune récompense. L'homme utile à sa patrie est noble pour son propre compte, quels qu'aient été ses aïeux. Quant à celui dont le sang est noble, cela ne le dispense pas de faire personnellement la preuve de ses sentiments élevés, de sa bonne volonté, de ses vertus, de son intelligence; c'est seulement alors qu'il méritera le rang qu'il occupe. La noblesse héréditaire, dit formellement le baron, doit être considérée comme un abus pernicieux, qui favorise l'indolence, la paresse et l'incapacité d'une classe de citoyens au détriment de tous.

Mais ne perdons pas de vue que nous n'avons là qu'une condamnation morale, et non un élément analytique de l'évolution sociale. La mécanique des conflits de classe développés par la civilisation marchande et capitaliste, l'analyse économique des fondements de la monarchie, n'appartiennent pas à l'horizon de d'Holbach, pas plus qu'à celui de Diderot. D'ailleurs, cette critique, qui mûrissait malgré tout sous l'apparence des revendications éthiques, ne devait s'épanouir vraiment qu'après la convocation des États généraux. C'est dans les faits et non plus dans les livres que devait alors se poser le problème brûlant de l'équilibre social.

La liberté civile et religieuse.

La loi et la justice d'un côté, et la liberté de l'autre, sont les aspects complémentaires d'une société cohérente, bien équilibrée, et qui sert réellement l'intérêt de ses membres. Encore une fois, rappelons que d'Holbach se préoccupe de mettre au jour les normes rationnelles et morales de la société, et non d'en élucider l'évolution. Il juge les gouvernements contemporains à la lumière de ce qu'ils devraient être; il n'est pas un historien ni un sociologue, pas plus qu'un économiste. S'il recherche les causes qui ont produit et produisent telle ou telle forme de gouvernement, c'est avant tout pour éviter dans le présent et l'avenir celles qui sont néfastes, et non pour le plaisir de mettre au jour le processus réel de la mécanique sociale. S'il s'est préoccupé avec Boulanger et Montesquieu de l'histoire des formes de gouvernement, il reste avant tout le moraliste qui propose aux hommes des solutions actuelles.

La justice doit être le principe essentiel d'un bon gouverne-

ment. C'est dans la balance de l'équité qu'on pèsera toutes les lois, les coutumes et les institutions humaines. La justice représente la vertu essentielle d'une éthique sociale humaine. « Le seul et unique devoir d'un être social est d'être juste. » La justice vient au premier rang des vertus sociales; elle en est comme la référence constante. C'est en exposant ses bienfaits que débute la liste des vertus sociales que donne *La Morale universelle.*

A la Justice, qui limite inévitablement les droits de l'homme et sa parfaite liberté d'agir s'ajoutent l'autorité complémentaire qui « doit être fondée sur les avantages réels dont on fait jouir les autres hommes », le respect du pacte social, puis l'humanité, « affection que nous devons aux êtres de notre espèce..., qui condamne ces antipathies nationales, ces haines religieuses, ces préjugés odieux qui ferment le cœur de l'homme à ses semblables... »; la compassion, la bienfaisance, la modestie, l'honneur, la gloire, la tempérance, la prudence, la force, la patience, la véracité, etc.

La Justice est une volonté ou disposition habituelle et permanente de maintenir les hommes dans la jouissance de leurs droits; et les droits dc l'homme en société consistent à se servir de la liberté conjointement avec la justice. C'est donc la justice qui est la mesure de la liberté.

En effet, l'homme a droit à la liberté. Mais il a aussi droit à être protégé contre les libertés des autres, si elles empiètent sur la sienne. *L'amour de la liberté,* reconnaît d'Holbach, *est la plus puissante des passions humaines, car elle est fondée sur la volonté de vivre, d'employer toutes ses facultés à rendre la vie heureuse.* Mais, bien quc toutes les passions de l'homme lui soient naturelles, et que tous les mouvements de son cœur conspirent à sa conservation et à son bien-être, ils n'en doivent pas moins être guidés par la raison sans laquelle l'intérêt personnel et le désir du bonheur ne sont souvent que des impulsions aveugles, comme on s'en aperçoit souvent trop tard. L'expression de l'intérêt personnel est illicite lorsqu'elle n'est pas maintenue dans les limites fixées par le pacte social.

En définitive, la liberté se définit comme le pouvoir de faire pour son propre bonhcur tout ce que permet la nature dc l'homme en société. C'est le bien de la société entière qui sera la mesure de la liberté de ses membres.

Les instruments qui limitent et fondent en même temps la liberté sont connus : ce sont les lois. Les lois doivent donc être justes, mais elles doivent avant tout lier *tous* les membres de la société; personne n'est au-dessus d'elles, *pas même le souverain.* Partout où la loi, ainsi conçue, existe, existe aussi la liberté. Au

contraire, là où le monarque, le despote, peut impunément commettre l'injustice, le peuple est esclave, et le gouvernement n'est que tyrannie.

Ce ne sont certes pas là des idées très originales vers 1770; on les retrouve chez bon nombre d'écrivains du XVIIIe siècle. Monarchie éclairée, qui est l'idéal de la plupart d'entre eux, veut dire monarchie *constitutionnelle*, endiguée et limitée par des lois constitutionnelles et administratives. Et d'Holbach reconnaît que la constitution doit avoir un contenu économique. Autrement dit, la contribution de chaque individu, sans distinction d'état ou de classe doit prendre la forme tangible de l'*impôt volontaire* (dont le baron reprend le nom à la constitution anglaise et au *Gouvernement civil* de Locke.) L'impôt est la forme pratique, concrète, sous laquelle se manifeste l'adhésion des individus au pacte social : moyennant cette portion des biens de ses membres que la société se réserve, elle assurera à chacun d'eux la possession de tout le reste; c'est seulement à cette condition que le sujet consentira à abandonner une partie du fruit de son travail. Dans ce cas, la taxation doit être générale, comme la société elle-même, sans exception, et variable selon la condition de chacun de ses membres. Un régime de liberté ne peut admettre qu'une minorité échappe totalement à l'impôt, et que la grande majorité y soit soumise de la façon la plus arbitraire. L'impôt doit donc être progressif et proportionnel à la capacité de chaque citoyen, aux avantages que l'État lui procure, et surtout aux besoins réels de l'État. L'augmentation de l'impôt devrait alors signifier un accroissement des avantages collectifs, plutôt que leur restriction. Comme tous les observateurs l'avaient déjà remarqué, sans bien comprendre les causes de ce phénomène, les impôts sont élevés dans la plupart des États libres et civilisés : le commerce y accélère l'accumulation des richesses et contribue à leur plus égale répartition, et la liberté dont jouissent les citoyens les dispose à collaborer de meilleure volonté à l'intérêt commun.

Ici encore nous pouvons saisir la différence qui sépare le physiocrate de l'éthocrate. Tous deux cherchent quelque principe simple et évident dont puisse découler l'équilibre social. Mais Quesnay et ses amis ont de l'utilisation des revenus une idée fort différente de celle du baron. A leurs yeux, les revenus de la terre (seuls revenus réels) doivent être répartis, selon la volonté divine, entre la noblesse et le monarque, qui en sera copropriétaire; seuls les revenus qui proviennent des autres sources (commerce, industrie) et ne sont pas vraiment productifs, seront assujettis à l'impôt. D'Holbach déclare au contraire que les dépositaires du pouvoir ont des comptes à

rendre à la société, et sont les administrateurs, et non les propriétaires des fonds publics. Les physiocrates établissent leurs lois économiques, indépendamment des individus, mais en fonction d'un plan divin, capable de maintenir l'ordre éternellement. D'Holbach au contraire, soumet les règles économiques aux lois morales, également naturelles, mais incluant l'homme avec ses passions fondamentales, dans l'équilibre indispensable, et d'ailleurs sujet à modifications, de la société. La taxation prend pour lui la valeur d'un symbole, sinon d'un instrument de la justice sociale : ainsi le peuple libre pourra-t-il lever les taxes nécessaires aux besoins de l'État, et diminuer la possibilité pour les fainéants de vivre du travail des autres. Car, d'Holbach le remarque aussi d'autre manière que les économistes, c'est surtout dans la sphère politique que la propriété devient une pomme de discorde entre les hommes, discorde qui se transforme en une lutte incessante entre le souverain et ses sujets.

Il est évident que l'impôt volontaire n'est qu'un des éléments essentiels qui fondent économiquement la liberté. Nous verrons les autres en examinant le programme que d'Holbach avait tracé pour Louis XVI et Turgot. Mais il faut souligner, dès à présent, que tous les éléments économiques de la liberté n'ont qu'une fonction, c'est d'assurer la liberté de penser, qui est le ressort essentiel de la civilisation occidentale. Ce n'est pas seulement la main, c'est aussi la tête qui doit être libre. Être libéré de l'oppression dans sa personne et dans ses biens, c'est disposer d'une liberté comme passive et animale. Les chaînes de la tyrannie brisées, c'est l'esprit lui aussi qui doit grandir; alors sera fondée la liberté positive, la libre recherche des idées que l'homme estime vraies, utiles et nécessaires à son bien-être.

Ne nous y trompons pas, ce fanatique ennemi de la religion admet, au nom de ce principe, la tolérance absolue en matière religieuse. En effet, la croyance s'identifie au croyant; la religion devient une affaire individuelle, personnelle. Lorsque l'habitude, l'éducation et l'opinion, dit d'Holbach, ont amené quelqu'un à considérer d'une certaine façon la puissance invisible dont il croit dépendre, et qu'il respecte comme l'arbitre de sa destinée, ces idées s'identifient à lui et lui deviennent nécessaires. Si c'est tyrannie que de priver un citoyen de ses biens, c'est une tyrannie et une cruauté bien plus grandes encore de le priver de ses opinions sur Dieu, auxquelles il tient souvent plus qu'à sa vie et à ses biens. L'État doit tolérer, par une politique avisée, « toutes les religions et toutes les sectes » adoptées par les citoyens, devenir leur arbitre, et inter-

dire à l'une d'opprimer ou de troubler la paix des autres. S'il prend parti, le gouvernement perd le droit de les juger.

En somme, nous avons là le principe de la liberté des cultes, de la séparation rigoureuse des Églises et de l'État, et de la suprématie de l'État en dernier ressort. D'Holbach ajoute encore en sa faveur que le domaine de l'État c'est l'action et non la pensée. Il est chargé par la société de guider nos actions extérieures. C'est pourquoi le pouvoir souverain ne pourrait sans folie s'arroger « le droit absurde de régler ou contraindre les mouvements secrets des cerveaux de ses sujets ». M. Wickwar estime à ce propos que d'Holbach semble n'avoir jamais complètement réalisé jusqu'à quel point, contrôlant les âmes, l'Église contrôle aussi l'action; il tend dans l'ensemble, dit-il, à sous-estimer son influence, et c'est pourquoi il n'a pas compris qu'un État laïque serait bien souvent obligé de passer de la neutralité bienveillante à la neutralité armée, surtout dans le domaine de l'éducation de la jeunesse.

Cependant, si les Encyclopédistes revendiquaient si chaudement la liberté d'écrire et de penser, c'était justement pour développer des idées qui ne pouvaient manquer d'exciter les tenants des dogmes religieux. Mais c'était aussi, d'Holbach ne le cache pas, pour une raison politique. En effet, l'art de gouverner est dans l'enfance. Le gouvernement est un mécanisme qui a besoin d'être constamment surveillé, nettoyé, réparé. Plus d'une fois, rappelle-t-il, les oies ont sauvé le Capitole... Voilà pourquoi le peuple doit avoir le plein droit d'examiner comment il est gouverné. Que resterait-il aux hommes si on les privait du droit d'examiner la religion et la conduite du gouvernement? « Ne serait-ce pas réduire les hommes à l'infamie que de priver leur esprit d'occupations sérieuses? »

Parti et liberté.

Et quel sera l'instrument du contrôle de la vie de la nation? Ce sera le *parti politique*. Il faut ici entendre par parti un groupement à l'image des Whigs, dont la possibilité d'existence est évidemment liée au fonctionnement d'une constitution. Sur ce point, d'Holbach est plus réaliste qu'Helvétius et Rousseau. L'expérience lui montre assez que sans une certaine organisation des « factions » (c'est le mot dont il se sert couramment, sans apparence péjorative, pour désigner le parti politique), il n'y a pas de contrôle réel de la gestion gouvernementale ni de garantie des libertés. D'ailleurs, l'agitation des partis ne peut pas vraiment nuire à la liberté si celle-ci est réelle; si

elle trouble la société, c'est que la liberté n'y est pas assise sur des fondations assez fermes.

La possession d'une grande fortune apporte toujours avec elle une certaine incertitude pour l'avenir, explique le baron, et ceux qui n'ont rien n'ont aucune raison de s'alarmer; cependant, il est de l'essence de la nature humaine de n'être jamais absolument satisfaite. C'est pourquoi les factions sont utiles à la nation pour assurer toujours plus ses libertés. Les corps politiques, comme ceux des individus, ont besoin de mouvement et d'exercice, s'ils veulent conserver leur pouvoir et se maintenir actifs. Le sommeil est toujours le premier pas vers l'esclavage.

La vie des partis est donc liée à la possession des libertés. Or la liberté est un bien essentiel de la nation, et pas seulement des individus, car sans liberté pas de vertus ni d'opinion publique saine, et pas de patriotisme. C'est l'amour-propre éclairé qui nous apprend à aimer le gouvernement qui nous protège, les lois qui garantissent nos biens et notre personne, et la société qui travaille à notre bonheur. Seule, la liberté peut procurer ces avantages; sans liberté, la patrie n'est qu'un mot; or, l'amour du pays n'est jamais autre chose que l'amour de nous-mêmes.

L'équilibre social : contrainte et révolte.

Dans le *Système de la Nature* (1re partie, ch. IX), d'Holbach avait déjà tracé l'esquisse de cet équilibre politique souhaitable qu'il expose plus tard en détail dans la *Politique naturelle* et le *Système social.* « Comme la société, y écrit-il, surtout quand elle est nombreuse, ne pourrait que très difficilement s'assembler, et sans tumulte faire connaître ses intentions, elle est obligée de choisir des citoyens à qui elle accorde sa confiance; elle en fait les interprètes de ses volontés, elle les rend dépositaires du pouvoir nécessaire pour les faire exécuter. Telle est l'origine de tout gouvernement, qui, pour être légitime, ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société, sans lequel il n'est qu'une violence, une usurpation, un brigandage. Ceux qui sont chargés du soin de gouverner, s'appellent souverains, chefs, législateurs, et suivant la forme que la société a voulu donner à son gouvernement, ces souverains s'appellent Monarques, Magistrats, Représentants, etc. Le gouvernement n'empruntant son pouvoir que de la société, et n'étant établi que pour son bien, il est évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand son intérêt l'exige, changer la forme de son gou-

vernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême, par la loi immuable de la nature qui veut que la partie soit subordonnée au tout.

« Ainsi les souverains sont les ministres de la société, ses interprètes, les dépositaires d'une partie plus ou moins grande de son pouvoir, et non ses maîtres absolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, soit exprimé, soit tacite, ces souverains s'engagent à veiller au maintien, et à s'occuper du bien-être de la société; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent à obéir. Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses chefs le droit de lui nuire : une telle concession serait annulée par la nature, qui veut que chaque société, ainsi que chaque individu de l'espèce humaine, tende à se conserver, et ne puisse consentir à son malheur permanent » (111-112).

Nous avons ici deux principes affirmés : 1° le gouvernement et la loi sont nécessaires au maintien du pacte, à la répression des abus (toujours déterminés par les passions humaines); 2° lorsque le gouvernement outrepasse ses droits, la société (le peuple par l'intermédiaire de ses représentants) a le droit de le changer. D'Holbach ne cherche pas à idéaliser le rôle du gouvernement : gouverner consiste à contraindre les membres de la société à remplir les obligations du pacte social, c'est-à-dire à les forcer à travailler en commun au bien public et à pratiquer la vertu. Si les hommes étaient raisonnables, l'autorité ne serait pas nécessaire, mais ils sont surtout mus par leurs passions. Or, il faut renoncer au vain projet de détruire les passions dans les cœurs des hommes : « Qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes et pour leurs associés. Que l'éducation, le gouvernement et les lois les habituent à les contenir dans les justes bornes fixées par l'expérience et la raison. » (*Système...*, I, IX); car la nature ne fait l'homme ni bon ni méchant, dit l'adversaire de Rousseau, elle n'en fait que des machines plus ou moins actives, mobiles, énergiques, etc.

Mais encore faut-il que le gouvernement lui-même soit soumis aux lois, qu'il ne puisse pas nuire au bien-être général, car peut-on attendre de la justice d'un pouvoir basé sur l'injustice, la violence, la déraison? C'est pourquoi le despotisme n'est pas un gouvernement, il n'est que la licence des souverains s'exerçant sur des peuples infortunés. Il n'est générateur que d'esclavage. L'esclavage règne partout où la volonté d'un seul est au-dessus des lois, partout où le souverain soutient que sa volonté seule fait la loi. D'Holbach admet que certains « despotes débonnaires » des nations occidentales sont souvent tenus

en échec par les coutumes et l'opinion des grands, mais qu'ils parviennent à faire oublier à leurs sujets le pouvoir illimité de leurs maîtres, à leur faire croire qu'ils sont libres, parce qu'ils ne voient pas leurs chaînes.

Mais ce n'est point là ce qu'exige la justice. Il y faut des garanties précises, sans quoi le despotisme, même éclairé, dégénère inévitablement en tyrannie. Les bonnes intentions ne sont rien. Le plus légitime, avisé et vertueux des souverains ne serait qu'un tyran s'il voulait s'imposer contre les vœux de ses sujets : il lui faut rentrer dans les rangs lorsque la volonté publique a révoqué ses pouvoirs.

Les lois (ou les institutions) peuvent être écrites ou coutumières; le fait est secondaire. Ce qui est capital, c'est la reconnaissance dans les faits qu'il existe des devoirs de réciprocité entre dirigeant et dirigés, de telle sorte que la distinction entre eux puisse raisonnablement se justifier. Les limites du commandement et de l'obéissance doivent être déterminées par la justice et l'intérêt général. Ces limites sont valables réciproquement, et identiques pour le souverain et le sujet : l'autorité est légitime lorsqu'elle procure le bien-être; et l'obéissance est raisonnable et doit être acceptée de plein gré pour autant que le bonheur en dépend. Obéir à de justes lois émanées d'une autorité approuvée par la société, c'est obéir à la société elle-même, et se soumettre à la raison publique à son propre avantage; au contraire, si l'autorité est répudiée par la société, ses décrets ne sont que caprices, passion et déraison.

Contre l'autorité illégitime, contre la tyrannie déraisonnable, destructrice du pacte social, d'Holbach fait appel au *droit imprescriptible de la révolte.* Certes, il s'agit dans son esprit d'une rébellion canalisée, constitutionnelle, mais enfin il s'agit de rébellion, et même en 1770 ou en 1780, on savait assez que les heurts entre le monarque et les représentants des classes bourgeoises ou populaires débordent vite les remontrances parlementaires, et posent sur le tranchant du couteau la question du trône. L'histoire de Charles Stuart n'était pas oubliée. Les peuples, écrit d'Holbach, sont toujours plus puissants que leurs rois; s'ils sont unis, ils n'abandonneront jamais leur droit à les contraindre à être justes et raisonnables, et à en prendre les moyens, c'est-à-dire à les *renverser du trône sur lequel ils n'ont été placés que pour veiller à la sécurité générale.* On ne saurait trop répéter que les droits des nations priment ceux des rois qu'elles ont placés à leur tête. Les peuples n'ont jamais perdu le droit de limiter, modifier, circonscrire et révoquer les pouvoirs qu'ils ont délégués, dès qu'ils reconnaissent qu'ils sont abusés. Le despotisme proclame : il faut obéir sans discussion;

mais l'intérêt général répond : n'obéis qu'à la naturc, à la justice et à ta patrie! C'cst donc en réalité le tyran qui suscite lui-même chez ses sujets la révolte dont il sera la victime.

C'est surtout dans les nations soumiscs à une continuelle violence que les ambiticux ct les fanatiques surgisscnt. C'est dans leur sein que le peuple est en perpétuelle révolte. Ainsi, le despotisme entretient-il le trouble et la révolte généralisée, dans laquelle se mêlent le meilleur et le pire, l'ambition et l'aventure à côté de la protestation légitime. Il faut donc faire un tri, car même la tyrannie ne saurait justifier, sinon expliquer, n'importe quelle rébellion. La rébellion comme l'autorité, se justifie par le but qu'elle poursuit, par la mesure dans laquelle elle sert les buts que visent les hommes vivant en société. Ce principe, comme le note M. Wickwar, permettrait de condamner la Grande Révolte et la dictature puritaine avec Hume, tout en admettant la Glorieuse Révolution avec Locke. Mais il ne faut pas y voir qu'un distinguo, une manière de rejeter les « excès » de toute révolution, en en soutenant l'objectif d'ensemblc. C'est plutôt pour d'Holbach un critère qui permet de distinguer le contenu moral et politique de la révolution, de ses formes. Car les formes de la révolte contre l'autorité établie peuvent être très scmblables, et recouvrir un contenu radicalement opposé. Mais dans ce cas, un critère moral aussi général que celui qu'énonce d'Holbach ne suffit pas. Il faut utiliser l'analyse économique et sociale, et déterminer quelles classes profitent du bouleversement, et comment. Mais ce n'cst qu'au XIXe siècle, après l'expérience formidable de la première République française, que cctte plus rigoureuse dialectique révolutionnaire devait faire des progrès décisifs.

En maint endroit, le baron donne des conseils de prudence, d'opportunisme : il faut supporter ses maux, s'il en doit coûter trop de sang pour les guérir; il faut consentir à souffrir, si le remède doit ĉtre pire que le mal; il faut éviter, en période révolutionnaire, de se laisser guider par la rage et la rancune, car l'imagination exaltée porte à tous les excès, et néglige toute prévoyance. Le citoyen vertueux fuit les désordres; il abhorre le tyrannicide, arme des Jésuites ou des Calvinistes; il préférera souvent s'exiler, comme ont fait nombrc de protestants laborieux sous Louis XIV. Car, si chaque citoyen prétend faire lui-même justice, l'anarchie s'intallera. Seule la société dans son ensemble, ou à travers ses représentants, a le droit de résister, de déterminer ses objcctifs, et de punir ses oppresseurs.

Modes de représentation du peuple.

Comment le peuple pourra-t-il assurer la représentation qui fera contrepoids à l'arbitraire royal? Quelles seront les institutions qui définiront une constitution sociale vraiment susceptible de faire progresser la nation vers le bonheur?

Ces questions, d'Holbach se les posait comme tous les philosophes de son temps. Il y répond d'une façon un peu vague, mais n'hésite pas à chercher sa propre voie, passablement différente de celles où s'engageaient ses amis. Si surprenant que cela paraisse, c'est Montesquieu qui sera dans ce domaine son inspirateur le plus direct. Comme lui, il verra dans les corps politiques *intermédiaires* (parlements et assemblées) dcs instruments de la résistance au despotisme, des porte-parole des revendications populaires et les véritables détenteurs de l'autorité.

Il se distingue en cela de ses amis physiocrates et d'Helvétius et peut-être même de Diderot, qui semble n'avoir jamais goûté les parlements, ni sur le mode anglais, ni sur le mode français. Les physiocratcs, tout comme Helvétius, Mably et bien d'autres, s'en tiennent au despotisme éclairé. Si la propriété foncière, si le revenu de cette propriété, ont une origine divine et sont sacrés en quelque sorte, il est évident que la monarchie, qui en est la couverture politique, ne peut pas être séparée du droit divin. Simplement ces économistes déplacent le centre de gravité de la vie nationale vers l'enrichissement général et l'unification du pays. Mais c'est affaire au gouvernement royal éclairé par des conscils avertis où les économistes tiendront la première place. La représentation populaire n'a pas grand-chose à voir dans tout cela.

Quant aux théories démocratiques et républicaines, d'Holbach les rejette résolument. Sur ce point, il sc sépare évidemment de Morelly, dont le *Code de la Nature* avançait la démocratie jusqu'à une sorte de communisme de la vertu, mais surtout de Rousseau. Le *Contrat social* fondant la démocratie directe et le suffrage universel n'est pas son affaire, pour des raisons d'ailleurs profondes et déjà exposées dans les ouvrages dc Boulanger auxquels le baron avait mis la main[1].

Mais qu'est-ce qu'une monarchie limitée par un pouvoir représentatif? C'est celle où le peuple conserve la portion du pouvoir que la nation se réserve originellement dans les lois fondamen-

1. Cf. *Recherches sur l'origine du Despotisme oriental* et l'article « Économie politique », pour l'*Encyclopédie* (Boulanger, *Œuvres*, t. II et VI). Nous en avons parlé plus haut.

tales et originelles de l'État. Le peuple s'exprime par la voix de ses représentants, mais il doit rester dans une situation moyenne. Il n'est pas fait pour gouverner, il ne le saurait pas; il laisserait la liberté dégénérer en licence. Il faut donc lui assigner des limites qui le protègent contre sa propre inexpérience ou ses passions. Sa voix trop violente, dit tcxtuellement le baron, doit être adoucie grâce à de plus prudents organes, qui parleront en son nom. Des représentants et des juges honorables veilleront convenablement à ses intérêts, que bien souvent il ignore, ou exagère, ou ne sait pas formuler.

Mais dans ces conditions, les assemblées représentatives seront-elles autre chose que des corps purement consultatifs, aptes à faire des remontrances lors du vote des impôts, etc., mais dépourvus de tout pouvoir effectif? C'est ce qu'on pourrait conclure d'assez nombreuses pages où il emploie des termes fort modérés pour parler de l'activité des corps représentatifs : par eux la nation se réservera le droit de « parler » aux souverains que tout conspire à corrompre, à aveugler, à détourner de leurs devoirs; par eux la nation « fera connaître » ses vœux, ses besoins, ses souffrances. C'est dans ce sens que leurs lois — lorsqu'ils seront appelés à émettre leurs avis — seront celles de la nation. En somme, il s'agirait d'une sorte de session permanente des États généraux. Mais lorsque les États généraux furent réellement convoqués, l'histoire déroula un beaucoup moins idyllique tableau. Le parlementarisme constitutionnel s'avéra, lui aussi, n'être que l'arène d'une lutte de classes incessante et implacable oû s'affrontaient encore une fois riches et pauvres.

Il faut d'ailleurs reconnaître que d'Holbach était loin de prôner le Parlcmentarisme britannique si prisé alors de ce côté-ci de la Manche. Un voyage lui avait montré sans conteste que le talon d'Achille du gouvernement limité était la *corruption*. Le peuple, l'expérience le montrait, ne pouvait pas être loyalement représenté s'il vendait à quelques-uns de ses concitoyens le droit de parler en son nom, car, en règle générale, ces concitoyens l'achetaient pour le vendre à leur profit. De fait, c'est ainsi que les choses se passaient à Londres. C'était là un fort argument contre les vertueux rêves du *Système social*, et dont celui-ci fait d'ailleurs état très amplement.

D'Holbach ne s'est pas exprimé très clairement sur la définition du corps électoral, ni sur les opérations de la délégation des pouvoirs, ni sur leur périodicité. Il semblc avoir estimé que les électcurs et les élus devaient tous dcux appartenir, par leur possession de biens immeubles, à cette catégorie de citoyens qui offraient des garanties au pays. Cela ne l'a pas empêché

d'écrire aussi qu'aucun ordre de citoyens, aucun corps de l'État, ne pouvait raisonnablement s'arroger le droit de représenter à lui seul la nation tout entière; les différentes classes de la nation doivent « s'équilibrer », sans prédominance trop marquée de l'une sur l'autre. Un seul despote serait même préférable à une hydre de despotes : de toutes les tyrannies, la tyrannie démocratique est la plus cruelle et la moins raisonnable. C'est pourquoi le pouvoir doit être divisé. Toutes les classes de citoyens, également utiles, doivent être représentées, dans un ou plusieurs corps. Mais comment? D'Holbach ne le dit nulle part clairement. Encore une fois, son affaire n'est pas d'exposer le programme concret, mais les principes généraux qui doivent assurer la *moralisation de la politique.*

Théorie de l'État souverain : loi internationale et raison d'État.

On a fait remarquer que pour d'Holbach, Société est synonyme plutôt d'État que d'Humanité : comme pour Hegel. La société, c'est l'état intermédiaire entre l'individu et l'humanité, c'est le groupement naturel des êtres humains rassemblés par essaims de formes diverses comme les atomes sont réunis en molécules plus complexes. Et ces atomes humains n'ont pour principe que de persévérer dans l'existence et de rechercher le bonheur, selon la formule qu'avait déjà fournie Spinoza. Les sociétés entre lesquelles se partage l'Humanité peuvent donc être considérées comme de grands individus dont l'ensemble constitue la grande Société universelle. Et il en va des sociétés comme des atomes : elles aussi se préfèrent, tendent vers leur bonheur particulier, et par conséquent, élaborent leurs propres plans d'avenir. Les rapports nécessaires entre elles devront donc être réglés comme ceux des individus entre eux. Grâce aux négociations politiques, on cherchera à concilier les intérêts des différents peuples, on facilitera leur préservation mutuelle et leur bonheur commun; on fixera leur attention sur leurs véritables intérêts, qui ne sont ni des chimères, ni de simples avantages financiers.

Mais, en fait, la négociation et la coopération aboutissaient le plus souvent, aussi au XVIII[e] siècle, à la rupture et à la guerre. On aurait même pu supposer que c'était précisément là leur rôle. Mais ce genre de réflexion n'avait pas cours chez les philosophes vertueux, peu admirateurs de Machiavel. Ce que d'Holbach déplore, c'est que le code universel de la raison souffre tant d'exceptions lorsqu'il s'agit des rapports entre les nations.

Les devoirs mutuels des États doivent découler de l'expérience et de la raison. Mais il en est des sociétés comme des individus. Ils méconnaissent, interprètent arbitrairement ou foulent aux pieds ce code, parce qu'ils sont conduits par leurs passions. Or, ces passions sont antagonistes chez les différents princes. Les souverains et les nations constituent une société sans tête, sans principes fixes, et sans loi : est-il surprenant de la voir plongée dans les délices de l'anarchie?

Puisqu'il n'existe pas d'autorité universelle capable de tenir en respect les volontés discordantes des souverains, il faut bien se rabattre sur des objectifs plus modestes, par exemple, *l'équilibre des puissances.* Mais il faut être sans illusions : sous prétexte de maintenir l'équilibre, chaque nation essaie de renforcer sa propre puissance, par tous les moyens : la fraude, l'injustice, la force.

La vie internationale, c'est la guerre de tous contre tous, l'anarchie furieuse décrite par Hobbes. D'ailleurs, la guerre reste honorée, et non mise hors la loi; les considérations militaires l'emportent souvent dans les délibérations du gouvernement. Le métier des armes reste celui de l'honneur et de la considération...

Mais la guerre n'est pas toujours *injuste.* Il y a de justes guerres, mais très rares, car, si l'on examine sans préjugé, dit d'Holbach, *les mobiles qui se cachent derrière la plupart des guerres de notre temps* (et elles ne manquaient pas plus qu'au xxe siècle), on verra qu'elles ne concernent presque jamais le bien-être ou la sécurité des nations qui y sont engagées. Si le sang des peuples coule de tous côtés, c'est pour accroître la puissance d'un monarque incapable de diriger les États qu'il possède déjà, ou pour satisfaire les caprices d'un ministre incapable, ou la folie d'un négociateur ignorant, ou l'avancement de quelque courtier sans mérite, ou la cupidité de quelques marchands insatiables : « C'est en général à l'intérieur de la nation que se trouvent ses vrais ennemis » (*Politique naturelle,* VIII, 7). Et l'ennemi véritable de la nation est à l'intérieur parce que c'est en fin de compte l'arbitraire du souverain, le despotisme interne, qui sont cause des conflits internationaux : on serait tenté de dire que les princes ne règnent sur leurs propres sujets que pour pouvoir nuire aux sujets des autres; la politique étrangère détourne l'attention qu'ils devraient consacrer aux affaires nationales. Si la plupart des souverains paraissent très occupés à écraser leur propre peuple, c'est qu'ils projettent d'asservir ensuite d'autres nations étrangères, ou de se défendre contre elles. Ils vivent entre eux dans un « état de nature », mais contraire à toute nature et à toute humanité, un

état sauvage, antisocial, anarchique, désastreux, dont seule la raison pourrait les tirer.

Il y a des guerres justes, avons-nous dit : ce sont celles dont dépend le salut de la nation, étouffée par d'injustes traités. D'Holbach n'est pas non plus en cette matière un juriste. C'est la *moralité internationale* qui décide. Or, la morale réprouve l'oppression d'un État par l'autre, même sous le couvert d'un traité contractuel. Un gouvernement éclairé sera justifié de briser un traité inique tout comme la nation est justifiée à se révolter contre un despote arbitraire et injuste. Si l'on examine impartialement la conduite des rois, on verra que ceux qui rompent les traités sont souvent plus excusables que ceux qui les ont dictés : l'injustice et la tyrannie de ceux-ci justifie les infractions de ceux-là. La justice domine l'inviolabilité des signatures. Ne croyez pas, ajoute le baron, que ces principes tendent à bannir la bonne foi des traités; ils tendent seulement à prouver que le droit d'insister sur l'exécution d'un traité ne dépend que de sa justice. « Peuples et souverains! Si vous voulez que vos traités soient respectés, n'entreprenez que de justes guerres... »

Critique du mercantilisme.

Il est assez notable, disons-le en passant, que d'Holbach se soit efforcé de développer en politique une série d'idées au sujet desquelles son ami Diderot ne nous a laissé que bien peu d'indications. Denis s'est tenu dans ce domaine à une prudente réserve. « Le philosophe » n'était pas le politique. Non que les idées de Diderot dans ce domaine soient négligeables. Mais elles sont tout à fait épisodiques; ce ne sont parfois que des boutades. Diderot est l'ennemi du despotisme, bien sûr, et au fond, ses idées sont bien semblables à celles de son ami d'Holbach. Mais l'aspect économique des problèmes semble l'avoir quelque peu rebuté. Moins encore que le baron il ne paraît avoir apprécié les travaux de ses amis physiocrates. N'attachons que plus d'intérêt aux tentatives du baron pour y voir clair.

D'Holbach comprenait très bien que le commerce international était une condition de la vie des nations modernes. On était encore en pleine « découverte » de la terre. Ce commerce, lié aux explorations, se faisait forcément en pleine « liberté », et c'est pourquoi triomphait le mercantilisme, remède à tous les maux. D'Holbach reste mercantiliste, mais il développe en même temps des idées « autarchiques », comme nous dirions aujourd'hui, car en économie comme en philosophie, il consi-

dère la loi de la propre conservation, de l'intérêt personnel, comme la loi suprême de tous les corps organisés. Il combine les deux tendances, en empruntant aux écoles qui dominaient alors. Les restrictions au commerce, tant intérieur qu'extérieur aux nations, étaient alors unanimement condamnées; mais la philosophie des physiocrates, qui fait dépendre le bonheur et la richesse nationale de la production agricole, fait aussi impression sur lui. Ce qui compte avant tout à ses yeux, ce ne sont pas les profits des commerçants ou des agioteurs, mais le bonheur de la nation. Il est plus important pour la nation, dit-il, d'être heureuse que riche. Un peuple jouit de tout le bonheur possible lorsqu'il satisfait, par un travail modéré, les besoins véritables de la vie. La nation vraiment forte est celle dont la population est proportionnée à la superficie, dont le sol produit la subsistance suffisante, sans labeur excessif, et dont les citoyens sont courageux et vertueux.

C'est ce culte du sol et du bonheur qui le dresse contre le développement exagéré, la liberté de l'industrie et du commerce, générateurs de luxe, de misère et d'oisiveté. D'Holbach est plutôt ici disciple de Sully que de Colbert, et l'on retrouve même dans ses chapitres contre le luxe et le superflu un écho affaibli des diatribes de son adversaire Rousseau. Il est vrai que le luxe est, lui aussi, une notion très relative. La croissance du capitalisme commercial qui crée le terrain du capitalisme industriel et financier bientôt triomphant, l'effrayait. Il était convaincu que la nature avait fixé des limites au développement du commerce international, dans un univers où l'agriculture prédominait, et que ces limites seraient bientôt atteintes. Si, dit-il, on pouvait lire dans l'avenir les effets qui suivront quelque jour l'insatiable passion pour le commerce qui divise actuellement les nations, on verrait qu'après s'être à demi détruites sous ce prétexte, chaque peuple finirait probablement par se limiter à l'exploitation de son propre pays, en ne se livrant qu'au commerce strictement indispensable (*Polit. nat.*, VII, 33).

A ces idées sont liées des opinions sur la *démographie*, sur la *politique coloniale* et sur la *balance commerciale*, qui méritent d'être relevées.

D'Holbach était convaincu que la population de la plupart des grands pays, en particulier ceux qui avaient fait partie de l'Empire romain, allait en diminuant [1]. Le simple examen de ces pays nous incite à croire, dit-il, que l'humanité disparaîtra un jour non sous l'effet de catastrophes naturelles, mais sous l'effet

1. C'est l'opinion longuement développée par Damilaville dans l'*Encyclopédie* (Art. : *Population*, XIII, p. 91 *b* à 94 *a*).

de celles qu'entraîneront les folies de leurs maîtres : l'homme est devenu le plus dangereux ennemi de l'homme. C'est pourquoi d'Holbach attache tant d'importance à sa conviction que le premier devoir de tout gouvernement qui se soucie de la survivance de l'espèce humaine est d'encourager l'agriculture, comme il le faisait lui-même dans ses propres domaines.

Il attribue cette prétendue dépopulation à trois causes : la *superstition*, le *despotisme* et le *commerce*. La superstition, parce qu'elle encourage la vie inactive, monastique, mendiante, célibataire, et qu'elle prêche la pauvreté; le despotisme, parce qu'il rend la population malheureuse, parce qu'il ne se préoccupe pas de la protéger contre les épidémies et les fléaux naturels. Quant au commerce, bien qu'il fût à l'origine consacré à l'échange de biens indispensables, il est devenu une source de besoins artificiels, il excite une soif immodérée de richesses, qui ne se peut satisfaire qu'aux dépens de la population pauvre. Chaque année, la navigation sacrifie des milliers de marins à la course aux richesses; les colonies privent la mère patrie d'une quantité de citoyens qui meurent au loin pour le seul bénéfice de fournir en raretés les gens opulents de la métropole. De bons travailleurs à domicile ne valent-ils pas mieux que les épices des Indes, demande d'Holbach?

Ne vaudrait-il pas mieux réconcilier les hommes avec la vie de leur propre pays, en les laissant jouir en paix des fruits de leur travail modéré, en traçant des routes, en creusant des canaux, en drainant les marécages, en encourageant l'invention et l'industrie? En outre, la vie laborieuse du paysan l'expose moins aux vices inséparables des grosses agglomérations. La solitude, des besoins modérés, rendent l'homme honnête, le lient à sa patrie, encouragent les naissances, et l'intéressent au sort de sa progéniture.

On comprend dans ces conditions que d'Holbach se soit peu fait d'illusions sur la colonisation blanche, bien qu'il en ait méconnu la vraie signification historique. En effet, pour lui, elle ne saurait se justifier que par la surpopulation de la métropole. A la population comme à la culture, dit-il, il y a des limites. Plus un peuple est heureux, plus il se multiplie; il peut même devenir si nombreux que le sol du pays ne parvient plus à le nourrir; c'est alors qu'on peut songer à établir au loin des colonies qui resteront attachées à la mère patrie.

Mais, en réalité, les Européens n'ont fondé des colonies que par appât de gain, soif de richesses : ainsi l'Espagne fut-elle conduite à se dépeupler à l'intérieur et à exterminer à l'extérieur.

Si l'on veut que la colonisation entraîne un surcroît de forces, et non une diminution de la population, il faut poursuivre dans

les nouveaux territoires une politique libérale, bâtir des sociétés qui deviendront des alliées et des concitoyennes, faire coïncider les intérêts de la métropole et ceux de la colonie, et assurer aux deux les mêmes avantages. Il faut admettre que les colons travaillent pour leur propre bien-être, et qu'ils ne maintiendront leur union avec la mère patrie qu'autant que celle-ci leur consentira des avantages. On reconnaît là l'ami de Franklin et des Insurgents américains. N'écrivait-il pas, dès 1772, en parlant de l'avenir des deux Amériques, dans sa *Politique naturelle* (VII, 21) : « Tant que la colonie est faible et surpeuplée, elle reste facilement dans la dépendance de la mère patrie; mais dès qu'elle grandit et commence à connaître sa force, elle apprend à apprécier la liberté nécessaire à son bonheur. Cette séparation survient plus vite encore si la mère patrie essaie de tyranniser le commerce et l'industrie de la colonie, surtout si celle-ci est trop distante, trop étendue, et capable de vivre sans son aide... Toute colonie devient une nation séparée qui répudie son origine dès qu'elle est mécontente et assez forte pour se rendre indépendante » ?

★

M. Wickwar remarque très justement que d'Holbach, comme la plupart de ses contemporains, n'a jamais su choisir entre une politique d'échanges internationaux libres et une politique protectionniste; il poursuivait, dit-il, des buts mercantilistes avec des méthodes non mercantilistes. Cela se remarque en effet très bien dans son analyse de la signification de la balance du commerce extérieur, tantôt protectionniste, et tantôt libre-échangiste.

Dans quelle mesure les produits nationaux peuvent-ils suffire à satisfaire tous les besoins du pays? Parfois, d'Holbach reconnaît que la nature a rendu les nations interdépendantes, car toutes les nations n'ont ni le même climat ni le même sol, ne sont pas également industrieuses et ne produisent pas les mêmes biens. Elles dépendent donc l'une de l'autre; et dans ce cas le commerce est un lien qui unit les pays les plus distants, et implique des obligations mutuelles d'ailleurs méconnues la plupart du temps par les commerçants âpres et toujours en guerre. A d'autres moments, il montre l'intérêt qu'il y a pour une nation à ne pas dépendre des autres, mais au contraire à ce que celles-ci dépendent d'elle. Dans ce cas, il se sert de l'argument de Turgot. La richesse de la nation augmente dans la mesure de la production superflue, donc de la fertilité du sol, de l'art apporté dans l'agriculture, et du besoin que les autres nations ont de sa pro-

duction, tandis qu'elle peut se passer des leurs. Grâce à cette avantageuse balance du commerce, elle attire chez elle une plus grande quantité de signes de richesses, ce qui lui donne un ascendant énorme sur les autres : car l'argent, qui mesure la richesse, mesure aussi le pouvoir. Cependant, cette richesse va-t-elle à toute la nation, ou ne reste-t-elle pas plutôt entre les mains de ceux qui dirigent le commerce? C'est l'occasion de se rappeler que pour ces théoriciens, c'est la terre, et non le commerce qui est le véritable fondement physique et moral de toute société, et que seule elle peut apporter l'enrichissement de toute la nation.

D'ailleurs, si d'Holbach se prononce quand même pour le libre-échange, qui permet de répandre plus largement les profits du commerce c'est parce qu'à ses yeux, il s'agit de faire brèche aux monopoles des grandes Compagnies, plutôt que de rechercher l'abaissement systématique des taxes douanières. Les gens que des privilèges exclusifs ont enrichis, dit-il, en visant les monopoleurs de la Compagnie des Indes, entre autres, ne servent pas si bien l'État que la masse des citoyens à qui profiterait le commerce libre; c'est pourquoi le « gouvernement ne peut rien faire de mieux pour le marchand que de le laisser faire ». A travers ces contradictions perce malgré tout l'irrésistible poussée qui fera du xixe siècle celui du libéralisme économique, à l'abri duquel le capitalisme industriel et financier rançonnera la planète, jusqu'à produire l'explosion impérialiste. Et c'est sans doute ce que le baron d'Holbach ne pouvait prévoir.

L'avenir des nations.

Le xviiie siècle n'a pas connu l'idée de progrès social, d'évolution, telles qu'elles ont dominé au siècle suivant. La notion qui s'impose alors, c'est plutôt celle de cycle, très bien symbolisée par le titre de l'ouvrage célèbre de Montesquieu : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des romains*. Les philosophes et les économistes sont hantés par l'idée de décadence. L'Occident leur paraît toujours menacé d'un nouveau crépuscule, si la raison ne vient pas l'arracher au despotisme et à la superstition. Ils cherchent dans l'histoire de Byzance[1] des traits qui peignent la décomposition. Ils y trouvent le luxe effréné, le développement du commerce au détriment de la production, la métaphysique purement verbale, comme autour d'eux. D'où l'importance qu'ils accordent aux occupations simples et naturelles, à l'agriculture, le recours à la raison, à la philosophie pratique,

à la technique et à la science. D'où ce mouvement si puissant d'enquête économique pour essayer de prévoir l'avenir des sociétés.

Pour sa part, la France était plongée dans un désordre croissant par les guerres désastreuses, gagnées par les commerçants anglais ; le progrès des lumières éclairait d'autant plus vivement la crise financière permanente, les heurts toujours plus violents qui dressaient le Tiers état contre la noblesse et le haut Clergé privilégiés. D'Holbach voyait clairement quel était dans cette situation le rôle du capitalisme commercial, sous la forme particulière qu'il revêtait en France à cette époque. Mais il ne lui suffisait pas d'en reconnaître le danger ; il lui fallait le combattre et le dénoncer. D'Holbach n'est pas seulement un analyste, mais un pamphlétaire et un annonciateur. D'où ses invectives contre la soif du gain et de profit, le besoin d'acquérir, générateur de luxe, moteur d'une société où l'appétit frénétique de richesse est devenu la passion essentielle, signes criants d'une prompte menace de ruine pour les sociétés civilisées. Ce n'est pas, nous l'avons dit, qu'il fût par principe l'ennemi du commerce ; mais le commerce ne peut être abandonné sans danger à sa propre logique : il doit rester proportionné à l'étendue et à la qualité du sol, à sa fertilité, et au nombre de ses habitants.

A ses yeux, des nations purement commerciales, comme la Hollande, qu'il connaissait bien (et dont Diderot a analysé les mêmes faiblesses dans les notes de son *Voyage de Hollande*), n'ont pas de fondement solide. Leur puissance est factice. La nature les a chichement dotées. Leurs ennemis parviennent à les spolier de leurs richesses, et leurs alliés dévorent les subsides qu'elles leur consentent : leur richesse, capital commercial essentiellement, s'écoule comme l'eau.

Il en va de même pour l'Angleterre. Certes, les guerres de Pitt, la conquête des colonies françaises et espagnoles, lui ont assuré une prépondérance commerciale croissante, des richesses immenses, et en font déjà comme un entrepôt de l'univers. Mais cette richesse est amassée sous l'impulsion d'insatiables commerçants, peu nombreux mais puissants, qui imposent aux colonies un régime injuste et arbitraire, corrompent le Parlement et la Cour, ne songent qu'à leurs propres intérêts, et détruisent la richesse foncière de la métropole. Cela d'Holbach l'a vu de ses propres yeux, et aucun de ses livres ne manque de lancer de pathétiques appels aux Anglais sur les causes de leurs malheurs. Car l'enrichissement d'une Cité naissante ne lui masquait pas l'immense misère populaire que la révolution industrielle allait à son tour étendre, approfondir et fixer pour longtemps. Voilà, répète-t-il, la cause de vos infortunes, de la misère où vous êtes réduits

« en dépit de la richesse des deux hémisphères qui s'entasse incessamment dans vos ports : quelques échangistes décident du destin de l'État, et vous entraînent constamment dans des guerres insensées; ils s'enrichissent, des impôts énormes retombent sur vous, et la nation épuisée est dans la détresse! »

D'Holbach ne se trompe pas sur les causes réelles des guerres qu'il a vues : la guerre de la Succession d'Espagne, la guerre de Sept Ans. A travers les querelles dynastiques, les heurts des idéologies religieuses, les antagonismes de l'honneur, il démêle les rivalités commerciales, les intérêts financiers en jeu. Toutes les guerres menées par les puissances de l'Europe depuis près d'un siècle, dit-il expressément, n'ont eu pour objet que le commerce, voie la plus sûre pour gagner de l'argent. Et quels avantages l'agriculture retire-t-elle de toutes ces guerres faites sous prétexte de commerce? Rien que des impôts, ou, à défaut, des emprunts.

C'est ainsi que l'ébranlement des sociétés par les guerres nationales, annonciateur peut-être de sa crise finale, se marque à l'intérieur par les fardeaux toujours plus écrasants qui retombent sur la population. Telle est la signification d'une *dette nationale* croissante, c'est-à-dire de l'élargissement du crédit public. Pour d'Holbach, l'appel constant au crédit (dette publique) constitue un signe de l'affaiblissement du pouvoir. Il était loin de prévoir que cet appel toujours plus grand au crédit devait assurer, au siècle suivant, le développement de l'économie, et par conséquent de la société, mais il mettait le doigt avec précision sur la plaie qui en découle : « Par l'apport d'un revenu plus facile à percevoir, que celui que procure le travail et la culture des terres, le Souverain engage ses propres sujets, ou ceux des nations voisines, à déposer entre ses mains leurs richesses superflues. Le gouvernement dispose des fonds qu'il emprunte, et les emploie aux objets que les circonstances exigent; ou bien, les détourne et les emploie à ses besoins particuliers; mais les sujets sont forcés de payer la dette que l'on vient de contracter... Le crédit n'est donc au fond qu'un impôt déguisé, d'autant plus injuste qu'il tombe sur les pauvres, sur les cultivateurs, sur les propriétaires des terres qui se trouvent chargés de payer les intérêts de la dette contractée par le gouvernement... Le crédit, en ses suites, devient une source de corruption pour un grand nombre de citoyens, il favorise leur indolence et leur paresse, en leur fournissant, sans travail et sans utilité pour l'État, les moyens de subsister aux dépens de l'homme actif et industrieux qui travaille pour entretenir la mollesse des oisifs rentiers. Tout homme inoccupé devient un mauvais citoyen, un libertin vicieux ... Tout rentier vit à la charge de l'homme laborieux » (*Pol. nat.*, disc. VII, paragr. 7).

A cet accroissement du crédit est en outre lié le pouvoir croissant des *fermiers généraux*, qui mettent le comble à la tyrannie dont souffre le travailleur : « Le despote s'adresse à un ordre de citoyens qui, moyennant le droit d'exercer impunément des extorsions sur tous les autres, lui fournissent les secours nécessaires à son avidité... Dans son aveuglement, il ne voit pas que les impôts sur les sujets sont quelquefois doublés ; que les sommes qui servent à enrichir les exacteurs de son peuple sont perdues pour lui-même et qu'une armée de publicains subalternes est sans cesse soudoyée en pure perte, pour faire la guerre à la nation ... » « Ces bruyants enrichis excitent la jalousie de la noblesse et l'envie de leurs concitoyens. Alors, chacun ne désire que des richesses ; l'opulence devient l'unique mobile ; la soif de l'or, une avidité insatiable s'emparent de tous les cœurs... La richesse n'étant plus le fruit du travail, de l'industrie, du commerce, mais de la faveur, du hasard, de l'adresse, de la fraude, fait que tous les sujets sont découragés... » (*Ibid.*, disc. VII, par. 39).

Ne nous voilà-t-il pas conduits sur la voie du pessimisme social? Sachons retenir dans le chœur optimiste des écrivains auquel d'Holbach lui-même participe, cette nuance. Le baron se manifeste en politique, comme en philosophie, sans préjugés, sans hypocrisie. Il se rend compte qu'un regard lucide sur l'état de la société conduit à de peu encourageantes réflexions : ce qui est en cause, il le sait, avec le bonheur et la misère des nations, c'est leur grandeur et leur décadence, leur vie et leur mort. Sa *Politique naturelle* se termine par un discours fort intéressant sur la dissolution des sociétés, que cet évolutionniste avant la lettre sent bien inévitable dans certaines conditions. La nature n'a-t-elle pas rendu obligatoire la mort et la dissolution de tous les corps organisés? Il ne reste alors à l'homme que la raison, pour éviter peut-être l'inévitable, au moins pour un temps.

Voici d'abord l'accent du fatalisme : « La nature, par une marche constante, mène tout ce qui existe à la destruction ; les êtres physiques et les êtres moraux exécutent plus ou moins lentement cette loi inévitable. Les sociétés humaines, leurs gouvernements, leurs lois, leurs institutions, leurs opinions, leurs demeures mêmes, s'altèrent et disparaissent quelquefois. Les hommes, ces êtres mobiles, sont dans une action et une réaction perpétuelles ; le citoyen agit contre le citoyen ; les différents corps d'un État luttent presque sans interruption les uns contre les autres. Les souverains et les sujets sont dans un combat continuel ; les nations font des efforts constants contre les nations ; les passions, communes aux sociétés comme aux individus, sont les forces motrices qui font naître les mouvements divers dans

le monde moral : de cette collision perpétuelle résulte à la fin la dissolution des corps politiques... » (*Pol. nat.*, disc. IX, par. 1).

Mais l'utilitariste se révèle à son tour dans l'espérance d'un atermoiement, d'une attente : « Si les nations ne sont point destinées à jouir d'une félicité inaltérable, le bonheur n'est pas moins fait pour être l'objet constant de leurs désirs; leur bien-être, même passager, doit occuper le législateur, le politique, le citoyen qui pense, l'homme de bien qui s'intéresse à sa Patrie... » (*Ib.*, par. 3.)

Alors, la raison triomphante chez ceux qui dirigent les sociétés pourra-t-elle peut-être résoudre cette contradiction, en conciliant l'implacable rythme de naissance et de destruction qui est celui de toute la nature, avec l'incoercible passion de l'homme pour son bonheur. Ainsi serait atteint tout ce que l'homme peut espérer d'équilibre heureux dans le monde qu'il réfléchit et dont il n'est qu'un atome : « C'est à des vérités si simples et si démontrées que se réduit toute la science politique... Que l'on cesse donc de regarder comme une chimère l'amélioration du sort des hommes; que l'on ne regarde plus la réforme des abus comme une chose impraticable. Si tant de gouvernements jusqu'ici n'ont pu atteindre le degré de perfection dont ils sont susceptibles, attribuons leurs défauts à l'ignorance, à l'inexpérience, à la raison non encore développée dans les esprits des souverains et des Nations. La raison n'est que la connaissance acquise par l'expérience de ce qui est utile ou nuisible au bonheur, aux intérêts des hommes. Si les hommes sont des êtres raisonnables, ils sont faits pour connaître leurs intérêts; si leur nature les pousse incessament à chercher le bonheur, ils doivent enfin le rencontrer, si ce bonheur n'est pas fait pour subsister éternellement, ils en jouiront au moins pendant longtemps quand il sera solidement établi. » (*Ib.*, disc. IX, par. 23.)

Le programme de l'Éthocratie.

Une fois, en 1776, à l'avènement de Louis XVI et de Turgot, d'Holbach s'est essayé à tracer un programme de réformes immédiates, dans l'*Éthocratie*, qu'il dédia au nouveau roi. On y trouve à nouveau exposés les mêmes principes qui sont longuement développés dans ses autres livres et que nous avons passés en revue. Mais il contient quelques précisions supplémentaires.

Dans quelle mesure d'Holbach se flattait-il réellement d'influencer Turgot? Il est difficile de le dire. Mais il est sûr que c'est avec un sens avisé de l'opportunité qu'il choisit cette heure pour exposer, dans un ouvrage comparativement bref, le pro-

gramme hors duquel il n'y avait plus de salut pour la monarehie. L'échec de Turgot, s'il n'ébranla pas sa confianee dans les prineipes éthocratiques, lui montra néanmoins qu'il faudrait sans doute autre ehose qu'un monarque bien intentionné pour sortir la France de l'impasse...

Le baron expose d'abord la *chance* de la France : « Les premiers moments du règne de Louis XVI, aujourd'hui régnant en France, semblent promettre à ee royaume, accablé par deux règnes très longs et très funestes, le retour d'un bonheur totalement inespérć. Il n'est rien d'heureux que la nation française ne soit en droit d'attendre d'un prince rempli de bonté, de justice, d'amour de la paix, de mépris pour le faste, entouré de ministres éclairés et vertueux...

« Le despotisme serait le meilleur des gouvernements si l'on pouvait se promettre qu'il fût toujours exercé par des Titus, des Trajan, des Antonin... »; car l'autorité pour être juste ne peut être fondée que sur le bien qu'on fait aux hommes.

Voici, simples têtes de chapitres, les réformes indispensables qu'il réelame :

1º Les lois fondamentales, élaborées par des députés élus, doivent assurer la Liberté, la Propriété et la Sûreté. Mais il faut se méfier de l'exemple anglais : « Le peuple anglais, si glorieux de son gouvernement libre, ne paraît pas avoir lui-même des idées bien préeises de la vraie liberté, qui jamais ne peut s'éearter de la justice et de la vertu sans dégénérer en lieence, en anarchie... Ce n'est point être libre que de troubler impunément le repos des citoyens, d'insulter le souverain, de ealomnier les ministres, de publier des libelles, d'exciter des émeutes, ete. Ce n'est point être libre que de pouvoir effrontément braver la déeence. »

2º L'éducation, morale et nationale, doit venir au premier plan.

3º La liberté intégrale de la presse doit être établie.

4º Il faut établir un impôt proportionnel payé par tous (plus de privilèges); pour cela, l'établissement d'un eadastre précis est nécessaire.

5º Il faut soumettre l'armée aux mêmes règles que les autres groupes de citoyens. Une loi doit interdire les eonquêtes.

6º Pas de dépenses somptuaires. Le souverain doit être armé contre ses ministres et les courtisans par un contact direet avcc son peuple.

7º La noblesse doit *cesser d'être héréditaire.* Le Talent doit primer. Il faut abolir quantité de privilèges seigneuriaux. « Tant de princes et de scigneurs reeonnaîtraient qu'il n'est que le droit de dévaster les campagnes, de rendre les terres stériles, d'exereer

une tyrannie inutile, de gêner la culture, de se priver pour un mince plaisir d'un revenu considérable, de rendre plus rares les subsistances nécessaires à tous les citoyens. Alors, ces Nobles sentiront l'absurdité de tant de *servitudes*, de *redevances*, de *corvées*, de *banalités*, de *péages*, etc., en un mot d'une foule de droits barbares qui ne leur procurent que l'avantage de tourmenter leurs vassaux, sans aucun profit réel. »

8° Il faut *moraliser l'armée :* instruire des officiers, créer des écoles, bannir l'ignorance et l'oisiveté, la morgue, la débauche, la corruption, élever les soldes, faire travailler des soldats aux travaux publics. Même en guerre, les troupes doivent respecter les règles de l'humanité.

9° Réforme de la *magistrature :* les juges ne doivent point acheter leurs charges; ils doivent étudier, être capables, inamovibles et permanents. La jurisprudence doit devenir simple et claire, alors qu'elle est compliquée, bizarre, injuste, tyrannique. Il faut que le législateur travaille « à la rédaction d'un nouveau Code », et « laisse là cet amas informe de lois sur lesquelles tant de têtes depuis tant de siècles se sont inutilement épuisées; qu'ils fassent main basse sur tant d'usages bizarres et surannés... », etc. La législation doit être fondée sur la morale naturelle.

10° *L'Église* doit être séparée de l'État, toutes les sectes chrétiennes reconnues, la tolérance établie; elle doit exercer la charité. Les moines doivent se livrer à des travaux utiles. Le Roi peut utiliser une partie des biens d'Église au profit des pauvres.

11° *Lois morales pour les riches et les pauvres.* Ils ont tous deux leur place dans la société : « L'immense disproportion que les richesses mettent entre les hommes est la source des plus grands maux de la société »; il faut donc empêcher les accumulations en trop peu de mains, modérer le riche, favoriser le commerce utile, imposer le luxe corrupteur et inutile : « Le bon citoyen est celui qui est utile à son pays, dans quelque classe qu'il se trouve placé : le pauvre remplit sa tâche sociale par un travail honnête, dont il résulte un bien solide et réel pour ses concitoyens : le riche remplit sa tâche lorsqu'il aide le pauvre à remplir la sienne; c'est en secourant l'indigence active et laborieuse, c'est en payant ses travaux, c'est en lui facilitant les moyens de subsister; en un mot, c'est par sa bienfaisance que le riche peut acquitter ses dettes envers la société. »

12° Il faut abolir les privilèges exclusifs, les jurandes, les droits exigés par les communautés qui sont des obstacles opposés à l'industrie, et empêchent l'indigent d'améliorer son sort.

13° Il faut protéger les *hommes de lettres* et les *savants* qui

sont les lumières de la nation. La liberté de penser, de parler, d'écrire et de publier est à la base de leur activité. Il faut d'ailleurs réprimer les abus, grâce à un tribunal formé de gens de lettres, autorisés à juger « en première instance » leurs confrères.

14° *Législation morale relative à l'éducation.* L'éducation est une affaire d'État. Il y faut un ministère propre : « Sa fonction serait de veiller sur la conduite des instituteurs, de les contraindre de n'inspirer à la jeunesse que des principes conformes aux intérêts de la société. » Il faut élaborer un *code social*, que chaque jeune homme devrait apprendre.

15° Pour commencer à émanciper la femme, il faut autoriser le *divorce.* « Que les législateurs pèsent donc toute l'injustice des lois vraiment barbares qui, dans quelques nations, règlent le sort des époux d'une façon si contraire à l'essence du mariage, à la félicité des époux, à la propriété des enfants, aux mœurs honnêtes. » Il faut bannir les mariages précoces.

16° Les juges doivent être impartiaux, calmes, de sang-froid; il faut abolir l'usage de la torture et les atrocités légales, ne pas toujours supposer que tout accusé doit être coupable. Si des *crimes* dommageables à la société doivent être punis, qu'on emploie les coupables « aux ouvrages les plus pénibles et les plus dangereux », au lieu de les laisser mourir en prison. Il faut donc établir dans chaque province « des ateliers publics, des maisons de travail, des chemins à construire, des rivières à rendre navigables, des canaux à creuser [qui] fourniraient aux indigents des occupations continuelles, serviraient à punir les malfaiteurs, etc. » La justice doit être égale pour tous.

17° Il faut mettre un terme à la politique des emprunts, établir des monts-de-piété prêtant sur gages aux petites gens.

18° Il faut instituer un *tribunal de censure* contre les vices des grands, la corruption des villes, etc., bannir le jeu, les duels, les loteries, les tripots, réprimer la prostitution, la débauche (la France est une *gynécratie*); le théâtre doit devenir moral.

« Tels sont, Auguste LOUIS, les bienfaits que peut attendre de tes soins un grand empire, à qui l'aurore de ton règne fait déjà concevoir les plus douces espérances. En réunissant près de ton trône la sagesse et la probité, tu console tes sujets, tu leur dis de se promettre des temps les plus fortunés... Poursuis, ô Monarque généreux, une entreprise si noble », etc.

Mais l'*Éthocratie* ne devait pas faire fortune. La marée portait beaucoup plus loin les hommes et les événements. D'Holbach s'en rendit-il compte, au moment de sa mort, survenue pendant les élections aux États généraux? Son programme social, déjà

caduc en 1776, apparaissait dix ans plus tard comme celui d'un passé lointain... La parole était alors à ceux qui devaient tenter de faire passer dans la réalité, à travers les formules plus audacieuses de la République, des idées plus proches du *Contrat social* que de la *Politique naturelle*.

NOTES SUR LE MATÉRIALISME AU XVIIIe SIÈCLE ET SES INTERPRÉTATIONS MARXISTES

1. A l'époque où il écrit *La Sainte Famille*, Marx distingue deux tendances dans le matérialisme français : l'une tire son origine de Descartes, l'autre de Locke. L'une « aboutit dans les sciences physiques et naturelles proprement dites », l'autre « aboutit directement au socialisme et au communisme ». Historiquement, cette vue elliptique est peut-être défendable. Cependant, elle demande aujourd'hui un redressement. On ne peut plus en partir pour consacrer une évolution passée. D'abord, une évolution vers le socialisme ne peut être détachée du développement des sciences physiques et naturelles : on ne peut les situer sur deux plans différents, car il est évident que le premier dépend du second, dans une mesure croissante. Ensuite, les sciences physiques et naturelles vont finalement englober l'homme lui-même tout entier, comme homme réagissant, comme être biologique et social, comme objet de la psychologie et de la sociologie, sciences elles-mêmes à leur tour, fragment capital de l'anthropologie.

Ainsi, dans une nouvelle période, les deux tendances, les deux traditions, si l'on veut, se réconcilient, s'utilisent. Le schéma est donc périmé, dépassé; il fut historiquement juste, mais il n'est plus fécond, présent, ouvert sur l'avenir. Nous sommes, au sujet de l'être « conscient », de l'individu biologique et social, à l'étape du *savoir réel.* Ce qu'on appelle socialisme au sens le plus large, c'est justement l'épanouissement des sciences, la dialectique des sciences, qui deviennent toutes, par un aspect, sciences de l'homme, vivant et produisant, communauté et individu, nature et entreprise, imagination.

2. Diderot a été commenté par Luppol, qui s'estime marxiste. Luppol écrit que « ... l'être et la pensée s'opposent, l'être et la pensée se confondent. Ce sont deux attributs d'une même substance, de la matière » (p. 194). Idée périmée... Un peu

spinoziste? Ce vocabulaire n'est plus admissible. L'être et la pensée seraient *deux?* Il y a donc une « pensée »? Que veut dire ici *attribut?* Il faudrait encore préférer le surobjet et la surstance de Bachelard.

3. Diderot affirme que « les lois des choses sont identiques aux lois de la pensée » et, ajoute Luppol, c'est pourquoi la connaissance objective du monde réel est possible (p. 197). L'affirmation très compréhensible chez Diderot, élève ici de Spinoza et de Leibniz, l'est beaucoup moins chez Luppol. Nous retrouvons l'idée que la pensée et l'être sont deux *séries parallèles*, et non confondues, et que leur adéquation tient précisément à leur parallélisme, à leur distinction. Si l'on ajoute qu'il y a un certain rapport de dépendance entre les deux séries et qu'évidemment c'est l'être qui est dominant, et la pensée qui est dérivée, il reste toutefois ici un élément de dualisme, le même qui se retrouve dans l'opinion toujours admise que les idées sont le reflet, l'image de la réalité. Il y a ici en quelque mesure contradiction avec l'affirmation antérieure selon laquelle l'être et la pensée *se confondent*. Si elles se confondent et si elles sont de même nature, c'est qu'il n'y a que l'être. La réduction de la pensée à l'être est et doit être l'œuvre de la psychologie de comportement, c'est-à-dire de la nouvelle science de l'homme. Il est bien compréhensible, pour des raisons historiques, que Diderot ne se soit pas complètement engagé dans cette voie. D'Holbach avait une vue peut-être plus claire à cet égard.

4. Luppol écrit encore : « Les sensations accordent et attachent la conscience à l'être, *reflètent* le monde extérieur des objets dans le monde intérieur du sujet. » (P. 199.) Voilà encore ce fameux « reflet » sacro-saint, hérité d'Engels. D'après Luppol, Diderot était bon psychologue pour son temps, mais « dans la théorie de la connaissance [il] n'était pas psychologiste ». Évidemment! Mais Luppol n'ajoute rien à cette imprécision.

5. Dans sa tentative tout à fait intéressante et féconde pour résoudre le problème posé par l'existence de séries parallèles, c'est-à-dire pour savoir comment s'opère le passage de la sensibilité physique à la pensée (on ne dit pas encore la conscience) et à ses opérations complexes, ou plutôt comment ils s'intègrent, Diderot offre une formule séduisante, mais qui l'égare : le cerveau, organe de la raison, sens universel, réalise l'arbitrage des cinq sens classiques. Luppol traduit : « La conscience est l'unité totale des sens. » Il n'en dit d'ailleurs pas plus. Diderot ne pouvait en dire plus, et la « théorie de la connais-

sance » la plus moderne n'en dit pas toujours plus, bien que la neurologie ait détrôné le schéma du cerveau-arbitre. C'est qu'à partir de là se posent de nouvelles questions, qui ne peuvent être résolues que sur la base d'un savoir réel, c'est-à-dire de découvertes expérimentales. Après Diderot, l'étude de l'homme est dans l'impasse pour un long temps. On va aux vastes diversions de Kant et de Hegel, au criticisme et à la *naturphilosophie.* Il faudra attendre pour que se reconstitue la psychologie, qui ruine l'ancien problème de la connaissance, et lui substitue l'étude expérimentale de l'apprentissage et de l'acquisition des habitudes, structures et objectifs du comportement.

6. Dans son article de l'Encyclopédie sur l'*instinct*, Diderot combat, comme tous les Encyclopédistes, la thèse de Descartes sur l'animal-machine, avec des arguments qu'il faut d'ailleurs éclaircir. Descartes avait soutenu que les animaux étaient de purcs machines, parce qu'ils étaient privés d'âme. C'était la conséquence de sa métaphysique dualiste. Toutefois, ce qui prêtait à contestation, c'était la signification de cette « âme » humaine (c'est-à-dire en fin de compte celle de Dieu) plutôt que la conception mécanique du comportement de l'animal. Après Descartes, on pouvait surmonter le dualisme de l'un ou de l'autre côté : ou bien l'idéalisme subjectif l'emportait, ou bien les critères qu'il avait posés pour l'appréciation des « bêtes » étaient étendus aux êtres humains eux-mêmes. Diderot s'en rend compte lorsqu'il s'écrie *(Entretien avec d'Alembert)* : « ... L'animal sorti de l'œuf a toutes vos affections; toutes vos actions, il les fait. Prétendez-vous avec Descartes que c'est une pure machine imitative? Mais les petits enfants se moqueront bien de vous, les philosophes vous répliqueront que *si c'est là une machine, vous en êtes une autre.* Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du bon sens... » En somme, Diderot conclut à l'unité des réactions de tous les organismes vivants, assimilant donc l'homme à l'animal, sans toutefois se prononcer clairement au sujet du « mécanisme » qui fait la structure de l'un et de l'autre. Ainsi, le dualisme cartésien est à la fois écarté et obscurci.

7. Chemin faisant, Diderot affirme l'importance de l'anatomie comparée et fonde un des principes de la psychologie objective, l'étude du comportement. En effet, « douter si les bêtes ont cette faculté [de sentir], dit-il, c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus, *puisque nous n'en sommes assurés que par les mêmes signes* » (Article *Instinct* de l'Encyclo-

pédie[1]). Il ajoute que les animaux non seulement sentent, mais se souviennent, par conséquent comparent et jugent. Il explique ainsi un phénomène déjà bien connu : la réponse ou réflexe associé (conditionné). « L'idée [associée] une fois établie devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, et elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles... » En outre, l'animal est attentif, et « l'attention est le produit de la vivacité des besoins ».

« Des effets, si multipliés dans les animaux, de la recherche du plaisir et de la crainte de la douleur; les conséquences et les inductions tirées par eux des faits qui se sont placés dans leur mémoire; les actions qui en résultent; ce système de connaissances auxquelles l'expéricnce ajoute, et que chaque jour la réflexion rend habituelles, tout cela ne peut pas se rapporter à l'instinct, ou bien ce mot devient synonyme avec celui d'*intelligence.* » Diderot estime que les animaux ont un langage articulé, bien que les nuances ne nous en soient pas perceptibles. Mais ils n'ont point d'écriture, et c'cst pourquoi ils ne feront point de progrès.

8. On voit tout ce qu'il y a de moderne chez Diderot, et aussi tout ce qui paraît limité dans ses connaissances. En tout cas, ces bornes nc sont relatives qu'au savoir accumulé dans son époque, et non aux erreurs de son raisonnement. Diderot était vraiment à l'avant-garde. Il savait tirer parti des travaux des spécialistes. Avec d'Holbach et l'équipe de l'*Encyclopédie,* il dépouille et contrôle de son mieux tous les mémoires savants, surtout dans les sciences naturelles. Il ne rejettc rien; au contraire, il absorbe tout de ce qui se montre évidemment acquis, justifié, et en même temps vaste dans les conséquences, fécond, grandiose au surplus. Eût-on suivi sa voie, on évitait les spéculations de l'idéalisme objectif, de Hegel et des philosophies de la nature verbales.

9. Alain se fait l'apologiste de ce balancement entre l'école de Descartes-Diderot et celle d'Aristote-Hegel; il n'est pas loin de le considérer comme nécessaire à l'investigation humaine. Chez Gœthe et chez Hegel, pense-t-il, « par un préjugé contraire, nous présupposons que l'esprit, évidemment esquissé dans la forme organique, même inférieure, doit se trouver dans les grands faits de la Chimie et de la Physique. Mais aussi, contre l'analyse cartésienne, nous devons tenter de penser la qualité

1. Cet article est peut-être dû à Georges Le Roy, l'auteur des *Lettres sur les animaux;* ou à la collaboration des deux hommes.

comme réelle » (*Idées*, p. 229). Mais l'importance des *qualités*, comme telles, ce serait plutôt qu'elles ont attiré l'attention, par leur caractère d'« irréductibilité », sur de nouvelles façons d'aborder l'aspect *quantitatif* des choses, ou des relations d'ordre. Ce que Diderot semble avoir suffisamment compris. Le calcul du réel s'est poursuivi malgré la *naturphilosophie*, à travers elle, à travers son monde de qualités, et en l'englobant. L'offensive *gestaltiste* contre le « mécanisme » et la « quantité » poursuivie sous bien des aspects nouveaux, n'a pas empêché l'extension des pouvoirs logiques de l'homme, qui sont l'expression contrariée de ceux de la nature.

Le groupement fait par Alain (Descartes-Diderot *versus* Aristote-Hegel) peut d'ailleurs être contesté. Les Encyclopédistes ne ménagent pas les critiques à Descartes, en raison de son dualisme radical, de sa théologie, et de sa théorie des animaux-machines.

10. Il n'est pas non plus mauvais de se rappeler que Hegel lui-même a donné des Encyclopédistes une description non dénuée d'intérêt (dans le *Cours d'histoire de la philosophie*, cf. *Morceaux choisis*, p. 339). Ce qu'il approuve, ce qu'il admire, c'est la puissance d'*opposition* de cette philosophie : « L'admirable dans les écrits philosophiques français, et ce qui fait leur importance, c'est leur étonnante énergie — la force du concept en lutte contre l'existence, contre la foi, contre la puissance de l'autorité établie depuis des milliers d'années. C'est leur caractère qui est admirable, le caractère même du sentiment d'indignation la plus profonde contre l'acceptation de tout ce qui était étranger à la conscience de soi, de ce qui veut être sans elle, et où elle ne se trouve pas elle-même; c'est une certitude de la vérité rationnelle qui défie le monde des idées reçues et qui est certaine de sa destruction. Elle a battu en brèche tous les préjugés et en a triomphé... » De d'Holbach, il avait écrit dans sa jeunesse que « même si sa valeur philosophique était petite, il ne faut pas méconnaître que dans le *Système de la Nature* s'exprime un esprit qui se défie de son temps et se reproduit dans la science, etc. » *(Différence des systèmes de Fichte et de Schelling).*

Mais tout ceci est le négatif. « Seul le côté négatif est intéressant. » Et : « il ne peut être question de cette philosophie française positive », car elle est négative en tant que positive. Et pourquoi Hegel appelle-t-il « positif » ce que nous appelons le *savoir réel*, ou les données de la science? Par exemple : quand on demande vaguement : « Quelle est l'origine de l'eau? » et qu'on répond qu' « elle vient des montagnes, de la pluie », —

une telle réponse est dans l'esprit de cette philosophie », — et on ne peut en tenir compte. Cependant, s'il est vrai que toutes les réponses positives de l'Encyclopédie aux questions soulevées par la réflexion scientifique n'apparaissent plus comme valables aujourd'hui, il faut reconnaître qu'elles seules étaient dans la voie tracée par Descartes ou Leibniz, qu'elles marquent une étape importante de la construction réelle de la science. De la science de Hegel (ou de celle de Gœthe) on ne peut pas en dire autant : car, même si l'on tient compte de l'importance de ses formulations dialectiques, de ses intuitions sur les formes de la dialectique de l'existence, on doit cependant reconnaître que ces formes étant impliquées dans les processus réels de la nature, les hommes ne devaient point manquer de les rencontrer (et savaient déjà les rencontrer comme en témoigne très certainement l'œuvre de Diderot); et qu'il était aussi beaucoup plus intéressant de voir les philosophes et les savants se conscrer à l'observation positive des processus naturels des choses, que d'attendre la « révélation » qui déduisait — à la manière hégélienne — une science toute symbolique et *non productrice* des prémisses incluses dans le système de l'Esprit absolu. En outre, si la logique est devenue ce qu'elle est à partir de Boole et de Frege, ce n'est pas sous l'égide de Hegel. Tout au contraire.

11. Il y a deux critiques essentielles dirigées contre les philosophes matérialistes du XVIIIe siècle : d'abord, ils étaient « mécanistes »; et ensuite, ils ignoraient l'évolution. Cette critique, nettement formulée par F. Engels (dans *Ludwig Feuerbach*) a été largement vulgarisée, et elle a servi, lorsqu'elle était maniée par des philosophes déistes et spiritualistes, voire par les éclectiques de tous genres, à déprécier et discréditer dans l'esprit de l'homme du XXe siècle les Diderot, d'Holbach, La Mettrie, et Cabanis. Encore est-elle intelligente, contrairement aux exégèses des soi-disant marxistes-léninistes.

Premier reproche (*Feuerbach*, p. 61) : « Le matérialisme du siècle passé était en grande partie mécanique, parce qu'à cette époque, de toutes les sciences naturelles, seule la mécanique et encore seulement celle des corps fixes, célestes, terrestres, bref, la mécanique de la pesanteur, était arrivée à un certain résultat... Pour les matérialistes du XVIIIe siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. Cette application exclusive de la mécanique à des phénomènes d'ordre chimique et organique, chez lesquels les lois mécaniques agissaient assurément aussi, mais étaient

rejetées à l'arrière-plan par des lois d'ordre supérieur, constitue une étroitesse spécifique, mais inévitable à cette époque... »

Il y a plusieurs choses à distinguer ici — distinction qui conserve toute son importance aujourd'hui. Cette appréciation, qui semble à première vue bien clarifier la question, paraît moins convaincante au second examen, ou plus exactement, paraît un peu sommaire.

Il est assez notable que Engels ait en somme reproduit ici, sous une autre forme, l'essence des critiques formulées par Hegel lui-même contre la philosophie française du xviiie siècle, en les exagérant même quelque peu. La réaction spiritualiste post-kantienne contre le matérialisme n'avait rien de mystérieux. En France même, elle avait trouvé un protagoniste assez nuancé dans Maine de Biran. Lorsque Hegel polémique contre d'Holbach et Diderot, il le fait au nom d'une mystique de la dialectique universelle, qu'il conçoit comme le mouvement propre de l'esprit, la réalisation de l'Idée. Il approuve chez eux la tendance moniste, et vante expressément chez d'Holbach « *le besoin véritablement philosophique de dépasser la séparation esprit-matière* » (*Morceaux choisis*, p. 343); mais son propre système moniste est entièrement polarisé par l'Esprit, alors que la Nature matérielle (l'ensemble des choses et des actes) est seule pour les Encyclopédistes le réceptacle et la forme réelle de l'être. Cette critique hégélienne, comme on l'a souvent remarqué, n'a pas que des causes dues au mouvement de l'antithèse. Elle a pour soubassement une étape bien délimitée de l'histoire européenne, celle qui a pour tableau de fond les ombres de la Sainte-Alliance, découpant leurs silhouettes noires là où peu de décades auparavant brillaient les lumières de l'Encyclopédie. D'autre part, bien des nouveaux et hasardeux développements des sciences (surtout la physiologie et le « magnétisme ») influençaient aussi les esprits audacieux.

On peut se demander si c'est précisément cette *critique* hégélienne qu'on doit aujourd'hui retenir pour apprécier convenablement le matérialisme français du xviiie siècle; s'il n'y aurait pas plutôt intérêt à montrer que les post-kantiens sont bien loin d'avoir tiré toute sa substance, et de l'avoir vraiment surmonté — et qu'il est aujourd'hui du plus grand profit d'y revenir, pour exalter des vertus scientifiques qui paraissent en voie de s'obscurcir. Finalement, on serait conduit à réviser un certain nombre de jugements sommaires (bien qu'élogieux) prononcés sous l'égide de Hegel, il y a bien longtemps déjà.

Notons très brièvement quelques-uns des points du jugement d'Engels qui méritent redressement :

a) Il est vrai que le matérialisme fut au XVIIIe siècle « en grande partie » mécanique (ou mécaniste). Cependant, là n'était pas l'essentiel. Avant d'être « mécanique », cette philosophie était rationaliste, c'est-à-dire *déterministe.* Elle concevait la nature comme une chaîne de causes et d'effets en dehors de tout démiurge, comme le champ d'actions réciproques diversement orientées. Les constructions industrielles (machines) qui prirent au cours du siècle un vaste développement, devaient fournir aux philosophes un type, un schéma d'enchaînement causal déterminé, qui se retrouve plus ou moins dans leur explication de l'univers (sans compter l'influence immense de Newton). Si l'on veut, le principal ici n'est pas la « forme machine » de l'explication, mais son caractère *déterministe.* D'ailleurs, si l'on veut bien s'en référer aux développements de la science depuis cinquante ans, il faudra convenir que *le terme même de mécanisme a évolué d'une signification plus étroite vers une signification plus large*, plus variée, plus synthétique (englobant une série de processus de caractère physique, chimique, organique, voire logico-mathématique) de telle sorte que nous avons le droit d'affirmer qu'actuellement le caractère mécanique d'un processus implique toute une série d'aspects qu'au XIXe siècle on aurait plus volontiers fait entrer dans la catégorie séparée des processus « dialectiques ». La mécanique est dialectisée. Et les processus dialectiques, à leur tour, loin de dériver d'on ne sait quelle hypostase méthodologique de l'Esprit, se montrent régis par des rapports de causalité variables, mais bien déterminés.

Or, il semble que la philosophie du XVIIIe siècle, en particulier celle de Diderot, avait prévu cette évolution.

b) « Pour les matérialistes du XVIIIe siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. » Ceci n'est pas exact. En maints endroits de ses écrits (et dans l'*Encyclopédie*) Diderot combat expressément cette opinion cartésienne. L'opuscule de La Mettrie lui-même, *L'homme-machine* qu'on a coutume de persifler sans le lire, est tout à fait hostile au point de vue de Descartes. Il en est de même pour le *Système de la Nature* de d'Holbach, sans parler d'Helvétius, de Rousseau, de Buffon... C'est que précisément *le « mécanisme » des Encyclopédistes est déjà en progrès sur le « mécanisme » de Descartes.* Il suffit, pour s'en rendre compte, de se rappeler que la théorie cartésienne de l'animal-machine a pour contrepartie une théorie toute théologique de l'âme, c'est-à-dire qu'elle fait partie d'un dualisme essentiel. Il est d'ailleurs juste d'ajouter

que c'est le schéma mécanicien qui fut la principale source de fécondité chez Descartes, ct non ses preuves de l'existence de Dieu ou ses attributs de l'âme. Il en va autrement chez Diderot et chez d'Holbach, résolument monistes, et chez qui la conception des relations déterminées englobe déjà toute une série de transformations qui ne s'accommodent plus de la pure géométrie (euclidienne, cela va de soi). En quoi ils anticipaient bien des modernes.

c) Dans les phénomènes d'ordre chimique et organique se manifesteraient, par-dessus les lois mécaniques (« rejetées à l'arrière-plan »), des lois « d'ordre supérieur ». Mais quel est cet *ordre supérieur?* Il faut supposer qu'il s'agit de l'ordre dialectique, au sens hégélien. Ccpendant, la question est ainsi plutôt esquivée, et non clarifiée. En effet, depuis Hegel, on s'efforça de démontrer que les lois dialectiques existaient dans *tous* les ordres de phénomènes et même dans les combinaisons mathématiques (on connaît la célèbre découverte de la triade dans les principes du calcul différentiel et intégral); c'est-à-dire qu'il ne s'agissait pas seulement de lois « supérieures », propres à *certains* ordres de phénomènes, mais de lois générales valables pour toute la nature. Certaines écoles modernes vont même beaucoup plus loin que Hegel. A leur avis, tous les ordres de phénomènes naturels ne seraient en fin de compte justiciables ni de la mécanique, ni de la dialectique, mais de lois encore supérieures, à savoir d'une certaine liberté pure « psychique » (Eddington, Jeans, etc.). De fait, les choses sont plus simples : les lois mécaniques se sont *compliquées* et articulées sur des groupes de phénomènes dont la mécanique des corps solides ne parvenait pas à rendre compte, et qu'elle ne décrivait même pas correctement. Diderot fit un reproche à d'Alembert dans ce sens. Aujourd'hui, on peut douter si l'on ne trouve pas chez Diderot et d'Holbach plus de prémisses de la mécanique nouvelle qu'il n'en existe dans la dialectique de Hegel.

12. Deuxième reproche : « L'étroitesse spécifique de ce matérialisme consistait dans son incapacité à considérer le monde en tant que processus, en tant que matière engagée dans un développement historique. » Cette critique, devenue classique, mériterait aussi un examen serré.

Il est d'abord évident qu'aucune philosophie, ni spéculative, ni pratique, ne peut être la même après Lamarck et Darwin qu'avant eux. La doctrine de l'évolution biologique n'est plus, au XIXe et au XXe siècle, une simple matière à spéculation : c'est un ensemble de données bien établies aux yeux de tout hommc suffisammcnt instruit. Au temps de l'*Encyclopédie* le

transformisme se cherchait encore, et la philosophie restait dominée par la mécanique céleste de Newton, c'est-à-dire par l'idée des *cycles* et des *révolutions*. Cependant, cette affirmation générale ne suffit nullement. En effet, il faut tenir compte des faits suivants :

a) Si les phénomènes d'évolution, si l'idée de processus, restaient encore mal définis chez les philosophes, il n'en reste pas moins vrai qu'ils se sont efforcés de dépasser en ce sens les prémisses contenues dans le système newtonien. L'œuvre de Diderot (*Pensées sur l'interprétation de la Nature*, *Rêve de d'Alembert*, entre autres) est pleine d'un effort passionné pour interpréter l'enchaînement naturel des formes et des époques. On en dirait autant de Boulanger. Cette tendance était elle-même le produit des réflexions et des découvertes des savants naturalistes, en particulier de ceux qui, de Buffon à Lamarck, furent les pionniers du transformisme. Les travaux de Robinet, de Bonnet, encore aux prises avec les légendes de la Genèse, appartiennent à la même école. L'une des pensées de l'*Encyclopédie*, on peut le dire, c'est précisément que le monde est un processus ; plus exactement, que le monde terrestre et la vie organique qui s'y manifeste sont en mouvement perpétuel, et *dans un sens irréversible* — d'où l'idée de progrès.

On fait souvent honneur au XVIIIe siècle d'avoir « lancé » l'idée de perfectionnement, de progrès. Il faut se souvenir que cette idée n'avait pas qu'une signification politique et morale, mais aussi un fondement biologique, zoologique et géologique (cf. sur ce point, le chapitre de *La Philosophie zoologique avant Darwin*, d'Edmond Perrier, consacré aux philosophes du XVIIIe siècle). Évidemment, il restait bien du chemin à parcourir, bien des observations à faire, bien des expériences à tenter, avant que l'évolutionnisme triomphât. Mais si les Encyclopédistes ont occupé une place dans ce courant, ce n'est pas celle d'apôtres du fixisme, du « statique », mais au contraire, celle de pionniers du transformisme. Ce qui est spécifique, chez eux, c'est l'usage de la notion de transformation, et non le maintien des cadres actuels des êtres comme éternels.

b) D'autre part, la question *des formes de l'évolution*, si elle a pu paraître définitivement tranchée vers 1880, le paraît beaucoup moins aujourd'hui. Engels remarque qu'au XVIIIe siècle on estimait que le mouvement de la nature « tournait éternellement en cercle et, par conséquent, ne bougeait pas de sa place. Il produisait toujours les mêmes résultats. » Engels ajoute que Hegel partageait d'ailleurs cette idée « antihistorique » (ce dernier point mérite d'être énergiquement souligné).

Or, les discussions modernes qui se sont cristallisées autour des phénomènes de variation, d'adaptation et de mutation montrent que la question est infiniment moins simple qu'on ne le pensait au temps où triomphaient Spencer, Darwin et Haeckel. Les études de biologie comparée, d'embryologie, de génétique, de paléontologie, montrent chaque jour que si les données expérimentales nous ont ouvert une infinité de voies nouvelles elles ne nous ont pas encore permis de dépasser de beaucoup les idées d'ensemble qui président à la *Philosophie zoologique* de Lamarck. Nous connaissons beaucoup mieux que lui les *facteurs* de l'évolution; ils se sont laissé isoler les uns après les autres. Mais quelle conclusion d'ensemble peut-on tirer quant à la forme (corrélation des facteurs), à la direction, et au sens de l'évolution?

Voilà une question bien loin d'être tranchée. Les biologistes se hasarderaient difficilement à affirmer que tout concourt à déterminer une *progression* en ligne directe. L'idée de non-adaptation s'est montrée aussi féconde que celle d'adaptation; l'influence du milieu peut être bipolaire, comme celle de l'hérédité; le monde et les espèces animales peuvent subir des périodes de désintégration comme des périodes d'intégration; enfin la génétique piétine toujours devant la question capitale de la transmission des caractères acquis, et a dû se rabattre sur une interprétation très hypothétique des mutations. De telle sorte que l'idée de retour cyclique réapparaît. On a cherché à concilier l'idée de cycles avec celle de progrès dans l'image du développement en *spirale*. Mais dans ce cas aussi, il faudrait convenir que l'antithèse formulée par Engels entre le caractère « historique » de l'évolution chez les modernes et le caractère « cyclique » du développement dominant au XVIIIe siècle, a perdu cette acuité. Et que c'est en les surmontant l'un et l'autre que la biologie s'achemine vers de nouveaux progrès. En tout cas, loin de condamner en bloc la conception en honneur chez les Encyclopédistes, tout indique qu'il faut aujourd'hui y regarder de près, et admirer la fécondité de leurs hypothèses, surtout si on les compare avec les géniales fantaisies de Hegel.

Le chapitre v du *Diderot* de Luppol est consacré à une bonne mise au point des anticipations évolutionnistes de Diderot; lui aussi constate que « notre science contemporaine n'apporte pas de réponse à ces problèmes... » (p. 281). Il cite Timiriazev (*La Méthode historique en biologie*, Moscou, 1922), qui concluait comme Caullery : « La relation génétique de ce monde organique unique avec le monde inorganique nous est pour le moment inconnue... »

13. A propos du « matérialisme vulgaire », Engels dit (en 1859, c'est-à-dire avant d'avoir écrit sa brochure sur Feuerbach) : après Hegel « il se constitua un nouveau matérialisme des sciences naturelles, qui, au point de vue théorique, ne se distingue en rien de celui du XVIIIe siècle si ce n'est qu'il s'appuie sur des données scientifiques, notamment chimiques et physiologiques, plus riches. Nous retrouvons chez Büchner et Vogt, reproduits jusqu'à la plus extrême platitude, le mode de penser des philistins bornés, et même Moleschott, qui jure sur Feuerbach, s'empêtre à tout moment de la manière la plus réjouissante au milieu des plus simples catégories. La maigre rosse de l'intelligence bourgeoise s'arrête, embarrassée devant l'abîme qui sépare l'essence du phénomène, la cause de l'effet. » Tout ceci est très sujet à caution, et à revoir de près. La polémique y domine (surtout à cause de Vogt). On ne peut nullement se satisfaire de ce jugement. (Sur Moleschott en particulier, voir A. Lévy : *La Philosophie de Feuerbach*, chap. IV, consacré à Moleschott et au matérialisme physiologique. De Moleschott : *Lebenserinnerungen für meine Freunde*, et surtout sa *Théorie des Aliments*.)

14. Plekhanov a évidemment raison de défendre d'Holbach contre les sarcasmes de Bogdanov; mais il eût été préférable de ne pas s'en tenir à l'orthodoxie, aux citations et aux autorités, et de tenter vraiment de comprendre quelles formes nouvelles prenait le matérialisme contemporain. Plekhanov (*Le Matérialisme militant*, 3e lettre) en reste, lui aussi, au point de vue des « deux séries parallèles » et de l'idée-reflet, et n'en sort pas. Bogdanov écrivait : « Une série de questions naît inévitablement, tendant à écarter la dualité et à la remplacer par une unité supérieure. Pourquoi dans le courant unique de l'expérience humaine, y a-t-il possibilité pour deux mesures fondamentalement différentes? Et pourquoi y en a-t-il justement deux? Etc. » Cette question est fort légitime, d'autant plus que ni Feuerbach, ni Engels ne l'avaient résolue. Bogdanov continue : le monde physique est objectif : « Nous appelons objectives les données de l'expérience qui ont la même signification vitale pour nous et pour d'autres hommes... Le caractère objectif du monde physique consiste en ce qu'il existe non seulement pour moi, mais pour tous, et qu'il a pour tous une signification déterminée, la même que pour moi. » Pourquoi cela ne satisfait-il pas Plekhanov? Parce que Bogdanov ajoute que cette objectivité s'est constituée au cours de l'évolution, et qu'en somme, « le monde physique, c'est *l'expérience* socialement concordante, socialement harmonieuse, en un mot *socialement*

organisée ». Plekhanov triomphe : vous ne croyez donc qu'aux jugements, aux opinions ! Vous voilà retombé dans l'idéalisme... En substance, il a peut-être raison, mais se garde de chercher une voie nouvelle. On peut en effet distinguer plusieurs modes d'objectivité : l'un est fondamental, c'est celui de la nature même, telle qu'elle se manifeste ; l'autre, qui en dérive, est celui que transpose et coordonne la science humaine, qui à son tour objective la nature. Or, il est manifeste que la physique et la biologie nous offrent plusieurs tableaux de la réalité (qui est unitaire pourtant). C'est-à-dire que nos constructions de signes sont une symbolique variable, diversement efficace, et qui joue comme réalité avec le réel lui-même. Mais Plekhanov n'a pas pour autant épuisé la question. S'il n'y a pas qu'un ordre naturel (celui de la matière) comment peut-il répéter avec Engels que les idées « reflètent » les processus naturels, etc. ? Ce reflet providentiel ne rétablit-il pas subrepticement le dualisme invétéré ? Plekhanov réplique (comme tous ses disciples en cette matière) qu'il ne sait pas ce que signifie ce reflet, parce que l'expérimentation ne l'a pas encore appris. Mais on peut lui répondre que les idéalistes et religieux de tout poil s'expriment de la même façon ; que dans le meilleur des cas c'est de l'agnosticisme, etc. C'est que Plekhanov n'était pas un savant, mais un lettré, en dehors de l'histoire sociale [1].

1. J'ai traité ces questions de façon plus complète dans *Psychologie marxisme, matérialisme*, Paris, 2e éd., 1948.

SIXIÈME PARTIE

Bibliographie



La liste des ouvrages rédigés par le baron d'Holbach, traduits, remaniés ou édités par lui, a été établie après examen des sources suivantes :

1° Les indications fournies directement par NAIGEON et A.-A. BARBIER, et reproduites par celui-ci dans le *Magasin Encyclopédique*, III (1805), puis dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* (1806, 2e édit. en 1822, complétée par QUERARD en 1870). Ces indications sont corroborées par les articles nécrologiques de NAIGEON et de MEISTER, et par les *Mémoires de* GARAT sur *Suard* (1820) et ceux de MORELLET (1821).

2° La liste complète des œuvres de d'Holbach reproduite par WALFERDIN dans son édition de *Diderot* (Brière, 1822), qui est utilisée presque sans changements par A. CHANDÉ dans ses notes sur la *Correspondance littéraire* de GRIMM et MEISTER (1829) et par QUERARD (*La France littéraire*, 1830).

Le baron WALCKENAER a posé (*Collection de Mémoires*, éditée par l'*Académie des Inscriptions*, XVI, p. 253, 1850) la question de la part respective de Naigeon et de d'Holbach dans la période postérieure à leur rencontre. Walckenaer estime que Naigeon avait intérêt à minimiser son rôle dans cette collaboration. L'examen du fond des ouvrages litigieux (il s'agit surtout des manuscrits déistes et matérialistes français) permet assez bien de discriminer cette part. En effet, il est patent que les tendances personnelles de Naigeon le portaient à ce que Damiron appelle un « stoïcisme athée »; il préconisa la constitution civile du clergé. D'Holbach fut au contraire toujours un moraliste utilitariste; il préconisait la séparation pure et simple de l'Église et de l'État.

La question de la paternité des manuscrits français a été étudiée d'abord, sans conclusions nettes, par LANSON (*Revue d'Histoire littéraire*, 1912); elle a été reprise et convenablement éclaircie récemment par I. WADE, *The clandestine organization and diffusion...*(Princeton, 1938), qui étudie aussi la part de Fréret, Dumarsais, Mirabaud, Boulainvilliers, etc.

La participation de d'Holbach aux traductions et adaptations d'ouvrages anglais a été mise au point par WICKWAR (*Baron d'Holbach*, Londres, 1935).

Pour la chronologie générale, les réimpressions, les traductions, etc., on trouve des indications dans Cushing, *D'Holbach* (New York, 1914); Herbert Röck, *Kritisches Verzeichnis des philosophischen Schriftens Holbachs* (*Archiv für Gesch. des Philosophie.* Neue Folge, XXIII B, H. 4, Berlin 1917); et D. Mornet, *Bibliographie d'un certain nombre d'ouvrages philosophiques du* XVIIIe *siècle et particulièrement de d'Holbach, jusqu'en* 1789 (*Revue d'Histoire littéraire*, 1933).

Enfin l'examen et la comparaison attentive des notes, préfaces et avertissements dont d'Holbach a parsemé plusieurs de ses publications permet une vérification fondée sur la structure interne du développement de sa pensée et de ses arguments. Voir cn particulier les notes à ses articles de l'*Encyclopédie*, les avertissements à ses traductions des *Chimistes allemands*, et *Histoire critique de Jésus-Christ* (1770), *Système social* (1773), etc. Voir aussi les *Lettres* de Diderot *à S. Volland* (éd. Babelon).

Pour une description détaillée des premières éditions, cf. Avenir Tchemerzine, *Bibliographie d'éditions originales et rares d'auteurs français des* XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe *siècles*, contenant 6 000 fac-similés de titres et gravures. Paris, 11 volumes. Le vol. 6 (1932) contient le fac-similé de la page de titre et la description détaillée de tous les ouvrages écrits, traduits et édités par le baron d'Holbach, d'après le catalogue de la Bibliothèque Nationale.

Ajoutons qu'il est probable que les archives publiques et privées, qui n'ont pas été systématiquement prospectées en ce qui concernc d'Holbach, n'ont pas livré leur dernier mot. Nous visons en premier lieu les fonds publics français (Arsenal, Mazarine, Nationale, Bibliothèques municipales, etc.), et les fonds privés (Château d'Orquevaux; Cf. l'article de A. Babelon, *Revue des Deux Mondes*, mars 1929; il y existe plus de 50 volumes de copies manuscrites in-4°); les fonds italiens (Galiani) et anglais (Hume, Wilkes, etc.), ainsi que ceux des Universités hollandaises (Leyde).

Dans les *Origines intellectuelles de la Révolution française*, M. Mornet écrit : « Une étude sur d'Holbach demanderait toutes sortes de recherches sur ses emprunts, ses sources, ses collaborateurs. Qu'est-ce qui est de Diderot ou de Naigeon? Que prend-il à ces déistes ou matérialistes anglais dont il multiplie les traditions? C'est une enquête difficile et que je n'ai pas faite parce qu'elle n'importe guère à mon sujet. Les lecteurs du XVIIIe siècle ne s'inquiétaient pas de savoir qui avait écrit exactement ces ouvrages; ils les lisaient tels quels et en subissaient l'influence » (p. 100). Nous sommes assez de l'avis de M. Mornet. Encore aujourd'hui, ce qui compte avant tout, c'est le contenu de ces livres, tel que d'Holbach et ses amis l'ont voulu. L'enquête érudite a aussi son intérêt, mais malgré tout secondaire. D'ailleurs, le mystère qui entoure les publications du baron n'est pas le fruit d'une malchance ou du hasard. C'est un résultat voulu, concerté, escompté. Peut-être restons-nous dans notre rôle en le respectant. La bibliographie la plus complète ne vaudra jamais une banale réédition du *Système de la Nature.*

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES ŒUVRES ÉCRITES, TRADUITES OU ÉDITÉES PAR LE BARON D'HOLBACH

1751, etc. : *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers* (D. DIDEROT et d'ALEMBERT, éditeurs). La signature de d'Holbach est « (---) » jusqu'en 1753.

Vol. II (1751), 42 articles.
Vol. III (1753), 23 articles, notamment *charbon minéral.*
Vol. IV (1754), 17 articles, notamment *cuivre* et *diète de l'Empire.*
Vol. V (1755), 14 articles, notamment *empereur.*
Vol. VI (1756), 17 articles, notamment *étain, fer, filon.*
Vol. VII (1757), 21 articles, notamment *fossiles, glaciers, glaise, gypse.*
Vol. VIII (1765), 32 articles, notamment *Islande.*
Vol. IX, 32 articles.
Vol. X, 56 articles, notamment *mer, mercure, métal, métallurgie, mines, minéralogie, minéraux, montagnes.*
Vol. XI, 46 articles, notamment *or, orpiment.*
Vol. XII, 14 articles, notamment *pétrification, pierres, platine, plomb.*
Vol. XIII, 12 articles, notamment *prononciation.*
Vol. XIV, 11 articles, notamment *régule d'antimoine, saffre, sel.*
Vol. XV, 14 articles, notamment *soudure, soufre.*
Vol. XVI, 19 articles, notamment *terre (couches et révolutions), tremblements de terre.*
Vol. XVII, 6 articles, notamment *volcans, zinc.*
Au total, 375 articles signés M. le B. d'H.

1752 [D'HOLBACH] : *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'Opéra.* En Arcadie, Aux dépens de l'Académie royale de Musique, 1752, 17 p. (2 éditions).

1752. *Traduction.* NERI, MERRET et KUNCKEL. — *Art de la Verrerie*, auquel on a ajouté le *Sol Sine Veste* d'ORSCHALL; l'*Helioscupum videndi sine veste Solem Chymicum;* le *Sol Non Sine Veste;* le chapitre XI du *Flora Saturnizans* de HENCKEL, sur la Vitrification des végétaux; un mémoire sur la manière de faire le saffre; le secret des vraies Porcelaines de la Chine et de Saxe.

Ouvrages où l'on trouvera la manière de faire le Verre et le Crystal, d'y porter des Couleurs, d'imiter les Pierres Prétieuses, de préparer et colorer les Émaux, de faire la Potasse, de peindre sur le Verre, de préparer des vernis, de composer des Couvertes pour les Fayances et Poteries, d'extraire la Couleur Pourpre de l'Or, de contrefaire les Rubis, de faire le Saffre, de faire et peindre des Porcelaines, etc.
Traduit de l'Allemand, par M. D.***, à Paris 1752 (chez Durant et Pissot).

Un vol. in-8° à grandes marges. XLIX + 630 pages. Avec 16 planches et une table analytique des sujets traités.

Cité dans l'*Encyclopédie*, V, 533 (par DIDEROT); XIV, 493 (par d'HOLBACH). L'*Encyclopédie* est aussi citée dans les notes de l'ouvrage.

[1753] (d'HOLBACH) : *Arrêt rendu à l'Amphithéâtre de l'Opéra, sur la plainte du milieu du Parterre intervenant dans la querelle des deux Coins.* — 15 pages (s. d.). Deux éditions, non datées. WALFERDIN indique 1752. GRIMM s'y réfère, ainsi qu'à la *Lettre*, dans la *Correspondance littéraire*, VIII, 216 (1768).

1753. *Traduction.* WALLERIUS : *Minéralogie, ou Description générale des substances du règne minéral,* par M. Jean-Gotschalk WALLERIUS, professeur royal de Chymie de Métallurgie et de Pharmacie dans l'Université d'Upsal, de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature.

Ouvrage traduit de l'Allemand.

A Paris, chez Durant, rue Saint-Jacques, au Griffon; et Pissot, quai de Conti, à la Croix d'Or.

M. DCC. LIII. Avec Approbation et privilège du Roi.

Tome I. — [Dédicace à *M. D'Arclais de Montamy* (« Votre amour pour les sciences, le vif intérêt que vous prenez à leur progrès, le succès avec lequel vous les avez cultivées, sont des titres qui assurent vos droits sur cet ouvrage; il en est cependant de plus puissants et de plus chers à mes yeux, ce sont ceux que donne l'amitié; souffrez, Monsieur, que ce soit à ces derniers que mon cœur satisfasse par préférence, en mettant votre nom à la tête de la Traduction... ») Préface du Traducteur, et Table du Règne Minéral, I-XLVII; Règne Minéral, 1-569.]

Tome II. — [Suite de la Minéralogie, 1-268; Hydrologie, ou Description du règne aquatique, divisée par classes, genres, espèces et variétés, 1-228; Index alphabétique des 2 volumes, 229-256.]

Cf. *Encyclopédie*, IV, 245 (par DAUBENTON). Réimprimé en 1759.

1756. *Traduction.* HENCKEL, J.-F., *Introduction à la minéralogie,* ou Connaissance des Eaux, des Sucs Terrestres, des Sels, des Terres, des Picrres, des Minéraux et des Métaux : Avec une description abrégée des opérations de Métallurgie.

Ouvrage posthume de M. J. F. HENCKEL publié sous le titre de *Henckelius in Mineralogia redivivus*, et traduit de l'Allemand.

A Paris, chez Guillaume Cavelier, libraire, rue Saint-Jacques, au Lys d'Or. M. DCC. LVI.

Avec approbation et privilège du Roi.

Tome I. — [Vie de M. Jean-Frédéric Henckel, I-XI; Liste des ouvrages de M. J.-F. Henckel, XII-XIV; Table des Chapitres; Table des Matières de la 1re Partie, XV-LXXII; Introduction à la minéralogie, première partie, 1-204.]

Tome II. — [Seconde partie, qui comprend les Éléments de la Chymie Métallurgique, 1-371.]

1758. *Traduction.* GELLERT, G.-E., *Chimie métallurgique,* dans laquelle on trouvera la Théorie et la Pratique de cet Art. Avec des Expériences sur la densité des Alliages des Métaux, et des demi-Métaux, et un abrégé de Docimastique. — Avec Figures.
Par M. C. E. GELLERT, conseiller des mines de Saxe, et de l'Académie impériale de Pétersbourg.
Ouvrages traduits de l'Allemand.
A Paris, chez Briasson, libraire, rue Saint-Jacques, à la Science M. DCC. LVIII. Avec Approbation et privilège.

Tome I. — [Chimie Métallurgique, 1re partie, 1-250; Expériences sur la densité des Alliages, 253-296. — Cinq Planches.]

Tome II. — [Chimie Métallurgique, seconde partie, 1-242; Éléments de Docimastique, 243-338; Table des Matières, 339-351.]
Cf. *Encycl.*, X, 435; XIV, 492 (par d'Holbach).

1759. *Traduction.* AKENSIDE, M. : *Les Plaisirs de l'Imagination,* poème en trois chants.
Traduit de l'Anglais.
A Amsterdam, chez Arkstee et Merkus, et se trouve à Paris, chez Pissot, quai de Conti. 1759. Petit in-12 de 24 + 207 pages .
Réimprimé en 1799, Amsterdam, et en 1806.

1760. *Traduction.* HENCKEL, J. F. : *Pyritologie, ou Histoire naturelle de la pyrite,* ouvrage dans lequel on examine l'origine, la nature, les propriétés ou les usages de ce Minéral important, et de la plupart des autres substances du même règne.
On y a joint le *Flora saturnisans,* où l'auteur démontre l'alliance qui se trouve entre les végétaux et les minéraux, et les opuscules minéralogiques qui comprennent un Traité de l'Appropriation, un Traité de l'Origine des Pierres, plusieurs mémoires sur la Chimie et l'Histoire naturelle, avec un Traité des Maladies des mineurs et des fondeurs.
Par M. Jean-Frédéric HENCKEL, Dr en médecine, Conseiller des mines du roi de Pologne, Électeur de Saxe; de l'Académie impériale des Curieux de la Nature, et de celle de Berlin.
Ouvrages traduits de l'Allemand .
A Paris, chez Jean-Thomas Hérissant, libraire, rue Saint-Jacques, à Saint-Paul et à Saint-Hilaire. 1760.
Tome I, XVI + 404 p. — Tome II, 524 p.
Cf. d'HOLBACH, *Encyclopédie,* XIII, 603.

1759. *Traduction.* LEHMANN : *Traités de Physique, d'Histoire naturelle, de Minéralogie et de Métallurgie,* par M. Jean-Gotlob LEHMANN, Docteur en médecine, Conseiller des mines de Sa Majesté Prussienne, de l'Académie royale des Sciences de Berlin, et de celle des Sciences utiles de Mayence.

Ouvrages traduits de l'Allemand.
A Paris, chez Jean-Thomas Hérissant, rue Saint-Jacques, à Saint-Paul et à Saint Hilaire. — MDCC. LIX. Avec approbation et privilège du Roi.

Tome I. — *L'Art des Mines* ou Introduction aux Connaissances nécessaires pour l'exploitation des Mines Métalliques. Avec un Traité des Exhalaisons Minérales ou Moufettes, et plusieurs Mémoires sur différents sujets d'Histoire Naturelle. Avec Figures.

[Préface du Traducteur (d'Holbach), I-XI; L'Art des Mines Métalliques, 1-226; Traité des Moufettes, ou des Exhalaisons pernicieuses qui se font sentir dans les souterrains des Mines. Traduit du latin de Z. Théobald, et enrichi de remarques par M. Lehmann, 229-294; Addition (de d'Holbach?) au précédent Traité, 294-300; Extraits de quelques Mémoires sur différents sujets d'Histoire Naturelle : scavoir, I, Sur les moyens à prendre pour faire une Description du Monde Souterrein. II, Lettre sur les Volcans. III, Sur les Eaux minérales et la mine d'alun de Freyenwalde. IV. Sur les Curiosités naturelles des environs de Halberstadt. V, Sur les Marbres de Blankenbourg et de Langenstein. VI, Sur une Pierre changée en Mine de cuivre. VII, Examen de la question : Si les mines se forment ou croissent encore journellement au sein de la Terre? 301-404; Table des Matières, 405-419. — Quatre planches gravées.]

Tome II. — *Traité de la formation des Métaux* et de leurs Matrices ou Minières : ouvrage fondé sur les principes de la physique et de la minéralogie, et confirmé par des expériences chymiques.

[Préface de l'Auteur, VII-XII; Avis du traducteur, XIV-XV; Traité de la Formation des Métaux et de leurs Matrices ou Minières, 1-388; Table des Matières, 389-402.]

Tome III. — *Essai d'une Histoire Naturelle de Couches de la Terre*, dans lequel on traite de leur formation, de leur situation, des minéraux, des métaux et des fossiles qu'elles contiennent : Avec des considérations physiques sur les causes des Tremblements de Terre et de leur propagation.

Ouvrages traduits de l'Allemand et augmentés de notes du traducteur. Ornés de Figures.

[Préface du Traducteur, V-XXIV; Préface de l'Auteur, 1-79; Des Couches de la Terre, 81-418; Considérations physiques sur les causes des Tremblements de Terre, et de leur propagation; ouvrage fondé sur la structure intérieure de la Terre, 422-483; Table des Matières, 484-498. — Six planches gravées.]

Cf. d'Holbach, dans l'*Encyclopédie*, X, 552, 674; VII, 699.

1760. *Traduction.* Orschall, J.-C. : *Œuvres métallurgiques* de M. Jean Christian Orschall, Inspecteur des mines de S. A. S. le Land Grave de Hesse-Cassel.

Contenant : I, L'Art de la Fonderie, II, Un Traité de la Liquation; III, Un Traité de la macération des Mines; IV, Le Traité des Trois Merveilles.

Traduit de l'Allemand.

A Paris, chez Hardy, libraire, rue Saint-Jacques, au dessus de celle de la Parcheminerie, à la Colonne d'Or. — 350 pages.

1761. [D'HOLBACH.] *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne, par feu M. Boulanger.* XVIII-295 pages. — Préface sous forme d'une *lettre de l'auteur.*

Daté sur la page de titre « Londres, MDCCLVI »; la préface est antidatée « 4 mai 1758 ».

Imprimé d'abord à Nancy par Leclerc, par l'intermédiaire de Saint-Lambert (d'après BARBIER). Réimprimé en Hollande en 1766 (Cf. BACHAUMONT, *Mémoires secrets*, 11 nov. 1766, et *Histoire critique de Jésus-Christ*, p. 369, et *Le Système social*, p. 40, où il est post-daté 1766, peut-être par référence à la réimpression hollandaise.)

Réimprimé 4 fois en 1767 (une fois par J. WILKES), puis en 1791, 1793 et 1794 (dans les *Œuvres* de BOULANGER).

Traductions anglaises en 1795 (New York), 1819 (2 fois, une fois dans le *Deist*). Traduction espagnole en 1821 (Londres), et russe en 1924 (Moscou).

1761. *Éditeur :* BOULANGER, N.-A. : *Recherches sur l'origine du Despotisme oriental.*

Ms. Mazarine, 1198. — Imprimé à Genève.

Réimprimé en 1762, 1763, 1766, 1773, 1775, etc.

Traduction anglaise en 1764 : *Origin and progress of Despotism.*

1764. *Traduction.* ACADÉMIES D'UPSAL ET DE STOCKHOLM : *Recueil des mémoires* les plus intéressants de chymie et d'histoire naturelle, contenus dans les *Actes* de l'Académie d'Upsal et dans les *Mémoires* de l'Académie royale des sciences de Stockholm (1720-1760).

Traduit du Latin et de l'Allemand.

A Paris, chez Pierre Fr. Didot le jeune, quai des Augustins, à Saint-Augustin, 1764.

2 vol. in-12 de XII + 336 p.; IV + 338 à 687 p.

1764. D'HOLBACH : *L'Abbé et le Rabin.*

Pièce de quelques pages insérée dans la *Correspondance littéraire* de GRIMM, 1er sept. 1764.

1765. *Traduction.* SWIFT, J. : *Histoire du règne de la reine Anne d'Angleterre*, traduit de l'Anglais par M. ***.

D'abord publié en anglais en 1758 par Charles LUCAS, qui se trouvait à Paris en 1750 et amena son manuscrit à Leyde en 1752. La page de titre annonce comme éditeur Marc-Michel Rey, Amsterdam.

1766. *Éditeur :* BOULANGER, N.-A. : *L'Antiquité dévoilée par ses usages, ou Examen critique des principales opinions, cérémonies et institutions religieuses et politiques des différents peuples de la terre*, par feu M. BOULANGER.

Épigr. Cicéron.
A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1766.

In-4° de XIII + 412 p. — Il existe une autre édition de 1766 en 3 vols. in-12.
En tête, un *Précis de la vie de Boulanger*, rédigé par DIDEROT. Deux éditions datées de 1766. D'Holbach aurait remanié le texte. Réimprimé en 1772, 1777 et dans les *Œuvres* de BOULANGER (1791, 1794).

1765 *Éditeurs* [NAIGEON et D'HOLBACH] : FRÉRET, N. : *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, ouvrage posthume de N. Fréret, suivi de *La Moïsade*.
Première édition sans date. Cf. Voltaire à Damilaville, 16 oct. 1765.

1766. *Traduction*. STAHL, G.-E. : *Traité du Soufre*, ou Remarques sur la dispute qui s'est élevée entre les chymistes, au sujet du soufre, tant commun, combustible ou volatile, que fixe, etc. Traduit de l'Allemand, de STAHL.
A Paris, chez Pierre-François Didot le jeune, quai des Augustins, à Saint-Augustin, MDCCLXVI. Avec approbation et privilège du Roi. — 1 vol. in-12 de 392 p.

[Traité du Soufre, 1-207; Réflexions sur l'opinion commune sur la génération des métaux, 207-3.]
Avertissement du traducteur de 4 pages.

1766. *Éditeurs :* [NAIGEON et D'HOLBACH] : *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, par M. FRÉRET, 1766.
1 vol. in-12 de 287 p.

Réimprimé en 1767 (deux fois), 1775, 1823 et dans les *Œuvres complètes* de FRÉRET (1776, 1786, 1799).
Traduction espagnole en 1822 (Bordeaux).

(1767) [D'HOLBACH et NAIGEON] : *Théologie portative, ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, par M. l'abbé BERNIER.

Deux éditions datées « Londres 1768 ». Réimprimé en 1775, 1776, 1785 (avec l'indication « à Rome »), 1802.
Traduction en russe, 1925 (Moscou).

1767. *Traduction*. J. DAVISSON, etc. : *De l'Imposture sacerdotale*, ou recueil de Pièces sur le clergé, traduites de l'Anglais. Londres, 1767. — 144 p.

Réimprimé en 1772 sous le titre de *De la monstruosité pontificale, ou Tableau fidèle des papes*.
Le volume contient : Tableau fidèle des Papes, traduit d'une brochure anglaise de M. DAVISSON, publiée sous le titre de *A true picture of Popery;* De l'Insolence pontificale, ou des prétentions ridicules du Pape et des flatteurs de la cour de Rome. Extrait de la profession de Foi du célèbre Giannone, par M. DAVISSON; Sermon sur les fourberies et les impostures du Clergé romain, traduit de

l'Anglais sur une brochure publiée à Londres en 1735, par M. BOURN DE BIRMINGHAM, sous le titre de *Popery a Crafit;* — Le Prêtrianisme opposé au Christianisme, ou la Religion des Prêtres comparée à celle de Jésus-Christ, ou Examen de la différence qui se trouve entre les Apôtres et les Membres du Clergé moderne, publié en anglais en 1720, sous le titre de *Priestanity, or a View of the disparity between the Apostles and the Modern Clergy;* Des Dangers de l'Église, traduit de l'anglais sur une brochure publiée en 1719, par M. Thomas GORDON, sous le titre d'*Apology for the danger of the Church*, etc.; Le Symbole d'un Laïque ou Profession de Foi d'un homme désintéressé, traduite de l'anglais de M. GORDON, sur une brochure publiéc en 1720, sous le titre de *The Creed of an independant Whig.*

[1767] *Traduction.* « LAYMAN », *Les Prêtres démasqués, ou Des Iniquités du clergé chrétien*, ouvrage traduit de l'Anglais. Londres, in-8° de 180 p.

La page de titre porte « 1768 ». Traduit de *The Ax laid to the root of Christian Priestcraft, by* a LAYMAN, 1742.

1767. *Traduction.* TRENCHARD, J., etc. : *L'Esprit du Clergé, ou le Christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes.* Traduit de l'Anglais. A Londres, 1767.
2 volumes, 240 et 230 p. in-12.

Traduit de l'*Independent Whig* (édité par John TRENCHARD et Thomas GORDON, 1720). Trad. très libre de 54 articles de ces auteurs.

[1767] *Éditeurs* [D'HOLBACH et NAIGEON] : *Le Militaire philosophe, ou Difficultés sur la religion, proposées au R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire*, par un ancien officier.

Petit in-8°, de 193 p.
Deux éditions datées « Londres, MDCCLXVIII ».
D'après BACHAUMONT (31 oct. 1767), il aurait été réimprimé en feuilleton dans le *Courrier du Bas-Rhin.* La dernière partie est attribuée à d'Holbach.
Réimprimé en 1770 et 1776.

1768 [D'HOLBACH] : *La Contagion Sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition*, ouvrage traduit de l'Anglais [de Jean TRENCHARD], *Prima mali labes.* Londres, 1768. T. I, 170 p. — T. II, 184 p.

L'avertissement dit que l'ouvrage a paru anonymement en Angleterre en 1709, mais qu'on y reconnaît « la touchc ct les principes » de Trenchard, « homme très distingué dans le parti des Whigs ».
Barbier déclare que cette traduction est entièrement supposée.
Réimprimé en 1797. Traduction espagnole en 1822 (Paris).

1768 [D'HOLBACH] : *Lettres à Eugénie, ou Préservatif contre les préjugés.* — Épigr. de Lucrèce.

A Londres, 1768.
2 vol. in-12, de XII + 188 p. et 167 p.
En tête, un avertissement [de NAIGEON].

Attribué sur la page de titre à un Épicurien de Sceaux. Réimprimé en 1792, dans les *Œuvres* de Fréret.

Traductions espagnole, 1810 (Paris, chez Didot, attribué à Fréret), 1823 (Madrid); anglaise, 1819 (dans le *Deist* de Carlile), 1823 (New-York), 1857 (Boston).

1768. *Traduction* [Annet, P.] : *David, ou l'Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu*, ouvrage traduit de l'Anglais.
A Londres, 1768. — vi + 190 p.

Traduction de *History of the Man after God's own heart* (1761, 1764, 1819, publié par Carlile, dans le *Deist*).

1768. *Traduction.* Collins, A. : *Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, avec un Essai de critique sur les Prophètes et les Prophéties en général.

Ouvrages traduits de l'Anglais, Londres, 1768.
In-8° de ii + 234 p.
L'*Essai*... est probablement de d'Holbach.

1768. *Traduction. De la Cruauté religieuse.*
A Londres, 1768.

Traduit de *Considerations upon war, upon cruelty in general, and religions cruelty in particular* (1761).
Réimprimé en 1769 et 1775, et dans les *Œuvres* de Boulanger, en 1794.

1768. *Traduction.* Toland, John : *Lettres philosophiques* sur l'origine des Préjugés, du Dogme de l'Immortalité de l'âme, de l'Idolâtrie et de la Superstition; sur le Système de Spinoza et sur l'origine du mouvement dans la matière. Traduites de l'Anglais, de J. Toland.
A Londres, 1768. — In-8°, 267 p.

Traduction des *Letters to Serena* (1704). Les deux notes, pages 81 et 157, attribuées à Fréret, sont plus probablement de Naigeon.

1768. *Éditeur.* Lucretius : *De la Nature des Choses.*

Texte, avec la traduction de La Grange, précepteur des enfants de d'Holbach, probablement revue par Naigeon et Diderot.

[1769] [D'Holbach] : *L'Esprit du Judaïsme, ou Examen raisonné de la loi de Moïse et de son influence sur la religion chrétienne.*
Londres, 1770.

In-8° de xxii + 201 p.
Daté « 1770 » et attribué à Collins. Sert d'introduction à l'*Histoire critique de Jésus-Christ.*

[1769] [D'Holbach]. *Essai sur les Préjugés, ou de l'Influence des opinions sur les mœurs et sur le bonheur des hommes*, ouvrage contenant l'apologie de la philosophie, par M. D. M. [Dumarsais].
Londres, 1770. — In-8° de 394 p.

Daté « London, MDCCLXX ». Réimprimé en 1792, 1822, 1886 (attribué à DUMARSAIS). Figure dans les *Œuvres* de DUMARSAIS, 1797. Traduction espagnole, 1823 (Paris).
La paternité de d'HOLBACH n'est pas certaine.

1769. *Éditeur :* J. CRELLIUS : *De la Tolérance dans la religion, ou de la Liberté de Conscience*, suivi de *l'Intolérance convaincue de crime et de folie*, ouvrage traduit de l'Anglais.
Londres, 1769.

In-12 de 174 p.
Version revue de la traduction (1687) d'un livre écrit en 1637, par CRELLIUS (Junii Bruti, Poloni, Vindiciæ pro Religionis libertate), déjà traduit en 1687. Le second traité est adapté par d'HOLBACH, de l'*Independent Whig.*

1769. *Traduction : L'Enfer détruit, ou Examen raisonné du dogme de l'éternité des peines*, ouvrages traduits de l'anglais.
A Londres, 1769.

In-12 de 164 p.
Suivi d'une Dissertation critique sur les peines de l'Enfer, par WHITEFORT.
Consiste en deux traités, dont le second est la traduction de *Of the torments of Hell : the foundations and pillars thereof discovered, searched, shaken, removed* (London, 1658). En 1823, J. W. TRUST (l'un des commis de Carlile) publia *Hell destroyed : now first translated from the french of d'Alembert.*

[1769] *Éditeur* ou *Traducteur :* WOOLSTON, T. : *Discours sur les miracles de Jésus-Christ.* Traduits de l'Anglais de WOOLSTON. — XVIIIe siècle.

2 vol. de XII + 275 p. et VIII + 239 p.
Il existe un ancien manuscrit de la traduction à la Bibliothèque nationale (13.224). Il n'est pas certain que d'Holbach ait rédigé cette traduction.

1769 [NAIGEON], *éditeur : Opinions des anciens sur les Juifs*, suivi des *Réflexions impartiales sur l'Évangile.*

Copies ms. à la Bibl. de l'Arsenal (2.091), nationale (13.213). Cf. BACHAUMONT, 22 mars 1769. Les *Réflexions...* sont attribuées par BARBIER à un « Celse moderne » anonyme; par LANSON, à Mirabaud et par BACHAUMONT, à Fréret. Réimprimé en 1777, sous le nom de FRÉRET, *Examen critique du Nouveau Testament;* et dans les *Œuvres* de FRÉRET, 1787, 1792.

1770 [D'HOLBACH] : *Examen critique de la vie et des écrits de Saint Paul*, avec une *Dissertation sur saint Pierre*, par feu M. BOULANGER, Londres, 1770.

In-8° de III + 208 p.
Cf. *Histoire critique de Jésus-Christ*, p. 346. BACHAUMONT parle

du ms. de BOULANGER sur *Saint Pierre* (19 janv. 1765). A été aussi attribué à Peter ANET.

Réimprimé en 1790 et en 1794, dans les *Œuvres* de BOULANGER.

1770 [D'HOLBACH] : *Histoire critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée des Évangiles (Ecce Homo).*

Deux éditions, sans date.

Traductions anglaises, 1799 (Edimbourg), 1813 (D. I. Easton), 1823 (R. CARLILE), sous le titre *Ecce Homo.*

Traduction espagnole, 1822 (Londres).

BARBIER indique une édition sous le titre *Ecce Homo* (1799), avec une 2e édition à Londres, 1813, in-8°, VIII-344 p. La page de titre porte : « traduit de l'anglais ».

1770 [D'HOLBACH] : *Système de la Nature, ou des Lois du monde physique et du monde moral,* par M. MIRABAUD, secrétaire perpétuel et l'un des Quarante de l'Académie française.
Londres, 1770. — 2 vol. in-8° de 366 et 408 p.

Deux éditions en 1770. L'une des éditions (gr. in-8°) contient dans quelques exemplaires un *Discours* préliminaire, imprimé à part (à 25 exemplaires d'après WALFERDIN).

Réimprimé en 1771, 1774, 1775, 1777, 1780, 1781, 1795, 1797, 1820, 1821 (pour la première fois sous le nom de D'HOLBACH), 1822.

Traductions anglaises à Londres, 1797, 1816, 1820 (DAVISON), 1834 (WATSON, avec une introduction biographique de J. HIBBERT), 1840, 1863 (éd. de poche Truelove), 1884 (Bradlaugh). Aux États-Unis : 1808 (Philadelphie, New York); 1853 (Boston).

Traduction espagnole, 1822 (Paris). Traduction allemande, 1823, 1841 (Biedermann), 1843, 1851. Traduction russe, 1924 (Moscou).

1770 [D'HOLBACH] : *Tableau des Saints, ou Examen de l'esprit, de la conduite, des maximes, et du mérite des personnages que le christianisme révère et propose pour modèles.*

Londres, 1770.

2 vol. « A Londres », XXXVIII-280 et 286 p.

1770. *Éditeur :* OROBIO DE CASTRO, Isaac : *Israël vengé, ou Exposition naturelle des prophéties que les Chrétiens appliquent à Jésus, leur prétendu Messie.*

A Londres, 1770.

In-8° de 243 p.

Traduction anglaise, 1823 (publiée par R. CARLILE).

1770 [NAIGEON, J.-A.] *Éditeur : Recueil philosophique.*

2 volumes

comprenant [D'HOLBACH], *Réflexions sur les craintes de la mort,* et *Problème important : la Religion est-elle nécessaire à la morale, et utile à la politique?* — BOULANGER, *Dissertation sur Elie et Enoch.* — DUMARSAIS, *Le Philosophe; Réponse* à la réfutation par l'abbé BER-

gier de l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne.* — [Diderot], *Pensées sur la religion* et *De la suffisance de la religion naturelle.* — [Hume], *Dissertation sur l'immortalité de l'âme* et *Dissertation sur le suicide.* — Tindal, Extrait de *Le Christianisme aussi ancien que le monde.*

1772 [D'Holbach] : *Le Bon Sens, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, par l'auteur du *Système de la Nature.* (Detexit quo doloso vaticinandi furore sacerdotes mysteria, illis saepe ignota, audacter publicant. Petronii Satyricon.)
A Londres, 1772. — x + 266 p.
[Préface; texte divisé en 206 paragraphes numérotés; les titres de chapitres n'apparaissent que dans la réédition de 1830].
Deux éditions au moins en 1772. Réimprimé en 1773, 1774 et souvent réédité dans la suite avec le Résumé du *Testament du curé Meslier* fait par Voltaire (1791, 1792, 1802, 1830, 1831, 1833, 1834, deux fois), 1865 (Genève), 1905 (Garnier), 1930.
Traductions en anglais (U. S. A.), 1833, *Common Sense;* 1878, *Superstition in all Ages*, 1890, 1910; en allemand, 1857, 1859 (toutes deux à Baltimore). Traduction russe, 1924 (Moscou).

1772. *Traduction :* Hobbes, Thomas : *De la Nature humaine, ou Exposition des facultés, des actions et des passions de l'âme et de leurs causes déduites d'après les principes philosophiques qui ne sont communément ni reçus ni connus.* Ouvrage traduit de l'anglais.
Londres, 1772.
In-8° de iv + 171 p.
Traduit d'après la 2e édition de *Human Nature, or the fondamental Elements of Policy* (1650).

[1772] *Éditeur :* [Fréret] : *Recherches sur les miracles.*
Daté 1773. Cf. Bachaumont, 10 nov. 1772. Reproduit dans les *Œuvres* de Fréret en 1776, 1787, 1792, 1799.

1773 [D'Holbach] : *Politique naturelle, ou Discours sur les vrais principes du gouvernement*, par un ancien magistrat.
Londres, 1773.
In-8°, 2 vol. de 232 et 280 p.
Réimprimé en 1774.
Traduction italienne en 1778 (Mantoue).

1773 [D'Holbach] : *Système social, ou Principes naturels de la morale et de la politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs.*
Londres, 1773.
3 vol. de viii + 228 p.; 174 p. et 166 p.
Réimprimé en 1774 (« par l'auteur du *Système de la Nature* »), 1795, 1822.

1774. *Traduction :* Wallerius, J.-G. : *L'Agriculture réduite à ses vrais principes.*

Ouvrage traduit en français sur la version latine auquel on a ajouté un grand nombre de notes tirées de la version allemande.
A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine, près la rue Dauphine. — 359 p.

1774 [Raynal, G.-T.-F.] : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes.*

7 volumes. D'après Chandé, d'Holbach aurait collaboré, comme Diderot, à cet ouvrage, en particulier aux chapitres sur la morale et la religion, dans le dernier volume.
Réimprimé en 1775, 1780, 1781, 1783, 1820.
Traduction anglaise en 1776, 1777, 1783.

1776 [D'Holbach] : *Éthocratie, ou le gouvernement fondé sur la morale* (Constituit bonos mores civitati Princeps. Seneca de Clementia, lib. I). — A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey.

Avertissement, 6 p. texte, 294 p.

1776 [D'Holbach] : *La Morale universelle, ou les Devoirs de l'homme fondés sur sa nature.*

A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey.

3 vol., de xxx + 448 p.; 334 et 364 p.
Réimprimé en 1792 (Tours), 1798, 1820 (Masson).
Traduction espagnole en 1838 (Saragosse), 1840 (Madrid).

(1778) *Éditeur.* Sénèque : Les *Œuvres* de Sénèque le philosophe, traduites en français par feu M. La Grange; avec des notes de critique, d'histoire et de littérature.

A Paris, chez les Frères de Bure, libraires, quai des Augustins, 1778.

7 volumes. Traduction commencée par La Grange, précepteur des enfants du baron, et complétée par Naigeon. Avec un *Essai* et un *Apologue* de Diderot. Les *Questions naturelles* (6e vol.) ont été annotées par Darcet, Desmarets et d'Holbach.
La page de titre porte « 1779 », Édition revue en 1781.

1790. D'Holbach : *Éléments de la morale universelle, ou catéchisme de la nature*, par feu M. le baron d'Holbach.

Paris, de Bure, 1790.

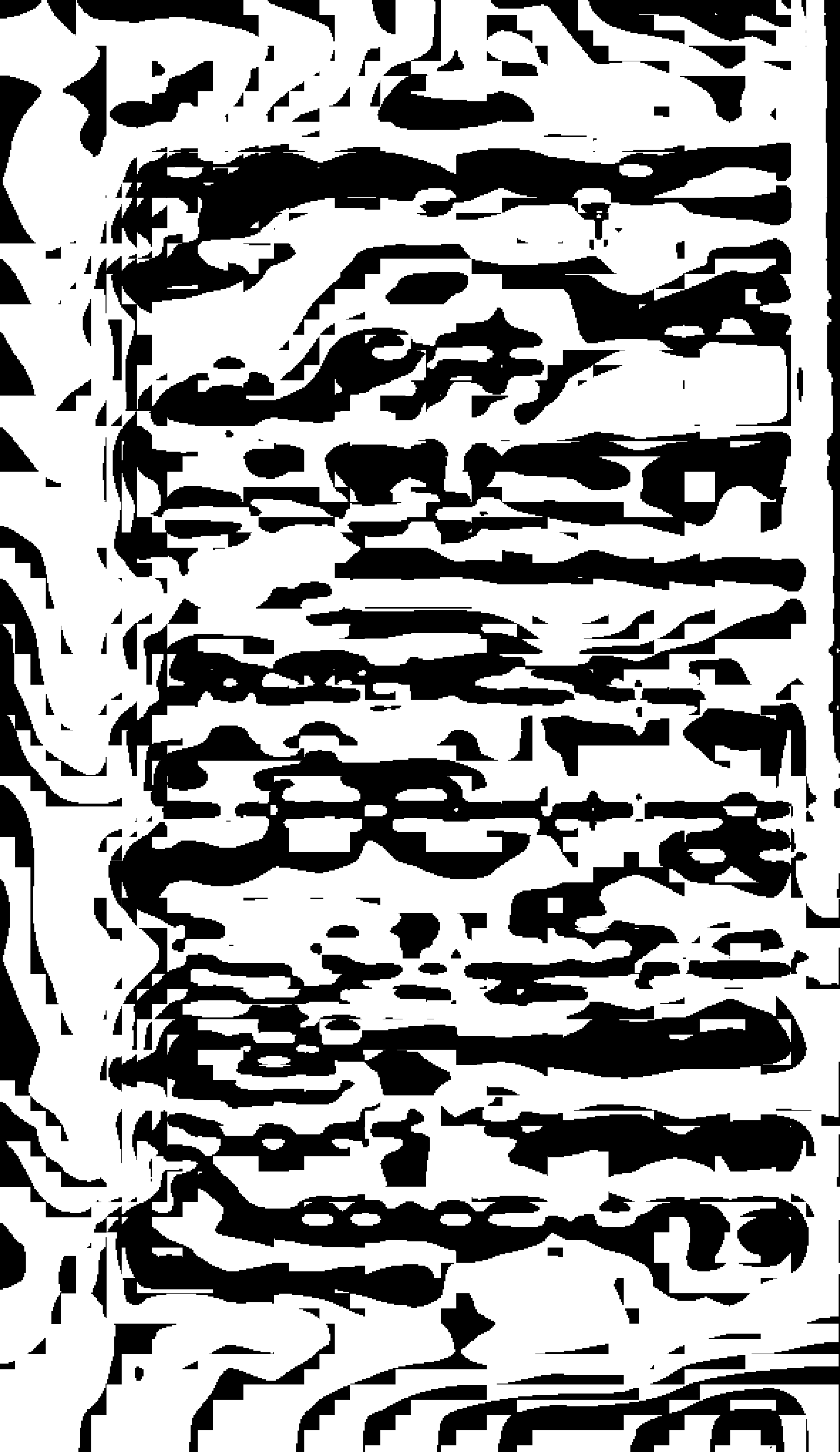
Publication posthume, faite probablement par Naigeon, qui a dû remanier sérieusement le manuscrit.
Traductions espagnoles en 1820, 1823.

1790. D'Holbach : *Essai sur l'art de ramper, à l'usage des courtisans*, facétie philosophique tirée des manuscrits de feu M. le baron d'Holbach.

Inséré par Meister dans la *Correspondance littéraire* (déc. 1790), puis réimprimé séparément à Paris (Impr. de Fournier, 1831, in-8o de 8 p.).
Probablement écrit vers 1770.

SEPTIÈME PARTIE

Notes et Annexes



Note 1 (page 36).

La position philosophique de Diderot en 1749. — Plusieurs auteurs ont récemment examiné la première philosophie de Diderot. Malheureusement, ils ne se sont guère préoccupés de la rencontre de Diderot avec d'Holbach. Luppol ne s'y arrête pas (*Diderot*, Paris, 1936). F. Venturi, dans son livre sur *la Jeunesse de Diderot* (Paris, 1936) ne cite même pas d'Holbach, ce qui paraît un peu excessif. J. Luc (*Diderot*, Paris, 1938) ne cite d'Holbach que pour le différencier de son ami. — Pour comprendre la pente naturelle de Diderot vers l'athéisme, il est bon de se remettre en mémoire son adaptation de l'Essai théiste de Shaftesbury, où, dès 1745, se souvenant du traitement de Spinoza par Bayle, il soutient que l'athée peut être le meilleur citoyen et le plus parfait honnête homme. En 1749, il répète la même chose dans sa lettre à Voltaire, en ajoutant cette fois qu'il fréquente des athées. Et en 1752, au moment où il rend publique, dans le tome II de l'*Encyclopédie*, sa liaison avec le jeune d'Holbach, il écrit la *Suite de l'Apologie de l'abbé de Prades*, qui engage le combat contre le christianisme sous couleur d'en défendre l'esprit. Voici ce qu'il écrit dans l'*Essai :* « — La religion produira beaucoup de mal ou beaucoup de bien, selon qu'elle sera bonne ou mauvaise. Il n'en est pas de même de l'athéisme : il peut, à la vérité, occasionner la confusion des idées d'injustice et d'équité; mais ce n'est pas en qualité pure et simple d'athéisme; c'est un mal réservé aux cultes dépravés — » (*Œuvres*, Éd. Brière, t. I, 71). D'ailleurs, « chez les peuples qui n'ont pas l'ombre de religion, ne remarque-t-on pas entre les hommes la même diversité de caractères que dans les contrées éclairées? » (p. 74). « Quant à l'athéisme, le décri des avantages de la vertu n'est pas une conséquence directe de cette hypothèse. Pour être convaincu qu'il y a du profit à être vertueux, il n'est pas nécessaire de croire en Dieu »; et Diderot cite en note Hobbes, qui était « bon citoyen, bon parent, bon ami, et ne croyait point en Dieu » (p. 87). Dans la *Suite à l'Apologie*, il écrira des apologistes de la religion : « Si je trouve que Descartes, Clarke et Malebranche n'ont guère lancé que des traits impuissants contre les matérialistes, cela ne m'empêche pas de les regarder comme des génies rares » (*Ibid.*, p. 446)

M. J. Thomas (*l'Humanisme de Diderot*, Paris, 1938) écrit sans beaucoup de nuances que les amis de Diderot n'ont fait que lui nuire, en l'utilisant à toutes fins : « — Quant à d'Holbach, si lourd que fût son style, il ne suffirait pas à dépouiller de tout piquant les idées de Diderot : l'honnête baron récupérait en renommée philosophique ce qu'il dépensait pour nourrir et divertir son hôte. » — C'est la division du travail entre les deux amis que n'a pas non plus comprise M. Luc, qui écrit à propos de leur création littéraire, du travail de l'écrivain : « Un d'Holbach n'est peut-être qu'un brillant anarchiste; mais son ami Diderot sait parler en homme de métier » (J. Luc, *loc. cit.*, p. 18). Brillant anarchiste? Voilà une curieuse appréciation!

Certains auteurs ont attribué à Diderot un *Entretien entre l'abbé Barthélemy et Diderot* (1772-73), qui ne fait qu'embrouiller la question. (Cf. l'éd. originale, Paris, Messein, 1921, et Diderot, *Pensées philosophiques*, coll. Génie de la France, Gallimard). Dans cet *Entretien*, on lit : « — — *L'Abbé*. Cependant, vous-même, Diderot, n'avez-vous pas proclamé parfois l'existence de cet horloger [Dieu]? — *Diderot*. Une lettre à Voltaire... C'était pour lui faire plaisir... Ah! vous avez vu ce grimoire! Voici ce qui m'arrive, l'Abbé : quand je suis avec des athées, puisque athées il y a, tous les arguments en faveur de l'existence de Dieu me sautent à l'esprit; quand je me trouve avec des croyants, c'est l'inverse : je vois surgir devant moi et malgré moi tout ce qui combat, sape et démolit la divinité. » Ce dialogue est certainement apocryphe. Le style de Diderot ne s'y retrouve nulle part. Il est probablement dû à la plume d'un ami, mais ne porte pas la griffe du maître. D'ailleurs, ce passage où Diderot chercherait assez platement à s'innocenter de sa lettre à Voltaire est tout à fait contraire à son attitude constante. Diderot ne s'est jamais préoccupé d' « unifier » sa biographie. La vérité est qu'en 1749, Diderot n'était pas encore lui-même un athée conséquent. Autrement, il lui aurait aussi fallu désavouer l'*Essai*... et les *Pensées sur l'Interprétation de la Nature*.

Note 2 (page 44).

Assézat attribue à Diderot l'*Arrêt rendu...*, la réponse au *Petit Prophète de Bœhmischbroda*, c'est-à-dire à Grimm, et *Les Trois chapitres* (en style du *Petit Prophète*), qui sont un compte rendu du *Devin du Village*. Il reconnaît qu'on attribuait généralement l'*Arrêt* à d'Holbach. Mais M. A.-P. Malassis aurait découvert « un recueil formé par Rousseau, pour sa bibliothèque, des brochures de ses amis d'alors et de lui-même sur la *Querelle des Bouffons*. Or, les trois pièces mentionnées ci-dessus se trouvent dans ce recueil, et à chacune d'elles Rousseau a ajouté, de sa main, au titre : « *par M. Diderot* » (Cf. Poulet-Malassis, *La Querelle des Bouffons*, Paris, in-8° de 24 p. tiré à 100 ex.). « L'attribution au baron d'Holbach est de Barbier, c'est-à-dire qu'elle n'a paru que plus d'un demi-siècle après la publication de la brochure. Pour tout ce qui concernait les faits et gestes de la société d'Holbach, Barbier était bien informé, et à défaut de l'affirmation de Rousseau, la sienne aurait une valeur exceptionnelle. C'est,

en effet, de Naigeon que Barbier tirait ses renseignements; mais, en 1753, Naigeon, né en 1738, était trop jeune. Il n'a pu voir les choses de près que beaucoup plus tard, et celles-ci étant dans les infiniment petites, il a pu négliger de s'en expliquer avec Diderot et d'Holbach, et, à l'inspection seule de la pièce, déclarer qu'elle n'était pas du premier. » On n'y trouve pas, reconnaît Assézat, la marque que Diderot met d'habitude à tout ce qu'il touche. Il l'aurait rédigée en soupant après l'Opéra, comme secrétaire d'un groupe d'amis plutôt que comme auteur. Mais, dans ces conditions, compte tenu du contenu de la brochure, mieux vaut admettre que c'est d'Holbach qui a tenu la plume pour une petite société. Rousseau n'en était pas à une erreur près. (Cf. *Œuv. comp. de Diderot*, t. XII, p. 140.)

Note 3 (page 67).

Voici un autre des dialogues où Mme d'Aine tient tête à ses hôtes : « A propos, savez-vous que Mme d'Aine est devenue esprit fort? Il y a quelques jours qu'elle nous a déclaré qu'elle croyait que son âme pourrirait dans la terre avec son corps. « Mais pourquoi priez-vous donc Dieu? — Ma foi, je n'en sais rien. — Vous ne croyez donc pas à la Messe? — Un jour j'y crois, un jour je n'y crois pas. — Mais le jour que vous y croyez? — Ce jour-là, j'ai de l'humeur. — Et allez-vous à confesse? — Quoi faire? — Dire vos péchés. — Je n'en fais point; et quand j'en ferais et que je les aurais dits à un prêtre, est-ce qu'ils en seraient moins faits? — Vous ne craignez donc point l'enfer? — Pas plus que je n'espère le paradis. — Mais où avez-vous pris tout cela? — Dans les belles conversations de mon gendre : il faudrait, par ma foi, avoir une bonne provision de religion pour en avoir gardé une miette avec lui. Tenez, mon gendre, c'est vous qui avez barbouillé tout mon catéchisme; vous en répondrez devant Dieu. — Vous croyez donc en Dieu? — En Dieu! il y a si longtemps que je n'y ai pensé, que je ne saurais vous dire ni oui ni non. Tout ce que je sais, c'est que si je suis damnée, je ne serai pas toute seule; et quand j'irais à confesse, que j'entendrais la messe, il n'en serait ni plus ou moins. Ce n'est pas la peine de se tant tourmenter pour rien. Si cela m'était venu quand j'étais jeune, j'aurais peut-être fait beaucoup de petites choses douces que je n'ai pas faites. Mais aujour d'hui, je ne sais pas pourquoi je ne crois rien. Cela ne me vaut pas un fétu. Si je ne lis pas la Bible, il faudra que je lise des romans; sans cela je m'ennuirai comme un chien. — Mais la Bible est un fort bon roman. — Je ne l'ai jamais lue dans cet esprit-là; demain je commence; cela me fera peut-être rire. — Lisez d'abord Ezechiel. — Ah! oui; à cause de cette Olla et de cette Obba, et de ces Assyriens qui... — Et dont il n'y a plus aujourd'hui. — Et qu'est-ce que cela me fait qu'il y en ait ou non? Il ne m'en viendra pas un; et quand il m'en viendrait une douzaine?... — Vous croyez que vous les enverriez à votre voisine? — C'est selon le moment. — Vous avez donc encore des moments? — Pourquoi pas? Ma foi, je crois que les femmes en ont jusqu'au tombeau; que c'est là leur dernier signe de vie; quand cela est mort en elles, le reste est bien mort. Vous riez tous, mais

croyez que celles qui disent autrement sont des menteuses; je vous révèle là notre secret. — Oh! nous n'en abuserons pas. — Je le crois bien. Encore, ne sais-je : si vous n'aviez pour tout partage qu'une femme de mon âge, je veux mourir si je la croyais en sûreté, ni vous non plus. Mais revenons à notre incrédulité. — Non; laissons-la... Il me semble que ce que nous disons est plus drôle. — Ma foi, vous avez raison. » Et voilà la soirée qui se passe à dire des folies, mais des folies, Dieu sait quelles » (*Lettres à S. Volland*, III, 117) .

Au Grandval, on verra encore le baron de Dieskou, Saint-Lambert, le chevalier de Chastellux, Morellet, Suard, le comte de Creutz, le docteur Roux, Darcet, l'abbé Coyer, qui encore? Le docteur Gatti, le prince de Saxe-Gotha, le baron de Gleichen.

Diderot nous a laissé d'autres croquis de la vie au Grandval, plus tard, en 1767. Il y a peu de changement : « Un peu de travail le matin, une partie de billard, ou un peu de causerie au coin du feu en attendant le dîner; un dîner qui ne finit point; et puis des promenades... Après ces énormes promenades dont nous trompons la longueur par une variété de conversations politiques, littéraires et métaphysiques, nous nous mettons à notre aise; nous commençons un piquet à écrire que nous finissons après souper; et puis, le bougeoir à la main, chacun reprend le chemin de son dortoir. Je ne saurais vous dire combien cette vie innocente, tranquille et saine m'accommode! (II, p. 103).

« ...C'est donc le Grandval que j'habite à présent, et qui me gardera jusqu'à la fin du mois. Il était temps que j'y arrivasse au secours de la femme, de la belle-mère, des enfants, de l'instituteur, tous excédés de la mauvaise humeur de notre baron que je crois condamné au malheur, au milieu des choses qui suffiraient au bonheur de dix autres. Je lis ses ouvrages. Je le promène. Je le secoue; il va bien. Nos journées ici se ressemblent toutes; nous nous levons de bon matin; nous déjeunons gaiement; nous travaillons, nous dînons ferme et longtemps; nous digérons en plaisantant sur de grands canapés. Nous faisons deux ou trois tours de passe-dix ruineux; nous prenons nos bâtons, et nous tentons des promenades immenses. De retour, nous nous mettons tous en bonnet de nuit. Cohaut et la baronne prennent leurs luths; ou nous prenons des cartes; le souper sonne; nous soupons, car il faut souper, sous peine de déplaire à la maîtresse de maison. Après souper, nous causons, et cette causerie nous mène quelquefois fort loin. Nous nous couchons dans des lits si bons qu'on n'y saurait dormir, et le lendemain nous recommençons » (II, 94).

Note 4 (page 90).

M. Henri Guillemin (*Cette Affaire infernale*, l'affaire J.-J. Rousseau-Hume, 1766. Paris, 1942, 354 p.) vient de publier un livre dans lequel on trouve tout le dossier de l'affaire, beaucoup de courtes citations de lettres, mais peu de commentaires sur le fond. L'auteur, qui ne se cache guère d'être clérical et qui cherche avant tout à noircir les sataniques Encyclopédistes, a le tort de reprendre sans critique le thème du complot, avec conspiration, conseils de guerre,

état-major, ordres, manœuvres combinées, etc. C'est une tradition qui remonte à Mme de Genlis et à l'abbé Barruel. Il eût été beaucoup plus intéressant d'analyser les différents courants qui se heurtaient à ce propos dans le camp philosophique. D'ailleurs, sur le fond, Rousseau, comme Diderot et d'Holbach, ont toujours parlé clairement; le reste n'est que de la très petite histoire : il s'agissait du combat des rationalistes contre le rénovateur du sentiment religieux. Or, l'Être suprême de Rousseau devait finir par triompher un moment de l'Athéisme, mais sous les traits de Robespierre; voilà qui doit bien étonner le bon M. Guillemin.

M. Guillemin cite plusieurs lettres de la correspondance échangée entre d'Holbach et Hume, qui montrent plutôt la patience du baron. — Le 17 juillet 1766, d'Holbach à Hume : « Le public juge communément très mal des querelles dont on le rend l'arbitre... » Nous aussi, nous avons été « attaqués, noircis, dénoncés au public par celui dont vous vous plaignez aujourd'hui » — et nous n'avons rien publié. Et le 18 août : « Gardez le silence; c'est « le bon parti »; il faut y persister jusqu'à ce que votre adversaire vous force à le rompre... Ce serait un miracle s'il se tenait tranquille... J'apprends qu'il a écrit une lettre à son libraire... Je ne sais ce qu'elle contient vu qu'il (Rousseau) lui défend de la communiquer à personne, sinon à quelques amis... Cependant on assure qu'il n'entreprend point de se justifier. » C'est seulement le 1er septembre qu'il se ravise : « Ainsi que vos amis d'ici, je me vois forcé de changer d'avis. Quelques personnes qui ont lu la lettre que votre ingrat a écrite au libraire Guy assurent qu'elle vous est injurieuse, qu'elle contient un défi... La plupart de ceux qui s'intéressent à vous, Monsieur, pensent que vous ne pouvez guère vous dispenser de publier une justification. Cela devient nécessaire... M. Suard m'apprend que des personnes de ses amis reçoivent une quantité de lettres de Genève et de la Suisse par lesquelles on vous accuse... Rousseau prépare des Mémoires de sa vie... Il est important de le prévenir... Il faut céder à la nécessité. »

D'Holbach aurait ensuite écrit à un destinataire inconnu, peut-être l'avocat encyclopédiste Servan, de Grenoble : « Cet ouvrage (l'*Exposé succinct*, de Hume) a porté un furieux coup à la réputation morale de Jean-Jacques, à qui il ne reste guère d'autre parti que de devenir totalement fou, ce qui ne peut lui coûter beaucoup de peines » (p. 292, M. Guillemin cite cette lettre sans références).

Voici le témoignage de Ginguené sur la querelle avec Rousseau : « J'ai connu M. d'Holbach et j'applaudis de bon cœur à tout ce que des amis publient d'honorable pour sa mémoire; mais avec sa bonne et douce figure, on ne peut nier qu'il n'eût quelque penchant au persiflage, quelque chose de narquois dans le sourire, et l'esprit un peu goguenard... Si tout le monde n'aime pas et n'admire pas également Rousseau, il n'est du moins pas ordinaire de l'entendre appeler gueux, un drôle, un vil coquin, un infâme scélérat. Or... je n'ai connu presque personne de l'intime société de M. d'Holbach qui n'employât, en parlant de Jean-Jacques, ces qualifications injurieuses... » (p. 87).

Voici enfin la lettre de Cerutti, souvent citée, qui met dans la bouche de d'Holbach les paroles suivantes :

« Rien n'était plus commun que la conversation ordinaire de Jean-Jacques; mais elle devenait réellement sublime ou folle dès qu'il était contrarié. J'ai à me reprocher d'avoir multiplié ces contrariétés pour multiplier ces moments d'éclat et de verve... J'étais idolâtre de la musique italienne : il ne l'était pas moins. Son *Devin du Village* ne fut goûté ni prôné par personne autant que moi; mais le génie musical de l'auteur était sujet aux mêmes disparates que ses autres talents. On l'accusa de plagiat : je voulus vérifier. Je ne tendis pas de pièges; mais je hasardai des épreuves. Il s'aperçut de mes défiances, et dès ce moment je perdis son amitié. Ayant perdu ma première femme, je reçus de lui une lettre si touchante que je crus son amitié ranimée par mes chagrins. Je l'accueillis, je le recherchai, je le soignai avec un zèle nouveau, et pour ainsi dire paternel. C'est dans ce moment qu'il venait de se vouer tristement à une bien plate union. On ne peut imaginer un contraste plus affligeant que celui qu'il présentait avec sa Thérèse et son génie. Diderot, Grimm et moi, nous fîmes une conspiration amicale contre ce bizarre et ridicule assemblage. Il fut blessé de notre zèle, indigné de notre désapprobation, et dès ce moment il se tourna avec une véritable fureur contre notre philosophie antithérésienne. Plus nous cherchions à le ramener vers ses anciens principes, plus il s'éloignait des uns et des autres...

« On n'imaginerait jamais, continue M. d'Holbach, la scène qui décida notre rupture. Il dînait chez moi avec plusieurs gens de lettres, Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, l'abbé Raynal, et un curé, qui, après le dîner, nous lut une tragédie de sa façon. Elle était précédée d'un discours sur les compositions théâtrales dont voici la substance. Il distinguait la comédie et la tragédie de cette manière : Dans la comédie, disait-il, il s'agit d'un mariage, et dans la tragédie d'un meurtre. Toute l'intrigue, dans l'une et dans l'autre, roule sur cette péripétie; épousera-t-on, n'épousera-t-on pas? Tuera-t-on, ne tuera-t-on pas? On épousera, on tuera, voilà le premier acte; on n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte : un nouveau moyen de tuer et d'épouser se présente; et voilà le quatrième acte; enfin de guerre lasse, on épouse et l'on tue, c'est le dernier acte. Nous trouvâmes cette tactique si originale qu'il nous fut impossible de répondre sérieusement aux demandes de l'auteur. J'avouerai même que moitié riant, moitié gravement, je persiflai le pauvre curé. Jean-Jacques n'avait pas dit le mot, n'avait pas souri un instant, n'avait pas remué de son fauteuil. Tout à coup il se lève comme un furieux, et s'élançant vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à terre, et dit à l'auteur effrayé : « Votre pièce ne vaut rien, « votre discours est une extravagance; tous ces Messieurs se moquent « vous; sortez d'ici et retournez vicarier dans votre village! » Le curé se lève alors non moins furieux, vomit toutes les injures possibles contre son trop sincère avertisseur, et des injures il aurait passé aux coups et au meurtre tragique, si nous ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, mais qui n'a pas fini, et qui même n'a fait que croître depuis. Diderot, Grimm et moi,

nous avons tenté vainement de le ramener, il fuyait devant nous. Ensuite sont arrivées toutes ses infortunes auxquelles nous n'avions de part que notre affliction. Il regardait notre affliction comme un jeu, et ses malheurs comme notre ouvrage... »

Note 5 (page 73).

G. V. Plekhanov, qui a consacré une bonne étude à d'Holbach (*Beiträge zur Geschichte des Materialimus*, Stuttgart, 3e éd., 1921, 1re partie), écrit : « D'Holbach fut un théoricien de la bourgeoisie jusqu'à la moelle des os, jusqu'au pédantisme » (p. 39).

Avec plus de nuances, J. Luc note dans son livre sur *Diderot :* « L'athéisme de Diderot, de Naigeon, des amis du baron d'Holbach, me paraît moins l'expression particulièrement heureuse d'une opinion commune à la grande masse de la bourgeoisie que la synthèse courageuse des conséquences philosophiques du non-conformisme pratique qui imprègne, vers 1770, toutes les couches du « conglomérat » formé par le Tiers » (p. 36).

Note 6 (page 136).

Les persécutions contre l'œuvre du baron d'Holbach après 1815. — Nous reproduisons ci-après quelques-unes des condamnations encourues après 1815 par les rééditeurs de d'Holbach.

Il ne faut pas oublier que cette proscription s'étendait, par un ordre de police du 15 octobre 1824, à l'ensemble de l'œuvre du baron. C'était en partie la conséquence des nombreuses réimpressions des années 1820-1822. Ajoutons que la même proscription atteignait J.-J. Rousseau, Diderot, et partiellement Voltaire.

Le Bon sens, ou Idées naturelles opposées aux Idées surnaturelles.

A été condamné à la destruction, pour outrages à la morale publique et religieuse :

1. Par jugement du Tribunal de la Seine en date du 20 avril 1824 (pas d'insertion au *Moniteur*).

2. Par arrêt de la Cour d'Assises du Nord, le 22 février 1835, condamnant J. Artigues, colporteur, à 1 an d'emprisonnement et 500 francs d'amende pour mise en vente dudit ouvrage (*Moniteur* du 7 avril 1835).

3. Par arrêt de la Cour royale de Douai, 1er septembre 1837, condamnant Spony, dit Eslon, colporteur, à la même peine que ci-dessus (*Moniteur* du 18 mai 1838).

4. Par arrêt de la Cour d'Assises de Vienne, du 12 décembre 1838, condamnant Henri Clouzot, marchand-libraire à Niort, et A.-J. Porterié et J.-B. Porterié, marchands-colporteurs, chacun à 10 francs d'amende pour mise en vente dudit ouvrage et d'autres mauvais livres (*Moniteur* du 9 juin 1839).

La suppression est aussi ordonnée par ordre de police du 15 octobre 1825.

Lettres à Eugénie, ou préservatif contre les Préjugés.

Mis à l'index par mesure de polic e en 1825.

Le Système de la Nature.

La destruction en a été ordonnée au XIXe siècle.

1. Par arrêt de la Cour royale de Paris, 29 mai 1823, condamnant P. Domère, libraire à Paris, à 6 mois de prison et 1 000 francs d'amende pour publication d'un ouvrage contenant des outrages à la morale publique et à toutes les religions (*Moniteur* du 26 mars 1825).

2. Par arrêt de la même Cour, le 19 juin 1829.

3. Un arrêt de la Cour royale de Paris, 15 novembre 1823, a déclaré bonne et valable la saisie de la traduction espagnole du susdit écrit : « Sistema de la naturaleza, con notas y correcciones por Diderot. » Trad. al castell. por F. A. F. ***, Paris, Masson hijo, 1822, 4 vol. in-8o.

Système social ou...

Réimprimé en 1822, par Niogret. La destruction de cet écrit, contenant des outrages à la religion de l'État, et des attaques à la dignité royale, a été ordonné par arrêt de la Cour royale de Paris, 1er mars 1823, condamnant en outre J.-B. Niogret, libraire, à 3 mois d'emprisonnement et 1 000 francs d'amende (*Moniteur* des 15 mars 1823 et 26 mars 1825).

(Voyez F. DRUJON, *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés depuis le 21 octobre 1814 jusqu'au 31 juillet 1877*. Paris, 1879; et G. PEIGNOT, *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés*, Paris, 1805, 2 vol.).

Note 7 (page 132).

Sur le salon de Mme Helvétius à la fin du siècle, consulter A. KEIM, *Helvétius;* MIGNET, *Notices et Portraits*, II (Cabanis); F. PICAVET, *Les Idéologues* (1891); A. GUILLOIS, *Le Salon de Mme Helvétius* (1894) GUINGUÉNÉ, art. *Cabanis* dans la *Biographie universelle* de MICHAUD.

Note 8 (page 134).

On connaît deux portraits certains de d'Holbach. Ce sont deux dessins de Carmontelle. La *Correspondance littéraire* cite (XV, 418) un buste en plâtre par Félix le Comte, qui figura au Salon de 1789, et un portrait gravé par Robinson, d'après La Tour, probablement apocryphe. Varin grava un portrait de Charlotte-Suzanne d'Aine, seconde femme du baron.

Note 9 (page 134).

Le catalogue de la bibliothèque du baron d'Holbach a été imprimé par Debure Aîné en 1789. Il comprenait 2 777 numéros, plus 179 ouvrages en allemand. Elle fut vendue le 14 juin 1790 dans son hôtel. La vente des collections eut lieu le 16 mars 1789. Elle produisit 40 000 livres. La *Correspondance littéraire* (XV, 418) a décrit un certain nombre des tableaux et sculptures qui y figuraient.

Note 10 (page 135).

L'adresse de Naigeon à l'Assemblée nationale comporte deux parties : *a*) doit-on parler de Dieu et en général d'une religion dans une Déclaration des Droits de l'Homme? *b*) la liberté des opinions, quel qu'en soit l'objet, celle du culte et la liberté de la presse, peuvent-elles être circonscrites et gênées par la législation? Il répond pour *a*) par la négative, admettant qu'on se serve des églises « comme l'asile ou les petites maisons d'une certaine espèce d'imbéciles, qui pourraient devenir furieux, si on les négligeait entièrement », et pour *b*) par la négative : la liberté doit être illimitée pour la parole comme pour la presse.

Note 11 (page 135).

L'opinion de Robespierre, d'ailleurs ouvertement inspirée par les exigences politiques de l'heure, mérite d'être rappelée ici :

« Ne consultez que le bien de la patrie et les intérêts de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui console et qui élève les âmes doit être accueillie... Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la Divinité n'existe pas, ô toi qui te passionnes pour cette aride doctrine, et qui ne te passionnas jamais pour la patrie? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu, que son âme n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau? L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentiments plus purs et plus élevés que celle de son immortalité? Lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables et pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace pour braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté?... Si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme n'étaient que des songes, elles seraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'esprit humain.

« Je n'ai pas besoin d'observer qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès à aucune opinion philosophique en particulier, ni de contester que tel philosophe peut être vertueux, quelles que soient ses opinions, et même en dépit d'elles, par la force d'un naturel heureux ou d'une raison supérieure. Il s'agit de considérer seulement l'athéisme comme national et lié à un système de conspiration contre la République. Eh, que vous importent à vous, législateurs, les hypothèses diverses par lesquelles certains philosophes expliquent les phénomènes de la nature? Vous pouvez abandonner tous ces objets à leurs disputes éternelles : ce n'est ni comme métaphysiciens, ni comme théologiens, que vous devez les envisager. Aux yeux du législateur, tout ce qui est utile au monde et bon dans la pratique est la vérité. L'idée de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme est un rappel continuel à la justice; elle est donc sociale et républicaine... »

Voici comment il s'exprime sur les Encyclopédistes : « [Leur secte] renfermait quelques hommes estimables et un plus grand nombre de charlatans ambitieux. Plusieurs de ses chefs étaient devenus des

personnages considérables dans l'État : quiconque ignorerait son influence et sa politique n'aurait pas une idée complète de la préface de notre révolution. Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple; en matière de morale, elle alla beaucoup au delà de la destruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes; ils faisaient tantôt des livres contre la Cour, et tantôt des dédicaces aux Rois, des discours pour les courtisanes; ils étaient fiers dans leurs écrits, et rampants dans leurs antichambres, etc. » (*Rapport sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains*, 7 mai 1794).

Note 12 (page 50).

A la fable des *dés pipés* de Galiani, d'Holbach répondit de la façon suivante dans une note du *Système* (ch. v, p. 417) : « Serait-on bien étonné s'il y avait dans un cornet cent mille dés, d'en voir sortir cent mille *six* de suite? Oui, sans doute, dira-t-on; mais si ces dés étaient tous *pipés*, on cesserait d'en être surpris. Eh bien, les molécules de la matière étant essentiellement variées par elles-mêmes et par leurs combinaisons, elles sont pipées, pour ainsi dire, d'une infinité de façons différentes. »

Note 13 (page 152).

Boulainvilliers a d'ailleurs développé son activité dans d'autres directions, en particulier l'histoire et l'astrologie, qu'il s'efforçait de concevoir d'une façon empirique, et qui l'a conduit à d'intéressantes notes de psychologie. C'est au Traité de Boulainvilliers sur *l'Astrologie judiciaire* que fait allusion Diderot dans une lettre à son amie : « J'allai dîner chez le baron. Il défendit avec la modération que vous lui connaissez la cause du Boulainvilliers et de l'astrologie judiciaire, et je convins que Saturne faisait à peu près sur nous l'effet d'un atome de poussière sur une horloge de clocher... » (*Lettres à S. Volland*, III, 269). Cette incidente prouve que les manuscrits de Boulainvilliers étaient bien connus chez d'Holbach. Un gros travail a été consacré par Renée Simon aux manuscrits et à la pensée de Boulainvilliers (*H. de Boulainvilliers*, Paris, Boivin, 1939).

Note 14 (page 157).

Voltaire a mis en scène Fréret dans son dialogue *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*. Mais il en fait un déiste : « Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit et qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société », lui fait-il dire. Il travestit Fréret comme il travestit Meslier.

Note 15 (page 205).

Ces auteurs anglais n'étaient pas des inconnus. Voltaire les cite déjà, pêle-mêle avec des auteurs français, sous l'égide du déisme,

dans ses *Lettres anglaises* (1734) : « Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie? Est-ce Pomponace, Montaigne, Le Vayer, Descartes, Gassendi, Bayle, Spinoza, Hobbes, le lord Shaftesbury, le comte de Boulainvilliers, le consul Maillet, Toland, Collins, Flud, Woolston, Becker, l'auteur déguisé sous le nom de Jacques Macé, celui de *l'Espion turc*, celui des *Lettres persanes*, celui des *Lettres juives* [D'ARGENS], celui des *Pensées philosophiques* [DIDEROT]? » (Cf. *Lettres philosophiques*, édition Naves, p. 227).

Note 16 (page 189).

NAIGEON (?) a écrit un *Éloge de Roux*, docteur régent et professeur de Chymie à la Faculté de Paris [A Amsterdam, chez Wetsteins, 1777], nourri de faits fournis par d'Arcet. Il était né en 1726 à Bordeaux, de parents peu aisés. Il étudia chez les Jésuites. En classe de philosophie, il se lie avec d'Arcet « du premier coup d'œil et pour toute la vie »; c'est là qu'il prend goût à Locke et aux mathématiques. Son père voulut en faire un prêtre, mais il *doutait* déjà. Il étudia alors la médecine. Reçu docteur en 1750 à Bordeaux, il vint ensuite à Paris, où il devint précepteur. Tout de suite partisan de l'*Encyclopédie*, il traduit les médecins et chimistes anglais et s'affirme disciple de Rouelle. Il est reçu docteur en médecine à Paris en 1760. D'Holbach le fit travailler pour la Manufacture des Glaces de Saint-Gobain; il devint l'éditeur du *Journal de Médecine* et aida d'Holbach dans ses traductions de chimie. Naigeon dit à ce propos : « Tous ces ouvrages étrangers ont été traduits par M. le baron d'Holbach, à qui la France est redevable en grande partie des meilleures connaissances, soit de chymie, de physique, ou d'histoire naturelle, que l'Allemagne a fournies à l'accroissement des sciences. Ce bienfaiteur désintéressé des lettres, après avoir grossi nos richesses de ces traditions importantes, renvoie à M. Roux le mérite d'en avoir dirigé l'édition. Peu de gens honorent les morts à leurs propres dépens, si cependant c'est perdre quelque chose du sien que de partager avec un ami la gloire d'un travail utile, où l'on a voulu l'associer » (p. 40). Roux fit ensuite un cours de chimie non rétribué. Il mourut le 28 juin 1776. C'était un homme froid, dur, rude, honnête. « Il se passionnait contre les oppresseurs... et pratiquait la vertu sans en parler. » Il était, « malgré la persécution et le décri qui s'attachent à ce nom, philosophe dans la plus pure acception du terme ». Il faisait partie du cercle intime des partisans du baron.

Note 17 (page 190).

M. MEYERSON écrit dans le même sens (*Réel et déterminisme dans la physique quantique*, p. 33) :

« ...Les éléments atomiques, ceux qui entrent véritablement dans la composition des corps, sont certainement, tout comme le phlogistique, des êtres de raison. D'ailleurs, la chimie est née science qualitative, et, en dépit des apparences, elle l'est toujours restée... En

effet, elle est née de cette constatation, qui s'impose à l'observation même la plus rapide, qu'il existe des propriétés, des qualités des corps plus persistantes que d'autres, et que néanmoins, dans certaines circonstances déterminées, ces propriétés se modifient grandement... Ainsi les chimistes, jusqu'aux phlogisticiens inclusivement n'ont nullement procédé, contrairement à ce que l'on entend affirmer fréquemment, de manière antiscientifique en se préoccupant en première ligne de la qualité, et il a fallu le coup d'œil de génie de Lavoisier pour reconnaître qu'il était nécessaire de concevoir le réel tout autrement, tourner résolument le dos à ce qui apparaissait comme la voie la plus directe et placer en première ligne des considérations de poids, que tout le monde avait considérées jusque-là comme à peu près dénuées d'intérêt. » Mais, à l'époque, la considération poids ne paraissait pas spécialement liée à la quantité par opposition à la qualité. (Descartes dit expressément que ce n'est pas le poids qui indique la quantité de matière.)

Note 18 (page 201).

Mme Metzger note qu'avant Newton « la science (des chimistes) n'aspirait pas seulement à être un fidèle tableau de l'expérience; elle prétendait expliquer cette expérience; et cette expérience serait définitive et complète, elle atteindrait la nature des choses » (*loc. cit.*, 84). Après lui, les chimistes rejetèrent ces ambitions cartésiennes et se soumirent aussi au critère expérimental (*id.*, 86-87). M. Brunet développe, dans son travail très complet sur l'*Introduction des théories de Newton en France au* XVIIIe *siècle* (Paris, 1931), des idées analogues.

Note 19 (page 194).

A propos de la théorie des affinités, Mme Metzger écrit : « Que la règle des affinités soit le ressort le plus profond de la doctrine chimique de l'école stahlienne, c'est une chose que nous croyons hors de doute puisque la connaissance des affinités permettait à la fois de deviner la composition des corps, de prévoir leurs réactions mutuelles, et même de les classer conformément à leur nature. Que cette règle (ou d'autres semblables) se soit imposée peu à peu aux diverses écoles de chimie, bien qu'elle soit en opposition avec les principes du mécanisme, et que, par là, elle ait pu gagner l'appui de la philosophie newtonienne, les chimistes ayant admirablement su utiliser l'analogie plus ou moins apparente de la gravitation universelle avec leurs lois spécifiques, c'est ce que montrera l'évolution même de la doctrine au cours du XVIIIe siècle... » (*loc. cit.*, 148).

Note 20 (page 342).

L'absence de point de vue évolutionniste est la critique essentielle qui sera faite par les savants du XIXe siècle à d'Holbach. En conclusion de son étude sur le baron, Plekhanov écrivait : « ...Il fallait :

1° abandonner le point de vue métaphysique qui excluait toute idée d'évolution et embrouillait lamentablement les notions logiques des « philosophes ». Ce n'est qu'à cette seule condition qu'il pouvait leur « être donné » de savoir si dans les sciences naturelles aussi bien qu'historiques l'œuf a précédé l'animal ou l'animal l'œuf. 2° Il fallait en venir nécessairement à la conviction que la « nature » de l'homme dont s'occupaient les matérialistes du XVIIIe siècle n'explique en rien le développement historique de l'humanité. Il fallait faire un pas au-delà du point de vue des sciences naturelles. Il fallait se placer au point de vue de la science sociale. Il fallait comprendre que le milieu social a eu ses lois de développement propres qui ne dépendaient en rien de l'homme considéré comme un « être sensible, intelligent et raisonnable », et avaient de leur côté une influence décisive sur ses sentiments » (*Beiträge...*, p. 69-70).

Sur ce que ce point de vue a d'exagéré, nous nous sommes expliqué dans la quatrième partie.

L'idée que les Encyclopédistes sont les vrais initiateurs de l'évolutionnisme semble d'ailleurs maintenant acquise, grâce à l'étude approfondie du développement des sciences au XVIIIe siècle.

Le travail très consciencieux de E. Guyénot, sur *Les Sciences de la vie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, récemment paru (1941), est venu confirmer ce qu'avait déjà vu E. Perrier dans sa *Philosophie zoologique avant Darwin*, à savoir que « c'est à la fin du XVIIIe siècle que fut peu à peu construite, puis formulée, la Théorie de l'Évolution qui devait imprimer un si prodigieux essor à l'étude des sciences naturelles et renouveler la philosophie scientifique » (p. 1); « Le combat mené par quelques esprits libéraux, par les philosophes de l'Encyclopédie, prépara l'avènement de la théorie transformiste que Lamarck put formuler dans toute son ampleur, dès la première année du XIXe siècle » (p. 442). Et Guyénot souligne quc « par sa formation scientifique, par les maîtres dont il avait subi l'empreinte, par ses travaux antérieurs, le fondatcur du transformisme était un biologiste du XVIIIe sièclc » (p. 337).

Note 21 (page 255).

Planck fait remarquer que l'électrodynamique elle-même est en train de rentrer dans le cadre de la mécanique, c'est-à-dire de la physique de la matière : « Pour donner une base à la mécanique, il suffit des notions de temps, d'espacc et de « ce qui se meut », peu importe que ce soit une « substance », ou un « état »; or, l'électrodynamique, elle aussi, ne peut aucunement se dispenser de faire appel à ces notions » (*Initiations à la Physique*, p. 12). Jc cite ce livrc parce que je l'ai sous la main. On trouverait des centaines d'affirmations analogues chez les physiciens contemporains.

Note 22 (page 234).

Il ne faut pas tirer de là une conclusion erronée, à savoir que d'Holbach nc considère pas les lois de l'univers physique comme valables

indépendamment de nos perceptions. Il insiste trop souvent sur le caractère absolument nécessaire du mécanisme universel et sur le rôle subordonné que l'organisme humain y joue pour qu'on ait le moindre doute à ce sujet. Nombreux sont les étudiants et les simples amateurs qui se persuadent que cette opinion « grossière » a été réfutée pour longtemps par la physique contemporaine, restauratrice inopinée du spiritualisme. Sans oublier les critiques victorieuses dirigées au début de ce siècle contre Mach et ses disciples allemands, américains, russes et français, citons les plus récentes affirmations de M. Planck (peu suspect, étant donné son attitude religieuse dans le domaine de la morale). On pourrait aussi citer Langevin, Einstein, etc. M. Planck écrit : « La conception de l'univers selon la physique n'est-elle qu'une création arbitraire de notre esprit ou bien devons-nous affirmer, au contraire, qu'il y a des phénomènes naturels tout à fait indépendants de nous?... Après tout ce que je viens de dire, on comprendra aisément que je réponde affirmativement; mais, je ne me le dissimule pas, ma réponse, va dans une certaine mesure, à l'encontre de certains courants d'opinions philosophiques, auxquels l'autorité d'Ernst Mach a donné beaucoup de prestige, précisément dans les milieux scientifiques. » Si la théorie de Mach a obtenu tant de succès, ajoute Planck, « c'est parce qu'elle est au fond une sorte de réaction consécutive à la déception des vastes espérances conçues par la génération qui nous a précédés après la découverte du principe de la conservation de l'énergie » (*Initiations à la Physique*, p. 33-35). Pas si mal dit!

Note 23 (page 228).

Dans une page du chapitre XII (consacré au « fatalisme »), d'Holbach défend très bien la *recherche expérimentale collective* :

« Ceux qui étudient la nature, en prenant l'expérience pour guide, peuvent seuls deviner ses secrets et démêler peu à peu la trame, souvent imperceptible, des causes dont elle se sert pour opérer ses plus grands phénomènes; à l'aide de l'expérience nous lui découvrons souvent de nouvelles propriétés et de nouvelles façons d'agir, inconnues des siècles qui nous ont précédés... Notre postérité, en suivant et rectifiant les expériences faites et par nous et par nos pères, ira plus loin encore, et découvrira des effets et des causes qui sont totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain parviendront peut-être un jour à pénétrer jusque dans le sanctuaire de la nature pour découvrir plusieurs des mystères qu'elle a semblé jusqu'ici refuser à toutes nos recherches » (t. II, p. 178).

Note 24 (page 229).

D'Holbach est plus radical que La Mettrie. Dans son *Traité de l'âme*, celui-ci maintient la distinction de l'âme et du corps, tout en reprochant à Descartes d'en avoir fait deux substances hétérogènes; mais il estime qu'ils sont inséparables : « L'âme dégagée du corps par abstraction ressemble à la matière considérée sans aucunes

formes : on ne peut la concevoir. L'âme et le corps ont été faits ensemble dans le même instant... Celui qui voudra connaître les propriétés de l'âme doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'âme est le principe actif. » (Cf. Introduction de M. SOLOVINE à *L'Homme-machine*, p. 16, Paris, 1921.) *L'Homme-machine* expose un point de vue analogue, et c'est en quoi La Mettrie est le père du « parallélisme psycho-physiologique », tandis que d'Holbach est celui du *behaviorisme.*

Note 25 (page 237).

E. BRÉHIER va même jusqu'à parler d' « antimécanisme » : « Robinet (comme Buffon d'ailleurs), retrouvant les vieilles idées antimécanistes de la Renaissance, croit qu'il n'est aucune matière qui ne soit vivante, c'est-à-dire capable de nutrition, de reproduction et d'accroissement : c'est comme chez Diderot l'idée des alchimistes qui réapparaît » (*Histoire de la Philosophie moderne*, p. 450)

Note 26 (page 237).

Je rappelle que cette critique est commune à tous les Encyclopédistes, y compris à Voltaire, et qu'elle est très générale au XVIIIe siècle. Voyez le début du *Discours* de d'Alembert introductif à l'*Encyclopédie*, et chez Voltaire en des dizaines d'endroits. Par exemple : « Dieu n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison, ainsi que l'a chanté Lucrèce... Cet Être suprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique Descartes dans son roman appelé *Philosophie.* Mais il a voulu que les parties de la matière s'attirassent réciproquement en raison directe de leurs masses; il a ordonné que le centre de notre petit monde fût dans le soleil, et que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toujours comme les carrés des révolutions, etc. Oui, sans doute (les bêtes) sont machines, mais machines à sentiment, machines à idées, machines plus ou moins pensantes selon qu'elles sont organisées... » La psychologie behavioriste ne renie pas ces conceptions, ces intuitions, qui furent ensuite si méchamment étouffées ou ridiculisées (Cf. VOLTAIRE, *Dialogues philosophiques*, éd. Naves, Garnier, p. 345 et 355).

Note 27 (page 247).

Dans les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement* (écrit en 1770, Assézat, II, 6), DIDEROT écrit contre Maupertuis : « Il fallait se contenter d'y supposer [dans la molécule] une sensibilité mille fois moindre que celle que le Tout-Puissant a accordée aux animaux les plus voisins de la matière morte. En conséquence de cette sensibilité sourde et de la différence des configurations, il n'y aurait eu pour une molécule organique quelconque qu'une

situation la plus commode de toutes, qu'elle aurait sans cesse cherchée par une inquiétude automate, comme il arrive aux animaux de s'agiter dans le sommeil, lorsque l'usage de presque toutes leurs facultés est suspendu, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la disposition la plus convenable au repos. Ce seul principe eût satisfait, d'une manière assez simple et sans aucune conséquence dangereuse, aux phénomènes qu'il se proposait d'expliquer, et à ces merveilles sans nombre qui tiennent si stupéfaits tous nos observateurs d'insectes; et il eût défini l'animal en général, *un système de différentes molécules organiques qui, par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd que celui qui a créé la matière en général leur a donné, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure et à son repos* » (p. 49-50).

« ... J'appellerai donc *éléments*, les différentes matières hétérogènes nécessaires pour la production générale des phénomènes de la nature; et j'appellerai *la nature*, le résultat général actuel, ou les résultats généraux successifs de la combinaison des éléments. Les éléments doivent avoir des différences essentielles; sans quoi tout aurait pu naître de l'homogénéité, puisque tout y pourrait retourner. Il est, il a été, ou il sera une combinaison naturelle, ou une combinaison artificielle, dans laquelle un élément est, a été ou sera porté à sa plus grande division possible. La molécule d'un élément, dans cet état de division dernière, est indivisible d'une indivisibilité absolue, puisqu'une division ultérieure de cette molécule étant hors des lois de la nature et au delà des forces de l'art, n'est plus qu'intelligible. L'état de division dernière possible dans la nature ou par l'art n'étant pas le même, selon toute apparence, pour des matières essentiellement hétérogènes, il s'ensuit qu'il y a des molécules essentiellement différentes en masse, et toutefois absolument indivisibles en elles-mêmes. Combien y a-t-il de matières absolument hétérogènes ou élémentaires? nous l'ignorons. Quelles sont les différences essentielles des matières, que nous regardons comme absolument hétérogènes ou élémentaires? Nous l'ignorons. » C'est ici le point de vue de Stahl et de Rouelle.

Note 28 (page 253).

Plus loin, d'Holbach écrira : « Le mot *ordre* signifie-t-il quelque chose, si je ne le rapporte à une suite d'actions ou de mouvements qui m'affectent d'une certaine manière? » Il ne sépare donc pas la succession objective d'événements, et leur présentation à nos sens, qui ne peut être simultanée. Le behaviorisme a souligné le fait que le milieu, présentant toujours les objets par séries, — car l'homme est mobile et ambulant, — impose un certain ordre à nos réactions corporelles, l'ordre mécanique étant naturellement orienté. La distinction bergsonienne des deux ordres (l'un vital, et l'autre mécanique) ne résiste pas à l'examen. Sur d'Holbach, la grande critique faite aux athées de ne voir dans l'univers que hasard et désordre n'a pas de prise.

Note 29 (page 268).

L'influence contradictoire de Descartes est d'ailleurs un sujet inépuisable de discussion. Car, s'il est le promoteur du spiritualisme moderne, il est aussi le propagateur d'un mécanisme dont toute la science contemporaine profita, et par-dessus le marché le créateur de la géométrie analytique. De sa théorie du monde, on aurait presque pu dire ce que Laplace disait de la sienne à Napoléon : que Dieu n'y était pas une hypothèse nécessaire. D'Alembert ne s'y est pas trompé dans son *Discours préliminaire* à l'*Encyclopédie.* Voilà peut-être une des raisons cachées de la mauvaise humeur de Descartes contre Gassendi. Notons que l'influence de Spinoza fut tout aussi dialectique dans ses effets, car *L'Éthique* fut reconnue pour la Bible du panthéisme mystique, tandis que le *Traité théologico-politique* et le *Traité sur la réforme de l'Entendement* comptèrent parmi les sources de l'athéisme du XVIIIe siècle (et déjà au XVIIe). — Voyez sur ces questions, T. Bell, *Les Grands Mathématiciens* (ch. sur Descartes, Payot), et P. Valéry, introduction aux *Pages choisies* de Descartes (Correa, 1941). La Mettrie s'exprime clairement là-dessus dans *l'Homme-machine* (éd. Solovine, p. 132) : « Je crois que Descartes serait un homme respectable à tous égards si, né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience et de l'observation et le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une authentique réparation à ce grand homme pour tous ces petits philosophes, mauvais plaisants et mauvais singes de Locke, qui, au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feraient mieux de sentir que sans lui le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, serait peut-être encore en friche. »

« Il est vrai que ce célèbre philosophe s'est beaucoup trompé, et personne n'en disconvient. Mais enfin, il a connu la nature animale; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étaient de pures machines. Or, après une découverte de cette importance et qui suppose autant de sagacité, le moyen, sans ingratitude, de ne pas faire grâce à toutes ses erreurs!

« Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante sur la distinction des deux substances, il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de style, pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde... » Comme on voit, La Mettrie, contrairement aux Encyclopédistes, loue Descartes pour sa théorie des bêtes-machines. Il montre ailleurs en quoi cette théorie est imparfaite.

Lange se trompe en *opposant* les attaques du *Système de la Nature* contre Descartes, aux indulgences de La Mettrie envers ce même Descartes (il aurait aussi pu citer celles de d'Alembert et de Diderot). Lange n'a pas compris le caractère dialectique de cette contradiction, qui est très bien mis en lumière par Paul Guillaume dans les lignes suivantes : « Qu'on adopte ou qu'on rejette l'idée cartésienne que l'animal n'a ni pensée ni sentiment, peu importe, puisque, pratiquement, tout ce qu'on peut connaître de lui ce sont ses réactions phy-

siques. La théorie des bêtes-machines, arbitraire sur le plan ontologique, est très solide quand on la transporte sur le plan méthodologique. La psychologie animale, si elle existe, suit une méthode toute différente de celle de la psychologie humaine... » (*La Psychologie animale*, p. 13). La littérature sur l'âme des animaux est très abondante au XVIIIe siècle. Voyez quelques références dans le livre de J. LHERMITTE, *L'Ame des animaux.*

Note 30 (page 252).

Voltaire s'est prononcé de plusieurs manières. Dans une lettre citée par M. Naves (*Dialogues*, p. 479), il écrit (13 janvier 1736) à Formont : « La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentiels, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

« Il est donc très probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous pensons par le cerveau, de même que nous marchons avec les pieds...

« Voilà, je crois, ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire; c'est ce que pensait Locke et ce qu'il n'a pas osé dire. »

Dans les *Entretiens d'un Sauvage et d'un Bachelier*, VOLTAIRE persifle assez joliment le dualisme : Le bachelier dit au sauvage : « ... A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très bien; écoutez. L'âme, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'âme, qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'âme reçoit leur impression; et, comme elle est simple, et que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé; de là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner » (*Dialogues*, p. 100). Le sauvage, qui représente le bon sens, dit qu'il ignore tout de son âme, car « il ne l'a jamais vue », et que les bêtes « lui paraissent des machines organisées, qui ont du sentiment et de la mémoire ». L'homme le dépasse parce qu'il a en plus « une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées et... une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, et des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'une grand raisonneur me fait exercer ».

Un des principaux écrits de Voltaire consacré à l'athéisme est l'*Histoire de Jenni, ou l'Athée et le Sage* (surtout les chapitres IX, X et XI). Voltaire y raille à nouveau les anguilles de Needham, la nature se suffisant à elle-même, etc. Ses personnages font directement allusion aux livres de d'Holbach. Birton, l'athée, déclare s'en tenir « au petit livre d'un *Frenchman*, qui dit que rien n'existe et ne peut exister, sinon la nature; que la nature fait tout, que la nature est tout; qu'il est impossible et contradictoire qu'il existe quelque chose

au delà du tout... ». A la nature, le sage Freind oppose l'artifice, qui doit avoir un auteur, l'Être suprême. Voltaire lui fait soutenir ses opinions déistes et fixistes, et perfidement fait déclamer l'athée contre la vertu. Le « sage » déclare aussi qu'il a lu le *Bon sens* (de d'Holbach); « celui qui a fait le livre du *Bon Sens* croit avoir attaqué Dieu, et en cela il manque tout à fait de bon sens, il n'a écrit que contre certains prêtres anciens et modernes. Croit-il avoir anéanti le maître pour avoir redit qu'il a été souvent servi par des fripons? » On retrouve là les idées à la fois trop simples et ambiguës exposées par Voltaire dans les lettres que nous avons citées.

Note 31 (page 273).

Cette distinction est à l'origine même de l'esprit expérimental. François Bacon écrivait déjà avec une grande précision : « ... Lors même que le sens a saisi son objet, rien de moins ferme que ses perceptions; car le témoignage et l'information du sens ne donnent qu'une relation à l'homme, et non une relation à l'univers; et c'est se tromper grossièrement que de dire que le sens est la mesure des choses. » C'est pourquoi les données des sens doivent être contrôlées et étendues par l'expérimentation : « Aussi nous ne donnons pas beaucoup à la perception immédiate et propre des sens; mais nous amenons la chose à tel point que le sens ne juge que de l'expérience, et que c'est l'expérience qui juge la chose même » (*De Dignitate*, l. 1er, éd. Lemaire, Hatier, p. 23). Trois siècles plus tard, ce sont exactement les mêmes recommandations que fait le physicien Planck : « Ces deux propositions : « il y a un monde réel indépendant de nous » et « nous ne pouvons pas avoir une reconnaissance immédiate du monde réel », sont inséparables; elles sont le pivot de la science physique tout entière » (*Initiations à la physique*, p. 210).

Note 32 (page 274).

La critique faite par Holland de ce chapitre très important mérite qu'on s'y arrête. Holland cherche à montrer que même si des états organiques (cérébraux) sous-tendaient tous les états mentaux (sentiments et idées), on ne pourrait rien en conclure contre l'existence d'un esprit, d'une âme distincte du corps. Il est assez significatif qu'il ne cite point Locke. Son argumentation reste très fragmentaire. Il croit, comme Descartes, que les nerfs sont creux et transmettent au cerveau des « esprits animaux » (alors que d'Holbach parle de la nature électrique de l'influx nerveux). Selon Holland, si c'était du « fluide électrique » qui passait le long du nerf, il risquerait d'être diffusé dans tout le corps, celui-ci étant conductible; par contre, il souligne justement que le poids et le volume absolus du cerveau ne sont pas les raisons directes de l'intelligence. En général, il estime qu'on ne peut rapprocher l'impression physique faite sur le cerveau de la « conscience de soi-même ». La preuve en est que d'Holbach lui-même n'a pu franchir ce qui les sépare, et se résout à parler d'une action du cerveau sur lui-même, solution évidemment ambiguë.

Holland et d'Holbach se débattaient à peu près à ce sujet dans le même cercle de connaissances, assez limitécs. Mais d'Holbach tente une synthèse là où Holland sc contente d'une critique purement négative. D'autre part, d'Holbach, comme Diderot, avait le mérite (qui n'était pas celui de tous les sensualistcs) de mcttre le système nerveux en rclation permanente avec les organes sensoriels, et c'était là un progrès non négligeable. — Pour les conceptions récentes, voir P. Guillaume, *Introduction à la Psychologie*, 1942, p. 345; P. Lapicque, *la Machine nerveuse*, 1943.

Note 33 (page 285).

Notons au passage que d'Holbach, si féru de Locke, ne manque pas de le critiquer pour son inconséquence : « Comment le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Aristote dans tout son jour, et comment ceux qui, comme lui, ont reconnu l'absurdité du système des *idées innées*, n'en ont-ils point tiré les conséquences immédiates et nécessaires?... N'ont-ils pas vu que leur principe sapait les fondements de cette théologie, qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inaccessibles aux sens, et dont, par conséquent, il leur était impossible de se faire des idées?... »

Note 34 (page 294).

Plus loin, d'Holbach s'étend sur l'usage politique fait du dogme de l'immortalité de l'âme :

« Cependant, le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenses et de châtiments, est depuis un grand nombre de siècles regardé comme le plus puissant, ou même le seul motif capable de contenir les passions des hommes, et qui puisse les obliger d'être vertueux; peu à peu ce dogme est devenu la base de presque tous les systèmes religieux et politiques, ct il semble aujourd'hui que l'on ne pourrait attaquer ce préjugé sans briser absolument les liens de la société. Les fondateurs des religions en ont fait usage pour s'attacher lcurs sectateurs crédules; les législateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs sujets sous le joug; plusieurs philosophes eux-mêmes ont cru de bonne foi que ce dogme était nécessaire pour effrayer les hommes et les détourner du crime.

« On ne peut en effet disconvenir quc ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnèrent des religions aux nations, et qui s'en firent les ministres; il fut le fondement de leur pouvoir, la source de leurs richesses, etc. La nature cria vainement aux hommes de songer à leur félicité présente : le prêtre leur ordonne d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future; la raison leur disait en vain qu'ils devaient être paisibles : le prêtre leur souffla le fanatisme et la fureur, ct les força de troubler la tranquillité publique toutes les fois qu'il fut question des intérêts du monarque de l'autre vie, ou de ses ministres en celle-ci... L'attente d'une félicité céleste et la crainte des supplices futurs ne servirent qu'à empêcher les hommes de songer à se rendre heureux ici-bas. »

Note 35 (page 304).

Voici comment s'expriment les personnages d'un charmant dialogue de Voltaire :

« *Le brachmane :* Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre; je n'attache point d'idées à ces paroles. Être libre, c'est faire ce qu'on veut, et non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que Ravaillac commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables... — *Le Jésuite :* ...Hé! Que deviendront les futurs contingents? — *Le brachmane :* Ils deviendront ce qu'ils pourront; mais l'ordre établi par une main éternelle et toute-puissante doit subsister à jamais. — *Le Jésuite :* A vous entendre, il ne faudrait donc point prier Dieu? — *Le brachmane :* Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier? — *Le Jésuite :* Ce que tout le monde entend : qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins. — *Le brachmane :* Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que Dieu a destinée de toute éternité pour la pluie, et qu'un pilote ait un vent d'est lorsqu'il faut qu'un vent d'occident rafraîchisse la terre et les mers. Mon père, prier, c'est se soumettre. Bonsoir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine. — *Le Jésuite :* Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier. » (*Dialogue entre un brachmane et un Jésuite sur la nécessité et l'enchaînement des choses*, p. 32-33. *Dialogues philosophiques*, éd. Naves.)

Note 36 (page 310).

La *Grande Encyclopédie* ne dit pas *un mot* du contenu de la philosophie de d'Holbach. Tout ce qu'on sait est que d'Holbach « poussa les théories de Diderot à leurs conséquences extrêmes ». A part cela, d'Holbach est « mal préparé aux délicatesses de notre langue ». Le *Système de la Nature* « fit scandale au point d'offenser Voltaire et Frédéric II. La vue seule en faisait peur à Gœthe » (*sic*). C'est un livre « déclamatoire »; il faut reconnaître qu'il est écrit « d'une manière fausse, pédantesque, abstraite et violente à la fois »; on n'y trouve que violence et fanatisme (*sic*). Cette brillante notice est signée par Ch. Le Goffic. — La notice du *Larousse du* XXe *siècle*, si elle est courte, donne un honnête résumé de la doctrine.

Note 37 (page 310).

Il faut noter de très rares exceptions. Par exemple A. LALANDE a publié jadis un article où il compare d'Holbach à Spencer. Chez Spencer se retrouverait toute la philosophie du baron, plus l'idée centrale de l'évolution. Lalande donne un bon résumé du *Système de la Nature* (« Quelques idées du baron d'Holbach », *Revue philosophique*, 1892, I, 610-621). « C'est véritablement un système, écrit Lalande, une synthèse totale des idées scientifiques et des idées morales de son époque que d'Holbach a voulu construire. Lui aussi

pourrait définir sa philosophie « le savoir complètement unifié ». Cela même fut sa grande supériorité sur les autres philosophes de son époque qui professaient les mêmes doctrines; il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le traité *De l'Homme* ou le célèbre livre *De l'Esprit*. Son disciple Volney lui-même, qui d'ordinaire reproduit assez fidèlement la doctrine du maître, a été bien mal inspiré quand il a voulu orner sa morale d'un vague déisme, aussi superflu d'ailleurs que mal justifié. Il n'a pas vu que la force du *Système de la Nature* était justement dans le parfait accord qui en relie toutes les parties. Matérialiste en métaphysique, sensualiste en psychologie, athée et hédoniste en morale, il a sur l'ensemble du monde les idées les plus cohérentes et les mieux organisées; et si son œuvre est moins détaillée que celle de M. Spencer, elle ne lui cède en rien pour la rigueur de la logique et l'unité de la conception. »

Note 38 (page 132).

Grimm écrit dans la *Correspondance littéraire* (janvier 1773) : « Après le *Système de la Nature* est venu le *Système social*, ou principes naturels de la Morale et de la Politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs. Londres, 1773; trois parties in-8°. La première renferme les principes naturels de la morale; la seconde, les principes naturels de la politique; la troisième traite de l'influence du gouvernement sur les mœurs, ou des causes et des remèdes de la corruption. Le but de cet ouvrage, imprimé en Hollande et très rare à Paris, est d'établir une morale et une politique indépendantes de tout système religieux, et de fonder sur cette politique, ainsi épurée, le droit public des nations et la prospérité des empires. L'auteur est très certainement un très honnête homme, embrasé de zèle pour le bien, haïssant le mal et le vice de tout son cœur; il n'y a que les prêtres qui pourront mettre en doute la pureté de ses intentions : mais au fond, tout cela n'est que du bavardage. Il faudrait mieux connaître, mieux approfondir le génie de l'homme, quand on veut écrire sur ces matières. Les capucinades sur la vertu, et il y en a beaucoup dans le *Système social*, ne sont pas plus efficaces que les capucinades sur la pénitence et la macération. Incessamment, nous aurons des capucins athées comme des capucins chrétiens, et ces capucins athées choisiront l'auteur du *Système social* pour leur Père gardien. Il nous faudrait aujourd'hui des têtes neuves, ou des gens qui voulussent garder le silence : la vie est si courte pour la passer avec des bavards!

Un peu avant le *Système social* a paru le *Bon Sens ou Idées naturelles opposées aux Idées surnaturelles*; brochure in-12 de trois cent et quelques pages. C'est le *Système de la Nature* dépouillé de ses idées abstraites et métaphysiques; c'est l'athéisme mis à la portée des femmes de chambre et des perruquiers; c'est le catéchisme de cette doctrine écrit sans prétention, sans enthousiasme, d'un style précis et simple, parsemé d'apologues pour l'édification des jeunes apprentis athées. Il y a des gens qui, sans se dispenser d'être fort catholiques, trouvent ces livres d'un extrême danger, et regardent leur multi-

plication comme un symptôme effrayant. Moi je ne leur trouve d'autre danger que celui de l'ennui : tout cela commence à être si rebattu, qu'on en est excédé. Cependant le monde ne va ni plus ni moins, et l'influence des opinions les plus hardies est équivalente à zéro. Un système religieux ou philosophique, de quelque nature qu'il soit, ne devient dangereux que lorsque l'ambition s'en empare, et qu'elle en fait le prétexte de ses desseins secrets ou l'instrument de ses projets publics : les fripons persuadent alors aux sots qu'une opinion fait le salut ou la perte du monde. »

ANNEXES

Annexe 1.

1. DOCUMENTS CONCERNANT LE BARON D'HOLBACH

Les trois documents qui suivent m'ont été communiqués par M. John Lough. On trouvera des détails supplémentaires dans J. Lough : « Le baron d'Holbach, quelques documents inédits ou peu connus » *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1957, et dans, H. Lüthy : « Les Mississipiens de Steckbar et la fortune des barons d'Holbach », *Schweizer. Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, 1955.

A

Notice sur d'Holbach, par Georg Franz, ancien instituteur à Edesheim.

C'est le village d'Edesheim qui abritait le berceau de d'Holbach. La maison natale est située « dans le bas village, près du moulin, à droite Johannes Kirchner, à gauche Georg Stoll, plus haut les prés, dans le bas les ruelles ordinaires ». A la mort du père le domaine fut vendu aux enchères, en même temps que 41 morceaux de terre. Il revint à Franz Schaffner pour le prix de 581 gulden. Les autres biens atteignirent la somme globale de 1797 gulden 15 kreuzer. L'immeuble avait été acquis en 1720 par le père du baron, Johann Jakob Thierry, qui l'avait acheté à ses parents au prix de 1050 gulden.

Jusqu'en 1900 Edesheim n'avait pas été identifié de façon précise comme le lieu de naissance de d'Holbach. Dans les encyclopédies françaises Holbach est désigné par le nom de Paul Heinrich Dietrich, et s'écrit avec un seul *l*, par conséquent Holbach et non Hollbach. Onze érudits de Paris désignent Heidesheim en Bavière (Bas-Palatinat, évêché de Spire) comme lieu de naissance de d'Holbach. La *Allgemeine Deutsche Biographie* adopte Heidesheim près Frankenthal; l'*Encyclopédie des gens du monde : Edesheim qui est un autre endroit aujourd'hui dépendant de la Bavière rhénane et qui autrefois faisait partie de l'archevêché de Spire* (en français).

Vers 1900, on s'est efforcé de divers côtés d'élucider le problème du lieu de naissance d'Holbach. Dans les registres des deux paroisses d'Heidesheim sus-mentionnées, on ne trouve pas le nom d'Holbach. Alors G. A. Mossbacher, propriétaire de vignobles à Forst communique dans le N° 4 de l'année 1900 du *Historisches Museum der Pfalz* les résultats de ses recherches selon lesquelles « Holbach a vu le jour à Edesheim, Palatinat, comme fils de Jakobina Holbach, catholique et de Johann Jakob Thierry ».

Le curé Stadtmüller, mort en 1904 à Edesheim, avait également fait de minutieuses recherches sur cette question et légué à ses successeurs ecclésiastiques un précieux mémoire, fruit d'un silencieux labeur. Comme modèle, il s'était servi du mémoire commencé dès 1863 par le pasteur Otto Bach à Trippstadt, cure administrée par Stadtmüller au départ de Bach pour Landstuhl.

Le mémorial paroissial d'Edesheim constitue la principale source de la présente étude. Les renseignements supplémentaires relatifs à la famille Thierry et Holbach proviennent d'une série ininterrompue de pièces ayant trait au droit de propriété légal et qui font partie depuis peu d'années seulement des Archives municipales de Spire. D'autres communications sont dues à la bienveillance de M. André Paul, agrégé de l'université, diplômé d'Études de philosophie et d'histoire, archiviste-paléographe à Neuilly-sur-Seine.

J'ai en ma possession un manuscrit du philosophe muni de sa signature et de l'empreinte de son cachet, adressé à « Monsieur Franz Jakob Hildebrandt, prêtre, résidant à Maykammer », expédié de Paris le 30 juin 1756. Dans cette missive, notre compatriote se nomme « Paul Tery d'Holbach » Freyherr baron zu haufe und leent, Seigneur (Herr) zu Walberg Osterck, et Conseiller et secrétaire de Sa Majesté le Roi de France », et fait allusion au fait que « Dieu tout-puissant a rappelé son très-honorable et très-cher père, Jakob Thiry ».

Dès 1680, les évêques de Spire avaient confié à un Holbach la charge de lever les droits de douane dans leur village d'Edesheim que traverse la route importante pour le trafic entre Neustadt a.d. Hardt et Landau. Il est question de ces droits de douane dans les cadastres de Kurr- (Kirweiler) Vol. III de l'année 1584. (Archives nationales de Spire.)

C'est à ce Holbach, père, que succéda, dans ses fonctions d'Edesheim, Johann Jakob Holbach, décédé le 31 août 1723. Il avait épousé en 1692 en troisièmes noces Anna Maria Peterin de Maikammer, inféodée à Spire, qui lui donna quatre enfants : Johann-Ludwig, Johanna-Barbara, Maria-Elizabeth, et Anna-Maria. Johanna-Barbara, née en 1697, devient plus tard une dame Hildebrandt à Maikammer. Sa fille épouse le négociant Darny à Deidesheim, couple qui à son tour devient les beaux-parents de Christian Siben, négociant, et du marchand de vin Heinrich Görg, de cet endroit.

Du premier mariage de Joh. Jakob Holbach est issu un fils : Franz Adam (Paris) et deux filles : Margarethe Westerburg et Joh. Jakobina Thierry. Notre philosophe est le fils de celle-ci.

Les Holbach d'Edesheim étaient déjà des gens riches, selon les

conceptions du temps. Jakobina Holbach apporte en dot, en 1708, dix arpents de terre, contre deux arpents seulement appartenant à son mari Joh. Jakob Thierry. Dix autres arpents seront acquis avant la mort de la femme (1743).

Le susnommé Franz Adam Holbach était venu à Paris et y avait acquis une fortune immense, en plus du titre de noblesse en 1720. Ses armes représentent « ein durch einen goldenen Kranz geteilter Rundschild oben mit zwei goldenen Stern im blauen Feld daruber eine neuenzäckige Krone ».

La femme de François Adam Holbach était née Bernstein. Les époux n'eurent pas d'enfant. Ce Holbach apparaît le 25 janvier 1752 dans le registre de la paroisse d'Edesheim à l'occasion du baptême de l'enfant Franz Ludwig Diether. Il fait don à l'église de messes saintes, d'un calice et de 7 gulden 30 kreuzer destinés à l'achat de pain pour les pauvres.

On ignore de quelle manière ce François Adam Holbach acquit fortune et noblesse. Peut-être est-il entré dans l'administration fiscale et douanière de la France toute proche? « Les finances ont pris le dessus dans ce pays. Les impôts sont arriérés, les titres de noblesse se vendent au prix de 2 000 thalers... Les biens sont mis aux enchères... » En 1737, Franz Adam fit construire le château de Kupperwolf à Edesheim. Voici ce qu'en dit la chronique locale de Khodt, ville voisine : « Cette belle habitation est construite par les soins de M. von Holbach, à Edesheim, c'est de là que celui-ci s'est enfui de la porcherie où son père l'avait enfermé pour passer de l'état de cireur de bottes à celui de millionnaire. » Selon le « status » de l'année 1747 cet immeuble était habité à cette date par le baron von « Holbach ». La maison sise au nord-est, en bordure du Moderbach dans la Vodergasse et construite en lattes de bois, maison qui appartenait en 1890 à l'instituteur Strasser, faisait partie du château. C'est la maison natale de l'encyclopédiste.

Le propriétaire du château Kupperwolf est plus tard, apprend-on, le Domherr von Hessebroth, citoyen de Spire. En 1758 le château passe aux mains du Generalmajor autrichien von Kupperwolf, mort en 1784 à Edesheim sans postérité. Il était originaire de Silésie. Après avoir pris part à quinze batailles, il fut gravement blessé devant Belgrade. Il prit sa retraite et reçut de Vienne une assez forte pension. De retour dans son pays, il épousa une veuve d'officier français tombée dans la misère, officier tué au cours d'un combat contre Frédéric le Grand. Kupperwolf suivit son épouse au bord du Rhin et Edesheim devint sa seconde patrie. Sa noblesse et sa générosité valurent au baron protestant de nombreuses amitiés dans toute la contrée. Sa mort déclencha une dispute au sujet de sa fortune entre son neveu qui habitait Breslau et les parents français de la femme, également décédée. Les archives de la ville de Spire en conservent le dossier.

En 1708, la seconde des deux sœurs sus-mentionnées de Franz Adam Holbach, Johanna Jakobina, épouse selon les registres de la paroisse Edesheim le « citoyen » Jakob Thierry. Le seul enfant issu de ce mariage est baptisé le 9 décembre 1723, et adopta ultérieu-

rement le nom de Paul Dietrich d'Holbach. Franz Adam, frère et beau-frère noble, signalé comme « décédé » en juillet 1747, fait chaque année parvenir à notre famille Thierry des sommes notables, sous forme de « double-thalers-français », etc. Johanna Jakobina Thierry, née Holbach, meurt le 10 octobre 1743. Le veuf contracte en 1747 un second mariage avec Maria Elisabeth Hagin de Venningen, qui en 1748 lui donne un fils, Heinrich.

Le père meurt le 19 avril 1756, la mère le 15 juin 1756.

Les deux époux ne sachant écrire, avaient apposé le 28 juillet 1747 « leur griffe ». Heinrich Schmitt et Georg Ferner d'Edesheim furent désignés comme tuteurs du jeune Heinrich âgé de huit ans, qui en 1765 « fait ses études à Bingen ». De l'héritage paternel, soit 90 Viertelmorgen (quart d'argent), 5 quarts de vignes, 2 quarts ½ de prés, 15 quarts ½ de terre de labour, étaient échus au demi-frère cadet, le reste, plus le domaine dont on vient de lire la description, échut en partage au baron. Le nom de Thierry, Thyre, Dürhe, Dirre, Thyrhy, etc. signifie Dietrich. A Edesheim nous rencontrons encore « Christophe Thiry », « Georg Thiry le jeune » (et un Jokob Thiry, un Georg Thiry le jeune), et un « Jakob Thiry le valet ». Il existe aussi des Thyri à Venningen, Mannheim et Düsseldorf.

Vers 1870, des membres de la famille Thierry-Holbach résidant à Wiesbaden et à Vienne, chargent le tribunal d'Edenkoben de rechercher dans les archives de la paroisse Edesheim l'acte de naissance de leur parent, l'encyclopédiste. Le Thierry, ambassadeur français à Madrid, était originaire de Hagueneau. Les porteurs du nom que l'on retrouve à Deux-Ponts, Neuestadt a. d. Hardt, etc., pourraient être issus d'émigrés français de la grande Révolution. Il faudrait les ranger parmi les héritiers d'une fortune en 1579, à Château-Thierry, fortune qui dans ladite année du décès se montait déjà à 5 millions de ducats, et a dû s'agrandir dans l'intervalle jusqu'à 580 millions de dukats. (*Pfälzischer Kurier*, n° 63 du 14 mars 1928.)

B

Procuration du baron d'Holbach à la mort de son père.

Je, soussigné, Paul Thiry d'Holbach, baron zu Heefe und Leendt [de Heese et de Léande] seigneur zu Walbergh osteryk, etc., Secrétaire et Conseiller de Sa Majesté le Roi de France, etc. atteste et certifie ce qui suit : Dieu tout-puissant ayant appelé Monsieur mon très savant et très-cher père Jacob Thiry, résidant à Edesheim, évêché de Spire, de la vie temporelle à la vie éternelle, décide de nommer et donner mission de procurateur pour toutes choses, aussi bien générale que particulière, à Monsieur Frantz Jacob Hildenbrand, ecclésiastique, résidant à Maykammer. J'autorise la dite personne par la présente procuration non seulement à lever les scellés qu'à la suite de ce triste décès le très louable bailli de Kirrweiler a été amener à poser sur les meubles et biens laissés en héritage et d'assister à l'inventaire des dits meubles, mais encore à vendre au mieux les biens mobiliers et immobiliers me revenant

du côté maternel ainsi que la part qui m'échoit par droit d'héritage paternel, à tenir à ma disposition l'argent résultant de ces ventes et promettant d'approuver toutes démarches que le sieur Hildenbrand effectuera en vertu de la présente procuration et en mon nom comme si c'était moi-même. Pour confirmation de la présente procuration, ai signé celle-ci de ma propre main et apposé mon sceau ordinaire.
Actum fait à Paris le 30 juin 1756.

Paul Thierry d'HOLBACH.

C

Extrait du registre de la commune d'Edesheim.

Séance du 14 avril 1905.

OBJET :
Plaque commémorative de
Paul Thierry, baron d'Holbach.

Le Conseiller Ludwig *Kämmerer* a légué une plaque commémorative à la mémoire du philosophe et encyclopédiste Paul Thierry, baron d'Holbach, né en ce lieu et décédé à Paris. Exprimant sa reconnaissance au donateur, le Conseil municipal approuve l'apposition de cette plaque sur les murs de la Mairie.

Dont acte.
(Suivent les signatures).

La plaque commémorative apposée sur l'École et Maison Communale d'Edesheim est ainsi conçue :

> *En souvenir de Paul Thierry, noble d'Holbach, philosophe et encyclopédiste, né à Edesheim en décembre 1728, mort à Paris en juin 1789.*

Cette plaque a été gravée par Ludwig Kämmerer, grand libéral et ami de l'esprit Encyclopédiste, alors que Edesheim est devenu un village tout à fait catholique. M. L. Kämmerer était un grand adversaire de l'Église catholique, en particulier du prêtre Stadtmüller, et participa au *Kulturkampf* au début du XXe siècle. M. G. Franz, qui fut instituteur à Edesheim avant 1939, rapporte que la plaque en l'honneur de d'Holbach a encore été l'enjeu de luttes politiques locales après 1945.

II. PIÈCES DOCUMENTAIRES RELATIVES A LA FAMILLE DU BARON D'HOLBACH

(Recueillies par Ch. NAUROY, *Révolutionnaires*, Paris, 1896).

Premier mariage du baron d'Holbach.

Acte de Mariage.
Préfecture de la Seine.
Ville de Paris.

Extrait du registre des actes de mariage de l'an 1750.

« L'an mil sept cent cinquante le mardi troisième février, vu une sentence rendue par Monsieur l'Official de Paris, le trente-unième du mois dernier, laquelle fulmine une bulle obtenue par les parties ci-après nommées sur l'empêchement qui était entre eux étant parents au second ct troisième degré de consanguinité leur permettant de s'épouser après trois bans publiés en cette église sans opposition et les fiançailles faites ont été mariés M. Paul Tiry d'Holbach, fils majeur de Jacques Tiry et de Jacqueline-Catherine d'Holbach et de Bazile-Geneviève-Suzanne Daine, fille de M. Nicolas Daine, secrétaire du Roi, et de dame Suzanne Wetterbourg, demeurant rue des Bons-Enfants, nos paroissiens, en présence de M. François Adam baron d'Holbach, demeurant rue des Bons-Enfants, oncle maternel, de M. Antoine de Masparault, demeurant au palais du Luxembourg, amis des père et mère de l'épouse et de Marius-Jean-Baptiste-Nicolas Daine, écuyer, son frère.

« Lesquels après les avoir avertis des peines de l'ordonnance, nous ont certifié la catholicité, liberté et le domicile des parties sur cette paroisse prescrit par ladite ordonnance. Ainsi, signé Paul Tiry d'Holbach, Daine-Wetterbourg, Daine, le baron d'Holbach, le baron de Masparault, Char. de Holzendorf, Daine, C.-S. Daine, A.-P. Daine et Pouvez. »

Bazile-Geneviève-Suzanne mourut en 1754.

Extrait des registres mortuaires de l'église royale et paroissiale Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris .

« Du mardi vingt-septième août mil sept cent cinquante quatre, dame Basile-Geneviève-Suzanne Daine âgée de vingt-cinq ans environ, épouse de M. Paul Thiry d'Holbach, baron de Heesse, seigneur de Lende, Walberg et autres lieux, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse, décédée hier à huit heures du soir en sa maison, ruc Saint-Thomas-du-Louvre de cette paroisse, a été inhumée en cette église, en présence de M. Marius-Jean-Baptiste-Nicolas Daine, conseiller procureur du Roi au bureau des finances de la généralité de Paris aussi de l'Académie des sciences de Prusse, son frère, et de M. Antoine-Remond-Jean-Hulbert-Gabriel de Sartine, écuyer conseiller du Roi, en son siège présidial du Châtelet de Paris, ami de la défunte, lesquels ont signé avec nous.

« (Signé) Daine, de Sartine, Romain Ransnay, curé. »

La seconde Mme d'Holbach, Charlotte-Suzanne, née en 1733, mourut à Paris, 28, rue des Moulins, le 16 juin 1814, à 81 ans. Son portrait, par Carmontelle, a figuré en 1879 à l'Exposition du Trocadéro.

Marius-Jean... d'Aine (celui que Diderot appelle, d'après sa mère, « mon fils d'Aine »), ancien intendant de Touraine, mourut à 74 ans, le 3 vendémiaire an XIII, rue du Cherche-Midi. Il était marié à Anne-Madeleine Geoffroy, dont il eut au moins une fille, Sophie-Élisabeth, mariée à Deroncherolle, morte veuve à Paris, le 14 juin 1853; la postérité pourrait encore subsister. Peut-être est-ce sa veuve qui mourut à Paris, rue Saint-Guillaume, nº 3, en octobre 1815 (*Petites Affiches* du 9).

Actes de naissance des quatre enfants du baron.

1753. Extrait des registres de l'église royale et paroissiale de Saint-Germain-l'Auxerrois.

« Du Mardy vingt-six Juin mil sept cent cinquante trois.

« Fut baptisé François Paul Nicolas, fils de Messire Paul Thiry baron d'Holbach, Seigneur de Heese et Leende et autres lieux, et de dame Bazile-Geneviève-Suzanne Daine, son épouse, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Le parrain Mre Nicolas D'aine écuyer, Conseiller Secrétaire du Roy, maison couronne de France et de ses finances, sindic de la compagnie. La marainne, dame Suzanne Westerbourg d'Holbach, épouse du parrain. L'enfant est né aujourd'huy et ont signé à la minute.

« Collationné à l'original par moi sous-signé curé de la dite paroisse. A Paris, ce premier mai mil sept cent quatre vingt trois. »

« Ringard. »

1757. Extrait du registre des actes de naissance de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois pour l'année 1757.

« Le Lundi vingt-deux Août mil sept cent cinquante sept fut baptisé Charles-Marius, fils de Messire Paul Thiry d'Holbach baron d'Heeze Leende, Seigneur de Walperg et autres lieux, Conseiller secrétaire du Roi, maison couronne de France et de ses finances, associé externe de l'Académie royale des sciences et belles lettres de Prusse, et de Charlotte-Suzanne D'aine, son épouse, rue Saint-Nicaise.

« Le parrain, M. Marius-Jean-Baptiste-Nicolas D'aine, chevalier conseiller du Roi en son Grand Conseil, associé externe d'Académie royale des sciences et belles lettres de Prusse. La marainne Dlle Anne-Perrette D'aine, fille majeure. L'enfant est né d'hier et ont signé : signé A.-P. D'aine d'H., Fresneau, vic. »

Extrait du registre des actes de naissance de l'an 1759 (paroisse Saint-Roch).

« L'an mil sept cent cinquante neuf, le quatorze janvier a été baptisée par moi-même soussigné Amélie-Suzanne, née d'hier, fille de Me Paul Thiry d'Holbach, baron de Heeze et Léandre, membre de l'Académie royale de Berlin, conseiller secrétaire du Roi, maison couronne de France et de ses finances présent, et de De Charlotte-

Suzanne Daine, son épouse, de cette paroisse rue Saint-Honoré. Le parrain Mre André-Julien Rodier, commissaire ordinaire et premier commis de la Marine, oncle de l'enfant, demeurant à Versailles, la Marainne De Suzanne Westerbourg, veuve de M. Nicolas Daine, conseiller secrétaire du Roi maison couronne de France et de ses Finances, Seigneur de Grandval et autres lieux, demeurant rue du Bacq, paroisse Saint-Sulpice qui ont signé avec le père.

« Ont signé : d'Holbach, Westerbourg, Daine et Bridon, vicaire. »

Extrait des registres de naissance de l'an 1759 (paroisse Saint-Roch).

« L'an mil sept cent cinquante neuf, le vingt décembre a été baptisé par moi, vicaire soussigné Louise-Pauline née hier, fille de Mre Paul Thiry d'Holbach, baron de Heeze et de Léende, membre de l'Académie royale de Berlin, conseiller secrétaire du Roi, maison couronne de France et de ses finances, présent, et de De Charlotte-Suzanne Daine, son épouse, de cette paroisse rue Royale. Le parrain M. Joseph-Christophe Lalive de Pailly, brigadier des armées du Roi lieutenant de roi de la province de Touraine, demeurant rue Neuv Luxembourg en cette paroisse, la marainne De Louise-Florence Pétronille Tardieu d'Esclavelles, femme séparée de biens de Mre Denis-Joseph-Delalive, seigneur d'Épinay, l'un des fermiers généraux de Sa Majesté, demeurant rue Saint-Honoré, en cette paroisse qui ont signé avec le père.

« Ainsi signé : D'Esclavelles d'Épinay, Lalive de Pailly, d'Holbach et Bridon. »

Acte de décès de l'aîné des enfants du baron.

Ville de Paris, 2 e Arrondissement.

Extrait du registre des actes de décès de l'an IV.

« Du vingt trois prairial l'an quatre.

« Acte de décès de François Paul Nicolas Thiry d'Holbach, décédé d'hier entre huit et neuf heures du soir, rentier, âgé près de quarante-trois ans, natif de Paris, domicilié rue de la Loi, n° 16 et 1235, non marié, fils de Paul Thiry d'Holbach des académies de Berlin, Manheim et Pétersbourg, et de Bazile-Geneviève-Suzanne Daine, tous deux défunts, sur la réquisition à nous faite dans les vingt-quatre heures par Charles-Marius Thiry d'Holbach, âgé de trente-huit ans, rentier, domicilié rue Saint-Honoré, n° 1512, chez le citoyen Lavalette, le déclarant a dit être le frère du défunt, et par Joseph Simon Lefébure, âgé de soixante-trois ans, ci-devant banquier, rue Chapon, n° 191, le déclarant a dit être ami. Au dessous est écrit : constaté suivant la loi du trois ventôse troisième année républicaine par nous, officier de l'état civil soussigné.

« Signé : Thiry d'Holbach, Lefébure et Leclercq. »

Le second enfant du baron se maria. Voici son acte de mariage :

Préfecture du Département de la Seine.

Ville de Paris.

Extrait du registre des actes de mariage de la paroisse Saint-Roch, pour l'année 1791.

« L'an mil sept cent quatre vingt onze, le quinze janvier, après la publication d'un ban en cette église, la dispense des deux autres accordée par Mgr notre Archevêque, ensemble la permission de fiancer et marier le même jour et en la chapelle de Saint-Fargeau sur cette paroisse, le tout en forme, ont été fiancés, mariés ledit jour et ont reçu de nous, curé soussigné, la bénédiction nuptiale, après avoir pris leur mutuel consentement, M. Charles-Marius Thiry d'Holbach, capitaine au régiment de Schomberg dragons, fils majeur de feu M. Paul Thiry d'Holbach et de dame Charlotte-Suzanne Daine, ses père et mère, de cette paroisse d'une part.

« Et Charlotte-Louise-Sophie de Dompierre d'Hornoy, fille mineure de M. Alexandre Marie François de Paule de Dompierre d'Hornoy, président du Parlement et de dame Louise-Sophie Savalette, ses père et mère, de fait aussi et de droit de cette paroisse, rue Saint-Honoré, d'autre part. Témoins du côté de l'époux, M. Charles-Léopold Fontenay de Chastenay, capitaine de cavalerie, rue Neuve-Saint-Augustin, en cette paroisse, M. André-Paul Rodier, Grand Maître des bois et forêts au département d'Anjou et Maire rue Saint-Honoré en cette paroisse, du côté de l'épouse, M. Marc-Antoine-Charles Dupleix de Pernau, Maréchal des camps et armées du Roi, rue des Petites Écuries du Roi, psse Saint-Laurent et M. André-Claude Thiroux de Gervillier, maréchal des camps et armées du Roi, rue Saint-Honoré en cette paroisse, lesquels témoins nous ayant certifié les libertés et domiciles des dits époux, ont signé avec eux, les père et mère de la contractante et la mère du contractant, présens et consentans. Signé : Thiry d'Holbach, C. L. S. de Dompierre d'Hornoy, Savalette, C. S. Daine d'Holbach, de Dompierre d'Hornoy, Savalette d'Hornoy, Mis de Fontenay, Thirous de Gervillier, Marduel curé. »

Mme Marius d'Holbach mourut en 1815. Voici son acte de décès.

Extrait du registre des actes de décès de l'an 1815.

« Acte de décès du douze janvier mil huit cent quinze, à trois heures de l'après-midi. Aujourd'hui à trois heures du matin est décédée en son domicile rue de l'Université, 94, en cet arrondissement Charlotte Louise Sophie de Dompierre d'Hornoy, âgée de quarante et un an, mariée à M. Charles-Marius Thiry baron d'Holbach.

« Constaté par moi Claude-Denis Monnaye, adjoint au maire du dixième arrondissement de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, faisant les fonctions d'officier de l'état civil.

« Sur la déclaration de Ange-Maris-Charles-René, comte de Mornay, âgé de quarante-huit ans, beau-frère de la décédée, et de Henry, comte de Montesquiou, âgé de quarante-sept ans, cousin de la défunte, tous deux demeurant rue et n° susdits, lesquels ont signé avec moi après lecture à eux faite de l'acte, ainsi signé : le comte Henri de Montesquiou, comte de Mornay, et Monnaye. »

Marius d'Holbach mourut en 1832.

Acte de décès de l'an 1832, 2e Mairie.

« Du mardi treize mars mil huit cent trente deux, heure de midi et demi, acte de décès de Charles-Marius Thiry, baron d'Holbach, propriétaire, âgé de soixante quatorze ans et demi, né à Paris, décédé hier à onze heures du soir en son domicile, rue Sainte-Anne, no 53, veuf de Charlotte Louise Sophie de Dompierre d'Hornoy. Les témoins sont : Ange Maris Charles-René, comte de Mornay, propriétaire, âgé de 65 ans, demeurant à Paris, rue Saint-Dominique, no 74, beau-frère du défunt, et M. Alphonse-Antoine Millon de Verneuil, employé, âgé de 49 ans, demeurant quai de la Rapée, no 67, lesquels ont signé avec nous, Jean-Jacques Berger, maire du second arrondissement de Paris, après lecture faite et le décès constaté suivant la loi. Signé au registre : comte de Mornay, A. Millon de Verneuil et Berger, maire. »

Marius d'Holbach avait traduit *Obéron* de Wieland (1800). Je trouve différents actes qui l'intéressent, lui et ses sœurs. Par acte passé devant Me Lahure, notaire à Paris, le 3 novembre 1814, il vend, avec le concours de ses sœurs, une maison, à Paris, rue Royale, ci-devant des Moulins, no 28, provenant du baron leur père et de leur mère et de Jean-Baptiste Lully, pour 72 000 francs (*Petites Affiches* du 3 décembre 1814).

Par acte passé devant Me Vavin, notaire à Paris, le 30 avril 1829, il achète un terrain rue du Faubourg-Montmartre, no 3 (*Petites Affiches* des 19 et 22 mai).

Marius d'Holbach a eu de sa femme un fils, Charles-Ernest, dernier du nom, dont voici l'acte de décès :

Extrait des minutes des actes de décès (9e Mairie de Paris), année 1861.

Du jeudi vingt-huit février mil huit cent soixante et un, à une heure et demie de relevée. Acte de décès de Charles-Ernest Thiry, baron d'Holbach, rentier, âgé de soixante six ans, né à Monthuchet, commune de Sceaux (Seine), décédé ce matin à six heures en son domicile, rue du Faubourg Montmartre, 15, célibataire, fils de Charles Marius Thiry, baron d'Holbach et de Sophie de Dompierre d'Hornoy, son épouse, tous deux décédés. Le dit acte, dressé en présence et sur la déclaration de Charles-Marius-Albert de Dompierre d'Hornoy, capitaine de vaisseau, commandeur de la Légion d'Honneur, âgé de quarante-cinq ans, demeurant à Paris, rue de Miromesnil, 11, cousin germain du défunt, et Silvius Marie de Boys, notaire, âgé de trente trois ans, demeurant à Paris, boulevard des Italiens, témoins qui ont signé avec nous après lecture faite, le décès constaté suivant la loi. Signé : du Boys, A. de Dompierre d'Hornoy et Ancelle. »

Le troisième enfant du baron, Amélie-Suzanne, épousa Charles-Léopolt Le Preudhomme, marquis de Fontenoy-Chatenoy; elle a eu au moins Anne-Charlotte-Pauline, née à Paris (Saint-Roch), le 5 janvier 1781 (Chastellux, Notes prises aux Archives de l'état civil, 278), dont j'ignore la destinée. Je n'ai pu découvrir quand était morte

Amélie-Suzanne. Elle vivait encore en 1814 à Pixérécourt (Meurthe-et-Moselle), dans un domaine vendu en 1819 à Mme Le Duchat. Son mari prête à la famille royale 1 252 francs en pays étranger pendant l'émigration; ils lui furent remboursés le 26 janvier 1816 (Archives nationales). Je le vois encore figurer comme témoin, le 8 avril 1826, au mariage, à Paris, de sa cousine Amélie-Marie-Josèphe-Eugénie Le Preud'homme de Fontenoy avec Cochin de Cléry; il y est qualifié de « chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, âgé de soixante-douze ans, demeurant à Versailles ».

Par acte passé devant Me Lenormant, notaire à Paris, le 23 brumaire an XIV, Amélie-Suzanne et sa sœur vendent pour 74 000 francs une maison boulevard Montmartre, nº 4 (*Petites Affiches* du 14 octobre 1806), peut-être la tenaient-elles de leur père?

La destinée du quatrième enfant du baron est mieux connue.

Louise-Pauline épousa, par contrat du 27 mai 1781, Pierre, marquis de Nolivos, capitaine de dragons (Archives nationales), coseigneur de Sauveterre. Dans l'acte précédent, elle est indiquée comme demeurant à Paris, rue des Moulins, nº 25, en 1806; mais l'acte de vente plus haut cité de 1814 la donne comme demeurant à Sauveterre (Basses-Pyrénées). C'est là qu'elle est morte le 3 septembre 1830. Elle avait eu cinq enfants :

1º Un fils mort-né à Paris (Saint-Roch), le 22 novembre 1785;

2º Charlotte-Suzanne-Pauline, née à Paris (Saint-Eustache) le 12 juin 1782, mariée à ... d'Auxion, morte dans le Gers, d'où Mesdames de Laroux et Dubosc-Peyran;

3º Pierre-Gédéon-Armand-Louis-Anne, né à Paris (Saint-Roch), le 30 octobre 1787, mort en Amérique;

4º Une fille qui a épousé Jean-Anselme-Louis Pasquier, marquis de Franclieu, capitaine au régiment de Royal-Cravatte Dragons, lequel a fait toutes les campagnes de l'émigration en Espagne, vivant en 1814 (Nobiliaire de Saint-Allais, éd. de 1872, IV, 93), d'où quatre enfants, dont la postérité mâle, portant le nom de Franclieu;

5º Gustave, mort à Sauveterre le 3 janvier 1829, d'où Alfred, marquis de Nolivos, vivant à Sauveterre, d'où au moins :

a) Marie, mariée à Pau, en octobre 1883, à Joseph de Faulong (*Revue des Basses-Pyrénées et des Landes*, octobre 1883);

b) Gabrielle, mariée à Pau, en 1886, à Albert Bartouilh de Taillac, sous-lieutenant de réserve au 17e dragons (*id.*, juillet 1886).

Annexe 2

L'HÔTEL DE LA RUE ROYALE SAINT-ROCH

A. Billy cite, sans références (*Diderot*, Paris, 1932, p. 314), « l'acte par lequel la haute et puissante dame Mélanie-Ursule de Tiersault, veuve du haut et puissant seigneur Louis-François de Bouchet, comte de Sourchère, lieutenant général aux armées du Roy », cède à d'Holbach sa maison. Celle-ci est décrite comme consistant « en une porte cochère à droite de laquelle est une écurie de six chevaux,

ensuite un petit office et trois remises donnant sur la cour et en haut un petit escalier dérobé ayant sièges d'aisance au rez-de-chaussée et au troisième étage, à gauche du passage une grande cage d'escalier, montant jusqu'au second étage; sous la rampe du rez-de-chaussée est la descente des caves contenue sous l'épaisseur du bâtiment; une cuisine donnant sur la cour, une cour sous l'angle formé par deux murs mitoyens, un puits en état, ladite cour pavée. Le corps de logis ayant sa face sur la rue en pierre de taille, et celle sur la cour ainsi que l'aile à droite en pan de bois. Le premier étage composé d'un grand antichambre sur la rue, une grande salle de compagnie éclaircie par une baie sur la cour, dans l'angle ayant une baie donnant dans un cabinet auprès de la cuisine, ledit cabinet éclairé sur la cour dans l'autre angle à droite de la salle de compagnie, une chambre à coucher au-dessus de la remise, ensuite une garde-robe dont la porte donne sur le petit escalier. Même distribution au second étage. A l'angle du palier du grand escalier, un autre petit escalier dérobé, obscur, montant au troisième étage divisé en chambres de domestiques et en garde-meubles. Au quatrième étage, en comble, la partie sur la cour en grenier, la partie sur la rue subdivisée en chambres de domestiques ... »

L'hôtel fut vendu en 1814 par le fils du baron, Charles-Marius. C'est aujourd'hui le nº 8 de la rue des Moulins.

Annexe 3.

SOUVENIRS DE NAIGEON ET DE MEISTER

Nous reproduisons ci-dessous le texte intégral de la notice nécrologique consacrée par Naigeon à d'Holbach. Elle parut dans le *Journal de Paris* du 9 février 1789 (le *Journal* avait annoncé la mort du baron le 23 janvier). Elle était donc publique; d'où sa grande réserve. Celle de Meister, insérée dans la *Correspondance littéraire* de Grimm (continuée à cette époque par Meister), réservée aux abonnés de choix, est plus explicite. Ce furent pendant longtemps les sources presque exclusives de documentation sur le baron, d'ailleurs bien pauvres.

Nous y avons joint une lettre anonyme sur un trait du baron parue aussi dans le *Journal de Paris*, peu de jours après l'article de Naigeon (12 février).

LETTRE SUR LA MORT DE M. LE BARON D'HOLBACH

Non hoc praecipuum amicorum munus est prosequi defonctum ignavo questu.

Tacite.

Permettez-moi, Messieurs, de consacrer dans votre journal quelques lignes à la mémoire d'un homme dont la perte irréparable excite

aujourd'hui les justes regrets de ses amis, de ceux mêmes qui le connaissaient à peine, et plonge sa famille dans une douleur aussi touchante que vraie. La pratique habituelle et constante de toutes les vertus qui font le plus d'honneur à la nature humaine, lui avait mérité l'estime publique, et cette espèce de vénération dont les âmes honnêtes se sentent naturellement pénétrées pour tout ce qui leur offre l'image de la perfection morale et le spectacle si doux, si consolant, d'un homme de bien.

Si on en excepte les mathématiques, dont le baron d'Holbach savait néanmoins autant qu'un bon esprit en doit apprendre, lorsqu'il n'en veut pas faire son étude particulière, on peut dire qu'il avait cultivé avec succès toutes les sciences, et qu'il a même reculé les bornes de plusieurs, telles que la philosophie spéculative et purement rationnelle, la politique et la morale; c'est à lui que l'on doit en grande partie les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont faits il y a environ 30 ans parmi nous; c'est lui qui en a inspiré le goût et même la passion; c'est lui qui a traduit les excellents ouvrages que les Allemands avaient publiés sur ces sciences presque ignorées augmentées d'excellentes notes, soit pour éclaircir, soit pour rectifier le texte.

Personne n'était plus communicatif que M. le baron d'Holbach; personne ne prenait aux progrès de la raison un intérêt plus vif, plus sincère, et ne s'occupait avec plus de zèle et d'activité des moyens de les accélérer. Il prêtait facilement ses livres, et les donnait même souvent à ceux en qui il reconnaissait les talents nécessaires pour s'en servir utilement. « Je suis riche, me disait-il, et je m'estime heureux d'avoir conçu de bonne heure qu'une grande aisance ne devrait être qu'un instrument de plus pour opérer le bien plus efficacement, pour le rendre durable, et ..., selon son expression énergique et hardie, pour l'*embaumer.* »

Également versé dans la plupart des matières sur lesquelles il importe le plus à des êtres raisonnables d'avoir une opinion arrêtée, il portait dans leur discussion un jugement sain, une logique sévère et une analyse exacte et précise. Ce n'était pas seulement un des hommes qui avaient le plus de vérités dans la tête, c'était encore un de ceux qui y avaient le moins d'erreurs; avantage très rare, même parmi les esprits de son ordre, et qui le caractérise particulièrement. Quel que fût l'objet de ses entretiens avec ses amis ou même avec des indifférents tels qu'en offrent plus ou moins toutes les sociétés, il inspirait sans effort à ceux qui l'écoutaient l'enthousiasme de l'art ou de la science dont il parlait; et on ne le quittait jamais sans regretter de n'avoir pas cultivé la branche particulière de connaissances qui avait fait le sujet de la conversation, sans désirer d'être plus instruit, plus éclairé, et surtout sans admirer la clarté, la justesse de son esprit et l'ordre dans lequel il savait présenter ses idées.

Il était connu et estimé de tous les savants de l'Europe. Les étrangers qui avaient quelque célébrité désiraient d'être admis dans sa société. Plusieurs personnes même du plus haut rang en Allemagne, en Angleterre, ont été flattées de le connaître, et se sont empressées de rendre cet hommage public au mérite et à la vertu; ce que je ne

remarque pas pour en faire à M. d'Holbach un titre de gloire, mais pour rendre plus sensible la différence d'éducation que les grands seigneurs et ceux qui sont destinés à commander aux autres reçoivent dans les divers pays.

Lorsque Voltaire revint à Paris, en 1778, M. d'Holbach voulut le voir et contempler de près le grand homme qui avait produit tant de chefs-d'œuvre en tous genres. On l'annonça à Voltaire, qui alla au devant de lui et lui dit, avec cette vivacité qu'il mettait à tout ce qui l'intéressait : « *Je suis charmé, Monsieur, de vous voir; il y a longtemps que je vous connais de réputation; vous êtes un des hommes dont j'ai le plus désiré l'estime et l'amitié.* »

A l'exception de Voltaire, de Fontenelle et de Montesquieu que M. d'Holbach a peu connus, et avec lesquels les circonstances ne lui ont pas permis d'avoir de plus grands rapports, il a eu pour amis les hommes les plus célèbres de ce siècle, tels que MM. Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condillac, Turgot, Buffon et Rousseau. Si, par l'effet nécessaire de la communication des lumières, du choc des idées et des opinions, il s'est plusieurs fois instruit dans leur société; si elle a donné plus de force, plus d'étendue à son esprit naturellement si juste, si réfléchi, on peut dire avec autant de vérité qu'il n'y a pas un seul des hommes illustres que je viens de nommer à qui il n'ait appris beaucoup de choses utiles, et dont, sous plusieurs rapports, il n'ait agrandi et multiplié les idées.

A cette extrême justesse d'esprit, qualité si rare, si nécessaire dans l'usage de la vie, et de laquelle dépend, plus qu'on ne le croit, la rectitude constante de la conduite, il joignit les vertus sociales les plus estimables, et une simplicité de mœurs tout à fait antique et patriarcale. C'est de lui que Mme Geoffrin disait, avec cette originalité de bon sens qui lui était ordinaire, qu'il était *simplement simple;* et rien ne le caractérise mieux.

Ce serait peut-être le lieu de parler de sa bienfaisance, mais je n'en citerai que ce seul trait, où l'on voit en action ces vers du poète inimitable :

« *Qu'un ami véritable est une douce chose!*
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les découvrir vous-même. »

M. d'Holbach avait dans sa société un homme de lettres qui lui paraissait depuis quelque temps rêveur, silencieux, et profondément mélancolique. Affligé de l'état où il voyait son ami, M. d'Holbach court chez lui : « Je ne veux point, lui dit-il, aller au-devant d'une confidence que vous ne croyez pas devoir me faire, je respecte votre secret, mais je vous vois triste et souffrant, et votre situation m'inquiète et me tourmente. Je connais votre peu de fortune, vous pouvez avoir des besoins que j'ignore; je vous apporte dix mille francs dont je ne fais rien, que vous ne refuserez pas d'accepter si vous avez de l'amitié pour moi, et que vous me rendrez un peu plus tôt, un peu plus tard, quand la fortune vous viendra ... » Cet ami, touché, ému comme il devait l'être, l'assure qu'il n'a aucun besoin

d'argent, que son chagrin a une autre cause, et n'accepte point le service qui lui était offert; mais il ne l'a point oublié, et c'est de lui-même que je tiens le fait, qu'il se plaît à raconter, et dont M. d'Holbach n'a jamais parlé, non plus que de beaucoup d'autres qui ne lui font pas moins d'honneur.

Il aimait à trouver au fond de son cœur toute la récompense d'une bonne action. Il avait néanmoins de l'aversion pour les ingrats, et je me rappelle que, moralisant un jour avec lui sur cette matière, il me dit en propres paroles : « Je suis homme à me contenter du rôle sec de bienfaiteur quand on m'y réduit : je ne cours pas après mon argent; mais un peu de reconnaissance me ferait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je les désire. »

Je n'ai point connu d'homme d'une gaîté plus aimable, plus naturelle, plus vraie, et dont la plaisanterie piquante et d'un tour original ressemblât plus à ce que les Anglais appellent *humour.* Ses expressions mêmes, quelquefois traduites, et, pour ainsi dire, forgées du latin, ajoutaient encore à l'originalité de ses idées et à l'enjouement de sa conversation.

Comme Diderot prêtait facilement, et sans s'en apercevoir, son esprit, son imagination et ses connaissances à ceux avec lesquels il s'entretenait, et qu'il supposait à tous les hommes les principes de probité selon lesquels il se conduisait, M. d'Holbach lui disait : « Vous êtes l'homme le plus heureux que je connaisse; vous n'avez jamais trouvé ni un sot, ni un fripon; et vous n'avez jamais lu un mauvais livre, car à mesure que vous le lisez vous le refaites. »

Un jour que Mme Geoffrin querellait fortement un homme de lettres auquel elle s'intéressait, et qui se justifiait avec la même vivacité et la même chaleur sur l'étourderie qu'elle lui reprochait, M. d'Holbach, qui les écoutait en silence, s'approche d'eux et leur demande en souriant : « Par hasard, seriez-vous mariés secrètement? »

Il portait dans la société cet esprit d'observation que l'habitude de la méditation ne donne pas toujours, mais qu'elle rend plus sûr, plus utile, et sans lequel on ne connaît que l'homme abstrait, l'homme idéal, mais non les hommes. Il savait qu'il y a un art particulier de faire le bien, et surtout de le rendre d'une utilité générale et constante. L'expérience et la réflexion lui avaient appris que le choix des moyens les plus propres à opérer une grande révolution dans les idées et dans les principes spéculatifs des hommes n'était point indifférent, et qu'on manque le but toutes les fois qu'on veut l'atteindre avant que les esprits soient préparés. C'est ce qui lui fit dire, dans ce style familier que la conversation permet, à un homme célèbre qui avait occupé une place très importante, mais que l'inflexible droiture de son caractère avait souvent empêché de se plier aux circonstances dont l'empire est si absolu, si irrésistible : « Vous étiez un excellent voiturier et vous meniez très bien votre charrette; mais vous aviez oublié la petite boete de saindoux pour graisser les essieux. »

L'impératrice de Russie lui fit demander, il y a quelques années, ses idées sur la législation; il s'empressa de répondre à la marque d'estime que cette auguste souveraine daignait lui donner, et elle

eut la bonté de lui faire dire qu'elle avait mis son ouvrage à côté de celui de Montesquieu.

Il a fourni aux savants éditeurs de la première *Encyclopédie* un grand nombre d'excellents articles d'histoire naturelle, de politique et de philosophie.

J'ai eu l'occasion d'observer ailleurs (voyez la préface de la traduction des *Œuvres* de SÉNÈQUE, t. I) avec quelle exactitude M. d'Holbach avait rempli les devoirs de père, et le soin qu'il avait pris à l'éducation de ses enfants; j'ajouterai ici qu'il était bon mari, bon parent et bon citoyen. J'ai vécu avec lui vingt-quatre ans dans la confiance et l'intimité de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Je l'aimais, je le respectais et je le pleure comme mon père : il sera souvent présent à ma pensée, toujours cher à mon cœur, et les moments que j'ai passés auprès de lui et dans le sein de sa famille, si justement chérie et révérée, seront ceux que j'aimerai le plus à me rappeler un jour, et dont le souvenir aujourd'hui, mêlé d'amertume et de peine, répandra quelque douceur sur les dernières années de ma vie.

Paul Thiry, baron d'Holbach, membre des Académies de Pétersbourg, de Mannheim et de Berlin, était né dans le Palatinat; et il est mort à Paris le 21 janvier dernier, âgé de 66 ans. J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : NAIGEON.

LETTRE AU « JOURNAL DE PARIS »

Numéro du 12 février 1789.

Messieurs,

L'éloge funèbre que M. Naigeon a consacré à la mémoire de M. le baron d'Holbach suffit pour donner une idée juste de ses vertus et de ses lumières, mais le hasard m'a mis à portée de les juger encore mieux. J'ai vu M. le baron d'Holbach dans deux voyages que j'ai faits aux eaux de Contrexéville. S'occuper de sa souffrance et de sa guérison, c'est le soin de chaque malade. M. le baron d'Holbach devenait le médecin, l'ami, le consolateur de quiconque venait aux eaux, et il semblait bien moins occupé de ses infirmités que de celles d'autrui. Lorsque les malades indigènes manquaient de secours ou pécuniaires ou curatifs, il les leur procurait avec un plaisir qui lui faisait plus de bien que les eaux. Je me promenais un soir avec lui sur une hauteur couverte d'un massif de bois qui fait perspective de loin et près duquel s'élève un petit hermitage. Là, demeure un cénobite qui n'a de revenu que les aumônes de ceux dont il reçoit les visites. Nous acquittâmes chacun notre dette hospitalière. En prenant congé de l'hermite, M. le baron d'Holbach me dit de le précéder un instant et qu'il allait me suivre. Je le précédais, et comme il ne me suivait pas, je m'arrêtai, pour l'attendre sur un tertre exhaussé d'où l'on découvre tout le pays. Je contemplais le canton que je dominais, plongé dans une douce rêverie. J'en fus tiré par des cris et

je me retournai vers l'endroit d'où ils partaient. Je vis M. le baron d'Holbach environné d'une vieille femme et de deux villageois, l'un vieux comme elle et l'autre jeune. Tous trois, les larmes aux yeux, l'embrassaient, baisaient ses habits, le bénissaient hautement. « Allez-vous-en donc, s'écriait M. le baron d'Holbach; laissez-moi, on m'attend, ne me suivez pas, adieu; je reviendrai l'année prochaine. » En me voyant arriver vers eux les trois personnes reconnaissantes disparurent. Je lui demandai le sujet de tant de bénédictions. « Ce jeune paysan que vous avez vu s'était engagé, j'ai obtenu de son colonel sa liberté en payant les cent écus prescrits par l'ordonnance. Il est amoureux d'une jeune paysanne aussi pauvre que lui; je viens d'acheter pour eux un petit bien qui m'a coûté huit cents francs. Le vieux père est perclus aux deux bras de rhumatismes, je lui ai fourni trois boîtes du baume des Valdegeots, si estimé en ce pays-ci. La vieille mère est sujette à des maux d'estomac, et je lui ai apporté un pot de confiture d'hyacinthe. Ils travaillaient dans le champ, voisin du bois, je suis allé les voir tandis que vous marchiez en avant. Ils m'ont suivi malgré moi. Ne parlez de cela à personne. On dirait que je veux faire le généreux et le bon philosophe. Je ne suis ni généreux, ni philosophe, mais humain, et mes charités sont la plus agréable dépense de mes voyages. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

Annexe 4.

NOTES DE MEISTER

(*Correspondance littéraire*, mars 1789.)

Je n'ai vu M. le baron d'Holbach que les dernières années de sa vie, mais pour le connaître, pour partager les sentiments d'estime et de vénération que lui avaient voués tous ses amis et que ne pouvait manquer d'inspirer le caractère de son âme et de son esprit, il n'était pas nécessaire d'avoir avec lui des liaisons fort intimes ou fort anciennes. J'essaierai donc de le peindre tel qu'il s'est montré à mes yeux, et j'ose m'assurer que si ses mânes pouvaient m'entendre, la franchise et la simplicité de mon hommage ne sauraient leur déplaire.

Je n'ai guère rencontré d'homme plus savant et plus universellement savant que M. d'Holbach, je n'en ai jamais vu qui le fût avec si peu d'ambition, même avec si peu de désir de le paraître. Sans le sincère intérêt qu'il prenait au progrès de toutes les lumières, de toutes les connaissances, sans le besoin véritable qu'il avait de communiquer aux autres tout ce qu'il croyait pouvoir leur être utile, on aurait pu toujours ignorer le secret de sa vaste érudition. Il en était de sa science comme de sa fortune, elle était pour les autres comme pour lui, mais jamais pour l'opinion... On ne lui eût soupçonné ni l'une ni l'autre, s'il avait pu se dispenser de les montrer sans nuire à ses propres jouissances et surtout à celles de ses amis.

...Il n'y a plus d'indiscrétion à dire qu'il est l'auteur du livre qui

fit tant de bruit en Europe il y a dix-huit ou vingt ans, du fameux *Système de la Nature.* Tout l'éclat dont jouit cet ouvrage ne put séduire un instant son amour-propre, et s'il eut longtemps le bonheur d'être à l'abri même du soupçon, sa modestie le servit encore mieux à cet égard que toute la prudence de ses amis. Je ne puis aimer la doctrine enseignée dans cet ouvrage avec tant de fanatisme, tant d'audace, tant de prolixité; mais tous ceux qui ont connu l'auteur lui doivent la justice d'avouer qu'aucune considération, qu'aucune vue personnelle, n'avait pu l'attacher à ce triste système. Il s'en était fait l'apôtre avec une pureté d'intention, avec une abnégation de soi-même qui eût honoré aux yeux de la foi les apôtres de la plus sainte de toutes les religions.

Son *Système social* et sa *Morale universelle* firent beaucoup moins de sensation que le *Système de la Nature;* mais ces deux ouvrages démontrent également qu'après avoir voulu renverser l'antique barrière que la faiblesse humaine avait cru devoir opposer jusqu'alors aux vices et aux passions qui la déshonorent, l'auteur n'en sentait que plus vivement la nécessité d'en élever de nouvelles; c'est dans les progrès d'une raison éclairée par une bonne éducation, et par de bonnes lois, qu'il se flatte de trouver toutes les ressources qui peuvent affermir l'empire de la vertu, et grâce à son heureuse influence, nous procurer tout le repos et tout le bien-être dont notre nature est susceptible.

La différence si remarquable du succès de ces deux derniers ouvrages au succès du premier ne serait-elle pas une des meilleures objections à faire contre l'ensemble et surtout contre l'effet moral de ce système? Tant que l'on se borne à détruire les principes qui servirent longtemps à contraindre les habitudes et les passions des hommes, on réussit parfaitement à leur plaire; mais lorsque à ces principes, dont sans doute on a souvent abusé, l'on veut essayer d'en substituer d'autres, la tâche devient incomparablement plus difficile, et l'on risque de perdre bientôt toute la faveur qu'on s'était acquise d'abord.

Nous conviendrons d'ailleurs que si ces derniers ouvrages diffèrent beaucoup du premier relativement à l'intérêt du sujet, ils n'en diffèrent pas moins par le talent. Le *Système de la Nature* est fort inégalement écrit, chargé de redites ennuyeuses et de vaines déclamations, mais il y règne en général un ton d'enthousiasme, de philosophie et d'éloquence assez imposant; il y a des pages entières, et il y en a un grand nombre où l'on reconnaît aisément la plume d'un écrivain supérieur, et cela est fort simple, car ces pages sont de Diderot. Il a eu beaucoup moins de part au *Système social* et à la *Morale universelle*, où l'on trouve la même prolixité que dans le *Système de la Nature*, beaucoup d'excellents principes, mais aussi beaucoup de lieux communs, une méthode pesante, peu de mouvement dans le style et peu de vérité dans les idées comme dans l'expression.

Concitoyen, ami dès l'enfance du célèbre Lavater, on voudra bien me pardonner de partager un peu sa physionomie : j'ai toujours été frappé du rapport qu'il y avait entre le caractère de la figure de M. d'Holbach et celui de son esprit. Il avait tous les traits assez régu-

liers, assez beaux, et ce n'était pourtant pas un bel homme. Son front large et découvert, comme celui de Diderot, portait l'empreinte d'un esprit vaste, étendu; mais moins sinueux, moins arrondi, il n'annonçait ni la même chaleur, ni la même énergie, ni la même fécondité; son regard ne peignait pas la douceur, la sérénité habituelle de son âme.

M. le baron d'Holbach devait croire sans peine à l'empire de la raison, car ses passions (et les nôtres sont toujours celles d'après lesquelles nous jugeons celles de nos semblables), ses passions étaient précisément telles qu'il les faut pour faire valoir l'ascendant des bons principes. Il aimait les femmes, il était fort sensible aux plaisirs de la table, mais sans être l'esclave d'aucun de ses goûts. Il ne pouvait haïr personne; cependant ce n'était pas sans effort qu'il dissimulait son horreur naturelle pour les prêtres, pour tous les suppôts du despotisme et de la superstition; en parlant d'eux sa douceur s'irritait malgré lui, sa bonhomie devenait souvent amère et provocante. Une des plus violentes passions peut-être qui l'eût occupé toute sa vie, mais surtout dans ses dernières années, c'était la curiosité; il aimait les nouvelles comme l'enfance aime les joujoux, et par cette espèce d'aveuglement si naturel à toute habitude passionnée, il y mettait même fort peu de choix; bonnes ou mauvaises, fausses ou vraies, il n'y en avait point qui n'eût quelque attrait pour lui, il n'y en avait même point qu'il ne fût disposé à croire. Il semblait véritablement que toute la crédulité qu'il avait refusée aux nouvelles de l'autre monde, il l'eût réservée tout entière pour celle de la gazette et des cafés. Il se plaisait à faire raconter dans le plus grand détail le fait même dont toutes les circonstances démontraient la fausseté. « Vous savez l'histoire qu'on a faite hier? — Non. — Elle n'est pas croyable. — Ah, dites toujours... » Combien de fois il s'est fâché contre M. de Grimm qui, d'un mot, à dîner bouleversait toute une histoire dont il s'était délecté le matin sous les arcades du Palais-Royal! « Voilà comme vous êtes, lui disait-il avec l'humeur de l'amitié, jamais vous ne dites rien, et jamais vous ne voulez rien croire. »

M. d'Holbach eut pour amis les hommes les plus célèbres de ce pays-ci, tels que MM. Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condillac, Turgot, Buffon, Rousseau et plusieurs étrangers dignes de leur être associés, tels que MM. Hume, Garrick, l'abbé Galiani, etc. Si le charme d'une société si distinguée fut bien propre à donner à son esprit plus de force et plus d'étendue, on a remarqué avec la même vérité qu'il n'y avait pas un seul de ces hommes illustres à qui il n'ait pu apprendre beaucoup de choses utiles et curieuses. Il possédait une fort belle bibliothèque, et l'étendue de sa mémoire suffisait à toutes les connaissances dont ses études l'avaient enrichie. Il se rappelait sans effort et tout ce qui méritait et tout ce qui ne méritait guère d'être retenu. « Quelque système que forge mon imagination, m'a dit plus d'une fois M. Diderot, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour le justifier. »

C'est de lui que Mme Geoffrin disait, avec cette originalité de bon sens qui caractérisait souvent ses jugements : « Je n'ai jamais vu d'homme plus simplement simple. »

Un des traits les plus estimables du caractère de M. d'Holbach était sa bienfaisance; on ne peut rien ajouter à l'exemple touchant qu'en a rapporté M. Naigeon dans le *Journal de Paris*...

...Paul Thiry, baron d'Holbach, membre des Académies de Pétersbourg, de Mannheim, de Berlin, était né dans le Palatinat. Élevé dès sa plus tendre jeunesse en France, il y a passé la plus grande partie de sa vie; il est mort à Paris, le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans. Ayant perdu fort jeune sa première femme, Mlle d'Aine, il obtint de la Cour de Rome la permission d'en épouser la sœur, qui lui a survécu. Il laisse deux fils et deux filles, dont l'une a épousé le marquis de Chatenay, et l'autre le comte de Nolivos.

Annexe 5.

BILLET DE D'HOLBACH A GARRICK

Billet envoyé par d'Holbach à Garrick, en 1765. L'anglais du baron est défectueux.

« M. d'Holbach sends his compliments to Mr Garrick and wishes him and Mrs Garrick a very happy Journey, being very sorry of losing so soon their valuable company, but comforts himself with the hopes of seeing them again in France. He begg's leave of presenting Mr Garrick with a stick that will prevent the inconveniencies of sun and rain whenever he walks in his garden near London.

« Saturday 20th of April. »

Au verso :

« A Monsieur
Monsieur Garrick,
rue Saint-Nicaise, au coin du Carroussel,
à Paris. »

Annexe 6.

LETTRES DU BARON D'HOLBACH ADRESSÉES A UN CORRESPONDANT INCONNU

Ces deux lettres ont été publiées par E. et J. de Goncourt dans *Portraits intimes du dix-huitième siècle* (Paris, 1880). Ces lettres ont été copiées à la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan, et imprimées sans commentaire.

« Paris, 5 octobre 1767.

« Souffrez, mon très cher Père, que je saisisse une occasion de me renouveler dans votre souvenir. M. de la Live de la Briche, intro-

ducteur des ambassadeurs, ayant formé le projet d'aller en Italie pour voir les curiosités de ce pays, et surtout les hommes illustres qu'il renferme, je n'ai cru pouvoir mieux faire que de vous l'adresser, sachant que vous êtes intimement lié avec toutes les personnes de mérite qui se trouvent à Milan; il serait surtout très curieux de voir M. le marquis Beccaria, qui depuis longtemps semble avoir mis en oubli ses amis de Paris. Je ne vous fais point l'éloge de la personne que je vous recommande; il suffit de le connaître pour découvrir en lui un très aimable cavalier.

« Tous nos amis me chargent d'un million de compliments pour vous; ils n'ont point oublié, non plus que moi, que vous nous avez promis d'espérer de vous revoir encore en ce pays-ci. M. d'Alembert se porte beaucoup mieux que par le passé; il vous aura sans doute appris qu'un jeune géomètre, nommé M. de la Marguerie, vient enfin de trouver la solution du problème des trois corps; il doit incessamment faire part au public de cette importante découverte, si vainement tentée par les plus habiles géomètres de l'Europe.

« Je vous prie de faire mes compliments les plus tendres et les plus sincères à M. le comte de Veri et à M. le marquis Beccaria, si tant est que ses pensées s'étendent encore au delà des Alpes.

« Adieu, mon très cher Père, conservez-moi toujours une part dans votre précieuse amitié, je la mérite par les sentiments d'attachement et d'estime avec lesquels je serai toute ma vie, mon très cher et très révérend Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« D'HOLBACH. »

« Mon très cher et très-révérend Père,

« Ce n'est point par oubli, ce n'est point par indifférence que j'ai tant différé à répondre à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Soyez bien persuadé que vos amis de ce pays conserveront toujours un souvenir aussi cher que le vôtre, regretteront votre perte, et ne s'en consoleront que dans l'espoir de vous revoir encore quelque jour, vous rejoindre pour quelque temps à une société qui reconnaît tout votre mérite.

« J'ai reçu avec reconnaissance votre excellent ouvrage sur le cours des rivières; il est digne d'un philosophe profond qui se propose l'utilité des hommes, il est digne de vous.

« Je ne suis point surpris de l'accueil agréable que l'on vous a fait à Vienne; vous êtes fait pour être estimé partout où vous irez, et la cour impériale prouve par sa conduite qu'elle n'est pas la moins éclairée de l'Europe; il serait à souhaiter que bien d'autres montrassent les mêmes lumières et le même discernement. Tous les amis de la raison ne peuvent qu'applaudir à l'heureux choix que vos ministres viennent de faire de M. le marquis Beccaria pour remplir une chaire importante à Milan. Quand ceux qui gouvernent les hommes emploient les philosophes, ils prouvent qu'ils ont à cœur le bonheur du genre humain. Faites, je vous supplie, mes compliments à cet aimable paresseux, que la nécessité va forcer à ne point laisser enfouis des talents sublimes dont il est comptable à l'univers. Voulez-

vous bien aussi vous charger de lui dire qu'à sa sollicitation M. Diderot s'est fortement intéressé pour M. de Pège? Il espère lui trouver de l'emploi en Russie, car pour le Danemark il a été impossible de réussir.

« Si le comte Véri est de retour de Rome et tiré des filets de l'amour, faites-lui un million de compliments de ma part; rappelez-lui ses engagements littéraires, et dites-lui au nom de la sacro-sainte philosophie qu'il est fait pour travailler et pour instruire l'univers.

« Nous gémissions ainsi que vous, mon très cher Père, des plaies profondes que l'on fait de toutes parts à la sainte Église romaine. Si nous n'étions assurés que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*, ses enfants devraient être au désespoir. Cependant, il paraît certain qu'elle va perdre ses janissaires; les Jésuites seront proscrits. On assure que c'est la première condition qu'on imposera au nouveau Pape. En attendant, on parle d'un évêque de Coimbre pendu en Portugal pour conspiration, ce qui est d'un très mauvais exemple. Nous sommes inondés plus que jamais de livres impies qui tendent évidemment à saper les fondements de la religion. On est surtout choqué de l'audace de la *Contagion sacrée*, des *Lettres à Eugénie*, et de huit ou dix autres ouvrages de la même trempe, que la vigilance des magistrats rend très rares en ce pays; je ne doute pas qu'il en soit de même chez vous.

« M. de Saint-Lambert, que vous avez dû voir ici, vient de publier son charmant poème des *Saisons*, qui s'attire des applaudissements universels.

« Recevez les compliments de ma femme et de tous nos amis; ils ont tous pour vous les mêmes sentiments que moi; et vous savez que je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus sincère, mon très cher Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« D'HOLBACH. »

« Paris, le 6 mars 1769.

« Le docteur Gatti vous fait un million de compliments; il est parti depuis quelques jours pour aller inoculer, par ordre du Roy, les enfants de l'École militaire établis à la Flèche. MM. Diderot, Morellet, Helvétius, etc., vous saluent de cœur et d'esprit et vous attendent pour vous confier le soin de leurs consciences. »

Annexe 7.

L'OPINION DE G. KELLER

L'opinion de Gœthe ne fut pas unanimement admise en Allemagne. Voici, par exemple, ce que dit Gottfried Keller dans une lettre à Hermann Hettner, du 18 oct. 1856 (*Gottfried Kellers Briefe und Tagebucher*, Stuttgart, 1916, t. I, 124) :

« ...Je n'ai jamais compris pourquoi l'on faisait tant de bruit au sujet de la trivialité et de la brutalité de ce livre *(Le Système de la Nature)...* Une chose est certaine, si ces hommes (d'Holbach et ses amis) avaient disposé des progrès actuels des sciences exactes, ils en auraient tiré des conséquences autrement frappantes que nos messieurs d'aujourd'hui (sans que je veuille d'ailleurs offenser notre ami Moleschott et ses collègues). Ou peut-être ces théoriciens d'autrefois ont-ils agi si énergiquement et si pleinement parce qu'ils n'étaient pas encore entravés par l'immensité des détails, qui montrent toujours plus les derniers abîmes de ce qui reste encore à faire. Mais rien ne me paraît plus dénué d'idées que le bavardage vitupératif au sujet de la morale préconisée dans le *Système de la Nature.* J'aimerais bien savoir quels arguments on peut lui opposer, et si même le christianisme le plus orthodoxe repose sur une base plus *idéale?* Certes, que non! Il n'y a certainement pas une théorie plus grossièrement utilitaire que celle prêchée par le christianisme. Et quant aux philosophes de l'idéal et de l'identité rationnelle, etc., quel qu'en soit le nom, ils n'y perdraient certainement pas s'ils mettaient en pratique la vertu du *Système de la Nature...* »

Annexe 8.

CORRESPONDANCE ENTRE GALIANI ET Mme D'ÉPINAY

Voici les passages des lettres principales de l'abbé Galiani à Mme d'Épinay relatives à d'Holbach, ainsi que deux lettres au baron.

A Mme d'Épinay, 9 mars 1770 : « Je devrais écrire à notre cher baron d'Holbach. En attendant que je m'y détermine, vous pourrez lui dire que je lui enverrai une thèse théologique soutenue dans notre séminaire ici, dans laquelle on a eu la maladresse ou la malice de citer tous les *éclats de la bombe* religieuse qui a crevé depuis cinq ans. Boulanger, Voltaire, le *Militaire philosophe*, etc., etc., tout y est cité. Le jeune défenseur de la thèse m'a assuré qu'il avait lu tous ces mauvais livres. »

A d'Holbach, 7 avril 1770 : « Mon cher Baron,

« Voulez-vous bien vous charger de remettre les deux lettres ci-jointes aux personnes auxquelles elles sont adressées? Je vous envoie ouverte celle de l'abbé Morellet, vous verrez qu'elle n'est pas faite pour être lue par tout le monde. *Pusillus grex electorum* doit la lire. Personne n'en doit tirer de copie. Souvenez-vous de la place que j'occupe, et du pays que j'habite. Au reste, je ne crois pas que l'abbé Morellet puisse changer de façon de penser envers moi. Ainsi je suis tranquille là-dessus.

« Que faites-vous, mon cher baron? Vous amusez-vous? La baronne se porte-t-elle bien? Comment vont vos enfants? La philosophie, dont vous êtes le maître d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un si bon appétit? Pour moi, je m'ennuie mortellement ici... Donnez-

moi quelques nouvelles littéraires, mais n'en attendez pas en revanche... »

A Mme d'Épinay, 9 juin 1770 : « ...J'ai éerit aussi au baron; il ne m'a pas répondu. Pourquoi? Panurge me l'aurait débaueché? S'il m'a fait cela, je ne lui pardonnerai de ma vie. J'aime le baron plus que Panurge, et même plus que mes *Dialogues*. Je l'adore; je ne veux pas perdre son amitié pour rien au monde. Je vous prie donc de cet éelaircissement. »

A Mme d'Épinay, 23 juin 1770 : « J'ai reçu le *Système de la Nature*, mais j'ai été plus pressé de voir ma honte économique... »

A Mme d'Épinay, le 30 juin 1770 : « J'ai feuilleté le *Système de la Nature*. Il me paraît de la même main qui a fait le *Christianisme dévoilé* et le *Militaire philosophe*. Il est trop long. Il ne paraît pas écrit de sang-froid, et c'est un grand défaut, car on croirait que l'auteur n'a pas tant besoin de persuader les autres que de se persuader soi-même. Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le système. Le mieux serait, par une suite de rapprochements de tous les temps et de tous les pays, de donner l'équation finale de l'homme; et c'est bien curieux de voir qu'on peut autant réduire à l'unisson la théologie de l'homme que la cuisine de l'homme. On peut, par exemple, dire que toute notre euisine se réduit à manger du euit et du cru; que l'on cuit les viandes, les poissons, ete.; qu'on mange crus les fruits; que la salaison, la fumaison, ete., sont des espèees de *cuitures*, ete.; de même en théologie, on réduit tout à croire qu'il y a des dieux malfaisants ou bienfaisants, que les saints se métamorphosent en dieux, d'abord qu'on fait du tout un premier dieu, etc. Enfin, si je faisais un livre, moi, il serait bien autrement original, ete. »

Au baron d'Holbach, 21 juillet 1770 :

« Bonjour, mon cher baron, M. Torcia est arrivé et m'a remis votre chère lettre du 3 juin. Elle m'a causé un plaisir infini... Mon cher baron, vous ne sauriez croire eombien votre lettre me peree le eœur sur les soupçons que vous y montrez de Mme d'Épinay, et des traeasseries qu'oeeasionnent les femmes, lorsqu'elles veulent se mêler d'affaires. Vous avez tort, et très grand tort; il n'y a point de traeasseries... J'ai vu le *Système de la Nature*, c'est la ligne où finit la tristesse de la morne et sèche vérité, au delà commence la gaîté du roman. Il n'y a rien de mieux que de se persuader que les dés sont pipés. Cette idée en enfante mille autres, et un nouveau monde se régénère. Ce monsieur Mirabaud est un vrai abbé Terray de la métaphysique. Il fait des réduetions, des suspensions, et cause la banqueroute du savoir, du plaisir, et de l'esprit humain. Mais vous allez me dire aussi qu'il y avait trop de non-valeurs; on était trop endetté; il courait trop de papiers non réels sur la place. C'est vrai aussi, et voilà pourquoi la crise est arrivée. Je verrai très volontiers les *Recherches philosophiques sur les Américains*. Vous pourrez en toute sûreté me les envoyer. On n'examine point ici les livres qui entrent, on est bien sûr que personne ne les lira.

« Adieu, mon cher baron. Éerivez-moi de longues lettres pour que

le plaisir en soit plus grand. Embrassez-moi longuement la baronne et soyez long dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous patientez, dans tout ce que vous espérez. La longanimité est une belle vertu : c'est celle qui me fait espèrer de revoir Paris. Adieu! »

A Mme d'Épinay, 8 septembre 1770 : « J'ai le cœur saisi d'effroi sur la levée de boucliers que le clergé a faite contre le *Système de la Nature*. Ces gens-là ont le nez fin. Assurément ils connaissent l'auteur, ou ils s'en doutent; ils l'indiqueront, on le sacrifiera. C'est un sacrifice qui coûte si peu à rendre à des gens qui viennent de payer seize millions. Dieu préserve l'athéisme de quelque fâcheuse persécution; mais j'en tremble. »

Annexe 9.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

Voici la liste d'un certain nombre d'ouvrages que nous avons consultés, mais qui n'ont pas été cités dans le texte ni dans les notes :

ARCHIVES. — Lettres autographes *du baron d'Holbach :* Bibl. de l'Arsenal, arch. de la Bastille, Blatry, 12176, 31 doss., B. I. — Bu-417 ff. (1763). — Bibl. municipale du 16e Arrt. de Paris, Coll. Parent de Rosan, Fac-similé de l'Isographie, 9 (9) A à K. — Bibl. municipale de Lille (Supp.) 982-986, 5 vol. d'Autographes, vol. 1, fol. 9*i*. — Bibl. nationale, anc. et nouv. fonds, 12 764. — De *la baronne d'Holbach :* Bibl. nationale, nouv. acquisitions, 2764.

Les *Mémoires de Trévoux* (organe des Jésuites) contiennent les articles ou comptes rendus suivants relatifs aux ouvrages de d'Holbach : *Mai* 1771, p. 214 : Instructions pastorales de S. E. Mgr le Cardinal de Luynes, archevêque de Sens, contre les doctrines des incrédules, et portant condamnation du livre intitulé : *Système de la Nature* ou des lois du monde physique et du monde moral, Sens, 1771, in-12. — Compte rendu des ouvrages de l'*Abbé Bergier*, *Juillet* 1769, p. 189, et *Mai* 1771. — *Septembre* 1775, p. 563 : La défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la politique et de la société ou réfutation du *Système social*, par le R. P. RICHARD, Paris, 1775. — *Mai* 1771, p. 215 : Réflexions de M. DUVAL sur le livre intitulé *Système de la Nature*, Paris, 1770; Pensées diverses contre le système des matérialistes à l'occasion de l'écrit intitulé *Système de la Nature* par DE ROCHEFORT, Paris, 1771; Principes contre l'incrédulité, à l'occasion du *Système de la Nature*, par CAMUSET, Paris, 1771; Lettre sur les ouvrages philosophiques condamnés par l'arrêt du Parlement du 18 août 1770, par DE BURY, Paris, 1771; Le philosophe allemand, par JEH***, Amsterdam, 1769; Compte rendu de la trad. des *Œuvres* de HENCKEL (août et septembre 1761), de LEHMANN (juillet et avril 1760), d'ORSCHALL (septembre 1760), de STAHL (juin 1766).

J. CARRA, *L'Esprit de la morale et de la philosophie*, 1773. — Henri

FABRE D'AUTREY, *L'Antiquité justifiée.* — Abbé M[onestier], *La Vraie Philosophie*, Bruxelles, 1774) (ouvrage édité par Needham, en réponse au *Système de la Nature*, avec un appendice de Needham contre l'utilisation faite par d'Holbach de ses expériences). — Notes de la *Revue encyclopédique* (publiée de 1819 à 1829) sur la *Morale univ.* (VII, 591), le *Système social* (XVII, 661) et la traduction de Wieland (Obéron) par le fils du baron (XXVI, 547). — LA HARPE, *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire ou la persécution suscitée par les barbares du XVIIIe siècle contre la religion*, Paris, 1797, 2e éd. — COLLÉ, *Journal et Mémoires*, 1868, 3 vol. — Mme DE GENLIS, *Les Dîners du baron d'Holbach*, dans lesquels se trouvent rassemblés sous leurs noms une partie des gens de la cour et des littérateurs les plus remarquables du XVIIIe siècle, Paris, 1822. — *Bull. du Bibliophile*, 1841, p. 485, le *Système de la Nature.*

Gotthard-Victor LECHLER, *Geschichte des englischen Deismus*, 1841. — F. MAUTHNER, *Der Atheismus und seine Geschichte im Abendlande*, III B, Stuttgart u. Berlin, 1912. — A. DEBORIN, *D'Holbach* (Unt. dem. B. des marx., 1923, nº 11-12). — J. DELVAILLE, *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, 1910. — J. SOURY, *Bréviaire de l'histoire du matérialisme*, 1881.

J. POMMIER, *Diderot avant Vincennes*, Paris, 1938. — H. GILLOT, *Denis Diderot*, l'homme, ses idées philosophiques, esthétiques et littéraires, Paris 1938. — E. FRAUENGLAS, *Diderot et Helvétius*, Paris, 1937. — J.-R. CARRÉ, *Voltaire philosophe*, Paris, 1937. — GALIANI, Del Carteggio de l'Abbate Galiani, *Critica*, 1903 (Lettres de d'Holbach). — KING, *Influence des sciences physiologiques sur la littérature française au XVIIIe siècle*, Paris, 1901. — T. MORLEY, *Diderot*, London, 1878. — K. BERKOVA, *Paul Holbach*, Moscou, 1923. — C. AVEZAC-LAVIGNE, *Diderot et la société du baron d'Holbach*, étude sur le XVIIIe siècle, 1713-1784, Paris, 1875. — P. BRUNET, *Maupertuis*, l'œuvre et sa place dans la pensée scientifique et philosophique du XVIIIe siècle, Paris, 1929. — A MATHIEZ, *Les Philosophes et le pouvoir au milieu du XVIIIe siècle* (*Ann. Hist. de la Rev. française*, 1935). — R. WILLEY, *The eighteen Century background.* Studies on the idea of Nature in the thought of the period, London, 1940 (sur Shaftesbury, Butler, Hartley, Priestley, Hume, Godwin, Woodsworth, d'Holbach). — J. DESBORDES, *Le vrai visage du marquis de Sade* (avec 60 documents inédits), Paris, 1939. — LA SIGNORA D'EPINAY e L'ABATE GALIANI, *Lettere inedite* (1769-1772), con introduzione e note di F. Nicolini (Bari, 1929). — Lettres de CONDORCET à Voltaire (12 août 1775).

NOUVELLE BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

I

CAGNETTI (Francesco) : « Morale « umana » e metafisico-materialistica nella filosofia d'Holbach », *Giornale critico della filosofia italiana*, ott.-dic. 1958.

CALLOT (Émile) : *Dix Philosophes français du XVIIIe siècle. La vie,*

l'œuvre, et la doctrine de Diderot, Fontenelle, Maupertuis, La Mettrie, d'Holbach, Rivarol. Annecy, Gardet, 1963. (Pp. 127-152, D'Holbach ou le matérialisme conséquent.)

CALLOT (Émile) : *La Philosophie, de la vie au XVIIIe siècle étudiée chez Fontenelle, Montesquieu, Maupertuis, La Mettrie, Diderot, d'Holbach, Linné.* Paris, M. Rivière, et Cie, 1965.

CLARK (H.) : « D'Holbach et Garrick », *Revue de Littérature comparée,* 1935.

« Dialogues avec d'Holbach », par BALZAC, présenté par Bernard GUYON. *Mercure de France,* 1er novembre 1950.

GUYOT (Charly) : « Imprimeurs et pasteurs neuchâtelois : l'affaire du Système de la nature, 1771 », *Musée Neuchâtelois,* 1946, pp. 74-81, et 108-116, portrait fac-similé.

GROSS (Georg) : « Holbach oder Voltaire? » (« Histoire critique de Jésus-Christ ». Attribution), *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock.* Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe, 1954-1955, Heft 3-4.

HOLBACH : *Système de la nature.* Trad. serbe (1950) et polonaise (1957). *Théologie portative.* Trad. Praha, 1957.

HOLBACH : Lettres à Servan, 27 avril 1765; à Louis-Claude Cadet de Gassicourt, s. l; (vers 1765). *In :* Autographe de Mariemont, t. II.

HOLBACH : *La Contagion sacrée. La Bible devant la critique rationaliste,* par André Lorulot. Herblay, Éd. de l'idée libre, 1962, 223 p.

HOLBACH. *Le Christianisme dévoilé ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne* (Holbach, par Pierre Naville. Allocution d'André Lorulot). Herblay, Éd. de l'Idée Libre, 1961. 272 p. Port. (Bibliothèque du libre penseur.) (La couv. porte : Édition conforme à celle qui fut brûlée à Paris par la main du bourreau en 1762.)

HOLBACH : *Ausgewählte Texte, eingeleitet und kommentiert von Manfred Naumann.* Berlin, Akademie-Verl., 1959. 20 cm, VIII-320 p. (Schriften der Arbeitsgruppe sur Geschichte der deutschen und französischen Aufklärung der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Bd. 3.)

HOLBACH : *D'Holbach. Textes choisis.* Tome I. Le Christianisme dévoilé, la Contagion sacrée, Histoire critique de Jésus-Christ. Préf. comm. et notes explicatives par Paulette Charbonnel. Paris, Éd. Sociales, 1957. 27 cm, 200 p.

HOLBACH. Une lettre du baron d'Holbach, par Franco Venturi (1er déc. 1771, Milan, Bibliothèque Ambrosienne, Y. 153 sup., fo 408 et ss.)
Studies on Voltaire and the eighteenth century, t. II, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1956, pp. 285-287.

LADD (Everett C.) : Helvetius and Holbach, « la moralisation de la politique ». *Journal of the history of ideas, 23,* (2), avril-juin 62, pp. 231-38.

LEIGH (H.) : Les « amitiés françaises du Dr Burnay : quelques documents inédits », *Revue de littérature comparée,* avril-juin 1951.

LITWIN (Jakub) : *Polemiki osiemnastowiecane, Linguet, Holbach i ich adwersarze.* Warsawa, Kesiatka i Wiedza, 1961. 20 cm., 172 p.

LOUGH (J.) : « Supplément à la bibliographie des ouvrages du baron d'Holbach », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1936.

LOUGH (J.) : « Helvetius and d'Holbach », *Modern Language Review*, nº 33, 1938.

LOUGH (J.) : « Le baron d'Holbach. Quelques documents inédits ou peu connus », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. 57, nº 4, oct-déc. 1957, pp. 524-543.

LUPPOL (K.) : Baron d'Holbach, membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg », *Europe*, 1939.

LUTHY (Herbert) : « Les Mississipiens de Steckbar et la fortune des Barons d'Holbach », *Schweizer. Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, Bd. 13, 1955, pp. 143-165.

MAUBLANC (René) : « L'athéisme d'Holbach », *La Pensée*, janv.-fév. 1958.

MESSINE (J.) : « L'édition originale de la " Morale Universelle " », *Bulletin du bibliophile*, juil-sept. 1946, pp. 415-416.

NAUMANN (Manfred) : « Holbach und das Materialismus-problem in der französischen Aufklärung », *Grundpositionen der französischen Aufklärung*, Berlin, 1955, pp. 83-128.

NICOLINI (F.) (ed.) : « Lettres inédites du baron et de la baronne d'Holbach à l'abbé Galiani », *Études Italiennes*, Nouv. Série, t. I., 1931.

PLEKHANOV (G. V.) : *Contributini la istoria materialismului : Holbach-Helvetius-Marx.* Bucaresti, Partidul comunist roman, 1947. In 8º, 179 p. (Biblioteca Marxist-leninista.)

SAUTER (Hermann) : *Bibliographie der Holbach-Drucke in deutschen und österreichischen Bibliotheken.* Geck (Elisabeth) et Pressler (Guido). Festschrift für Josef Benzig zum sechzigsten Geburtstag 4 Februar 1964. Wiesbaden, Pressler, 1964. Pp. 390-416.

TOPAZIO (Virgil W.) : « Diderot's supposed contribution to d'Holbach's works », *Publication of the modern language association*, v. 69, nº 1, mars 1954, pp. 173-188.

TOPAZIO (Virgil W.) : *D'Holbach's moral philosophy, its background and development.* Genève, 1956. (Publ. de l'Institut et Musée Voltaire. Série d'études, 2.)

TOPAZIO (Virgil W.) : « D'Holbach's conception of nature », *Modern language notes*, juin 1964, pp. 414-415.

VERNIERE (Paul) : « Dcux lettres inédites d'Holbach à Wilkes (British Museum, Add. Mss. 30869, fol. 61-62, 10 nov. 1768 et fol. 173-174, 10 déc. 1767) », *Revue de littérature comparée*, oct.-déc. 1954.

VERNIERE (Paul) : « Deux cas de prosélytisme philosophique au XVIIIe siècle. A propos des deux lettres inédites du baron d'Holbach (Servan, Lefebvre de la Roche) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, oct.-déc. 1955.

VENTURI (Franco) : « Postille inedite di Voltaire ad alcune opere di Nicolas-Antoine Boulanger e dcl barone d'Holbach », *Studi Francesi*, nº 2, 1958. Società editrice internazionale.

Volgin (V. P.) : « Social'nye politiceskie idei Gol'bakha (Les idées sociales et politiques d'Holbach) », *Novaia i noveichaia istoriia*, 1957, nº 1, pp. 29-55.

II

Benot (Y.) : « Un inédit de Diderot », *La Pensée*, mai-juin 1956, pp. 1-12.

Brummer (R.) : *Studien zur französischen Aufklärungsliteratur im Auschluss an J. A. Naigeon.* Breslau, 1932.

Chaix-Ruy (J.) : « Un disciple hétérodoxe de J.-B. Vico, Nicolas Boulanger », *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1947.

Collins (Anthony) : *Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne, avec un essai sur les prophètes et les prophéties en général.* Ouvrage trad. de l'anglais. Londres, 1768. In-8º, II-234 p.

Crocker (L. G.) : « John Toland et le matérialisme de Diderot », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, nº 3, 1953.

Deprun (Jean) : Sade et le rationalisme des lumières. *Raison Présente*, 1967, nº 3, pp. 75-90.

Deschamps : Lettres et fragments inédits de Dom Deschamps et de quelques correspondants, présentés par Jean Wahl, *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre 1964, pp. 237-257.

D'holbach portatif. Anthologie préparée par G. et B. Cazes. Paris, J.-J. Pauvert, 1967, 204 p.

Dickmann (H.) : *Inventaire du fonds Vandeul et inédits de Diderot.* Genève, 1951.

Dickmann (H.) : « L'Encyclopédie et le fonds Vandeul », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1951.

Dommanget (M.) : *Sylvain Maréchal. L'égalitaire, « l'Homme sans Dieu ». Sa vie, son œuvre. (1750-1803).* Paris, 1950, 510 p.

Dommanget (M.) : *Le Curé Meslier. Athée, communiste, révolutionnaire sous Louis XIV.* Paris, 1965, 552 p.

El Nouty (Hassan) : « Le panthéisme dans les lettres françaises au xviiie siècle. Aperçus sur la fortune du mot et de la notion », *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1960.

Fabro (Cornelio) : *Introduzione all'ateismo moderno.* Roma, Ed. Studium, 1964.

Galiani (Ferdinando) : *Dialogues sur le commerce des bleds.* Giusta l'ed. princeps del 1770 con appendizi illustrative di Fausto Nicolini. Milano, Napoli, Ricciardi, 1959, In-8º, xxviii-603 p.

Lely (G.) : *Vie du marquis de Sade;* t. I, 1952; t. II, 1957. Nouv. éd. revue et corrigée, 1966; (t. I. des *Œuvres complètes* du marquis de Sade).

Leroy (Maxime) : *Histoire des idées sociales en France* (I. De Montesquieu à Robespierre). Paris, Gallimard, 1946.

Meindersma (W.) : *De Heerlijkheid Van Heeze, Leende en Zesgehuchten.* Zalt-Bommel, 1911.

Mougin (Henri) : « L'esprit encyclopédique et la tradition philosophique française », *La Pensée*, nº 8, 1945.

NAVILLE (Pierre) : Sade et la philosophie. Préface au t. XI des *Œuvres Complètes du marquis de Sade.* Paris, 1964, pp. 11-23.

NAVILLE (Pierre) : Sade et l'érotisme moderne. Colloque d'Aix-en-Provence, Déc. 1965.

NICOLINI (Fausto) : « Amici e correspondenti francesi dell'abate Galiani. Notizie, lettere, documenti. Serie prima », *Banco di Napoli. Bollettino dell' Archivio storico*, n. 7, 1954.

NIEPAGE (M.) : « Fréret, ein Vorläufer der europaïschen Sinologie », *Grundpositionen der französischen Aufklärung*, Berlin (Est), pp. 131-137.

VENTURI (Franco) : *Le origini dell'Enciclopedia*, Edizione U. Florence, 1946.

VENTURI (Franco) : « N.-A. Boulanger », *Società*, n° 6, 1946, pp. 340-373.

VENTURI (Franco) : *N.-A. Boulanger et la science de son temps.* Genève, 1955 (tiré à part).

WILLEY (Basil) : *The Eighteen background.* London, Chatto et Windus, 1950. In-8°, pp. 155-167.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DU BARON D'HOLBACH

DEUXIÈME PARTIE

MATRICES

A. LA LITTÉRATURE MATÉRIALISTE CLANDESTINE DU DÉBUT DU XVIII[e] SIÈCLE

B. OFFRAY DE LA METTRIE

C. BOULANGER

D. LES CHIMISTES ET MINÉRALOGISTES ALLEMANDS

E. LA PHILOSOPHIE ANGLAISE

TROISIÈME PARTIE

LE SYSTÈME DE LA NATURE

QUATRIÈME PARTIE

INFLUENCES

CINQUIÈME PARTIE

MORALE ET POLITIQUE

A. DE LA CRITIQUE DE LA RELIGION A LA MORALE NATURELLE

B. SYSTÈME SOCIAL ET POLITIQUE NATURELLE

SIXIÈME PARTIE

BIBLIOGRAPHIE

SEPTIÈME PARTIE

NOTES ET ANNEXES

OUVRAGES
DE PIERRE NAVILLE

LES REINES DE LA MAIN GAUCHE. 1924 (Épuisé).
LA RÉVOLUTION ET LES INTELLECTUELS. *Gallimard*, 1928.
LA PSYCHOLOGIE, SCIENCE DU COMPORTEMENT. *Gallimard*, 1942 (Nouv. éd. augmentée, Coll. Idées, 1964).
D'HOLBACH ET LA PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE AU XVIIIe SIÈCLE. *Gallimard*, 1943. (Nouv. éd. augmentée, 1967.)
THÉORIE DE L'ORIENTATION PROFESSIONNELLE. *Gallimard*. 1945.
LA CRISE FRANÇAISE (en collab.) *Ed. du Pavois*, 1945.
PSYCHOLOGIE, MARXISME, MATÉRIALISME. *M. Rivière*. 1946. (Nouv. éd. augmentée, 1948).
LES CONDITIONS DE LA LIBERTÉ, *Sagittaire*, 1947. (Épuisé).
LA GUERRE DU VIETNAM. *Éd. de la Revue Internationale*, 1948. (Épuisé).
LA FORMATION PROFESSIONNELLE ET L'ÉCOLE. *Presses Universitaires de France*, 1948.
LE DESSIN CHEZ L'ENFANT (en collab.) *Presses Universitaires de France*, 1950.
LE TRAVAIL EN AFRIQUE NOIRE (en collab.) *Présence Africaine*, 1952.
LA CHINE FUTURE. *Éd. de Minuit*, 1952.
LA VIE DE TRAVAIL ET SES PROBLÈMES. *A. Colin*, 1954.
ESSAI SUR LA QUALIFICATION DU TRAVAIL. *M. Rivière*, 1956.
L'INTELLECTUEL COMMUNISTE. *M. Rivière*, 1956.
LE NOUVEAU LÉVIATHAN. I. DE L'ALIÉNATION A LA JOUISSANCE. 1957. (Nouv. éd. *Ed. Anthropos*, 1967).
L'ARMÉE ET L'ÉTAT EN FRANCE. *Centre d'Études Socialistes*, 1961.
L'AUTOMATION ET LE TRAVAIL HUMAIN. *Ed. du Centre National de la Recherche Scientifique*, 1961.
TRAITÉ DE SOCIOLOGIE DU TRAVAIL (avec G. Friedmann). *A. Colin*, 1961 et 1962.
TROTSKY VIVANT. *Juillard*, 1962.
VERS L'AUTOMATISME SOCIAL? *Gallimard*, 1963.
LA CLASSE OUVRIÈRE ET LE RÉGIME GAULLISTE. *Études et Documentation Internationale*, 1964.
LA GUERRE ET LA RÉVOLUTION. I. GUERRES D'ASIE. *Études et Documentation Internationale*, 1966.

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU MOUVEMENT COMMUNISTE EN FRANCE. I. Dix ans de politique française. II. De la IIIe à la IVe Internationale. *Mouton*, 1967 (sous presse).

Traductions.

C.L.R. JAMES. Les Jacobins Noirs. Préface de P. Naville. *Gallimard*, 1949.

G.H. THOMSON. L'analyse factoriclle des aptitudes humaines. *Presses Universitaires de France*, 1950.

Éditions.

F. ENGELS. Dialectique de la Nature. Traduction par Denise Naville, Préface Introduction générale et Notes par P. Naville. *M. Rivière*, 1950.

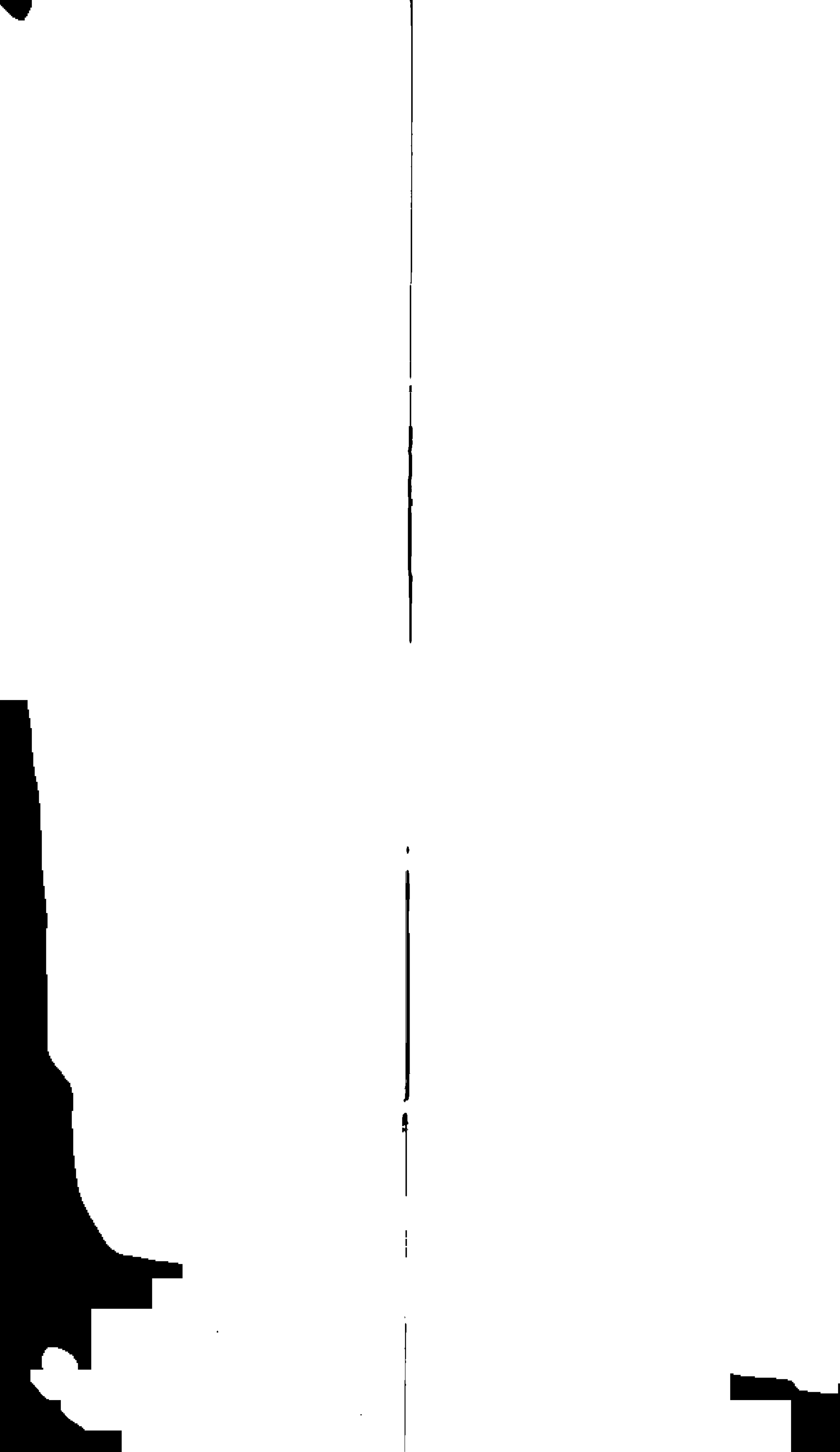
C. VON CLAUSEWITZ. De la Guerre. Traduction par Denise Navillc. Préface, de C. Rougeron. Introduction par P. Naville. *Éd. de Minuit*, 1955. (Ed. abrégée, avec Postface par P. Naville. *Le monde en 10/18*, 1965).

E. PREOBRAJENSKY. La Nouvclle Économique. Traduction par B. Joly. Préface par P. Naville. Introduction par E. Mandel. *Études et Documentation Internationale*, 1965.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 27 DÉCEMBRE 1967
IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT
PARIS - MESNIL - IVRY



Imprimé en France
N° d'édition: 13088.
Dépôt légal : 4e trimestre 1967. — 5058



PIERRE NAVILLE

D'Holbach et la Philosophie scientifique au XVIIIe siècle

Le baron d'Holbach (1723-1789) reste le prince des Athées, le modèle du philosophe matérialiste, le plus radical des Encyclopédistes. Pourtant ce sommet de la « philosophie des Lumières », ami de Diderot, inspirateur de Sade et rival de Voltaire reste aujourd'hui presque inconnu : aucun des quarante ouvrages de d'Holbach, notamment le fameux *Système de la nature*, n'a été réimprimé depuis plus d'un siècle.

Après avoir exposé de façon vivante et approfondie la vie du baron, les sources auxquelles il a puisé — notamment les matérialistes et déistes anglais, les libertins français du XVIIe siècle, les chimistes et minéralogistes allemands — Pierre Naville analyse son œuvre centrale : le *Système de la nature*, et les réactions qu'elle a entraînées dans l'opinion. Une partie importante du livre est consacrée aux conceptions morales et politiques de d'Holbach, libéral et adversaire des Physiocrates.

Les idées du baron d'Holbach sont éclairées par les développements ultérieurs de la science, de la philosophie et de la sociologie. L'auteur montre ainsi que parallèlement au renouvellement des théories engendrées par Hegel ou Marx, le courant illustré par Hobbes, Diderot ou d'Holbach a connu à notre époque un regain de vitalité dû au développement des sciences de la nature et de l'homme.

L'ouvrage comprend en outre une bibliographie complète du baron d'Holbach et des travaux qui lui ont été consacrés, ainsi qu'une série de documents d'archives, dont certains inédits. Dans une préface écrite pour cette édition remaniée (ce livre avait déjà paru en 1943 dans la collection « Leurs Figures »), l'auteur répond aux critiques adressées par la philosophie marxiste et par l'existentialisme contemporain à la philosophie des Lumières qui ouvre l'époque moderne.

Pierre Naville est né en 1904. Il est aujourd'hui directeur scientifique au Centre National de la Recherche Scientifique, et sous-directeur du Centre d'Études Sociologiques. Il a publié plusieurs ouvrages littéraires, politiques, scientifiques qui s'étendent de l'origine du surréalisme au communisme, au behaviorisme et aux sciences sociales.

29,20 F (+ t.l.)
30 F T.I.L.